3 1761 06837431 3

485

MADAME GIL BLAS.

MADAME GIL BLAS.

SOUVENIRS ET AVENTURES D'UNE FEMME DE NOTRE TEMPS

PAR

PAUL FÉVAL.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

I

(TOME XV DE L'OUVRAGE ENTIER.)

[V. 3]

PARIS, 1857.

HALLE, A L'EXPÉDITION DE LA BIBLIOTÈHQUE CHOISIE (W. SCHMIDT).

PQ
2244
F2 M24
1853
v.3

LIVRE XII.

I

De mon retour à Paris.

On appela cette bataille l'échauffourée de Naples.

Les journaux de France en parlèrent pendant quinze jours, puis l'on revint au serpent de mer, qui fait oublier toutes choses.

Bien peu de personnes se souviennent maintenant de ce fait, qui fut l'origine d'une longue suite de protocoles échangés entre le gouvernement des Deux-Siciles et le cabinet des Tuileries.

A notre arrivée à Paris, nous trouvâmes une lettre de M. le marquis d'Avonzac et une lettre de Gustave.

La lettre du marquis cherchait à nous tranquilliser vaguement.

La lettre de Gustave nous disait que Maxime était soigné dans une des maisons du duc de***, et qu'il serait transféré, après sa guérison, au château du Pizzo, sur les côtes de Calabre.

Les autres survivans, au nombre de onze, étaient moins galamment traités, mais n'avaient point à se plaindre. Gustave était avec quatre de ses compagnons à la prison de Salerne.

Il n'y avait pas un mot d'amour dans la lettre de Gustave.

En revanche, on y trouvait quelques phrases qui semblaient dictées par Maxime lui-même.

„M..., me disait Gustave, m'a chargé de vous faire parvenir quelques recommandations. Votre premier devoir envers lui est de veiller sur la jeune Marie. Restez, autant que faire se pourra, dans la maison où elle est. Quitter trop tôt cette famille, ce serait presque déserter une tutelle.

„Il est bon, du reste, de vous faire oublier de certaines gens. La maison du baron est comme une retraite où nul n'ira vous chercher.

„Évitez de vous rapprocher des du Meilhan. Vous ne pourriez leur être utile en ce moment, et ils pourraient vous être nuisibles, sans le vouloir.

„Souvenez-vous de ceci: tant que M.... vivra, il y aura toujours une main qui les préservera de la ruine.

„N'oubliez point ce que M... vous a dit au sujet de Mme la baronne d'Avray. Tôt ou tard, vous vous trouverez toutes les deux en présence. Soyez prudente. Songez que la nature même des choses peut vous faire d'elle une alliée.

„Enfin, et ceci est le principal, ne cherchez, sous aucun prétexte, à voir Eugénie Mutel. Ce serait engager mal à propos la bataille. Si le prince n'était pas libre encore, quand le temps sera venu, il vous adresserait lui-même ses instructions...“

La dernière phrase de la lettre était ainsi:

„Adieu, Suzanne; prisonnier ou libre, je ne vois plus de but à ma vie. Chacun me dit: L'âme humaine a pour planche de salut sa propre inconstance. Un autre but surgira; il faut attendre...

„J'attends. Je n'espère pas. Je vais plus loin: je ne désire pas.

Plus loin encore: „Suzanne, je crois que si j'espérais autre chose que ce qui était mon espoir, je crois que si je désirais autre chose que ce qui était mon désir, je mourrais de découragement et de honte.

„Mes regrets sont mon seul bien.

„Mais j'attends, comme ils le disent. Soyez bien heureuse et oubliez-moi.“

Cette lettre était arrivée à mon adresse, sous le couvert de M. le marquis d'Avonzac.

Je passai toute une nuit à la lire, à la relire.

Je la savais par cœur et je la lisais encore.

Mon Gustave ne m'y parlait point d'amour.

Mais, derrière son silence, je devinais l'amour, mieux que si le mot eût été écrit cent fois dans sa lettre.

Il y avait maintenant plus de quinze jours que nous étions partis de Naples. Pendant le voyage, et depuis, j'avais bien souvent songé à ma position nouvelle. On se souvient que j'avais eu à peine un jour à moi avant le départ, puisque ma longue maladie m'avait laissée dans une sorte d'engourdissement intellectuel; on se souvient, en outre, que cette dernière journée de notre séjour à Naples avait été trop pleine d'événemens pour que j'eusse eu le temps de me recueillir.

Ce fut à Paris surtout que me prirent les grandes tristesses; car mon esprit, durant la traversée, restait sous l'impression des événemens plus récens.

A Paris, j'habitais une vaste chambre isolée, dans un vieil hôtel du Marais qui appartenait

aux du Rocray, et que j'aurai occasion de décrire plus tard. J'étais souvent seule. Marie avait de longs accès de mélancolie où elle repoussait toute société, même la mienne.

Dans ces heures de solitude, je revenais sur mes pas, je rappelais à moi le passé, j'éprouvais une sorte de volupté amère à me replonger dans le milieu même où j'avais été si violemment frappée.

J'évoquais mes souvenirs : la salle de spectacle, le drame joué sur la scène qui semblait choisi par le hasard pour encadrer mieux mon drame à moi.

Ces malaises étranges, ces pressentimens qui m'étreignaient le cœur...

L'arrivée de Maxime, la domination que soudain il avait exercée sur moi, la blessure que me faisaient à l'âme les rayons de ce regard passant par les trous d'un masque...

Et, enfin, la catastrophe ! l'anéantissement de Gustave : tout notre bonheur, tous nos espoirs, tués d'un seul coup.

Le deuil remplaçant la joie.

Il m'arrivait de frémir, lorsque je pensais à notre visite aux ruines de Pœstum.

L'abîme était là. Quel frivole incident m'avait sauvée, quand je me penchais, déjà chancelante, au bord du précipice ?

Mais il m'arrivait aussi de me révolter, aux heures où l'image de Gustave souriait, plus

amoureuse, à mon chevet; il m'arrivait d'accuser ce hasard et de maudire l'obstacle qui avait empêché ma chute.

Comment exprimer cela? J'étais fière pourtant! Et j'étais pure! Mais, à ces heures de combat et de fièvre, je m'écriais en moi-même:

— Que t'importe la loi faite par les hommes? C'est toi qui es la vraie femme de Gustave! L'autre lui a volé le titre d'épouse alors qu'il n'était qu'un enfant. Le magistrat n'a sanctionné qu'une surprise!

Une fois dans cette voie, vous pensez que je ne m'arrêtais point. Les argumens se pressaient dans ma pauvre cervelle, excellens et nombreux.

N'étais-je pas la première en date? Les sermens de mon Gustave valaient-ils moins pour avoir été prononcés en l'absence du maire ou de l'adjoint? Notre contrat, dressé jadis sous le petit bosquet d'ormes, au hameau de Saint-Lud, et ratifié en présence de Dieu, tout le long de la route, était-il nul et non avenu parce qu'un officier municipal n'y avait point apposé sa signature?

Appartenais-je à l'une de ces classes qui sacrifient au monde, parce que leur gloire et leur bonheur dépendent du monde?

Que m'avait donné le monde en échange de ma stupide obéissance?

Cela m'allait-il bien de me faire l'esclave de ses lois?

Avais-je quelque chose à sauvegarder en m'agenouillant ainsi devant les oppressions du monde?

Non, non, le monde et moi nous étions des ennemis de naissance. Je ne pouvais rien obtenir du monde que par la lutte, et pour lutter il ne faut point d'abord lâcher la poignée de son arme.

Or, mon arme et mon courage, c'était mon amour.

Je n'avais point d'espoir en dehors de cet amour.

Et pourqnoi lutter, quand on n'a plus d'espoir?

J'avais mal fait. J'avais dépensé ma force et ma vertu à me battre contre moi-même.

Je m'étais monté la tête à l'aide de je ne sais quels sophismes enivrans. L'amour n'est pas un légiste qui ergote. — J'avais mal fait, quand j'avais fui, mourante, éperdue, ce bonheur que le ciel n'offre pas deux fois.

Eh bien! que fût-il arrivé? J'aurais été la maîtresse de Gustave! Quel mal? Ne l'aimais-je pas assez pour cela?

J'aurais été la maîtresse de Gustave. Nous aurions caché notre félicité si bien et si loin que l'œil curieux du vulgaire n'aurait pu nous suivre.

Qu'est-ce que c'est que le mariage? une sûreté; un acte qui lie étroitement et solidement. N'estimais-je pas assez Gustave pour lui prêter mon avenir sans signature et sans contrat?...

Ah! j'avais été froide, égoïste, orgueilleuse. Je m'étais barricadée derrière la folie de ces prétendus principes que les heureux ont alignés dans leur code moral. J'avais agi comme si j'eusse été une autre que moi-même.

C'est vrai, cela! Que veut dire le mot honneur, pour une fille comme moi?

Racontez mon histoire à qui que ce soit, mon histoire honnête et sincère, et vous verrez, sur les lèvres de celui-là, naître un dédaigneux sourire.

La vertu de Suzanne! la vertu de Mme Gil-Blas!

C'est amusant. La prétention même en est drôle!

Je les entends d'ici, toutes ces bouches de lions, hérissées de la lâche moustache:

— Suzanne a de la vertu! C'est bien fait pour elle!

— Est-elle visible à Paris, cette Suzanne qui a de la vertu?

— Ah çà! la vertu a donc fait cette gageure de se nicher dans des coins invraisemblables!

Il n'y a que les larrons pour ne pas croire à la probité.

Au nom du ciel, jeunes espoirs de la banque, vicomtes, et vous-mêmes, fiers neveux des magasins de nouveautés, si vous tenez à cracher toujours en l'air, ouvrez des parapluies pour vos dames!...

C'était donc un martyre inutile que le mien. Mon supplice même ne devait désarmer aucun mépris.

J'étais jugée d'avance et pour toujours, moi, l'enfant du hasard, l'aventurière, la sage-femme!

Et je m'agitais dans ma couche qui brûlait.

Et je mordais mon oreiller baigné de mes larmes.

Je l'appelais, Gustave! J'étais à lui. J'éprouvais un étrange plaisir à expier par de folles hardiesses l'exagération folle de ma prudence. C'était moi qui me donnais, qui m'offrais, avec éclat, avec effronterie.

J'aurais voulu la terre entière pour témoin de ma chute fanfaronne.

J'aurais voulu tomber sur un théâtre, avec l'univers pour spectateur.

Oh! pauvre démence! rébellions d'enfant! souffrances qui usent à vide, sans profit pour l'esprit ni pour le cœur!

Je m'éveillais, honteuse, mais non pas repentante. Je m'éveillais ulcérée, brisée, regar-

dant en dégoût mon délire, mais cherchant vainement au-dedans de moi ma foi qui n'était plus.

J'échouerais si je voulais peindre le comble de ma lassitude morale.

Quand je quittais ma solitude pour rejoindre la famille d'Anod, j'éprouvais toujours ce singulier sentiment dont j'ai essayé plusieurs fois de décrire la double physionomie:

Une terreur vague, une sorte d'horripilation intime, produite par la connaissance que j'avais ou que je croyais avoir d'un funeste mystère. — Je ne voyais pas une seule fois ces deux vieillards à l'aspect si vénérable et si doux, le baron et la baronne, sans avoir aussitôt sous les yeux la page redoutable détachée du *confidentiel.*

Mais aussi j'éprouvais une affection instinctive, un respect involontaire et profond qui combattait avec énergie l'apparente évidence de certains faits.

Depuis que je connaissais mieux cette maison aux mœurs véritablement patriarcales, ces dernières impressions grandissaient chaque jour, effaçant de plus en plus en moi l'autre côté de la question.

Ils étaient bons. Ils s'aimaient bien. Je ne sais s'il est possible de trouver une famille plus étroitement unie.

Il y avait surtout quelque chose de tou-

chant : c'était la tendresse délicate et presque féminine qui unissait le vieux baron d'Anod au Vicomte Étienne du Rocray.

On sait quelles froideurs existent d'ordinaire entre le beau-père et les enfans du premier lit.

En général, les écrivains traitent avec une sévérité irréfléchie cet éloignement mutuel qui n'est pas heureux, qui n'est pas généreux, mais qui appartient à notre nature même, et qui, bien plus, peut s'abriter derrière le saint prétexte des souvenirs.

Ici, entre le beau-père et le fils, l'entente la plus parfaite régnait.

Le beau-père était le maître, — mais quand, à de certaines heures, le fils élevait la voix et parlait en chef de maison qu'il était, le beau-père s'inclinait, heureux d'effacer son autorité.

La mère, jouissant de cet accord inaltérable, ne savait auquel des deux sourire avec plus de reconnaissance.

C'était un calme profond qui, pour d'autres, aurait pu se traduire parfois en ennui, mais qui, pour moi, était d'un prix inestimable. Je me reposais là pleinement ; j'en avais conscience. Je ne demandais rien autre que de rester au sein de ces modestes tranquillités.

Si quelques nuages avaient pu se montrer à de longs intervalles dans la sérénité de ce ciel, ils seraient venus de Mme de Faillay et

d'Étiennette, sa fille. Étiennette, charmante enfant, était sujette à des quintes de maladive inquiétude. En ces momens, elle cherchait à mordiller: elle devenait méchante.

Mme de Faillay avait aussi des défaillances morales; mais ses crises présentaient d'autres symptômes: c'était de l'abattement, de la mélancolie, et surtout un grand éloignement pour son beau-père.

M. d'Anod savait cela. Je donnerai une idée de la bonté de cet excellent homme en disant qu'il faisait exprès de s'absenter, quand sa belle-fille était dans ses lunes. Il emmenait alors Étienne, et tous deux faisaient d'innocentes débauches.

Mme de Faillay reprochait ces absences à son frère.

Mais, dès qu'elle était remise, elle récompensait M. d'Anod à force de caresses.

Étiennette faisait de même.

M. d'Anod adorait Étiennette.

Le vicomte Étienne, au moment de ses crises, faisait tout le contraire de sa sœur. La souffrance physique et morale semblait le rapprocher de son meilleur ami. Quand le mal le prenait, il venait se mettre comme un enfant sous la protection du vieux baron. Celui-ci le dominait alors et le remontait par ses caresses, que j'ai nommées une fois déjà maternelles.

C'est le mot propre, je le répète à dessein. Quand je voyais ce grand et frêle jeune homme cacher sa tête pâle dans le sein du vieillard, quand les longues mèches blanches du père se mêlaient aux boucles brunes du fils, c'était quelque chose de mâle, car ils étaient beaux tous deux. — Mais cet aspect s'effaçait peu à peu devant l'étrange douceur des paroles échangées, devant la tendresse des plaintes et l'effusion des caresses.

Et quand le vieillard, souriant à sa femme en larmes, se prenait à bercer lentement le grand enfant dans ses bras, le tableau changeait de sexe: vous eussiez dit une fille sur le cœur de sa mère.

Tout ce monde m'aimait. Tout ce monde aimait ma belle petite Marie. J'étais la favorite d'Étiennette, qui avait seulement un peu de jalousie de la tendresse que je montrais à sa compagne.

Mais elle me disait parfois:

— Tu l'aimes mieux, parce qu'elle souffre.

Marie, en effet, souffrait. Son caractère avait changé complétement.

Un soir que je veillais seule près d'elle, Marie me dit:

— J'ai vu ma mère... J'aurai bientôt un grand malheur.

Il y avait longtemps qu'elle ne m'avait parlé de sa mère.

Il semblait qu'elle eût besoin de s'épancher et qu'elle ne trouvât point de paroles.

Elle pleurait abondamment et très souvent.

Pour la calmer, il fallait que le vicomte Étienne vînt chanter dans sa chambre.

Quand Étienne chantait, Marie avait les yeux demi-fermés et la bouche entr'ouverte. Elle paraissait boire à longs traits ces bizarres et mélancoliques mélodies.

Ses larmes cessaient de couler.

Un angélique sourire venait à la pâleur de ses lèvres.

Et parfois elle murmurait :

— On doit chanter ainsi dans le Paradis !

Ce soir dont j'ai parlé, Marie me demanda :

— Pourquoi mon oncle Étienne chante-t-il mieux, quand tu es là, Suzanne ?

— Parce que tous les musiciens veulent un public, répondis-je.

C'était précisément la seule tache qu'il y eût pour moi dans la paisible sérénité de cette vie.

C'est que le vicomte Étienne chantait mieux, quand j'étais là.

C'est que je surprenais parfois les grands yeux tristes du vicomte Étienne fixés sur moi avec une expression si étrange que j'en éprouvais un malaise au cœur.

Le jour où, pour la première fois, je l'avais vu, il avait prononcé le mot amour.

Depuis, jamais ce mot n'était tombé de sa bouche.

Et, en vérité, ce n'était pas l'amour que ses longs regards exprimaient.

C'était plutôt je ne sais quelle anxiété avide et douloureuse à la fois.

Mais je le trouvais partout sur mes pas. Mais il exerçait sur moi une sorte de surveillance puérile et incessante qui, de la part de tout autre, m'eût assurément blessée.

Je n'avais rien à cacher. Pourtant, cette surveillance me gênait.

Quelques jours après notre arrivée à Paris, le vicomte me dit :

— Mademoiselle Suzanne, je désirerais avoir avec vous un entretien particulier.

— Je ne vois pas ce que vous pouvez avoir à me dire, monsieur le vicomte, répondis-je, tâchant de tourner la chose en plaisanterie. Cependant, je n'ai nulle raison de vous refuser.

Il me remercia gravement.

— Soyez au salon un quart d'heure avant le moment ordinaire, ajouta-t-il ; cela nous suffira.

Je fus exacte au rendez-vous. Lui aussi.

Il me fit mettre sur le canapé. Il prit une chaise et se tint à distance.

Ses yeux étaient plus creux ; la pâleur de ses joues était plus mate.

Il fut plus de cinq minutes avant de pouvoir prononcer une parole.

Son trouble me gagnait et j'avais véritablement frayeur.

Enfin, il fit un grand effort et me dit:

— L'instant n'est pas venu, Mademoiselle Suzanne; je crois que vous me cacheriez la vérité... Plus tard.. plus tard...

La vérité. Que signifiaient ces paroles enveloppées?

Mon esprit se reporta tout de suite à cette vérité que seule au monde je connaissais peut-être, depuis la mort du placeur Fontanet.

Mais comment le vicomte Étienne pouvait-il se douter que je la savais?

Maxime?... D'après les propres aveux de Maxime, j'avais laissé échapper plus d'un secret, lorsqu'il m'avait magnétisée à mon insu.

Mais la pensée ne me vint même pas de soupçonner la discrétion de Maxime.

J'allais interroger, lorsque j'entendis le rire d'Étiennette dans l'antichambre.

Le vicomte me serra la main, en répétant:

— Plus tard!...

Puis le salon s'emplit de nuageuses harmonies. Il était au piano.

Le lendemain de ce jour, je commandai une voiture pour dix heures du matin. J'avais l'in-

tention de faire trois courses pour moi très importantes.

D'abord, une visite à cet excellent et savant M. B..., mon avocat, afin de le charger de mes intérêts dans l'affaire de la succession Ducros, l'homme de loi de Saint-Lud. Il était temps d'en finir et d'apurer ma situation. J'étais, il est vrai, admirablement traitée dans cette famille, mais ma position n'y tenait à rien.

Je n'y étais que par le prince Maxime. Et quel lien avouable m'attachait au prince Maxime?

D'ailleurs, nul ne peut répondre des éventualités. Puisque l'héritage de l'homme de loi me donnait une petite fortune qui était l'indépendance, le bon sens le plus élémentaire devait m'engager à régulariser ma situation.

Les choses étaient restées en cet état ou à peu près depuis ma sortie de prison. J'avais toujours les actes de notoriété et les états que le bon Antoine s'était procurés pour moi à Saint-Lud, mais je n'avais que cela. Mon départ précipité m'avait surprise au moment où je voulais confier décidément l'affaire à M. B... Je lui avais même écrit un mot, à cette époque, pour lui fixer un rendez-vous et lui indiquer le but de ma démarche.

Ma seconde course avait un but de sage économie. Déterminée comme je l'étais à rester

dans la famille d'Anod pour remplir la mission à moi confiée par Maxime et veiller sur Marie, je n'avais pas besoin de ce gros loyer de la rue de Courcelles.

Eussé-je quitté la famille d'Anod, ce pauvre petit paradis que j'avais fait orner à souhait, pour y enchâsser mon bonheur comme une perle, ne m'aurait plus convenu.

La pensée de Gustave était là partout. C'est lui qui avait été mon homme d'affaires et mon architecte. Dans cette maison, les souvenirs m'auraient écrasée.

Je voulais voir le propriétaire et résilier à l'amiable l'engagement qui n'était point encore sanctionné par un bail.

Enfin, j'avais l'intention de me rendre chez mon notaire pour voir si, en l'absence même du jugement qui devait m'envoyer en possession de mon héritage, il n'y avait pas moyen de me procurer quelques fonds.

Je n'avais pas d'argent, et je ne puis dire combien cette pénurie me gênait au milieu d'une famille opulente.

J'avais donné l'ordre devant tout le monde de m'amener une voiture. Le vicomte Étienne parut surpris et surtout contrarié.

— Emmenez-vous Étiennette avec vous, mademoiselle Suzanne ? me demanda-t-il.

— Non, répondis-je ; ce sont des courses d'affaires.

Il garda un instant le silence, puis il fit observer sèchement :

— A Paris, les jeunes personnes ne font pas leurs affaires toutes seules.

— Mon frère, répliqua Mme de Faillay, qui vit que j'étais offensée, notre chère Suzanne est libre de ses actions.

— Oui... oui... répliqua-t-il, tandis que son regard devenait sournois et sombre ; elle est libre... je le sais bien !

Il quitta la table et sortit.

Je ne le revis plus jusqu'au moment où je montai en voiture.

Il me salua de loin d'un air enjoué. Il avait le sourire aux lèvres.

II

De ce que j'appris chez mon avocat.

Aussitôt que je fus en voiture, je me pris à réfléchir sur la singulière conduite du vicomte Étienne à mon égard.

Il y avait une manière bien facile de l'expliquer : c'était de tout mettre sur le compte de ses lunes. Beaucoup de gens font ainsi ; je crois qu'ils ont tort. Les explications trop naturelles et faciles à l'excès sont rarement bonnes.

Étant donnée une situation d'esprit, pareille à celle de ce pauvre jeune homme, tout peut découler de cette situation, c'est certain.

Mais aussi, beaucoup de choses peuvent en rester indépendantes.

Il faut donc chercher.

Je cherchai. Ce n'est pas pour me vanter que je dis cela, car je trouvai tout uniment une autre cause aussi vague, aussi peu serrée que les lunes elles-mêmes.

Je trouvai ce que les femmes trouvent toujours, dès que le moindre prétexte entrebaille la porte de l'hypothèse.

Je trouvai l'amour.

Encore une chose qui explique tout, mais qui laisse tout passer, comme un crible de trop gros calibre.

Le vicomte Étienne m'avait dit une fois ceci ou quelque chose d'approchant :

— Si je n'étais pas menacé de folie, je vous avouerais que je vous aime.

Étrange déclaration.

Mais l'homme était si étrange !

Après cela, plus une seule parole.

Mais il y a des amours qui ne parlent pas.

Quoi qu'il en soit, pour ne me donner ni plus ni moins de fatuité que je n'en ai, je restai en suspens entre la folie et l'amour. L'une ou l'autre seulement me paraissait pou-

voir expliquer certains regards véritablement indéfinissables et ces préoccupations continuelles.

Dans cette dernière circonstance, Étienne n'avait-il pas agi comme un jaloux?

— Raison de plus, me disais-je, pour mettre ordre une bonne fois à mes affaires; je serai prudente et patiente: je dois cela au prince Maxime; je ne m'éloignerai de cette famille si bonne qu'à la dernière extrémité; mais enfin, il peut se présenter des cas où mon indépendance me sera bien précieuse.

En somme, j'avais dix à douze milles livres de rentes.

Pour moi, c'était bien vraiment l'indépendance ou je ne m'y connais pas.

Nous arrivions rue de la Barillerie, devant la maison de M. B...

Je descendis et je me fis annoncer.

Il y avait une demi-douzaine de cliens au salon d'attente. M. B... a toujours dix fois plus de causes qu'il n'en peut plaider. Cela vient de ce qu'il gagne toutes ses causes.

Le jeune avocat qui remplissait auprès de lui le poste que les varlets du moyen-âge tenaient au côté des preux chevaliers, M. Xavier, comme il l'appelait familièrement, me fit entrer dans un second salon et me dit:

— M. B... est avec un client ; dès qu'il l'aura expédié, il viendra vous trouver.

C'était un beau petit jeune homme, ce M. Xavier. Il a fait son chemin. C'est maintenant un avocat de soixante à quatre-vingt mille francs par an.

Un peu grêle, un peu pointu, grasseyant trop, n'y voyant pas assez, mais plaçant le mot pour rire avec un mémorable aplomb.

Aussi, M. Xavier est-il bien considéré au Palais, — à cause du mot pour rire.

En ce temps-là, il n'était que stagiaire. Il faisait l'aimable avec les clientes et passait volontiers son doigt mélancolique sur la place où les hommes libres portent des moustaches.

Au dix-neuvième siècle, les avocats n'ont pas le droit de porter des moustaches.

Ils s'en plaignent amèrement jusqu'à l'âge où les moustaches cessent d'être noires ou blondes. — Arrivés à cette maturité, ils changent d'avis et se liguent avec les sachems pour déclarer que la barbe est une obscénité.

— Et pourtant, le bon Dieu l'a faite! disait une fois un licencié châtain.

— Imitons donc ce grand exemple, lui répondit le président de B..., cet homme qui a encore de l'esprit, malgré trente ans de siége; — s'il l'a faite, faisons-la!

Au bout de quelques minutes, M. B... eut l'obligance de me venir trouver au salon. Il

s'assit auprès de moi et me baisa la main. Généralement, la toge est galante à sa manière, et sa manière est tout-à-fait désagréable.

Mais M. B... n'avait de l'avocat que l'éloquence. Sa galanterie, bien qu'un peu originale, eût fait fortune à la cour.

M. B... était un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand et vigoureux de stature. Il avait des cheveux bruns, très touffus aux tempes. On y voyait déjà courir bon nombre de fils d'argent. Son front était puissant et un peu chauve, ses sourcils aquilins, son nez tranchant, son regard clair et comme électrique. Au milieu de ce mâle ensemble, sa bouche avait des sourires de femme.

Son organe sonore, grave, sympathique, était celui du véritable orateur. Au palais, il déclamait peu. — Quand il voulait, il trouvait de ces mots qui vont chercher au fond du cœur les fibres les plus cachées.

Sans le vouloir, il rencontrait de ces accens qui émeuvent et transportent un auditoire.

Il y a dans le barreau de Paris de très éminens avocats.

Ces hommes de mérite n'aimaient pas beaucoup à parler après M. B... qui était tout uniment un homme de génie.

— Eh bien! mon enfant, me dit-il avec

son charmant sourire, si franc, si fin et si bon; — pourquoi m'avez-vous cassé aux gages?

Je ne comprenais pas et je rougis.

— Ce n'est pas pour vous faire un reproche, ce que je vous en dis, reprit-il; si vous avez besoin de moi, je suis tout à vous... Nous n'avons jamais été en dissentiment que sur la question de cet infanticide... Vous souteniez l'innocence de cette malheureuse femme; moi, je la croyais coupable, en conscience... La cour m'a donné raison...

Il s'arrêta, voyant que j'avais des larmes plein les yeux.

— Bon petit cœur, murmura-t-il, vous pourrez être trompée souvent... Tant mieux, ma chère Suzanne! Si vous saviez comme je regrette le temps où l'on pouvait encore me tromper...

— Mais vous ne pouvez pas savoir comme moi, m'écriai-je, elle n'est pas coupable! je le sais, car nous vivions comme deux sœurs et nous avions les mêmes pensées...

Il m'interrompit avec ce sans-façon que j'ai vu à tous les gens dont le temps est une précieuse valeur.

Sous ce rapport, il n'y a de parfaitement polis que les gens inutiles.

— Mon enfant, me répondit-il, nous n'y pouvons plus rien... Qui me procure le plaisir de vous voir?

— Mon affaire, répondis-je.

— Comment, votre affaire!... Quelle affaire?

— Toujours la même.

Il se toucha le front deux ou trois fois.

— J'ai toujours peur de baisser! murmura-t-il; j'en ai tant mis là-dedans... Voyons! ne m'avez-vous pas écrit, il y a deux mois, à peu près?

— Si fait... et sans un voyage précipité...

— Bien, bien!... Je n'ai pas rêvé cela, c'est tout ce qu'il me faut... Je n'ai pas rêvé non plus que vous avez pris un autre avocat... Balandier, je crois...

— Ah! par exemple!... l'interrompis-je.

— Ai-je rêvé?...

— Je puis vous dire...

— Laissez-moi me recorder... oui... c'est bien Balandier... Il a plaidé... Le tribunal a remis à huitaine... et il y a de cela plus d'un mois... votre affaire est faite, mon enfant.

Je le regardai toute interdite.

— Ah ça! murmurai-je; — est-ce moi qui rêve?

— Franchement, me dit-il, — je préférerais cela, — car j'ai encore bien des affaires à plaider... Mais il me paraît surprenant que vous manquiez de mémoire, à votre âge...

— Je puis vous affirmer un fait, d'abord, cher monsieur! m'écriai-je; — je n'ai jamais chargé ni M. Balandier ni personne...

— Ce sera donc votre fondé de pouvoirs qui aura fait le coup.

— Mais je n'ai pas de fondé de pouvoirs!

Son regard, qui tout à l'heure était si clair, sembla se plonger dans le vide. Il ne me répondit point.

Il se leva brusquement, trempa dans l'encre avec une sorte de violence une plume qui était sur le guéridon, au milieu du salon, et traça une douzaine de lignes, sur la garde d'un magnifique volume illustré. Sa plume allait comme l'éclair.

Je n'osais plus bouger. Je comprenais qu'il notait quelque inspiration soudainement venue.

Quand il eut achevé d'écrire, il regarda le volume et dit:

— C'était pourtant un bel exemplaire.... Mais on ne me met jamais de papier nulle part!

Il s'assit à la place même où il était et appuya sa tête contre sa main.

Au bout d'une demi-minute, il déchira la garde de son volume, relut sa note et se mit à dessiner au-dessous, sans savoir assurément ce qu'il faisait.

Puis il repoussa son siége en sursaut:

— C'est cela! c'est cela! s'écria-t-il; nous les tenons serrés entre les deux cornes d'un dilemme! Ils ne s'en tireront pas! J'en réponds!

Il regarda son papier et se prit à rire.

— Pourquoi ai-je fait le portrait de maître Balandier? murmura-t-il.

En se retournant, il me vit. Il m'avait oubliée.

— Chère enfant, me dit-il, non sans une certaine tristesse, cachée sous son apparente bonne humeur; je baisse, c'est évident!... Excusez-moi... et venez voir le portrait de votre Balandier!

Qui ne connaît, au palais, le talent prodigieux de B... pour la caricature? Il y avait l'étoffe d'un Nadar dans ce roi de nos orateurs.

Je n'avais jamais vu Me Balandier, mais il me parut impossible qu'il ne fût pas ressemblant. Ce front fuyant, cette tête d'émouchet, ces yeux ronds, protégés par des lunettes ovales, ce nez carré, cette bouche faite comme une blessure, tout devait être vrai.

— Est-il aussi laid que cela? demandai-je.

— Plus laid, me répondit B.... et c'est son moindre défaut.

Il agita une sonnette placée auprès de lui.

M. Xavier parut.

— Mon petit, lui dit B..., donnez-moi la *Gazette* du mois dernier... je veux voir si décidément je baisse.

M. Xavier apporta un cahier qui était une collection mensuelle de la *Gazette des Tribu-*

naux. M. B... feuilleta le cahier avec une prestigieuse rapidité.

— Voilà! voilà! voilà! prononça-t-il par trois fois; je ne suis pas encore tout-à-fait imbécile!... 4 mars..., 2e chambre... affaire Suzanne Ducros...

— Suzanne Ducros! répétai-je.

C'était la première fois que je m'entendais nommer ainsi.

— Balandier! c'est bien Balandier! poursuivait M. B... avec un évident mécontentement; que diable! je ne suis pas en enfance... décision conforme aux conclusions déposées...

— Monsieur, voulus-je dire; je ne sais pas du tout...

— Ni moi non plus, chère enfant... Mais ce n'est pas un miracle, allez!... on n'en fait pas à l'audience... Allez au greffe, on vous expliquera tout cela...

Il se leva et me prit les deux mains.

— Si vous avez besoin de moi, reprit-il, pour quelque chose de sérieux, revenez en toute confiance... Je vous aime, parce que vous avez bon cœur... Xavier, faites entrer au cabinet.

Il regarda sa montre et s'enfuit comme un tourbillon.

Moi, je restai abasourdie du gain de ce procès que je n'avais pas entamé.

III

D'un profil de portière et d'une rencontre imprévue.

J'eus d'abord l'idée d'aller au greffe: j'étais à deux pas du palais. Je franchis avec une certaine émotion cette lourde grille, forgée pour prouver la fausseté du proverbe: Abondance de bien ne nuit pas.

Il y a, dans cette grille, de quoi faire une douzaine de grilles, et cela nuit beaucoup.

L'audience était commencée. Au greffe, on me dit de revenir à deux heures.

J'avais le temps d'aller rue de Courcelles et chez mon notaire.

Je gardais encore toute mon agitation, quand je remontai dans ma voiture. Je me perdais dans une cohue de suppositions et, en définitive, je ne savais que penser. Qui donc avait fait ainsi mes affaires en mon absence? Le bon Antoine? Maman marquise?...

Mais un mot de M. B... me donnait à penser qu'il fallait pour cela une délégation, un pouvoir.

Je n'avais donné de pouvoir à personne.

Si j'avais eu l'adresse de cet avocat Balandier, j'y serais certainement allée.

Lui, au moins, devait être au fait.

Il m'arriva ce qui ne manque jamais d'arriver. Le choc des hypothèses amena la fatigue.

Je finis par arranger moi-même un lit à ma pensée qui s'y reposa tout doucement.

Je me dis: les détails importent peu. Il y a quelque chose que je ne comprends pas. C'est bien, je le comprendrai.

Mais il reste un fait constant: à savoir que ma position est régularisée. Je suis propriétaire des biens de M. Ducros. Le tribunal, à ce qu'il paraît, m'a donné ce nom: Suzanne Ducros... C'est un point réglé; je n'ai pas à me creuser la tête; je ne suis pas la première à qui le bien soit venu en dormant.

Partant de là, je me mis à arranger un peu mes faits et gestes futurs dans ma tête.

Loin de s'effacer, mes idées d'économie s'augmentèrent, et je m'affermis de plus en plus dans ma résolution de résilier mon bail de la rue de Courcelles.

J'allais avoir besoin de mon argent, de tout mon argent. Je voulais entrer, en effet, largement et loyalement dans la voie des restitutions. Je faisais mille projets très louables, et qui n'étaient point, je le crois, impossibles à réaliser.

J'établissais, dans ma pensée, une sorte d'enquête, là-bas, au pays de Saint-Lud. Le bon abbé Daudel m'était fort utile pour cela. Nous indemnisions tous ceux à qui l'homme de loi avait fait du tort.

C'était le premier point.

Ensuite, avec le reste de mes capitaux, je faisais l'acquisition de ce beau château de la Liriays, — mon Liriays, — qui n'était peut-être pas à vendre, et je devenais la bienfaitrice de la contrée.

J'avais déjà envoyé plusieurs fois des secours à la Noué. Je voulais faire le bonheur de tous ceux qui avaient entouré mon enfance si misérable.

Je ne défends pas ce plan dans ses détails. Ainsi, par exemple, il est probable que, toutes indemnités payées, je n'aurais pas eu de quoi acheter même la ferme qui est au-dessous du château de la Liriays.

Mais je ne doutais de rien. Je regardais mon trésor comme inépuisable.

Et il y avait un rêve qui faisait sourire mes yeux mouillés.

Je me voyais au château, dans l'avenir, avec ma pauvre Eugénie, enfin délivrée. Je lui payais en bonheur la lourde dette de ses peines. Je la chérissais, je la caressais, je la faisais si heureuse qu'elle remerciait Dieu d'être au monde.

Et qui sait?.... C'était un rêve encore... un autre visage souriait au coin de la grande cheminée, dans ces longs soirs d'hiver, devant le feu de souches.

Une figure grave et douce, heureuse aussi après le long malheur.

Gustave! mon parrain...

Mais je me grondais, pour le coup, et je m'accusais de folie.

La voiture cahotait, montant la rue de Courcelles, latitudes fashionables déjà, mais encore mal pavées. J'indiquai au cocher ma petite grille où il n'y avait point de numéro.

Il sonna. Je descendis.

J'eus le cœur gros en passant le seuil de mon cher petit paradis.

C'était charmant, figurez-vous : un vrai nid d'amour; un enchantement en miniature.

La concierge était sur le pas de sa loge; cette même concierge à qui Gaston avait donné une poignée de louis pour obtenir l'entrée du pavillon où était le piano.

Elle ne me reconnut point d'abord. Par le fait, ce voyage d'Italie m'avait beaucoup bruni le teint et je portais la trace des nombreuses secousses éprouvées.

Elle vint à moi le balai à la main.

— C'est loué, me dit-elle, et bien loué, j'en réponds!

Je ne m'occupai point de savoir pour qui elle me prenait.

— Ma bonne madame Gaucher, répondis-je, personne mieux que moi ne peut savoir que c'est loué... et bien loué!

Ma voix rappela ses souvenirs. Elle faillit lâcher son balai. Ses joues s'enflèrent.

— C'est un fait à l'exprès! murmura-t-elle. Puis, dessinant une révérence raide :

— N'empêche que j'ai bien l'honneur... avec le plaisir de vous présenter... Excusez tous mes pardons!

Elle était visiblement troublée. Je ne devinais pas pourquoi.

Il y a des portières sans gêne. Les romanciers, je ne sais dans quel but, se sont divertis à peindre les portières sous les plus grotesques couleurs.

Il y a des portières méchantes; il y a des portières malpropres; il y a des portières déshonnêtes et vénales.

Mais je vous prie de croire que si les portières savaient peindre, elles ne feraient point de messieurs les littérateurs des types de parfaite beauté.

Un jeune homme de talent qui prendrait la plume pour venger enfin la portière, serait le bienvenu, j'en suis sûr. Je connais quelques héritiers de concierges qui écrivent très agréablement. — Mais ces poètes n'ont pas le courage de leur opinion. Leur plume s'arrête net devant le mot cordon.

C'est comme les pendus qui, suivant la goguenardise du proverbe, n'aiment point entendre parler de corde.

Quoi qu'il en soit, Mme Gaucher était une portière propre, maigre, noire, sèche, raide,

polie, digne, froide, fière, hardie dans ses tours de phrase et tenant le balai d'une main héroïque.

Elle venait de haut. Elle avait fait faillite dans le commerce, comme elle le disait elle-même avec orgueil. Cela se voyait. Elle avait de beaux restes de grandeur.

Elle ne se familiarisait pas; elle tenait l'épicier à distance. Elle attendait beaucoup du retour de Louis XVII qui devait lui donner un bureau de tabac.

Mais c'était comme un *fait à l'exprès!* Louis XVII s'obstinait à ne pas remonter sur le trône.

S'il y avait beaucoup de portières comme Mme Gaucher, les romanciers perdraient cette mauvaise habitude d'insulter à la journée toute une classe intéressante de notre société moderne.

Elle ressaisit son balai, s'y appuya comme sur une lance et me dit avec une majestueuse courtoisie:

— Je l'ai encore dit hier ou avant au propriétaire... c'est un fait à l'exprès... si la petite dame allait revenir!

— Comment, madame Gaucher, répliquai-je, on croyait donc que je ne reviendrais pas?

— Sans le croire entièrement tout-à-fait, on penchait à le présupposer, ça n'est pas douteux, madame.

— Eh bien, madame Gaucher, fis-je gaîment, me voilà... On ne le croira plus.

— J'observe à madame que je n'ai pas dit positivement tout-à-fait qu'on le croyait...

— C'est égal! c'est égal! ma bonne madame Gaucher...

— Pour tant qu'à d'être égal... m'interrompit-elle avec un de ces magnifiques saluts qui prouvaient bien qu'elle avait fait faillite dans le commerce; je disais hier ou avant à la petite dame... à l'autre...

— Quelle petite dame!

— Comme j'ai l'honneur: l'autre... Je lui disais: C'est comme un fait à l'exprès... Maintenant que vous avez loué, l'autre pourrait avoir l'éventualité de revenir...

Excusez mes pardons, s'interrompit-elle, si je parlais de vous sans dire madame... mais l'autre...

— L'autre petite dame?

Mme Gaucher se pinça les lèvres d'un air offensé.

— Je ne suis peut-être pas aussi savante que Madame, me dit-elle en saluant fièrement; mais j'ai occupé des positions et je crois savoir la langue de mon français maternel... Je voulais vous dire tout bonnement que l'autre m'a répondu: si l'autre revenait, ce serait donc comme un fait à l'exprès!...

— Et voilà l'autre revenue, ma bonne ma-

dame Gaucher! l'interrompis-je en riant; mais il ne faut pas que l'autre s'effraie... L'autre n'a aucune envie de lui enlever sa location... je venais précisément vous prier de mettre l'écriteau.

Mme Gaucher déposa son balai contre le mur pour battre des mains.

— Voilà ce que je surnomme un fait à l'exprès! s'écria-t-elle; la petite dame d'en haut a une chance inexorable!...

— Comment! fis-je, elle demeure donc déjà dans la maison?

— Excusez bien tous mes pardons... Pas plus tard qu'hier ou avant, je disais au propriétaire... vous savez: chacun ambitionne d'éviter les non-valeurs...

— Mais, l'interrompis-je, si cette dame est là-haut, puis-je la voir?

— Conséquemment! me répondit Mme Gaucher; aussi bien, c'est comme un fait à l'exprès: elle vient de rentrer.

— Je vais donc m'entendre avec elle.

Mme Gaucher reprit aussitôt son balai et me précéda ainsi, l'arme au bras, jusqu'au perron.

Tout, dans sa démarche solennelle, mais cassée, indiquait la femme qui a occupé de nombreuses positions.

— Montez, me dit-elle en sonnant; vous

êtes annoncée... Excusez bien tous mes pardons!

Dans l'escalier, qui n'était pas très large, je fus obligée de m'effacer pour laisser passer un homme mal habillé et portant un dossier sous le bras. La vue de cet homme m'arracha presque un cri. Je le reconnaissais; je l'avais vu; il me semblait même que c'était tout récemment.

Et cependant je n'aurais pas su dire où.

Mais j'étais bien sûre d'avoir envisagé cette tête d'oiseau carnassier, ces yeux ronds, ce front fuyant, ce nez en pied de marmite, cette bouche qui avait l'air d'une cicatrice.

Au haut de la première volée, une voix aiguë et légèrement rouillée s'éleva :

— Balandier! M. Balandier! s'écria-t-elle.

C'était Balandier, mon avocat!

Je redescendis quatre à quatre, et je criai, moi aussi, dans la cour :

— Monsieur Balandier! monsieur Balandier!

Vous dire comme il était ressemblant, ce Balandier, c'est impossible!

Mais M. B... avait raison. Le vrai Balandier était beaucoup plus laid que sa caricature.

Cependant, Mme Gaucher, en m'entendant appeler Balandier, s'était élancée sur ses traces le balai à la main. Elle revint l'instant d'après tout essoufflée, et me dit :

— C'est comme un fait à l'exprès! Il avait

contourné la rue quand j'ai outrepassé le seuil de la porte... Excusez bien mes pardons!

Décidément, je montai. Je ne trouvai personne sur le carré du premier étage, qui était encombré de chaises, de vaisselle et autres bragas. Il y avait même une casserole.

Trois portes étaient entr'ouvertes.

Je frappai à l'une d'elles au hasard.

— Est-ce vous, Balandier? demanda la voix aiguë.

Je faillis tomber de mon haut.

La première fois que je l'avais entendue, cette voix, elle m'avait fait un singulier effet, mais maintenant, j'aurais juré que je la reconnaissais.

— Eh bien! entrez donc! fit-on de l'autre côté de la porte.

Ma foi, je poussai le battant.

Et je me trouvai en face de Mlle Suzon, qui, selon son antique usage, se faisait les cartes avec plaisir.

Ma vue ne la déconcerta pas le moins du monde.

— J'en étais sûre! s'écria-t-elle; j'avais la dame de trèfle entre le neuf et le sept de carreau... voyage... arrivée... Comment que ça va chez vous, madame Lodin?

IV

De ce qui m'arriva dans ma maison de la rue de Courcelles.

Ma première pensée fut celle-ci:

— Mon amie Suzon doit être comme un poisson dans l'eau, au milieu de cette maison mal tenue... Sa maîtresse nouvelle fait comme moi: elle lui laisse la bride sur le cou.

Je croyais que Suzon était la femme de chambre de l'*autre*, comme Mme Gaucher appelait la nouvelle locataire de mon paradis.

Mais qu'il était changé, mon paradis! Depuis si peu de temps, les tentures avaient déjà perdu leur fraîcheur. Il y avait partout une couche épaisse de poussière, et les meubles semblaient avoir été saccagés par une armée de cosaques.

Le couvert était encore sur la table; c'était sur la nappe, honteusement tachée, que Mlle Suzon se faisait les cartes.

Quel couvert, grand Dieu! des assiettes ébréchées, des couteaux sans manches, des bouteilles fêlées, une carafe sans goulot.

Un ménage d'étudiant de quinzième année!

Comme je reconnaissais bien là ma Suzon!

Je me demandais comment sa maîtresse la laissait ainsi se divertir à battre les cartes, au milieu de tant de besogne à faire, lorsqu'elle se leva.

Je pensai qu'elle allait chercher sa maîtresse, et je lui dis :

— Faites vite, Suzon, je vous prie, car je suis pressée.

— Faire quoi ? me répondit-elle.

— Madame n'est-elle pas à la maison ?

— Si, elle y est... après ?

— Je voudrais lui parler.

— Eh bien! qui vous empêche ?

Je la regardai mieux. Un vaniteux et brutal sourire naissait sur ses lèvres. Je voyais bien qu'elle grillait de parler et qu'elle se retenait, comme les enfans qui veulent *faire une surprise.*

Quand elle s'était levée, elle avait pris sa robe à pleines mains, par derrière, pour en rétablir les plis. Cette robe ne pouvait appartenir à une femme de chambre. Elle était de moire et presque neuve, mais souillée et fanée comme tout ce qui se trouvait dans cette maison.

Par-dessus sa robe, en guise de coin du feu, elle portait un corsage de velours, chargé de dentelles noires très belles et très déchirées.

Elle avait des bagues à tous les doigts.

Où donc étaient mes yeux, quand je l'avais prise pour une femme de chambre ?

Il n'existe pas au monde une seule maîtresse qui souffrît chez elle une créature couverte de pareils falbalas.

Suzon devait être la maîtresse, Suzon était *l'autre.* Suzon était la petite dame d'en haut.

Elle lisait mes pensées une à une sur mon visage comme dans un livre ouvert, car elle était fine et rusée, sinon spirituelle.

Je ne puis dire comme elle jouissait de mes étonnemens.

Je pense bien que ma venue avait été un des plus chers espoirs de sa vie.

Elle faisait les cartes pour voir si je viendrais...

Et j'étais là! et je la contemplais! et il lui était donné de suivre pas à pas la marche de mes surprises!

Je répugnais, en vérité, à lui faire la dernière question. Je croyais si bien deviner désormais quelle était sa position sociale!

Et, pour tout dire, elle avait si parfaitement la tournure de ce que je croyais deviner.

Eh bien! elle lut encore cette pensée dans mes yeux baissés.

Et son triomphe atteignit au comble.

— Mon Dieu, oui! me dit-elle enfin, gonflée comme un ballon; — c'est moi qui est madame... Et si vous voulez parler avec madame, faut parler avec moi... C'est comme ça, *chère amie.*

Elle appuya crânement sur ce mot, qu'elle soutint d'un regard de défi.

— Mais je suis bête, moi! je ne vous dis pas

seulement de vous asseoir... c'est que ça me fait quelque chose de vous revoir, là!... parole d'honneur!... Vous étiez tout de même une bonne fille!

Elle m'avança un siége qui ne boitait pas trop.

— Merci, dis-je, ce ne sera pas long.

— De quoi! de quoi! ça vous fâche donc de voir que j'ai fait mon sort!...

— Pas le moins du monde, Suzon; mais je vous l'ai dit: je suis pressée.

Elle était, à cette heure, partagée entre deux sentimens: elle aurait bien voulu que je l'appelasse madame, mais elle tenait à mes familiarités.

— Ah bien! je ne vous lâche pas comme ça, moi, reprit-elle; on est des amies, oui ou non... Elle ne vous a pas soufflé mot, pas vrai, la vieille?... Mme Fait-à-l'exprès, comme l'appelle Balandier... En voilà un qui est drôle!... Ah! oui, par exemple, il est drôle!... Je lui avais si bien recommandé, à la vieille, de ne pas vous ouvrir la bouche de toutes mes histoires... ni que j'avais hérité, ni que j'étais mariée...

— Mariée! répétai-je involontairement.

— Pas mal... et vous? me dit-elle avec un sourire narquois.

Je ne répondis point.

— Oh! s'écria-t-elle, n'y a pas de quoi rou-

gir!... se marier! ne voilà-t-il pas une affaire!... Après ça, pourtant, ça fait toujours plaisir, qu'on vous prend pour une femme honnête... Vous allez manger la soupe avec nous?

— Excusez-moi, répliquai-je; c'est impossible!

— Sans façon!... rien que mon mari... et cette bête de Balandier!... Ah! je le fais enrager, celui-là... Il me pousse un doigt de cour... mais à la comme il faut!... Dame! faut prendre les manières du monde où que l'on vit...

— Je venais pour vous dire, Suzon... l'interrompis-je.

— Ah! parbleu! nous avons le temps, fit-elle, jusqu'à l'année prochaine; mon mari est dans la politique, alors il faut que j'aie de la tenue... Ça m'ennuie par-ci par-là... mais c'est drôle de poser... Savez-vous ça, vous, que dans la haute, les maris et sa femme ne se tutoient pas?... On se dit vous comme si on ne s'était jamais vu... Mais ça n'empêche pas que je le fais tourner, mon mari, comme une toupie... et s'il voulait se rebiffer, je lui trouverais un peu sa marche!

— Je voulais vous dire, ma chère Suzon, que je ne mettrais pas le moindre obstacle à vos arrangemens avec le propriétaire de cette maison...

— Je crois ça! m'interrompit-elle encore avec un rire malin dont je ne compris pas la portée; je crois ça facilement... Nous disions donc que vous n'êtes pas mariée, vous?...

— Et comme ma visite, continuai-je, n'avait pas d'autre but...

— Toujours pimbèche, allez! grommela-t-elle; je suis contente tout de même que vos catastrophes ne vous aient pas cassé bras et jambes... Vous portez bien ça, au moins, Mme Lodin!

Je me dirigeais vers la porte, lorsqu'une basse-taille solidement timbrée éclata dans l'escalier.

— Voilà mon mari! s'écria Suzon; là!... vous le verrez malgré vous!... Et ça vous fera plaisir, c'est moi qui vous le dis!

Il était écrit que dans cette maison toutes les voix me feraient tressaillir.

La basse-taille me produisit encore plus d'effet que le timbre aigu de Suzon.

La basse-taille grondait sur le carré:

— Je n'aime pas le désordre!... Dirait-on jamais la maison d'un député!... Qu'on me range tout cela!... qu'on balaie!... qu'on nettoie!...

Si l'époux de Mlle Suzon n'aimait pas le désordre, ce devait être un député bien malheureux!

Mlle Suzon mit le point sur la hanche.

— As-tu fini, Désiré? s'écria-t-elle; je n'aime pas qu'on parle si haut chez moi, tu le sais bien!... tu vas me donner mes nerfs!

Desiré entra.

Je faillis tomber à la renverse.

C'était Pidoux!

L'enchanteur parut infiniment moins charmé de me voir que sa femme. Il s'arrêta sur le seuil, et ses yeux clignèrent tout-à-coup. Je n'étais pas le soleil, mais j'éblouissais mon Pidoux.

Ce ne fut pas long. Nous savons tous quel trésor d'effronterie cachait l'habit bleu à boutons noirs de cet homme politique. Il ôta son chapeau et tapa de la main gauche son grand toupet à la Louis-Philippe, — puis il s'avança vers moi de ce pas mâle et fier dont l'habitude se contracte tout naturellement au Palais-Bourbon.

— Bonjour, très chère mademoiselle... ou madame! me dit-il avec protection; je ne m'attendais pas du tout au plaisir de vous voir sous notre toit modeste.

La phrase pouvait être dite par tout le monde, sauf cet heureux appendice: *sous notre toit modeste,* qui appartenait en propre à Pidoux.

C'était son cachet.

Vénus se trahissait par sa démarche; Pi-

doux ne pouvait mettre de côté les jolies floraisons de son style.

Quelqu'un de vous se souvient-il de la tournure magistrate qu'avaient les anciens députés de Louis-Philippe, parmi ces parlementaires agités et candides que le premier essai du suffrage universel avait amenés à la chambre, en mai 1848?

Dieu me garde de personnifier dans Pidoux les élus des dix-huit ans de règne! Il y en avait de tous les genres et pour tous les goûts. Mais il est cependant certain que toute vielle corporation impose à ses membres je ne sais quelle physionomie commune.

Les époques aussi ont leur tournure bien tranchée.

L'homme du temps de Louis-Philippe ne ressemble pas plus à l'homme de la Restauration qu'à l'homme de l'Empire.

Cela change d'une façon aussi apparente que les coupes d'habits.

La nature veut cela. Voyez le troupier qui essaie de se déguiser en bourgeois.

Eh bien! Pidoux ajoutait maintenant à ces grâces naturelles qui avaient séduit si longtemps le pays de Mauges, un cachet, un style, une saveur qui transportaient partout où il passait la féerique atmosphère de la salle des Pas-Perdus.

Il sentait le scrutin! La question préalable

se jouait autour de son grand toupet comme une auréole. Sa courte taille affectait de ces fières poses qu'on prend pour crier : A l'ordre ! Il avait la couleur des bureaux, la nuance des sous-commissions, le pelage des adresses. Mlle Michelle-Gabrielle de la Beaumelle aurait eu, rien qu'en le voyant, une attaque d'épilepsie parlementaire.

C'était, du reste, comme je l'ai dit déjà, pure affaire de physionomie.

Matériellement, la précieuse personne de l'enchanteur avait peu changé. Il avait toujours ses belles petites jambes, et son ventre parfaitement dessiné. Sa figure seulement avait pris des bajoues et son toupet bon nombre de cheveux gris.

Cela lui donnait une vague ressemblance avec ces poires séditieuses qu'on voyait alors charbonnées sur toutes les murailles.

Quant au costume, on pouvait y remarquer plusieurs améliorations très sensibles. Pidoux portait des bottes vernies sous un pantalon de fin satin noir. Un gilet blanc s'arrondissait sur son beau petit abdomen. A la boutonnière de son habit bleu il y avait, ma foi, un ruban versicolore, annonçant que Marc Bonnin de la Forest et plusieurs autres souverains étrangers l'avaient jugé digne de hautes distinctions sociales.

Mais ce qui le distinguait surtout, c'était

son chapeau. Je n'ai jamais connu un seul Pidoux qui eût un chapeau fait comme celui de tout le monde. Le chapeau de Pidoux est comme la protubérance de son genie.

Vous l'avez vu, ce chapeau, accroché aux patères du restaurant Pestel. Dans cette maison Pestel, si éminemment parlementaire, on parlera de la gloire de Pidoux bien longtemps, et les habitués, dans cinquante ans, ne connaîtront pas d'autre histoire!

Avant qu'il soit un siècle, on entourera d'un pieux grillage le porte-manteau qui supportait le chapeau de Pidoux.

J'avoue que je l'admirais profondément tandis qu'il posait devant moi, dans une attitude de statue rostrale, son gros pied droit en avant, sa main passée sous le revers de son habit bleu.

Que c'était bien cela! Et comme mon Pidoux m'était rendu avec ses grâces au complet!

Ce mariage avec Mlle Suzon le grandissait pour moi à la taille d'un bronze antique.

Quel type parfait! Quel beau petit paillasse!

Suzon m'avait dit tout à l'heure qu'elle avait fait un héritage.

On se souvient que Pidoux avait sollicité ma main le jour où, moi aussi, j'avais fait un héritage.

Il affectionnait les héritages.

— Mademoiselle... ou Madame... recommença-t-il.

— Ne la taquine donc pas comme ça, Riquiqui! l'interrompit Mme Pidoux; — elle n'est pas du tout mariée.

Pidoux s'inclina et dit:

— Loin de moi la pensée de railler Mlle Suzanne!... Il y a trois choses que je respecte: la puissance de l'être suprême, la souffrance du peuple, la faiblesse des femmes!

— Il est bête, ce Riquiqui, murmura Suzon; mais, dame!... il parle bien!

Pidoux lui fit un signe majestueux d'approcher.

Elle obéit en dessinant un pas de polka.

— Madame, lui dit l'enchanteur entre haut et bas, bien qu'il existe entre cette jeune personne et vous une sorte d'intimité, je crois devoir vous rappeler à la retenue convenable... Vous me tutoyez, cela ne se fait pas...

— Ah! ça, c'est vrai! répondit Suzon! fais-moi penser à te dire vous, mon gros...

Ces façons de parler, reprit Pidoux, bien qu'elles indiquent la paix profonde du ménage...

Suzon lui donna un grand coup de poing dans le dos.

— T'as fini! dit-elle en se redressant, plus grande que lui; vas-tu faire l'homme!...

Je crus que Pidoux, surnommé Riquiqui dans la paix profonde de son ménage, allait se fâcher tout rouge.

Mais il n'en fut rien.

Il assura sa pose et plaça sa main gauche étendue sur l'épaule de Mme Pidoux.

Je reconnus ce calme et imposant regard qu'il avait au château du Meilhan, le jour où il prononça son discours ministre devant le conseil de régence et les deux hommes du peuple.

Ce fameux discours où la politique étrangère était traitée avec une si écrasante supériorité, ce discours où l'albumine et la fibrine, longtemps ennemies, s'unissaient enfin pour renverser Brunet!

J'avais en face de moi mon orateur!

— Quoiqu'il ne me soit pas donné, commença-t-il en rejetant sa tête conique en arrière, de pénétrer au fond des cœurs, ce qui est le secret de Dieu seul, — du moins puis-je balancer entre elles les probabilités, et en tirer logiquement les conséquences. Ceci est le droit de tout homme intelligent et libre...

— Qu'est-ce qu'il raconte? balbutia Suzon inquiète.

D'un sourire superbe, mais bienveillant, Pidoux lui imposa silence.

— Par suite de ce travail mental, reprit l'enchanteur en s'adressant à moi, je devine

que votre étonnement, mademoiselle, égale et surpasse peut-être même votre surprise en me voyant, moi, le docteur Pidoux, appelé, selon la partialité de quelques amis, à de hautes destinées, célèbre dans les régions de l'ouest de la France, apprécié par les diverses Académies, — et dont la carrière parlementaire n'a pas laissé que de briller d'un certain lustre, — de me voir, dis-je, au sein de cet humble intérieur...

— Je vous affirme, monsieur, l'interrompis-je, désirant anéantir dans son germe ce terrible et prolixe discours, que je n'ai pas songé...

— Permettez, mademoiselle !... Je ne blâme pas en vous cette pensée... elle est naturelle... je dirai plus: elle est flatteuse pour moi... car elle me fournit l'occasion de mettre à nu mon âme tout entière, et d'épancher enfin le trop plein des sentimens qui m'encombrent le cœur.

Suzon avait envie de pleurer.

Suzon était en équilibre entre deux routes. Le hasard devait la pousser à droite ou à gauche.

Elle pouvait se moquer de son Pidoux.

Mais elle pouvait aussi, subjuguée par son fluide, devenir pour cet enchanteur ce que la pauvre Stéphanie était pour l'auguste Bonnin.

Quant à moi, on peut juger, si je tenais à voir les nudités de l'âme de Pidoux!

Je voulus l'interrompre encore et m'esquiver, mais Suzon et lui me barrèrent le passage.

— Je ne le comprends pas toujours, me dit Suzon, mais faut que vous entendiez ça!

— Eh quoi! s'écria Pidoux avec émotion, en ce siècle de progrès universel, n'aurons-nous point raison de ce monstre hideux qui s'appelle le préjugé?... Parce qu'un homme a levé sa tête au-dessus de la foule, faut-il qu'il reste enchaîné à sa propre grandeur? Faut-il qu'on lui fasse un carcan de sa gloire et qu'il ne puisse plus suivre les élans de son cœur, parce qu'il est l'esclave de ses propres conquêtes?

Je dis que cela est injuste! Bien plus! J'affirme que cela est insensé! J'irais plus loin encore si je ne craignais de tomber dans les excès de la déclamation.

Je ne nie rien de ce qu'on m'objecte; je suis au premier rang; l'avenir s'ouvre devant moi, radieux et splendide. La couronne m'appelle d'un doigt caressant; la popularité me fait mille agaceries...

— Ah! farceur de Riquiqui! murmura Suzon avec amour.

Pidoux lui passa ses gros doigts courts dans les cheveux.

— Tous les partis me veulent, poursuivit-il, tous les groupes m'attirent... Lemardelay aussi bien que Pestel... Véfour tout autant que le Rocher de Cancale... Le ministère, semblable à la sirène des mythologies païennes...

Mais brisons là; vous m'avez compris. Il est certain que, dans la position hors ligne que, jeune encore, j'ai su conquérir, toutes les familles de la finance et même de la noblesse eussent été fières et heureuses de m'attirer dans leur sein... J'ai eu des centaines de propositions, j'ai reçu des milliers d'ouvertures...

— C'est pourtant vrai, ce qu'il vous dit là! murmura Suzon à mon oreille.

Elle tournait à la Stéphanie! Sérieusement, ce n'était pas le fait d'un homme ordinaire que d'apprivoiser ce petit animal sauvage.

Ce Pidoux m'apparut comme Van-Amburgh, maître de ses lions.

Mais Van-Amburgh finit toujours par être mangé.

Pidoux continuait, souriant à sa jeune femme et d'un ton pénétré:

— Eh bien! j'ai tout refusé! voilà! qu'on me lapide! J'ai préféré le bonheur aux grandeurs! J'ai choisi dans les rangs honnêtes et vigoureux du peuple une jeune fille pure, simple, honnête, aimante... un ange... et je l'ai élevée jusqu'à moi... C'est Mme Pidoux, cette humble enfant qui ignore à peu près complé-

tement les principes de la grammaire française...

— J'apprendrai, mon Riquiqui!... murmura Suzon les larmes aux yeux.

Stéphanie! Stéphanie!

— C'est Mme Pidoux, la femme de M. Pidoux (du Maine-et-Loire)! Enragez, héritières de la finance! Déversez votre fiel, filles hautaines du faubourg Saint-Germain... Le sort en est jeté; c'est un fait accompli; je suis époux! Je vais être père!

Suzon se jeta à son cou.

Je remarquai seulement alors qu'elle était en effet dans une position des plus intéressantes.

Pidoux (du Maine-et-Loire) n'était marié que depuis un mois. Les profils de Suzon, pauvre ange, me semblaient accuser quatre mois et demi ou cinq mois de grossesse. Mais Pidoux était un enchanteur.

Je voulus profiter de cet instant d'effusion pour opérer décidément ma retraite. Ce fut Mme Pidoux qui m'arrêta.

— Faut pourtant que vous sachiez le fin mot, avant de vous en aller, me dit-elle; explique-lui ça, mon Désiré... Je ne lui en veux pas, moi... Elle a été gentille avec moi une fois que ma harpe était cassée et que la Bernard voulait me battre... Toi qui sais manier

la langue à la papa, dis-lui la chose sans trop la fâcher.

Pidoux détourna les yeux. Il n'était point homme à s'embarrasser de peu, et pourtant son trouble était visible.

— Merci de la commission! grommela-t-il en abandonnant tout-à-coup son ton oratoire.

Je ne sais pas si le lecteur a deviné déjà le dénoûment de cette petite aventure.

Le lecteur serait, en ce cas, beaucoup plus avancé que je ne l'étais moi-même.

J'affirme que j'étais à mille lieues du mot de la charade.

Je croyais toujours qu'il s'agissait de mon appartement et du sans-gêne avec lequel on me l'avait enlevé.

— Il n'y a pas besoin d'explication... commençai-je.

— Tu vois bien qu'elle n'y est pas, Riquiqui, m'interrompit Mme Pidoux. Allons! raconte-lui un petit peu tout ça.

Pidoux remonta sa cravate et chercha les sons les plus caverneux de sa voix.

— Qu'est la société, constituée comme nous la voyons, dit-il, — sinon une lutte de tous les instans, une ardente bataille où l'on ne peut jamais gagner sans que l'autre perde?... N'écoutez pas les vaines théories de ces charlatans qui promettent le progrès indéfini et le mariage des intérêts hostiles... Ce serait le

ménage Lafarge ou le ménage Peytel... L'image peut sembler hardie; elle est vraie... L'intérêt le plus fort écraserait l'intérêt le plus faible, ou l'intérêt le plus faible empoisonnerait l'intérêt le plus fort...

Suzon fit un geste d'impatience.

— Tout ça n'a pas de rapport avec la succession de mon père, dit-elle.

Je me pris à écouter.

Je savais que Suzon ne connaissait point son père.

Pidoux toussa et poursuivit:

— Étant posé cet axiome: les uns gagnent ce que les autres perdent, j'arrive au fait... Il y avait un homme, estimable au plus haut point, et portant le flambeau de la saine philosophie jusque dans l'humilité des fonctions modestes que la Providence lui avait départies. Cet homme, qui a laissé dans son pays natal la réputation la plus honorable, est mort sans postérité légitime. Il avait nom: M. Ducros.

— Voilà! prononça résolument Suzon.

Je fis un pas vers l'intérieur de la chambre, et je dis:

— Qu'avez-vous à m'apprendre de mon père?

V

Où se trouve le mot de l'énigme.

J'étais si peu sur la voie que je regardais les paroles mielleuses de Pidoux comme une perfide exorde, précédant quelque révélation terrible.

Rien de ce que je pouvais apprendre sur l'homme de loi Ducros n'était susceptible de m'étonner.

J'attendais.

Pidoux et sa femme se regardaient.

Mme Pidoux reprit la parole la première.

— Voilà justement la chose, me dit-elle; M. Ducros n'était pas votre papa, madame Lodin!

Je ne sais ce qu'exprima mon visage, mais Suzon s'écria:

— Tiens! tiens! on dirait que ça lui fait plaisir!

— Comment savez-vous que je ne suis point la fille de M. Ducros? demandai-je.

— Ah! dame... Pour ci et ça... On en est sûr!

— Quelle raison aurait eu M. Ducros de me faire son héritière, si je n'étais pas sa fille?

Pidoux fit la grimace, toussa et tapa son toupet.

— C'est là le hic! répliqua Suzon; papa

Ducros ne vous a pas faite du tout son héritière...

Un trait de lumière me frappa.

— C'est donc pour vous qu'a plaidé ce maître Balandier! m'écriai-je.

Suzon rougit, sourit sournoisement et me fit un signe de tête affirmatif.

— Oui, dit Pidoux avec sensibilité, M. Ducros ne pouvait déshériter son propre sang!

— Mais... voulus-je dire.

— C'eût été, m'interrompit l'enchanteur, contre toutes les lois de la nature.

Pidoux avait croisé les bras sur sa poitrine. Il n'était plus embarrassé.

C'était au tour de Suzon.

— Écoutez donc, ma petite madame Lodin, reprit-elle en parlant très rapidement, erreur n'est pas compte... Les cartes me disaient toujours que j'allais faire un héritage, et ça ne venait pas... Une fois, M. Pidoux vint...

Ici, geste énergique de l'enchanteur.

— Non, s'interrompit Suzon, ce n'était pas le pauvre gros... c'était un autre... Enfin, quelqu'un, quoi... Et ce quelqu'un-là me dit:

— Est-ce que vous n'êtes pas née en 1817 ou 18, comme Mme Lodin?

— Si fait, que je répondis.

— Est-ce que vous savez le nom de votre père?

— Je répartis:

— Ni d'Ève ni d'Adam.

C'était la vérité.

— Est-ce que vous ne vous appelez pas Suzanne, comme Mme Lodin?

— Si fait encore.

— Est-ce que vous n'avez pas quitté la Normandie vers 1831—32?

— Juste! que je dis.

— Est-ce que vous n'avez pas exercé l'état de mendiante?

— Hélas! pour mes péchés...

Pendant que Suzon parlait, j'avais les yeux baissés et je réfléchissais.

Tout ce qu'elle disait était vrai, je le savais.

Et ces coïncidences devaient assurément me frapper.

— Alors, continua Suzon, — le quelqu'un qui me parlait comme ça...

— Et qui n'avait nul intérêt à le faire, intercala Pidoux.

— Ah! certainement, le pauvre Riquiqui!... le quelqu'un tira de sa poche un papier. C'était la copie du testament de M. Ducros... L'avez-vous lu, madame Lodin?

— Je l'ai en ma possession, répondis-je; — mais c'est à peine si j'y ai jeté les yeux.

— Vous avez eu tort, mademoiselle, prononça gravement Pidoux.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous avez failli priver de son

patrimoine une pure et simple enfant, qui ne vous avait jamais fait que du bien!

— Ah! s'écria Suzon toute honteuse; — laisse-nous tranquilles, toi, avec ta pureté et ta simplicité!... Mme Lodin est l'honnêteté même... on sait ça!... et ce qui me fâche là-dedans, c'est l'idée que je vas peut-être lui faire de la peine.

— Cœur d'or! murmura Pidoux; nature angélique!

Il eut le bon esprit de se reculer.

La main de Suzon la démangeait.

La pauvre fille n'avait point l'âme méchante.

— Continuez, je vous prie, dis-je; je désire tout savoir.

— Puisque vous parlez de M. Balandier... fit Suzon.

— Je sais que le tribunal a décidé... Mais vous en étiez au testament...

— Eh bien! répondit-elle, le testament n'était pas long. M. Ducros y donnait tous ses biens meubles et immeubles à sa fille, Suzanne tout court, née en 1817, et qui avait mendié là-bas dans le pays de Vire... qui était partie vers 1831... C'était tout mon portrait, quoi! aussi bien que le vôtre.

Je gardai le silence, convenant avec moi-même que c'était là l'exacte vérité.

— Donc, continua Suzon, le quelqu'un me fit remarquer ça... puis il me dit: Rappelez

bien vos souvenirs... Est-ce que vous n'avez pas idée d'un homme chez qui vous demeuriez, quand vous étiez toute petite, et qui remuait toujours des tas de vieux papiers?

Ici, Suzon baissa la voix et les yeux.

— Dame!... poursuivit-elle; les souvenirs... c'est si farce!... ça va et ça vient... A force de chercher, je crus bien me rappeler que j'avais vu un vieil homme avec des papiers... Alors, le quelqu'un me dit: Jeune fille! tu n'as pas le droit de repousser le bien que Dieu t'envoie... L'enfant que tu portes dans ton sein...

Pidoux eut sa toux retentissante.

— Laisse-moi tranquille, toi, gros! s'écria Suzon; — Est-ce que tu crois que je peux mentir comme ça de longueur jusqu'à demain?... Eh bien, oui! c'était mon mari... qui n'était pas encore mon mari... Et j'avais fait une faute, quoi! il y en a bien d'autres... et, aussi vrai que j'existe, c'est pour cet enfant-là que j'ai consenti à parler à l'avocat!

Elle avait les larmes aux yeux.

Pidoux haussait les épaules et se taisait.

— Je fus tout un jour à réfléchir, reprit Suzon en s'essuyant les yeux avec le coin de sa belle robe de soie; et après ça, je fis, comme on dit, fortune contre bon cœur... Nous partîmes pour Saint-Lud... Les paysans, qui ne m'avaient jamais vue, me reconnurent du premier coup. On signa des papiers, on donna

un peu d'argent; bref, nous eûmes tout ce qu'il fallait, et Balandier enleva la chose au tribunal... Après quoi, mon Désiré m'épousa pour donner un père à la petite créature...

Elle se tut.

Pidoux prit la parole.

— A ces accens de candeur, dit-il, vous reconnaissez l'innocence!... Bien que nous soyons forts d'une décision judiciaire, bien que notre droit soit plus évident que la lumière du jour, nous écoutons la voix de notre cœur, et nous vous disons: Si vous aviez besoin de quelques milliers de francs...

Je m'étais assise. Je me levai brusquement.

— Non, pas cela! pas cela! s'écria Suzon. — Suzanne! ma chère madame Lodin! Ce que je vous propose, moi, c'est de demeurer avec nous... M. Pidoux a l'air comme ça de faire l'entendu, mais je suis la maîtresse... S'il n'est pas content, qu'il le dise!... Vous serez ici comme chez vous... Vous m'aimiez autrefois, Suzanne... Vous avez toujours été ma protectrice... Soyez mon amie...

Je saluai M. Pidoux, qui écoutait tout cela sans broncher. Je donnai, ma foi, une bonne poignée de main à cette pauvre Suzon, qui continuait à tremper sa robe de ses larmes, et je pris congé.

Suzon me suivit jusque dans l'escalier. —

Mais dans l'escalier se trouvait Mme Balandier, plus laid que le matin.

Sa vue arrêta court les élans de ma bonne amie Suzon.

Je surpris un échange de signes qui hâta ma retraite.

Pidoux devait être mangé comme tous les Van-Amburgh.

Mme Gaucher montait la garde avec son balai à la porte de sa loge.

Elle me fit une révérence de l'ancienne cour, et me dit de loin:

— Excusez bien tous mes pardons... C'était madame qui m'avait défendu de souffler mot à madame... et quand on n'a qu'une porte inconséquente avec un seul locataire...

Comme j'allais passer, elle vint à ma rencontre.

Seconde révérence; le balai au repos.

Puis, d'un ton persuasif:

— C'est comme un fait à l'exprès!... Madame n'est pas venue nous voir aux *époctes* circonvoisines des étrennes.

Il fallut ouvrir ma pauvre bourse, réservoir que nul filet d'eau n'allait plus alimenter.

Je donnai un peu Mme Gaucher au diable; mais elle me souhaita effrontément toutes sortes de prospérités pour cette nouvelle année qui atteignait déjà l'âge mûr.

Je n'avais plus rien à faire au greffe, rien non plus, hélas! chez mon notaire.

Mon notaire m'offrait tout naturellement sa démission. On n'a plus de notaire, quand on n'a plus d'argent.

Adieu, la Liriays! mon beau château!

J'étais quitte des restitutions.

Adieu mon rêve!

Je me fis conduire chez M. B..., au risque d'être mal reçue.

Il rentrait du palais quand j'arrivai chez lui.

Celui-là n'a jamais rudoyé que les heureux.

Aussitôt que je lui eus dit ma position nouvelle, il me prit les deux mains et m'emmena au plus profond de son sanctuaire. Il donna à M. Xavier, son écuyer, les ordres qu'il fallait pour que nous ne fussions point dérangés.

Puis, nous entrâmes en conférence sérieuse.

Je ne lui cachai point que je regardais M. Pidoux comme l'un des auteurs de mon départ.

Il avait trop besoin de mon absence pour n'avoir pas trempé dans cette bizarre conspiration qui m'avait chassée de Paris.

Les membres de cette conspiration ne s'étaient pas donné le mot. Chacun d'eux avait agi pour son propre compte.

Brodard-Peyrusse et consorts, qui voulaient perdre Eugénie.

Gaston, qui suivait l'entraînement de sa folle passion.

Gustave! Gustave lui-même, exalté par les conseils de Gaston...

Enfin, Pidoux, qui se procurait à la fois deux plaisirs: se venger de moi et devenir propriétaire.

M. B... m'écouta fort attentivement. Le récit du voyage de Suzon à Saint-Lud le mit en colère.

— Je plaiderai! je plaiderai! s'écria-t-il; il ne restera rien de tous ces coquins-là!...

Mais quand je lui eus montré le testament, la rigueur mathématique avec laquelle chacune des désignations y exprimées (le style de chicane me gagne) se rapportait à Suzon le frappa.

Il me dit:

— Êtes-vous bien sûre que cette Suzon ne soit pas vraiment la fille de ce Ducros?

— Je n'en suis pas sûre du tout, répondis-je.

— Vous le connaissiez, ce Ducros?

— Certes... il était de mon village.

— Que ressentiez-vous pour lui?

— Beaucoup d'éloignement et encore plus de mépris.

M. B... fronça le sourcil.

Il me regarda en face.

— Alors, prononça-t-il tout bas, que comptez-vous faire?

Je fouillai dans ma poche.

— Je commence par vous dire, reprit-il, que je plaiderai, puisque j'ai promis de plaider.

Ceux qui connaissent M. B... savent ce que ce mot *plaider* signifie dans sa bouche.

Cause plaidée par lui est littéralement cause gagnée.

Je tirai de ma poche le restant de mes papiers. Je les joignis à ceux qui étaient sur la table.

J'en fis un rouleau.

Il y avait bon feu. J'y mis le rouleau.

M. B... m'enleva dans ses bras.

— Et vous n'avez pas de père pour être fier de vous! s'écria-t-il.

Il m'interrogea sur mes ressources. Je mentis: je lui dis que j'étais sans crainte sur l'avenir.

Pourquoi lui dis-je cela, puisque je l'aimais et que je le respectais?

Souvenez-vous de la sœur Louise. Ce fut là le péché de toute ma vie.

Il s'aperçut bien que je mentais.

— Vous êtes femme, Suzanne, me dit-il en souriant tristement; — il vous fallait bien un des sept péchés capitaux: vous avez l'orgueil... adieu!

Il m'embrassa encore pourtant comme j'allais partir, et me dit dans son baiser tout paternel:

— Souvenez-vous de moi, s'il vous faut un ami!

VI

Où commence une terrible aventure.

Tout était fini. J'avais fait un songe. Cette journée était le réveil.

Le lecteur a dû voir déjà que ma tristesse, en cette circonstance, très malheureuse pour moi, n'était nullement comparable à mes autres douleurs.

Et peut-être a-t-il remarqué aussi que mes autres blessures, si profondes qu'elles fussent, se cicatrisaient vite.

Je suis faite ainsi. Dieu me garde de m'en plaindre!

Mon âme s'ouvre aux émotions joyeuses, de quelque nature qu'elles soient, avec un entraînement sans égal.

Mais les catastrophes m'engourdissent. Je suis en quelque sorte chloroformée par les larmes.

Quant aux pertes matérielles, c'est autre chose. Elles peuvent m'affecter plus ou moins, mais jamais dans la mesure du plaisir que m'a donné l'aubaine correspondante.

J'aurais été belle joueuse: je n'aurais senti que le gain.

J'aurais été soldat fanfaron peut-être, car je n'aurais compté que les victoires.

Dès ce moment, et dans la voiture même qui me ramenait à l'hôtel du Rocray, j'avais déjà pris mon parti en brave. Mon sacrifice était fait. Je riais au nez de mes châteaux en Espagne.

Il y en avait pourtant de bien jolis, parmi mes pauvres châteaux!

Un nuage de tristesse me passa sur le cœur, quand je vins à songer à mes deux amis si chers: Eugénie et Gustave.

Ce que j'avais perdu, c'était aussi leur indépendance, leur repos, peut-être leur bonheur.

Ah! voilà où l'on se sent avare! Voilà où l'on trouve en soi tout-à-coup l'attachement tenace aux biens de la terre! C'est quand on vient à se dire: avec cet argent-là, j'aurais pu faire des heureux!

Mais je m'aperçois que je me pose tout doucement en petit prodige de désintéressement et de générosité. Le lecteur me pardonnera pour une fois. Il ne voudrait pas me gronder le jour de ma ruine.

Le lecteur me pardonnera. Il est habitué, quand fantaisie lui prend, de feuilleter des *Mémoires*, à savourer, pendant neuf pages sur dix, l'éloge effréné de l'auteur. La dixième page contient ordinairement, il est vrai, l'éloge du père de l'auteur.

Nous avons vu de notre temps toutes les vanités, grossières ou frivoles, puériles ou burlesques, exagérer si gaîment leur mince importance que le public, émerveillé, se demandait s'il n'avait pas la berlue.

Dans les Mémoires de Collignon, sergent au 33e de ligne, c'est Collignon qui a pris Alger. Dans les Souvenirs de Mme Putiphar, c'est Mme Putiphar qui a donné à Franklin l'idée du paratonnerre, le lendemain du jour où, au coin de son feu, faisant bouillir sa théière, elle inventa la vapeur, par un heureux hasard.

Je ne sais pas si vous avez ouï parler de M. le marquis de Lafayette. En tout cas, vous saurez que ce n'est pas lui qui fit la Révolution de Juillet. C'est Rodomont. Rodomont le dit bien dans l'histoire authentique de sa vie.

Que d'erreurs historiques ont été ainsi redressées depuis peu! Victor Hugo n'est pas le père de cet enfant terrible et glorieux : le romantisme. C'est Falembel. Veuillez lire Falembel, et vous le verrez bien!

Le vulgaire croit à M. de Polignac et à ses ordonnances. Mais l'illustre Trinquart revendique hautement cet héritage de haine. Polignac n'était rien; Trinquart était tout. Odieux Trinquart! Érostrate ne lui a-t-il pas volé aussi la gloire d'avoir brûlé le temple d'Éphèse?

Je trouve, moi, que de toutes les folies ca-

ractérisées, la moins amusante est celle du faiseur de mémoires. Je préfère l'innocente manie du traducteur qui se croit obligé de vanter son modèle à bout de bras.

Au moins, c'est de l'industrie.

Mais Coquelin, cet obèse apothicaire qui, voyant passer, du fond de son officine, les royautés, les républiques, les empires, se croit tour à tour roi, consul ou empereur; c'est affligeant, et voilà tout.

Il n'est pas bon de rire à l'aspect de ces infirmités.

Moi, je déclare n'être pour rien dans l'invention du télégraphe électrique; je repousse avec énergie toute participation au macadamisage des boulevards. Ce n'est pas moi qui ai percé la rue de Rivoli; on a bien tort également de m'attribuer l'achèvement du Louvre.

Faut-il ajouter que je n'ai contribué que bien indirectement à la prise de la tour Malakoff?

Si quelqu'un, maintenant, va colportant de toutes parts ces faux bruits, je lui en laisse expressément la responsabilité.

Il y avait cependant une chose qui me chagrinait encore plus que la perte de mes jolis châteaux. Je n'eus pas cette idée tout de suite. Quand elle me vint, je me sentis du froid dans les veines.

Beaucoup de gens penseront: ce n'était pas la peine.

Mais je suis bourgeoise en cela. Les dettes me font horreur.

J'avais des dettes! J'avais au moins une dette. Je devais trois mille francs. Et à qui? au pauvre bon Antoine!

Certes, au moment où j'avais emprunté cette somme, je me croyais bien sûre de la pouvoir rendre. Je n'avais rien à me reprocher. Aucune prudence humaine n'aurait pu prévoir alors ce qui m'arrivait aujourd'hui.

Mais je devais; mais je n'avais pas d'argent pour payer; mais ces trois mille francs étaient la fortune entière d'un pauvre homme!

Mon esprit se tendit. Je me mis à supputer mes ressources.

J'avais la famille du Meilhan: impossible!

J'avais Gustave: il n'était pas plus riche que moi.

J'avais le prince Maxime. Oh! certes, s'il se fût agi de moi, la pensée de m'adresser au prince n'aurait même pas pu naître dans mon cerveau. Mais pour Antoine...

Le prince était puissamment riche. Je ne repoussai pas tout-à-fait ce moyen.

J'en vis un autre qui était meilleur encore.

Étiennette et surtout Marie n'avaient pas l'instruction qu'il faut à leur âge. L'idée m'était déjà venue de me proposer pour achever

leur éducation. J'étais certaine d'être acceptée avec empressement par la famille et par mes élèves.

Cette ressource valait mieux encore que la première.

Enfin, j'avais ma garderobe et quelques bijoux.

Je me frottai les mains. J'étais à la hauteur de mes affaires. Les trois mille francs du bon Antoine étaient assurés.

Ce fut véritablement un bon moment, et j'eus pour le moins autant de joie que j'avais eu de tristesse en apprenant ma ruine.

En somme, la balance était faite. Ce n'était plus déjà de la résignation. J'étais consolée et presque triomphante.

L'hôtel du Rocray était situé au bas de la rue du Chaume, précisément à l'endroit où aboutit maintenant la rue de Rambuteau, dont le tracé, à l'époque dont je parle, était jalonné déjà à travers les jardins. De la terrasse qui bordait le mur de l'enclos, on dominait ce magnifique hôtel de Rohan-Soubise que les architectes n'avaient pas encore écrasé sous le poids de leurs bonnes intentions.

La voiture venait de tourner l'angle de la rue Sainte-Avoie, et nous étions sur le point d'arriver, lorsque je mis vivement la tête à la portière.

C'était, en vérité, la journée aux rencontres.

L'entrée principale de l'hôtel s'ouvrait sur la rue des Blancs-Manteaux. Une femme sortait par la porte-cochère. Elle était vêtue de noir, et son costume ne manquait point d'élégance. Elle tourna court pour se diriger vers la rue du Chaume, qui bordait l'enclos, derrière les maisons de la rue des Blancs-Manteaux, mais j'avais eu le temps d'apercevoir son visage.

J'aurais juré que c'était mon ancienne patronne, Félicité Fontanet.

Comme je cessai de la voir au bout de quelques pas, je ne pus m'assurer de la vérité.

Mais je restai frappée.

Si la Fontanet venait à l'hôtel du Rocray, ce ne pouvait être par hasard.

Elle avait deux raisons d'y venir.

Peut-être y venait-elle pour Marie; on se souvient qu'elle avait noué, par le canal de Testulier, des relations avec Brodard-Peyrusse.

C'était elle qui avait prêté les mains à l'introduction de la malheureuse Élisa, femme de Brodard, dans notre maison de la rue de la Jussienne.

Peut-être y venait-elle aussi pour le vicomte Étienne ou les époux d'Anod, avec l'intention d'exploiter quelque vague souvenir du *Confidentiel*.

Quel que fût son motif, c'était une menace, et je résolus de veiller.

Je payai mon cocher, et je rentrai à la maison.

Il n'y avait personne au salon.

La femme de chambre qui me servait me dit que toute la famille était auprès de Marie, qui était aujourd'hui plus gaie et mieux portante.

Le vicomte Étienne, seul, s'était renfermé dans sa chambre.

Il m'avait demandée dix fois dans la journée.

— Est-ce qu'il n'est pas venu quelqu'un le voir? fis-je en feignant l'indifférence.

— La femme en noir! répliqua vivement Mlle Françoise; vous l'avez peut-être rencontrée?

— La femme en noir?... répétai-je d'un air étonné.

Je voulais qu'elle parlât.

Point n'était besoin de la pousser beaucoup. Mlle Françoise avait l'honneur d'être aussi bavarde que le commun des chambrières.

— Mademoiselle ne la connaît donc pas! s'écria-t-elle; c'est drôle!... voilà déjà trois ou quatre fois qu'elle vient... Elle a l'air de se cacher de M. le vicomte pour parler à M. le baron... et de M. le baron pour parler à M. le vicomte... c'est quelque intrigante, allez!

— On dit, répliquai-je, qu'il y en a beaucoup à Paris.

— Autant que de pavés, c'est sûr!... Mais

celle-là n'est pas belle, au moins!... Elle a un air de pataude, malgré ses velours et ses dentelles noires... On n'a qu'à me le demander, je dirai bien d'où ça sort.

— Comment s'appelle-t-elle? fis-je le plus négligemment que je pus.

— Excusez! repartit Mlle Françoise; — elle ne se gêne pas... Madame prend la particule... mais on serait bien bête de s'en priver, puisqu'il y en a pour tout le monde... Madame a nom Mme de la Roche-Gaillon... gros comme la tête!

Le portrait allait assez bien à Félicité Fontanet, mais le nom?...

Félicité Fontanet avait-elle changé de nom?

Cela devait lui coûter d'autant moins, que celui du père Fontanet ne lui appartenait guère.

— Madame de la Roche-Gaillon! répétai-je; cela sonne parfaitement... Lequel de ces messieurs a-t-elle demandé aujourd'hui?

— Tous les deux... comme à l'ordinaire... Et c'est après l'avoir vue que M. le vicomte s'est enfermé dans sa chambre.

Je repris mon châle, que j'avais jeté sur un meuble.

— Si M. le vicomte s'inquiète encore de moi, dis-je, vous lui direz que je suis dans la chambre de Mlle Marie.

Je m'y rendis en effet, et même avec un certain empressement.

Il me tardait d'interroger le visage du vieux baron.

Je me disais :

— Je verrai bien à sa physionomie quel genre d'obsession cette femme a exercé sur lui.

Je me trompais. Quand j'entrai dans la chambre de Marie, ce fut le baron d'Anod qui me salua le premier. Sa belle figure offrait un modèle parfait de calme et de tranquillité.

Certes, il n'est pas donné à l'homme de composer ainsi ses traits.

Ceux qui jouent la comédie se trahissent toujours par quelque détail.

Il était évident pour moi qu'aucune émotion violente n'avait touché aujourd'hui le baron d'Anod.

Le réveil d'un sanglant souvenir, après plus de vingt ans écoulés, est parfois aussi terrible que le drame lui-même.

Le baron d'Anod souriait trop paisiblement dans sa vénérable barbe blanche pour qu'il fût possible de garder un soupçon.

C'était donc pour Marie que la Fontanet était venue.

— Les oreilles vous ont-elles tinté, ma chère demoiselle Suzanne? me dit gaîment le vieux baron. On a parlé de vous ici toute la journée... Mon fils Étienne nous boude, parce que vous n'êtes pas là... Mlle de Faillay est d'humeur détestable, parce que son frère boude...

Les petites filles sont fâchées toutes deux : il paraît qu'elles ne peuvent pas se passer de vous... Enfin, il n'y a pas jusqu'à ma chère femme...

— Tout cela veut dire, Suzanne, l'interrompit la baronne, que vous nous manquiez.... Nous ne sommes pas heureuses, quand nous ne vous voyons pas, tant vous êtes bien déjà de la famille!

Elle avait ma main. Elle m'attira et me baisa.

Mme de Faillay fit de même. Je remarquai en elle un air de préoccupation.

Étiennette me regardait en dessous.

Marie me dit, quand je me penchai sur son lit pour l'embrasser :

— Tu ne m'aimes plus... tu m'abandonnes!

Ce mot était dans la nature même de cette pauvre belle enfant.

Et, en définitive, toutes les personnes présentes avaient la tenue qu'elles devaient avoir : les deux vieillards étaient excellens comme toujours, Mlle de Faillay se perdait dans ses rêveries habituelles, Étiennette se montrait fantasque à sa manière ordinaire.

Il ne s'était rien passé de grave dans cette maison.

A moins qu'il ne s'y fût passé quelque chose de tellement grave que tout le monde se fût donné le mot pour en faire disparaître les traces.

Je restai presque toute cette soirée auprès du lit de Marie. Elle était mieux, mais elle avait la tête très faible.

Elle me parla plusieurs fois de sa mère. Elle avait vu sa mère tous ces derniers temps, bien plus souvent que de coutume.

Une chose extraordinaire, c'est la précision avec laquelle elle dépeignait l'aspect somnambulique. Elle voyait, en effet, sa mère dans la crise magnétique qui avait précédé son dernier sommeil.

Elle la voyait; moi seule pouvais comprendre cela, parmi les personnes à qui elle avait confié le secret de ses visions; elle voyait Marie-Caroline Renault dans les souterrains de l'antique abbaye, — tantôt assise sur une pierre tombale, tantôt étendue sur le sol du caveau funéraire.

Elle décrivait la raideur de sa pose, l'étrange immobilité de ses regards qui semblaient fixés sur un but, situé au-delà des limites de la vie.

Me demandera-t-on si je croyais à ces visions? J'y crois encore.

Entre tous les cœurs simples que j'ai bien aimés, Marie avait le plus droit, le plus candide, le plus incapable de mensonge.

Ira-t-on plus loin? Me sommera-t-on d'expliquer ma foi et d'établir logiquement la possibilité de phénomènes semblables?

Ici, je me récuse.

La croyance aux fantômes a existé : elle est morte.

Mais la négation ni le doute n'ont point de juridiction sur les faits. Les faits sont ou ne sont pas, indépendamment de l'opinion.

La foi ne prouvait pas plus que ne prouve l'incrédulité.

Si, enfin, on me fait cette suprême question qui découle de mes réponses mêmes : Avez-vous vu, de vos yeux, quelque chose qui puisse appuyer la croyance aux fantômes ?

Je répondrai : NON.

Je n'ai pas vu de mes yeux.

Mais j'ajouterai :

— Il m'a été donné de connaître à fond l'histoire de ces trois hommes qui ne voulaient pas rester seuls la nuit, et qui avaient peur.

Il m'a été donné de sonder un mystère triple et si bizarre que l'esprit recule devant son expression comme devant l'impossible.

Je crois aux visions, parce qu'elles ne sont que la conséquence d'un principe.

L'existence de l'âme, qui implique l'immortalité de la volonté.

Et, par suite, la probabilité, sinon la certitude d'une influence transterrestre.

Et, croyez-moi, nos petits neveux riront de vos doutes plus que de mes assertions timides.

Vous savez comme marche la science en ces siècles prodigieux.

La science qui naît aujourd'hui est majeure demain.

Que la vraie science magnétique naisse seulement demain, — dans une année, le globe entier sera inondé de ses rayons.

Mais peut-être faut-il attendre, si c'est le dernier mot de l'humanité, — le pont mystique, jeté des rives désolées de la terre jusqu'à ces berges splendides qui sont les degrés du ciel.

Marie avait toujours, lorsqu'elle me parlait de sa mère, de vagues symptômes de magnétisation. Ses yeux changeaient d'expression; le timbre de sa voix s'altérait assez profondément. Son langage lui-même se transformait.

Ce soir, elle me dit que sa mère avait l'air tous les jours de plus en plus triste.

Sa mère avait parlé de malheur.

— Et chaque fois que la poste arrive, ajoutait la pauvre enfant, — il me semble que je vais apprendre la mort de mon père Maxime.

Je la rassurais, je réchauffais ses mains froides entre les miennes.

Vers dix heures, au moment où j'allais enfin me retirer, je sentis que sa main tressaillait tout-à-coup faiblement.

Je la regardai avec inquiétude. Ses yeux restaient fixes, sa bouche entr'ouverte.

Elle respirait à de longs intervalles, mais sans efforts spasmodiques.

Je lui demandai ce qu'elle avait.

Elle ne me répondit point.

J'allais appeler du secours, lorsque ses paupières battirent. Elle avala sa salive péniblement, et je vis que ses yeux se mouillaient.

— Elle était là!... murmura-t-elle.

— Qui donc, Marie?

— Ma mère.

— Et tu ne la vois plus, à présent?

— Non.

Elle poussa un grand soupir.

— Elle a remué le bras, reprit-elle; j'ai vu qu'elle avait un bracelet de corail et une bague... toute pareille à celle que porte toujours mon père Maxime.... Elle m'a montré avec sa main quelque chose dans l'ombre... J'ai regardé... c'était une femme habillée de noir qui emportait une jeune fille...

Elle ferma les yeux, accablée qu'elle était par la fatigue.

Je restai encore quelques minutes, afin de ne la quitter qu'endormie.

Puis je montai dans ma chambre, où je me mis au lit.

J'étais fort agitée.

Chose singulière, c'était la pensée d'Eugénie qui me venait ce soir.

Les événemens de cette journée n'entraient absolument pour rien dans ma préoccupation.

Et le sommeil me fuyait.

Un peu après minuit, au moment où je commençais à m'assoupir, je m'éveillai en sursaut.

C'était comme si ma propre voix m'eût parlé en dehors de moi.

Et ma voix me disait ces paroles étranges:

— Marie-Caroline Renault a prédit tout ce qui devait arriver à Eugénie... Si Marie, sa fille, l'interrogeait, maintenant qu'elle est morte...

Je me mis sur mon séant.

Ces folles imaginations me semblaient être la sagesse même.

Je me souviens que je me disais:

— Oui... oui... c'est un moyen de savoir... Marie interrogera sa mère!...

VII

De ce qui se passa la première nuit.

Je restai longtemps assise, regardant la lueur mélancolique du réverbère voisin, qui passait au travers de mes rideaux.

Ma chambre avait deux fenêtres, dont l'une s'ouvrait dans l'axe de la rue de Paradis.

Le pas lointain de la sentinelle qui veillait à la porte du Mont-de-Piété m'arrivait distinct et mesuré comme le balancier d'une pendule.

J'aimais à entendre ce pas.

Car je me souvenais de ma dernière entrevue avec le prince Maximé.

Il m'avait dit:

— Vous contenez en vous de ces secrets qui tuent...

J'étais devenue peureuse.

Je me faisais souvent ce raisonnement que la sentinelle entendrait bien ma voix, si j'appelais.

Il y avait deux portes à ma chambre.

Chaque soir, je les fermais solidement à double tour. Je poussais en outre les verroux du haut et du bas.

Pour entrer chez moi, il eût fallu un siége en règle.

Du moins, je le croyais.

Jusqu'à présent, j'ai évité autant que possible les descriptions, mais il faut que le lecteur sache comment était fait ce vieil hôtel du Rocray. Ces détails sont absolument nécessaires à l'intelligence des faits qui vont suivre.

Malgré moi, en effet, mon histoire va prendre ici une couleur très mystérieuse.

Je prie donc le lecteur de noter avec soin dans sa mémoire la disposition des lieux.

Les du Rocray, comme j'ai dû le dire déjà, étaient une très ancienne famille. Deux du Rocray sont connus dans l'histoire: l'un, légat du pape, sous Philippe-Auguste; l'autre, vaillant

homme de guerre et déjà baron, mort à la retraite d'Italie, où succomba le chevalier Bayard. Ils avaient des alliances avec les Meilhan, avec les Champmas, avec les d'Avonzac. Nous savons que la grand'mère du prince Maxime était une du Rocray.

Leurs terres étaient dans l'Artois, la Flandre et le Beauvoisis: c'étaient des hommes du Nord.

Ils passaient pour être les plus opulens seigneurs des États de Flandre.

Cette fortune s'était amoindrie aux époques révolutionnaires; cependant, la famille restait riche.

D'après ce que nous connaissons du caractère de cette race, je n'étonnerai personne en disant que, sous nos rois, les du Rocray s'étaient rarement montrés courtisans.

Ils n'aimaient pas la ville. C'étaient des gentilshommes terriens dans toute la force du terme, et leur hôtel de Paris restait souvent fermé plusieurs années de suite.

C'était un énorme bâtiment, entouré de trois côtés par un très grand jardin qui ressemblait un peu à une forêt vierge.

Or, les forêts vierges ne sont pas gaies à l'intérieur de Paris.

Je ne sais rien de plus triste que cette verdure malade et enfumée, du sein de laquelle

s'élèvent çà et là des troncs dégingandés, — malades aussi et plus noirs que de l'encre.

Le corps de l'hôtel, sauf changemens et additions, datait évidemment du règne de Henri IV. Il portait ce cachet d'ampleur carrée qui n'exclut aucunement l'élégance, et dont l'entourage de notre place Royale offre un si merveilleux échantillon.

C'était fait comme un château : un maître logis à deux étages, deux ailes présentant saillie devant et derrière.

La façade était sur le jardin. La cour, donnant sur la rue des Blancs-Manteaux par un portail monumental, était grande, nue et mélancolique. L'herbe y croissait, couvrant ses pavés noirs de ses touffes humides. Des giroflées jaunes, chose rare à Paris, croissaient en abondance sur les murailles moussues.

Tout présentait l'aspect d'une demeure abandonnée.

Du côté du jardin, où étaient situés les appartemens habités, il y avait un peu plus de vie, mais le caractère général de tristesse ne variait point.

La raison n'était pas difficile à trouver, la raison matérielle. Les bâtimens n'avaient subi aucune espèce de réparations depuis longues années. En dernier lieu, quand le baron d'Anod avait fait venir les architectes pour visiter ce vieillard de pierre qui allait menaçant ruine en

plus d'un endroit, la notification de la ville de Paris était arrivée.

L'hôtel, condamné, devait disparaître dans le percement de la rue de Rambuteau.

La besogne des architectes s'achevait avant d'être commencée. On fit seulement mettre en état une demi-douzaine de chambres pour la famille, et le surplus resta tel quel, en attendant la démolition.

Ce que nous avons surtout besoin de bien connaître, c'est la disposition de la façade, du côté du jardin. Ce fut, en effet, là le décor du drame nocturne et invisible.

La façade, bâtie en brisques alternées avec encadremens de pierres de taille, avait un perron à son centre et un perron pour chacune de ses deux ailes ou pavillons.

Le perron du milieu était très haut, et, les jours de pluie, on voyait bien encore les larges veines rouges de ses douze degrés.

Le perron de gauche et celui de droite, également en marbre sanguin, n'étaient que des escaliers carrés, dans la maçonnerie desquels on voyait deux portes voûtées.

Il arrive souvent que ces portes, percées sous les perrons, ne communiquent en aucune façon avec le logis. C'est, la plupart du temps, l'entrée de quelque trou propre à serrer des ustensiles de jardinage.

Au-dessous de chacune des deux portes, un œil-de-bœuf s'ouvrait.

Le perron du milieu conduisait à la maîtresse-porte, donnant sur une lanterne en saillie qui précédait le grand salon d'honneur.

C'est par cette porte que tout le monde passait pour descendre au jardin.

La lanterne gardait des traces de peintures et des treillages en fer battu, le tout dans le style Louis XV. Ç'avait dû être une serre.

Peut-être y avait-il eu un du Rocray moins austère que les autres.

Sous celui-là, peut-être qu'on avait bu, qu'on avait ri, qu'on avait aimé dans cette sombre demeure.

Mais, entre ces murailles, le plaisir lui-même devait avoir un arrière-goût lugubre.

Au-dessus du perron de gauche, situé du côté de la rue Sainte-Avoie et communiquant à l'aile habitée par la famille, se trouvait une porte massive, du temps de la fondation de l'hôtel. La serrure de cette porte était entièrement disloquée. On la fermait en dedans à l'aide d'une barre de fer.

Il résultait de là une chose que tous les domestiques savaient bien. Quand on sortait par cette porte, elle restait nécessairement ouverte, puisqu'il était impossible de la refermer du dehors.

Les domestiques des du Rocray, comme

tous les domestiques du monde, prenaient souvent vacances, une fois les maîtres couchés. Mais ils se gardaient bien de passer par cette porte accusatrice.

Le vicomte Étienne, qui courait le guilledou, la nuit, dans les jardins, eût trop facilement découvert leurs escapades.

Une seule personne se servait parfois de cette porte.

C'était le vicomte Étienne lui-même.

La porte donnait sur un vestibule où se trouvait l'escalier, communiquant avec les appartemens de la famille.

La première chambre du premier étage était celle où couchaient, l'une près de l'autre Étiennette et Marie.

Je note cette circonstance.

Je note encore celle-ci :

Il était absolument impossible d'aller d'une aile à l'autre par les corridors du premier étage, ruinés sur une étendue de plusieurs mètres et fermés par des barrières à demeure.

Il était difficile même de communiquer par le rez-de-chaussée, où l'on avait établi une sorte de campement pour les domestiques, les combles étant complétement ravagés.

Quand je me retirais après la veillée, j'étais obligée de traverser la cour ou le jardin. On fermait la porte derrière moi, et un valet m'accompagnait avec une lanterne.

J'avais ma femme de chambre qui couchait dans la pièce d'entrée, en venant par la cour. Cette pièce avait aussi sa fenêtre dans la direction de la rue de Paradis.

S'il me plaisait de venir par la cour, j'étais obligée de passer chez elle. Si je voulais au contraire prendre le chemin du jardin, après être sortie par cette porte qui ne fermait point du dehors, il me fallait rentrer par le grand perron et la maîtresse-porte.

Je vais dire pourquoi; le perron de droite, desservant l'aile que j'habitais seule avec ma femme de chambre, aboutissait à une porte solidement condamnée.

Nul, dans la maison, ne se souvenait de l'avoir jamais vue ouverte.

Il me reste à faire observer que le jardin était clos de très hautes murailles, mais que la partie des murs qui regardait l'hôtel de Soubise, à travers la rue du Chaume, avait une porte en fort piteux état.

Cette porte, je le savais par ma femme de chambre, servait à toute la valetaille pour faire l'école buissonnière.

On n'osait sortir par la cour à cause du concierge, revêche et moisi comme l'hôtel lui-même.

On connaissait les habitudes du vicomte, qui, dans ses lubies de noctambule, ne descendait guère au jardin que vers minuit. On

prenait la clé des champs vers onze heures, et l'on rentrait au petit jour.

La porte du jardin, vermoulue et chancelante, fermait à la grace de Dieu. On l'ouvrait avec la lame d'un couteau; si on n'avait pas de couteau, on la poussait de l'épaule brusquement, et l'affaire était faite.

Je m'étais très fort occupée de tous ces détails. Il ne faut pas oublier que je restais toujours sous le coup d'une vague inquiétude. Ma vaillance avait disparu. Les dernières paroles de Maxime avaient fait de moi une véritable poltronne.

J'éprouvais une sorte de satisfaction égoïste à me dire: si cette porte du jardin présente quelque danger, du moins le danger n'est pas pour moi. L'entrée du perron étant condamnée, je me trouve ici comme dans une place forte. Du côté de la cour, j'ai ma femme de chambre.... Et, d'ailleurs, mes portes sont barricadées!

Et cependant, au moindre bruit, je tremblais.

S'il faut l'avouer, ce n'étaient pas les gens du dehors que je craignais.

Quand je fermais les yeux, je voyais toujours ces singuliers regards que le vicomte Étienne me lançait parfois.

Cet homme, à ses heures de crise surtout, avait une idée fixe. Cette idée me concernait.

Dirai-je que je ne pouvais pas la deviner? Ou dirai-je que je la devinais trop bien?

Les deux seraient vrais.

Ce que je devinais me semblait absurde, et, cependant, mon esprit s'y entêtait.

J'avais peur de lui, et j'avais pour lui un sentiment qui ressemblait à de l'affection fraternelle.

Je me serais fiée à lui dans une circonstance extrême.

Je lui aurais dit mon secret; je lui aurais demandé un service.

Je savais qu'il y avait, auprès de cette intelligence troublée, un cœur chevaleresque et noble.

Mais je me serais fiée à lui le jour. La nuit, sa pensée me mettait du froid dans les veines.

Je songeais involontairement à cette autre nuit, la dernière que nous avions passée à Naples, la nuit de la conspiration.

Il m'avait demandé le lendemain pourquoi je n'avais pas dormi dans mon lit.

Pour la centième fois, je me demandais, moi: Comment a-t-il pu savoir?...

Et je me creusais la cervelle, cherchant à deviner ce qu'il voulait de moi.

Savait-il vaguement, ou se doutait-il que j'avais en moi ce terrible secret?

Mais d'où lui serait venu l'idée même qu'il existait un secret du genre de celui-ci?

A moins que ses rapports avec la Fontanet ne datassent déjà de loin.

A moins que la Fontanet...

Mais étais-je assurée seulement que cette femme habillée de noir fût la Fontanet?

A moins encore, l'esprit qui s'égare à la chasse d'une idée arrive à d'incroyables hypothèses, à moins que, rôdant comme il le faisait si souvent la nuit, il n'eût surpris cette scène nocturne dont je me faisais, moi, de si fantastiques images:

Maxime debout près de mon lit d'agonie et magnétisant mon sommeil de mourante...

Quelques mots entendus, le nom de son père... que sais-je?...

Et alors, il voulait aller au fond de ce mystère...

Et alors, il tournait autour de moi comme l'adepte autour du livre redoutable dont les sept sceaux défendent le texte flamboyant qui est la vie et la mort.

Quoi qu'il en fût, de ce côté là encore, je me sentais bien défendue. A moins que le vicomte Étienne n'eût le don de se faire invisible, il ne pouvait arriver jusqu'à moi sans passer, soit dans le quartier des domestiques au rez-de-chaussée, soit dans la pièce où cou-

chait ma femme de chambre s'il venait par la cour.

Encore avais-je mes verroux et mes bonnes serrures.

Restaient, il est vrai, mes croisées. Mais elles donnaient sur la rue, d'abord; ensuite, elles étaient hautes et bien closes.

Certes, c'étaient là de beaux motifs de sécurité.

Mais la frayeur raisonne-t-elle ?...

J'entendis sonner la demie de minuit. Les voitures devenaient plus rares. Les bruits de la ville allaient s'éteignant.

Le Marais s'endort de bonne heure.

Par ce que j'ai dit de l'hôtel, on peut deviner ce qu'était ma chambre.

Figurez-vous une pièce énorme et si haute d'étage que vous eussiez dit une chapelle.

Mon lit, lourde et antique machine qui craquait avec fracas au moindre mouvement, était dans une alcôve, fermée par des rideaux de serge, dont le vert sombre avait tourné au noir. Ma table de nuit était une colonne tronquée, en ébène, recouverte par une petite plaque de marbre noir, veiné de blanc. La cheminée, vaste et dont la tablette était supportée par deux griffons accroupis, était aussi en marbre de couleur grisâtre, ainsi que le lambris, posé sur une sorte de trottoir en pierre de liais, polie.

Le parquet, de chêne et d'ébène, figurait des sautoirs entre-croisés.

La boiserie était de chêne cru d'une belle couleur brune, encadrant des panneaux de tapisseries de la Savonnerie, à personnages, dont l'humidité deux fois séculaire avait voilé les formes sous une sorte de brume.

Juste en face de mon lit, un trophée d'armes, où plusieurs pièces manquaient, était disposé contre la muraille.

L'écusson du Rocray, peint sur émail, était suspendu au-dessus.

L'écusson était lugubre et beau, comme tout ce qui appartenait à cette race étrange.

Noir et blanc comme le drap mortuaire : *de sable aux trois faulx montées d'argent.*

On appelait cette chambre la chambre de l'aïeul.

Étienne III, grand-père du vicomte actuel, y était mort fou à la fin du règne de Louis XVI, quelques jours avant la naissance de son fils.

Mais ce sur quoi il faut appuyer surtout, c'est le cachet d'abandon, de délaissement, de vétusté que toutes ces choses avaient.

On ne pouvait entrer dans cette chambre sans avoir froid jusqu'au fond du cœur.

J'entendis encore sonner une heure. Un grand silence régnait aux alentours.

La fatigue fermait mes yeux et cependant je ne dormais pas encore.

Au contraire, mon esprit travaillait malgré moi avec une incroyable activité. J'essayais d'expliquer en ce moment toutes sortes de choses inexplicables. Je voulais me rendre raison du lien qui m'attachait à Maxime, lien si fort qu'il n'y avait qu'à mettre au-dessus de lui que mon amour pour Gustave; j'essayais aussi d'éclairer le mystère de ces visions dont parlait sans cesse Marie.

C'était la fièvre.

Rien n'égale l'importun entêtement des idées qui naissent dans la fièvre.

Je perdais enfin connaissance, lorsque j'entendis quelque valet fugitif rentrer par la porte du jardin. Cela ne m'éveilla pas tout-à-fait, mais j'en éprouvai comme un vague sentiment de sécurité.

— J'entends tout!... pensai-je.

Et je me vis penchée à la croisée de la chambre voisine, qui donnait sur le jardin, afin de reconnaître celui qui rentrait. — Je rêvais déjà.

Je rêvais, car il me sembla que cet homme, c'était un homme, ne se dirigeait point vers le grand perron du milieu, ce qui était son chemin pour gagner le quartier des domestiques.

Il venait droit à moi, ou plutôt droit au-dessous de moi.

Au-dessous de moi, c'était le perron de droite.

L'homme s'arrêta devant la porte voûtée, donnant entrée dans le trou dont j'ai parlé déjà.

Je vis alors, et je ne sais comment cela se fit, car il avait la tête baissée, mais cherchez donc de la logique dans les rêves! — je vis que ce n'était pas un domestique.

C'était le vicomte Étienne du Rocray.

Il avait à la main un trousseau de clés très rouillées.

Avec une de ces clés, il ouvrit le battant de la porte voûtée.

J'éprouvai une sorte de plaisir puéril à trouver là-dedans ce que j'avais prévu : des instrumens de jardinage vermoulus ou rongés par la rouille, selon qu'ils étaient de bois ou de fer.

Et je me demandais: Que vient faire là le vicomte Étienne?

J'eus bien de l'étonnement, quand je le vis tourner à droite, déranger une brouette qui tombait par morceaux et trouver derrière une petite porte basse qu'il ouvrit.

Cela donnait entrée dans un couloir qui allait descendant, mais qui n'avait point de marches. Le vicomte Étienne le suivit jusqu'à une sorte de carrefour souterrain sur lequel donnaient, en cercle, une demi-douzaine de portes de celliers ou de caves.

A droite du carrefour, en gardant la posi-

tion que le vicomte avait en y arrivant, se trouvait un large escalier qui montait raide, comme tous les escaliers de cave.

Au haut de ces degrés, deux épais battans de chêne étaient fermés à double tour.

Le vicomte avait à son trousseau la lourde clé de cette serrure.

Il passa.

Il se trouva dans une manière de petit vestibule où venait aboutir l'escalier qui montait à mon appartement.

Le vicomte ne prit point cet escalier.

J'ai la certitude que je fis ce raisonnement dans mon rêve; je me dis:

— Il ne monte pas par là parce qu'il lui faudrait passer par la chambre de Françoise.

Françoise, c'était la camériste.

Le vicomte Étienne tourna sur sa gauche et entra dans une série de salles basses que je ne connaissais pas.

A dater de ce moment, en même temps que je le voyais comme je vois le papier où j'écris ces lignes, *j'entendais* son pas au-dessous de moi.

La salle basse où il passait était en effet au-dessous de ma chambre.

Je n'étais plus à la croisée (c'est toujours le rêve). J'étais couchée dans mon lit, la tête tournée vers le plafond.

Par conséquent, c'était en sens contraire de la direction visuelle, et au-travers de mon propre corps, que je *voyais* le vicomte Étienne.

Il ne s'arrêta point dans la salle qui était au-dessous de mon lit. Seulement, pendant qu'il la traversait, je m'aperçus qu'il commençait à prendre des précautions. Il se mit à marcher à pas de loup. Je n'entendais presque plus le bruit qu'il faisait.

Ce furent ces précautions même qui firent naître tout-à-coup ma frayeur.

Jusqu'à ce moment, je m'étais étonnée, sans rien craindre encore.

Comme il arrive si souvent dans les songes, je me répétais toujours en moi-même: c'est un rêve, c'est un rêve.

Bien plus, il me semblait que j'avais déjà fait ce rêve. J'avais vu cette route mystérieuse et j'avais entendu ce bruit.

Plusieurs fois! j'en étais sûre! — et je me demandais pourquoi le rêve me frappait davantage aujourd'hui.

Je frissonnais de tous mes membres, parce que le bruit assourdi de ces pas était une menace.

Il ne voulait pas qu'on l'entendît, cet homme.

Il voulait donc surprendre et mal faire.

Pour la première fois, la pensée me vint qu'il allait s'attaquer à moi.

Le rêve se faisait cauchemar. Et en un clin d'œil le cauchemar prit une horrible intensité.

J'essayai de crier. Ma voix s'étrangla dans ma gorge.

Je voulus m'élancer hors de mon lit : la paralysie garrottait tous mes membres.

Le vicomte Étienne quitta la salle située au-dessous de ma chambre et pénétra dans une toute petite pièce qui était la cage d'un escalier tournant.

Mon cœur eut froid.

Le vicomte se prit à monter doucement, — doucement.

Il venait... Quelques pas seulement le séparaient désormais de ma chambre.

Ma chambre était close, mais ce rêve supprimait murailles et cloisons.

Il venait, — il venait!

J'entendis crier la dernière marche du petit escalier.

Le trousseau de clés sonna. Le vicomte en choisissait une à tâtons.

Je fis sur moi-même un effort si violent que ma vie sembla se rompre comme une corde trop tendue.

Je rêvai que je m'évanouissais.

Un voile s'étendit autour de moi. Je ne vis plus rien; je n'entendis plus rien.

VIII

Qui semblera trop mystérieux.

Je m'éveillai le lendemain si profondément brisée qu'un mois entier de grave maladie n'aurait pu faire davantage. J'avais un poids sur le cœur, et mon esprit s'enveloppait d'un nuage.

Les détails de ce rêve singulier que j'ai raconté au précédent chapitre disparaissaient à peu près complétement pour moi. J'avais seulement conscience d'avoir beaucoup souffert.

Plus je faisais effort pour creuser le vague de mes souvenirs, plus ma mémoire rebelle s'obstinait.

Il y avait comme une barrière entre moi et cet effrayant cauchemar, dont l'impression pourtant m'étreignait encore le cœur.

A chaque instant, il me semblait que j'allais rentrer violemment dans mes souvenirs. J'en frémissais d'avance, et la chair de poule hérissait la peau de tout mon corps. Mais la lumière fuyait, mais je restais toujours en dehors du seuil fermé de ma mémoire.

Et je prenais à deux mains ma tête endo-

lorie, pleurant et me demandant si la folie contagieuse me cherchait.

Ce fut plus tard, beaucoup plus tard. Un événement désastreux creva le nuage comme un coup de tonnerre.

Alors, je pus plonger soudain mon regard dans ces ténèbres qu'illuminait la foudre.

La mémoire me revint. Je trouvai, un à un, tous ces pressentimens sinistres, moins horribles, hélas! que la réalité!...

Comme je ne me levais point, ce matin, on vint me voir. Ce fut d'abord Mme de Faillay. Elle était toute gaie et d'une bonne humeur expansive. Elle m'accabla de caresses. Elle me dit que sa bonne mère allait venir, et qu'elles me feraient part toutes deux d'un grand projet.

Je ne sais pourquoi j'avais besoin de me plaindre et de conter un peu mes peines. La voyant près de moi si affectueuse, je lui fis en peu de mots le récit de ce qui m'était arrivé la veille, rue de Courcelles.

— Vous étiez donc riche, Suzanne! s'écria-t-elle en riant; ah! nous l'avons échappé belle!

Peu s'en fallut que je ne fusse choquée de cette hilarité qui se plaçait si mal. Mais elle ne prit point garde, et continua en frappant ses mains l'une contre l'autre :

— Tant mieux, ma belle petite! tant mieux! voilà qui vous fera rester toujours avec nous!

Mme la baronne d'Anod entrait en ce moment. Mme de Faillay courut à elle et lui conta ma mésaventure avec un entrain, avec une volubilité qui contrastaient singulièrement avec le peu de gaîté du sujet.

La vieille dame la regardait d'un air triste.

Elle ne lui fit aucune observation, mais elle tourna vers moi un regard qui disait toute sa peine.

Puis, en m'embrassant:

— La pauvre Sophie, murmura-t-elle à mon oreille, ne dit pas toujours bien sa pensée... Si vous restez avec nous, mon enfant, comme je l'espère, il faudra que vous connaissiez nos petites misères... Ma fille, mon fils Étienne et même ma petite-fille ont des momens où... Mais je vous expliquerai tout cela, Suzanne...

Elle soupira et ajouta:

— Vous n'aurez pas de peine à les excuser!

— Mère, demanda Mme de Faillay, est-ce que tu lui dis nos projets?

— Je commence, ma fille.

Elle me serra la main et reprit:

— Vous répugnerait-il, ma chère Suzanne, d'être, je ne dirai pas l'institutrice, mais l'amie, la sœur aînée, le guide d'Étiennette et de Marie?

— Madame, répondis-je en rougissant de plaisir, cette idée m'était déjà venue.

Mme de Faillay sauta de joie comme un enfant.

— Cependant... ajoutai-je.

— Ah ! point de cependant ! s'écria Mme de Faillay ; je n'en veux pas !

— Laissez, ma fille ! dit la baronne doucement.

— Puis, s'adressant à moi ;

— Nous vous écoutons, ma chère enfant.

— Vous avez été tous si bons pour moi, repris-je, — j'ai trouvé dans cette maison tant d'affection, tant de caresses inespérées...

— Vous ne les méritez peut-être pas ! s'écria Mme de Faillay ; — grondez-moi si vous voulez, bonne mère, mais Suzanne m'impatiente, ce matin... Je suis sûre qu'elle va nous faire des objections ridicules.

En disant cela, elle m'embrassait.

— Si ses objections ne valent rien, nous les combattrons, répliqua la baronne.

— Mon Dieu ! fis-je, je n'ai qu'une seule objection à faire, et je souhaite de tout mon cœur que vous ne la jugiez pas sérieuse : j'ai cru m'apercevoir que Mlle Étiennette avait pour moi un certain éloignement...

— Mais vous vous trompez ! dit la baronne avec beaucoup de vivacité ; — au contraire !

Mme de Faillay haussa tout bonnement les épaules.

Puis, se rapprochant de moi, et avec ce ton de compassion protectrice, si bizarre et si pénible chez les personnes dont la tête n'est pas bien solide et qui parlent des autres cervelles chancelantes :

— Est-ce que vous ne vous êtes pas aperçue ?... murmura-t-elle ; Étiennette... la pauvre petite chérie... son oncle aussi... Je vous reparlerai de cela quand nous serons seules, Suzanne... Il n'y a guère que moi de raisonnable ici.

La baronne baissait les yeux. Je voyais bien qu'elle souffrait.

— Au contraire, continua-t-elle, reprenant sa phrase où elle l'avait laissée ; quand vous n'êtes pas là, Étiennette ne parle que de vous... C'est comme Marie... Ces deux enfans-là vous adorent !

— Je me sens disposée à leur donner tout mon dévoûment, madame, repartis-je, et vous pouvez compter sur moi.

Mlle Françoise annonçait M. le baron d'Anod.

Mme de Faillay courut se jeter à son cou.

— Elle accepte, père ! elle accepte ! s'écria-t-elle ; ne vous avais-je pas dit que c'était un ange !

Ce beau vieillard de baron mit sur son front un baiser vraiment paternel.

Il vint à mon lit et me tâta le pouls.

— Vous savez, ma jolie Suzanne, me dit-il en souriant, que mon fils Étienne nous a tous rendus un peu médecins... Nous avons là-bas, au château du Rocray, assez de livres scientifiques pour guérir ou empoisonner l'univers entier... Donnez-moi votre pouls; ceci est une consultation.

Il mit son doigt sur l'artère et compta.

— J'ordonne, reprit-il, deux heures de bon sommeil... puis qu'on se lève... et qu'on ne manque pas d'assister au déjeûner... On aura de l'appétit... et demain il n'y paraîtra plus.

La baronne le prit à part et lui parla bas à l'oreille.

Puis elle revint à moi, rougissant un peu et visiblement embarrassée.

— Suzanne, me dit-elle, — ne vous fâchez pas... Nous sommes riches... nous sommes trop riches, ma fille, car Dieu ne nous a donné ni les goûts ni la tranquillité qu'il faut pour jouir d'une grande fortune... Mon mari a le même cœur que moi pour vous... nous sommes d'accord... Si vous restez avez nous, vous n'aurez rien perdu dans la journée d'hier.

Mme de Faillay, qui était déjà au bras de son père, m'envoya de la main un baiser.

Tout le monde se retira.

C'est gentil comme un conte pour le premier âge, tout cela, n'est-ce pas, lecteur?

Des aventures semblables arrivaient seulement au temps des bonnes fées.

Il est certain que cette famille semblait vivre une vie qui n'appartenait ni à nos habitudes ni à nos mœurs.

De même que la vieille maison s'enclavait avec ses murs antiques, ses meubles surannés et sa poussière, contemporains du Béarnais, dans la ville nouvelle, incessamment transformée, de même cette race, isolée du siècle, passait parmi nos foules sans rien gagner, sans rien perdre.

Ils n'étaient pas plus du dix-neuvième siècle, ces bonnes gens, que le marbre rouge de leur perron ou que les raides portraits alignés autour du salon d'honneur.

J'aime cela, — vous aussi, quand même vous seriez de la Bourse, du sport ou même du Divan, — cet olympe fumeux où Phébus-Apollon, Mercure et d'autres idoles démodées radotent l'esprit d'il y a quinze ans, et vont, dormitant, au bruit innocent des dominos.

C'eût été beau, je vous le dis, comme une pelouse où s'étendre au milieu de nos pavés arides; c'eût été bien beau, sans le terrible foyer qui menaçait sous ce repos.

A Naples aussi, d'où nous venons, il y a des tempêtes de feu sous la verdure.

Je suivis de point en point l'ordonnance de mon docteur à cheveux blancs. Je dormis une heure ou deux. Mon sommeil fut remarquablement paisible. Quand je m'éveillai, je n'étais plus la même. J'avais l'esprit libre et le corps léger.

Je sonnai Mlle Françoise, qui se présenta aussitôt.

En m'habillant, elle me dit:

— On entend de drôles de choses tout de même dans ce vieux trou... Mademoiselle a fait comme moi, j'en suis sûre.

— Qu'avez-vous fait, Françoise?

— J'ai grelotté dans mon lit jusqu'au petit jour... Ça plaint, ça pleure, ça geint, ces masures... Et si ce n'était pas pour de bons gages....

Elle s'interrompit et glissa un coup d'œil vers la glace, où elle pouvait voir ma figure.

— En voilà un vrai fantôme! s'écria-t-elle; M. le vicomte!... Il est venu savoir de vos nouvelles quand tout le monde a été parti... Dieu de Dieu! celui-là n'a pas un litre de sang dans tout son corps... Il avait les yeux battus, figurez-vous!... la joue tirée et si pâle, si pâle!...

Il se fit encore en moi, à ces paroles, un effort confus pour ressaisir mon fameux rêve.

Il était là, positivement. Je le sentais. Je pourrais trouver de nombreuses comparaisons

de sage-femme pour exprimer la peine inutile de mon travail mental. J'aime mieux dire tout bonnement que j'échouai comme la première fois.

Mlle Françoise se chargea du reste elle-même de détourner le cours de mes idées.

— Elle est revenue! me dit-elle tout-à-coup en confidence.

— Qui donc? demandai-je.

— La femme en noir, avec sa trogne...

— Mme Fontanet!... fis-je involontairement.

— Comment dites-vous ce nom-là?...

Je tournai la tête pour cacher mon trouble, et, tâchant de me donner un air d'indifférence:

— N'est-ce pas ainsi que vous l'avez appelée?

— Du tout... Mme de la Roche-Gaillon!... Ça sonne pourtant joliment bien!... Elle est montée chez M. le vicomte... Elle sortait de chez M. le baron... et j'ai trouvé M. le baron qui lisait une lettre dans le jardin... une lettre d'elle, bien sûr; je connais son papier... Et je dis qu'il faut que celle-là soit fièrement protégée et recommandée pour qu'on ne la consigne pas à la porte!...

Elle s'interrompit, minauda en donnant un dernier coup à ma coiffure, et ajouta:

— A moins qu'il n'y ait quelque chose...

Je laissai Mlle Françoise commenter à son

aise la conduite de ses maîtres, et je me rendis au salon.

Il faut bien que je m'accuse ici d'un péché qui eût été digne en tout de Mlle Françoise.

J'avais pris mon chemin par la cour. En arrivant sous le vestibule, où il n'y avait personne, je vis que les dalles étaient parsemées de carrés de papier bleuâtre, — comme si l'on eût déchiré quelque lettre compromettante.

Je ne pus résister à la tentation de ramasser quelques-uns de ces petits carrés de papier.

Si j'avais eu le temps, peut-être que j'aurais tout ramassé, car, dès le premier coup d'œil, j'avais reconnu l'écriture informe et déréglée de Félicité Fontanet.

Cette même écriture qui annotait d'une façon si philosophique les récits du vieux placeur, dans le registre confidentiel.

J'entendis un bruit de pas pendant que j'étais baissée. Je me relevai vivement et je m'enfuis, tenant à la main quatre ou cinq bribes du papier bleu.

Je les examinai en montant l'escalier.

Chacun d'eux contenait quelque fragment de mots, à l'endroit et à l'envers.

Deux se rapportaient par hasard et formaient ensemble d'un côté le mot *révélation*, de l'autre le mot *nécessité*. Un troisième, plus

grand, portait la signature : *veuve de la Roche-Gaillon.*

Félicité Fontanet et Mme de la Roche-Gaillon étaient donc bien décidément une seule et même personne.

J'arrivai au salon toute troublée de cette découverte.

Il me semblait que les menaces s'accumulaient autour de moi.

Chaque fois que j'étais sur le point de me livrer à la joie, quelque nuage de méchant augure se montrait aussitôt à l'horizon.

Marie s'était levée ce matin. Étiennette et elle savaient déjà la proposition qui m'avait été faite. Elles vinrent à moi en se tenant par la main.

Marie me dit en m'embrassant :

— On a déjà essayé de m'apprendre... mais c'est difficile, va !

Étiennette reçut mon baiser d'un air presque farouche.

— Pourquoi avez-vous dit que je ne vous aimais pas ? demanda-t-elle.

— J'ai été bien heureuse, chère enfant, répondis-je, quand on m'a assuré que je m'étais trompée.

On annonça tout de suite le déjeûner servi, car la famille m'attendait.

Il fut convenu que je commencerais le lendemain à donner mes leçons.

Durant le repas, je ne remarquai rien de nouveau, sinon le changement tout-à-fait frappant qui s'était opéré dans la personne de Mme de Faillay depuis le matin.

Elle était fort sujette à ces brusques revirements, mais celui d'aujourd'hui était littéralement du blanc au noir.

Autant elle avait montré de bonne humeur et de gaîté, lors de la visite matinale qu'elle m'avait faite, autant elle était maintenant sombre, taciturne et maussade.

Elle affectait de ne me point regarder. Quand je voulus la saluer, elle détourna les yeux.

De la part de toute autre, cette conduite eût été des plus blessantes, mais nous savons que chacun des membres de cette pauvre famille avait ses momens où tout devait lui être pardonné.

Le vicomte Étienne était très défait, comme me l'avait dit Mlle Françoise. Je m'attendais à ce qu'il m'eût boudée à cause de mon absence de la veille. C'était dans ses habitudes. Mais il n'en fut rien.

Pendant le déjeûner, il ne fit paraître à mon égard que tendre et affectueuse courtoisie.

Dans ces occasions, je ne sais si je l'ai dit déjà, le vicomte Étienne avait des façons un peu surannées, mais pleines d'un certain charme gothique qui avait pour moi une grande saveur.

Ce n'était pas la politesse de l'ancienne cour. Cela remontait beaucoup plus haut. Le vicomte Étienne était un chevalier.

Parfois, je me surprenais à l'habiller au milieu de toutes ces vieilleries, qui, malgré leur mauvais état et toutes fanées qu'elles étaient, gardaient un grand caractère. Je lui mettais le costume d'un seigneur du temps de François Ier.

C'était bien cela. — Mais il lui fallait du velours noir.

Il y avait justement dans le salon le vicomte mort à Pavie. C'était une figure longue et pâle entre une toque de velours noir et un justaucorps à crevés de la même étoffe.

La ressemblance était frappante.

Comme on se levait de table, Mme de Faillay s'approcha brusquement de son frère.

— J'ai à vous parler, dit-elle en l'entraînant.

Ils allèrent tous deux dans l'embrasure d'une fenêtre.

Bientôt leurs voix s'élevèrent, et M. d'Anod donna précipitamment le signal de la retraite.

Mais il était trop tard.

J'avais entendu Mme de Faillay qui disait:

— Je suis lasse de vos folies! Laissez-moi vivre tranquille et ne m'apportez plus le récit de vos rêves extravagans... sinon, je quitterai

la maison avec ma fille; je ne veux plus souffrir ainsi!

Nous étions au salon depuis plusieurs minutes que ces singulières paroles tintaient encore à mon oreille.

J'entendis Étiennette qui disait tout bas à Marie:

— C'est que mon oncle a raconté ce matin à maman une de ses histoires... Il voit des choses là nuit... Il a parlé de quelqu'un qu'on avait tué avec un rasoir...

Mon sang eut froid dans mes veines.

Le vicomte rentrait en ce moment. Il vint s'asseoir, doux et calme, entre sa mère et son beau-père.

— Mets-toi au piano, me dit Marie, — je suis plus triste encore qu'hier.

Je jouai, sans trop me rendre compte de mon choix, une des mélodies favorites du vicomte Étienne.

D'ordinaire, on m'applaudissait, quand j'avais achevé, car tout le monde m'aimait.

Cette fois, dès que le piano se tut, un grand silence régna dans le salon.

Un silence tel, que je me retournai effrayée.

Je vis les deux jeunes filles à l'écart, mornes toutes deux.

La baronne essuyait ses larmes.

Le vicomte Étienne était dans les bras du baron.

— Serrez-moi!... bien fort!... bien fort! murmura-t-il après un spasme long et douloureux. Je suis bien auprès de votre cœur... Je vous aime... oh! je ne mens pas!... je vous aime autant que ma mère!

N'était-ce pas là quelque chose d'incompréhensible?

Comment ne pas croire à ces paroles qui jaillissaient d'une âme souffrante?

Mais de quel homme assassiné le vicomte Étienne du Rocray avait-il parlé, ce matin, à sa sœur, — assassiné à l'aide d'un rasoir?

Et pourquoi Mme de Faillay lui avait-elle dit, du ton dont on repousse un sacrilége:

— Ne m'apportez plus le récit de vos rêves extravagans!

Je devais éprouver avant la fin de cette journée un étonnement plus grand encore.

Une heure environ après la scène que je viens de rapporter, j'étais à causer avec Étiennette et Marie; le vicomte vint à nous et les éloigna en disant:

— J'ai à causer avec Mlle Suzanne.

Il s'assit auprès de moi sur le sopha.

Le reste de la famille se groupait autour du foyer.

Mme de Faillay seule manquait.

— Mademoiselle, me dit Étienne avec sa gravité douce, je suis votre débiteur sans que vous le sachiez..., sans que jamais vous puis-

siez savoir de quoi ni comment... Je vous prie de m'excuser si je vous parle avec si peu de clarté... Il n'est pas en mon pouvoir de m'expliquer davantage.

Je le regardai, cherchant dans ses yeux un signe qui pût mettre sur le compte de la folie les obscurités de cet étrange début.

Mais sa prunelle était claire. Tout, dans sa physionomie, respirait la bonté calme et noble.

— Je vous écoute, monsieur le vicomte, dis-je en essayant de sourire; — quoique je ne voie pas du tout en quoi je puis être votre créancière.

— Il n'est pas nécessaire que vous le sachiez, mademoiselle Suzanne, me répondit-il, ou plutôt il est absolument nécessaire que vous ne le sachiez pas... J'ai eu un jour l'idée de vous demander votre main... Si vous eussiez été ma femme, vous auriez eu le droit de savoir... Mes paroles ne vous offensent pas, je pense.

— Non, monsieur le vicomte, l'impossible n'offense point.

— Vous avez prononcé le mot qui m'a arrêté dès le premier pas: impossible... pour deux motifs: d'abord, j'ai appris quelle était la situation de votre cœur... en second lieu, il n'est pas bon que certaines races éternisent leur misère ici-bas; je ne me marierai point.

Il passa la main sur son front et sembla chercher ses idées.

Mon malaise peut se deviner; mais j'attendais et je me résignais.

— Suzanne, reprit-il, je veux vous payer ma dette... Désirez-vous quelque chose en ce monde qui soit hors de votre portée?

— Je ne vois pas... commençai-je.

— Réfléchissez avant de répondre! m'interrompit-il avec sévérité.

J'obéis. Je désirais bien des choses, mais il n'était pas au pouvoir du vicomte Étienne de me les accorder.

Ces choses, je ne les demandais qu'à Dieu.

— Je ne vois vraiment pas... répétai-je.

— Cherchez! m'interrompit-il encore.

Il vit, sans doute, une velléité de révolte sur ma physionomie, car il reprit en donnant à son accent des inflexions tendres et presque paternelles :

— Veuillez ne pas vous irriter contre moi, Suzanne... Ce serait repousser un bien sincère ami... Je vous demandais tout à l'heure si vous formiez un souhait dans votre cœur... En cela, je n'entendais point parler de ces désirs égoïstes et frivoles qui sont dans l'imagination des jeunes filles... Je vous connais... J'ai mesuré, mieux que vous-même peut-être, l'étendue de vos dévoûmens et de vos générosités... S'il ne vous plaît pas de me traiter en frère, laissez-

moi vous confesser comme le prêtre aide à la mémoire troublée de son pénitent... Vous avez une amie...

Je tressaillis, parce que je devinai tout de suite qu'il s'agissait d'Eugénie Mutel.

— Plus qu'une amie, reprit le vicomte Étienne, une sœur et une mère... une de ces êtres chers qui sont à la fois toute la famille... Vos yeux se mouillent, Suzanne... vous voyez bien que je ne me trompe pas... Cette amie, accablée et courbée sous un trop lourd fardeau de malheur, est loin de vous... Vous pensez à elle souvent, mais vous l'oubliez parfois, tant le cercle des mystères qui vous entourent de toutes parts sollicite violemment votre curiosité de femme... Est-ce vrai ?

Je ne répondis point. Il y avait ici quelque chose de surnaturel.

Non-seulement cet homme savait mon secret, mais il éclairait ma pensée de lumières que je n'y avais point portées moi-même.

C'était vrai, ce qu'il disait, vrai de tout point.

Depuis bien des jours, il m'arrivait de laisser de côté mes grandes affections pour regarder autour de moi, pour demander à mon esprit en travail les mille mots de toute une cohue d'énigmes.

Le vicomte Étienne poursuivit :

— Du reste, il n'y a point de votre faute,

si vous ne vous êtes pas élancée vers cette amie qui souffre de votre absence encore plus que de son malheur..., car ceux qui vous aiment vous aiment bien, Suzanne! Une barrière est entre vous deux. Des regards intéressés guettent chacune de vos actions... Ce n'est pas pour vous que vous avez peur, c'est pour elle, la prisonnière, qui est là-bas sans défense... On vous a dit, — quelqu'un qui ne peut pas vous tromper, — on vous a dit: Abstenez-vous. L'heure de combattre n'est pas venue. Toute démarche qui donnerait l'éveil pourrait être fatale...

— Au nom de Dieu, monsieur! m'écriai-je, êtes-vous comme les autres? La croyez-vous coupable?...

— Je ne sais rien, Suzanne, me répondit-il, sinon qu'elle est bien malheureuse et que vous l'aimez. Je crois à vous. Celle qui a mérité votre tendresse ne peut pas être criminelle à mes yeux.

Je baissai la tête. — C'étaient là des paroles.

Je sentais son regard sur moi et il me semblait que ce regard avait pu percer comme un fer aigu l'enveloppe de mon âme.

Je me redressai de nouveau.

— Je veux savoir, dis-je impérieusement, — comment vous avez deviné ces choses que je n'ai dites à personne!

Autour de la cheminée, on causait. La conversation tranquille allait son train régulier. La famille faisait, en vérité, comme si le mot eût été donné de ne point troubler notre entretien.

Mais il n'y avait là rien d'extraordinaire. L'habitude était de prendre toutes les précautions possibles pour ne jamais contrarier le vicomte Étienne.

— Suzanne, me répondit-il avec son sourire mélancolique, vous savez bien que l'opinion commune accorde le don de seconde vue aux pauvres gens dont la raison s'absente... On dit que je suis un peu fou... Je suis peut-être voyant et prophète...

Il s'arrêta quand je levai les yeux sur lui.

Son beau visage, si pâle sous ses grands cheveux noirs, qu'on eût dit vraiment la figure d'un fantôme, prit tout-à-coup une expression sérieuse.

— Que vous importe, mademoiselle? demanda-t-il? le regard de l'homme peut-il offenser une belle âme qui ne craint pas même le regard de Dieu, souverain juge!... Je sais; ne prenez point souci de savoir comment... car, mieux je vous ai connue, plus je vous ai admirée et respectée...

Il tira sa montre et la consulta.

— Mademoiselle, s'interrompit-il, je me suis informé... Il est deux heures; la voiture de

Bar-sur-Aube part à quatre heures: s'il vous plaît que j'aille porter à la prisonnière de Clairvaux une consolation ou un espoir, je suis prêt, et je vous serai reconnaissant de l'honneur que vous aurez bien voulu me faire en me choisissant pour votre messager.

Je restais confondue.

C'était un voyage de cent vingt lieues pour aller et revenir.

Je n'hésitai pas longtemps, cependant, car toute mon âme s'élançait vers ma pauvre Eugénie. Avais-je le droit de lui refuser ce bonheur?

En outre, pour accepter, j'avais un motif d'un ordre tout différent et que je dirai tout à l'heure.

J'acceptai.

Le vicomte Étienne me rendit grâces comme si la reconnaissance eût dû être de son côté. Il me demanda mes instructions que je lui donnai; puis, s'avançant vers le foyer, il embrassa son beau-père d'abord, ensuite sa mère, en disant:

— Je vais faire une absence de quatre à cinq jours.

IX

De ce qui se passa pendant l'absence du vicomte Étienne.

La seconde raison que j'avais pour accepter les offres du vicomte Étienne était celle-ci:

Notre récent entretien avait singulièrement avivé un soupçon qui était chez moi à l'état de germe.

Le lecteur s'étonnera peut-être de la lenteur que mit ce soupçon à naître et à se développer. Je répondrai que le lecteur possède un élément que je n'avais pas:

Le rêve.

Il y avait entre moi et le rêve ce voile opaque qui tombe après le réveil sur les phénomènes de l'état magnétique.

Ce rêve, en effet, n'était pas un songe ordinaire.

Il appartenait à la même catégorie de symptômes que ma vision de Fontainebleau, lorsque, clouée à mon lit et morte de tous mes membres, j'avais vu mon Gustave galoper sur la route en fouettant son cheval avec des épées.

A de très rares exceptions près, exceptions toujours déterminées par des chocs d'une violence terrible, ces rêves ne laissent point de traces.

Je n'avais donc pour base à mes soupçons que les dernières recommandations de Maxi-

me, combinées avec les terreurs de mes insomnies et les prostrations extraordinaires qui accompagnaient parfois mon réveil.

Les paroles du vicomte Étienne, pendant notre entretien récent, donnaient à ces trois faits une menaçante portée.

Encore une fois, comment savait-il?...

Son absence momentanée était pour moi comme une épreuve.

Je voulais juger si sa présence était, oui ou non, la cause de mes troubles.

L'épreuve fut décisive, comme on va le voir.

Tellement décisive que je dus prendre la résolution de quitter cette maison amie aussitôt après son arrivée.

Et plût à Dieu que j'eusse avancé d'un jour l'exécution de mon dessein!

Dès la première nuit, j'eus un sommeil tranquille et réparateur. Je m'éveillai si bien reposée, le lendemain matin, qu'il me semblait que je me retrouvais moi-même.

Il en fut pareillement la seconde nuit.

J'étais fixée, quoique je restasse dans la plus profonde ignorance des moyens que le vicomte pouvait prendre pour agir sur moi.

En effet, j'avais examiné à tout hasard, avec une minutieuse attention, chaque pouce de terrain, dans ma chambre et dans le cabinet qui la desservait. Il n'y avait bien décidément

que ces deux entrées dont j'ai parlé. Les fermetures de ces entrées étaient solides et à l'épreuve.

Je renonçai à découvrir les moyens. Je tins l'effet pour avéré : le vicomte Étienne avait sur moi une influence occulte.

Cette influence ne pouvait être que le magnétisme.

Si j'avais pu douter encore, une scène bizarre que vint me faire Mme de Faillay, le matin du second jour, à mon réveil, eût suffi pour me mettre en garde, sinon pour m'éclairer entièrement.

Je vis arriver la pauvre femme tout en larmes. Elle s'assit sur le pied de mon lit.

Elle fut bien longtemps sans pouvoir parler, parce que les sanglots l'étouffaient.

— Suzanne, me dit-elle, ma chère Suzanne, j'ai bien promis de me taire, mais j'en mourrais !... je suis sûre que j'en mourrais !... Au nom de tout ce qui vous est sacré en ce monde et dans l'autre, Suzanne, je vous supplie de m'avouer ce que vous avez dit au vicomte Étienne, mon frère !

— Madame, lui répondis-je, effrayée de la détresse où je la voyais, pour vous satisfaire, il me faudrait comprendre votre question... Je vous affirme sous serment que j'ignore ce dont vous venez me parler.

La colère s'alluma dans ses yeux.

— Vous voulez donc!... s'écria-t-elle avec du sang sous la paupière.

Je lui saisis le bras et je l'arrêtai.

— Je vous déclare, en outre, continuai-je, que je suis prête à vous dire la vérité, toute la vérité... prête aussi à quitter cette maison, aujourd'hui... sur l'heure... si j'y cause involontairement le moindre trouble.

Elle se calma d'un temps, comme toutes les personnes dont la tête n'est pas saine.

Leurs courroux vont et viennent au souffle fantasque d'un vent inconnu.

— Suzanne! ma petite Suzanne! s'écria-t-elle en m'embrassant; — qui vous parle de nous quitter?... Ne savez-vous pas que nous vous aimons?... Vous nous manqueriez... Moi, tenez! il me semble que j'aurais perdu ma fille aînée!

Elle ajouta en fermant les yeux et en parlant tout bas:

— Mon frère Étienne ne me pardonnerait jamais!

— S'il ne s'agit que de cela, madame, repartis-je, je saurai bien trouver un prétexte...

— Non! non! non! prononça-t-elle par trois fois; ce n'est pas cela, Suzanne... Dites-moi tout, ne me cachez rien, ma chérie, et restez toujours avec nous!

Elle me caressait les mains comme quand on veut réduire un enfant par la douceur.

Que pouvais-je lui dire? Je lui opposai encore mon ignorance. Elle se fâcha; elle s'adoucit. Elle menaça; elle pleura. Puis elle me dit brusquement:

— Ne vous êtes-vous pas bien aperçue que mon frère est fou?

— Non, madame, répliquai-je froidement; je me suis aperçue que votre frère souffre.

— C'est vrai!... vous avez raison! s'écria-t-elle; mon frère n'est pas fou... il souffre... C'est moi qui perds la tête à de certains momens... Écoutez-moi, Suzanne, vous devez savoir quelque chose... vous devez posséder quelque épouvantable secret...

— Votre frère, l'interrompis-je avec vivacité, vous a-t-il donc dit quelque chose?

— Vous voyez bien!... fit-elle en fixant sur moi ses deux yeux ardens, autour desquels les larmes se séchaient; vous avez parlé devant lui; pourquoi vous taisez-vous devant moi?

— Sur mon honneur! m'écriai-je, — sur ma religion! je n'ai jamais rien dit au vicomte Étienne!

— Alors, vous savez quelque chose?

— Non!

Ceci fut prononcé résolument.

Mais elle me regardait toujours. — Et, reprenant mes paroles, elle répéta lentement:

— Non?... vous ne savez rien?... sur votre honneur! sur votre religion!...

La sueur froide me vint aux tempes, mais je répondis encore :

— Non !

— Vous mentez, Suzanne ! s'écria-t-elle avec emportement.

A peine avait-elle prononcé ce mot que ses lèvres étaient sur ma main.

— Oh ! pardon ! pardon ! sanglota-t-elle ; — j'en mourrai !... je sens que j'en mourrai !

Elle resta un instant étouffée par les larmes. Puis, avec volubilité :

— Qu'avons-nous ici-bas, nous, la famille condamnée ? qu'avons-nous pour refuge et pour consolation ?.... Notre mutuelle tendresse..., notre amour... Eh bien ! je ne sais pas, moi !.... et je ne saurai jamais, puisque vous ne voulez pas me le dire... Il y a quelque chose ! Il y a une menace ! Il y a un horrible nuage qui porte la foudre dans son flanc... Étienne et le baron d'Anod, mon beau-père, s'aiment par-dessus tout... et j'ai vu les regards d'Étienne se fixer sur le baron avec des rayons de haine... Est-ce la folie ?... Mais sa folie était de l'adorer !... Il est sombre... il est triste... il prononce devant moi des paroles si étranges...

— Quelles paroles ? demandai-je, car, moi aussi, je voulais savoir.

— Il dit qu'il ne sait pas encore... il dit que le voile de sang n'est pas encore déchiré... mais qu'il le déchirera... dût-il y laisser ses on-

gles et sa vie!... Il me prend... c'est moi qui supporte tout cela... Et, voyez-vous, Suzanne, c'est horrible!... il m'enferme dans sa chambre... il me fait agenouiller devant le portrait de notre père... et il me dit: Écoute! écoute! ne l'entends-tu pas crier comme moi: Cherchez la tache rouge!... cherchez le rasoir sanglant!... cherchez le meurtrier!...

Elle se tut, oppressée par le hoquet convulsif des sanglots.

Il n'y avait pas dans tout mon être une fibre qui ne tremblât!

La baronne entra sans se faire annoncer. — Mme de Faillay mit son mouchoir sur son visage et se sauva.

La baronne me dit avec ce grand calme qui était l'expression ordinaire et commune à ses vénérables traits et à ceux du baron, son mari:

— Notre pauvre fille nous inspire bien de l'inquiétude ces temps-ci, Suzanne... Nous craignons un accident... Sa manie est de croire que chaque jour son frère lui fait d'effrayans récits... Et vous savez si notre pauvre Étienne...

Elle s'arrêta pour examiner ma physionomie.

Chose singulière, cette explication, qu'elle me donnait sans que je la lui demandasse, me fit mal.

Loin de me tranquilliser, elle doubla mon agitation.

Pourquoi rejeter sur Mme de Faillay toute seule cette maladie mentale que le vicomte Étienne partageait si manifestement?

La baronne m'apportait une lettre de Maxime.

Gustave n'avait pas écrit, cette fois.

Maxime souffrait toujours de ses blessures, mais il était debout. Le gouvernement du roi Ferdinand le traitait bien. Il espérait recouvrer bientôt la liberté, — quoique de puissantes inimitiés fissent opposition aux efforts de l'ambassade française.

Il me recommandait sa fille.

Il m'ordonnait plutôt qu'il ne me priait de ne la jamais quitter.

Le reste de sa lettre répétait celle de Gustave, dans la partie surtout qui concernait Eugénie Mutel.

Maxime m'interdisait formellement de la voir.

Il y avait une phrase qui était presque un engagement de la sauver et de la venger.

La lettre contenait un pli pour Marie et un autre pour le vicomte Étienne.

Ce jour et les deux suivans, Mme de Faillay fit tous ses efforts pour me parler en particulier. Elle ne put y réussir. Les deux vieillards m'avaient prise en si grande affection qu'ils ne me quittaient plus.

La baronne avouait avec un abandon char-

mant qu'elle ne pouvait pas se passer de moi. Le baron m'accablait de galanteries.

Bien des fois, je surpris le regard de Mme de Faillay fixé sur eux avec une expression farouche. Bien des fois, je crus qu'elle allait éclater, mais quelque douce parole de l'un des vieux époux venait toujours à la traverse de ses colères.

Ils étaient si aimables et si bons! Leur douce humeur était si patiemment inaltérable!

Je commençai au jour dit à donner mes leçons. Marie était une élève charmante et toute zélée. Étiennette, moins bien disposée à l'étude, possédait une merveilleuse facilité. Elle devançait une explication. Elle dévorait ce qui l'intéressait.

Le baron et la baronne assistaient aux leçons. M. d'Anod, homme très lettré, ajoutait quelquefois à mes pauvres instructions de fines et profondes remarques.

Nous vivions ensemble dans toute la rigueur du terme, et chaque instant, on peut le dire, resserrait les liens de notre intimité.

Le matin du quatrième jour après le départ d'Étienne, Marie me demanda tout-à-coup, au beau milieu de la leçon:

— Où l'as-tu donc envoyé?

Étiennette dressa sa belle petite tête, qui était si fière et si ombrageuse, quand elle n'exprimait pas l'insouciante gaîté de l'enfance.

— Est-ce comme cela que vous faites attention, Marie? dit sévèrement la baronne d'Anod qui brodait au tambour, ses grandes lunettes d'or sur le nez.

— Pardon, bonne tante Victoire, fit Marie; voilà quatre jours que nous n'avons vu mon oncle Etienne!

— Et tu crois, dit Étiennette avec aigreur, que mon oncle est parti pour faire les commissions de Mlle Suzanne!...

— Étiennette!... fit la baronne qui se leva.

Il semblait que je fusse un corps saint. Personne n'avait le droit de me toucher.

M. d'Anod, qui était en train de lire, demanda ce qu'il y avait.

Aux premiers mots de sa femme, il appela Étiennette et lui parla bas à l'oreille.

La petite ne pleura point, mais elle me jeta un regard tout pareil à ceux de sa mère.

Et Marie, m'attirant à elle, me dit en me baisant:

— De qui seras-tu donc la femme, toi, Suzanne?

Étiennette revint se mettre à sa place et bouda.

Quand la leçon fut finie, elle vint à moi, toute pâle.

Sa grand'mère, qui crut qu'elle venait enfin me faire des excuses, lui dit:

— Vous y avez mis le temps!

Étiennette s'assit sur mes genoux. Je l'embrassai.

— Comme elle est bonne! s'écrièrent à la fois le baron et la baronne.

Pendant que je la baisais, Étiennette me dit :

— Je t'aimerais bien Suzanne, mais depuis que tu es avec nous, toutes les nuits, ma mère pleure...

Fallait-il rester? fallait-il partir?

Ceci n'eût pas même été une question sans le prince Maxime et Marie, cette pauvre enfant, qui m'était plus particulièrement confiée qu'à la famille elle-même.

Après la dernière lettre de Maxime surtout, partir semblait une impossibilité.

Et pourtant, j'y songeai pendant tout le reste de cette journée.

Vers le soir, je fus prise de ces malaises vagues qui m'avaient quittée depuis le départ d'Étienne.

Je me mis au lit avec mes inquiétudes d'autrefois.

Ma chambre me parut de nouveau lugubre et propice à toutes sortes de romanesques surprises.

Il y avait quatre jours que je n'avais regardé ces tentures sombres, ces marbres noirs, tachés de gris, et les funèbres émaux de l'écusson du Rocray.

Tout cela me sauta aux yeux, pour ainsi dire.

Mes folles terreurs revenaient, non pas petit à petit, mais en masse, avec fracas, par la porte ouverte à deux battans.

Je frissonnai en touchant ces draps froids qui avaient un contact humide.

Il me semblait qu'un vent glacé balançait la serge raide de mes rideaux.

Si mes yeux tombaient sur les panneaux, je voyais, derrière un nuage, les personnages à demi effacés se mouvoir lentement aux oscillations de ma lumière.

Quand je fus dans l'obscurité, mes dents claquèrent.

Les nuits précédentes, je m'étais endormie si calme!

Une terreur nouvelle me prit. Je me figurai que Françoise avait déserté son poste. Pourquoi n'aurait-elle pas eu comme les autres ses nuits de vacances!

Je ne l'entendais pas. Notez que je ne l'entendais jamais.

J'aurais voulu l'appeler, mais je n'osais pas. J'avais frayeur du son que rendrait ma propre voix.

Enfin, le bruit même de la sentinelle me manqua. Le temps était pluvieux. Le soldat s'était sans doute abrité dans sa guérite.

Je me disais: — On l'aura tué.

Et, de minute en minute, je m'attendais à voir quelque ombre noire derrière les blancs rideaux de ma croisée, où le réverbère voisin jetait ses lueurs pâles.

Je fus longtemps à trouver le sommeil.

Quand il vint, ce ne fut pas du repos. J'étais engourdie, mais la fatigue continuait de m'accabler.

Je m'éveillai tard.

Mlle Françoise vint à l'appel de ma sonnette et me dit que M. le vicomte Étienne s'était déjà présenté deux fois à ma porte.

— Il est arrivé ce matin? demandai-je.

— Hier soir, à dix heures, me répondit-elle.

C'était l'instant où mes terreurs avaient redoublé.

L'épreuve continuait. Cet homme avait sur moi une douloureuse influence.

Et cependant, je ne pouvais m'empêcher de le plaindre et de l'aimer.

Je finissais à peine de m'habiller lorsqu'on sonna.

— Le voici encore! s'écria Mlle Françoise.

L'instant d'après, le vicomte Étienne entrait dans ma chambre avec Mme de Faillay, qui lui donnait le bras.

X

Où je vois un rayon dans les cendres et quel fut le début de mon second rêve.

Ils étaient tous deux si pâles, il y avait tant d'égarement dans leurs yeux que je reculai, véritablement effrayée.

Mme de Faillay quitta le bras de son frère pour venir me baiser.

— Pardonnez-moi, ma chère petite Suzanne, me dit-elle, le chagrin que je vous ai fait... Je viens d'avoir une explication avec mon frère... Ce n'est pas vous... c'est une autre personne qui lui emplit sa tête d'idées extravagantes... J'ai eu tort, Suzanne, grand tort... Vous n'êtes ici que pour notre bonheur à tous.

Le vicomte s'était assis et ne disait rien.

Il avait les yeux cloués à terre.

Mme de Faillay ne resta qu'un instant. J'eus soupçon que son frère l'avait contrainte à cette démarche.

Au bout de quelques minutes, elle se retira, sous prétexte de vaquer aux soins de la maison.

Les soins de la maison ne la regardaient pas.

Quand elle fut partie, le vicomte Étienne releva sur moi ses grands yeux noirs, qui jamais n'avaient exprimé une si profonde souffrance.

— L'avez-vous vue?... lui demandai-je d'une

voix qu'il dut entendre à peine, tant l'émotion la faisait trembler.

Ses yeux restèrent fixés sur les miens.

J'eus comme une défaillance.

Je crus qu'Eugénie était morte.

Je n'osais plus interroger.

— Suzanne, me dit-il après un long silence, vous avez connu un vieillard, du nom de Fontanet, qui faisait métier de placer les domestiques.

— J'ai été sa servante, répliquai-je.

Il fit un geste de surprise et se tut encore pendant près d'une minute.

— Je vous en prie, dis-je, parlez-moi.

— Je réfléchissais, murmura-t-il; c'est toujours la vérité... la vérité pure qui sort de votre bouche, Suzanne.

— J'ai le bonheur de n'avoir rien à cacher, monsieur le vicomte, répondis-je.

— Je le sais... je le sais... au moins pour ce qui vous concerne... Savez-vous ce qu'est devenu ce Fontanet?

— Il est mort.

— Et sa femme?

— Il n'était pas marié.

— Je veux dire sa... compagne.

— Vous la voyez tous les jours.

— Ah!... balbutia-t-il, vous l'avez reconnue!... que pensez-vous de cette femme?

Je réfléchis un instant. Tous les dangers

de la franchise se présentèrent à moi. Mais il n'y avait pas à reculer.

— Je pense, répondis-je, que cette femme peut apporter le malheur dans la maison de votre mère!

Il appuya sa main contre son cœur et je vis qu'il chancelait.

— Ma mère!... répéta-t-il d'un accent si poignant que je sentis des larmes sous mes cils.

— Et savez-vous, Suzanne, reprit-il, comment cette femme peut apporter le malheur dans la maison de ma mère?

Je réfléchis encore avant de répondre:

— Oui, monsieur le vicomte, je le sais.

— Et vous ne voulez pas le dire?

— Je ne peux pas le dire.

Il pressa son front à deux mains et murmura:

— C'est donc bien affreux, Suzanne!

Je sentais qu'il ne me croirait pas, mais je prononçai résolument:

— Affreux comme le mensonge, monsieur le vicomte.

Ses mains tombèrent et sa figure s'éclaira d'un fugitif rayon.

— Il y a des mensonges qui sont beaux, Suzanne, prononça-t-il doucement; ce sont ceux que l'on fait pour élever une barrière au bord du précipice où quelque malheureux va tom-

ber... Je vous remercie, Suzanne... Dieu est juste : il vous récompensera.

Il tira de sa poche son portefeuille et l'ouvrit.

Je poussai un long soupir de soulagement.

— Je l'ai vue, me dit-il en réussissant presque à sourire ; — j'ai eu du plaisir à la voir... Je crois comme vous qu'elle n'est pas coupable... et ceux qui souffrent comme elle, sans avoir rien à se reprocher, sont des martyrs, Suzanne.

— Oh! merci! merci! balbutiai-je à mon tour.

Et je tendais ma main tremblante pour prendre la lettre qu'il me présentait.

Je la baisai en pleurant avant de l'ouvrir.

Le vicomte me dit encore :

— Elle a su forcer le respect de tout ce qui l'entoure là-bas... Ses compagnes ne la frappent plus et ne l'outragent plus...

— Elles l'outrageaient donc! m'écriai-je ; elles la frappaient!

— Avez-vous vu des maisons de fous, Suzanne? me demanda le vicomte, qui détourna ses yeux de moi ; il y a quelque chose de plus effrayant qu'une maison de fous, c'est une prison de femmes... Toutes les cruautés sont là ; elles viennent d'en haut, elles viennent d'en bas ; elles viennent de partout, et dansent autour de la victime choisie comme les canniba-

les autour de leur vivant festin... Ces cruautés sont raffinées, enragées, épileptiques... Il n'y a point de bête féroce comme la femme, quand elle n'est plus l'ange de la création.

— Mais elle a donc subi de bien abominables tortures! murmurai-je, hésitant désormais à déplier cette lettre qui donnait froid à mes mains.

— Oui, Suzanne, me répondit M. du Rocray; mais elle les a subies avec courage... Et maintenant, toutes ces hyènes du crime sont domptées... Quand je suis venu et que j'ai prononcé son nom, elles ont dit : celui-là vient voir la sainte... Elles l'appellent la sainte... Elles l'ont jugée mieux que ses juges!

Ma lettre était ouverte; je lus à travers mes larmes :

„Suzanne, ma fille chérie, je te demande „grâce. J'ai douté de toi un instant, et j'ai failli „mourir. Merci, Suzanne; j'ai confiance en Dieu „et j'espère en toi. Tant que je vivrai, je t'ai„merai cent fois plus que moi-même."

— Oui, oui, murmurait le vicomte, elle vous aime bien, Suzanne. Dès qu'elle a su que je venais de votre part, son pauvre visage maigre et pâli a repris des couleurs... J'avais vu venir de loin une vieille femme... mais votre nom prononcé a fait revivre tout-à-coup la jeunesse sur ces traits si bons, qui ont dû être si beaux... Elle a mis ma main sur son cœur, parce que

vous l'aviez touchée... Et, toute souriante, la pauvre femme, elle me disait : A-t-elle toujours sa douce voix qui me faisait l'âme contente?... A-t-elle toujours ce bon regard?... N'est-ce pas qu'elle est bien jolie, ma Suzanne?... Et bien belle?... Oh! je ne passe pas un jour sans rendre grâce à la miséricorde de Dieu, qui ne m'a frappée qu'en moi-même et qui a détourné d'elle cet horrible malheur!

— Chère! chère Eugénie! balbutiai-je parmi mes larmes.

J'écoutais encore, mais il ne parla plus.

Au bout d'une minute de silence, il me dit seulement :

— Suzanne, je lui ai promis de vous embrasser.

Je m'avançai aussitôt vers lui.

Je sentis sa lèvre froide sur mon front qui brûlait.

Puis il s'éloigna à grands pas. Je vis dans la glace, au moment où il gagnait la porte, sa face toute livide et agitée par des tics convulsifs.

Il ne parut point au déjeûner ni au dîner. Mme de Faillay garda de son côté la chambre.

Ce fut une journée plus triste encore que les autres. Quand son oncle et sa mère souffraient, Étiennette était vaguement tourmentée, comme si l'ange de ce mystérieux supplice eût quitté

l'un de ces trois condamnés pour prendre l'autre et frapper ainsi ses coups à tour de rôle.

Marie avait quelque chose d'égaré dans les yeux. Elle ne voulut pas prendre sa leçon. Elle ne parla que de sa mère.

— Tu sais, me dit-elle, le malheur?... Il est là, tout près... Je le sens... Il nous touche!

C'était comme un écho de ma propre pensée. Le même pressentiment me tenait. Quelque chose en moi me criait qu'une catastrophe était sur nous.

Et je regardais avec une sorte de colère la sereine tranquillité de ces deux vieillards à cheveux blancs, qui, se suffisant à eux-mêmes dans le vide de leur maison, souriaient au coin de leur foyer en se tenant par la main.

Il fallait bien que ma figure exprimât une partie de mon angoisse, car, plusieurs fois dans la journée, la baronne me demanda:

— Êtes-vous indisposée, vous aussi, Suzanne?... ou bien avez-vous quelque chose à nous dire?

J'avais bien des choses à leur dire, mais je n'osais pas.

Dans cette atmosphère qui pèsait trop lourdement sur moi, je perdais les qualités même de ma nature.

C'est en vain que je cherchais en moi mon courage d'autrefois et cet esprit de décision

qui m'avait servi en tant de circonstances diverses.

J'hésitais, je balançais. — Je voulais encore une nuit pour me porter conseil.

Je me promettais d'avoir plus d'audace le lendemain.

Je me promettais de ne reculer devant rien, — le lendemain.

Je faisais mes plans.

Je devais aller droit au baron et lui demander ce que cette femme, — la prétendue Mme de la Roche-Gaillon, venait faire chez lui.

Dire au baron que je savais la terrible histoire du château du Rocray, n'était-ce pas sans danger pour le reste de la famille?

S'il y avait danger, ce ne pouvait être que pour moi.

J'en avais d'avance la sueur aux tempes; mais je comptais lui dire aussi que je craignais qu'on ne forçât ma conscience, comme le malfaiteur habile peut faire sauter le pène de la plus forte serrure...

Et que je voulais fuir.

Mais que je ne pouvais fuir sans Marie, qui était un dépôt sacré entre mes mains.

Certes, le baron ne pouvait me refuser les moyens d'entretenir Marie sur un pied convenable. Il était riche, il était généreux, il était parent du prince Maxime.

Ces choses me semblaient toutes simples.

Et cependant, au moment d'aborder M. d'Anod, je perdais tout mon sang-froid.

Il y avait un dilemme qui m'accablait.

Cet homme était coupable ou innocent.

S'il avait commis le crime, de quel coup allais-je l'accabler après tant d'années d'expiation ?

Si les apparences seulement étaient contre lui, de quel droit blesser ainsi à mort son bonheur ?...

Et, dans les deux cas, n'avais-je pas l'air de profiter d'un secret comme Mme Fontanet elle-même ?

Ah ! que ma pauvre belle Marie était pour moi un lourd fardeau en ce moment ! Si je n'avais pas eu la garde de Marie, comme j'aurais quitté cette maison à l'heure même !

Quand je m'étais enfuie autrefois du Meilhan, j'avais des motifs bien moins graves.

Ici, je le sentais et j'en tremblais jusque dans la moelle de mes os, je pouvais, d'un instant à l'autre, jouer malgré moi le rôle inexorable de la fatalité !

Si la Fontanet était venue ce jour-là, peut-être que j'eusse saisi cette occasion de parler.

Mais la Fontanet avait autre chose à faire : nous le verrons bientôt.

La Fontanet ne vint pas.

Si j'avais eu du temps pour me recueillir...

Mais je balbutie en vain ces frivoles excuses.

Le vrai, c'est que la force me manqua.

Ma seule défense est de dire que ma tâche était bien malaisée, et que ces pressentimens, qui ont aujourd'hui, après coup, un corps si palpable, étaient vagues, indécis.

Et qu'enfin, selon l'éternelle pente de la nature humaine, mon esprit faisait effort pour les repousser.

Une nuit est bientôt passée.

Je devais agir le lendemain, — la preuve, c'est qu'au moment de quitter le salon, je dis au baron, pour m'engager moi-même et brûler mes vaisseaux :

— J'ai quelque chose à vous communiquer.. pourrai-je vous parler en particulier demain matin ?

— Que disais-je ? s'écria Mme d'Anod ; — cette enfant est tourmentée !... Si vous ne pouvez parler devant moi, chère Suzanne, je vais me retirer.

Mais le vieillard avait légèrement pâli.

Mon cœur se serra.

— Demain... demain..., murmurai-je en prenant congé précipitamment.

Je ne me couchai point.

Il y avait bon feu dans ma cheminée ; je m'assis au coin du foyer.

C'était ma veillée d'Austerlitz. Je voulais mûrement réfléchir et approfondir tout-à-fait la situation avant de me livrer au sommeil.

Je me mis donc en travail. Mais il y a des situations qui se creusent, qui fuient, qui se dérobent sous l'effort de l'intelligence.

Elles n'ont point de fond.

On dirait ces pelotes de fil auxquelles on n'a point mis de noyau. On les dévide jusqu'au bout. Au bout, il ne reste rien.

Plus je cherchais, moins je trouvais.

C'était bien un dédale sans issues...

Je croyais chercher encore que déjà mon esprit distrait s'arrêtait dans les routes perdues.

J'aurais juré que j'étais loyalement à ma tâche, — et le rêve me tenait.

Il y avait un point brillant dans les cendres.

Le feu allait s'éteignant.

Ce point brillant n'était pas une étincelle. Les étincelles meurent vite. Ce point brillant me jetait depuis un quart d'heure au moins son petit cône de rayons.

Ce n'était pas un charbon. Le charbon brûle rouge. Ceci jetait des scintillations blanches et bleues qui soudain passaient par toutes les nuances du prisme.

Et, à mesure que la lueur du foyer pâlissait, elle brillait davantage, cette mystérieuse luciole.

C'était elle qui m'occupait à mon insu.

Mon regard ne la quittait point.

Dirai-je qu'elle me fascinait?

Je n'aime pas ces expressions qui ont à la

fois mauvaise odeur de prétention et de vulgarité ; cependant, il ne faut pas permettre à la sottise précieuse de tuer un mot de la langue. Oui, ce rayon me fascinait.

C'était comme un regard qui répondait au mien.

Un regard plus fixe que le mien, plus ferme, plus fort, un regard qui dominait le mien.

Il était tard. Je voulus consulter la pendule. Je m'aperçus avec un trouble qui ne se peut rendre que ce rayon tenait mon œil captif.

Je ne pouvais en détacher ma prunelle.

Je le voyais, dans son cadre qui devenait de plus en plus terne, car les tisons, chargés de cendre grise, s'éloignaient l'un de l'autre et ne faisaient plus que fumer, je le voyais luire sans cesse davantage, grand comme une étoile dans le champ obscur du télescope.

Il se dégageait du sommet du cône lumineux des aigrettes concentriques qui venaient piquer ma rétine comme des flèches aiguës.

Il me regardait, ce rayon. Il me blessait.

La demie entre minuit et une heure sonna. J'entendis qu'on marchait dans la rue sous mes fenêtres.

Je me secouai. Je pris les pincettes et je saisis mon étoile au milieu des cendres.

Cela sonna sec entre les deux branches des pincettes.

Cela ne s'éteignit point. Cela ne s'écrasa pas.

Je le tirai à moi.

Le vicomte Étienne avait coutume de porter au doigt annulaire de la main gauche un solitaire de la plus belle eau.

Mon rayon était la bague du vicomte Étienne, qu'il avait probablement laissé choir lors de la visite qu'il m'avait rendue au matin.

Ce n'était pas très effrayant cela.

C'était surtout bien naturel.

Et pourtant ma main lâcha les pincettes comme si leur extrémité eût touché un serpent.

La bague tomba, — et roula.

Je vis trois ou quatre fois le rayon disparaître.

Puis la bague s'arrêta, juste en face de moi, tournant vers moi l'éclair de son chaton agrandi.

Mes yeux battirent.

Ma tête tangua comme une barque sur l'eau.

Cet œil de diamant me transperçait le cerveau.

Je voulus clore mes paupières.

Au moment où je les fermais, je vis l'ombre d'une main dont les cinq doigts étendus passaient lentement devant mon visage.

Il n'y avait personne dans ma chambre, assurément.

Cette main fantôme fut devant moi pendant le quart d'une seconde.

Elle me donna pendant le même espace de temps la conscience nette et distincte d'une magnétisation à distance.

Le diamant jeta une petite gerbe d'éclairs.

J'eus un choc, fait d'éblouissemens. — Puis les murailles tombèrent tout-à-coup autour de moi. Je vis une grande confusion d'hommes et d'objets sur des plans divers, — dans des endroits inconnus.

Je ne puis mieux expliquer cela qu'en disant qu'autour de moi tous les objets opaques étaient devenus translucides. Les murailles étaient de verre, rien ne faisait obstacle à mon regard.

Tel était le début de mon second rêve, — car je dormais profondément au coin de mon feu mort, la tête appuyée sur le dossier de mon fauteuil.

La première personne que je distinguai, à cause de ses grands cheveux blancs, fut le vieux baron d'Anod.

Il était seul dans sa chambre; — il priait à genoux devant un crucifix.

Puis mon regard rencontra le vicomte Étienne, assis en face de Mme de Faillay, dans l'appartement de cette dernière.

Puis quelque chose d'étrange: le long de la muraille qui formait le jardin, non loin de la

petite porte par où s'échappaient les domestiques de l'hôtel, trois hommes et une femme.

Je ne connaissais qu'un des hommes: Testulier, l'ancien huissier.

La femme était Félicité Fontanet.

XI

De la fin de mon second rêve, et quel fut mon rêveil.

Étiennette et Marie dormaient comme deux beaux petits anges dans leurs lits jumeaux. Étiennette semblait triste, même dans son sommeil; Marie avait la tête nue, comme toujours. Ses admirables cheveux se mêlaient, épars, sur l'oreiller, moins blanc que ses épaules.

Quand cette magique faculté de voir que je possédais dans mon rêve se portait sur un objet déterminé, je ne cessais pas pour cela d'apercevoir l'ensemble des autres objets. Ils m'apparaissaient comme le paysage autour du clocher qu'on regarde. J'en avais la perception générale et confuse.

Et je m'émerveillais, je m'en souviens, de cette miraculeuse extension accordée à l'un de mes sens.

Je faisais plus que m'émerveiller: je raisonnais ce prodige.

Je me disais :

— Ce doit être là, très parfaitement, la vision magnétique. Je suis sûre que si une somnambule pouvait rendre compte de ce qu'elle éprouve pendant la durée du phénomène, elle décrirait précisément l'état où je suis.

J'ai le rêve de la vision magnétique.

Et personne ne l'a eu sans doute avant moi, puisque personne n'a dressé le procès-verbal des sensations étranges que j'éprouve en ce moment.

Ceux ou celles qu'on endort magnétiquement franchissent le seuil d'un monde nouveau. Avant de rentrer dans l'ancien monde par la porte qui se nomme réveil, chacun doit boire l'eau du fleuve Léthé.

L'oubli fait la limite des deux mondes.

Aucun ne garde un souvenir, si petit qu'il soit.

Et si j'ai conscience, moi, c'est que je ne suis pas dans la réalité du somnambulisme. Le pays où je m'égare, c'est le rêve.

Et je vais pouvoir, moi seule entre toutes, tirer ces mystères du domaine de l'inédit et de l'inconnu.

Je vais, si je veux, apprendre aux adeptes eux-mêmes ce qu'ils ignorent si profondément : le secret de l'état somnambulique.

Je vois : comment me serait-il impossible de peindre ce que j'aurai vu ?

— A moins, ajoutais-je en moi-même, que le rêve ne copie la réalité jusqu'au bout, et que ce songe inouï n'efface lui-même ses propres vestiges...

Mais, en ce moment, il me semblait impossible que la mémoire perdît la trace de semblables impressions.

Je sentais avec une indicible véhémence.

Il me paraissait que tous mes autres sens n'étaient séparés que par un cheveu d'une puissance égale à celle de ma vue.

Il me paraissait qu'en étendant la main seulement, j'allais toucher et saisir tous les objets que je voyais.

Je faisais une extraordinaire dépense de force vitale. J'étais comme la locomotive lancée à toute vapeur: mes heures dévoraient des journées.

Et je regardais, usant comme un enfant de mon illusoire privilége. J'avais peur que le voile levé ne retombât tout-à-coup lourdement.

Je regardais, m'exaltant dans ma force.

Déjà je ne me comparais plus aux somnambules à qui manque la volonté, ce guide des efforts humains, et qui ne peuvent diriger leurs yeux dessillés que vers le but désigné d'avance par la volonté d'autrui.

J'étais libre, moi, libre, car je voyais ceci après cela, passant d'une chose à l'autre selon la seule loi de mon caprice.

Je n'éprouvais même pas l'effroi que font naître en nous d'ordinaire les choses surnaturelles.

J'étais au-dessus de l'émotion.

Je planais, véritablement supérieure à toutes les choses de la terre.

Je m'égalais, et peut-être que j'avais raison, aux âmes dégagées de leur enveloppe mortelle.

J'avais atteint les sublimités de ce seuil que l'ignorance timide appelle la mort et qui est la vraie vie.

J'étais morte, puisque je vivais au centuple.

J'étais morte, puisque mes yeux perçaient les murs de pierre et puisque mon esprit battait des ailes!

Mourir, c'est naître à l'existence supérieure des secondes sphères, c'est monter un degré de l'échelle de Jacob, qui va des infimités élémentaires de notre globe jusqu'à ces splendeurs célestes que notre intelligence bornée ne peut même pas concevoir.

Mourir, c'est commencer de vivre, c'est s'élancer hors des ténèbres et faire un premier bond sur la route qui mène au centre de lumière.

J'étais morte, donc je naissais.

Et avec quel enthousiasme! et avec quelle extase! — Il me semblait que j'étais bien plus près de Dieu!...

Mais je me trompais, je ne naissais pas encore aux triomphales délivrances du trépas.

Toute ivresse ici-bas a ses retours pénibles et ses douloureuses réactions.

Mon extase dura peu.

J'éprouvai comme un froid je ne sais où, — à l'âme.

La teinte du milieu où je nageais s'assombrit peu à peu jusqu'à me donner l'angoisse d'une menace sourde et sinistre.

Ce qui m'enchantait naguère me fit peur, presque horreur.

C'était la seconde phase.

Puis l'équilibre s'établit. J'étais froide, indifférente, presque blasée.

Je me familiarisais avec mon miracle.

Puis encore, tout-à-coup, les objets prirent pour moi une signification humaine et nouvelle, comme au théâtre, quand tombe, au milieu de l'exposition prolixe et bavarde, le premier mot qui noue le drame.

Je ne vis plus que trois points parmi la multitude des aspects qui m'environnaient.

La rue, l'appartement de Mme de Faillay, la chambre où dormaient les deux chères petites.

Tout le reste disparut pour moi, sauf les communications entre ces trois centres.

Ainsi je continuais de voir le jardin désert, les trois perrons, les escaliers de l'aile gauche

où demeurait la famille et les corridors où les lampes étaient éteintes.

Une chose qui me frappa comme un avertissement, c'est le vif souvenir que j'eus en ces instans de mon premier rêve, et montre la conscience de l'oubli où ce rêve était tombé pendant l'intervalle des cinq jours.

Je me fis cette question:

— Sont-ce bien des rêves?

Le temps me manqua pour appesantir ma pensée sur ce sujet qui m'attirait vivement.

La toile se levait. Les acteurs entraient en scène. C'était un drame muet, mais dont l'intérêt me saisit avec une incomparable énergie.

Vous allez voir s'il y avait de quoi.

Le groupe de la rue, composé du Testulier, de Félicité Fontanet et des deux inconnus, se dispersa tout-à-coup. L'un des inconnus descendit jusqu'à l'angle de l'hôtel, sous ma fenêtre, en face de la petite rue de l'Homme-Armé. Il se cacha dans l'angle du mur qui faisait vis-à-vis à mes croisées, et s'établit en sentinelle, surveillant le factionnaire des Blancs-Manteaux et les trois rues.

Le second inconnu monta au contraire et fit de même, à l'angle des rues de Braque et de Paradis.

Ainsi protégés des deux côtés contre toute surprise, maître Testulier et Félicité commencèrent leur besogne.

Malgré son beau nom de la Roche-Gaillon, l'ancienne placeuse n'était pas fière. Elle tira d'un cabas qu'elle avait au bras tout ce qu'il fallait pour crocheter la porte.

Testulier, ancien huissier, homme adroit et de bonne volonté, fit son choix éclairé parmi ces divers ustensiles, et ouvrit la porte avec une parfaite aisance.

On ne siffla point.

Il n'y a que les voleurs de théâtre qui sifflent.

Et le cri de chouette est uniquement à l'usage des pères de famille pris de vin bleu.

On lança deux petites pierres : une du côté des Blancs-Manteaux, l'autre du côté de la rue Paradis.

Les sentinelles, ainsi prévenues, se replièrent d'elles-mêmes, et nos quatre rôdeurs de nuit s'introduisirent dans le jardin.

Ils connaissaient les êtres, à ce qu'il paraît, aussi bien que pas un des habitans de l'hôtel.

Le Testulier ouvrit la marche, choisissant une allée couverte et tortueuse qui faisait tout le tour du jardin. La Fontanet vint après lui, puis les deux inconnus.

Le dernier qui passa remit la porte du jardin tout contre son montant.

Puis ce furent quatre pas de loup qui foulèrent bien doucement le sable de l'allée circulaire.

Cette allée, qui avait exactement la forme d'un fer à cheval, aboutissait d'un côté à mon perron, de l'autre au perron conduisant aux appartemens de la famille.

Ce n'était pas à mon perron que notre quatuor en voulait.

On sait que la porte en était condamnée à demeure. On sait, en outre, que la porte de l'autre perron n'ouvrait et ne fermait qu'en dedans.

Testulier en gravit tout doucement les degrès, pendant que les autres restaient en bas.

Il poussa la porte, fit un geste de désappointement et descendit.

Nos quatre rôdeurs, après une courte conférence, s'éloignèrent et allèrent se placer au centre d'un massif épais.

Là, ils attendirent.

Presqu'au même instant, dans la chambre de Mme de Faillay, celle-ci et le vicomte Étienne se levèrent à la fois.

Au mouvement que fit ce dernier, j'éprouvai une sourde commotion qui força mon regard à se fixer sur lui.

Mme de Faillay chancela dès qu'elle fut debout. Je la vis obligée de s'appuyer à un meuble.

Sa figure était tirée et livide. Elle avait l'air de souffrir horriblement.

Le vicomte Étienne était très pâle, mais il

se tenait droit. Son regard était sombre et singulièrement résolu.

Il dérangea un coffre à bois placé au coin de la cheminée, et, derrière ce coffre, il prit le trousseau de clés vieilles et rouillées que je reconnus.

Rien de ce que j'avais vu dans mon autre rêve ne m'échappait en ce moment.

Et je me disais :

— Voilà que ce rêve-ci prend encore la même tournure... Ils vont venir!

Avant de quitter la chambre, le frère et la sœur échangèrent quelques brèves paroles. Je n'entendais pas. Mais je croyais deviner que le vicomte Étienne répondait à des doutes exprimés en disant quelque chose comme ceci :

— Viens voir par toi-même!

Ils s'engagèrent dans le corridor, après avoir éteint leur lampe.

Le vicomte tenait sa sœur par la main.

En passant devant la chambre des deux jeunes filles, qui était la dernière avant l'escalier, ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille.

FIN DU TOME PREMIER.

HALLE. — IMPR. SCHMIDT.

MADAME GIL BLAS.

MADAME GIL BLAS.

SOUVENIRS ET AVENTURES D'UNE FEMME DE NOTRE TEMPS

PAR

PAUL FÉVAL.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

II

(TOME XVI DE L'OUVRAGE ENTIER.)

R. H.

PARIS, 1857.

HALLE, A L'EXPÉDITION DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE
(W. SCHMIDT).

XI

De la fin de mon second rêve, et quel fut mon réveil.

(Suite.)

Les deux pauvres anges dormaient un de ces sommeils qu'un pas furtif n'éveille point. Quelqu'un s'était chargé de leur nuit.

Le vicomte et sa sœur passèrent; ils descendirent l'escalier avec précaution, et M. du Rocray tira la barre de fer qui assujétissait la porte.

Ils sortirent. La porte fut refermée autant que cela se pouvait, puis le frère et la sœur traversèrent le jardin en se dirigeant vers mon perron.

A ce moment, un autre personnage entra en scène: une fille de la campagne, nommée Mélite, qui servait de femme de chambre ou de bonne aux deux jeunes filles.

Mélite descendit l'escalier presque sur les pas du vicomte et de sa sœur.

Elle rouvrit la porte derrière eux.

Quand le vicomte eut fait jouer la serrure de la porte basse qui donnait entrée sous mon perron, et quand il eut fait entrer Mme de Faillay dans le trou où étaient les instrumens de jardinage, Mélite descendit les marches du perron.

Testulier, la Fontanet et les deux autres vinrent à sa rencontre en se glissant le long des lilas. Mélite les introduisit dans la maison, et ils montèrent tous ensemble.

Je les vis entrer dans la chambre des deux jeunes filles.

Et comme ils avaient l'air effrayé, je vis Mélite leur montrer une petite fiole d'abord, puis les deux jeunes filles endormies.

On avait dû leur donner un narcotique.

Du moins, le quatuor fit des signes de chaude approbation, et la fiole passa de main en main. Cette pantomime exprimait autant que la parole elle-même.

Une bougie fut allumée. Testulier la passa plusieurs fois devant les yeux d'Étiennette. Pendant cela, Félicité Fontanet ouvrait son flacon sous le nez de Marie.

Les deux jeunes filles gardèrent leur complète immobilité.

Elles semblaient mortes.

La Fontanet s'enhardissant, souleva le bras de Marie à un pied au-dessous de la couver-

ture. Elle le lâcha. Le bras tomba inerte, et Marie ne bougea pas.

L'épreuve fut jugée suffisante, car on se mit à rire et à causer. Je suppose qu'on adressait à la petite fiole de Mlle Mélite des félicitations sincères.

Mais on n'était pas là pour se divertir.

C'était à Marie qu'on en voulait.

Testulier l'enleva hors de son lit. Félicité l'empaqueta dans une mante noire. L'un des deux inconnus la prit sous les aisselles, l'autre par les pieds.

Mélite descendit dans le jardin pour voir si le passage était libre.

Elle remonta le perron et fit signe à ceux qui étaient dans l'escalier.

On suivit la route circulaire pour regagner la petite porte du jardin.

On ne sortit pas.

Mélite tremblait de tous ses membres. Elle fut obligée de s'asseoir par terre. Testulier n'avait point de flacon de sels, mais il portait volontiers sur lui une bouteille clissée. Il donna un coup d'eau de vie à Mélite.

La Fontanet se glissa dans la rue du Chaume, pendant que Testulier allait faire le guet, à son tour, au coin de la rue des Blancs-Manteaux.

La Fontanet monta dans une voiture qui stationnait rue de Paradis.

La voiture prit le pas et vint s'arrêter devant la petite porte de notre jardin.

Marie fut hissée à l'intérieur.

L'un des inconnus monta auprès d'elle, ainsi que Félicité Fontanet.

L'autre resta pour mettre deux ou trois rouleaux d'or dans la main de Mélite.

Puis, la voiture partit au galop.

Mlle Mélite rentra.

Testulier s'en alla à pied et passa devant le factionnaire des Blancs-Manteaux, les mains dans ses poches.

J'ai raconté ceci tout d'un trait, laissant de côté le vicomte et sa sœur.

Ma préoccupation est en effet bien différente de celle des romanciers. Je ne cherche point à faire du mystère. J'écarte le style. Je dresse en quelque sorte procès-verbal pur et simple d'événemens vrais, dans le sens le plus rigoureux du mot, — mais qui sortent, je l'avoue, de la route ordinaire où se coudoient les incidens de notre vie.

C'est la première fois qu'on soulève sérieusement un pan du voile qui couvre les féeries modernes.

Nous sommes habitués à un autre genre de merveilleux.

Cet autre merveilleux amuse, mais on n'y croit pas. Il faudra bien croire à celui-ci, qu'il

amuse ou non, car il sera tôt ou tard une force invincible.

Car, tôt ou tard, il sera un levier auquel nulle masse ne résistera.

Je dis: il sera. Ce n'est pas toute ma pensée; j'aurais dû dire: IL EST.

Le géant est encore au berceau, et déjà ses premiers mouvemens font trembler le monde.

Ce qui me frappe, comprenez le bien, ce n'est pas l'enlèvement: chose vulgaire.

C'est la vision de l'enlèvement.

Ce qui me frappe encore davantage, c'est la chose même que je n'ai point encore exprimée de peur de mettre la confusion dans vos esprits. Il faut que vous me suiviez. Je ne veux pas vous donner, pour vous arrêter, le prétexte de ce mot qui vieillit: *invraisemblance.*

Chacun de vous sait bien que ce mot devient tout doucement synonyme d'*ignorance.*

Invraisemblance sera bientôt un mot chinois.

Qu'y a-t-il de plus invraisemblable que la photographie? que la vapeur? que le télégraphe électrique? que l'homœopathie? — que la boussole? — que le télescope? — que la montre qui fait tic-tac dans votre gousset? — ou que cette magnifique poire couronnant votre corbeille de dessert?

Toutes ces choses sont venues — une à une; Dieu n'a fait qu'une poire. Nous en avons

trois cent cinquante espèces. Il y a donc eu trois cent quarante-neuf espèces de poires qui ont été des invraisemblances pour tous ceux qui ne connaissaient que la poire sortie de la main du bon Dieu.

La chose que je n'ai pas encore exprimée, par crainte, c'est la contemporanéité parfaite de plusieurs impressions très distinctes, la coexistence d'un faisceau de perceptions, dont l'une ne nuisait absolument pas à l'autre.

Chaque fait avait pour moi sa forme, mais chaque forme était translucide et me laissait voir la forme également diaphane des autres faits.

De sorte qu'aucun des objets perçus ne faisait écran, et que l'indéfini était devant moi.

La limite à ceci, c'était ma propre attention, et je sentais vaguement que j'aurais pu multiplier les horizons de mon panorama jusqu'au-delà des bornes du descriptible.

Mais je me hâte de le répéter : tout cela était à mes yeux un rêve, le plus étrange et le plus impossible des rêves.

A cette heure, je ne croyais pas plus à l'enlèvement de ma pauvre belle Marie qu'à la possibilité de voir à travers le plâtre et la pierre.

Pour rendre la chose telle qu'elle fut, il aurait fallu entremêler au récit de l'enlèvement le récit du voyage souterrain du vicomte Étienne

et de sa sœur. Je voyais en effet aussi distinctement l'un que l'autre.

Bien plus, j'avais, sur ce dernier fait, des réflexions qui ne m'empêchaient pas du tout de suivre le drame de la rue.

C'étaient réellement deux rêves qui se croisaient sans se confondre.

Et j'affirme, après expérience, que cent rêves du même genre, superposés, ne se confondraient pas.

Que devient César, dictant à quatre secrétaires?

J'ai pensé souvent que mon illustre ami Alexandre Dumas, vingt fois plus fécond que César, pouvait bien être somnambule. Ainsi expliquerait-on la vision nette et assurément puissante qu'il avait de ses trente volumes *Mousquetaires*, à travers les cent cinquante tomes de *La Reine Margot*, de *Monte-Cristo*, du *Chevalier d'Harmental*, et autres.

Dumas est, sans contredit, un des plus éclatans miracles de ce siècle, et une de ses plus hardies invraisemblances.

Voici quelles étaient mes réflexions:

Je me disais: j'ai déjà vu cette porte vermoulue, ce trou plein de râteaux, de pelles et d'arrosoirs, — ce passage derrière la brouette, cette pente qui n'a point de degrés et qui mène au rond-point des caves.

Toute cette portion de mon rêve, je l'ai déjà eue.

J'ai fait dessein une fois déjà de visiter cette porte qui est sous mon perron et de visiter ces mystérieux passages.

Mais, avec le réveil, le souvenir a fui.

Le rêve seul se souvient du rêve.

Ce sont deux vies distinctes. Demain, ma vie éveillée et réelle n'aura point mémoire des illusions de mon sommeil....

Et j'éprouvais deux sentimens qui se contrariaient:

Regret de ne pouvoir vérifier toutes ces bizarreries.

Joie sincère de pouvoir rire au nez de toutes ces terribles choses en leur criant: Mensonge! mensonge!

Cependant la marche du vicomte Étienne était loin d'être aussi rapide que la première fois. Il était obligé de s'occuper de sa sœur, qui, à chaque instant, faiblissait, prête à se trouver mal.

Il n'avait qu'une main pour faire son choix dans le trousseau de clés rouillées. Son autre main soutenait Mme de Faillay, — qui allait désormais avec une extrême répugnance.

A diverses reprises, je la vis s'arrêter. Il me paraissait qu'elle refusait, avec tout ce qui lui restait d'énergie, de faire un pas de plus.

Sa figure était terriblement décomposée. Malgré moi, je me demandais:

— Est-ce que cette pauvre femme va mourir?

Je ne sais pas si le vicomte Étienne voyait aussi bien que moi l'état d'épuisement où était sa sœur, mais il se montrait sans pitié.

Son visage livide, où brillait son regard ardent et fixe, me faisait peur.

Mme de Faillay avait eu grand'peine à monter l'escalier de la cave. Quand elle fut en haut des degrés, son frère lui donna une minute pour se reposer.

Puis je vis au mouvement de ses lèvres qu'il lui disait:

— Marche!

Elle pria, elle supplia; elle ne voulait plus.

Le vicomte, inexorable, la prit par la taille en répétant:

— Marche! marche!

Et ils s'engagèrent dans ces sombres couloirs, conduisant aux salles situées au-dessous de ma chambre.

Comme la première fois, je commençai d'entendre les pas au moment où ils entraient dans la seconde salle.

Le vicomte se mit à marcher avec plus de précaution; je m'en aperçus, et, comme la pre-

mière fois, cette précaution même fit naître en moi l'épouvante.

Je ne saurais trop insister sur cette remarque: les mêmes phénomènes se reproduisaient avec une extrême fidélité, dans l'ordre exact où je les avais observés six jours auparavant.

Avec la terreur naquit l'idée que ce n'était pas un rêve.

Je me souvins de mon évanouissement.

Je sentis venir le malaise qui précède toute syncope.

Cependant, c'était moins violent que l'autre fois, et j'en voyais plus que je n'en avais encore vu.

Le vicomte et sa sœur étaient tout en haut de l'escalier, à trois pas du cabinet qui desservait ma chambre.

Ma terreur était combattue par un désir inouï de savoir par quelle voie le vicomte Étienne parviendrait à s'introduire dans mon appartement.

Je ne voyais point de porte.

Il n'y avait point de porte, en effet; mais la fenêtre du cabinet, que je n'avais jamais ouverte, parce que son unique panneau me semblait fixé à demeure, donnait sur une petite terrasse intérieure dallée en plomb.

Ce n'était qu'une moitié de fenêtre.

L'autre moitié éclairait le palier où le vi-

comte Étienne et Mme de Faillay étaient arrêtés maintenant.

Le vicomte monta sur une caisse qui était disposée pour cela. Il força Mme de Faillay à faire comme lui. Tous deux parvinrent ainsi sur la petite terrasse.

Il poussa la fenêtre du cabinet, qui céda à son premier effort.

Il entra dans le cabinet.

Sa sœur s'affaissa dans ses bras.

Avant de pénétrer dans ma chambre, il poussa une de mes malles sous la fenêtre.

Je pense que c'était pour assurer sa retraite.

— Viens! dit-il, nous sommes arrivés.

Mais, au lieu d'avancer, Mme de Faillay se laissa choir sur le parquet.

Elle embrassa les genoux de son frère en sanglotant.

— Pitié! pitié! balbutia-t-elle. Laisse-moi dans mon ignorance!... Je ne veux pas... je ne veux pas savoir!...

Il essaya de la soulever. Il ne put pas, car son émotion lui ôtait toute sa force. Il la prit sous les deux bras et la fit glisser sur le parquet jusqu'au milieu de ma chambre.

Elle gémissait.

Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé en ma vie un sentiment de plus profonde horreur.

Mais cela dura peu.

De vagues engourdissemens me montèrent au cerveau.

Je vis une main étendue sur mon front. Je rêvai qu'on me magnétisait.

Ce fut une impression très confuse et tellement étrange que j'hésiterais à la décrire lors même qu'elle serait plus nette en moi.

Ce que j'en puis dire se borne à ceci:

Il me sembla que mon être se vidait. Une autre volonté entrait en moi: comme ces coquilles de nos mers, dont l'hôte légitime est mort, et qui sont habitées par quelque animal parasite.

Puis je cessai de voir, mais non pas tout-à-fait.

Deux ombres indistinctes étaient devant mes yeux voilés.

Je savais vaguement qu'on me parlait et que je répondais.

Mais je n'entendais ni la voix qui m'interrogeait ni les répliques de ma propre voix.

Et pourtant j'avais mon intelligence, puisque je me disais:

— C'est donc pour cela que la somnambule n'a pas conscience de ses réponses: elle ne les entend pas...

Je ne saurais dire combien de temps dura l'interrogatoire.

J'arrive tout de suite au dénoûment, car

il n'y a pas en moi un atôme qui ne tressaille pendant que j'écris ces lignes.

Et la fatigue m'accable.

Je m'éveillai en un choc dont aucune parole ne peut rendre la violence.

Un cri, un râle, quelque chose de déchirant et d'horrible m'avait transpercé l'âme.

Je m'éveillai. J'étais dans mon fauteuil. Il y avait encore de la lumière.

Mais la lumière s'éteignit au moment même où j'ouvrais les yeux.

Je n'étais pas seule. Je pus voir cela de mon premier, de mon unique regard.

Il y avait avec moi un homme debout, une femme renversée, et comme morte.

J'essayai de me lever. La terreur garrottait tous mes membres.

Je voulus crier; je n'avais point de voix.

J'entendis des bruits confus.

Aux lueurs du réverbère, car mes yeux s'habituaient aux ténèbres, j'aperçus une ombre qui se penchait, puis qui se relevait.

C'était l'homme qui emportait la femme dans ses bras.

Il disparut avec son fardeau, au moment où Françoise frappait avec violence à la porte de ma chambre.

Dès que l'homme eut disparu, je pus me lever.

Je dis l'*homme*, parce que rien ne me restait de mon rêve.

Ce que je venais de voir, la lumière éteinte tout-à-coup, la femme renversée, le fantôme qui l'emportait, tout cela était pour moi comme la fin d'un effrayant cauchemar.

Je n'y croyais pas. Je pensais rêver encore.

J'allai ouvrir. C'était Françoise qui frappait.

Elle s'élança dans ma chambre en demandant :

— Que vous est-il arrivé ? Qui donc a poussé cet horrible cri ?

XII

Des étonnemens de Mlle Françoise.

Mlle Françoise apportait sa lampe. Son premier soin fut de regarder tout autour d'elle dans la chambre et même dans le cabinet.

Elle avait la stupéfaction peinte sur le visage.

— Vous êtes seule ? murmura-t-elle.

— Et comment voulez-vous que je ne sois pas seule ? répliquai-je.

Elle courut à la seconde porte, qu'elle trouva barricadée, comme je l'ai dit.

Elle examina les verroux. Elle les fit jouer,

pour voir si la rainure enlèverait la poussière déposée sur l'arrête supérieure de l'acier.

— On n'a pas touché à cela!... pensa-t-elle tout haut; — c'est incroyable! incroyable!

Mlle Françoise ouvrit les deux fenêtres, l'une après l'autre.

Quand elle les eut refermées, je l'entendis grommeler:

— Alors, je suis folle... c'est clair!... je suis folle!

Moi, j'étais debout au milieu de la chambre, immobile comme une statue.

— Et pourquoi êtes-vous folle? demandai-je.

— Parce qu'il y avait quelqu'un avec vous tout à l'heure.

— Ah!... fis-je, songeant à ces deux ombres que j'avais vues: l'homme debout, la femme couchée; êtes-vous sûre de cela?

— Puisque j'ai entendu qu'on parlait...

— Ah!... répétai-je.

Je sentais ma tête vide. Dans ce vide, le souvenir faisait effort pour naître.

— Et d'ailleurs, ajouta Mlle Françoise, ce cri... ce n'est pas vous qui avez pu pousser un pareil cri!...

Le cri! — je l'avais encore dans les oreilles.

C'était le trait d'union entre le cauchemar et l'état de veille.

J'avais conscience du cri.

Il me semblait même que c'était le cri qui me cachait mon rêve.

Une croyance vulgaire prétend qu'on ne se souvient point du songe qui a eu son trop brusque réveil.

— Où étiez-vous, quand le cri a été poussé? demandai-je.

— Ici, derrière la porte.

— Vous écoutiez donc à ma porte?

Mlle Françoise n'était pas fille à s'embarrasser d'une pareille question.

— Pourquoi suis-je ici, répondit-elle, sinon pour veiller sur vous?

— Et depuis combien de temps écoutiez-vous à ma porte?

— Depuis cinq minutes, pour le moins.

— Et c'est tout de même drôle, s'interrompit-elle, une jeune personne qui s'enferme à double tour, avec verroux et le reste, du côté de sa femme de chambre!

J'écoutai le commencement de cette phrase sans y apporter le moindre intérêt.

Mais les derniers mots firent en moi un véritable ravage.

Ce fut comme une demi-révélation.

La sueur froide me perça par tout le corps.

Pourquoi cette serrure fermée à double tour? Pourquoi ces verroux tirés si soigneusement? Parce qu'il y avait en moi, dès le premier jour, une inquiétude et une terreur.

Cette serrure et ces verroux ne m'avaient jamais délivrée de toute crainte.

Je m'étais dit dès l'abord tout ce qu'on peut dire pour se rassurer soi-même. — Et l'épouvante obstinée restait.

Ce que je craignais était-il arrivé ?

Mais comment, par quelle issue ?

— Cherchons ! dis-je, comme si Mlle Françoise eût pu suivre le cours capricieux de mes réflexions.

— Cherchons quoi ? me demanda-t-elle.

— Par où ils ont pu entrer ?

— Ils sont donc entrés ! s'écria-t-elle avec un étonnement qui me fit tomber de mon haut.

Puis, d'un ton rapide et caressant :

— Ma bonne petite demoiselle Suzanne, reprit-elle, contez-moi tout, je vous en prie... Si vous saviez comme je suis discrète.

Elle se rapprocha, déjà rouge de plaisir et l'œil avidement ouvert.

— Mais que voulez-vous que je vous conte, Françoise ? m'écriai-je, prête à pleurer ; je ne sais rien !

Elle se pinça les lèvres.

— Alors, de qui parliez-vous, quand vous avez dit qu'ils étaient entrés ?

— Je l'ignore... Je parlais de ceux que vous avez entendus.

Elle secoua la tête en me lançant un long regard de défiance.

— Enfin, reprit-elle, la confiance ne se commande pas, mademoiselle Suzanne... et puis tout est possible... On entre peut-être chez vous tout exprès pour vous regarder dormir... car il ne vous manque rien, que je sache... Voilà votre montre... et votre bourse... et vos pendans d'oreille... Ce n'étaient bien sûr pas des voleurs!

Je plaquai mes deux mains sur mon front qui brûlait.

Je n'écoutais plus guère Mlle Françoise.

— En voilà des rôdeurs qui sont originaux! reprit-elle. Je pense bien qu'ils sont venus chez vous pour faire un peu la causette.... et puis voilà!

Ma tête travaillait. La raillerie qui était dans ces paroles ne m'offensait point. Elle glissait sur moi sans m'entamer.

— On n'a pu ouvrir cette porte, c'est bien votre avis, n'est-ce pas? demandai-je.

Elle ôta les verroux et fit jouer la serrure.

La porte était fermée de l'autre côté.

Mlle Françoise se baissa et passa son doigt sous la fente.

— Cette porte peut bien s'ouvrir, répondit-elle; on peut ouvrir toutes les portes... Mais il y a du temps qu'on ne l'a ouverte; j'en lève la main!

— Et les fenêtres?...

— Il y a le factionnaire des Blancs-Manteaux, répliqua Mlle Françoise.

Je lui pris la lampe des mains et je m'élançai vers le cabinet.

— C'est par là qu'il s'est dirigé! fis-je dans un éclair de souvenir.

— Qui donc? demanda naturellement Mlle Françoise.

— Je ne sais.

Elle haussa les épaules.

Mes robes étaient dans le cabinet. Je les mis en tas. Nous éprouvâmes les cloisons.

Rien! c'étaient de grosses murailles sourdes.

Mais tout-à-coup Françoise poussa un cri. Elle avait ouvert la croisée.

Je mis la lampe en dehors. L'instant d'après, nous étions sur la petite terrasse.

Cette terrasse n'avait qu'une issue: l'autre battant de la fenêtre coupée en deux.

Il était protégé par un fort grillage de fer. et fermé solidement en dedans.

Nous rentrâmes.

Je vins me mettre, accablée, dans mon fauteuil.

A peine y étais-je, que j'eus un second choc: je vis la bague du vicomte Étienne à la place où je l'avais mise avec les pincettes.

Je me souvins des feux étranges que ce diamant lançait la veille au soir.

Je le pris. Il avait été au feu. Il était souillé de cendres et terni par la fumée noire.

J'eus comme un fort éblouissement. Toutes les sensations de la soirée précédente me revenaient avec violence.

Je revis le cône d'étincelles qui partait des cendres, puis les cinq doigts de cette grande main qui s'était abaissée sur mes yeux.

— Il est venu! m'écriai-je; il est venu!...

— Parbleu! fit dédaigneusement Mlle Françoise.

— Mais cette femme!... continuai-je.

— Comment! s'écria la camériste, ramenée tout-à-coup à l'apogée de sa curiosité, il y avait une femme?

Comme je ne répondais pas, elle ajouta:

— C'est pourtant vrai que j'ai cru entendre une voix de femme!...

Trois heures de nuit sonnèrent au Mont-de-Piété, aux Archives et à toutes les églises des environs.

— Françoise, dis-je, couchez-vous sur mon lit; je vais essayer de dormir dans ce fauteuil... je ne veux plus rester seule.

— Il est bien temps!... grommela-t-elle entre ses dents.

Puis tout haut:

— Prenez votre lit, mademoiselle Suzanne... je vas apporter un matelas.

XIII

Ce que m'apprit Mlle Françoise.

Il faisait grand jour, quand je m'éveillai.

Françoise n'était plus auprès de moi; mais elle revint bientôt, pâle et véritablement suffoquée.

— Quelle nuit! s'écria-t-elle; — si on m'interroge, il faudra bien que je parle!... Ça n'est pas naturel, ce qui s'est passé ici!... Quelle nuit!... ah! quelle terrible nuit!

Elle se laissa tomber dans mon fauteuil.

— Mais qu'y a-t-il donc? m'écriai-je.

Ses yeux hardis et insolens étaient sur moi.

— Vous l'avez peut-être su avant les autres, vous! murmura-t-elle.

Puis, se levant et criant:

— Il y a que Mme de Faillay est morte!

— Morte! balbutiai-je, Mme de Faillay!

Je sautai toute nue sur le parquet. Ma tête tournait.

Deux ou trois fois, je vis comme des échappées de mon rêve: le vicomte traînant après lui sa sœur faible et toute pâle.

Mais ces lueurs, je ne pouvais les fixer.

— Et ce n'est pas tout, reprit la caméristé avec cet obscène triomphe des petites gens qui colportent les grandes calamités; Mlle Marie est enlevée!

Je tombai sur mes deux genoux.

— Marie!... Marie! fis-je avec détresse.

— Et ce n'est pas tout encore! continua Mlle Françoise, combinant avec soin ses effets, Mlle Étiennette est folle!

Cette nouvelle ne pouvait me frapper aussi fortement que les deux autres.

Je répétais en moi-même:

— Marie! Marie!

Et un effort suprême se fit dans mon cerveau.

Je la vis, oh! je la vis, en ce moment! Je la vis endormie et si belle dans son lit!... Je vis la figure rouge de la Fontanet et le profil ignoble du Testulier.

Je m'écriai:

— Je sais... je sais...

Puis la nuit se fit. — Ce doit être ainsi chez ceux dont la raison s'en va.

Je pressai mes tempes à deux mains pour retenir l'idée qui fuyait.

Mes mains entrèrent dans ma chair. L'idée s'enfuit.

Françoise était devant moi, les yeux écarquillés.

Elle disait:

— Ah!... vous savez... vous savez!

— Non, fis-je avec accablement, — je ne sais plus.

Elle resta longtemps à me regarder, puis elle murmura pour la deuxième fois:

— Si on m'interroge, il faudra bien que je parle...

Mlle Françoise ne savait pas comment relier ce qui s'était passé chez moi cette nuit avec les deux catastrophes qui frappaient à la fois la famille, mais elle avait des soupçons.

L'impossibilité matérielle n'arrête jamais ces gens-là.

Et parfois ils se trouvent avoir raison, — bien mieux que les magistrats sages et savans qui jugent d'après les règles de la logique humaine.

Mais les soupçons de Mlle Françoise ne pouvaient étancher la violente soif qu'elle avait de raconter les calamités de cette nuit.

Elle commença ainsi :

— Je me suis levée de bonne heure parce que, voyez-vous, je voulais un peu savoir si on s'était aperçu de quelque chose, en bas. C'était dans votre intérêt. Ceux qui sont venus ici ne sont pas entrés par le tuyau de la cheminée; d'autres ont pu les entendre ou les voir.

J'ai donc été d'abord à la cuisine, où on faisait le déjeûner. Ils étaient trois qui avaient couru, la nuit : Joseph et les deux Victoire. A moi, il ne faut pas me parler des filles qui n'ont pas de conduite... Les deux Victoire et Joseph se renvoyaient la balle et s'accusaient

de n'avoir point refermé la petite porte du jardin, qu'on a trouvée ouverte au jour.

J'aurais pu placer mon mot là-dedans, n'est-ce pas? Mais je me taïsais par rapport à vous. Je ne parlerai que si on m'interroge en justice.

Ici, j'interrompis Mlle Françoise et je lui dis :

— Habillez-moi.

Elle décrocha ma robe du matin dans le cabinet, et revint disant :

— Quand j'ai eu pris mon café, j'ai monté un peu de l'autre côté, dire bonjour à la grosse Mélite. C'est une fille qui se tient... Ce n'est-pas l'embarras ; elle est laide comme un cœur, et peut-être bien qu'elle ne trouve pas.

Elle était toute pâle, la Mélite, quoiqu'on ne savait encore rien. Les maîtres n'étaient pas sortis de leurs chambres. Elle m'a dit tout de suite :

— Est-ce que l'on a entendu quelque chose, cette nuit, de votre côté?

J'ai répondu :

— Mais oui, pas mal.. Je donne sur le jardin, et on a joliment marché dans les allées.

C'était pour lui tirer les vers du nez, comme on dit.

Elle s'est mise à se débarbouiller la figure, et m'a dit dans sa serviette :

— Avez-vous regardé par la fenêtre, Françoise?

— Parbleu! ai-je reparti.

C'était un faux, mais je croyais la faire parler.

Au contraire, elle n'a plus rien dit, — et jamais je ne l'ai vue si acharnée à sa toilette.

On a donc sonné dans la chambre des petites demoiselles.

Mélite est entrée. Je lui trouvais l'air tout drôle. Je me suis approchée contre la porte, et j'ai écouté.

C'était Mlle Étiennette qui parlait. Je lui ai trouvé tout de suite la voix faible et très étrangée. Elle dissait:

— Je n'ai jamais senti ma tête lourde comme aujourd'hui. J'ai le corps brisé. C'est comme si on m'avait battue.

— Mademoiselle aura fait quelque mauvais rêve, répondit la Mélite.

Elle se tient bien, cette fille-là, c'est vrai; mais si vous me disiez que c'est une hypocrite, ça ne m'étonnerait que tout juste.

Les sainte-n'y-touche, ne m'en parlez pas!

J'avançai un petit peu la tête. Mlle Étiennette essayait de se lever. Elle serait tombée à la renverse, si la Mélite ne l'eût point soutenue.

— Comme Marie dort longtemps, dit-elle, — éveillez Marie.

Je vis que la Mélite hésitait.

— Oui... dit-elle; Mlle Marie dort bien long-

temps... Je vais l'éveiller, si mademoiselle le veut...

Est-ce assez bête?... Puisqu'on lui avait dit qu'on le voulait.

Elle ne bougeait pas plus qu'une borne.

Alors, j'ai entré et j'ai dit:

— Mlle Suzanne m'envoie savoir des nouvelles de ces demoiselles.

Ça ne peut toujours pas vous faire grand tort, si la chose va au tribunal...

Je l'interrompis une seconde fois à ce moment pour lui dire:

— Dépêchez, Françoise, je vous prie!

— Ça ne vous amuse donc pas, mademoiselle Suzanne? fit-elle d'un air piqué.

Puis elle reprit en me passant ma robe:

— Du premier coup d'œil, j'avais vu que le lit de l'autre petite était vide.

— Tiens! que je m'écriai, — où donc est Mlle Marie?

— Marie! répéta Mlle Étiennette.

Elle se dressa sur son lit et regarda. Mais ses yeux étaient tout troubles.

Alors la Mélite se mit à pousser les hauts cris:

— On a enlevé Mlle Marie! on a enlevé Mlle Marie!...

Mlle Étiennette se laissa retomber sur son oreiller.

Je dis, moi:

— Ne hurlez donc pas comme ça, ma fille... Il faut chercher d'abord.

Mais on eut beau chercher. Mélite avait raison. Point de traces de cette pauvre petite demoiselle Marie!

Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que toutes les portes étaient fermées comme il faut depuis le haut jusqu'en bas, et que le lit était à peine défait.

C'est sûr que la petite demoiselle n'a pas opposé de résistance...

Je fatiguerais le lecteur si je lui faisais le détail du travail qui s'opérait en moi.

C'était quelque chose de pénible et d'irritant comme le supplice de Tantale.

A chaque minute, il me semblait que ma mémoire allait faire explosion.

Chaque parole ébranlait en quelque sorte la barrière qui était entre moi et mes souvenirs.

Mais cela résistait. Mais j'avais peur d'être folle.

— Est-ce fait? demandai-je à Françoise.

— Il n'y a plus que trois agrafes, me répondit-elle; mais il n'y a pas de quoi se presser, allez... Ce n'est pas beau, de l'autre côté... Je vais donc vous finir la chose:

Aux cris de la Mélite, voilà tout le monde accouru.

Je dis tout le monde, je me trompe. On ne

vit ni le vicomte Étienne ni sa sœur, la pauvre dame.

Le baron et la baronne étaient aux cent coups, comme vous pouvez penser.

— Tu n'as rien vu? demandait-on à la petite demoiselle Étiennette, — tu n'as rien entendu?

Elle passait ses doigts blêmes dans ses pauvres beaux cheveux, comme si elle eût voulu en ramener ses pensées.

Elle répondait d'un air hébété:

— Rien!... rien!... rien!...

Puis tout-à-coup:

— Elle est peut-être dans la chambre de sa mère!

Je ne sais pas qui est-ce qui dit cela, mais l'idée parut bonne, car tout le monde se mit à courir.

Moi, plus vite que les autres.

Il y en eut une pourtant qui me devança; ce fut la petite demoiselle Étiennette, qui avait retrouvé ses jambes. Elle bondissait demi-nue dans le corridor. Elle ouvrit la porte de Mme de Faillay et s'y précipita.

Nous entendîmes un grand cri...

Tenez, mademoiselle Suzanne, vous voilà habillée; si vous avez tant de presse, allez-y!...

Mais, maintenant, je voulais savoir....

— Achevez en deux mots, Françoise, lui dis-je.

— En deux mots! se récria-t-elle: — Un enlèvement, un décès, une folie!... Vous n'en donnez pas plus que ça, vous, mademoiselle Suzanne!... C'est avoir le cœur bien dur, à votre âge!... Moi, qui ne suis qu'une domestique, ça m'a fait pleurer à chaudes larmes, et je m'en honore!...

Il y a donc que ce grand cri, c'était Mlle Étiennette.

Nous la trouvâmes couchée tout de son long sur la descente de lit de sa mère.

Sa mère était étendue, non pas entre ses draps, mais sur sa couverture, tout habillée. Elle était déjà raide et froide.

Le vicomte Étienne était assis au pied du lit, dans le fauteuil vert.

Il regardait le plafond avec de grands yeux ternes.

La baronne se jeta sur le corps de sa fille. Le vieux baron s'appuya contre la porte. Et, de toutes parts, les domestiques se mirent à crier:

— Elle est morte!... madame est morte!...

Le vicomte ne bougea pas.

C'était terrible à voir. J'ai bien pensée d'abord qu'il l'avait tuée.

On dit que, dans cette famille-là, il y a des histoires à faire peur!

Mais il paraît qu'elle est morte toute seule.

Pendant que la baronne était comme ça sur

le cadavre, la petite demoiselle Étiennette s'est mise à rire tout doucement... Là! j'en ai encore la chair de poule... Elle s'est levée... Elle a regardé tout autour d'elle... C'étaient des yeux comme le vicomte, son oncle.

Elle a dit:

— Comme il y a longtemps que j'avais envie de voir un bal!... Maman! maman! regarde-moi danser.

Et elle a dansé, — jambes nues, — avec un sourire qui nous perçait le cœur.

Le baron a jeté sur elle la mante de la morte. Il l'a enveloppée dedans; il l'a emportée...

... Je fus du temps à descendre l'escalier qui menait à la porte de la cour. J'étais comme ivre.

Le récit de Françoise tournait autour de moi.

J'allais voir de mes yeux ces misères racontées.

Quel fléau avait donc ravagé la maison, cette nuit?

Les domestiques se promenaient deux par deux dans la cour, sans parler, comme des moines autour d'un cloître.

Par la porte-cochère entrebâillée, j'apercevais les boutiquiers de la rue, rassemblés par groupes et causant. Ils regardaient les fenêtres de l'hôtel.

Les petits enfans du quartier venaient jus-

qu'à la porte. Ils glissaient un regard effaré à l'intérieur, — puis ils se sauvaient, tout silencieux.

Cette sombre demeure montrait enfin son deuil.

Comme je montais le perron en chancelant, je vis descendre le premier vicaire de Saint-Merry, qui était le confesseur de Mme de Faillay.

Je lui demandai, sans savoir ce que je disais :

— Comment cela va-t-il, là-haut ?

Il me salua et ne me répondit point.

Dans le vestibule, il n'y avait personne.

Je m'attendais à ouïr, dès les premières marches de l'escalier, un concert de cris de douleur.

C'était un silence morne dans cette vaste maison.

J'arrivai jusqu'au premier étage.

La première personne que je rencontrai fut Mélite.

L'aspect de cette fille me causa un si grand ébranlement que je faillis tomber à la renverse.

Et, comme toujours, au moment du choc, une échappée de souvenir, un éclair !

Je vis une main tendue et des rouleaux d'or qui tombaient dedans.

Je criai :

— Arrêtez-la !...

Elle devint livide.

Je ne savais seulement pas ce que j'avais dit.

Je lui fis signe de m'approcher, et je m'appuyai sur elle. Le cœur me manquait. Toute lueur avait disparu. Elle me traîna jusqu'à un siége où je m'assis.

Quelques domestiques entrèrent. Mélite leur parla à l'oreille. Ils me regardèrent avec défiance.

Au bout de cinq minutes, j'avais retrouvé assez de forces pour marcher, assez de raison pour réfléchir.

Je n'avais qu'un rôle dans tout ceci: m'occuper de ma pauvre belle Marie. Je pris le chemin de la chambre de la morte, pensant y trouver la famille assemblée.

Tout le monde y était en effet, sauf Étiennette, qu'on gardait dans son appartement comme une prisonnière.

Il y avait un médecin auprès de Mme de Faillay.

J'essaierais en vain de rendre ce que j'éprouvai en entrant dans cette chambre.

Ce qu'il y eut de traduisible dans mon impression, le voici:

Je me vis entourée tout-à-coup de ténèbres; derrière moi, il y avait une femme couchée sur le carreau et un homme debout: deux ombres indistinctes dans la nuit.

Cela dura la dixième partie d'une seconde.

La baronne, baignée de larmes, disait au médecin :

— Tout est-il donc fini !

On avait mis le corps entre les draps. Le médecin remonta la couverture sur le visage.

Ce fut sa réponse.

— De quoi est-elle morte ? demanda le vieux baron.

— D'un épanchement au cœur, repartit le médecin.

— Est-il à votre connaissance, ajouta-t-il peu d'instans après, — qu'elle ait eu quelque terrible émotion ?...

Les deux vieillards répliquèrent à la fois :

— Aucunement... Elle a revu son frère, qu'elle aimait.

— Après une très longue absence ?

— Après une absence de cinq jours.

Le vicomte, qui était resté jusqu'alors immobile, se leva.

Il me parut grandi ; sa figure allongée avait des pâleurs qui glaçaient.

Il découvrit d'un geste lent le visage de la morte.

Il mit son doigt sur le col nu de sa sœur, entre l'attache de l'épaule et l'oreille. — Le doigt marqua dans la chair inerte.

— Est-ce bien ici, demanda-t-il, qu'il faut faire l'incision... pour l'embaumement ?

Ceci fut dit avec un calme si effrayant que le médecin crut avoir mal entendu.

— Pour?... commença-t-il.

— Pour l'embaumement, répéta le vicomte Étienne.

— Voulez-vous que je vous envoie Gannal?

Le vicomte Étienne fit un geste d'impatience.

— Je vous demande, reprit-il en piquant chacune de ses paroles, — si, en ouvrant ici le col de ma sœur, je rencontrerai la jugulaire.

— Assurément, repartit le médecin.

Le vicomte remercia de la main gravement et retourna s'asseoir.

Je l'entendis qui murmurait, sans donner aucun signe extérieur d'émotion.

— Je n'ai besoin de personne pour embaumer ma sœur... M'a-t-il fallu quelqu'un pour la tuer!...

Je pense que ces paroles n'arrivèrent point jusqu'au médecin, qui prit son chapeau et sortit.

La tête du vicomte Étienne tomba sur sa poitrine et ses longs cheveux voilèrent son visage.

Le baron et la baronne échangèrent un regard plein de larmes.

J'allai à eux.

— Je suis forcée, leur dis-je en rassemblant tout mon courage, de vous rappeler un

devoir... Il est arrivé plus d'un malheur, cette nuit, dans votre maison... La fille du prince Maxime...

Je vis au jeu de leurs physionomies qu'ils avaient oublié.

— Il faut chercher... dit le baron avec accablement.

— Faire les démarches... ajouta la baronne.

— Et qui les fera? m'écriai-je.

— Vous, Suzanne, répondit le vicomte Étienne, de cet accent ferme et froid qui ne l'avait pas quitté ce matin.

— Sonnez, mon père, ajouta-t-il.

Le baron tira le cordon de la sonnette qui pendait au coin de la cheminée.

Un domestique entra.

— Faites atteler, Joseph! ordonna le vicomte.

Puis il ajouta en s'adressant à moi:

— J'ai affaire à la Préfecture de police... Je vais vous conduire... Allez mettre votre châle et votre chapeau.

XIV

Où l'on voit pour la première fois M. Philarète Pantois.

Je ne trouvai point Mlle Françoise dans notre petit appartement de l'aile droite. Je mis

mon châle et mon chapeau à la hâte, puis je redescendis.

Le vicomte m'attendait sous la marquise poudreuse et terne qui couvrait le perron.

Il vint à ma rencontre, et m'offrit son bras pour gagner la voiture, qui était tout attelée au milieu de la cour.

Presque tous les domestiques étaient encore dans la cour. Je découvris parmi eux Mlle Françoise, qui rougit à ma vue et se cacha derrière la femme de charge.

Celle-ci était de corpulence à cacher deux personnes.

Une bonne femme de charge doit avoir tout juste cette ampleur.

Je remarquai avec un vague étonnement que tout ce peuple de valets faisait bien plus d'attention à moi qu'au vicomte Étienne.

On chuchotait sur notre passage.

Je crus entendre qu'on disait :

— C'est elle !... c'est elle !

J'étais trop préoccupée pour prêter à cela une sérieuse attention.

Nous montâmes en voiture, et la porte-cochère s'ouvrit à deux battans.

Une longue rumeur se fit aussitôt dans la rue.

Il y avait là deux cents boutiquiers du Marais. Les groupes que j'avais aperçus le matin

s'étaient notablement renforcés. Ils se formèrent en haie sur le passage de la voiture.

Je vis qu'on me montrait au doigt de tous côtés.

Et j'entendis parfaitement, malgré le bruit des roues sur le pavé, ces paroles cent fois répétées :

— C'est elle !... c'est elle !...

Une idée me traversa l'esprit comme un éclair.

Dès que nous fûmes hors de cette foule, je mis ma main sur le poignet du vicomte, et je le regardai en face.

— Est-ce dans ma chambre que Mme de Faillay est morte ? demandai-je à voix haute.

Cette question, je l'affirme, ne se rapportait en aucune façon aux impressions que la nuit avait pu me laisser.

La barrière qui me fermait l'accès de mes souvenirs était intacte en ce moment.

Je parlais par inspiration, et aussi parce que je venais de voir Françoise dans la cour.

Françoise, qui avait entendu parler dans ma chambre au-travers de la porte ; Françoise, qui avait entendu cet horrible cri d'agonie...

Le vicomte Étienne tressaillit faiblement.

Il me jeta un long regard atone.

— Ils disent tous, murmura-t-il avec un

sourire d'amertume, que cela ne laisse aucun souvenir...

Je lui secouai le bras.

— Ne mentez pas, m'écriai-je, vous êtes venu chez moi!...

Il se redressa et répéta de toute son ancienne hauteur:

— Mentir!...

— Vous êtes venu... Qu'avez-vous fait chez moi?...

Il dégagea sa main et la passa sur son front à deux ou trois reprises.

— Étiennette sentait encore l'opium, dit-il au lieu de me répondre, quand je l'ai prise dans mes bras pour l'empêcher de danser... Car c'est affreux de voir l'enfant qui se croit au bal et qui danse auprès de sa mère décédée... Nos folies sont toujours hideuses... Je connais bien l'odeur de l'opium... j'en ai pris autrefois pour combattre mes insomnies. L'opium ne m'endormait pas... nous ne sommes pas faits comme les autres créatures humaines.

Il se tut, et, comme il vit que j'allais l'interroger encore, il m'interrompit d'un geste.

— Une nuit, reprit-il, — c'était cet hiver, à Naples, peu de temps après votre arrivée parmi nous... Mais ce n'est pas cela que je voulais vous dire d'abord, Suzanne... Mes idées vacillent dans ma tête comme la flamme d'une bougie exposée à l'air... Si vous aviez voulu

répondre à mes questions, peut-être que ma sœur ne serait pas morte...

— Mais je vous jure!... m'écriai-je.

— Taisez-vous, m'interrompit-il; cela ne vient ni de vous ni de moi... Tout est écrit dans le livre des destinées... Ce qui arrive doit arriver... L'homme est un jouet dans la main du malheur... Je voulais vous dire, Suzanne, qu'on est entré cette nuit à l'hôtel, par la porte que j'avais ouverte moi-même..... Quelqu'un de la maison a dû faire boire un narcotique aux deux enfans... Étiennette sentait encore l'opium...

Il répéta cette phrase deux ou trois fois, comme s'il eût cherché sa pensée.

— Je sais toute votre histoire, Suzanne, continua-t-il, je sais tout ce que vous savez... Sur mon honneur, si j'étais encore un vivant, je me ferais le chevalier de ces étranges infortunes... Je poursuivrais par la parole et par l'épée cette cohorte de scélérats qui vous entoure et contre qui vous n'avez plus de défenseur... Mais mon heure est marquée... Je n'ai plus qu'un devoir à remplir sur la terre.

— Marie vous a-t-elle parlé quelquefois de sa vision? me demanda-t-il en s'interrompant brusquement.

— Souvent, répondis-je.

Il parut se recueillir et reprit:

— C'est de sa vision qu'ils ont peur... Elle

voit sa mère assassinée... Ils savent que le meurtre de cette femme les perdra.

— Écoutez-moi bien, reprit-il en changeant de ton, — Marie n'est plus à Paris... Ce soir, elle aura quitté la France... Toutes les démarches que vous allez faire seront inutiles...

— Comment savez-vous cela? m'écriai-je.

— C'est vous qui me l'avez dit...

— Moi! fis-je en le regardant avec défiance, car je songeais à sa folie.

— J'ai ma raison, me dit-il en souriant tristement; vous m'avez dit cela cette nuit, lorsque l'enfant galopait déjà sur la route d'Allemagne.

— Alors, vous avouez que vous êtes venu?...

Il ne me répondit point encore.

Il murmura comme se parlant à lui-même:

— Elle va remuer les cendres du foyer... Ses ennemis vont se jeter sur elle comme des vautours sur une proie... Ils ne l'auront pas, tant que je vivrai!

— Me conseilleriez-vous donc de ne rien tenter pour la délivrance de l'enfant qui m'a été confiée? demandai-je.

— Vous ne suivriez pas mon conseil, Suzanne, me répondit-il; — vous avez votre route: marchez!

— Et ne m'aiderez-vous point?

— J'ai ma tâche, prononça-t-il lentement; — je pleurerai du sang avant de mourir.

Puis, sans que je l'interrogeasse :

— Cette nuit dont je vous parle, à Naples, cet hiver, j'allais çà et là dans le palais que notre cousin Maxime avait loué dans la rue de Chiaja... Un beau palais, où ceux qui ne dorment pas peuvent promener du soir au matin leur fièvre dans les galeries blanches et muettes... J'errais, poussé par mes tourmens. En passant dans le corridor où s'ouvrait votre porte, j'entendis qu'on causait chez vous.

Je ne connaissais pas beaucoup encore mon cousin Maxime, qui est un vaillant et noble cœur. J'avais entendu dire parfois qu'il était homme à bonnes fortunes.

Or, je ne suis point des villes, Suzanne. J'ai passé ma jeunesse sous les grands chênes de notre domaine, en compagnie des vieux amis de mon père : ses livres, — livres de science et livres de chevalerie.

Je crois encore ceci, qu'il faut respecter et défendre les femmes.

J'écoutai. Je vous avais vue si belle ! Je savais un peu le roman de vos jeunes amours. La maladie qui n'altérait point votre beauté faisait de vous une proie facile.

J'écoutai. — J'ai mon épée pour expier mes indiscrétions.

Il n'y a pas de parenté quand l'honneur parle.

Si mes soupçons se fussent vérifiés, j'aurais croisé le fer avec Maxime.

Ce n'était pas cela. — C'était quelque chose d'étrange et d'inconnu.

Vous étiez assise sur votre séant, les yeux grands ouverts, et vous parliez, vous dont nous n'avions pas encore entendu la voix.

Vous, la belle statue sans mouvemens, vous, la morte!

Vous parliez, — et par hasard, pour mon malheur, vous parliez de nous, les du Rocray! J'entendis notre nom très distinctement prononcé...

Vous devenez pâle, Suzanne. Pourquoi?... Devinez-vous?

— Je devine, murmurai-je.

— Moi aussi, je devinai, dit-il en baissant les yeux. Dès mon enfance, il y avait en moi le germe de ces terreurs... Et, une fois, ma sœur me raconta un songe où elle avait vu le portrait du vicomte du Rocray, notre père, avec une grande plaie rouge, aussi large que toute sa gorge...

Je voulus savoir. Tout ce que j'ai en moi se concentra dans cette volonté implacable... Dès le temps où nous étions à Naples, je pénétrais dans votre chambre, la nuit, Suzanne, et je faisais ce que j'avais vu faire à Maxime... J'essayais de vous magnétiser!... Vous étiez rebelle... je m'acharnais... Deux fois, il m'est ar-

rivé de tomber évanoui près de votre couche, vaincu dans cette lutte acharnée...

C'est ici, à Paris, que vous m'avez répondu pour la première fois, vaguement d'abord, et de façon à irriter ma passion de savoir.

J'ai redoublé. — J'ai remporté ma funeste victoire.

Comprenez-vous maintenant, Suzanne, pourquoi je vous disais: Je suis votre débiteur?

Je ne répliquai point.

Il y eut un silence, puis il me prit la main à son tour.

— Suzanne, prononça-t-il tout bas, — vous aviez en vous un secret mortel!...

— Mais, m'écriai-je, — si ce livre, écrit par des mains qui certes n'étaient pas pures, contenait un mensonge!...

Il se dressa encore une fois, et je vis son visage s'éclairer.

— J'existe, parce que je crois que c'est un mensonge! s'écria-t-il, la main sur le cœur; j'ai foi en un homme ici-bas: cet homme est le mari de ma mère... Ma sœur est morte, parce qu'elle a douté... Quand je douterai, je mourrai!

Nous arrivions dans la cour de la préfecture de police.

La figure du vicomte changea. Ses yeux s'égarèrent.

— Pourquoi suis-je ici? se demanda-t-il à lui-même.

Il se toucha le front et cria par la portière à un employé qui passait:

— Où s'adresse-t-on pour obtenir la permission d'embaumer les corps?

L'employé lui donna l'indication demandée.

— Allons, Suzanne, me dit-il; — faites selon votre conscience!... Vous vous attaquez à un malheur irréparable, mais il est des cas dans la vie où le devoir est de tenter l'impossible.

Il ouvrit la portière, mais, avant de descendre, il me dit encore;

— Non! je ne crois pas! Je jure que je ne crois pas!... C'est un mystère d'iniquité... Voilà vingt-huit ans que cet homme fait saintement le bonheur de ma mère... Il nous a élevés... Il s'assied tous les jours sans pâlir dans le salon où est le portrait de mon père... Il est chrétien... Je l'ai souvent espionné pour voir si son calme était un mensonge... c'est la tranquillité du juste qui est dans son cœur. — Je ne crois pas!... Je jure que je ne crois pas!

Il traversa la cour de la préfecture en courant.

Et moi, je traduisais le cri de cette âme blessée, qui faisait serment, hélas! pour tromper sa propre angoisse.

Je descendis de voiture à mon tour. C'é-

tait la première fois que je voyais ce bâtiment étrange et de mauvaise mine, qui est placé dans un coin obscur de la grande ville.

Cet édifice grisâtre, qui semble un bragas de pierres, est le siége du gouvernement pour les voleurs, pour les filles de joie, pour les saltimbanques, pour la foule innombrable des Français de tout âge et de tout sexe vivant d'industries excentriques.

Il a pris, à la longue, un peu de la néfaste physionomie de sa clientèle.

Il y a dans ces laideurs quelque chose de mystérieux. Rien n'est romanesque autant que la police.

Regardez cela pendant dix minutes, — assis sur le parapet du quai, — vous aurez l'émotion névralgique que peut donner la lecture assidue des cent volumes des causes célèbres.

Généralement, le peuple parisien considère la rue de Jérusalem et son palais poudreux sous ce point de vue. C'est pour lui un pur décor de mélodrame.

Les gens prudens font cette réflexion que, sans ce monument d'aspect peu flatteur, nos trottoirs seraient plus dangereux que les sentiers perdus dans les forêts du Nouveau-Monde.

Un sergent de ville à qui je dis deux mots de mon affaire eut l'obligeance de me piloter.

Cela regardait M. Philarète Pantois. Le sergent de ville m'annonça que c'était un homme *très bien* et fort aimable avec les dames.

Ce qui n'était pas aimable, c'étaient les escaliers et les corridors conduisant au bureau de M. Philarète Pantois.

Combien la préfecture de police manque de coquetterie!

Tout en montant, je faisais le compte de mes ressources.

Dans l'abandon où me laissaient la famille d'Anod et le vicomte lui-même, je me demandais à qui je pourrais m'adresser.

J'avais Mme de Champmas-d'Argail, propre tante de la pauvre Marie; j'avais cet excellent M. B..., dont la haute position et l'expérience en affaires pouvaient également me servir.

J'étais résolue à ne rien négliger, mais je me sentais triste et découragée dans ce pays où mon isolement était un véritable malheur.

Le parquet m'avait enseigné autrefois comment les pauvres filles de ma sorte sont traitées, dès qu'elles perdent l'aide de la famille qui les protége...

Lecteur, on est bien heureux, n'est-ce pas, quand au milieu du sombre orage, un rayon de soleil vient tout-à-coup à sourire?

Bien heureux quand l'œil enflammé se repose sur la verte oasis, parmi les sables du désert!

Bien heureux quand, du sein des horreurs alpestres, un doux bouquet de fleurs surgit dans le creux moussu d'un rocher!

Oh! oui! ce sont là de chères surprises!

Eh bien! M. Philarète Pantois, employé supérieur, fut pour moi comme le rayon de soleil, comme la verte oasis, comme le bouquet de fleurs.

Au risque de faire tache, je placerai sa riante image au plus épais de tous ces deuils.

La reconnaissance m'y oblige.

Il était dodu, sans être obèse; il avait derrière le cou ce beau petit bourrelet de chair qui force les gens sédentaires à repousser sans cesse leur cravate gênante.

Cette révolte périodique a quelque chose de gracieux et de puissamment administratif.

Il n'était pas grand, mais son ventre, bien proportionné, arrondissait son gilet selon des courbes pleines de provoquantes mollesses. Il avait de belles petites jambes très courtes dans un pantalon noir qui dessinait heureusement ses formes; ses bottes vernies étaient une paire de bijoux.

Il y a fraîcheur et fraîcheur. M. Philarète Pantois était frais comme la rose de Bengale, tout uniment. Il avait les plus jolies dents osanores que j'aie admirées. Sa chevelure, frisée avec soin et d'un gris perlé, sentait comme toute la boutique de Guerlain.

C'était un employé supérieur de cinquante ans; mais il était si parfaitement conservé qu'à première vue vous ne lui en auriez pas donné plus de quarante-neuf et demi.

Tel est le résultat d'une vie régulière et des soins qu'on apporte à l'entretien de sa santé.

C'était propre, ce bureau, — j'allais dire ce boudoir!

C'était mignon, séduisant d'ordre et de netteté!

Les épiciers, à force de génie, parviennent à faire des dessins agréables avec des paquets de bougie de l'Étoile et des tablettes de chocolat Ménier. M. Philarète Pantois avait disposé ses cartons de manière qu'ils charmaient l'œil comme la vue d'un paysage.

Ses papiers empilés souriaient au visiteur.

Ah! que n'avons-nous beaucoup d'employés supérieurs semblables! L'administration serait un parterre, tout émaillé d'aimables fleurs!

Au moment où j'entrai, il me regarda en penchant un peu sa tête à gauche. — Puis sa cravate et son bourrelet de chair se battirent sans se fâcher. Il me fit signe de la main, et me dit:

— Non... n'non... n'n'non!... Asseyez-vous, mademoiselle.

Ces trois négations, prononcées avec un

crescendo d'emphase que j'ai essayé de figurer, me semblèrent d'abord de mauvais augure.

Je devais découvrir plus tard que c'était un agrément particulier ajouté aux discours de M. Philarète Pantois. Il disait cela merveilleusement bien, et je ne saurais exprimer quelle mignardise cette habitude donnait à sa conversation.

Je m'assis. — Il conférait avec un commis, porteur de plusieurs dossiers.

— Monsieur Désiré Billard, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous remercier... Vous pouvez vous retirer.

— Faudra-t-il repasser? demanda le commis.

— Non... n'non... n'n'non!... Vous me ferez ce plaisir, monsieur Désiré Billard, si vous le voulez bien.

M. Désiré Billard prit la porte.

M. Philarète Pantois ôta de jolies lunettes d'or qu'il avait et les posa sur son papier blanc.

Son papier était réellement plus blanc que les autres papiers.

Il prit une toute petite prise de tabac dans une boîte qui portait un portrait de femme. Le tabac ne fit qu'effleurer sa narine. — Les habitués de la Comédie-Française eussent crié bravo.

— Non... n'non... n'n'non!... me dit-il d'un

ton bienveillant et courtois ; je suis tout à vos ordres, ma charmante enfant.

— Je viens, monsieur, commençai-je, pour une affaire pénible...

Son bourrelet agaça tout-à-coup sa cravate.

Il agita précipitamment une petite sonnette d'argent qui était auprès de lui.

Un garçon de bureau se présenta.

— Monsieur a appelé ?

— Non... n'non... n'n'non !... Eugène Maillet, allez dire à M. Félix Amiel que j'ai l'honneur de le prier de hâter son rapport... Je suis à vous, tout à vous, mademoiselle.

— Il s'agit, monsieur, d'un enlèvement opéré cette nuit.

Il remit ses lunettes d'or sur son nez et prit sa plume.

Je croyais qu'il n'écoutait déjà plus, mais il me demanda :

— Sur personne mineure ?

— Oui, monsieur.

— Non... n'non... Sexe féminin ?

— Oui, monsieur.

— Quel nom ?

— Mlle Marie de.....

— La fille du pair de France ?

— Oui, monsieur.

— Non..., n'non..., n'n'non !... fit lentement M. Philarète Pantois. — J'ai l'honneur de con-

naître le prince Maxime de... Je ne savais pas qu'il fût marié.

— Il n'est pas marié, monsieur, répondis-je.

Je fus saluée très gracieusement par M. Philarète Pantois, qui eut la bonté de me dire :

— Je suis sûr que cela viendra.

Je compris et je répliquai :

— Monsieur, Mlle Marie a quinze ans.

— Alors, murmura-t-il avec une galanterie enchanteresse, — vous ne pourriez être que sa sœur.

Il ouvrit un tiroir et feuilleta quelques notes volantes avec vivacité.

— Mauvaise histoire!... murmura-t-il ; ce pauvre prince... en Italie... un pair de France!... Non!... n'non!... Continuez, ma chère enfant... et n'ayez pas peur... Dans la jeune administration, nous tâchons de concilier le sérieux du travail avec les formes... Nous n'avons plus la perruque à marteau... Eugène Maillet!

Le garçon de bureau reparut.

— Allez dire à M. Alfred Durand que j'aurai l'honneur de rapporter contre lui s'il continue à prendre une heure et demie pour son déjeûner... Allez!... Je ne vois pas, ma chère demoiselle, pourquoi les gens de lettres et les artistes auraient seuls le droit d'ajouter leur prénom à leur nom de famille... Dans la jeune

administration, nous valons bien ces messieurs... Continuez... L'enlèvement a eu lieu à votre domicile ?

— Mon domicile, monsieur, est l'hôtel du Rocray, où habitait Mlle Marie.

— Chez M. et Mme d'Anod.

— Précisément.

— Non... n'non!... Pourquoi M. et Mme d'Anod ne sont-ils pas venus?...

— Parce qu'un affreux malheur vient de les frapper... Mme de Faillay, leur fille, est morte subitement cette nuit.

M. Philarète Pantois réfléchit un instant.

— J'ai eu l'honneur, dit-il, de danser avec Mme de Faillay sous la Restauration... J'étais bien jeune!... Vos soupçons se sont-ils arrêtés sur quelqu'un?

— Oui, monsieur.

— Nommez la ou les personnes.

— Il y en a beaucoup, monsieur.

— Nommez!

— D'abord, une femme qui a fait métier de placer les domestiques et qui s'appelait alors Mme Fontanet... Elle porte maintenant le nom de Mme de la Roche-Gaillon...

— Eugène Maillet!

Et un coup de sonnette.

— A M. Adolphe Meunier, le dossier femme Fontanet — femme Roche-Gaillon!... Après, chère enfant?

— Un ancien huissier de la banlieue, nommé Testulier, et présentement agent d'affaires.

— Non!... n'non!... m'interrompit ici M. Philarète Pantois; — je connais celui-là... Il est capable de tout!... Eugène Maillet!

Ce n'était pas une sinécure que l'emploi de cet Eugène Maillet.

— A. M. Édouard Simonnin!... Le dossier de Testulier, ancien huissier, agent d'affaires... Après, ma belle petite?... Non!... n'non!... n'n'non!...

Cette fois, les trois négations graduées étaient un encouragement ou plutôt une véritable caresse.

— Ceux que je viens de désigner, dis-je, ne sont que des instrumens.

— Très bien!.. Des bras, passons à la tête.

Il sourit complaisamment à cette métaphore.

— La fille du prince Maxime, repris-je, a été longtemps entre les mains d'un monsieur Agost...

— Vous dites?.. m'interrompit M. Philarète.

— Je dis Agost.

— J'entends bien! me répondit-il en se caressant le menton.

Sa figure s'était tout-à-coup rembrunie, et il prononça d'un air de mauvaise humeur:

— Un certain Agost!... Non!... n'non!... C'est comme si vous disiez un certain Rothschild... ou un certain Berryer... ou un certain Bugeaud!... Savez-vous que ce certain Agost est dix fois millionnaire!... et tout-à-fait lancé?... Et que vous êtes folle!

XV

Des amabilités de la jeune administration.

Il ne faut pas croire que M. Philarète Pantois, avec ses belles petites joues roses, sa chevelure gris perle et son bourrelet en colère contre sa cravate, fût homme à molester une jolie femme. La jeune administration dont il faisait partie est entièrement composée de chevaliers français.

S'il se révoltait contre moi, c'était tout-à-fait dans mon propre intérêt.

Il était fâché de me voir faire fausse route. Il n'y avait là que bonté de cœur.

— M. Agost, reprit-il, — est absolument au-dessus... Non, n'non, n'n'non!... Il ne faut pas mêler, — dans des affaires pareilles...

Mais je l'interrompis.

Il n'était pas en son pouvoir de me jeter hors de ma voie.

— Je vous demande pardon, monsieur, re-

pris-je ; — je tiens à ce que vous receviez ma déclaration tout entière.

— Non... n'non! me répondit-il ; — je suis tout oreilles... ; — mais prenez garde!

— Je n'ai pas à prendre garde... je n'expose que moi, et j'accomplis un devoir... Dans ma conviction, c'est M. Agost qui a fait enlever la jeune fille... M. Agost a deux complices : le docteur Peyrusse et M. Rondel.

Philarète Pantois passa sa main dans ses cheveux abondamment imbus de pommade.

Il avait l'air si mécontent que j'allais lui demander si je l'avais personnellement blessé, lorsque Eugène Maillet revint avec le dossier de Mme Fontanet, envoyé par Adolphe Meunier, et le dossier de Testulier, envoyé par Édouard Simonnin.

Philarète remit ses lunettes d'or.

— Vous savez, dit-il, dans la jeune administration, nous ne sommes pas bégueules... Les millions, c'est vénérable, je le sais bien, mais enfin... Non... n'non! On a vu quelquefois des millions qui étaient des coquins... Seulement, il faut avoir une position... Si les du Rocray, les d'Anod et le prince Maxime se mettaient franchement de la partie... dame!... Non... n'non!... n'n'non!... Je ne dis pas!... et encore...

— Je suis seule, dis-je sans hésiter ; — de

ceux dont vous parlez je n'aurai que le témoignage, quand la justice les citera.

— Voilà!.. sans l'échauffourée de Naples... un pair de France... je ne blâme pas ça, moi... je suis de la jeune administration... abonné au *National* et au *Moniteur*... Non!.. n'non! Nous allons voir les dossiers... mais, si vous m'en croyez, vous ne vous attaquerez pas aux millions... ça fait mauvais effet!

Il secoua sa chevelure d'un air espiègle, et une forte odeur d'ambroisie se répandit dans le bureau.

— Attendez donc! s'écria-t-il au moment où il mouillait son pouce pour tourner la première feuille du dossier Fontanet; non!.. n'non! Eugène Maillet!

Ce fonctionnaire se montra au seuil avec un bon croûton de pain et une tranche de jambon.

— Le dossier Suzanne Lodin! demanda M. Philarète, — à M. Édouard Simonnin.

— Je tressaillis, comme on peut le penser.

— Non... n'non!... me dit-il paternellement; c'est une idée qui me traverse... Votre nom ne m'avait pas frappé d'abord... Savez-vous que c'est très curieux les histoires du prince Maxime avec la somnambule... Vous connaissez tout cela, vous... Et... dame!... Non!... n'non!... je donnerais un bon coup d'épaule à l'occasion à celui... ou à celle qui me raconterait ces histoires-là.

— Je ne raconte jamais rien des secrets d'autrui, répondis-je avec un peu de sécheresse.

Il ouvrit délicatement sa petite boîte d'or.

Mes yeux tombèrent sur le portrait. Je poussai un cri de surprise.

Je venais de reconnaître les traits de la belle Irène.

— J'étais tout jeune, murmura-t-il en dissimulant tardivement la miniature; — il y a dix ans de cela... un péché d'adolescence...

Métier heureux qui prolonge l'adolescence jusqu'à la quarantième année!

— Bref, reprit-il, — j'ai fréquenté tout ce monde-là... Non... n'non!... Si j'ai suivi votre damnée affaire de la rue de la Jussienne, ce n'est pas tant comme employé supérieur que comme curieux... On m'avait bien dit que vous étiez très jolie... Maintenant, sont-ils capables d'avoir joué quelque tour infernal à cette Eugénie Mutel?... dame!... non... n'non!... Assurément oui!... Du temps dont je vous parle, le Peyrusse avait très peu de millions... Comment lui sont-ils venus?...

— Je vous dirai cela! m'écriai-je.

Il se leva comme un ressort.

— Du tout! fit-il avec solennité, — ce n'est pas cela que je veux savoir... je ne suis pas magistrat... Les petites histoires du prince Maxime, à la bonne heure!.. Non!.. n'non!.. Si je

savais quelque chose contre les millions, j'irais l'enfouir dans le sable... Donnez-moi votre main; vous êtes une honnête fille... et une charmante personne... Je ne vous laisserai pas vous enferrer... Sac à papier! je vous fourrerais plutôt en prison!

Eugène Maillet apportait mon dossier.

Mon dossier était volumineux.

— Ça date du temps où vous étiez chez Marc Bonnin de la Forest, me dit le bon petit employé supérieur, dont l'odeur exquise commençait à me suffoquer positivement; — vous souvenez-vous de Germain Loyseau?... Quel imbécile que ce million de Bonnin!... S'il avait voulu...

Il prit les trois dossiers et les mit en pile sans les ouvrir.

— Je l'ai rencontrée l'autre jour, me dit-il en confidence, — toujours belle... Je lui ai offert ma boîte ouverte, en mettant le portrait de son côté... Elle a éternué et m'a répondu: Fi donc!... Ça fait une jolie baronne... Elle a bien mené sa barque!

Il m'attira jusqu'à lui par la manche de ma robe.

— Vous feriez une plus jolie princesse! me dit-il tout bas; — non!... n'non!...

Puis, en éclatant de rire:

— Hein?... ces gens de police!... Ils savent tout!...

— Monsieur, l'interrompis-je, — je vous conjure de prendre en considération l'importance de ma déclaration.

— C'est fait, ma belle petite.... Eugène Maillet!

— Monsieur a appelé?

— Non... n'non!.... Allez voir aux départs... la Fontanet et le Testulier... Et dire à M. Émile Martin que j'ai l'honneur d'être son serviteur.

— Mademoiselle Suzanne, reprit-il quand le garçon de bureau fut parti et en frappant sur les trois dossiers réunis, le prince Maxime s'est employé chaudement pour vous... La sœur aînée d'Irène était aussi une fort belle personne... le prince l'aimait comme un fou... Si jamais ces messieurs la dansent, ce sera par le prince Maxime!

Je concède au lecteur que les discours de ce beau petit membre de la jeune administration étaient toujours entachés d'une certaine obscurité sibylline.

Mais il y a tant de choses dans la tête d'un employé supérieur!

Cela se mêle.

— Voyons, reprit-il, — j'ai encore dix minutes à vous donner... non... n'non!... Parlons sérieusement... Le rapport sur la mort subite de Mme de Faillay venait d'arriver, quand vous êtes entrée...

— Comment! déjà! m'écriai-je.

— Quelquefois, par hasard, me répondit-il, les affaires marchent vite... Le rapport dit qu'il y a des rumeurs dans le quartier... On parle de crime... on désigne une jeune personne étrangère à la famille... Cette jeune personne, c'est vous.

— Si c'est un interrogatoire... commençai-je en rassemblant tout mon courage.

— Ce n'est pas un interrogatoire, m'interrompit-il; mais vous en subirez un... et de la part d'une personne qui ne vous aime pas...

— M. de Gérin?

— C'est un jeune homme de talent... Vous vous êtes imprudemment fourrée dans ses petits secrets... Il est évident qu'à ses yeux vous devez avoir tort... Tenez-vous bien; j'ai vu le médecin, qui m'a dit avoir examiné la pauvre dame... Elle est morte d'une congestion au cœur... Soyez ferme, et surtout n'attaquez pas!

— Je n'ai point à attaquer M. de Gérin.

— N'attaquez ni lui ni personne!... Je prends la haute direction de votre conduite, mademoiselle Suzanne, pour des raisons que vous saurez... Je ne vous livre absolument que le Testulier et la Fontanet...

— Tous deux partis, passeports pour l'Allemagne, séparément, dit Eugène Maillet en rentrant.

— De sorte que, continua paisiblement Phi-

larète, je ne vous livre rien du tout... Retirez-vous, Maillet... Voulez-vous me promettre, mademoiselle Suzanne, de vous tenir tranquille ?

— Non, monsieur, répondis-je résolument ; Marie m'a été confiée.

— Parfait !... J'ai reçu votre déclaration, mademoiselle Suzanne... et j'aviserai.

— Dois-je me retirer, monsieur ?

— Non... n'non... n'n'non... A l'instant, mademoiselle ; je ne vous retiens plus !

Il me montrait en effet la porte. Il avait l'air piqué.

Eugène Maillet annonça :

— Le commissaire de police du Mont-de-Piété... Monsieur peut-il le recevoir ?

— Restez ! me dit M. Pantois rapidement, — et pas un mot !...

Puis, tout haut :

— Non... n'non !... Faites entrer M. le commissaire de police.

Eugène Maillet introduisit un grand et gros garçon aux larges épaules, à la physionomie franche et riante. Je ne veux pas dire que tous les commissaires de police soient faits comme celui-là.

Mais pensez-vous qu'il y ait, parmi les employés supérieurs, beaucoup de fleurs aussi panachées que le jeune Philarète Pantois ?

Nous sommes dans la veine des heureuses exceptions.

Le commissaire de police et son chef échangèrent une poignée de main.

J'avais baissé mon voile. Le commissaire de police sourit en me regardant, et Philarète lui dit :

— Non... n'non !... Bonjour, Charles Duteil, gros Bontemps !... Elle est un peu de ma famille.

— Un peu !... répéta le commissaire avec un rire retentissant.

Moi, je tâchais d'utiliser ce moment de répit. Je me demandais ce que pouvait être au fond cet odorant Philarète. Me portait-il un intérêt réel ? Y avait-il des liens entre lui et les trois millionaires dont il faisait des corps saints ?

— J'ai eu parfois la prétention d'être physionomiste et d'avoir du coup d'œil, mais cet employé supérieur me déroutait. Je ne le trouvais pas assez supérieur. Il me rappelait trop plusieurs comiques de nos théâtres, en possession de la faveur du parterre.

Et pourtant, il avait en lui, derrière ses ridicules, quelque chose de fin et de fûté. Il y avait aussi je ne sais quoi qui attirait la confiance.

Il m'avait semblé, à deux ou trois reprises, dans le courant de l'entretien, que ce petit

homme était pour moi une manière de protecteur.

Certes, c'était là une parole singulière: *Elle est un peu de ma famille.*

Y avait-il entre lui et moi un lien réel que je ne connaissais pas?

Mais, d'autre part, il n'avait fait attention à mon nom qu'au milieu de l'entrevue.

Et ce nom, qui ne m'appartenait même pas, ne pouvait impliquer aucun rapport de famille.

J'étais égarée dans cet inextricable écheveau d'hypothèses, lorsqu'il me fallut écouter.

Charles Duteil, le joyeux commissaire, faisait son rapport verbal à voix basse.

— Ce sont de drôles de gens, disait-il. — Dans le quartier, on dit qu'ils sont fous... ça ne les empêche pas de faire un bien énorme... Le vieux baron a toujours la bourse à la main... Le quartier est fort ému; les bruits d'assassinat ont commencé de courir dès la matinée... Il a fallu des agens pour défendre l'entrée de la maison... Avez-vous reçu d'autes renseignemens que les miens?

— Non, n'non!... répondit Philarète. — J'en ai reçu beaucoup.

— Que disent-ils?

— Ceci et cela... vous comprenez bien... Parlez-moi de l'enlèvement.

Je devins tout oreilles.

— Pas une trace d'effraction, répondit le

commissaire; — on dirait qu'ils ont passé par le trou de la serrure.

— Ces choses-là se font admirablement maintenant! prononça l'employé supérieur avec gravité.

— Pour en revenir au fait principal, reprit le commissaire, il n'y a qu'une voix: on accuse la jeune fille... C'est incroyable comme les choses se savent!... Tout le monde va répétant dans le quartier qu'elle a déjà été à Saint-Lazare...

Mes veines eurent froid.

L'idée de craindre pour moi, personnellement, ne m'était pas encore venue.

Mais je savais bien que, jusqu'au dernier jour de ma vie, chacun pourrait me poignarder avec ce mot: Saint-Lazare!

Quand la justice se trompe, ne devrait-elle pas avoir un instrument de réparation aussi haut que l'échafaud?

Puisqu'il est convenu que l'accusation même est une souillure, l'acquittement ne devrait-il pas être une purification si éclatante que nul n'en pût ignorer?

La société fait beaucoup pour punir; elle a raison. — Mais la société qui brise en passant tout l'avenir d'un innocent n'a-t-elle pas un devoir à remplir?

Et n'est-il pas cruel de penser que cette

captivité préventive soit une flétrissure éternelle, après avoir été un supplice?

Quel baume la société va-t-elle mettre sur la blessure ouverte de l'accusé absous?

Une goutte de mépris. Et ainsi va le monde!

Saint-Lazare! Combien sont mortes de ce mot!

Ce commissaire de police, qui avait le sourire aux lèvres, venait de le dire: C'est incroyable comme les choses se savent!

Incroyable aussi comme les choses sont coupées en deux par le commérage populaire.

L'enfant qui nettoie une poire piquée jette le mauvais pour garder le bon.

Ainsi ne fait jamais la foule. La foule jette toujours le bon pour garder le mauvais.

C'est son instinct.

Il y a un revers bien curieux à cette médaille de la méchanceté publique: c'est la publique sottise.

Prenez, en effet, l'histoire même qui se raconte avec amertume dans la rue; chargez-la de détails invraisemblables et idiots; faites-en, avec le style répugnant, parlé par nos fabricans dramatiques, un mélodrame imbécile où tous les *seigneurs* soient des coquins, où tous les va-nu-pieds soient des héros, — la même foule, comprenez-vous, la même viendra pleurer là toutes les larmes de ses cent mille têtes sans cervelles!

M. Philarète Pantois ne pouvait prendre la chose autant à cœur que moi. Il ne fut cependant pas de l'avis du commissaire de police.

— Mon bon, lui dit-il, ce n'est pas incroyable du tout... Les choses se savent, parce quelles se disent... Les choses se disent, parce que toujours l'intérêt de quelqu'un est qu'on les sache.

Le gros commissaire mit de côté son honnête sourire.

Il croisa ses jambes l'une sur l'autre et dit:

— Vous en savez donc plus long que moi, patron, vous qui n'êtes pas du quartier?

— Je ne suis pas de ton quartier, mon gros, répondit fièrement l'employé supérieur, — et je ne sors pas de ton village!... Il y a des secrets qui ne te regardent pas... Dans la jeune administration, nous avons des moyens à nous... Non, n'non! n'n'non! Tous tes bavards étaient-ils bien de la rue des Blancs-Manteaux?... Avec un billet de mille francs, on peut faire parler le quart de Paris...

Le bourrelet qu'il avait à la nuque était décidément en colère contre sa cravate. Il y avait bataille acharnée.

Le commissaire de police écoutait. Il paraissait comprendre le langage énigmatique de son chef.

— Alors, lui dit-il, — vous vous intéressez à la demoiselle?

— Vous ne passerez pas à la section de la Banque, Charles Duteil! lui répondit sèchement Philarète; — vous manquez de moelleux. Je m'intéresse à la vérité!... Non!... n'non!... Je m'intéresse...

Il frappa tout-à-coup sur la grosse épaule du commissaire, et ajouta en changeant de ton:

— Innocent! la fillette enlevée appartient à un pair de France!... C'est une affaire grosse comme tout le Mont-de-Piété... si on voulait!...

— Mais on ne veut pas?... demanda le commissaire.

Philarète Pantois essuya ses lunettes d'or et donna un petit coup à sa chevelure.

— Le jour où l'on t'a volé ta montre dans ton bureau de police, mon gros, reprit-il, — tu n'avais pas la main à ton gousset... César, Charlemagne, Napoléon connaissaient le grand art des diversions... Il y a quelqu'un qui fait du bruit autour de la mort subite pour empêcher qu'on ne s'occupe de l'enlèvement.

— Ah!... fit le gros commissaire; et ce quelqu'un?...

Philarète lui caressa, ma foi, le menton.

— La poudre est inventée, Charles Duteil! prononça-t-il avec solennité; je ne te dis que ça!... Est-ce toi qui as avisé le parquet?

— Non pas!

— Tu vois bien!... Ce n'est pas moi non

plus... Et, pourtant, il y aura descente de justice aujourd'hui à l'hôtel du Rocray.

— Mais ce n'est pas régulier! s'écria le bon commissaire; — suis-je donc en disgrâce?

— Tu es... non!... n'non!... un bien bon garçon... Voilà!... Fais ton devoir... rien de plus, rien de moins... Assiste le parquet... Il y aura quelqu'un qui aura le nez long... Et souviens-toi de ceci: la bonne dame est morte de sa belle mort; c'est prouvé.

— Et l'enlèvement?...

— Pas de zèle!... L'enlèvement est déjà à l'état d'affaire dans les cartons... ça suit son cours... La jeune fille n'est plus dans ton quartier, ainsi, tu n'y peux rien.

Le commissaire se leva pour prendre congé.

— Non... n'non, lui dit M. Philarète.

Le commissaire se rassit.

— Eh bien! s'écria M. Philarète, — je croyais que tu t'en allais!...

— Si vous le voulez...

— Non... n'non!... n'n'non!... Ça saute aux yeux!... tu vois bien que tu me gênes.

Il me jeta un regard tout plein d'enfantine fatuité.

— Pour la régularité, dit le commissaire en se retirant, je vais toujours vous envoyer mon rapport... car les domestiques ont parlé... beaucoup... Il y a une certaine Françoise qui a entendu des cris affreux, au beau milieu de la

nuit, dans la chambre de la demoiselle... Et la porte du jardin était ouverte...

— Non... n'non! interrompit le chef, — fais ton rapport si tu veux, mon gros Charles... Monsieur Duteil, je suis content de l'intelligence et de l'activité que vous avez déployées dans cette circonstance difficile... Le préfet en sera instruit... Bien des choses chez toi!

Il lui ferma la porte sur le nez et revint à son joli petit bureau, pendant que son bourrelet et sa cravate échangeaient mollement quelques taquineries.

Il haussa les épaules et me fit signe d'approcher.

— Routine! grommelait-il; — vieilleries!... Ça pourrira commissaire au Marais... Pas l'ombre des allures qu'il faut à la jeune administration... Eugène Maillet!

— Monsieur a appelé?

— Non... n'non... c'est ma loge... aux Italiens... Vous comprenez; ma loge et non pas une autre... Si elle est louée, tant pis!... J'ai des dames... Envoyez Jules Servet!

— Deux lettres qu'on apporte à l'instant, dit le garçon de bureau avant de se retirer.

M. Philarète Pantois se frotta les mains en me regardant.

— Avez-vous saisi? murmura-t-il.

— Saisi quoi? demandai-je.

— La filière?...

Il ouvrit une des deux lettres, et, avant d'y jeter les yeux:

— Voulez-vous avoir confiance en moi?

— Monsieur... dis-je en hésitant.

— Si vous n'avez pas confiance, ça sera tout de même.

— Tiens! tiens! s'interrompit-il; — vous ne m'aviez pas dit cela!... Le vicomte Étienne du Rocray est donc venu avec vous?

La seconde lettre fut également décachetée.

— Bien! s'écria-t-il; il est temps que vous retourniez à l'hôtel!... Onze heures à ma pendule qui avance toujours de trois minutes sur la Bourse. Non... n'non!... M. de Gérin... Quel charmant jeune homme!... sera là-bas vers midi... Je vous préviens que M. le vicomte a fait viser ce matin ses passeports pour le département de l'Oise... Vous partez demain avec lui.

— Vous vous trompez, monsieur, m'écriai-je, véritablement irritée; — je reste à Paris!... Quoi qu'il arrive, je braverai tout pour retrouver Marie!

Je relevai par hasard les yeux sur lui en disant cela.

Je vis son regard fixé sur moi. — Dans son regard, il y avait une singulière expression d'intérêt.

— Non... n'non! murmura-t-il, — un joli

démon!... Dans la jeune administration, nous ne nous fâchons jamais avec les dames. Écoutez... approchez... plus près...

Il mit sa bouche contre mon oreille, et me dit tout bas:

— On fera le nécessaire pour la jeune fille... non... n'non... n'n'non... je vous en donne ma parole d'honneur...

— Que Dieu vous en récompense, monsieur! m'écriai-je; — mais rien ne pourra me porter à déserter mon poste...

— Rien!... répéta-t-il en riant; — excepté la jeune administration... Ma parole! je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissée dans les griffes de ces messieurs... Je sers le gouvernement avec loyauté... Non!... n'non!... Je respecte comme je le dois le Dieu-Million... je ne serais même pas fâché qu'il fît pleuvoir un peu sa bonne rosée dans ma cassette... mais... voilà... enfin, je m'entends!.. Vous partirez demain, quand même vous seriez le Diable!.. Et le prince Maxime vous dira quelque jour pourquoi j'ai ressuscité en votre faveur les lettres de cachet de l'ancien régime.

Il me baisa la main, se redressa, me conduisit jusqu'à la porte, et me fit un joli petit salut.

J'étais litteralement suffoquée par sa bonne odeur.

— Non... n'non... n'n'non! me dit-il à la porte entrebâillée; portez-vous bien!

C'était son bourrelet occipital qui se portait bien, et qui le prouvait cruellement à sa cravate!

XVI

Quelles gens nous trouvâmes en rentrant à l'hôtel.

En traversant les corridors sombres, humides et malpropres de ce bâtiment, où respirait un employé supérieur si propre, si frisé, si parfumé, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir.

La scène qui précède avait pris, dès le début, des allures légères, mais il y avait réellement là-dessous quelque chose de mystérieux.

Cet homme avouait en quelque sorte qu'un lien secret l'attachait au prince Maxime.

Cet homme semblait vouloir prendre en main la recherche de Marie.

Cet homme s'arrogeait sur moi un pouvoir despotique, et, quoi que j'en eusse, je ne pouvais rien voir de blessant dans cette usurpation.

Notre entrevue me laissait une impression de confiance.

J'avais refusé de me fier aveuglément à lui

présent. Maintenant qu'il n'était plus là, je lui accordais malgré moi ce qu'il m'avait demandé.

Qu'allait-il faire, cependant? Et moi-même? comment toutes ces tragédies allaient-elles se dénouer?

Le vicomte Étienne m'attendait dans la voiture.

Il donna l'ordre au cocher de retourner à l'hôtel.

Comme le cocher poussait ses chevaux, je vis Eugène Maillet à la portière. Je crus qu'il venait pour moi. — Mais il présenta au vicomte les respects de M. Philarète Pantois avec un billet non cacheté.

Le billet portait ces mots:

„M. le vicomte du Rocray fera bien de ne point mettre d'acide arsénieux en contact avec le corps, avant la visite de la justice.

„Mlle Suzanne peut lui dire le pourquoi."

— La visite de la justice! répéta le vicomte dont les sourcils se froncèrent.

Il me passa le billet.

— La justice va faire une descente à l'hôtel, lui dis-je, parce que je suis soupçonnée d'avoir assassiné votre sœur.

— Vous!... Suzanne! s'écria-t-il en froissant violemment le papier qu'il m'avait arraché.

Il prit ma main et la serra dans les siennes.

Mais, au moment où il allait me parler, ses yeux s'égarèrent.

Je vis la sueur qui perçait à ses tempes.

— Est-il vrai, lui demandai-je, — que vous ayez fait viser vos passeports pour Beauvais?

— Cela est vrai.

— Quand partez-vous?

— Demain... si l'embaumement est achevé.

Il ne dit plus rien pendant tout le trajet.

Seulement, à la porte de l'hôtel, qui était maintenant gardée par un poste de municipaux, il me demanda:

— Viendrez-vous avec nous?

— Je ne puis, répondis-je, il faut que je retrouve Marie.

Il sourit tristement, et nous entrâmes.

Il n'y avait plus de domestiques dans la cour. Tous étaient dans le vestibule, où deux soldats de la garde municipale étaient assis: un caporal et un sergent.

Le sergent dit à M. du Rocray:

— On a requis main-forte pour protéger l'hôtel. Nous sommes du poste du Mont-de-Piété.

— C'est bien, répliqua le vicomte.

— Il y a des juges en haut... et des médecins! lui glissa son vieux valet de chambre à l'oreille.

C'était un brave homme du Beauvoisis qui

l'avait élevé et qui l'aimait comme un père. Il se nommait Michel.

Les domestiques affectaient de détourner les yeux de moi. Les deux militaires, au contraire, me regardaient en caressant leur moustache.

Mlle Françoise avait les yeux baissés et la mine sévère. On lisait sur ses lèvres ces mots répétés sans doute tant de fois depuis le matin : J'ai fait mon devoir!

Elle avait fait son devoir! Elle ne savait rien; elle avait donné à ce rien une telle tournure, que je me trouvais accusée de meurtre. Elle avait fait son devoir!

Il ne faut jamais transiger avec sa conscience.

Avant d'entrer dans les appartemens, le vicomte Étienne appela Mlle Françoise et lui dit tout haut :

— Je vous chasse!

Elle devint verte. Je l'entendis qui disait en se retournant :

— C'était lui qui était dans la chambre de la malheureuse, cette nuit!

Et quelques voix féminines chuchotèrent :

— Est-ce qu'ils seraient ensemble?...

Le vieux Michel ordonna le silence d'un ton impérieux et prit Mlle Françoise par le bras.

Il y a ici un effet qui dépend de l'âge et

de la physionomie de la femme punie. Si elle est jeune, jolie et d'hypocrite maintien, — ou mieux encore si elle a cette brusquerie qui passe pour de la franchise parmi le vulgaire, l'émeute se déclare.

Mais Mlle Françoise, fille majeure, avait une figure maigre et pointue. Son œil était creux, sa bouche pincée. On ne prit point parti pour elle. Les domestiques se turent. Les deux militaires ne lui donnèrent même pas ce regard d'intérêt que le soldat français doit à la beauté opprimée.

Nous ne trouvâmes personne dans les appartemens intermédiaires.

Mais la chambre de la morte était pleine.

Il y avait trois médecins, en comptant celui que j'avais vu le matin. Ils se tenaient debout et entouraient le lit. Au pied était ce bon gros vivant, le commissaire de police du Mont-de-Piété.

Les deux vieillards, le baron et la baronne d'Anod, étaient assis à la place où je les avais laissés. Le baron avait le calme de la stupeur. Sa femme semblait affaissée sous le poids de l'affliction. Ils ne bougeaient point et gardaient le silence.

A la tête du lit était un autre groupe, composé de deux hommes d'un certain âge, en habit noir, et d'un jeune homme très élégant, boutonné dans un pardessus à la dernière mode.

Ce jeune homme était M. Edmond de Gérin.

Il mit le lorgnon à l'œil, lors de notre entrée.

Le gros commissaire de police n'avait point de lorgnon. Mais quel œil ! Je suis bien sûre qu'il me reconnut, quoiqu'il n'eût aperçu là-bas mon visage qu'au-travers de mon voile. Il regarda M. de Gérin, comme s'il se fût attendu à quelque chose.

M. de Gérin vint droit à nous, faisant signe à ses deux compagnons de demeurer.

— Notre présence, cher vicomte, dit-il sans me saluer encore, n'a pas tout-à-fait un caractère officiel...

Le vicomte l'écarta de la main, et dit très haut en continuant sa route vers le lit :

— Peu m'importe, monsieur, le caractère de votre présence... Je la subis, ne me demandez rien de plus.

— Pas aimable, ce gentilhomme, dit un des deux messieurs d'un certain âge.

Je ne sais pas si les autres sont ainsi. Ces mots de la conversation vulgaire me frappent comme une injure, auprès d'un lit de mort.

Du reste, l'indifférence de tout ce monde contrastait si fort avec l'accablement des deux vieux époux que mon cœur en était serré.

— Mademoiselle Suzanne, me dit M. de Gérin en s'inclinant cavalièrement, Mme la mar-

quise du Meilhan sera bien surprise de tout ceci !

Ce nom me donna de l'émotion ; je ne m'attendais pas à l'entendre prononcer.

— J'espérais, madèmoiselle Suzanne, continua M. de Gérin, — que mon devoir de magistrat ne me ramènerait jamais en face de vous...

— Je ne veux pas qu'on parle ici! prononça lentement le vicomte Étienne en se retournant à demi.

M. de Gérin baissa les yeux devant son regard et murmura, comme pour s'excuser de son obéissance :

— Il est fou.

Le vicomte Étienne avait écarté les trois médecins. Il se tenait dèbout et penché sur le corps de sa sœur. Il la baisa au front.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues de la baronne.

Puis le vicomte demanda aux trois médecins :

— Messieurs, qui vous a appelés ?

— M. le commissaire de pòlice, répondit l'un d'eux.

Et les deux autres :

— Le parquet.

— Pour quoi faire ?

— Pour pratiquer une autopsie.

La main du vicomte toucha son front. Ses regards vacillèrent.

Mais il se remit et demanda:

— Qui donc ici est accusé d'un crime?

— Ce n'est pas vous, mon cher monsieur! s'empressa de dire M. de Gérin.

Le commissaire de police s'approcha du vicomte et me désigna du doigt.

Le vicomte le remercia gravement.

Il vint à moi et me prit par la main. Il me conduisait à la baronne, qui m'embrassa en me baignant de ses larmes, — puis au vieux baron, qui se leva tout droit pour mettre ses lèvres froides sur mon front.

Il me fit ensuite approcher du lit et donner un baiser à la morte.

On comprenait bien que c'était une haute protestation, car M. de Gérin dit lui-même:

— Nous n'affirmons rien.

— Avant que vous ne quittiez ma maison, monsieur, lui dit le vicomte Étienne, j'aurai à vous parler.

— Mon père et ma mère, reprit-il, allez avec Suzanne.

Nous sortîmes tous les trois, car nul ne lui désobéissait.

Avant de franchir le seuil, je l'entendis qui disait aux trois médecins:

— Faites l'incision profonde et large... Je veux voir tout le cœur de ma sœur!

La porte se referma sur nous.

Les deux vieux époux tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils éclatèrent enfin en sanglots.

— Seigneur! Seigneur! disait le baron d'Anod la main levée vers le ciel, tandis que sa femme cachait dans son sein sa tête blanche et vénérable, ayez pitié du dernier de cette race!... Sauvez mon fils Étienne... sauvez sa mère, mon Dieu, et prenez ma vie à l'instant!

La pièce où nous étions touchait à l'appartement des deux jeunes filles.

La porte en était entr'ouverte.

Nous entendîmes un chant qui s'élevait, — un chant que disait bien souvent le vicomte Étienne.

C'était la voix de la pauvre Étiennette, changée et adoucie.

Cela mettait des larmes dans les yeux.

Étiennette disait:

Je sais un oiseau
Triste dans sa cage,
Dont chaque barreau
Use son plumage...
Mon corps est la cage,
Mon âme est l'oiseau...

Puis elle appela:

— Mère!... mère!... viens donc!...

— Victoire! ma femme chérie! murmura le baron.

Il la sentait frémir et souffrir dans ses bras.

— Oh! dit-elle, — que je voudrais mourir!...

— Mère!... mère!... cria doucement Étiennette; — je sais bien que tu es là... viens donc!

Et tout de suite après, comme si elle se fût endormie en chantant:

Hors de sa prison,
L'âme qui s'envole
Emplit la maison...
Le bon Dieu console
L'âme qui s'envole
Hors de sa prison...

J'entrai sur la pointe des pieds. Elle dormait, souriante et belle, dans son petit lit blanc.

Hier encore, elle avait dans le regard quelque chose de farouche, cette étrange et rude enfant.

Maintenant, je ne sais quoi d'angélique était entre ses lèvres.

Mais je regardais le lit de Marie qui était vide.

La porte s'ouvrit brusquement, la porte de la chambre mortuaire.

Le commissaire de police sortit le premier.

— Mort naturelle, dit-il du seuil; congestion au cœur!

Puis il vint à moi et me prit la main.

— Mademoiselle, me dit-il tout haut, je saurai désormais que vous avez des ennemis.

Et beaucoup plus bas :

— Et aussi des amis.

Il me salua et sortit.

J'ai remarqué que la police et le parquet ne s'aiment pas.

Ce sont deux choses très grandes et très utiles. Mais il faut tant de qualités pour entretenir la bonne intelligence entre voisins!

Les trois médecins passèrent à leur tour, variant avec prolixité et non sans quelques mots latins ce thème unique :

— J'en étais sûr!.... L'autopsie ne m'a rien appris!

Puis vinrent les deux messieurs en habit noir, qui saluèrent, en hommes comme il faut qu'ils étaient, le baron, la baronne et moi.

Il ne restait dans la chambre de la morte que M. de Gérin et le vicomte Étienne.

Le vicomte Étienne avait dit à M. de Gérin : Avant que vous ne partiez, je vous parlerai.

Il lui parlait.

Il lui parlait haut.

J'entendis mon nom, et le nom de famille de celle qui s'appelait maintenant Mme Edmond de Gérin.

Je ne sais pas ce qui fut dit.

Quand M. de Gérin sortit, il était assez pâle. Son sourire me parut pénible. Il annonça que M. le vicomte demandait son père et sa

mère, et offrit son bras à la baronne pour rentrer dans la chambre funèbre. Je voulus suivre. Il me fit signe de rester.

C'était très parfaitement un homme du monde; c'était aussi un homme d'intelligence et de science. — A qui apprendrai-je qu'une aventure d'étudiant peut changer tout une vie?

Souvenons-nous de ce que j'entendis dans la maison du boulevard des Invalides, autour de ce lit de douleur, lors de mon premier début de sage-femme?

M. de Gérin était entré fatalement dans ce milieu. M. de Gérin était maintenant le mari de cette jeune fille qui demandait à grands cris son enfant...

M. de Gérin me dit, dès que nous fûmes seuls :

— L'enfant vit!...

Et il ajouta :

— Dieu soit loué!...

Je n'étais plus dans ce courant d'idées. Il me fallut un travail mental pour y rentrer.

Mais une lueur traversa mon esprit. Je saisis la main de M. de Gérin et je l'entraînai vers la chambre où dormait Étiennette.

— L'aimez-vous, votre enfant?... m'écriai-je.

Mon regard le dévorait.

Oh! je l'affirme: mon œil voyait jusque dans son âme.

Le sang revint à ses joues. — Sa paupière battit et se mouilla.

— Oui!... murmura-t-il; — je l'aime.

Et c'était vrai.

Il y a quelquefois sur la volonté des hommes un tel poids que Dieu seul peut juger leur conscience.

— Mademoiselle, reprit-il avec effort, je vous ai haïe... mortellement.... parce que vous me faisiez peur... Vous aviez le secret qui est l'insomnie de mes nuits et le trouble de mes journées... Mais sur l'espoir que j'ai de mourir honnête homme, regardez-moi bien, mademoiselle, je n'ai pas menti à ma foi de magistrat: je vous croyais coupable dans l'affaire d'infanticide...

— Et Eugénie! m'écriai-je; — la malheureuse Eugénie!

Il baissa la tête.

— Me croyez-vous? murmura-t-il.

— Oui... oui... je vous crois, fis-je; vous êtes jeune... et je viens de vous parler de votre enfant!

Il reprit la parole d'une voix émue et si basse que j'avais peine à l'entendre.

— Je suis venu ce matin dans cette maison, me dit-il, avec l'espoir de vous porter un coup terrible... Il ne faut pas vous faire illusion: vous avez fait du mal... que ce soit sans le vouloir... A l'heure où je vous parle,

je ne suis pas votre ennemi, mais je ne saurais être votre ami... Cet homme (il montrait le vicomte à travers la porte fermée), ce fou qui semble savoir toutes choses, même les plus profondément cachées, a voulu me prendre tout à l'heure par la menace... Je suis de bronze contre la menace... Je sais où mon armure fait défaut, et malgré cela, je suis prêt à lutter... chacune de ces batailles gagnées fait monter un échelon, et je suis ambitieux... La menace m'eût endurci, mais il m'a parlé de mon fils...

Nous étions sur le seuil de la chambre d'Étiennette. Elle dormait.

Je montrai à M. de Gérin le lit vide de ma belle Marie.

— C'est celle-là, lui dis-je, c'est celle qu'ils ont enlevée, qui peut témoigner de ce qu'elle a vu... c'est devant elle qu'on a déterré l'enfant...

— Vivant ?...

— Vivant... Elle a entendu ses cris... Au nom de la mission que vous avez ici-bas !... au nom de vos devoirs de magistrat, je vous adjure : aidez-moi à retrouver Marie !

Il ouvrit la bouche pour me répondre, mais déjà ce rayon de sincérité qui, un instant, avait éclairé son regard allait s'éteignant.

Il hésita.

Puis il me dit froidement :

— Celui qui a enlevé Marie affirme qu'il est son père.

— Mais vous ne l'avez donc jamais vue! m'écriai-je; c'est le portrait parlant du prince Maxime...

Il fronça le sourcil et murmura:

— Le prince Maxime est loin... j'aime mieux pour l'enfant une autre protection que la sienne.

— Mais nous n'avons pas à choisir, insistai-je, il est son père...

— Mademoiselle Suzanne, interrompit-il d'un ton de plus en plus froid, ce n'est pas une alliance que je vous propose, c'est la paix, purement et simplement... Évitez-moi: je tâcherai de vous oublier.

— Monsieur de Gérin, répliquai-je, vous venez de me dire: Je suis de bronze contre la menace... Savez-vous quelque chose de plus dur que le bronze... contre la menace? je suis cette chose-là!... J'ai beau replier mon regard vers le fond de ma conscience, je ne trouve rien à me reprocher... Dites-en autant pour vous... Je suis femme, je puis m'attaquer aux femmes; dites-en-autant surtout de celle qui porte votre nom!

Sa paupière se baissa pour cacher l'éclair de haine qui s'allumait dans son œil.

— Mademoiselle Suzanne, me dit-il en me saluant avec une politesse hautaine, cet entre-

tien ne peut se prolonger davantage... M. le vicomte du Rocray vient de m'affirmer que vous êtes la pureté même; tant mieux pour vous. La robe d'innocence seule pourra vous défendre contre les ennemis que vous vous faites... Sur la plainte déposée au parquet, au sujet de l'enlèvement de cette jeune fille, nous aviserons... Le siècle a une tendance fâcheuse à s'attaquer aux hommes haut placés. Nous ne pouvons favoriser cela. D'ailleurs, qui prouve que l'enlèvement ait eu lieu par le fait de tel ou tel? Et si les preuves venaient, par impossible, il nous paraît qu'un père a bien le droit de reprendre son enfant, même par la violence... Adieu, mademoiselle Suzanne! Frappez-nous avec votre passion, nous tâcherons de parer vos coups, selon notre prudence.

Il s'inclina de nouveau et sortit.

Je me laissai aller sur un siége.

Dans les romans de la Table-ronde on voit des chevaliers qui assiégent des murailles de diamant poli.

Mais nous ne sommes plus au temps où l'on se ruait contre l'impossible.

Ces preux avaient des talismans et des armes enchantées.

Que faire? que faire?

La voix du vicomte Étienne m'appela de la chambre de la morte, en même temps qu'Étien-

nette, réveillée, disait de sa voix faible et douce comme le chant lointain d'un enfant:

— Mère!... mère!... viens donc!

Et son pauvre refrain:

Hors de sa prison,
L'âme qui s'envole
Emplit la maison...

Je poussai la porte de Mme de Faillay.

— Suzanne, me dit le vicomte Étienne qui tenait à la main un instrument d'acier tranchant, soutenez la tête, je vous prie... je vais faire l'incision pour l'embaumement.

Il était calme. Mais ses yeux agrandis semblaient tout rouges, au milieu de son extraordinaire pâleur.

Les deux vieillards, cloués à leurs siéges, détournaient leurs regards avec une horreur indicible.

Je soulevai la tête. Il mit l'acier dans la chair. Mais sa main trembla, parce que le visage souriant d'Étiennette se montra à la porte.

Elle avait mis des pâquerettes dans les grandes tresses de ses cheveux blonds.

Elle chantait tout doucement, comme si elle eût craint de réveiller sa mère endormie:

Le bon Dieu console
L'âme qui s'envole
Hors de sa prison...

XVII

Qui précède le départ.

Les deux vieillards se jetèrent au-devant de la pauvre Étiennette, pour l'empêcher de voir ce qui se passait. Il ne fut pas difficile de l'emmener : sa folie était douce et obéissante.

Mélite avait été chassée comme Françoise ; le vicomte semblait lire dans les consciences. On mit Étiennette entre les mains d'une autre servante.

Il fut convenu que je veillerais la nuit auprès d'Étiennette.

Je passe sous silence les détails de l'embaumement. Le vicomte était médecin comme il était musicien, comme il était peintre. Il faisait littéralement tout ce qu'il voulait.

Une de mes plus grandes surprises, en arrivant au château du Rocray, fut de trouver dans le salon des tableaux signés de lui, peints dans la manière espagnole, et d'un admirable effet.

Car j'allai au château du Rocray. J'étais condamnée à voir le prodigieux dénoûment de ce drame.

Nous verrons bientôt comment mon obstination fut vaincue, et ce qui me détermina à quitter Paris.

Aussitôt après l'embaumement achevé, on

fit dans tout l'hôtel les préparatifs du départ. La famille ne devait emmener avec elle que deux ou trois serviteurs. Il en restait un assez grand nombre au château.

Michel, le valet de chambre du vicomte, fut chargé de louer une de ces voitures propres au transport des cadavres. Le vicomte lui expliqua minutieusement comme il la voulait.

Quand on lui parla de faire venir des gens pour mettre la morte dans sa bière, il sourit et répondit :

— Ne vous inquiétez pas, cela me regarde... J'ai toute ma nuit.

Vers quatre heures, Michel revint. La voiture avait été retenue pour le lendemain, une heure avant le jour. Le baron et la baronne étaient absolument passifs dans tout cela. Il n'y avait pour agir que le vicomte Étienne.

Il prit Michel à part et causa longuement avec lui. Michel mit des notes sur son calepin, afin de ne rien oublier.

Quand il se retira, le vicomte lui dit :

— Il me faut cela ce soir, à onze heures.

A onze heures juste, on apporta la bière ouatée et doublée de soie noire où devait reposer la morte pendant le voyage.

A onze heures, le baron et la baronne se retirèrent.

Je n'ai pas pu dire encore la pitié pro-

fonde et navrante que m'inspirait ce vieux couple. Je ne sais plus ce que je pensais du passé, car le doute, né en moi depuis longtemps, avait grandi en face de ces vertus si nobles et si belles.

Ils s'aimaient, ces gens, et ils aimaient leur famille avec une sorte d'idolâtrie.

L'enlèvement de Marie avait passé pour eux comme une piqûre perdue dans la plaie large et saignante.

Ils avaient l'égoïsme de leur grand amour.

Cette morte qui était là, c'était la moitié de leur cœur.

Et l'autre moitié, la meilleure moitié, la plus chère, le vicomte Étienne, — le dernier espoir de cette mère, — oh! si vous saviez de quelle timide et dévote tendresse ils l'entouraient tous les deux!

Ce vieux gentilhomme, si grave et si fier! Cette maîtresse de maison, qui n'avait su que commander en sa vie!

Je l'ai dit: c'était un esclavage.

Ces deux intelligences saines et hautes obéissaient au fou, comme l'enfant à son maître.

Aussi, ce fut un moment de joie radieuse, parmi tant de mornes douleurs, quand, après une journée d'inquiétudes et d'angoisses, le vicomte Étienne vint se délasser un instant entre son père et sa mère.

Quand il leur donna son front tour à tour.

Quand il mit, selon sa coutume, sa tête faible, voilée de magnifiques cheveux noirs, sur le sein du baron, qui la serra passionnément contre son cœur.

J'avais vu cela bien souvent, — et bien souvent cela m'avait émue.

Ce soir, mon émotion me serra l'âme.

Je ne sais quoi de fatal et de mortel était dans ces douceurs.

Ils étaient là, tous les trois, réunis, — un groupe admirable : trois cœurs qui se tenaient.

On eût dit qu'ils cherchaient à se serrer davantage. — Les deux chevelures blanches tombaient, caressantes, sur ces bruns anneaux.

Le père et la mère échangeaient un baiser dans le baiser qu'ils donnaient en commun au fils adoré.

Et le fils, comme enivré de ce triple amour, répétait en extase :

— Aimez-moi !... aimez-moi, mon père et ma mère !...

Cependant on ne parlait pas de la morte.

Il y avait quelque chose qui n'était point commun entre ces trois âmes.

Le fils voulait son deuil à lui tout seul.

— Nous t'aimons, Étienne !... Oh ! ton père t'aime mieux que moi !

La mère disait cela.

Et le fils les regardait tous deux tour à tour.

Ses grands yeux attendris caressaient ces deux têtes où l'âge avait respecté la beauté.

— Je ne sais pas, disait-il, — je ne sais pas, moi, ma mère... c'est un sentiment que la nature n'explique pas... peut-être est-ce parce que mon père vous a faite si heureuse... pendant si longtemps... mais mon cœur est à lui comme à vous.... rien ne saurait borner mon admiration et ma tendresse... Mon père, c'est mon Dieu ici-bas.... ce qu'il fait est beau, ce qu'il dit est bien... son souffle est ma force, son regard me donne la vie... Oh! s'il mourait avant moi, je sens que je blasphémerais!...

— Étienne!.... murmura la baronne.

Elle tendit la main à son mari furtivement.

Leurs regards s'unissaient à remercier Dieu.

— Serrez-moi, serrez-moi, mon père, reprenait Étienne, — serrez-moi bien fort contre vortre poitrine... serrez-moi comme vous m'aimez!

Un rayon de jeunesse était dans les yeux du vieillard. Ses bras entourèrent Étienne d'une étreinte impétueuse, tandis qu'il murmurait:

— Joie de mes derniers jours! mon enfant! mon amour!...

Mais on ne parlait pas de la morte.

Et quand, après ces élans, le groupe de famille se fut séparé, — quand les deux vieillards gagnèrent le lit pour donner à leur fille le baiser suprême, je vis Étienne dont les paupières se baissaient sur ses prunelles sombres.

Il n'aimait pas qu'on s'approchât de sa sœur. Il lui avait fallu ma main, à moi, pour soutenir la tête de la morte.

Le baron et la baronne se retirèrent, heureux, — autant que le bonheur peut être dans le deuil. Nous restâmes seuls, le vicomte Étienne et moi. Étiennette dormait dans sa chambre.

Le vicomte suivit de l'œil ceux qui s'en allaient, et, se tournant vers moi, il dit:

— Calomnies! mensonges! Dieu est dans leurs yeux si bons!... Mon cœur battrait-il avec délices sur ce cœur, s'il y avait du sang entre deux?....

Pourquoi ne répondis-je pas, moi, si encline à plaider cette cause?

C'est que la prunelle du fou brûlait. — C'est qu'il était fou. — C'est qu'il enleva sa sœur dans ses bras avec folie en lui criant:

— Toi qui as douté, tu as mérité de mourir!

Puis, quand il l'eut mise dans la bière doublée de satin noir, tout son être se fondit en larmes. Il resta agenouillé ou plutôt accroupi, les mains jointes sur le rebord de la bière. Sa poitrine tressaillait à chaque sanglot.

Soudain, sa pensée vira. Il glissa vers moi un regard sournois.

— On n'a jamais vu cela, n'est-ce pas, Suzanne, murmura-t-il, — un fils qui aime son beau-père autant que sa mère ?... Mais voyez-vous, Suzanne, c'est à cause de ma mère... je vous le promets... je vous le jure... c'est parce que, depuis vingt-huit ans, cet homme s'assied à ses côtés comme l'ange de la consolation et de la paix.

Il se pencha, et la soie de sa grande chevelure couvrit tout le visage de sa sœur.

Je venais de les regarder l'un après l'autre : la morte et le vivant. Ils se ressemblaient ; c'était le vicomte surtout qui avait dans ses traits la beauté de la femme.

Il eût fallu le pinceau d'un grand artiste pour rendre les merveilleuses délicatesses de cette tête extraordinaire et fatale.

Plusieurs fois, car notre esprit cherche incessamment à tout expliquer, je m'étais dit : c'est peut-être la nature qui parle dans ce mutuel amour du beau-père et du fils.

Le vicomte du Rocray, l'autre vicomte, celui qui mourut la nuit même où naissait son héritier, avait des soupçons. C'étaient ces soupçons qui le rendaient fou. — Et sur qui se portaient ses soupçons ? précisément sur le baron d'Anod...

Et le baron d'Anod vint à point, — cette nuit même...

C'était la seconde fois qu'il venait.

Entre ses deux visites, neuf mois s'étaient écoulés...

Mais non, mille fois non! mes doutes étaient insensés comme les soupçons du mari. Le portrait du dernier vicomte était dans la chambre de la baronne. Je l'avais vu. Vous eussiez dit, en regardant le fils, une vivante copie du portrait de son père.

Et cette folie, — cet héritage! Étienne ne portait-il pas là le fatal stigmate de sa légitimité!

La nuit s'avançait. L'aiguille de la pendule était tout près des douze heures.

Étienne rejeta ses cheveux en arrière et se mit à disposer le corps. Comme il arrive parfois, Mme de Faillay était bien plus belle morte que vivante. Je ne sais quelle jeunesse lui était revenue dans l'immobilité du trépas. De loin, ses lèvres calmes semblaient sourire.

Étienne fut longtemps à l'arranger dans sa bière. Il y mettait un soin amoureux et une sorte de coquetterie.

Il voulait ses deux bras librement arrondis et les mains jointes comme celles des statues couchées sur les tombeaux. — Il mit un coussin sous la tête, dont il avait peigné et lissé les cheveux.

— Venez, Suzanne, me dit-il ; — je ne trouve plus les paroles de la prière... priez, moi, je répéterai.

Nous priâmes. — Et chaque fois que je m'arrêtais, Étienne me disait:

— Encore! encore! Je vois son âme qui est ici aux aguets... elle nous écoute... nos prières la font sourire...

Vers une heure et demie, Étienne me fit signe de m'arrêter.

— Allez vous reposer, Suzanne, me dit-il, je ne la clouerai que demain... Étiennette dort, pauvre enfant!... Cela la réveillerait...

J'allai m'étendre sur le lit de ma pauvre Marie.

Je n'espérais pas dormir, mais la fatigue accablante me dompta. Mes yeux se fermèrent.

Un baiser m'éveilla en sursaut. C'était Étiennette qui s'était levée et qui se jouait auprès de mon lit.

— Je la sais tout entière! murmura-t-elle; maman dit toujours que je ne peux pas me souvenir...

Le bon Dieu console
L'âme qui s'envole
Hors de sa prison.

— Couchez-vous, chère enfant, dis-je; il fait froid et vous êtes demi-nue.

— Il fait froid?... répéta-t-elle. Oh! oui...

c'est le cœur qui a froid... Écoute donc comme je la sais bien!

Elle mit sa tête auprès de la mienne sur l'oreiller et chanta:

L'âme peut aller
Plus haut qu'un nuage,
L'oiseau peut voler
Où le soleil nage...
Ouvrez-moi ma cage:
Je veux m'envoler!

Elle se redressa en sautant de joie, et se prit à valser au son de sa propre voix.

Puis elle se coula, grelottante, dans son lit, où j'allai la couvrir.

Une pensée me tourmentait. Il fallait bien annoncer à Maxime l'enlèvement de Marie. Mon silence eût augmenté ma responsabilité.

Entre deux et trois heures du matin, j'ouvris le petit secrétaire où mes deux élèves serraient leurs cahiers, et je commençai une lettre.

Je dis à Maxime ce qui s'était passé, en quelques lignes écrites avec une incroyable fatigue. Mais j'éprouvai une facilité soudaine et un vrai soulagement, quand je passai au récit de mon étrange entrevue avec l'employé supérieur de la préfecture de police.

Il me semblait que le prince verrait clair dans cette brume. M. Philarète Pantois, malgré ses petits ridicules, me laissait une impression favorable et amie.

Je rendis compte à Maxime des quelques paroles échangées entre moi et M. de Gérin.

Je n'avais pas à lui dissimuler quelle était mon impuissance.

Mais qu'on me donnât une arme, j'étais prête à m'en servir.

Je le lui dis. Je lui demandai ses instructions. Ma dernière phrase réunit ensemble Marie et Eugénie Mutel, qui avaient les mêmes persécuteurs.

J'adressai ma lettre à M. le marquis d'Avonzac, ambassadeur à Naples.

Quatre heures sonnèrent. Le vicomte m'appela.

— Il est temps d'aller vous préparer, Suzanne, me dit-il; — à cinq heures, nous serons en route.

— Je vous ai prévenu que mon intention était de rester, répondis-je.

Il fronça le sourcil et me regarda avec colère.

Puis, sans insister, il s'agenouilla devant la bière qu'il venait de fermer, et se mit à la clouer.

Ces coups de marteau, chacun le sait bien, ont un son qui retentit jusque dans le cœur.

— Qui est là? demanda de sa chambre Étiennette réveillée.

Le vicomte me fit un signe impérieux de me taire et de rester.

Le marteau répondit seul à la question de la pauvre Étiennette.

— Qui est là? demanda-t-elle encore.

En même temps, la porte du carré s'ouvrit. Michel venait chercher les derniers ordres.

Peu d'instans après, le baron et la baronne arrivèrent en costume de voyage.

— Mère!... mère!... cria Étiennette avec le frivole courroux d'un enfant gâté; — c'est toi que j'entends... viens donc!

La baronne voulut se rendre à cet appel.

Le vicomte lui dit:

— Restez!

Puis il ajouta d'un ton de reproche:

— Suzanne nous quitte. Il y a trop de tristesse pour elle dans notre maison.

— Elle nous quitte! répéta la baronne avec une sincère affliction.

— Elle reste à Paris? demanda le baron.

J'ouvrais la bouche pour protester contre les dernières paroles d'Étienne, lorsqu'une forme blanche passa entre les deux vieillards.

Étiennette vint tomber dans mes bras.

— Mère! oh! mère! s'écria-t-elle en pleurant à chaudes larmes; j'ai rêvé que tu étais morte!

Il y eut un morne silence.

Moi, je ne saurais dire ce qui se passa dans mon cœur.

Cette enfant m'avait témoigné souvent jus-

qu'alors une singulière défiance, presque de l'aversion.

Pendant que tout le monde m'aimait dans cette maison, elle seule s'éloignait de moi.

Elle m'avait dit un jour: Depuis que tu es ici, ma mère pleure...

Et maintenant sa folie me choisissait. C'était moi qu'elle prenait pour sa mère.

Je la pressai contre ma poitrine, et je sentis mes yeux se mouiller.

Étienne dit tout bas en nous regardant toutes deux:

— Prie-la bien de ne pas nous quitter, Étiennette!

Étiennette se dégagea de mes bras par un brusque mouvement et se laissa tomber à deux genoux.

— Nous quitter! toi! ma mère! fit-elle; et pourquoi?..

La lumière frappait en plein mon visage. Elle avait les yeux sur moi. Son pauvre esprit hésita un instant.

— Je ne sais plus... balbutia-t-elle; — ma mère est jeune... Dans le rêve, ma mère était morte...

Elle vit la bière et demanda:

— Qu'est-ce que cela?

Personne ne répondit. — Je vis une vague terreur dans ses yeux.

Je lui tendis les bras.

— Si tu n'es plus là, mère, me dit-elle, — je mourrai!

Je regardai les deux vieillards, qui étaient devant moi dans une attitude suppliante.

— Prie-la bien! prie-la bien! ma petite Étiennette, dit encore le vicomte.

Elle mit sa tête dans mon sein.

— Tiens! murmura-t-elle, — je la sais maintenant... jusqu'au bout...

L'âme peut aller
Plus haut qu'un nuage;
L'oiseau peut voler
Où le soleil nage...
Ouvrez-moi ma cage:
Je veux m'envoler!..

Ses deux mains se nouaient derrière mon cou. Ils étaient là, le vicomte Étienne et les deux vieillards. Leur silence m'implorait éloquemment.

— Eh bien! dis-je, — tant qu'elle me prendra pour sa mère...

— Celle qui est auprès de Dieu vous entend, Suzanne, m'interrompit le vicomte; — Dieu vous récompensera!

FIN DU LIVRE XII.

LIVRE XIII.

I

De notre arrivée au Rocray.

Ce livre sera court.

Je n'ai pas inventé à plaisir ces grandes douleurs comme on compose un apologue pour en extraire la moralité.

Je n'ai pas même recherché ces enseignemens inouïs.

Ils naissent sous ma plume, qui poursuit le simple récit des aventures de ma vie.

Oh! oui! Dieu se souvient! Oh! oui! sa justice est patiente! L'expiation tarde parfois, mais il faut la subir dans ce monde ou dans l'autre.

Ces prodigieux châtimens se sont déroulés devant mes regards.

J'ai vu tout ce sang mêlé à toutes ces larmes.....

C'était une froide et sombre soirée de la fin de mars. Nous avions voyagé tout le jour dans les brouillards et sous la bruine.

Les vitres des portières, chargées d'humidité, emprisonnaient le regard.

Nous étions cinq dans la voiture: le baron, la baronne, le vicomte, Étiennette et moi.

La dépouille mortelle de Mme de Faillay voyageait avec nous dans le compartiment de derrière.

Tout le long de la route, dans les villages, on se signait. Nous étions un enterrement.

Quand on changeait de chevaux, car nous allions en poste, postillons et palefreniers se parlaient à voix basse. — Puis la voiture partait sans ce joyeux accompagnement de cris qui suit toujours le premier claquement du fouet.

Il y avait parmi nous un grand silence.

Le vicomte seul aurait pu le rompre, car on lui laissait toutes les initiatives. Mais il ne lui plaisait pas de parler. Il était absorbé dans un recueillement morne.

Il avait pris place, au fond, entre son père et sa mère.

Sa main droite était dans les mains du baron, sa main gauche caressait les mains de sa mère. — Tous deux le regardaient à la dérobée, parfois.

J'étais sur la banquette du devant, avec Étien-

nette, qui voulait avoir sans cesse sa tête sur mon sein.

Elle m'appelait toujours sa mère.

Sa folie était douce.

De temps en temps, cependant, elle se redressait tout-à-coup et dirigeait autour d'elle ses regards égarés et inquiets. Quelque chose lui manquait. Elle cherchait. Une lueur voulait se faire dans la nuit de son intelligence.

Mais c'étaient comme des éclairs fugitifs et vains; le voile retombait. Les ténèbres s'épaississaient. — Elle remettait sa jolie tête souriante sur ma poitrine, en murmurant:

— Maman, qu'ai-je donc aujourd'hui?

Une fois, vers deux heures après-midi, le vicomte ouvrit la portière.

C'était entre Beaumont et Méru, — un paysage plat, noyé dans la brume épaisse.

Le long de la route, on voyait sortir du brouillard les arbres aux branches noires et dépouillées.

Puis, — çà et là, — une maison triste, dont les toits mouillés dégouttaient.

Sur le seuil, il y avait une ménagère, filant d'une main, de l'autre retenant l'enfant qui voulait courir dans l'eau de la route.

La ménagère regardait et faisait le signe de la croix, tandis que l'enfant, étonné, l'interrogeait.

Les gens qui demeurent sur les grands chemins connaissent ces voitures funèbres.

Et c'est grande pitié pour eux que cette fantaisie des riches qui ont des préférences entre les cimetières.

Où n'est-on pas bien pour dormir le dernier sommeil?

Ici ou là, qu'importe? pourvu que la terre soit bénie et qu'il y ait une croix?

Le vicomte guettait. Ce n'était pas pour rien qu'il avait ouvert la portière.

Nous arrivâmes à une maison presque neuve, derrière laquelle il y avait un bon verger. Le vicomte dit: C'est ici.

— Ho! la femme! cria-t-il au-dehors.

Une paysanne sortit de la maison et vint à l'appel.

Dès qu'elle eut regardé le vicomte, elle cria à son tour:

— Les enfans! les enfans! venez saluer la bonne dame!

Et toute une petite famille s'élança hors de la maison.

Le cocher s'était arrêté. Les enfans vinrent en sautillant dans la boue, tandis que la femme, moins ingambe, se hâtait par derrière en disant:

— Petiots, souhaitez à la dame un bon voyage et une bonne santé.

Il paraît qu'en partant du Rocray, Mme de

Faillay avait eu fantaisie de s'arrêter devant cette maison, pour caresser les beaux enfans qui jouaient sur le seuil.

Les petits paysans du Nord savent mendier, quoi qu'on dise, presque aussi bien que les petits paysans de l'Ouest. Les petits paysans sont les mêmes partout. Les grands paysans aussi. Mme de Faillay avait vidé sa bourse.

Aussi se souvenait-on de la bonne dame, — qui avait peut-être encore une bourse à vider.

— Bon voyage! bonne santé! bonne santé! bon voyage!

Il y avait encore une bourse. Ce fut le vicomte Étienne qui la jeta.

— La bonne dame est morte, dit-il; — priez pour nous!

Et il referma la portière en criant au cocher:

— Allez!

La mère et les enfans se mirent à réciter bruyamment des prières sur la route.

Les chevaux reprirent le trot de poste.

D'où j'étais placée, je pouvais voir le chemin parcouru. Au premier coude, j'aperçus de loin la mère qui comptait l'argent et les enfans qui rentraient chez eux en faisant la cabriole.

La bruine tombait, quand nous changeâmes de chevaux pour la dernière fois à Noailles. Là, nous quittions la route de Beauvais pour

prendre celle de Bresle, car le château du Rocray est situé entre Bresle et Beauvais.

Il faisait nuit, quand nous passâmes à Bresle, la vieille ville aux maisons flamandes.

Au bout d'une demi-heure, je vis des deux côtés de la route deux énormes et noires murailles qui faisaient ombre à cette lumière transfuse que la lune invisible répand si abondamment dans le brouillard.

C'étaient déjà les futaies du Rocray.

Nous restâmes pendant une demi-heure encore dans un chemin montueux et difficile. Le pays avait changé d'aspect. Je crus voir des rochers et des ravins.

Nous nous arrêtâmes au milieu d'un pâtis qui me sembla très vaste et auquel aboutissaient trois larges avenues, dont le brouillard éclairé nous montrait vaguement les bouches.

Devant nous était une grille haute et monumentale.

Au-delà de la grille, d'énormes chiens aboyèrent et bondirent.

Michel sonna. — La cloche avait une voix rauque et plaintive.

Je pensais bien que cette masse noire et informe qui se dressait au-delà de la grille, c'était le château.

Dans les ténèbres, deux ou trois fenêtres s'allumèrent, puis des lueurs coururent de croisée en croisée.

Une porte basse s'ouvrit, à droite, dans la cour, et montra l'intérieur enfumé d'une cuisine. — Vous eussiez dit, au-travers de ces vapeurs, un tableau flamand qui tout-à-coup surgissait.

— A bas, Moustafa!... Tanaô, à bas, coquin!... à bas, Cybèle!... Te tairas-tu, Caporal, braillard sans dents!

Un coup de fouet retentit dans la cour.

Les chiens rampèrent en hurlant.

De tous côtés des sabots battirent clair sur le pavé mouillé.

Et cinq ou six voix se croisant:

— Les maîtres!... ce sont les maîtres!

— Pierre! Gervais! Abram! Prudence! les maîtres! voici les maîtres!

Quand on ouvrit la grille, douze ou quinze serviteurs étaient rangés en haie. La plupart portaient des lanternes ou des flambeaux.

Tous les hommes avaient le chapeau à la main.

Les femmes se précipitèrent aux portières.

— Bonjour, monsieur le baron... et madame!... et monsieur le vicomte!... et madame de Faillay!... et mademoiselle!

— Tout le monde en bonne santé?... Que Dieu soit béni!

Le concert prit fin subitement, parce que le vicomte dit:

— La paix!... Il y a la mort.

Il venait de descendre. Il se tenait debout au milieu de ses serviteurs.

Nous étions encore tous dans la voiture.

— Où est Abram? demanda le vicomte.

Un homme entre deux âges, portant le costume intermédiaire entre la veste du paysan et l'habit des citadins, sortit des rangs.

On chuchotait.

— Il y a la mort... il y a la mort...

Et les quatre énormes chiens allaient à pas de loup, flairant le derrière de la voiture.

— Abram, dit le vicomte, — après-demain matin, à la messe, tout le monde d'ici sera en noir.

— Qui donc est mort?... murmurait-on.

— La plus heureuse, répondit Étienne.

Puis il ajouta:

— Sophie-Louise du Rocray, dame de Faillay, a pensé à ses serviteurs avant de mourir... Vous aurez vos legs.

Il y a une chose certaine. Dans ces vieilles maisons, la domesticité n'abâtardit point.

Je ne dis pas que ces pauvres gens fussent insensibles à l'annonce d'une récompense méritée. Mais l'argent promis ne consola personne.

Du fond de la voiture, j'entendais qu'on pleurait.

Étienne vint donner la main au baron et à sa mère pour descendre.

Je vins la dernière avec Étiennette.

Tout ce monde me regarda. Nul ne me connaissait. Je remplaçais la morte qu'on aimait.

Dès ce premier coup d'œil, on se retira de moi.

— Mettez cette jeune demoiselle avec Mlle Étiennette dans la chambre de feu ma sœur, ordonna le vicomte; — déballez la bière; portez-la dans la bibliothèque; c'est là que je coucherai désormais.

Nous montâmes le perron.

Sous le vestibule, le vicomte Étienne donna le baiser du soir aux deux vieillards, qui se retirèrent aussitôt.

Je fus conduite avec Étiennette, tout endormie et affaissée, la pauvre enfant, à une chambre du premier étage, meublée avec un luxe tout moderne.

Je n'avais vu assurément rien de semblable dans l'hôtel de la rue des Blancs-Manteaux: commodes et consoles de Boule, psyché d'un goût Pompadour qui semblait empruntée à quelque boudoir du boulevard de Gand, lit rocaille aux tentures de lampas antique, garniture de cheminée émail et argent d'un inestimable prix.

Auprès du grand lit, dans l'alcôve parée comme une chapelle, il y avait une couchette en laque de Chine, couverte par un ciel de palanquin.

Ç'avait toujours été, sans doute, le lit d'Étiennette, car elle dit en entrant :

— Me voilà heureuse, mère !... J'avais envie de revoir notre maison !

Elle tourna un instant autour de la chambre, examinant chaque chose. — Puis elle se mit à genoux devant le prie-dieu.

Je n'ai pas besoin d'exprimer au lecteur le sentiment de malaise qui était en moi.

Toute autre chambre eût mieux valu que celle-là. J'avais vaguement l'idée que mon intrusion dans ce sanctuaire serait regardée par les gens de la maison comme une véritable profanation.

Peu d'instans après notre arrivée, une chambrière rustique entra.

Étiennette se leva de son prie-dieu et courut se jeter à son cou.

— Es-tu bien aise de nous revoir, Prudence ? s'écria-t-elle.

Prudence avait des larmes plein les yeux.

Elle me jetait des regards farouches.

— J'ai bien grandi, n'est-ce pas ? poursuivit Étiennette ; pourquoi ne dis-tu pas bonjour à ma mère ?

Prudence écarquilla ses yeux. Sa face de bronze-rouge prit des tons gris. Elle se recula.

Je lui fis signe de se taire et de s'approcher de moi.

Elle obéit avec une répugnance manifeste.

— Votre pauvre jeune maîtresse a été frappée trop violemment, lui dis-je; elle a perdu l'usage de sa raison... elle me prend pour sa mère...

D'un geste involontaire et rude, Prudence me repoussa. — Puis, le visage écarlate :

— On vous demande bien pardon... fit-elle; — on ne l'a pas fait exprès.

C'était bien vrai, la pauvre fille.

Elle essuya ses gros yeux baignés avec le coin de son tablier.

— V'là donc le malheur dans la maison! fit-elle.

— Mais dis-moi donc des nouvelles, Prudence! s'écria Étiennette; — où est Marie?

— Quelle Marie? demanda Prudence.

— Marie... Est-ce que je n'avais pas une Marie que j'aimais?... Où donc étions-nous quand j'avais Marie?...

Elle s'élança vers moi et me prit par les deux épaules.

— Es-tu Marie? fit-elle.

Puis sa tête tomba lentement sur sa poitrine.

— Mère! oh! mère! murmura-t-elle; — il me semblait bien qu'il y avait une Marie!... Qu'avons-nous donc tous dans notre tête?... Est-ce vrai que nous héritons de ce mal?... Qu'avons-nous fait à Dieu, ma mère?...

Prudence fondait en larmes. Elle se pencha devant la cheminée pour cacher son visage et commença à dresser le feu.

— On vous demande, me dit-elle, si vous voulez manger.

Étiennette répondit:

— Du lait! du bon lait du Rocray!... Sont-elles bien grasses, mes belles vaches?... Oh! fais vite du feu, Prudence... j'ai froid... j'ai grand froid!

Elle se mit à grelotter. Ses dents claquèrent.

— T'ai-je dit que j'avais rêvé?... me demanda-t-elle; mère était sur un lit... J'ai touché ses joues, qui étaient froides comme le marbre... Prends-moi dans tes bras!

Je la réchauffai dans mon giron, tandis que Prudence, jalouse, me regardait en dessous.

Étiennette lui dit:

— Quand on est froid comme cela... c'est qu'on est mort.

Et à moi:

— J'ai peur de rêver encore de cela, si je m'endors... Porte-moi dans mon lit... Es-tu assez forte?... C'est que je deviens lourde.

Prudence me l'arracha plutôt qu'elle ne me la prit. Elle la porta comme un enfant. Étiennette me souriait par-dessus son épaule et chantait:

Je sais un oiseau
Triste dans sa cage...

— Bonne nuit, mère! s'interrompit-elle; je serai guérie demain.

Elle dormait.

Prudence avait une envie démesurée de savoir. Je donnerai tout d'un coup une idée de ses répugnances et de ses défiances à mon égard en disant qu'elle ne m'interrogea point.

Elle alluma le feu, dont la chaleur fit craquer les hautes boiseries, puis elle vint se planter devant moi en répétant :

— On demande si vous voulez quelque chose à manger.

II

Où j'entre dans la chambre du meurtre.

Je m'assis auprès de la cheminée. Je pris un livre qui était sur la tablette, — le livre où sans doute Mme de Faillay avait fait sa lecture du soir, la veille de son départ du Rocray.

C'était un roman. Mon esprit n'était pas dans le courant d'idées qu'il faut pour goûter ces imaginations frivoles. J'allais fermer le livre, lorsque j'aperçus, au milieu de la page cornée, des marques faites au crayon. Il y avait aussi quelques mots écrits en marge.

Mon attention fut excitée.

Le crayon soulignait les phrases suivantes:

„J'ai vu des arbres robustes et fiers lever vers le ciel leurs rameaux chargés de verdure. Le temps les respectait; la tempête n'avait pu les abattre. Il fallait, me disais-je, il fallait des années, des siècles peut-être pour user la vigueur de cette sève. Je passais le lendemain; les fleurs flétries pendaient; le sol était couvert de feuilles jaunes et molles.

„Puis, au premier souffle de brise, l'arbre, à peine effleuré, tombait.

„Lui qui avait résisté à tout! lui, le géant, vainqueur du temps et de la tempête!

„Je me demandais alors: Qu'y a-t-il donc de plus fort que la tempête et que le temps?

„Ce qu'il y a?.. Il faut regarder l'endroit où l'arbre s'est brisé. Une petite place noire marque la blessure. Dans la blessure, l'instrument qui l'a faite est resté.

„C'est un ver, petit, ignoble, impur! c'est un ver qui est plus fort que le temps et que la tempête!...

„Les grandes races sont comme les grands arbres ...“

Ici finissait la trace du crayon.

Les mots écrits en marge étaient ceux-ci:

„Les romans sont des livres dangereux, „parce que, seuls, parmi les livres, ils disent „la vérité de la vie.“

Je reposai le volume sur la tablette de la cheminée.

J'avais le cœur serré. Tout en moi était malaise.

Oui, cela est bien vrai. Parfois, le roman, cette chose abjecte, quand on la confectionne à l'usage de ces messieurs et de ces dames, pour qui l'existence n'est qu'une ébriolante polka, cette chose empoisonnée, quand je ne sais quel génie foudroyé y met la mauvaise foi de ses rancunes, sa passion, rancie par la vieillesse, son impiété, sa révolte, parfois le roman est profondément la vérité de la vie.

Il dit tout ce que les professeurs essaient de balbutier dans la langue mal faite de leur philosophie.

Il est la pomme que mordit notre mère Ève.

Il est la science du bien et du mal.

Au siècle où nous sommes, pourquoi le cacher, puisque c'est l'évidence éclatante? le roman a été la plus haute et la plus puissante de toutes les chaires.

On s'est moqué de lui. De quoi ne se moque-t-on pas en notre joyeux pays? Il a répondu à coups de massue. Les hommes graves l'ont méprisé du haut de leur solennelle inutilité; il a pris les hommes graves à poignée et les a jetés tout effarés, avec leurs fracs noirs et leurs cravates blanches, dans le tourbillon poudreux d'une révolution.

Oui, cela est bien vrai : le roman est une force.

Rien ne dit la vérité comme une fiction...

Et ici, dans ces lignes, marquées par Mme de Faillay, première feuille tombée du grand arbre, quelle prophétie ! quel enseignement !

Il y avait un ver. Le ver rongeait l'écorce et le bois depuis des siècles. Le ver touchait à la moelle. Pauvre petite Étiennette ! L'arbre avait déjà ses jeunes fleurs flétries.

L'arbre allait tomber. Je le sentais. Je le savais.

Allais-je être écrasée par sa chute ?...

C'était une nuit muette, une nuit aveugle. Aucun bruit ne venait du dehors, sinon la sourde chanson des futaies que le vent tourmentait au loin.

J'allai à la fenêtre et j'essayai de voir.

La bruine se collait aux vitres comme un impénétrable rideau gris.

Comme je revenais à la cheminée, Étiennette me parla du fond de son alcôve.

— Te souviens-tu, me dit-elle, — Marie voyait toujours sa mère ?... Je l'aimais bien, Marie !... Où donc est-elle ?

Sa voix me parut changée. Je pénétrai dans l'alcôve.

Je pris sa main. Elle avait une fièvre ardente.

Mon nom qu'elle prononça me fit tressaillir. Elle me reconnaissait. Sa folie faisait trève.

— Pourquoi êtes-vous ici, Suzanne? murmura-t-elle; — il fait trop chaud sous ce ciel de Naples. Je voudrais revenir chez nous.

Puis, avec fatigue:

— Maman dort... ne l'éveillons pas.

Elle referma les yeux. Je soulevai légèrement le rideau pour la mieux voir. Un large cercle bleu était autour de ses yeux. Sous ce bistre, ses pommettes ressortaient enflammées.

En s'assoupissant de nouveau, elle murmura:

— Oui... oui... Marie voyait toujours sa mère... et la mère de Marie était morte...

Je me jetai tout habillée sur le lit de Mme de Faillay.

Il me semblait que je campais dans cette maison.

A peine étais-je étendue qu'un bruit singulier vint rompre tout-à-coup le silence de la nuit. Cela montait du rez-de-chaussée. On eût dit des ouvriers travaillant sans précaution et comme en plein jour.

Étiennette s'éveilla deux ou trois fois, disant:

— C'est comme hier... On ne peut plus dormir... Autrefois, on n'entendait pas de marteau, la nuit.

J'essayai de réfléchir à ce que pourrait être

mon rôle dans cette maison qui chancelait, écrasée par une malédiction mystérieuse. Il me fut impossible d'ordonner mes pensées. Mon esprit errait d'une chose à l'autre. Il s'élançait au loin de préférence. Je voyais Gustave et Maxime. Ils me souriaient tous les deux en se tenant par la main.

Puis, c'étaient des impressions plus lointaines encore : les du Meilhan passaient devant mes yeux comme une procession lente et triste. Il me semblait qu'ils étaient tous en deuil.

Et tour à tour Zoé, Lily, maman marquise et le vieil Antoine tendaient vers moi des bras supplians.

J'entendis sonner quatre heures. Ce bruit étrange continuait toujours au rez-de-chaussée.

La dernière fantasmagorie qui glissa dans mon rêve éveillé fut l'image de la belle Irène, telle que je l'avais vue sur la petite boîte d'or de M. Philarète Pantois, employé supérieur. Irène avait l'air de me braver en me montrant du doigt les du Meilhan vaincus.

Ma pensée tourna, faisant effort une fois encore pour se replier vers ma situation présente, à laquelle l'idée de Philarète Pantois me ramenait. Mais mon cerveau s'engourdit. Je dormais.

Les cloches de la paroisse voisine, qui sonnaient à toute volée, m'éveillèrent. C'était un

samedi. On tintait le glas de Mme de Faillay, dont le service devait se faire le lendemain dimanche.

Je me levai. La pauvre petite Étiennette était plongée dans un sommeil lourd. Elle me parut au jour considérablement changée. Je redoutais pour elle le réveil qui peut-être amènerait une heure lucide et la conscience de son malheur.

— La lampe qui brûlait encore sur la cheminée n'avait pu me montrer toutes les mignardes magnificences de cette pièce, dont on avait voulu faire évidemment pour la fille chérie de la maison un petit paradis. Tout était charmant, tout était précieux. — C'était un boudoir-bijou de la Chaussée-d'Antin transporté au milieu de ces rudes campagnes.

Il y avait deux portraits à mi-corps, de grandeur naturelle : celui de M. de Faillay, sans doute, un homme entre deux âges, au front étroit, à la bouche sèche, et celui de Mme de Faillay, qui réellement vivait sur la toile.

Elle avait dû être très belle. Elle avait dû souffrir beaucoup.

La chambre avait deux fenêtres qui, toutes deux, donnaient sur un petit balcon rocaille, de forme arrondie, fermé par une balustrade en fer forgé, au chiffre d'Étienne du Rocray.

J'ouvris et je montai sur le balcon.

D'après ce que j'avais vu du pays, je ne m'attendais pas du tout au paysage qui s'offrit à mes yeux.

Aux jours d'été, ce devait être une riante et délicieuse demeure.

Le château, dont je voyais les deux ailes en retour, était de grand style et asseyait d'une originale façon ses logis, bâtis au temps de Louis XIII, parmi les restes encore vigoureux d'une enceinte de remparts qui devaient dater de François Ier.

Le tout était situé sur une éminence qui dominait à perte de vue les chênaies, les grandes tenues de sapins, — les guérets riches, — les pauvres tourbières.

A droite, entre un marais et un bois taillis, le village de Beaumont-Saint-André groupait ses maisons grises, — troupeau de pierre, mené par son berger, l'église moussue, gothique et serrée dans son écheveau d'arcs-boutans comme un cocon dans sa bourre.

Vous eussiez dit une petite cathédrale, et son clocher flamand, d'où montait le glas, était ajouré plus qu'une guipure de Hollande.

A gauche, c'était la grande route de Beauvais, courant parmi les futaies.

Au-devant de moi, le jardin, immense et dessiné selon l'art de Lenôtre, — l'étang par-delà le jardin : un vrai lac avec des forêts de roseaux ; — par-delà l'étang, des prairies à

perte de vue, où paissaient les grands bestiaux du Nord.

Tout cela était si calme que l'âme y prenait un soulagement.

Il semblait que tout malheur dût se guérir au contact de ces vastes tranquillités.

Entre les parterres et moi, il y avait le rempart, converti en terrasse, et sur lequel devait s'ouvrir la chambre située au-dessous de la mienne.

Le rempart s'élevait à pic au-dessus d'une douve qui le séparait des jardins.

La douve et le rempart finissaient juste à la deuxième croisée de ma chambre, qui appartenait à l'aile droite du manoir. Au-delà, c'est-à-dire devant la façade, la douve comblée et le rempart jeté bas formaient un talus fleuri et de pente très rapide, qui conduisait du perron aux jardins.

Cette disposition venait du site même. La cour d'honneur était à plus de trente pieds au-dessus du parterre.

Comme j'étais accoudée sur mon balcon, regardant le paysage et mesurant la profondeur de la douve: un vrai précipice, — je vis sortir de la chambre située immédiatement au-dessous de moi le vicomte Étienne, tête nue et en bras de chemise.

Il avait un marteau à la main; ses cheveux étaient lourds de sueur.

Il venait sur la terrasse pour moi, car il leva la tête aussitôt.

— Descendez, Suzanne, je vous prie, me dit-il en essuyant son front; vous allez voir si nous avons fait de la bonne besogne.

— Étiennette est malade, répondis-je; je n'ose la quitter.

— Ce ne sera rien... ce ne sera rien! me répondit-il avec impatience; il s'agit bien d'Étiennette!... Venez voir... vous avez du goût... Je veux votre avis sur tout cela!

Il se promenait à longues enjambées sur la terrasse. Il était affairé encore plus qu'agité.

Je rentrai dans la chambre, et comme j'allais descendre, Prudence montra sa figure rouge et hâlée à la porte de l'escalier.

— On vient vous demander, me dit-elle sans me regarder, ce qu'il vous faut pour déjeûner.

— Je déjeûnerai tout à l'heure, ma bonne fille, répondis-je; M. le vicomte m'appelle... Restez auprès de votre jeune maîtresse jusqu'à ce que je sois remontée.

Prudence démasqua le seuil pour me laisser passer. En me retournant, je la vis qui courait à l'alcôve. Heureusement, le tapis étouffait le bruit de ses gros souliers à semelles de bois.

— Ne l'éveillez pas!... dis-je.

Et je descendis.

Le vicomte m'attendait à l'étage inférieur.

Il me fit entrer tout de suite dans sa chambre.

Chacun sait que les impressions lugubres s'amoindrissent au grand jour, surtout le matin. Si j'avais pénétré pour la première fois la nuit dans cette pièce, dont je savais la funeste histoire, j'aurais été frappée plus douloureusement encore. C'était là que le dernier vicomte du Rocray, le père de Mme de Faillay et d'Étienne, avait rendu le dernier soupir, la gorge tranchée par un rasoir.

C'était la bibliothèque.

Mais le grand jour et les premiers rayons du soleil se jouant sur la dorure des sévères in-folios ne purent empêcher la chair de poule de me venir.

Tout était en désordre dans la chambre.

On devinait déjà quelle était l'idée du vicomte Étienne.

Une moitié des murailles était tendue de noir, ainsi qu'un buffet d'orgue, placé entre les deux fenêtres.

Michel et lui avaient travaillé la nuit entière comme des ouvriers.

Des rouleaux de serge noire étaient çà et là sur le parquet. On avait mis la bière de Mme de Faillay sur le lit dressé dans l'alcôve, — car le dernier vicomte couchait dans cette pièce.

— Tenez, Suzanne, me dit Étienne d'un ton délibéré, voilà les taches de sang... Les voyez-vous?... ici!

Je les voyais.

— Cela ne s'efface pas, poursuivit Étienne; c'est du moins le préjugé vulgaire... La table était ici, chargée des livres de médecine qu'il lisait le jour et la nuit... Là se trouvait son fauteuil... Je me souviens de tout cela... Quand j'ai atteint mon âge de raison, rien n'avait encore été dérangé... On a ôté le fauteuil et la table... mais la tache est toujours là... depuis l'heure où je suis né!

Il jeta sur moi un fauve et rapide regard.

— Trouvez-vous tout cela bien, Suzanne? me demanda-t-il brusquement.

Comme je ne répondais pas, il reprit avec la volubilité d'un boutiquier qui pare sa marchandise:

— Ce sera bien... j'en suis sûr... Quand on voudra des livres, on soulèvera les tentures... Il faut des tentures partout... partout!... Avez-vous remarqué une chose? notre écusson même est de deuil?...

Il traça un demi-ovale avec la pointe de son pied sur le parquet.

— La place des cierges, dit-il; au milieu sera ma sœur... Quand les autres viendront, on élargira le cercle...

— Allons, Michel! s'interrompit-il, — Su-

zanne a tout vu... Suzanne trouve cela très bien... A la besogne! à la besogne!

Il déroula un paquet de serge avec ardeur et se mit à la mesurer en chantant.

III

Où j'entrevois la conscience du baron d'Anod.

On crut que la pauvre petite Étiennette allait recouvrer la raison. A mesure que son mal s'aggravait, la mémoire et l'intelligence semblaient renaître en elle.

Elle cessa dès le premier jour de m'appeler sa mère.

Le dimanche, au matin, elle me dit:

— Je sais bien que maman est morte.

C'était quelque chose de poignant que de voir cette pauvre jolie créature combattre ce sommeil de la démence qui était son seul refuge.

Quand les cloches commencèrent à tinter pour le service, entre la première messe et la grand'messe, elle dit encore:

— C'est pour ma mère!

Mais, peu de minutes après, le délire la prit.

Elle parla de bal et de parures. Elle voulait danser. Elle chantait.

Ce fut en revenant de l'église de Beaumont-Saint-André que les dépouilles mortelles de Mme de Faillay furent installées sur un lit de satin blanc, au milieu de la bibliothèque.

On alluma autour de ce catafalque des cierges dont la lueur devait vivre désormais autant que le nom du Rocray lui-même.

Étienne, qui avait suivi sa sœur à l'église, rentra en même temps qu'elle dans la chambre de deuil. Il n'en voulait plus sortir, disait-il.

Son père et sa mère témoignèrent l'intention de le visiter.

Il leur fit défendre la porte.

Au contraire, il désirait m'avoir sans cesse auprès de lui.

Il me faisait regarder les tentures, il me donnait des larmes d'argent à découper, puis à coudre sur la serge noire.

Il me disait:

— C'est bien, n'est-ce pas?... rien ne manque.

Et me montrant sa sœur:

— Qui donc l'aurait mieux embaumée?

Il n'y avait pas à s'y tromper, la folie faisait d'incessans progrès.

Le dimanche au soir, il me prit tout-à-coup par la main.

Il venait de passer plus d'une demi-heure à regarder la tache de sang d'un air farouche.

— J'ai soif d'embrasser mon père et ma mère! me dit-il.

— Voulez-vous que je les aille chercher? demandai-je.

— Non... non... répliqua-t-il avec une sorte d'horreur; pas ici... pas encore... je ne les y verrai qu'une fois!...

Je ne comprenais pas, je l'affirme.

Mais, vaguement, je prenais cela pour une menace.

Un pressentiment pesait sur moi, terrible et lourd comme les fatalités antiques.

Il y avait pour moi dans cette maison, où soufflait le vent du malheur, il y avait un deuil sans nom. L'esprit des vengeances divines planait dans l'air. Il semblait qu'on dût flairer cette redoutable odeur de carnage qui était sous le toit des Atrides.

Et croyez-vous qu'il faille toujours un palais de roi pour abriter la grande tragédie?...

Étienne s'élança dans l'escalier, avide qu'il était de bonnes larmes et de caresses.

Les deux vieillards étaient au salon, tristes et silencieux.

Je vis le même sourire naître sur leurs pauvres bons visages à l'aspect du fils bien-aimé.

Ils firent une place à Étienne, entre eux deux.

Et ce fut encore une de ces débauches de

tendresse auxquelles j'avais plus d'une fois assisté.

Le beau-père dit:

— Pourquoi t'éloignes-tu de ta mère si longtemps, mon enfant chéri?

— Parce qu'il y a un démon en moi, mon père, répliqua Étienne, un démon que vous chassez avec un baiser... Le démon jaloux qui nous voit trop heureux dans nos chères tendresses... et qui travaille... et qui s'efforce...

— Ah! s'interrompit-il, Dieu est trop bon pour que jamais nous soyons séparés!

Moi, j'écoutais et je prenais en pitié mes terreurs insensées.

Il n'y avait là qu'un pauvre jeune homme à l'esprit faible et frappé, entre deux saints vieillards qui vivaient de résignation et d'amour.

La maison des Atrides, grand Dieu!

La maison du malheur, c'est vrai, mais du malheur chrétien, pacifiquement supporté!

Je remarquai ce fait au milieu de l'émotion douce et consolante que me donnaient leurs caresses.

Étienne me parlait ni de sa sœur ni de la chambre tendue de noir.

Ç'avait été pourtant sa préoccupation de toutes les minutes pendant ces deux nuits et ces deux jours.

Cela me conduisit à cette autre remarque.

C'est que, dans la chambre du deuil, Étienne n'avait pas parlé une seule fois de son père ni de sa mère.

Ils restèrent une heure ensemble.

Au bout de ce temps, le regard d'Étienne tomba sur le portrait du premier mari de sa mère qui était placé juste en face de lui.

Pour qu'il ne l'eût pas regardé plus tôt, il fallait sa volonté.

Il tressaillit.

Ses yeux se détournèrent vivement.

Et ce fut désormais avec une sorte de sauvage élan qu'il se baigna dans ces deux tendresses qui le pressaient, qui l'entouraient, qui le couvraient.

C'était trop. Je ne sais, — cela aussi me fit peur.

Mais j'avais tort, mon Dieu! sait-on jamais trop aimer?

Qu'y avait-il? besoin d'amour, besoin immense et inextinguible, chez ce pauvre jeune homme qui sentait son âme chanceler; — chez le père et la mère, besoin de protéger, besoin immense aussi, passion infatigable de combattre ce démon qui soufflait la haine parmi tant d'amours!...

Ils voyaient s'approcher cette mort de l'intelligence. Ils eussent voulu faire de leurs âmes réunies un bouclier à cette âme que menaçait le glaive du mauvais ange...

Ils ne s'aimaient pas trop, non!

Quel fils n'eût aimé cette mère, cette douce et sainte femme à qui ses cheveux blancs faisaient comme une auréole de respect?

Et ce vieillard, son époux, si grand, si doux aussi? Cet homme qui avait dans le cœur toutes les chères tendresses de la femme!

Et ce fils! qui ne l'eût adoré, ce beau jeune homme, embelli jusqu'à l'idéal par la couronne de fatalité!

Ce descendant des hommes de fer! ce chantre des vagues rêveries! ce poète! ce peintre! cette vivante harmonie! cette mâle fleur qui se penchait déjà sous le poids des mystérieux malheurs!...

On sonna le repas du soir.

Étienne se leva précipitamment. Il ne voulut point venir à table. Il dit:

— C'est un vœu.

Le baron et la baronne se firent servir dans leur appartement.

Je passai la soirée auprès d'Étiennette, dévorée par la fièvre. A dix heures, Prudence frappa à ma porte.

— On vient vous demander, me dit-elle, si vous voulez passer au salon... Notre monsieur vous y attend.

Je crus que c'était Étienne. Je descendis.

Le vieux baron était seul. Il éclairait de

haut, avec une lampe, un tableau peint par Étienne, et le regardait attentivement.

Au bruit que je fis en entrant, il se retourna. Je vis qu'il avait les yeux humides.

— Mon enfant, me dit-il, je sais que vous nous aimez... vous nous l'avez prouvé... J'ai des raisons de supposer que vous n'ignorez rien de nos malheurs... Vous ne vous étonnerez point de mes questions, je l'espère... j'en suis sûr... Je vous les adresse au nom d'une mère bien malheureuse... Que fait notre fils, depuis trois jours, dans cette chambre?

Je lui dis toute la vérité en quelques paroles.

Il ne fit aucune réflexion. Je crus seulement m'apercevoir qu'il devenait plus pâle.

Il leva la lampe une seconde fois pour jeter la lumière sur le tableau.

— Il avait vingt ans, quand il a peint cela! murmura-t-il; — tout est dans cette tête... tout ce qui est grand et beau!... C'est une vaste intelligence que Dieu tue!

Je l'écoutais. Un désir mêlé d'épouvante naissait en moi. Il me semblait que son secret était sur ses lèvres.

Mais avait-il un secret?...

— Ma chère enfant, reprit-il de cette voix si douce et si calme qui toujours déroutait mes soupçons, — j'ai une autre explication à vous demander... L'avant-veille de notre départ

de Paris, dans cette soirée qui précéda la nuit funeste, vous m'annonçâtes que vous auriez à me parler le lendemain matin.

J'espérais qu'il aurait oublié cela.

Je répondis :

— Il est vrai, monsieur le baron... Mais les événemens ont rendu bien inutile l'avis que j'avais à vous donner.

— Je désire néanmoins le connaître, fit-il en me prenant la main pour me conduire au canapé.

Nous nous assîmes. Sa pose et son silence me dirent qu'il attendait. Je n'avais pas encore vu tant de volonté dans son regard. Il n'y avait pas à reculer.

— Monsieur le baron, commençai-je, je savais qu'un grand malheur menaçait votre maison... Si j'avais cru sérieusement pouvoir le détourner d'une parole, je n'aurais pas attendu le lendemain pour parler... Je voulais vous engager, monsieur le baron, à vous défier de cette femme qui prend maintenant le nom de La Rochegaillon...

— Et que vous avez connue autrefois, n'est-ce pas, Suzanne ?

— Oui, monsieur le baron.

— Cette femme m'avait engagé d'avance à me défier de vous.

— Cette femme avait raison... Cette femme soupçonnait sans doute la vérité.

Je prononçai ces mots lentement et comme malgré moi. Je sentais que j'arrivais à un aveu.

Ma répugnance était grande, mais je glissais sur une pente où il m'était impossible de m'arrêter.

— Voulez-vous me dire cette vérité, Suzanne ? fit le vieillard avec une mollesse qui m'étonna en même temps qu'elle aviva tous mes doutes.

— Je la dirai, si vous l'exigez, répondis-je ; dans ma conscience, je crois que je vous la dois.

Le rayon qui brillait dans ses yeux s'était voilé peu à pen. Il garda le silence. Je vis qu'il y avait un combat en lui.

Ses lèvres tressaillaient comme si une parole, retenue de force, eût voulu lui échapper.

Il ferma ses paupières à demi.

Il me serra la main à deux reprises. Sa main était glacée.

— Suzanne, murmura-t-il enfin ; Dieu ne m'a point donné d'enfans... c'est là que je vois sa miséricorde... Nous sommes deux innocens ; moi, pauvre homme, elle, noble sainte... Nous sommes deux condamnés...

Il se leva. Sa taille se redressa si haute qu'il me dominait de toute la tête.

Je n'ai jamais vu si bien la grande majesté des cheveux blancs.

Il me conduisit au travers de la salle, jusqu'au pied du portrait d'Étienne du Rocray.

— J'ignore tout ce que vous savez, Suzanne, me dit-il; vous m'offrez une révélation, selon la jeunesse de votre cœur généreux et loyal... Moi, je suis bien vieux... je refuse de donner mon âme à cette torture... J'ai souffert assez... Je ne veux plus que mourir.

J'ouvrais la bouche pour protester au hasard, comme on fait en présence de ces douleurs qui sortent des communes limites; il m'arrêta.

Il souriait.

— Oh! ce n'est pas lâcheté... fit-il, tandis qu'il y avait sur son visage de martyr comme un lointain reflet des orgueils du gentilhomme; je suis encore brave.

Il se tourna vers le portrait.

— J'aimais cet homme-là, reprit-il avec fermeté, comme j'aime son fils... Ils se ressemblent par le visage... Par le cœur, les deux ne font qu'un... Le fils est né à l'heure où le père mourait... L'âme du père s'est glissée dans ce corps d'enfant... C'est le même être... Le fils ne m'a-t-il pas aimé tout comme me chérissait son père?

Moi, je regardais, impressionnée jusqu'à l'angoisse, cette ressemblance qui, à cette heure, me paraissait tenir du miracle.

Ce portrait du vicomte mort, c'était le por-

trait du jeune vicomte, trait pour trait, regard pour regard, folie pour folie...

Car dans cet œil qui brûlait parmi la pâleur de la face, la démence parlait.

Le baron d'Anod quitta ma main.

Il croisa ses bras sur sa poitrine.

— Nous aimions la même femme, prononça-t-il avec des sanglots dans la voix; — les hommes ne sauraient pas nous juger!

Puis avec une énergie soudaine et en élevant sa main tendue vers le portrait:

— Frère! s'écria-t-il, voilà bien longtemps que je suis prêt! Je ne veux qu'un tribunal, c'est la mort; qu'un témoin, c'est toi; qu'un juge, c'est Dieu!...

IV

De la palette du vicomte Étienne.

Que croire? quel nouveau mystère enveloppait cette nuit du 22 novembre 1813?

Il y avait deux hypothèses vraisemblables.

Ou le *Confidentiel* mentait, ou M. d'Anod, placé entre une femme-mère et un fou armé pour le meurtre, avait accompli, — non pas seulement le serment scellé de son sang, — mais un sacré devoir.

Cet homme était à mes yeux comme l'Oreste des mythologies païennes.

La fatalité l'écrasait.

Mais il se relevait chrétien, et quand son image m'apparaissait dans le silence de mes insomnies, je voyais toujours son œil tranquille et grand ouvert, fixé sur le portrait du mort et invoquant fièrement son témoignage.

Parmi ce groupe de figures si terriblement tragiques, cet homme passait désormais le premier. Son malheur était bien plus grand que celui d'Étienne lui-même....

Les jours s'écoulèrent.

Autour de nous, dans le jardin et dans la campagne, le rajeunissement de la nature s'ébauchait. Les lilas bourgeonnaient: les pousses tendres de la pivoine sortaient déjà de terre; la violette jetait ses parfums dans les bois, et le long des fossés brillait déjà çà et là l'or étoilé des primevères....

Au dedans, c'était toujours la tristesse immobile et morne.

Étiennette se guérissait, il est vrai; la fièvre diminuait peu à peu, et cette tache rouge qui marquait sa pommetté allait s'effaçant, — mais à mesure que la santé revenait, la folie s'aggravait.

Elle ne m'appelait plus sa mère. Elle disait que sa mère était une âme qui voltigeait dans l'air. Elle voulait la rejoindre. Quand nous la retenions, elle nous montrait ses ailes...

L'oiseau peut voler
Plus haut qu'un nuage;
L'âme peut aller
Où le soleil nage....

Il fallait la garder à vue et tenir les croisées toujours closes.

Elle valsait des heures entières, le front couronné de fleurs, ne s'arrêtant que quand l'épuisement la brisait.

Elle chantait. — Elle riait à je ne sais quels rêves.

C'était à fendre le cœur, lorsquelle parlait de sa mère.

Le vicomte Étienne, confiné dans cette chapelle ardente qu'il s'était faite, avait une toute autre folie. Cela ressemblait à la sagesse. J'étais forcée de passer avec lui de longues heures, et, bien souvent, il m'émerveillait par son éloquence.

Il revenait sans cesse sur ce qui s'était passé entre nous. C'est d'après ses récits multipliés et ses éclaircissemens que j'ai pu raconter mes propres rêves de l'hôtel du Rocray à Paris. L'influence qu'il exerçait sur moi me faisait revoir le passé. Il créait mon souvenir.

Ainsi s'explique ce fait qui semblait en contradiction avec le principe même du somnambulisme: la mémoire des visions magnétiques.

Il n'y a point de nuit où ne se puisse allumer un flambeau.

Mais, à mesure que le temps s'écoulait, son humeur devenait plus sombre.

Il maigrissait à vue d'œil et au point de ressembler à un spectre.

Il était là, toujours, toujours, dans la chambre du deuil, assis dans le fauteuil de son père, le pied sur la tache de sang, la main dans la main de la morte.

Une fois chaque jour, ordinairement, il s'élançait tout-à-coup hors de cette prison et courait au salon. On eût dit qu'à ces heures, l'esprit du mal se retirait de lui. Sa poitrine s'élargissait, ses yeux retrouvaient de bonnes larmes, et parfois un sourire essayait de naître sur ses pauvres lèvres pâlies.

Je ne saurais comparer cela qu'aux instans trop courts où le captif a la permission de recevoir, dans la geôle, les embrassemens de sa famille.

On se hâte de jouir, on entasse les caresses, on voudrait condenser dans un quart d'heure tout ce que le cœur peut aimer pendant une semaine, — car le porte-clés est là qui s'impatiente et fait avare mesure du temps.

Les minutes vont vite; il faut ne rien perdre, ni une consolation ni un baiser.

C'était ainsi. Un invisible geôlier mesurait l'heure.

Ils se pressaient, ils se pressaient, — le père et la mère comme le fils.

Et la mère constatait chaque fois, avec cette belle abnégation des cœurs de femme, que son Étienne adoré donnait à son mari les meilleures et les plus abondantes caresses.

Elle disait :

— Comme ils s'aiment !...

Et c'était avec une sorte d'ivresse qu'elle mettait son front entre leurs baisers.

Oh ! je vous le dis, cette heure-là même qui était comme un sourire au milieu du désespoir, cette heure était folle et menaçante.

Il n'y avait que cela, sous ce toit condamné : menace et folie !

Je ne sais. Tout cet amour, prodigué à la hâte et comme on fait orgie, semblait une convulsion ...

Et l'instant venait toujours où le vicomte Étienne tressaillait en regardant le portrait de son père.

C'était bien là le geôlier qui disait : Il est temps !

Il s'enfuyait comme il était venu.

Le baron et la baronne restaient seuls, de chaque côté de la place vide.

Il n'y a point de parole qui puisse peindre le découragement qui s'asseyait alors entre eux deux.

Il grandissait chaque soir, le décourage-

ment. Tout ce qui était triste grandissait, grandissait.

Le voile de deuil de la chambre mortuaire semblait s'élargir et tendre la maison...

Depuis une semaine, environ, quelque chose de singulier avait lieu au château.

Le vicomte Étienne, qui était la bonté même, devenait méchant.

En huit jours, il avait chassé huit domestiques, sans motifs, et durement.

Le père et la mère, esclaves de ses fantaisies, consolaient en cachette les serviteurs ainsi expulsés, leur faisaient quelque largesse, mais ne les retenaient point. Le vicomte Étienne avait parlé, cela suffisait.

Des arrêts qu'il rendait, il n'y avait point d'appel.

Le père et la mère avaient pris leurs mesures pour remplacer ceux qu'on éloignait ainsi, mais le vicomte Étienne sortit un matin de sa chapelle ardente.

C'était la première fois qu'on le voyait dans les corridors au grand jour.

Les serviteurs l'aimaient autrefois : c'était *le jeune monsieur*, le vrai maître de la maison.

Mais, depuis son retour, les serviteurs le craignaient comme le feu.

On disait qu'il avait un sort. — Gervais, le valet du chenil, avait été voir le berger des Prés-Cayol. Le berger avait dit : Il est *fay* !

Cette expression, une des rares traces des mœurs saxonnes qui restent dans le Nord, signifie littéralement: *mordu par le malheur*. En Basse-Normandie et en Bretagne, on dit *faîné*.

La métaphore populaire compare l'infortune à un animal enragé, dont la morsure ne se guérit point.

Un homme *fay* ou *faîné* est perdu sans ressource.

Quant aux bergers, chacun sait bien que là-bas ils partagent avec les coupeurs de tourbe le don de prophétie et de double vue.

Le vicomte Étienne sortit donc un matin, et tout le monde de fuir sur son passage, comme s'il eût été le loup-garou.

Ceux qui osèrent le regarder dirent bien qu'il n'avait plus de sang dans les veines et que la mort était avec lui.

Le vicomte Étienne vint jusqu'à la porte de ses père et mère. Il ne l'ouvrit point. Il dit à travers les battans fermés:

— Je veux remplacer moi-même les serviteurs que je renvoie.

Puis il se retira.

A dater de ce moment, on lui envoya tous ceux qui voulaient entrer en service au château.

Michel, le domestique qui l'avait élevé et qui était maintenant son valet de chambre, le

seul être qui partageât avec moi la farouche confiance du vicomte, fut chargé de donner à tous ceux qui venaient cette réponse uniforme :

— Présentez-vous le dimanche de la Quasimodo, au sortir de la messe qui sera dite pour tous les morts de la maison du Rocray... M. le vicomte assistera à cette messe... n'y manquez pas !

La cuisine et l'office se vidaient, cependant, suivant une sorte de progression systématique.

Chaque matin, c'était un ostracisme nouveau. On ne voyait déjà plus les jardiniers, le râteau à la main dans les allées ; c'est à peine si de rares sabots sonnaient à de longs intervalles sur le pavé de la cour. L'écurie n'avait plus qu'un palefrenier, l'étable qu'un pauvre pâtour, fourbu de vieillesse. La broche ne tournait plus, faute de marmiton.

Au lieu des vingt bons estomacs qui se rangeaient jadis chaque soir autour de la table de cuisine, c'est à peine si sept ou huit vieillards tremblans osaient se montrer pour manger un pauvre morceau sur le pouce.

C'était encore trop, à ce qu'il paraît.

Cinq jours avant la Quasimodo, le vicomte Étienne renvoya le porcher, qui était là depuis quarante ans.

Le porcher lui dit :

— Il y avait douze ans que j'étais ici, quand vous êtes venu au monde, notre monsieur.

Le vicomte Étienne fit mine de prendre sa canne pour le frapper.

Le viellard ajouta de bon cœur:

— Si tant seulement de m'assommer ça pouvait vous remettre en état, mon maître!

Le vicomte Étienne lui répondit:

— Va-t'en!... et emporte tes porcs... je te les donne!

Le porcher était un honnête bonhomme. Il ne voulut point profiter de ce don, parce que *parole de fou ne vaut,* comme dit l'adage.

— J'ai encore des bras un petit peu, répétait-il en buvant son dernier coup dans la cuisine; j'irai aux tourbières avant d'aller dans la terre.

Mais comme il gagnait la grille, son paquet au bout d'un bâton, il rencontra le baron d'Anod.

Le baron d'Anod lui mit une poignée de gros écus dans la main et lui dit:

— C'est M. le vicomte du Rocray qui est le maître ici, bonhomme Houdaille... Emporte tes bêtes, puisque c'est la volonté de M. le vicomte du Rocray.

Vit-on jamais chose semblable! Voilà que le bonhomme Houdaille était riche!

Le lendemain au matin, le vicomte Étienne renvoya Gervais, le valet du chenil, et lui dit:

— Emmène tes chiens!

Une meute d'anglais qui faisait l'envie de tous les châtelains du voisinage!

Le soir, le vicomte Étienne dit à Babet, la trayeuse, en la renvoyant:

— Emmène tes vaches!

Et le baron d'Anod, qui se promenait comme une âme en peine dans la cour avec ses grands cheveux blancs, donna les chiens à Gervais, les vaches à Babet.

Car le vicomte Étienne était le maître.

Des vaches qui avaient eu le prix au comice! — Des vaches comme on n'en aurait pas trouvé entre Beauvais et la ville d'Amiens.

Que devait-on penser dans le pays?

Pierre s'en alla avec les bœufs, Abram, avec les chevaux.

Plus rien dans les étables ni dans les écuries!

L'avant-veille du dimanche de la Quasimodo, c'était déjà un grand silence autour de la maison.

Il n'y avait plus, dans cette immense demeure, que la cuisinière qui pleurait, Prudence et Michel.

Le vicomte Étienne avait renvoyé le valet de son père et la chambrière de sa mère!

Et ni l'un ni l'autre n'avait murmuré!

Je trouvais au contraire que, parmi ces

étranges désordres, le calme du vieux couple se faisait plus patient et plus inaltérable.

Chose étrange, au milieu de tant de bizarreries, les réunions du soir avaient toujours lieu : mêmes baisers et mêmes caresses!

On n'y parlait de rien.

— Aimez-moi !... Aimez-moi bien, mon père et ma mère !...

C'était le samedi.

Vers onze heures, le vicomte Étienne envoya le vieux Michel quérir la cuisinière et Prudence, femme de chambre d'Étiennette.

Elles vinrent toutes deux. Le vicomte leur dit de quitter le château.

Michel fit des remontrances pour la première fois. Le vicomte lui répondit avec calme :

— On n'a plus besoin d'elles.

— Qui fera le manger? demanda Michel. Qui servira la petite demoiselle ?

— C'est demain la Quasimodo !... murmura le vicomte avec un singulier sourire.

— Allez ! allez ! gronda le vieux serviteur ; je vois bien que mon tour viendra...

Le vicomte se leva. Il marcha jusqu'à Michel, le prit dans ses bras et le baisa.

— Ce que j'en dis, notre monsieur... commença le vieux valet tout ému.

Le vicomte l'interrompit.

Il y avait une larme à sa paupière.

— Ton tour est venu, Michel, prononça-t-il d'une voix très altérée; je n'ai plus besoin de toi, va-t'en!

Michel resta comme si la foudre l'eût frappé.

Le vicomte ouvrit son secrétaire, y prit des billets de banque et les lui mit dans la main, en murmurant:

— Va-t'en!... et ne te souviens pas de moi.

Les billets glissèrent de la main ouverte du vieillard sur le tapis.

Deux grosses larmes roulèrent le long de sa joue.

Il sortit sans prononcer une parole.

Le vicomte tomba sur son fauteuil en disant:

— C'est demain la Quasimodo! c'est demain!

Je passai presque toute cette journée dans la chambre d'Étiennette. Le vicomte, vers midi, porta lui-même au salon son chevalet et sa boîte de peinture.

Le baron et sa femme étaient dans leur appartement.

Hors ceux que je viens de nommer, il n'y avait pas une âme désormais à la maison.

Étiennette s'était levée. Elle avait voulu mettre une de ces robes de mousseline blanche qu'elle portait à Naples. Quand je l'eus habillée, elle s'assit devant la toilette pour passer

des primevères dans ses cheveux. Prudence lui en avait apporté la veille.

Elle demanda Prudence deux ou trois fois, puis elle l'oublia.

C'était une journée d'équinoxe. Les nuages couraient tumultueusement au ciel. Il faisait grand vent, une ondée venait, puis grand soleil.

Moins que personne, je puis mettre en doute l'existence des pressentimens. L'idée me vint deux ou trois fois de fuir cette maison déserte et qui semblait maudite.

Mais la vue d'Étiennette me retenait.

Elle était là qui chantait si doucement sa chanson de l'âme et de l'oiseau!

Quand elle regardait du côté de la fenêtre, l'azur du ciel était dans ses yeux.

Elle sortit de sa chambre ce jour-là. Elle courut le long des corridors. Elle alla jusqu'au salon, et ce fut elle qui me dit qu'Étienne était en train de peindre.

— Pourquoi refait-il le portrait de mon grand-père? me demanda-t-elle.

Je n'attachai aucun sens à ses paroles. Je lui répondis comme on répond aux petits enfans.

Elle ne songea plus à cela.

Je descendis vers sept heures du soir, comme à l'ordinaire.

Quand j'entrai au salon, le baron et la baronne y étaient déjà. Il faisait sombre.

— Qu'est-ce donc que cela? demandait la baronne en montrant le chevalet d'Étienne.

Le baron se leva pour voir.

Il poussa une joyeuse exclamation.

— C'est le chevalet! s'écria-t-il; il a fait de la peinture aujourd'hui... Ah! si le pauvre enfant pouvait reprendre goût à quelque chose!

— Dieu est bon! murmura la baronne en soupirant; ceci est déjà un heureux symptôme.

Puis elle ajouta:

— Sonnez, Célestin, je vous prie, pour avoir de la lumière.

— Sonner! répéta le pauvre vieillard; je vais aller chercher un flambeau, Victoire.

Elle mit sa tête entre ses mains.

Il était temps, mon Dieu! que vint votre miséricorde!

Je prévins le baron, et je m'élançai vers la salle à manger où étaient les chandeliers.

— Merci, chère enfant, me dirent-ils en même temps et bien tristement.

Quand je revins, la baronne disait:

— C'est demain la Quasimodo... Il a promis de gager d'autres domestiques.

M. d'Anod répéta:

— C'est demain... une nuit est bientôt passée.

La vieille dame essaya de sourire, mais elle eut un frisson par tout le corps.

— Que cette maison est grande! fit-elle; et froide!... Et comme ce silence est lugubre!

Le baron me prit le flambeau des mains.

— Voyons ce qu'a fait notre cher fils, dit-il.

Une toile ébauchée était sur le chevalet.

Quand la lumière tomba sur cette toile, je crus rêver, ou plutôt un éblouissement sinistre me passa devant les yeux.

C'était une ébauche, indiquée à larges traits et avec ce prodigieux talent que le vicomte Étienne mettait à toutes choses.

Elle représentait l'intérieur de la chambre de la baronne, non point avec ses ornemens nouveaux, mais meublée comme au temps de l'empire. Une femme était couchée sur le lit; un homme était assis au chevet.

L'homme avait l'air d'un spectre. Il était froid et raide dans sa pose. Il ressemblait trait pour trait au vicomte Étienne.

Il montrait du doigt à la femme couchée une pile de gros livres sur laquelle était un rasoir ouvert.

M. et Mme d'Anod regardèrent cela. Ils étaient immobiles comme deux statues.

Tout-à-coup, dans le grand silence de cette demeure vide, un bruit monta.

C'était la déchirante et belle harmonie du

Dies irae que le vicomte Étienne exécutait sur son orgue.

Les sons venaient par bouffées, dominés quelquefois par les fracas du vent d'équinoxe qui faisait rage au dehors.

— C'est la fin! murmura le baron d'Anod.

Sa femme était comme foudroyée.

La palette du vicomte Étienne restait sur la boîte à couleurs, auprès du chevalet. L'esquisse avait été tracée au bitume, et, cependant, il n'y avait sur la palette que des teintes violentes, depuis le rouge-brun jusqu'au cinabre.

Il avait dû faire autre chose que cette esquisse.

Je cherchais, — tout en répétant au-dedans de moi-même avec une terreur sourde le dernier mot du vieillard:

— C'est la fin!... c'est la fin!

L'orgue se taisait. On n'entendait plus que le vent.

La baronne, pauvre femme, voulut peut-être lever ses yeux vers le ciel, afin d'implorer Dieu.

Son regard rencontra le portrait de son premier époux.

Elle poussa un cri si poignant que mes cheveux se dressèrent sur mon crâne.

— Oh!... oh!... fit-elle en reculant avec horreur; voyez! voyez!...

Nous vîmes.

Le vieux baron fit comme sa femme. Il recula en mettant sa main au-devant de ses yeux.

C'était quelque chose de terrifiant, quelque chose d'effroyable.

Le rouge qui restait sur la palette n'avait pas servi à l'ébauche.

Le portrait du dernier vicomte du Rocray avait à la gorge une large blessure qui semblait dégoutter de sang.

V

De la dernière nuit.

Une minute se passa dans un silence plein dépouvante.

Nos yeux fascinés se fixaient sur cette plaie ouverte: menace muette et implacable.

Chaque fois que le vent secouait les châssis des croisées, je croyais que le vengeur arrivait, porté par les tourbillons de la tempête.

La porte par où le vicomte Étienne entrait chaque soir s'ouvrit doucement.

Je vis sur le seuil sa face pâle où brûlaient deux yeux étincelans.

C'était le portrait, moins la blessure béante.

Je ne sais sous l'impression de quel sentiment les deux vieillards se redressèrent à sa vue.

Il vint à eux d'un pas lent et qui voulait être ferme. Cela ressemblait à la marche d'un homme ivre.

— Bonsoir, ma bonne mère, dit-il; bonsoir, mon père chéri.

Sa voix tremblait.

La voix des deux vieillards était triste, mais tranquille, quand ils répondirent à l'unisson :

— Bon soir, mon bien-aimé fils !

Étienne les baisa tous les deux, selon la coutume, son beau-père plus tendrement et plus longuement que sa mère.

Puis il reprit avec une sorte de timidité farouche :

— N'avez-vous point peur de moi ?

— Non, dit la baronne; je suis ta mère.

— Non, dit M. d'Anod; je ne t'aimerais pas mieux, si tu étais mon fils !

— Vous savez bien pourtant que je suis fou... murmura Étienne; voilà longtemps déjà que je suis fou !...

Il s'interrompit et se tourna vers la baronne.

— Ma mère, lui dit-il, c'est aujourd'hui le 5 avril, veille de la Quasimodo et jour de Saint-Ambroise... Votre premier mari, M. le vicomte du Rocray, mon père, avait nom Étienne-Ambroise... On le fêtait ce jour-là... Vous en souvenez-vous ?

— Je m'en souviens, mon fils, répliqua Mme d'Anod.

— Voulez-vous que nous le fêtions ensemble, ma mère ?

— Mon fils, répliqua encore Mme d'Anod, — nous voulons tout ce que tu veux.

Une main de fer m'étreignait la poitrine.

Mais les deux vieillards, pâles sous leurs cheveux blancs, avaient le calme des martyrs.

— Venez donc, mon père et ma mère ! prononça péniblement Étienne.

Il décrocha tout seul et sans effort apparent, lui qui semblait si faible, le lourd portrait de feu M. du Rocray. — Il ne voulut point qu'on l'aidât à le porter.

Il marcha le premier.

Les deux vieillards le suivirent en se tenant par la main.

Je me traînai sur leurs pas.

On ne m'appelait point. Saurais-je dire ce qui me poussa ?

Les cierges étaient allumés dans la chambre du deuil.

La morte montrait son visage de cire. On lui avait fait une parure. Une couronne de marguerites des prés reposait sur son front.

Étienne déposa le portrait derrière les cierges, sur une estrade, et l'adossa contre un chevalet disposé à l'avance.

Le père était ainsi juste au-dessus de sa fille. Les cierges l'éclairaient vivement. La

plaie sortait, rouge et profonde, sur la maladive pâleur de son cou.

Les deux vieillards s'étaient arrêtés près du seuil.

J'entendais leurs respirations haletantes.

— Il y avait longtemps que ma sœur n'avait vu mon père, murmura Étienne qui vint mettre un baiser sur les lèvres de la morte.

Puis il fit signe aux deux vieillards d'approcher.

Ils obéirent.

Étienne s'assit comme un juge dans le fauteuil de feu M. du Rocray.

Auprès de lui était la table, chargée de livres.

En s'asseyant, Étienne dit:

— Ma mère, voici tout ce qui appartenait à mon père, votre premier époux... ses auteurs favoris, ses armes, son étui de mathématiques, — la plume dont il avait coutume de se servir, — les boutons en brillans qu'il portait à sa chemise, — et votre portrait, ma mère, qu'il avait toujours tout auprès de son cœur...

FIN DU TOME DEUXIÈME.

HALLE. — IMPR. SCHMIDT.

MADAME GIL BLAS.

MADAME GIL BLAS.

SOUVENIRS ET AVENTURES D'UNE FEMME DE NOTRE TEMPS

PAR

PAUL FÉVAL.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

III

(TOME XVII DE L'OUVRAGE ENTIER.)

PARIS, 1857.

HALLE, A L'EXPÉDITION DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE
W. SCHMIDT).

V

De la dernière nuit.

(Suite.)

La respiration de la baronne se mit à siffler comme un râle.

— Courage, ma chère femme, lui dit M. d'Anod, — Dieu est juste!

Étienne continuait comme s'il n'eût rien entendu :

— Tout est propre et comme neuf; j'ai fourbi ces pistolets moi-même et je les ai rechargés avec la même quantité de poudre, avec les quatre mêmes balles que mon père avait coulées, deux par deux, dans chaque canon... J'ai nettoyé la plume, mais je ne l'ai point taillée; nul n'écrira plus avec la plume de mon père... J'ai ôté la poussière qui était sur la tranche et sur le plat de ses livres chéris... J'ai rincé le verre qu'il emplissait d'eau pure pour le mettre sur sa table de nuit, chaque

soir... Voici sa robe de chambre... Voilà ses pantoufles... L'une d'elles a gardé une large trace à la semelle: elle a dû glisser dans le sang.

Le vicomte Étienne reprit haleine.

Son front était baigné de sueur.

Je ne saurais dire ce que je craignais, mais tout en moi était terreur...

Je m'appuyais au montant de la porte. Mes jambes fléchissaient sous le poids de mon corps.

Le vicomte Étienne mit sa main étendue sur une boîte qui était à côté des pistolets, riches et belles armes à la crosse d'ébène, incrustée d'argent ciselé, au canon précieusement damasquiné.

Il attira la boîte à lui.

Il l'ouvrit.

La boîte contenait un jeu de rasoirs.

— Il en manque un, dit-il d'une voix de plus en plus altérée. Je l'ai cherché longtemps. C'est aujourd'hui seulement que je l'ai trouvé...

Une case vide restait en effet parmi les six rasoirs contenus dans la boîte.

Étienne glissa la main dans son sein. Il en retira le septième rasoir, rongé de rouille.

Ses yeux brûlèrent. Des taches ardentes vinrent à sa joue.

— Reconnaissez-vous cela, mon père et ma

mère?... prononça-t-il entre ses dents serrées.

Il n'y avait plus à se demander pourquoi le vicomte Étienne avait chassé tous les domestiques du Rocray.

C'était un jugement à huis-clos qu'il voulait.

La folie a de ces lueurs.

Il se tourna vers sa sœur.

— Heureuse!.. heureuse!.. murmura-t-il.

Puis, portant vivement le rasoir à l'endroit où la blessure était figurée sur la toile, il répéta d'une voix éclatante:

— Mon père et ma mère, reconnaissez-vous cela?

Mme la baronne d'Anod prit les deux pistolets par le canon et fit un pas vers son fils.

Elle s'agenouilla.

Le baron, son mari, fit comme elle.

Elle tendait les pistolets à son fils.

Celui-ci détourna la tête et ferma les yeux.

— Enfant, lui dit-elle, — voici bientôt vingt-huit ans que M. du Rocray, ton père, voulut me tuer dans sa folie. J'étais jeune; j'avais peur de mourir... Enfant, je protestais de mon innocence... Il était fou... Il ne me croyait pas... Me voilà bien vieille aujourd'hui, et j'ai beaucoup souffert... Venge sur nous celui que Dieu seul a frappé, enfant... Nous som-

mes prêts, nous t'aimons et nous te pardonnons.

— Nous t'aimons et nous te pardonnons, enfant, répéta le vieux baron; — nous sommes prêts!

Étienne rouvrit les yeux et les regarda, stupéfait.

— Qu'avez-vous donc compris? murmura-t-il avec reproche, et de quoi me croyez-vous capable?

Il enleva les deux pistolets des mains de la baronne.

— A quoi êtes-vous prêts, mon père et ma mère? poursuivit-il d'une voix pleine de larmes; à mourir de ma main parricide?... Mais je vous ai donc fait bien du mal?...

— Si ton malheur est de soupçonner, enfant... commença la baronne.

Si cette prétendue vengeance guérit tes tourmens... ajouta M. d'Anod.

— Oh! taisez-vous! taisez-vous! s'écria Étienne. Avez-vous oublié mes baisers d'hier? Ai-je eu en ma vie d'autre joie que vos caresses? Ai-je su ce que c'était que le bonheur ailleurs qu'entre vos deux poitrines où la glace de mon cœur se réchauffait un instant chaque jour?... Moi, te tuer, ma mère? et pourquoi? N'as-tu pas aimé et protégé l'enfant du deuil, l'enfant qui portait en soi sa misère, l'enfant que tout le monde raillait ou fuyait?... N'as-tu

pas abrité ses jeunes tristesses derrière ton beau sourire?... Tu crois donc que je ne me souviens pas?... Ne t'ai-je pas vue, le long des nuits douloureuses, penchée toujours comme un bon ange à mon chevet?...

Et vous, mon père, vous, mon honneur et ma douceur! Vous, mon refuge! Vous, ma religion! Croyez-vous donc que j'aie oublié cette main patiente et secourable qui guida mes premiers pas dans la vie?... Loyaux exemples, vertueuses leçons!... Croyez-vous donc que je n'aie point souvenir des efforts généreux que vous fîtes pour guider mon intelligence égarée?... A qui serais-je reconnaissant, sinon à vous, le père nourricier de mon âme?... Je vous dois tout... Et vous le savez bien, ma mère jalouse pleurait parfois en secret, quand elle me voyait vous aimer mieux qu'elle...

Moi vous tuer! moi qui vis en vous! Et pour quel crime? et de quel droit?

Vous êtes deux saints, mon père et ma mère... Aimez-moi comme je vous aime... je vous en conjure à genoux. Aimez-moi! aimez-moi!...

Il les avait relevés, émus et pris malgré eux par je ne sais quelle vague espérance.

Il les avait fait asseoir sur le divan qui bordait le catafalque.

Et, comme toujours, il partageait entre eux ses baisers.

Moi, je sentais aux serremens de ma poitrine que le sinistre nuage était là encore, et que rien ne pourrait détourner la foudre.

Je regardais, fascinée; il me vit. Il se leva tout droit avec une violence soudaine.

— Que faites-vous là? — me demanda-t-il d'un accent farouche.

Je voulus répondre, mais ma voix étranglée s'arrêta dans ma gorge.

Il marcha sur moi. Ses yeux me brûlaient. Jamais je n'avais vu si lugubre et si terrible sur ses traits le masque de la folie.

— Que faites-vous là? répéta-t-il, tandis qu'une convulsion décomposait les muscles de son visage; vous a-t-on appelée? Êtes-vous de la famille? Il manque quelqu'un ici; ce n'est pas vous. Étiennette seule a notre sang dans les veines. C'est une enfant; c'est la dernière. Elle a droit; sa place est parmi nous.

Mes jambes froides chancelaient sous le poids de mon corps.

Il me saisit entre ses bras et m'enleva de terre avec une force étrange, lui d'ordinaire si faible; il me porta jusqu'au corridor et me déposa en dehors du seuil.

Mon dernier regard embrassa toute la chambre sinistre, au milieu de laquelle les deux vieillards étaient assis, les mains jointes, les yeux au ciel.

Le vicomte Étienne n'ajouta pas une parole.

Il ferma la porte sur moi. J'entendis le bruit de la serrure et des verroux.

La tombe était close.

Dire ce que j'éprouvais en ce moment est impossible. Je n'avais ni vouloir ni pensée. Peut-être serais-je restée là inerte et morte, si je n'avais ouï la voix d'Étiennette dans la chambre du deuil. Il y avait un escalier intérieur communiquant avec l'ancienne chambre de Mme de Faillay, où je couchais d'habitude auprès d'Étiennette.

Le vicomte avait dû monter la chercher.

J'entendis Étiennette qui criait: Ma mère! ma mère! Je devinai qu'elle s'élançait vers la morte. Il me sembla distinguer le bruit de ses pauvres baisers.

Elle était là. Elle avait droit...

Dans cette nuit qui m'entourait, quelque chose d'horrible passa devant mes yeux. Le fou avait fait de cette maison une solitude. Pourquoi?... Pourquoi rassemblait-il dans ce tombeau tous les condamnés de la race fatale?

Pourquoi cette blessure ravivée? Je compris, ou plutôt un nuage rouge m'enveloppa. Je me traînai jusqu'au bout du corridor en criant comme une insensée: Au secours! au secours!

Il n'y avait personne pour m'entendre. Ces longues galeries noires jetaient leur écho, puis se taisaient.

Personne! Mon pied chancelant résonnait

dans les escaliers sonores. Je voyais les chambres ouvertes et vides. Personne!

Et folle, et sentant que le sang se figeait dans mes veines, je criais encore: Au secours! au secours!

Je parvins à sortir. La cour était déserte comme la maison. Rien ne vivait devant ce seuil funèbre, pas même ces animaux qui accompagnent toujours la demeure de l'homme: les chiens, le bétail, la basse-cour, tout manquait. Je me souviens de l'envie passionnée, du besoin inouï que j'avais de rencontrer une créature humaine à qui rejeter une part de mon secret trop lourd. J'étais, dans ces populeuses et riches campagnes, comme le voyageur égaré au milieu des vastes solitudes africaines. Ma défaillance faisait l'immensité autour de moi. Je sentais bien que j'allais tomber au bout de quelques pas, et la faiblesse de ma voix décourageait ce cri machinal, qui sans cesse sortait de ma poitrine: Au secours! au secours!...

Au secours, mon Dieu! moi, je ne pouvais rien.

Quand j'eus franchi le seuil de la cour, et que je vis devant mes pas la campagne ouverte, ce fut pour moi comme un poignant éblouissement. Toute distance m'épouvantait. J'avais quitté la maison bien rarement, depuis que j'étais chargée de ma pauvre Étiennette. Cependant, je savais le chemin de Beaumont-Saint-

André, notre paroisse, et le chemin du hameau de Gervais-le-Petit. Je m'appuyai au mur du portail, et je restai immobile.

Aurais-je le temps d'aller? Fallait-il courir vers le bourg ou vers le hameau?

Le drame n'attendait pas, là, derrière moi. Les minutes valaient des heures.

Je me remis en marche, j'allais vers le bourg de Beaumont-Saint-André, situé à un quart de lieue tout au plus. Chaque fois que j'avais fait une douzaine de pas, je me retournais, suffoquée par la terreur. Il me semblait entendre de longs cris de détresse. C'était tout bas, désormais, et comme on râle, que je répétais ce refrain de mon impuissance: Au secours! au secours!

Tant que je fus dans l'avenue, je ne vis rien. Les grandes haies et les arbres me masquaient le château. Au moment où j'entrais dans la plaine, mon regard avide et en même temps terrifié s'élança vers la maison.

J'avais parcouru une distance de cinq à six cents pas. J'étais épuisée. La haute et féodale demeure m'apparut, découpant à peine ses noirs profils sur le ciel sombre. Il y avait deux fenêtres éclairées dans toute la façade qui donnait sur les jardins: les deux fenêtres de la chambre du deuil.

C'étaient comme deux yeux fixes, braqués dans la nuit.

Que se passait-il là-bas ? Le fou ! que faisait-il ? Il n'y avait là autour de lui que victimes résignées, on pourrait le dire, jusqu'au suicide. Je croyais le voir s'agiter au milieu de ces vivans et de ces morts ; les deux vieillards me souriaient de loin ; Étiennette, la pauvre Étiennette, glissait comme une âme, et j'entendais son chant, faible et lointain murmure.

J'arrivai à Beaumont sans me tromper de chemin, malgré l'obscurité profonde, et le voile qui était sur mes yeux. Les chiens hurlèrent à mes cris. On sortit des maisons. Je ne sais pas ce que je dis à ceux qui m'interrogèrent. Je sais qu'on se mit à courir vers le château.

Hélas ! le château parlait plus haut que moi, et plus intelligiblement. L'aspect avait changé. La menace suspendue au-dessus de la maison maudite venait d'éclater. Ce n'était plus la lueur des bougies qui sortait par les deux fenêtres de la chambre du deuil, c'était une fumée épaisse et violemment rougie !

Dans la nuit, autour de moi, des voix crièrent : Au feu !

J'allais, soutenue par une force nouvelle. Mes deux mains pressaient ma poitrine, où mon cœur voulait éclater. Je tombais, je me relevais, je disais :

— Sauvez l'enfant, la pauvre enfant !

Les paysans de Beaumont entrèrent par le jardin. Je les suivais haletante. Les flammes

s'élançaient jusqu'au second étage, léchant les murailles blanchies. L'incendie était muet; nulle voix ne sortait de la fournaise.

Une plainte s'éleva pourtant comme on dressait la première échelle: un cri faible et déchirant. C'était la voix d'Étiennette, et le dernier soupir de cette famille condamnée...

Ils étaient morts. La chambre du deuil gardait le secret de ce navrant dénoûment. Nul ne dira le dernier acte du drame.

On retrouva Étienne du Rocray dans les bras des deux vieillards décédés.

Étiennette avait dû succomber la dernière. Son corps était auprès de la fenêtre, dans les cendres de sa petite robe de mousseline de Naples.

L'incendie, étouffé entre les fortes murailles de pierres, s'éteignit au point du jour, sans avoir franchi le seuil de la chapelle ardente.

Au-dedans de la chambre, tout était brûlé, sauf un lambeau du portrait, où l'on voyait encore, sous la suie, la blessure, figurée, le soir même, par le pinceau du vicomte Étienne...

FIN DU LIVRE XIII.

LIVRE XIV.

I

Où je deviens grisette.

Je fus folle, moi aussi. J'avais, tout éveillée, un rêve terrible où je voyais la dernière heure des quatre victimes.

Étiennette, surtout, restait sans cesse devant mes yeux. Elle dansait en rond, parmi cette horrible agonie, la tête couronnée de fraîches fleurs.

Et sa chanson, sa pauvre chanson, tintait jour et nuit à mes oreilles :

L'âme peut aller,
Plus haut qu'un nuage ;
L'âme peut voler
Où le soleil nage :
Ouvrez-moi ma cage
Je vais m'envoler....

Le lendemain, dimanche de la Quasimodo, la messe noire fut chantée, comme l'avait an-

noncé le vicomte Étienne, pour tous les morts de la famille du Rocray.

Dans le Beauvoisis, on se souvient encore de l'impression que fit cette mystérieuse catastrophe.

Mais le retentissement de cette tragédie s'étouffa vite et ne se propagea pas au loin. Ces gens n'avaient pas d'amis. On ne trouva derrière eux que de héritiers.

Les héritiers firent silence autour de tout cela pour ne point nuire à la vente du château.

L'intérêt a parfois toutes les discrétions de la tendresse, toutes les réserves de la pitié.

Tout finit par une descente de justice qui constata la folie par le témoignage des domestiques renvoyés, le suicide par les apparences.

Ma déposition ne fit que confirmer l'évidence.

Le jour où l'on enterra la famille, il y avait à la petite auberge de Beaumont-Saint-André cinq notaires et une douzaine d'héritiers.

On déplora aigrement la perte des tentures de la chambre du deuil qui auraient pu être utilisées pour le convoi.

Je me souviens d'un bon petit gentilhomme d'Amiens, qui regretta la robe brûlée d'Étiennette, — pour *sa dernière.*

Mais, lecteur, je ne vous dirai pas les allégresses de l'inventaire. Je m'enfuis.

Je gardai ma tristesse longtemps, mais je gardai surtout une sorte de courbature morale. Il me restait de toutes ces choses une écrasante impression de fatigue.

On demandera peut-être quelle solution je donnais, dans ma propre conscience, à l'énigme posée en tête de ce récit.

Quel avait été, au prologue du drame, le rôle vrai du baron Célestin d'Anod?

Et le rôle de la veuve du vicomte du Rocray?

La mort, fauchant à toute volée dans cette maison, s'appelait-elle expiation?

Bien souvent, quand j'étais seule avec mes souvenirs, ce problème s'est posé devant moi. Je revoyais alors ces deux belles figures, si calmes en face du trépas: Victoire et Célestin d'Anod.

Puis, passait dans l'espace, comme un pardon de Dieu, cette âme blanche qui partait en chantant.

L'enfant Étiennette qui disait à sa mère: Attends-moi... attends-moi!

Mon âme est l'oiseau,
Mon corps est la cage.

La terre est la prison, le ciel est l'asile.

Pourquoi voir toujours, dans la mort, un châtiment ou une calamité!...

Les deux vieillards sont couchés sous le marbre avec leur secret tout entier.

Trois mois me séparaient déjà de ce deuil. Dieu proportionne toujours la force au fardeau. Voyez les bois tendres comme ils renouent vite la lèvre de leurs cicatrices!

Ma vie a eu plus de traverses que bien d'autres, sans cela je ne prendrais pas la peine de le raconter.

Je suis comme les bois tendres. Je me cicatrise vite.

Ne m'accusez pas d'oubli ou d'insensibilité, ô doux monde, tout composé d'orphelins consolés, de veufs rassérénés par le second mariage, et de poètes douloureux gagnant de l'argent à vendre leurs larmes!

Vous n'êtes, ô monde austère! qu'une immense cicatrice.

Je n'avais perdu là-bas ni mon père ni ma mère. Je n'héritais de rien. Cher monde, si vous aviez seulement, en moyenne, la mémoire du cœur pendant trois mois, la Bourse et le bal seraient impossibles.

Or, le bal et la Bourse se portent bien, grâce au ciel, et vous aussi.

Quand le paratonnerre est posé sur un toit, on ne s'inquiète plus de la foudre.

O monde, vous avez trop d'esprit pour ne pas vous garer de la mélancolie comme du tonnerre. Il y a des magasins de nouveautés où tout est noir. Pour un billet de mille francs, une jolie femme peut s'habiller très coquettement

dans ses regrets. Plus on s'en met sur les épaules, moins il en reste dans le cœur. Ceci est de l'arithmétique.

Le sexe fort, moins poétique, n'achète qu'un crêpe et tout est dit.

Cependant, je veux être juste et j'ajoute qu'il est un chagrin contre lequel ne peuvent rien les magasins de deuil. J'ai vu parfois, ô monde, votre front fléchir sous le poids de l'affliction. Et j'ai voulu savoir, car je suis pitoyable autant que curieuse.

Je suis allée, ces jours-là, demandant aux uns et aux autres : qu'a donc le monde et quelle calamité l'accable ?

L'un, me répondait plaintivement : le docteur X... n'a perdu que trois cholériques sur un service de cent cinquante, l'âne bâté...

C'était un médecin qui pleurait ainsi.

L'autre, ils ont tous applaudi Crémieux à la fin de sa plaidoirie, les cruches !

C'était un avocat.

Un troisième : Confusion ! impudeur ! obscénité ! Tronchard est de l'Académie !

C'était un candidat.

Un quatrième : Voilà donc ce furet d'Issachar qui a l'emprunt de Tingitane !

C'était un ami de ce même Jédédiah.

Un cinquième : Barbanchon est décoré pour sa comédie : *Les Marrons sculptés*, le lâche !

C'était un confrère.

Un sixième : Léon Cabassu est nommé préfet, le maraud !

C'était un collègue.

Une blonde : La vicomtesse a enfin trouvé un plus sot qui l'admire !

Une brune : Vous savez que Mme Midolin a reçu une invitation ?... On veut la faire voir !

Un gros homme à tête batracienne : Martin, est député : tirez l'échelle !

Un bilieux : Tirez le canon ! Tripotel est pair de France !

Et ainsi jusqu'à cent.

Vous ne pleurez jamais, ô monde sensible et bienveillant, que sur l'aubaine du voisin !

Vous amendez la parabole de la paille et de la poutre. Vous mourez du bien d'autrui.

Mme la marquise de Poivrésel sèche de dépit dans sa loge aux Bouffes, si elle apprend que Mme la comtesse Crinoline, — qui était ruinée, — a logé à l'Opéra.

N'y a-t-il pas de quoi ?

Et Anatole Lourdaud devient hypocondre auprès de son million liquidé, si seulement Coquillon, le sixième doigt de sa main crochue, a fait une liquidation de cent mille écus.

Voilà des douleurs ! et qui durent !

Voulez-vous savoir mon remède contre le marasme qui me tenait lors de mon départ du château ?

Au lieu de rester à Paris, j'avais pris la voi-

ture de Rambouillet. J'avais été passer deux mois dans les champs, auprès de mes petits enfans.

Ils étaient beaux comme des petits anges. Ils commençaient à trottiner sur leurs belles grosses jambes chancelantes. Ils balbutiaient déjà quelques uns de ces mots si chers que les mères guettent au passage.

Mon Gustave était doux. Il avait de grands yeux bleus sourians et timides. Quand je l'avais sur mes genoux, je détaillais trait par trait sa ressemblance avec son père. Dès le soir de mon arrivée à Rambouillet, il me connaissait. Le lendemain, il m'appelait maman.

Sainte joie que d'être mère! selon toute apparence, ce charmant bonheur devait m'être refusé longtemps encore. — Mais le fils de Gustave, n'était-ce pas bien mon fils.

C'était moi qui l'avais reçu dans mes mains à l'heure de sa naissance.

Il n'avait point de mère, ce pauvre enfant.

Sa mère n'avait jamais demandé: où l'a-t-on mis?

Vous vous souvenez que l'idée de cette créature m'avait éloignée un instant de Gustave. Ma fierté ou ma délicatesse, comme vous voudrez l'appeler, s'était révoltée énergiquement à l'idée d'une rivalité entre moi et Mlle Ida, du théâtre de Toulouse.

Mais pour l'enfant, cela ne faisait rien. Je

l'aimais comme s'il eût été à moi. Loin d'étendre jusqu'à lui la répugnance que m'inspirait sa mère, je l'adorais de tout le malheur qu'il avait d'appartenir à une semblable femme.

Est-ce que je songeais à elle, d'ailleurs?

Cet enfant, c'était mon Gustave. On m'avait volé mon Gustave. Je le retrouvais dans ce petit être adoré.

Allez! quand il était sur mes genoux, endormi, et que je le berçais, j'étais bien véritablement sa mère.

L'autre enfant, la petite Florence, la fille de Mme la comtesse de Champmas d'Argail, était toute mignonne : une vrai duchesse en miniature. Sa peau avait des tons éblouissans et je n'ai jamais vu de plus beaux yeux.

Mais elle n'était pas douce comme mon petit Gustave. Je ne pouvais l'aimer qu'en seconde ligne.

J'étais bien là. Mon cœur et mon corps se reposaient. L'influence de la campagne, l'air libre, le bon soleil rétablissaient ma santé gravement altérée.

Je jouissais de ce bien-être avec une sorte de hâte, comme le voyageur pressé prend son repas en doublant les bouchées. C'était une halte. Je sentais que j'avais besoin de toutes mes forces pour les luttes à venir.

Je ne m'endormais point. Je ne perdais pas la mémoire. Ma bonne Eugénie et Marie, ma

chère petite sœur, restaient sans cesse présentes à ma pensée.

Voici pourquoi je n'avais rien fait pour elles :

Dans la dernière semaine de mon séjour au château du Rocray, j'avais reçu une lettre du prince Maxime, dont je n'ai point fait mention pour ne pas interrompre le cours de ma narration.

Cette lettre répondait à celle que j'avais écrite au prince avant de quitter l'hôtel de la rue des Blancs-Manteaux. Maxime m'y parlait de l'enlèvement de Marie, que je lui avais annoncé.

Il m'en parlait presque froidement. J'avais eu occasion d'observer, à Naples, — une seule fois, mais cela suffisait, — quel degré de passion l'amour paternel atteignait dans le cœur de Maxime.

Cette indifférence qu'il affectait aujourd'hui ne prouvait rien pour moi contre sa tendresse.

Il y avait là un secret. — De même que, suivant toute apparence, il y avait un secret pour ce qui concernait Eugénie.

Car Maxime avait engagé son honneur à la défense de ma pauvre amie, et si l'on en eût cru sa correspondance, il eût fallu renoncer à tout espoir.

Ses lettres devaient être écrites sous l'im-

pression de cette idée qu'un ennemi pourrait les surprendre. Elles ne disaient pas tout.

Mais ce qu'elles disaient partait constamment du même principe: abstention complète de ma part.

Défense de m'occuper de Marie, comme déjà on m'avait fait défense de m'occuper de Mme Mutel.

Ma confiance en Maxime était grande. Non-seulement je croyais à son honneur, mais encore à son pouvoir. Désobéir, quand mes moyens d'action étaient si nuls, me mettre en campagne toute seule, sans protecteurs, sans argent, sans armes d'aucune sorte, c'eût été assurément compromettre à plaisir la réussite de notre cause commune.

Un de mes premiers soins en revenant à Rambouillet avait été de répondre à Maxime.

Je lui adressais plusieurs questions.

Il n'en résolut que deux.

J'eus défense absolue de recourir à M. B..., l'illustre avocat, mon unique protecteur.

Défense absolue aussi de m'ouvrir à Mme la comtesse de Champmas au sujet de Marie.

Ceci achevait de me garrotter les deux mains.

Maxime m'annonçait dans cette seconde lettre la mise en liberté de Gustave qui était parti pour continuer ses études en Allemagne. Maxime ne me disait point le nom de l'Université

que Gustave avait choisie. Il appelait Gustave son ami.

La troisième lettre de Maxime parlait de lui-même. Elle était triste. Sa blessure, guérie, laissait dans sa constitution des traces profondes. Je crus comprendre que l'idée d'une mort prochaine était en lui.

Il renonçait à tous ses rêves. Le temps lui manquait pour accomplir la tâche qu'il s'était imposée.

Mais il avait des devoirs plus sacrés que le dévoûment même à sa foi politique. Ces devoirs, je les connaissais. Il ne s'expliquait point. Il me disait : Je vivrai assez pour récompenser et pour punir.

Enfin, un dernier message qui me parvint à la fin de mai me laissa entendre que ma présence à Paris serait bientôt nécessaire.

Depuis lors, Maxime ne me donna plus de ses nouvelles.

J'eus bien de la peine à quitter cette pauvre et chère retraite où j'avais trouvé le repos, sinon le bonheur. La nourrice des deux enfans était une excellente femme qui s'était prise d'affection pour moi. Elle n'avait de la paysanne que la simplicité. Ce sordide intérêt qui est la plaie des campagnes lui restait inconnu.

Ce fut elle-même qui me détourna du des-

sein que j'avais d'emmener avec moi mon petit Gustave.

Elle avait pour les deux enfans une affection véritablement maternelle.

— Que ferez-vous du petiot? me dit-elle; voyez comme il est rose et gras!... Allez-vous l'empoisonner avec votre mauvais air de Paris?... Dans six mois, si vous l'emmenez, vous verrez ses pauvres petites joues pâles, et il n'aura plus que les os sur la peau... Paris dévore les enfans... Les enfans qui n'ont jamais quitté Paris peuvent bien y végéter et allonger comme de malheureuses plantes, venues de graines égarées dans une cave... Mais ceux qui ont respiré le bon air de nos champs ne savent plus qu'y mourir... Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de voir mourir un petit enfant... vous ne savez pas... Moi, j'en ai perdu un... qui était à moi... et qui était beau comme un Jésus!

Elle pleurait, la bonne femme.

— Et puis, reprenait-elle en s'essuyant les yeux, l'enfant vous empêchera de gagner votre vie et la sienne... On ne donne pas d'ouvrage aux jeunesses qui ont des enfans... Laissez-le-moi... Tant qu'il y aura du pain ici pour mon homme et moi, les deux petiots mangeront la soupe avant nous...

Je me rendis. L'idée de voir pâlir et mai-

grir mon beau petit Gustave dompta toutes mes résistances.

J'embrassai mon excellente Thérèse. Je tins longtemps les deux enfans pressés sur mon cœur, puis je montai dans la diligence de Paris.

Il y avait trois semaines de cela.

Je n'avais pas encore épuisé toutes mes petites ressources et, cependant, je travaillais déjà de mes mains, tant que je pouvais.

C'était pour mon petit Gustave.

Je prenais de l'ouvrage dans un magasin de la rue Saint-Denis. J'avais loué une chambrette au cinquième étage d'une maison située place du Châtelet. Ma mansarde donnait sur le quai. J'avais devant moi ce charmant paysage de la Cité: la tour de l'Horloge avec son architecture franque, les deux poivrières pointues qui invitent à lever les yeux pour voir la flèche de la Sainte-Chapelle; le marché aux fleurs, verte oasis au milieu de ces maisons grises; la rivière que font bouillonner les roues, au-dessous de cette mystérieuse masure, qui semble toujours chanceler sur son fagot de poutres; la pointe de l'Ile-Saint-Louis, coupant la Seine comme une pesante nef qui se détourne au fil de l'eau pour ne point faire naufrage contre cet écueil, merveille de l'art gothique: Notre-Dame de Paris.

Il y avait deux rosiers sur ma fenêtre, deux

petits pots de pensées, deux pieds de cobœa qui déjà grimpaient, attachant leurs vertes virolles aux aspérités de mon mur.

J'arrosais tout cela le matin et le soir.

J'étais une grisette après avoir été presque une grande dame.

Les commis du quartier me faisaient la cour, et je ne m'en formalisais point, tant cela m'importait peu.

Il y a de ces commis qui sont de beaux enfans. On ne devient tout-à-fait obtus dans le commerce qu'après une dizaine d'années d'études.

J'étais grisette. J'avais un petit chapeau de paille, une robe d'indienne et un châle de vingt-cinq francs.

Les ressources dont je parlais naguère, c'était ma toilette des bons temps et mes pauvres bijoux. J'avais tout vendu avant d'aller à Rambouillet.

Je travaillais tout le jour pour ma maison de confection. Le soir, à la lumière, je prenais ma récréation. Je faisais des bonnets, des robes et des corsages pour mes deux chers petits.

Je n'étais pas malheureuse. Aucun désir ne me tourmentait.

Mais j'avais la ferme croyance que ceci était un temps d'arrêt.

J'attendais *quelque chose* comme les Juifs attendent le Messie.

Ce *quelque chose*, qu'était-ce? Je n'aurais pas su le dire.

II

Où je cause sérieusement avec un séducteur.

Un soir du mois de juin, j'avais fini ma tâche avant l'heure. Il faisait chaud et beau. J'étais paresseuse.

Le vent portait du sud, et il y avait marché aux fleurs. Le vent m'arrivait tout chargé de senteurs d'héliotropes et de fleurs d'orangers.

Les bruits de la rue montaient avec le murmure des grandes roues submergées de la machine.

Sur les toits, il y avait des oiseaux piauleurs; aux croisées des chambrettes voisines, des jeunes filles achevaient leur travail. Tout cela chantait.

Vous la voyez d'ici, ma maison. Elle faisait l'encoignure du quai. On l'a démolie pour dégager les abords de la Tour Saint-Jacques-la-Boucherie. C'était une ruche parisienne dans toute la force du terme. Au premier, il y avait une famille très riche dont la fortune s'était faite dans le commerce des porcelaines. Le

père avait inventé ces vases de nuit égrillards dont le fond est orné d'un œil ouvert. Succès immense! succès foudroyant! succès qui prouve une fois de plus combien nous méritons ce titre de „peuple le plus spirituel de l'univers“ que nos bonnetiers se décernent à eux-mêmes avec plaisir.

On vendit pour dix millions de ces urnes en deux ans. On se faisait naguère un cas de conscience de prendre un omnibus: on eut quatre voitures. Le respectable chef de la famille envoya six douzaines d'assiettes, deux soupières, quatre compotiers et le sucrier pareil à je ne sais plus quelle légation, qui le nomma chevalier du Faucon-Jaune ou de Saint-Babylas. C'était une maison posée. Un nom de plus s'ajoutait, le beau nom de Crampon-Lescalier, au livre d'or de l'aristocratie française.

Avouez aussi que l'œil était bien trouvé!

Au second étage, c'était une étude moisie d'huissier de la vieille roche. On manipulait le protêt, là-dedans, avec une férocité sauvage. Le premier clerc, qui avait rêvé un mariage avec l'aînée des demoiselles Crampon-Lescalier, et qui s'était vu repoussé, dessinait tous les matins un œil sur la porte de l'ancien marchand de porcelaines.

Au troisième étage habitait un dentiste, M. John O'Reilly, Irlandais de la rue Saint-Victor,

inventeur des dentiers O'Reilly, de l'Algodonte, de la poudre patagone et de l'Uruguay-Blanc. Je n'ai jamais pu voir cet homme de l'art sans lui désirer une grosse caisse entre les jambes et un casque de ferblanc sur le crâne. — Il offrait soixante mille francs à quiconque pourrait prouver que ses râteliers en écume de mer n'imitaient pas parfaitement la nature.

C'était un fort joli garçon, qui aurait pu se faire passer, s'il l'avait voulu, pour un ancien marchand de pastilles du sérail.

Le quatrième étage était occupé par un peintre en miniature, M. Mitaine, élève de Coquambault. — Ressemblance garantie. Trois séances, cinquante francs. — Il traitait de gré à gré pour les passe-partout et groupes de famille. — Portraits après décès.

M. Mitaine n'employait que des couleurs pouvant supporter les plus longues traversées en mer.

C'était un bien pauvre diable que cet élève de Coquambault, mais il était riche en générosité. Les mendians, repoussés aux trois premiers étages, trouvaient toujours un morceau de pain à sa porte.

Il y avait deux locataires au cinquième: M. Fénillet, qui *faisait* la partie comique dans un journal judiciaire, et Mme Salaguès, épileuse.

Ma foi, lecteur, je ne vous dirai pas ce

qui se passait chez Mme Salaguès. Elle était de Toulon. Il fallait aimer l'ail (plus empoisonné que la ciguë, a dit le protégé de Mécène) ou posséder un fier estomac pour garder de voluptueuses pensées dans le boudoir de l'épileuse.

Cependant, chaque soir, on y recevait. — Six jeunes demoiselles teignaient les sourcils aux vieillards, les moustaches aux lionceaux, et ne négligeaient rien de ce qui concerne l'état.

O Fénillet! joyeux et vilain bonhomme! Tu étais banni de cet aimable séjour! Tu faisais des trous à ta porte pour voir passer les vieux messieurs *teindus* comme le coursier du bon petit père Macé! Tu vivais du supplice de Tantale, ô Fénillet, *Xavierduvertetlauzanne* de la police correctionnelle! Restaurateur intelligent de la mère Michel qui a perdu son chat, du portier qui égorge ses locataires et du bon menuisier emportant dans son tablier le pauvre petit vagabond que personne ne réclame!

Est-il permis de penser que, dans notre civilisation, Crampon-Lescalier puisse gagner tant de millions avec des urnes d'usage archidomestique, tandis que Fénillet, l'auteur de si ingénieuses bagatelles, dîne, — à cinquante-neuf ans qu'il a, — avec une saucisse plate sur le pouce!

Nous étions une douzaine au sixième étage: des fleuristes, des couturières; des commis à

100 francs par mois, un étudiant, un sergent de ville et un rapin qui méprisait cruellement l'élève de Coquambault.

Pas une seule modiste!

Bien malin qui saurait découvrir l'étage où dorment les modistes.

Elles vont et viennent longtemps, les chères enfans, avant d'épouser le gros homme dont l'amour naïf et confiant leur refait une innocence.

Notre étage était le plus gai de tous. J'avoue qu'on n'y pouvait monter sans se compromettre un peu. Le rapin, quand il avait dix francs, faisait des débauches épouvantables; l'étudiant était un Sardanapale, le lendemain de sa pension, — et ces demoiselles ne gardaient pas tout le décorum nécessaire.

Mme Salaguès, l'épileuse alliacée, se plaignait souvent de notre étage au propriétaire. Au moins, chez elle, on ne faisait pas de bruit.

Je ne fréquentais point mes voisins et voisines. On me regardait comme un loup. Mais ces sixièmes étages sont bons enfans, je vous l'affirme. Tout le monde me saluait et me souriait...

J'étais donc à ma fenêtre, accoudée entre mes deux rosiers et rêvant. A quoi? je ne sais. Je venais de relire les lettres de Maxime; j'avais effleuré d'un baiser l'écriture de Gustave. Je ne pensais point à eux.

Je regardais sans trop les voir les mille détails du panorama qui était sous mes yeux: les pêcheurs patiens et leur galerie plus patiente, les fureteurs de livres, — tous myopes, — penchés sur l'étalage des bouquinistes, — les commissionnaires portant sur leurs crochets les emplettes fleuries des amoureux ou des jeunes femmes, — l'escamoteur qui, autrefois, était à poste fixe sur la place du Châtelet, — et tant d'autres choses!

Je rêvais. C'était à mes deux enfans et à mon travail.

Mon travail était si peu lucratif!

La bonne Thérèse était pauvre. Les deux enfans allaient grandir et prendre des besoins.

Savez-vous ce qui me venait à la pensée? Mon ancienne ambition, mon premier désir: l'envie que j'avais en franchissant autrefois le seuil poudreux de la maison Fontanet.

Je n'avais au monde qu'une chose que je pusse utiliser: mon instruction.

Si j'avais pu trouver une place d'institutrice, ou même de sous-maîtresse dans un pensionat...

J'aurais été bien heureuse!

On frappa discrètement à ma porte.

Je ne bougeai point, quoique j'eusse entendu.

Personne ne savait mon adresse. Personne ne pouvait venir me voir. Depuis que j'étais

dans cette maison, nul n'avait mis le pied dans ma chambrette.

Je me trompais sans doute: on frappait chez la voisine.

Ou bien on se trompait.

Je continuai de songer.

J'entendis qu'on frappait un peu plus fort.

— Entrez! dis-je avec impatience.

La clé tourna dans la serrure; la porte s'ouvrit tout doucement.

J'ajoutai sans regarder:

— Si c'est pour Mlle Léocadie, c'est la porte à droite... Si c'est pour M. Alfred...

— C'est pour Mlle Suzanne, m'interrompit une voix que je crus reconnaître vaguement.

Je levai les yeux.

Je vis un petit homme rondelet qui s'introduisait d'un pas furtif et jetait des regards défians tout autour de la chambre.

Il avait un paletot d'hiver, malgré la chaleur, et des lunettes bleues montées en écaille.

Quand il eut bien regardé tout autour de lui, il ôta son chapeau et découvrit une tête d'un gris perlé qui précisa un peu mes souvenirs.

Puis, tout-à-coup, il fit une petite contorsion des épaules et de la nuque.

— M. Philarète Pantois! m'écriai-je.

— Non... n'non!... n'n'non!... me répondit-il péremptoirement, tandis que le bourre-

let qu'il avait derrière le cou continuait d'opprimer sa cravate blanche, — comment avez-vous pu me reconnaître, déguisé comme je le suis ?

— Déguisé ?... répétai-je en le regardant mieux.

Il donna un petit coup sec sur l'écaille de ses lunettes et reprit :

— Je n'ai pas mes lunettes d'or.

Il referma soigneusement la porte en faisant d'un coup d'œil un second inventaire de ma retraite.

— On ne pourrait pas se cacher, me dit-il — s'il entrait quelqu'un.

— Il n'entrera personne, répondis-je en riant ; — mais, pourquoi vous cacher ?

— Non... n'non !... la crainte de compromettre une jeune personne... Vous êtes très simplement ici... et un peu haut... Non !... n'non !... permettez-vous que je m'asseoie ?

— Je vous en prie, monsieur.

Il s'assit et reprit :

— Quant à avoir bonne façon... non !... n'non !.. je connais des femmes d'agens de change qui n'auraient pas su dire si bien que vous : Je vous en prie, monsieur !... Je m'y connais, voyez-vous, en femmes... Vouz serez un bijou quand la chance s'en mêlera !... Mais, dites donc ! je vous prie de pousser un peu

votre fenêtre... Du palais, on peut voir chez vous...

— C'est un peu loin! fis-je observer.

— Je connais presque tous ces polissons d'avocats, me répondit-il; — non!... Ils ont des yeux de loup-cervier... et nous avons, dans la jeune administration, une damnée réputation de scélératesse...

Je poussai la fenêtre.

— Non!... n'non!... n'n'non!... fit-il avec reconnaissance; — vous êtes un ange... tout bêtement.

— Mais comment avez-vous su mon adresse? demandai-je.

— Hi! hi!... fit-il en dépouillant son paletot qui l'étouffait; hi! hi! hi!... nous ne sommes pas embarrassés, là-bas... Mais causons raison, voulez-vous?

— Je ne demande pas mieux, répondis-je.

Il ôta ses lunettes d'écaille qu'il remplaça par ses lunettes d'or.

Sa figure, après cette opération, exprima un contentement parfait.

Moi, je le contemplais.

Il y a vraiment chez les marchands des poupées de Nuremberg qui coûtent un prix fou et qui ne sont pas si jolies que cet employé supérieur.

C'était la fraîcheur du vernis neuf et qui n'a pas encore été à la poussière.

Seulement, malgré la fenêtre entr'ouverte, ma chambre était trop petite pour la quantité d'odeurs qu'il avait sur lui.

— Là!... fit-il en passant sa main dans ses cheveux; — je vous disais bien, l'autre fois, que vous iriez dans l'Oise!...

Ma figure se rembrunit.

— Triste histoire! s'empressa-t-il de dire; très triste histoire... Non!... n'non!... Mais il y avait un sort sur ces pauvres gens-là... Figurez-vous que nous avons eu un mal d'enfer à étouffer la chose... Il a fallu prendre le *Courrier de Beauvais* à la gorge... Si le *Courrier de Beauvais* avait imprimé seulement une vingtaine de lignes, nous aurions eu cinquante volumes dans les journaux de Paris... Non!... Je respecte la liberté de la presse, moi, par principe; mais si jamais on la perd et que je la retrouve... Et, comme cela, nous n'avons pas pu rester à Rambouillet?...

— Vous savez que j'ai été à Rambouillet?... m'écriai-je.

Je ne puis dire avec quelle enfantine fatuité cet employé supérieur jouissait de mes étonnemens.

— Non... n'non... n'n'non!... répliqua-t-il en permettant à son bourrelet occipital de jouer amicalement et sans se fâcher avec sa cravate, — pourquoi ne saurais-je pas que vous avez été à Rambouillet?... Nous avons rompu avec

les traditions gothiques de La Reynie et de Sartines... C'est vrai... Non!..., mais nous savons tout, malgré cela... Commençons-nous à causer sérieusement?

— Quand vous voudrez.

— Ah! si Rodier me voyait ici!... Frédéric Rodier... c'est un de mes sous-chefs... Nous nous espionnons un peu dans les bureaux... ça fait passer le temps. Mais, moi, on ne me reconnaît plus dès que j'ai changé de lunettes!... Il s'agit donc de la petite jeune personne... la fille de ce cerveau brûlé de prince Maxime... non!

Je rapprochai mon siége vivement, et Philarète continua:

— Non... n'non!... Un des plus honorables capitalistes de Paris, sur qui la calomnie, je l'espère bien, ne trouvera jamais à mordre... M. Rondel (de l'Ariége) s'est rendu acquéreur tout récemment de deux cent vingt-sept mille trois cent trente-quatre *choses* de terre en Illyrie... Je dis *choses* parce que j'ignore comme ils appellent les arpens dans ce pays autrichien... Ce n'est pas loin d'Udine... sur les bords de la rivière d'Isonza... Allez-y voir, ma toute belle, si vous voulez!... Moi, je m'en lave les mains, non!... Cela forme les trois quarts et demi d'une province... L'honorable M. Rondel a là-dedans une douzaine de villes et un

demi-cent de couvens... Vous comprenez bien qu'il y a où mettre la petite demoiselle.

— Comment! m'écriai-je, — la pauvre enfant est en Illyrie!

— Ou en Istrie, me répondit paisiblement M. Philarète Pantois; — je regarde le fait comme à peu près indifférent... Ce brave M. Rondel... non!... n'non!... a toujours eu la manie des propriétés territoriales... Moi, je préfère les succès de salon... Chacun sa marotte!

— Mais, l'interrompis-je, — Marie! Marie!

— Marie! répéta-t-il; — non!... Voilà... Marie est là-bas comme une reine... Impossible de voir un plus joli climat!... C'est un pays fort célèbre dans l'histoire ancienne... Ses trois pères l'adorent à qui mieux mieux... Elle est capable d'épouser un hospodar si le cœur lui en dit dans quelques années.

— Et le prince Maxime sait-il?... commençai-je.

— Il a fait une grande sottise!... non!... un pair de France!... aller se fourrer là-dedans, à Naples!... Le prince Maxime aura de la besogne... Mon Dieu! nous le blâmons, ce garçon-là, dans la jeune administration... mais c'est un aimable homme... connaisseur en tableaux.. du succès auprès des dames... La dernière fois qu'il m'a écrit...

Au mouvement que je fis, il se pinça la lèvre. En même temps, sa cravate et sa nuque

se chagrinèrent mutuellement avec tant de méchanceté qu'il prit l'air d'un homme qu'on guillotine.

— Non... n'non!... n'n'non!... prononça-t-il avec emphase; — s'il m'écrit, c'est que... Voilà le fin mot lâché!... Ceux d'autrefois ne parlaient jamais la bouche ouverte... nous autres nous n'avons rien à dissimuler... Eh bien! quoi?... non!... après?... non!.... n'non!... Avez-vous peur des francs-maçons? des carbonari? des sociétés secrètes?.. Fort bien!... Dans la jeune administration, nous jouons avec cela comme avec des billes?... Un carbonaro qui vieillit devient sage... C'est avec des carbonari qu'on fait les meilleurs gardes-champêtres des grandes chasses politiques... Faut-il être exclusif?... dites-le!... Moi, j'ai des succès dans les salons républicains comme dans les salons carlistes... J'appartiens à une catégorie...

Or, lecteur, vous souvenez-vous de M. Robillard, le petit homme aux catégories?

Moi, je m'en souvins, et je fus prise d'un fou rire.

M. Philarète Pantois, qui était déjà très troublé, perdit les arçons.

Il ouvrit sa petite tabatière d'or et me la tendit, puis il la retira convulsivement.

— J'ai dit! acheva-t-il avec une solennité qui cachait mal sa détresse; — quand les gouvernemens ont la main assez heureuse pour

s'attacher des hommes jeunes, intelligens, prudens, adroits... et surtout... non!... Voilà ma façon de voir tout entière... et je l'exprimerais devant l'univers assemblé comme devant vous!

Il se leva et fit un tour dans la chambre. Je crus remarquer qu'il cherchait une glace pour y voir son pantalon collant, mais je n'en avais point.

Je ne l'interrogeais pas. Je réfléchissais. Dès la première fois que j'avais vu M. Philarète Pantois, j'avais cru deviner qu'il tenait au prince Maxime par quelque lien secret.

A présent, c'était pour moi l'évidence même.

Il ne me laissa pas longtemps à mes méditations.

Il vint se camper devant moi et me fit un joli salut.

— Mme la baronne d'Avray, me dit-il, — m'a chargé de la rappeler à votre souvenir.

Je regardai sa boîte d'or. Il affecta maladroitement de la dissimuler.

Philarète Pantois, — excellent homme, on pourra le voir, — avait en lui du paon et du dindon.

Le besoin le plus impérieux de son cœur était de toujours faire la roue.

— Qui a parlé de moi à Mme la baronne d'Avray? demandai-je.

Philarète Pantois me répondit:

— J'éprouve un charme inexprimable à renouer, quand l'occasion s'en présente, d'anciennes relations... C'est comme une résurrection des heureux sentimens de la jeunesse... Vous me permettrez de ne pas vous en dire davantage... Il faut être un lâche ou un sot... non... n'non!... ou tous les deux à la fois, pour soulever certains voiles derrière lesquels...

— Mais voilà six heures, s'interrompit-il en tirant sa montre; je dîne avec une personne... Non! n'non!... Je ne serai vraiment un homme politique que quand l'âge des passions aura fui... Avez-vous besoin d'argent?

Mon regard dut exprimer autre chose que de l'étonnement, car il salua de nouveau en balbutiant je ne sais quelle excuse.

— Mademoiselle, reprit-il en passant son doigt dans sa cravate pour l'élargir par derrière — le prince Maxime fait de vous un cas excessif.

— Excessif! répétai-je en souriant.

— Je veux dire par là inconcevable... ou plutôt... enfin, le prince Maxime avait positivement prévu la réponse que vous me faites.

— C'est donc de la part du prince Maxime?

— Non... n'non!... Pourquoi vous le cacher?... J'ai tout lieu de croire que sa position, quand il va revenir, sera excellente à la cour... Je ne suis pas de ceux qui rougissent de leurs amis... La franc-maçonnerie n'est plus qu'un

mot, disent-ils... Il y a des mots qui valent des armées... Je suis franc-maçon! c'est très bien! non!... Le roi le sait... le préfet aussi... J'ai même un grade éminent... Robespierre a dit: Périssent les colonies plutôt qu'un principe... C'était de l'exagération... J'ai payé trois mille francs de votre part à un brave homme qui a nom Antoine Mutel.

— Monsieur!... m'écriai-je.

— Est-il parent de l'Eugénie du même nom? me demanda M. Philarète.

— Je ne vous avais point chargé... continuai-je.

Il m'interrompit, disant:

— Cet homme en avait besoin... Il y a quelquefois de la gêne dans la maison du Meilhan... non!

Pour le coup, je tombai de mon haut.

— Fortune territoriale! dit légèrement l'employé supérieur en battant d'une chiquenaude son devant de chemise, éclatant comme la neige; — quand le désordre se met là-dedans... non!... les hypothèques... non!... n'non!... les intérêts à payer... voilà!... Puisque vous ne voulez pas d'argent, je vous propose une place très agréable dans la première pension de Paris... non!... que dis-je!... dans la première pension du monde!

Je lui saisis la main si vivement qu'il eut peur un petit peu.

Tout brusque mouvement donne à la jeune administration des idées de machine infernale.

— Ah! monsieur! dis-je avec effusion, — vous ne pouvez savoir combien vous me rendez heureuse!

Il se rengorgea aussitôt. Mais la cravate piqua le bourrelet, qui essaya par un effort suprême d'écraser la cravate.

Sans ces dissensions intestines, quelle tranquillité serait celle de Philarète Pantois!

Mais il faut toujours en ce monde quelque plaie secrète pour envenimer nos bonheurs.

Moi, je l'avoue, à la place de cet employé supérieur, je sacrifierais la cravate ou le bourrelet.

— Non... n'non!... me répondit-il avec une colère qui ne s'adressait qu'à sa nuque; — ça vous va donc, l'enseignement?... Belle et honorable partie, où l'on rend à l'humanité les plus inappréciables services... Tant mieux!... le prince sera bien aise... Causons sérieusement... non! Je suis l'intime ami de Mme Desgibecières...

— Desgibecières! répétai-je, trouvant le nom heureux.

— Née Catulat, ajouta Philarète; — il faut que vous y entriez demain.

— Me présenterai-je de votre part?

— On viendra vous chercher... dans la voiture... c'est plus convenable... Je sais que vous

êtes instruite comme un petit prodige... On viendra... non... n'non!... vers dix heures... Sans adieu! Je vais jusqu'au Pont-Neuf... la personne m'attend...

Il remit précipitamment son paletot et fit l'échange entre ses lunettes.

Ainsi déguisé, il chercha la glace absente d'un dernier regard, et s'élança dans l'escalier en répétant :

— Sans adieu... demain, dix heures... non!... n'non!...

Ce fut en l'examinant par derrière que je devinai enfin le mystère de cette négation qui mouchetait sa phrase si agréablement.

Vous avez vu souvent de bons pères s'interrompre au milieu de leurs discours pour réprimander l'enfant indocile qui fait du bruit dans leurs jambes; vous avez vu plus souvent encore le cocher bavard diaprer sa conversation de jurons à l'adresse de ses chevaux.

Philarète Pantois était comme le bon père et comme le cocher.

Ce non! n'non! n'n'non! s'adressait à sa cravate et à son bourrelet. Il leur défendait incessamment de se battre. — Mais tous deux, le bourrelet et la cravate, prépisant l'autorité d'un employé supérieur, se taquinaient, se bourraient, se vexaient et prolongeaient sans merci cette lutte irréconciliable qui faisait le malheur de sa vie.

Inutile de dire que *la personne* qui attendait Philarète Pantois était une côtelette aux pommes.

III

Où nous rentrons en plein drame.

Dès le lendemain, j'avais quitté ma chambrette et j'étais installée dans le pensionnat de Mme Desgibecières, née Catulat, veuve d'un compagnon de l'infortuné navigateur Lapérouse.

Ceci forme, au milieu des aventures de ma vie, un épisode si brusquement tranché, une comédie si dénuée de liens avec les personnages principaux de notre histoire, que j'ai résolu d'en composer un corps d'ouvrage à part, où seront réglés tous mes comptes avec mesdames les institutrices.

A mesure que l'on écrit, on devine la préoccupation de son lecteur. C'est un sixième sens. Mon lecteur s'intéresse exclusivement au sort d'Eugénie Mutel, du prince Maxime et des membres de la famille du Meilhan. Mon devoir est de satisfaire avant tout sa curiosité.

Je relaterai seulement ici qu'après avoir passé quelques jours chez Mme Desgibecières, — un des plus curieux personnages qui aient pris la peine de poser devant moi, je fus suc-

cessivement placée dans plusieurs institutions de Paris; — après quoi, j'occupai la position de *sifflet* auprès d'une très célèbre actrice de nos boulevards.

Je ne reculais devant rien: il me fallait de l'argent pour mes deux petits enfans d'adoption.

L'emploi de sifflet consiste à lire les rôles posément et plusieurs fois aux grandes comédiennes qui ont négligé d'apprendre l'alphabet dans leur première enfance.

L'illustre actrice voulut me faire débuter, mais je n'avais pas de goût pour la gloire théâtrale. Elle me plaça dans une famille de lettres, composée d'un lauréat académique, d'une romancière et d'une petite muse de sept ans qui donnait déjà des craintes magnifiques aux amis de la poésie.

Je m'engage à ne point laisser inédite cette partie de mes aventures qui m'apparaît, aujourd'hui, du fond de ma retraite, comme un long intermède de rires.

Ce fut au sein même de la famille de lettres que notre drame vint tout-à-coup me chercher. Il y avait plusieurs mois que je n'habitais plus ma chambrette de la place du Châtelet, dont je payais néanmoins le loyer pour avoir un pied à terre en cas de besoin. J'étais dans le ménage littéraire depuis six semaines environ, copiant les odes de M. Adolphe Clari-

net, mettant au net les romans de Mme Clémence Clarinet et jetant çà et là un peu d'orthographe parmi les menaçans essais de la jeune Héloïse Clarinet. Je déclare que c'est là mon plus haut titre à la reconnaissance de mes deux chers petits enfans.

Les Clarinet parlaient parfois avec envie de Carl Wolf: je savais que Carl Wolf était le pseudonyme choisi par la belle Irène, mais je n'avais pas entendu dire que Carl Wolf fréquentât l'humble maison des Clarinet.

Un soir, il y avait grande soirée artistique et littéraire dans les salons Clarinet, composés d'une salle à manger et de deux chambres à coucher. C'était splendide. On lisait des fables ; on buvait de l'orgeat ; le vieux Marsaloux des fêtes publiques déclamait ses vers phocéens ; Clotaire (de Pontoise) chantait des mélodies de Mme Loïsa Puget en faisant des yeux blancs ; il y avait deux agens de change, pris dans des piéges à loup, et un lieutenant-colonel de la gendarmerie.

Je m'étais retirée dans un coin où je combattais un terrible besoin de sommeil, lorsque je sentis tout-à-coup une main qui se posait sur mon épaule. Je me retournai. M. Philarète Pantois était derrière moi.

Je n'avais pas revu cet employé supérieur depuis la visite inopinée qu'il m'avait faite un soir à ma chambre de la place du Châtelet.

Il mit sa main sur sa bouche avec une grande affectation de mystère et me dit :

— Non! n'non!... Chut!... motus!... Soyons prudens!... et faites semblant de ne pas me reconnaître!

Il n'y avait que lui pour faire, comme on dit au théâtre, de ces entrées mystérieusement intéressantes.

Je le regardai attentivement et sans mot dire. Loin d'avoir ses lunettes d'or, il était fort bien déguisé au moyen d'un lorgnon pince-nez.

Il me montra du doigt la miniature qui était sur sa petite tabatière d'or.

— Elle est ici! murmura-t-il.

— Qui donc? demandai-je; Irène?

— Chut!... Motus!... Non! n'non!... Vous allez avoir du nouveau... Le prince Maxime est à Paris.

Je bondis sur ma chaise et je restai bouche béante à regarder M. Philarète Pantois. Ce nom de prince Maxime fut pour moi comme un éblouissement, — ou plutôt comme le son du tambour qui met debout en sursaut le soldat endormi.

A dater de mon départ d'Italie, ma vie avait perdu sa propre voie. Je n'étais plus avec les miens. Il m'était impérieusement défendu de travailler à ma tâche la plus chère.

Car le lecteur l'a bien vu depuis que nous sommes ensemble. Le seul intérêt où je puisse

mettre quelque passion, c'est l'intérêt de ceux que j'aime.

J'avais les mains liées. J'étais condamnée à l'immobilité.

On m'avait dit : Chacun de tes efforts tournera contre ceux que tu veux servir.

Comme j'avais foi, comme j'étais persuadée que le prince Maxime ne déserterait jamais l'œuvre de réparation qu'il avait entreprise, comme je sentais surtout que cette œuvre était liée à sa vengeance même, j'obéissais.

La haine de Maxime était ma garantie, presque autant que sa chevaleresque générosité.

J'attendais. Quelque chose me disait : le combat recommencera. Laisse-toi guider. Il y a quelqu'un au-dessus de toi. C'est à lui de choisir l'heure et le champ de la bataille.

L'influence que Maxime avait prise sur moi restait entière.

Je le voyais plus grand encore peut-être qu'il n'était réellement. Il me semblait que, sur son terrain naturel, en France, dans ce monde parisien où nul ne pouvait se targuer d'avoir des armes mieux trempées que les siennes, rien ne lui résisterait.

Nos ennemis, c'était tout un monde. Il y en avait pour nous sur chaque degré de l'échelle sociale. Leur ligue était faite ; leur ligue était en quelque sorte nécessaire et fatale. Moi-même, je l'avais cimentée en mettant au jour le

mystère du boulevard des Invalides. Mais, dès que Maxime entrait en lice franchement, je n'avais plus peur de mes ennemis.

— Maxime est à Paris! répétai-je:

Mme Clémence Clarinet, qui passait auprès de moi, se retourna et demanda:

— Quel Maxime?

Philarète me serra le bras.

— Vous ne pouvez demeurer longtemps ici, me dit-il rapidement; — il s'est passé bien des choses, depuis que je ne vous ai vue... Non... n'non!... Si vous étiez restée un peu plus de temps chez ma cousine Desgibecières, vous auriez probablement à nous donner des nouvelles de l'enfant...

— De Marie! m'écriai-je.

— Chut!... Non... n'non!... précisément, de Marie...

— Elle n'est donc pas en Illyrie!...

Philarète se pinça la lèvre et donna un bon coup de bourrelet à sa cravate.

— N'égarons pas la discussion, me dit-il.

Puis, posant son index sur la miniature qu'il tenait toujours à la main, il ajouta:

— Elle est dans l'autre salon... Elle peut entrer d'un instant à l'autre.

— Et que nous importe? demandai-je.

— Elle sait ce que nous ignorons, me répondit l'employé supérieur.

Il m'avait entraînée dans une embrasure.

— Dans la jeune administration, reprit Philarète, nous avons nos moyens à nous... Mais les ressources de l'humanité sont bornées... La police n'est qu'une chose humaine, après tout... J'ai bien pensé à faire un service de somnambules... mais il n'y a pas de fonds votés... Et puis les somnambules vont et viennent... On saurait nos petites affaires... non!... n'non!... L'enfant a été huit jours chez ma cousine...

— Et maintenant? demandai-je.

— Si vous vous y prenez adroitement avec celle-ci, me répondit-il en caressant de l'ongle le portrait d'Irène, vous le saurez cette nuit.

— Mais que faire?

— Promettre et tenir, c'est deux, dit le proverbe... Non... n'non!... Elle a besoin de vous... Promettez tout... vous tiendrez si vous voulez...

— Mais... voulus-je objecter.

— Je ne vous dis pas cela pour moi, ma belle enfant! m'interrompit Philarète; — Dieu merci, je m'occupe des affaires du bureau... et non point d'autre chose... Souvenez-vous qu'il y a en tout ceci, — outre des personnes dont la position... non, n'non!... vous m'entendez parfaitement... n'n'non!... outre ces personnes, dis-je, — trois hommes d'une ho-

norabilité tout-à-fait hors ligne... des fortunes colossales...

— Vous parlez d'honorabilité à propos de ceux-là! m'écriai-je.

— Chut... On calomnie toujours les millions... Moi, je suis en dehors... je ne me mêle de rien... Je suis venu ici, n'est-ce pas, pour me divertir... je vous rencontre par hasard, je cause avec vous de choses et d'autres... On n'est pas un malfaiteur parce qu'on a cinq à six cent mille livres de rentes...

— Mais si l'origine...

— Chut!... L'origine de toutes les grandes choses a un côté mystérieux... Voyez Rome! C'est un grand exemple... Et pensez-vous que Clovis, avant son baptême?... On le baptisa une fois le tour fait... Ne tombons pas dans les déclamations vulgaires!... D'ailleurs, tout cela est oiseux... Voici le vrai: nous avons... c'est-à-dire vous avez contre vous trois individualités financières respectables... Ne vous fâchez pas: vous n'y pouvez rien... Je ne connais pas de chose plus sotte que de se briser la tête contre des sacs d'écus: il vaut bien mieux tourner autour... Moi, je m'en lave les mains, non!... Je suis seulement chargé de vous dire: Promettez! promettez!...

— Chargé par qui? demandai-je.

Un éclat de rire, entouré de longs murmures, se fit entendre vers la porte d'entrée.

On se mit à dire, dans la chambre à coucher de Mme Clarinet, de ce ton éminemment littéraire qui est ainsi composé : un tiers d'admiration, un tiers de jalousie, un tiers de moquerie :

— Voici le soleil levant !

— Voici notre dixième muse !

Philarète me serra une seconde fois le bras de telle façon que je sentis ses ongles à travers l'étoffe de ma robe.

Je me tournai vers lui. Il n'était plus là.

Je le vis de loin s'esquiver dans la foule avec une agilité qu'on n'eût point soupçonnée chez cet employé supérieur.

Son dernier mot, pendant qu'il me serrait le bras, avait été celui-ci :

— Si vous apprenez quelque chose, gardez-le pour vous... et pour moi !

Le soleil levant, la dixième muse, c'était Irène qui entrait, environnée d'une véritable cour. Elle fit grande sensation.

Elle avait une toilette du genre délicieux.

Les couturières en robes ont le genre délicieux, le genre ravissant et le genre adorable.

En dehors de ces trois superlatifs, il y a le sévère, l'original et le simple ou comme il faut.

Croyez-bien qu'en notre temps, on ne peut plus connaître les femmes par la toilette.

J'ai vu des jeunes mères de famille, des anges de vertu et de retenue s'habiller exactement comme Mme Diogène.

Nous devions arriver à cette honte de voir les honnêtes femmes courir après les couturières des coquines.

Comme si les femmes honnêtes n'étaient pas toujours bien sûres d'être vaincues dans la lutte, dès qu'elles ne dédaignent point de l'accepter!

Au contraire, il y a des coquines de beaucoup d'esprit qui réussissent en adoptant le genre simple. C'est le comble de l'art. Celles-là jouent aux quatre coins. Il leur arrive de prendre parfois le coin de quelque étourdie, née en pleine civilisation, et qui va se faire sauvage.

Mais comme elle était belle, cette Irène! et comme elle portait miraculeusement sa toilette artiste!

Elle n'avait mauvais goût que chez Mme Clémence Clarinet.

Ce n'était plus ici la baronne d'Avray, c'était l'auteur de *Stella* qui venait de faire fracas dans la *Revue des Deux-Mondes,* l'auteur des *Sonates*, recueil de poésies qu'on portait aux nues, l'auteur de *la Reine Mab*, pièce de théâtre qui jouissait d'un vogue d'autant plus

grande qu'on ne l'avait point encore représentée.

C'était Carl Wolf, le glorieux pseudonyme.

C'était la débutante qu'on opposait déjà aux gloires régnantes de George Sand et de Mme de Girardin.

L'éclat du neuf existe en littérature encore plus que dans l'ordre des choses matérielles.

Rien de radieux comme un début.

Il n'y a pas à dire: le premier scintillement d'un astre a des éblouissemens imprévus qui jettent la foule hors de garde. On ne juge pas encore. On crie bravo. La fièvre s'en mêle. La critique a un baillon. Elle ne mordra que plus tard.

Plus tard, l'étoile à son apogée brille dix fois plus. Mais on sait qu'elle est là. On est tenté de lui dire: Étoile que je vois depuis si longtemps dans le ciel, quand donc vas-tu t'éteindre!

Irène portait son succès presque aussi bien que sa toilette. Elle avait mis de côté son savoir-vivre exquis pour prendre ce qu'on appelle de l'allure. Elle recevait l'encens comme une bonne fille et les moqueries comme une raquette. Elle était à tous. Elle était charmante.

Dès qu'elle me vit, elle quitta le bras de son cavalier et vint se jeter à mon cou.

Cela fit *un effet.*

Je faillis devenir un personnage.

Carl Wolf m'avait embrassée.

Clémence Clarinet, empanachée comme un cheval de funérailles, me prit la main et dit à Irène :

— Vous connaissez donc cette chère enfant ?

— Je l'emmène ! répliqua Carl Wolf. Il y a assez longtemps que je la cherche !

C'était une reconnaissance dans les formes et d'autant plus curieuse que personne ne savait à quel degré nous étions parentes ou amies.

Littéralement, Carl Wolf m'enlevait.

Elle réclama sa voiture. Je ne résistai point. Je voyais de loin, à l'entrée du couloir, Philarète Pantois qui me faisait des signes.

— Reviendrez-vous ? me demanda d'un ton aigre-doux Clémence Clarinet.

— Non, répondit Carl Wolf.

— C'est sa sœur, murmurait-on, sa nièce... sa filleule...

On nous reconduisit jusqu'à l'escalier et Clémence Clarinet me dit : Bon voyage !

Il pouvait être minuit.

Irène s'assit auprès de moi dans sa voiture et dit au cocher :

— Aux Champs-Élysées !

Puis à moi :

— Suzanne, je n'étais venue là que pour vous !

IV

Du paradis de la belle Irène.

Cela s'était fait exactement comme je l'ai dit, sans plus de façon ni de mesure.

On agit ainsi entre Clémence Clarinet et Carl Wolf.

Moi, j'étais restée absolument passive. Irène m'emportait comme une proie. J'avais laissé aller les choses pour obéir à l'ordre indirect que je venais de recevoir par le canal de M. Philarète Pantois.

Certes, le désir de Maxime impliquait la conduite que je venais de tenir.

Et pourtant, je me sentais mal à l'aise aux côtés de cette femme, dont je ne pouvais pas être l'amie.

Sans savoir encore bien au juste quel serait mon rôle, d'avance il me répugnait de le jouer.

Je voulais réfléchir et je ne pouvais pas.

Une seule idée saine me vint : attendre et voir venir.

Irène était fort émue, peut-être plus émue que moi.

Ce qu'il fallait, d'abord, c'était savoir la cause de cette émotion. Je n'avais aucun moyen de la deviner, mais ceci ne m'inquiétait point. Je connaissais Irène. Elle ne biaisait pas au

point de départ et commençait toujours la partie cartes sur table.

— Voici le dernier effort que je tente auprès de vous, Suzanne, me dit-elle ; — j'ignore pourquoi mon cœur bat comme s'il s'agissait d'entendre mon arrêt... Il est certain que je vous aime, malgré vous et surtout malgré moi... Il est certain que j'ai besoin de vous, mais ce n'est pas au point de trembler en attendant votre sentence... Je peux me passer de vous... Et pourtant je tremble, voyez, Suzanne !

Elle me prit la main. Sa main était frémissante et froide en effet.

Je n'ai rencontré qu'elle pour se poser ainsi franchement, j'allais dire noblement, au début des négociations les plus scabreuses.

Avec une bonne cause en main, elle eût été irrésistible.

Mais où donc eût-elle pris sa bonne cause ?

— Remettez-vous, lui dis-je, — vous n'avez aucun motif de croire que je sois votre ennemie.

— Oh ! je ne vous crains pas, Suzanne ! — s'écria-t-elle en me lâchant la main ; — s'il y a un être au monde qui ne puisse rien contre moi, c'est vous... Ce dont j'ai peur surtout, c'est de vous briser fatalement et sans le vouloir, si je vous trouve encore sur ma route.

— Nous ne suivons pas le même chemin... commençai-je.

— Tant pis pour vous, Suzanne! m'interrompit-elle; — si vous m'aviez écoutée autrefois, qui sait où vous seriez déjà parvenue!

— Quand on n'a pas d'ambition...

— Vous en avez!... l'amour s'est jeté à la traverse... comme ces vieilles habitudes de langage que l'on contracte dans l'enfance et qui viennent plus tard obstinément gêner le style ou l'éloquence... Vous voyez que je vous parle en bas-bleu... C'est une arme que la plume, Suzanne... J'ai voulu connaître cette escrime comme nos maîtres, les hommes, s'exercent à manier le pistolet ou l'épée... La place que j'ai prise...

— Elle est brillante, madame.

— Nous y reviendrons... Votre amour, Suzanne, a été pour vous le grand obstacle... Maintenant que cet obstacle est brisé...

Je tressaillis.

Elle s'arrêta court.

— Comment! — s'écria-t-elle, — est-ce que vous l'aimeriez encore, après ce qui s'est passé?

— Je vous prie, madame, — lui dis-je en tâchant de garder tout mon calme, — ne nous occupons point de cela.

Elle frappa du pied.

— Une barre d'acier! murmura-t-elle. — Faudra-t-il donc?...

Comme elle hésitait, j'achevai pour elle.

— Me briser? dis-je; — vous avez déjà prononcé le mot... Pourquoi?... Que vous ai-je fait?

— Si nous en venons là, Suzanne, me répondit-elle; — vous m'avez menacée.

— C'était pour défendre la fille de mes bienfaiteurs.

Elle se força de rire.

— Voilà de ces mots qui me feraient juger toute autre que vous, Suzanne! reprit-elle; — bienfaiteurs!... Peut-on avouer un bienfait sans que les lèvres saignent?... Moi, j'ai reçu un salaire, mais jamais de bienfaits!...

— Je n'ai point parlé de vous, madame, prononçai-je très froidement, — et je ne me compare jamais à personne.

Il y eut un silence assez long.

Je devinais bien qu'elle faisait effort pour rappeler son sang-froid.

Elle cherchait en outre le joint pour aborder le vrai sujet de l'entrevue.

— Pourquoi me conduisez-vous aux Champs-Élysées? lui demandai-je.

— Là ou ailleurs... murmura-t-elle.

Je demandai encore:

— Est-ce que vous ne demeurez plus rue Jacob?

— Voilà longtemps, fit-elle; j'ai eu, moi aussi, des aventures...

Puis, changeant de ton brusquement:

— Suzanne, répondez-moi sans détour; dois-je tirer un bon augure de ce fait, que vous avez mis de côté, ce soir, pour me suivre, une protection et un asile?... Cela veut-il dire que vous accepteriez ma proposition, au cas où je vous prierais de rester avec moi?

— Cela veut dire, madame, répliquai-je, — que le monde d'où nous sortons ne me plaît pas... J'avais résolu dès longtemps de le quitter... J'ai ma chambre en ville.

— Ah! fit-elle avec un mouvement d'envie; — une chambre!... Et vous êtes libre!... C'est une force aussi que de borner ses désirs...

— Mais, vous vous trompez vous-même, Suzanne! s'interrompit-elle; — vous êtes née femme du monde tout comme moi... je me reconnais en vous... Vous vous résignez... du moins vous le croyez.. Mais pauvre chère enfant, on n'est pas aveugle pour s'être noué un mouchoir sur les yeux. Cela dure juste le temps de jouer à Colin-Maillard. Voilà ce que c'est que votre résignation, Suzanne... Comment n'auriez-vous pas toutes les ambitions, puisque vous avez tous les sens et toutes les facultés?.. Je l'arrache, moi, ce bandeau que vous avez mis sur vos yeux! Je vous montre la fortune, le rang, la splendeur... tout le paradis des fé-

licités terrestres. L'ange ne vous en a point chassée. Vous êtes un de ses habitans prédestinés... Suzanne! Suzanne! Êtes-vous de celles qui disent: Mon bonheur n'est pas de ce monde? Alors, fermez sur vous les portes de la maison de Dieu! Entrez au couvent! Le couvent est du moins une forteresse où ne pourront vous atteindre les coups de ceux que vous avez faits vos ennemis!

Je vis dans cette dernière parole une menace, et je la priai de s'expliquer.

— A quoi bon! dit-elle avec une sorte de colère. Ce n'est pas par là que je veux vous prendre. Je sais que vous avez du courage... Si je vous menaçais, ce serait comme une sœur aînée peut menacer sa petite sœur: ce serait pour vous écarter d'un danger, pour me mettre entre vous et le précipice...

Je sentis sa main qui cherchait de nouveau la mienne.

— J'ai toujours rêvé cela, vous le savez bien! reprit-elle avec une douceur insinuante; — une sœur...

— Dieu vous en avait donné une... murmurai-je.

Cela m'échappa.

Il n'y avait aucune utilité pour moi à dire cela.

Je m'en repentis tout de suite, car sa main glaça tout-à-coup la mienne.

L'effort qu'elle fit sur elle-même dut être extrêmement violent.

Sa parole ne trahit qu'une partie de son trouble.

— Si vous étiez ma sœur, Suzanne, poursuivit-elle, — s'il était en moi de vous forcer à m'aimer comme une sœur, vous me diriez ce que vous savez sur ce fatal mystère.... Me croyez-vous insensible?... Pensez-vous que les paroles prononcées par vous lors de notre dernière entrevue, quand vous vîntes chez moi avec Mlle du Meilhan, ne soient pas une des raisons qui m'ont fait vous chercher toujours?

— Ignoriez-vous donc?... commençai-je.

— D'abord, je vous jure sur mon honneur, m'interrompit-elle, — que je n'ai jamais eu que des rapports d'intérêt avec M. Peyrusse.

— C'est trop! répliquai-je sèchement.

— Vous êtes sévère, Suzanne!

— Je suis juste.

Le cocher demanda en ce moment:

— Faut-il passer la barrière?

Ce fut moi qui répondis:

— Non... retournez!

— A l'hôtel! ajouta Irène.

— Ne voulez-vous point me mettre chez moi? dis-je, pensant que j'avais rompu la négociation.

— Je vous mettrai chez vous, Suzanne, me

répondit Irène, — si vous l'exigez après m'avoir entendue.

Elle reprit d'un ton ferme et quelque peu hautain :

— Ma chère enfant, notre entretien s'est singulièrement égaré... Il s'agissait entre nous d'une chose toute simple : j'avais à vous faire une proposition, vous aviez à l'accepter ou à la refuser... J'ai un moyen de retrouver la fille du prince Maxime.

— Vous! m'écriai-je.

Puis, par une réflexion soudaine :

— Mais c'est votre nièce! dis-je, — Marie est la fille de votre sœur.

Je la regardais, en disant cela, aux lueurs lointaines des réverbères qui s'égaraient dans notre coupé. Je la vis baisser les yeux et pâlir.

Elle fut du temps à reprendre la parole.

Puis, répondant à ce qu'elle croyait être ma pensée, elle poursuivit :

— Ne comptez pas là-dessus... Ce serait un faux calcul, Suzanne... J'aimais ma sœur ; elle avait été pour moi bonne et douce... Mais qu'était ma sœur?... Une combattante comme moi... Quand nous mourons, nous autres, en chemin, nous subissons la conséquence même de la lutte... Si je viens à mourir, je dispense quiconque m'a aimée de me venger.

— Il est question de votre nièce, dis-je.

— Je ne la connais pas, répliqua-t-elle ; —

je donnerais dix fois ma nièce pour vous, Suzanne... Je crois que vous étiez le seul être en ce monde pour qui je fusse susceptible d'un entier dévoûment... Je ne demande pas mieux que d'être utile à ma nièce, puisqu'il vous plaît de la nommer ainsi... Mais je ne risquerai rien pour cette enfant inconnue qui a dans les veines le sang d'un homme, — vers qui mon cœur s'élançait comme vers vous, — et qui m'a repoussée comme vous me repoussez.... Cet homme, je le hais, pour n'avoir pas pu l'aimer!.... Comprenez-moi donc enfin, Suzanne... Je ne suis pas de ce monde où j'ai conquis ma place par la force... Je n'ai pas les sentimens qu'on a dans ce monde... Où les aurais-je pris?... N'est-ce pas raillerie, voyons! que de me parler famille!... à moi!... Ce que ces gens qui emplissent ce salon d'où nous sortons emploient comme fictions dans leurs livres, mauvais ou bons, moi, je le suis en réalité... Je suis la révoltée de naissance; je suis l'Antony femelle, hérissée contre une société ennemie... Seulement, moi, je ne me révolte pas pour de l'amour... Ah! je l'aurais fait autrefois!... Je me révolte pour ressaisir la proie qui m'échappe... Mon nom, mon rang, mon luxe, mon pouvoir, tout ce que j'avais acheté au prix de ma jeunesse, vendue à un vieillard!

— Je cherche à vous comprendre... dis-je.

— Moi, je m'explique, répondit-elle, et sa

voix avait pris soudain des accens virils; je suis ruinée; j'ai des dettes; je suis perdue... Georges du Roncier a trois cent mille livres de rentes... C'est mon amant... Je veux qu'il soit mon mari!

— Mais c'est impossible! m'écriai-je.

— Plus encore que vous ne le croyez, ma chère Suzanne, répliqua-t-elle froidement; — cependant, cela sera, parce qu'il faut que cela soit!

— Et vous avez compté sur moi?

— Jamais je ne compte sur personne... Seulement, vous pouvez me servir... c'est une chose certaine... Et cette certitude a été une excuse auprès de moi-même pour l'affection, entêtée dont je vous poursuis. Il se trouve que ma raison approuve mon inclination... Nous contracterions ensemble, ma chère Suzanne, un pur mariage de convenance... Ce sont parfois des unions fort heureuses...

Elle me donnait en parlant le temps de réfléchir.

Je songeai à Maxime, dont il fallait, avant tout, ne point trahir la volonté.

Il y avait en outre apparence qu'elle ne mentait point en disant qu'elle avait découvert la retraite de Marie. Ses rapports avec Peyrusse et consorts rendaient la chose vraisemblable.

J'ai eu du mérite à ne pas feindre plus

souvent dans le cours de ma vie, car j'aurais certes obtenu en ce genre d'assez jolis succès. Ma nature bas-normande, quand il était besoin, montrait volontiers le bout de l'oreille, et je n'avais qu'à me laisser aller pour jouer passablement la comédie.

Je pris ce ton tout particulier de sarcasme à l'aide duquel les gens qui vont capituler trompent les derniers efforts de leur conscience.

— Et si j'acceptais ce beau traité d'alliance, demandai-je, que m'en reviendrait-il?

— Si vous parlez sincèrement, Suzanne, dit-elle avec une extraordinaire vivacité, — nous sommes sauvées toutes les deux!

— Je ne me vois pas du tout en péril, objectai-je.

— Les périls qu'on ne voit pas sont ceux où l'on succombe... Mais, pour Dieu! ne discutons pas!... Avez-vous l'intention d'accepter?

— Je n'ai aucune intention... je veux savoir.

— Savoir quoi? fit-elle avec un mouvement d'impatience.

— Savoir ce que je gagnerai en commettant une mauvaise action.

Elle se recula de moi.

— Où demeurez-vous? me demanda-t-elle,

— Place du Châtelet, répondis-je, au coin du quai de la Grève.

Je la vis se pencher à la portière pour donner cette adresse au cocher.

— Vous ne m'avez pas répondu, repris-je.

J'eus bien de la peine à prononcer ce mot-là, qui renouait une négociation odieuse. Je le fis pour Maxime. Je le fis encore plus pour ma belle Marie, dont je voyais dans cette nuit le mélancolique sourire.

Irène se retourna.

— Je vous l'ai dit, Suzanne, prononça-t-elle en contenant sa voix, car j'avais allumé sa colère, — je vous l'ai dit: c'est la dernière fois... J'ai fait pour vous bien plus que je n'aurais dû faire... Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous m'avez témoigné de l'aversion... Les gens comme nous ne doivent jamais épargner leurs ennemis: c'est la première de toutes les règles... Et cependant, moi, je vous épargne... quand je vous trouve à terre; au lieu de vous écraser en passant, voilà que je vous tends la main... Et je n'ai pas d'excuse, car mon instinct me crie que je suis folle!... Eh bien! je vais contre mon instinct; je vous propose encore une fois la paix... Ce que je vais vous dire n'est pas pour vous blesser, Suzanne, mais seulement pour que vous ne restiez pas dans l'erreur où vous êtes... Vous croyez votre vie bien cachée... je la sais par cœur, votre vie... Vous avez eu, de compte fait, quatre aventures parfaitement caractérisées...

— Qu'appelez-vous aventures, madame? m'écriai-je.

— Mon Dieu! répliqua-t-elle, gardez votre calme... je ne vous en fais pas un crime...

— Madame, l'interrompis-je, guérie déjà de l'indignation qui m'avait saisie; — ceci est le plus mauvais de tous les moyens!...

Nous étions dans la rue de Rivoli. Les becs de gaz, plus rapprochés, éclairaient l'intérieur de la voiture. Elle mit ses deux mains sur mes épaules et me regarda en face.

— J'ai des preuves, me dit-elle, les yeux fixés sur mes yeux: — Maxime après Gustave... le vicomte Étienne du Rocray après Maxime... après le vicomte Étienne, M. Philarète Pantois...

L'idée me vint de la souffleter, comme si nous eussions été deux hommes.

Mais ce nom de Philarète Pantois fut comme de l'eau froide sur la colère qui brûlait en moi.

C'était lui qui m'avait dit de tout promettre.

— En ce moment, par ma désobéissance, je provoquais peut-être quelque irréparable malheur.

— Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, madame! répliquai-je le plus froidement que je pus.

— Elle sourit. Son sourire était plus insolent que sa parole.

— Que de temps perdu, chère enfant! reprit-elle; — nous devrions si bien nous entendre!... Voyons! si cela peut vous être agréable, je déclare, pour employer vos propres paroles, que je ne crois pas un mot de ce que j'ai dit... Sérieusement, je vous crois assez habile pour être honnête... Raisonnons dans cette hypothèse... et veuillez bien recevoir mes excuses... Vous êtes honnête; en ce cas, de deux choses l'une: ou vous êtes tout uniment une jeune fille bien vertueuse qui s'est mis en tête l'idée d'épouser un prince, ou vous êtes un petit Vincent de Paul en jupon, et votre seule pensée est de travailler pour cette brave femme qui vous aida dans l'affaire de Mme la comtesse de Champmas-d'Argail... Charmante histoire, ma toute belle, et que je mettrai, certes, dans un de mes livres!... Vous voyez si je sais vos affaires.

Je fis un signe de tête affirmatif.

— Des deux cornes de ce dilemme, continua-t-elle, laquelle choisissez-vous?... Vous ne voulez pas me le dire?... Très bien!... Que ce soit l'une ou l'autre, d'ailleurs, peu importe... Dans les deux cas, c'est le prince Maxime qui est tout votre espoir...

— Tenez, s'interrompit-elle, — il y a des momens où j'ai peur que vous ne soyez une

sainte!... C'est une si pauvre spéculation!... Mais lors même que vous seriez une sainte, lors même que vous auriez donné votre vie entière à cette pitoyable tâche de relever au-dessus de l'eau une vieille femme noyée, il vous faudrait encore Marie... non pas seulement pour acheter l'appui de Maxime... mais pour témoigner elle-même...

Je me rapprochai d'un brusque mouvement.

— Marie est un témoin, prononça lentement Irène, — Marie est le seul témoin qui puisse perdre d'un mot les ennemis de la sage-femme Eugénie Mutel!

Je balbutiai, en proie à un étonnement sans bornes:

— Quoi! vous savez aussi cela?

— Et cela ne se devine pas, n'est-ce pas? dit-elle avec triomphe; — on ne devine pas l'aventure nocturne de Mme de Gérin, qui s'appelait alors Mlle de...; on ne devine pas l'enfant enlevé à la jeune mère, puis porté dans le jardin, — à gauche en sortant, — puis ces gens qui passent par dessus le mur, — puis ce cri d'enfant, entendu par la jeune fille qui regardait, curieuse et stupéfaite, par la fenêtre de la maison voisine, laquelle appartenait à ce brave Crésus, M. Rondel...

La parole me manquait.

— Et pourtant, reprit-elle, — je vous ai dit que je n'avais jamais vu Marie, ma nièce,

qui était cette jeune fille, penchée à la fenêtre de cette maison Rondel... c'est la pure vérité: je ne l'ai jamais vue...

— Mais alors... m'écriai-je.

Elle me serra le bras jusqu'à me causer de la douleur.

Ses yeux brillèrent. Un sourire cruel était à sa lèvre.

Je l'avais vue une fois ainsi, lorsqu'elle abandonna Pidoux, au Meilhan, dans l'affaire du mariage avec maman marquise.

C'était une étrange créature. Je ne saurais assez répéter cela.

— Croyez-vous donc que je sois leur amie? — dit-elle entre ses dents serrées; — croyez-vous donc que je n'aie jamais revu ma sœur dans mes veilles et dans mes rêves?... Je les ai suivis comme si j'eusse été le spectre même de l'assassinée!... Je sais tout ce qui les regarde, tout!... C'est mon avoir!... Leurs millions sont à moi, puisque le sang de ma sœur les a payés... Que j'aie seulement les trois cent mille livres de rentes de Georges, — qui sont à moi aussi: je les ai payés de mon honneur, — et vous verrez ce dont je suis capable!... Peyrusse, Agost et Rondel! trois caisses qui valent ensemble un royaume! c'est à moi! c'est mon héritage!... Que c'est bon, ma fille, de bondir sur un trône d'or, après avoir rampé si longtemps et si humblement!... Ah! je le

veux bien haut, mon trône, et bien resplendissant, avec tout un peuple agenouillé à l'entour, tout un peuple à qui mes pleines mains jetteront mes largesses inouïes!...

Elle rayonnait. C'était en ce moment l'ange déchu dans toute sa ténébreuse splendeur.

Elle me dominait de la tête entière.

Son haleine arrivait à mon front comme un souffle de feu.

— J'ai mis tous mes espoirs en cette vie moi! poursuivit-elle avec un geste de suprême dédain; — mon royaume est de ce monde!... Mais il faut que ce monde soit pour moi un royaume... Regardez-moi, Suzanne! suis-je belle encore?... L'extérieur n'est rien auprès de mon âme, qui est belle de force, de jeunesse et d'insatiable désir!... J'ai tout; la nature a été vraiment prodigue, et je la remercie!... Quand je mesure mon orgueil, je sens bien qu'il me faudrait vivre un siècle pour épuiser ce seul ordre de jouissances... Je serai grande, — je serai bonne! — Ce que j'aime le mieux à voir dans mes rêves, c'est l'univers écrasé sous mes bienfaits!...

— Voilà mon Eden! poursuivit-elle en s'animant sans cesse davantage; — voilà ma terre promise!... Sais-je contre quoi je lutterai quand j'aurai l'arme à laquelle rien ne résiste? Ce serait beau de mettre sens dessus dessous ce monde tant attaqué, si bien défendu! De quoi

s'agirait-il? D'acheter les défenseurs du vieux monde? Est-il rien ici-bas qui ne soit à vendre? — J'achèterais, j'achèterais! — J'achèterais l'âme des poètes et l'épée des soldats. — Je prendrais un pays au hasard; j'y bâtirais un phalanstère. Je suis curieuse à l'excès de savoir si, au bout de deux ans d'harmonie, les bonnes gens que je mettrais là-dedans seraient tous des petits Jésus, — ou tous mangés, — les uns par les autres! — Mais pensez donc! les millions de ces trois coffres-forts ne me suffiraient pas... Il y a pour un milliard et demi de lin dans la Nouvelle-Zélande. J'arme cinq cents navires. Ce lin est à moi! Je paie les sauvages en civilisation: ils deviennent si coquins que je reste leur créancière!... Un milliard et demi! voilà un océan d'or!... Je le fais valoir dans toutes les banques de l'univers; je le double, je le triple!... J'ai un tas de louis haut comme le Mont-Blanc!... Et me voilà fée! me voilà déesse! On me prie à deux genoux: j'exauce... Cent mille mains se joignent et s'élèvent pour me bénir... Tous mes dévots me croient cachée derrière l'autel... mais fi! je cours le monde en aventurière. Je redresse les torts. Je tue les géans. — Et je passe, — chacun de mes pieds courbe la tête d'une rivale. Tout ce qui est grand et beau sur la terre m'idolâre: je me noie dans l'amour comme Clarence dans son tonneau de Malvoisie, — ou comme

ces raffinées qui cherchent la mort dans un bain de feuilles de roses...

Elle s'interrompit en un petit éclat de rire sec et court qui me blessa comme un coup de canif.

— Chacun a sa folie, dit-elle doucement; — vous avez vu un petit coin du paradis que je me ferai... mais me voici réveillée, Suzanne. C'est sérieusement maintenant que je vous répète: Je sais tout... Leur vie est là, dans ma tête, ligne par ligne, mot à mot... J'attends ma première mise de fonds pour commencer ma grande partie... Cet enjeu, c'est la fortune de Georges du Roncier... Pour la fortune de Georges du Roncier que vous me donnerez, je vous propose Marie...

— Est-elle donc en votre pouvoir? demandai-je.

— Non... Elle y sera.

— Savez-vous où elle est ?

— Je m'en doute.

— Cela ne suffit pas.

— Acceptez sous condition, et, dans une heure, nous aurons une certitude.

Je réfléchis un instant, et je répondis d'un ton résolu:

— J'accepte... sous condition.

Irène me serra la main. Sa main brûlait.

— Pierre, dit-elle au cocher, prenez le galop!

V

Où je me retrouve en pays de connaissance.

Nous ne prononçâmes plus une parole. Le cheval allait comme le vent.

J'essayais de réfléchir, mais ma pensée était couverte d'une brume. Je ne voyais plus bien en moi-même. Les idées passaient autour de moi, turbulentes et confuses.

J'étais, en vérité, bien novice à tromper.

Ou plutôt la notion du mensonge ne pouvait entrer en moi, car j'étais épouvantée jusqu'à l'angoisse de la promesse que je venais de faire.

J'avais beau me dire à moi-même : C'est une feinte! c'est une feinte! dans toute guerre, le stratagème est permis.

Ma conscience me répondait : Si l'on te montre Marie, tu vas donc te retourner contre la fille de tes bienfaiteurs!

Et, en définitive, je n'étais pas tout-à-fait hors de la vérité.

J'avais bien le moyen de mentir pendant une heure, pendant deux heures, — mais demain! que faire?

Si l'on me plaçait entre Marie et Zoé?...

Maxime! Maxime! pourquoi me laissait-il ainsi livrée à ma faiblesse et à mon inexpérience?

Quelle raison un homme comme lui pouvait-il avoir de se cacher ?

La voiture s'arrêta court. Je n'avais pas fait du tout attention aux rues que nous avions traversées en dernier lieu.

La dernière chose dont je me souvenais, c'était la façade du Palais-Royal.

Il y avait environ dix minutes de cela. Selon mon estime, nous avions dû suivre la rue Saint-Honoré dans toute sa longueur, puis mon sens se perdait.

Nous étions devant une énorme porte-cochère. Il faisait nuit noire.

Le cocher jeta le cri lugubre qui a remplacé dans les nuits de Paris moderne la clameur périodique des guetteurs :

— Porte, s'il vous plaît!

Les deux lourds battans tournèrent sur leurs gonds. Le coupé entra.

Irène mit pied à terre lestement. Je la suivis.

Mais à peine eus-je touché le pavé de la cour que je fus prise comme d'un vertige. Je regardai tout autour de moi en me frottant les yeux.

Était-ce un rêve ? Je connaissais cette vaste enceinte triste et humide. Ce perron monumental où l'herbe croissait, — cette façade dont les lignes se dessinaient vaguement dans la nuit.

— Où m'avez-vous amenée ? m'écriai-je.

— Chez moi, répondit Irène.

— Vous !... vous demeurez ici !

— Nous causerons tout à l'heure.

Elle se rendit à la loge du concierge.

Moi, je cherchais des yeux la fenêtre de Mlle Françoise, mon ancienne femme de chambre, qui donnait sur la cour.

C'était la seule précisément où il y eût de la lumière.

Je ne rêvais pas : c'était bien ce vieil hôtel du Rocray où avaient eu lieu les premiers actes du drame sanglant et sinistre.

A droite, sous cette fenêtre éclairée, j'avais l'escalier qui conduisait à l'aile habitée par moi ; à gauche, c'était l'entrée des appartemens de la famille.

Tout cela était tel quel. Aucun changement n'avait eu lieu depuis notre départ.

J'entendis Irène qui demandait à la concierge :

— Sont-ils en haut ?

— Oui, répondit-on du fond de la loge, — tous les deux.

Une servante, portant de la lumière, ouvrit la porte des appartemens, à gauche.

Irène et moi nous entrâmes.

Je m'assis au coin du foyer éteint pendant qu'on la déshabillait.

Au moment où elle renvoyait sa femme de chambre, laquelle ne sortit point sans me toi-

ser d'un regard curieux, deux heures sonnaient à la pendule.

Je reconnus le timbre. — Nous étions dans la pièce où le corps de Mme de Faillay avait été exposé avant d'être visité par les médecins et par la justice.

Irène vint s'asseoir auprès de moi. Elle avait passé un peignoir de couleur sombre sur sa toilette de nuit.

— Suzanne, commença-t-elle d'un ton très affectueux ; — je suis contente de vous voir chez moi... Je crois vous avoir dit, cette nuit, dans notre conversation, que j'étais ruinée.

Je répondis affirmativement.

— Il est nécessaire que nous mettions toujours cette franchise dans nos rapports, ma chère Suzanne... A quoi bon nous tromper mutuellement?... Voici quelle est ma position très exacte: je vis de ma plume, c'est à dire de rien... et M. Peyrusse m'a prêté cet hôtel, qui est marqué pour la démolition.

— Cet hôtel est donc à M. Peyrusse? demandai-je.

— Il a acheté en bloc la succession du Rocray... C'est une affaire superbe, comme toutes celles qu'il fait... Il gagnera cent pour cent sur l'hôtel, lors de l'expropriation... Je vais vous dire en deux mots comment j'ai été ruinée... J'ai mes principes, vous le savez; ils peuvent ne pas être ceux de tout le monde,

mais ils sont très arrêtés... Je n'avais pas assez pour vivre comme je veux vivre; il s'en fallait de beaucoup. Mon mariage avec M. le baron d'Avray n'a jamais été à mes yeux qu'un point de départ... J'ai fait ce raisonnement : si le hasard peut me donner ce que je désire, quelle utilité de le demander à des luttes qui seront une fatigue pour moi, un désastre pour autrui ?... J'ai ouvert une porte au hasard. Le hasard est le dieu des sots. Ma fortune est sortie par cette porte... J'ai joué comme je devais jouer, à la Bourse, qui n'est pas un tripot plus déloyal que les autres tripots ; j'y ai joué largement... Je dois deux ou trois cent mille francs de différences, je ne sais pas au juste le compte... Quelque jour, je m'amuserai à faire sauter cette banque... Quant aux motifs que peut avoir M. Peyrusse pour m'offrir un asile, vous les connaissez; il n'y en a point d'autres : M. Peyrusse m'a connue enfant, au temps où ma sœur était sa somnambule... Il me fait l'aumône.

Elle prononça ce dernier mot sans baisser les yeux.

— Il m'aurait donné davantage, reprit-elle, que je ne lui aurais pas plus d'obligation. Tout est à moi! c'est tout ce que je veux... Mais ne parlons pas de cela, Suzanne... Je vous ai dit que je savais par cœur votre histoire. Je l'ai apprise à cause de vous et à cause de bien

d'autres. Votre histoire passe au-travers de la mienne. Vous appartenez aux du Meilhan que je hais... Vous vous êtes trouvée en face des trois hommes qui ont tué ma sœur et dont je suis l'héritière... J'avais un moyen de recherche : j'en ai usé... Je connais Félicité Fontanet de la Rochegaillon : je sais, par conséquent, où vous avez puisé vos premiers renseignemens sur ma famille... Permettez-moi une question : le registre *Confidentiel* existe-t-il encore ?

— Je l'ai brûlé de mes propres mains, répondis-je.

— Vous avez eu tort. On ne détruit jamais ces choses-là. Je vous aurais rendu votre Marie pour deux feuilles de ce *confidentiel*...

— Je vous prie, l'interrompis-je ; — parlons de Marie.

— Cela ne va pas tarder... Il faut que nous la voyions cette nuit, et l'heure marche... Il y a des choses que je puis remettre à plus tard... Ainsi, j'attendrai que nous ayons éclairci nos doutes au sujet de Marie pour vous expliquer clairement ma position vis-à-vis de Zoé, et vous dire pourquoi mes petites rancunes sont devenues une haine profonde... une haine à mort !

Elle me vit pâlir et détourner les yeux.

— Vous devez tout savoir, poursuivit-elle — en ce moment, je me borne à vous dire que c'est Félicité Fontanet qui m'a révélé vos rapports avec feu le vicomte Étienne.

— Je vous affirme... commençai-je.

— Chère petite, m'interrompit-elle, — je croirai tout ce que vous voudrez... Figurez-vous bien, une fois pour toutes, que ces choses me sont absolument indifférentes... Mais, pour arriver jusqu'à la fille du prince Maxime, nous suivrons la même route que prenait M. du Rocray pour aller vous rendre visite toutes les nuits.

Il y avait longtemps que mon esprit ne s'était reporté vers ces nuits, pleines de troubles et de mystérieuses angoisses. J'eus froid au cœur et mes cheveux me firent mal, comme autrefois quand j'essayais de percer les ténèbres qui environnaient mes souvenirs.

Je ne sais pourquoi ma mémoire s'élucida si vivement à cette heure, mais je n'ai jamais eu, ni avant ni depuis, une notion aussi parfaite de ce que j'appelais autrefois *mes rêves*.

Il me sembla voir positivement le vicomte Étienne ouvrir la porte basse qui était sous le perron et se glisser, — triste et morne, — dans ces dédales dont les détours m'apparaissaient dans leur ensemble pour la première fois.

— Marie habite donc ma chambre ? demandai-je, sans plus songer à me disculper.

— J'ai lieu de le croire, me répondit Irène.

— Qui vous donne lieu de le croire ?

— Un fait qui m'est connu et d'où je tire

des inductions... Je sais, par un homme appelé Testulier, qui est le mari de Félicité Fontanet, sous le nom de M. de la Rochegaillon, — qu'il y a une malade dans l'autre aile de cette maison.

— Une malade! répétai-je effrayée.

— Soyez tranquille, me répondit Irène, — Marie est aussi en sûreté chez nos trois Mondors qu'elle pourrait l'être auprès de son propre père... Ne vous souvenez-vous donc plus du *Confidentiel?*... Peyrusse, Agost et Rondel sont les plus malheureux scélérats de toute la terre... Leurs nuits les punissent des plaisirs de leurs jours... Ils ont peur; ils tremblent; rien ne peut les rassurer... L'idée de toucher un cheveu de Marie — la fille du spectre qui les menace sans cesse, — ne peut même pas leur venir.

— Ils ont bien osé l'enlever...

— Pour se faire d'elle un rempart contre les vivans, ma chère Suzanne... Ils savent que Maxime les attaquera quelque jour... Leurs armes sont prêtes, et Marie est leur otage...

— Je sais donc, reprit-elle, — qu'il y a une malade dans l'autre aile... Je sais en outre qu'on la cache, puisqu'il ne m'a point été permis de la visiter... Qui peuvent-ils cacher ainsi, sinon la fille du prince Maxime?

Tout cela me semblait plausible.

— Partons! dis-je en me levant.

— Avez-vous déjà pris ce passage? me demanda-t-elle.

— Jamais.

— Moi, je n'ai pu pénétrer que jusqu'aux caves... La Fontanet, qui venait souvent la nuit dans la maison, avait suivi une fois le vicomte Étienne jusque-là... elle le vit prendre une clé dans un gros trousseau...

Je me frappai le front.

— Je l'ai vu, ce trousseau! m'écriai-je.

— Je crois bien, puisqu'il l'emportait pour aller chez vous!

— Vous qui êtes la sœur de Marie-Caroline Renaud, demandai-je, — croyez-vous au magnétisme?

— Non, me répondit-elle; — je ne crois à rien.

— Alors, fis-je avec un mouvement du dépit, — vous ne me comprendriez pas... Et, après tout, que m'importe?... Le trousseau de clés est ici, dans la chambre voisine... Qui couche dans cette chambre?

— Personne.

— Allons!

Je saisis la lampe et j'ouvris la porte. — Il me semblait voir encore le vicomte Étienne déranger le coffre à bois qui était à gauche de sa cheminée et prendre les clés derrière. — Je n'avais pourtant jamais vu cela qu'en rêve.

Je dérangeai le coffre. Les clés étaient là.

La poussière qui les couvrait disait qu'on ne les avait point touchées depuis longtemps.

Je ne pus m'empêcher de jeter un long regard tout autour de cette chambre. C'était celle que le vicomte Étienne avait coutume d'habiter. Son petit orgue harmonium était encore entre la cheminée et le lit sans rideaux ni matelas. Quelques manuscrits, notés de sa main, gisaient à terre.

— Ce sont des chefs-d'œuvre! dis-je en les montrant à Irène.

— Oui, me répondit-elle, — il passait pour tourner assez bien la chansonnette vague... le genre moldo-baroque... Cet homme était un conte d'Hoffmann... Je conçois qu'on l'ait aimé.

Je pris le trousseau de clés d'un geste brusque. Irène y vit de la colère.

— Ma chère Suzanne, me dit-elle, — si vous tenez absolument à me faire croire que l'opération du Saint-Esprit toute seule vous a appris les petits secrets de cette chambre... qu'il n'y avait que des rapports de sorcellerie, de magnétisme, de drôleries somnambuliques ou autres entre ce malheureux jeune homme et vous, j'y crois, voilà qui est une chose convenue... Ce sera le pendant des rapports rigoureusement administratifs dont se vante M. Philarète Pantois...

— Je ne suis pourtant pas sur sa boîte d'or, murmurai-je.

— Oh! moi! s'écria Irène, je suis une pécheresse! Mais la boîte d'or ne prouve rien, sinon contre moi. Philarète, le bon garçon, est innocent et mourra dans son innocence. Il a acheté la boîte, — après décès, — à l'hôtel Bullion...

Je ne pus m'empêcher de sourire en songeant que l'employé supérieur, malgré le temps qu'il donnait aux combats de son bourrelet contre sa cravate, avait encore le loisir d'additionner en sa personne la vanité de plusieurs douzaines de dindons.

— Madame la baronne, dis-je au moment de passer le seuil, — il est convenu que vous croirez tout ce que vous voudrez: Gustave n'est que mon fiancé; Dieu n'a pas voulu que je fusse sa femme... Le prince Maxime a tout mon dévoûment... Ce malheureux jeune homme, le vicomte Étienne, avait à la fois mon respect et ma piété... Quant à M. Pantois...

— Il a probablement votre estime, Suzanne... Je ne suis pas le prophète Daniel, mais je vous absous des deux mains... Marchons!

La chambre qui venait ensuite avait été la retraite des deux chères petites, Marie et Étiennette. Les deux petits lits restaient à la place où je les avais vus. Je m'arrêtai, prise par une réflexion.

— Si Marie est enfermée là-bas, dis-je, —

elle a dû se reconnaître... Elle était venue bien souvent me voir dans ma chambre.

— Marie est bien gardée, me répondit Irène, — et bien cachée... Qui viendra la chercher au lieu même de l'enlèvement?... Voici la porte par où Félicité, Testulier et Morin passèrent... la porte qu'on peut ouvrir et refermer en dedans seulement...

— Qu'est-ce que c'est que Morin? demandai-je.

— C'est le mari de Marianne, l'ancienne femme de chambre de ma sœur.

— Le conducteur de la diligence de Paris à Sedan! m'écriai-je.

— Précisément.

— L'homme à qui l'on fait une pension de dix mille francs!...

— Quel dommage, murmura Irène, — qu'on ait détruit ce *Confidentiel!*

Je demandai:

— Savez-vous où est cet homme?

— Non.

— Cette Marianne vit-elle encore?

— Oui.

Nous étions dans le jardin. Nous avions laissé la bougie allumée au bas de l'escalier. Irène avait une lanterne, — la lanterne du vicomte Étienne.

Je me tournai vers elle en m'arrêtant tout-à-coup.

— Je suis sûre, dis-je, que l'innocence d'Eugénie Mutel est pour vous aussi claire que le jour.

Elle fronça le sourcil et me répondit :

— Ce ne sont pas mes affaires.

Puis elle ajouta durement :

— C'est toujours un crime de s'attaquer à plus fort que soi.

— Mais, m'écriai-je, — c'est moi qui l'ai commis, le crime !... c'est moi qui suis allée au parquet, dénoncer l'infanticide du boulevard des Invalides.

Irène détournait les yeux.

— Vous l'aimez donc bien, cette Eugénie Mutel !... murmura-t-elle avec une sorte de jalousie.

— Je donnerais tout mon sang pour elle, dis-je d'un accent qui suppliait.

Elle réfléchit un instant.

— Après tout, miss Suzanne, reprit-elle, employant pour la première fois cette forme hostile de nos anciens démêlés, — peut-être que je vous ai mal jugée... Il se peut que vous soyez une de ces créatures angéliques qui vont se noyant dans tous les verres d'eau qu'elles rencontrent... Eh bien ! vous n'en aviez pas l'air... Je comptais sur vous... Mais si vous êtes prête à donner tout votre sang comme cela pour une brave femme du plus bas aca-

bit... la nièce du cocher Antoine, je crois, nous ne nous entendons plus!

— Mais elle a été pour moi plus qu'une sœur! m'écriai-je; — elle a été ma mère!

— Assez, miss Suzanne! Tout ce qui est drame pleureur et tragédie bourgeoise me déplaît incomparablement... Je ne fais pas ce genre-là... Nous sommes ici par Marie, ma nièce. Elle me suffit pour acheter votre concours: voilà toute l'affaire présente... Je prends note cependant de vos sublimités à l'endroit de Mme Mutel... Si jamais j'ai besoin de vous, je saurai par où vous tenir.

Au lieu de couper court en rasant la maison pour gagner le perron de gauche, Irène s'engagea dans cette tortueuse allée qui faisait le tour du jardin. Nous gagnâmes ainsi la petite porte donnant sur la rue du Chaume.

Irène la poussa du pied. Elle était ouverte.

— Quel diable de métier font ces coquins-là! murmura-t-elle.

Nous sortîmes dans la rue.

— Vous reconnaîtrez bien les fenêtres de votre ancienne chambre? me demanda-t-elle.

— Ce sont celles qui font face au réverbère, répondis-je.

— Allez voir s'il y a de la lumière.

J'obéis aussitôt. Mes deux anciennes croisées étaient noires. Je revins, et je dis:

— Il n'y a pas de lumière.

Irène semblait réfléchir. — Elle pensa tout haut :

— Quand nous sommes rentrées, un peu avant deux heures du matin, Félicité avait de la lumière dans sa chambre... Maintenant, voici la porte ouverte... point de lumière là-haut... Quel diable de métier font donc ces gens-là !

— Venez, me dit-elle ; — s'ils sont dehors, ils y resteront... à moins qu'ils n'éveillent la concierge.

Elle me poussa dans le jardin et ferma la porte avec la clé et la barre.

Puis nous descendîmes vers le perron de gauche, et nous entrâmes dans le trou aux outils par la porte basse, qui était également ouverte.

Irène marcha la première jusqu'au rond-point des caves. Je la suivais, en proie à une singulière émotion.

Je retrouvais, dans ce trajet que je n'avais jamais fait, et qui pourtant m'était si connu, une partie de ces troubles étranges qui me venaient là-haut, — toujours à la même heure.

J'avais les mêmes sensations de vagues balancemens et de demi-ivresse.

Mes souvenirs s'élucidaient, à mesure que cet état se caractérisait mieux.

Tout ce qui s'était passé, la nuit où Mme de Faillay était morte, — la nuit où Marie avait été enlevée, vivait devant mes yeux.

Et je commençais à *voir*, en dehors des organes de la vue ordinaire.

Je voyais non seulement le couloir souterrain où nous étions, mais le carré situé au-delà de la porte des caves, — l'escalier, — les salles basses, — et très confusément ma propre chambre, où une femme était couchée dans mon lit.

Irène me mit le trousseau de clés entre les mains.

— Guidez-moi, maintenant, me dit-elle, — puisque vous savez la route.

Parmi les clés qui composaient le trousseau, je trouvai celle de la porte des caves avec une surprenante facilité. J'ouvris. Nous passâmes, et, sans hésiter, je pris le couloir ouvert sous l'escalier.

Les salles basses étaient remplies de cette odeur humide que répand l'abandon.

En arrivant à l'endroit où jadis je commençais à entendre le pas du vicomte Étienne à travers le plancher, je fus saisie d'un tremblement.

Le son de mes propres pas me sembla un écho.

Si j'eusse été seule, la frayeur m'eût clouée au sol. Je sentais cela.

Je m'arrêtai pour laisser venir Irène. J'avais besoin de m'appuyer sur quelqu'un.

Elle me regarda et me demanda :

— Est-ce que vous prenez mal?

— Non... non... répondis-je; — c'est ce mauvais air...

Puis la seconde vue qui se réveillait en moi par mes angoisses même, devint tout-à-coup moins confuse.

Je vis ma chambre comme au-travers d'un léger brouillard.

Et je m'écriai:

— Ce n'est pas Marie qui est couchée dans mon lit!

Irène me regardait avec étonnement.

— Celle-là ne joue pourtant jamais la comédie! murmura-t-elle.

Puis, plus bas:

— Ma sœur la jouait... ma sœur en est morte!...

Elle était très pâle.

— Non! non! répétai-je; — ce n'est pas Marie.

— Qui est-ce? me demanda-t-elle.

— Je balbutiai:

— Si c'était vrai!... si c'était vrai!...

— Je vous en prie, ajoutai-je, — soutenez-moi!... aidez-moi à monter.

Elle me donna le bras. Nous entrions dans le petit escalier dérobé.

Sa curiosité était violemment excitée.

Elle répétait à chaque instant:

— Qui donc voyez-vous? Qui donc voyez-vous?

Moi, je cherchais la clé qui ouvrait la porte donnant dans le cabinet où j'avais habitude de pendre mes robes.

Le bruit que la clé fit dans la serrure n'éveilla en moi aucun souvenir.

Je ne l'avais jamais entendu.

Quand cette clé grinçait, j'étais endormie.

La porte tourna sur ses gonds.

J'étais dans ma chambre.

Je faillis me trouver mal.

Irène me prit dans ses bras.

Mais je me débattis. — Je lui arrachai la lanterne, dont je tournai l'âme vers l'alcôve.

Je poussai aussitôt un grand cri et je tombai sur mes genoux en disant:

— Eugénie! ma bonne et chère Eugénie!...

VI

Comment Eugénie Mutel avait quitté la prison de Clairvaux.

Je craignais de faire encore un rêve. Je craignais surtout de mourir avant de l'avoir pressée contre mon cœur. — Car je ne sais quelle faiblesse me tenait par tous les membres, et il me semblait que le souffle allait me manquer.

C'était bien ma pauvre Mutel, mon Eugénie si bonne et si dévouée!

Après Gustave, je n'avais pas de plus grande affection en ce monde. Je l'aimais véritablement comme si elle eût été ma mère.

J'avais eu besoin de tout mon courage pour obéir aux ordres de Maxime, pour ne point courir à Clairvaux dès mon arrivée en France, pour me sevrer de ses baisers et des chères larmes que nous eussions versées ensemble.

Cette expression : je l'aimais comme ma mère, n'a point chez moi cette portée banale qu'on lui donne dans l'entretien de tous les jours. Je n'avais point de mère, et ma pauvre âme souffrait d'un insatiable besoin de tendresse.

Je l'avais rencontrée, mon Eugénie, souvenez-vous-en, lecteur, dans une circonstance grave. Sous des dehors communs, derrière des allures un peu vulgaires, elle m'avait montré tout de suite son cœur d'or.

Pour débuter, elle m'avait aidée à faire une bonne action.

Puis, elle m'avait recueillie. J'avais été sa famille. Et comme elle m'avait aimée!

Ceux qui sont isolés ici-bas cherchent à se créer des liens. Combien de fois n'avais-je pas essayé de m'attacher? Ici, cela s'était fait tout seul. — J'ai des larmes dans les yeux en songeant à nos bonnes causeries. J'étais sa fille,

sa fille chérie et adorée. Elle était à la fois ma mère et ma sœur.

Ce n'était, comme le disait Irène, qu'une sage-femme, et c'était la nièce d'un domestique. Mon Dieu! je serais bien mal venue à faire de la fierté. Je ne sais personne qui soit parti de plus bas que moi. — Cependant, je n'ai point cherché mes liaisons parmi les pareilles d'Eugénie Mutel.

On m'a fait une place dans le monde bien au-dessus de mon mérite. La Providence m'a donné une famille d'alliance où les honneurs abondent; j'ai porté des titres, et si je ne les ai plus, c'est que j'ai préféré le nom de mon Gustave au grand nom que j'ai déposé intact sur un cercueil.

Mais rougir d'Eugénie ou seulement ne point m'honorer hautement de l'amour filial que j'ai pour elle me semblerait le crime lâche et sans nom de l'enfant qui renie le sein qui l'a porté!

C'est mon cœur et mon bonheur, cette double tendresse qui a résisté à tout et qui ne mourra pas avec mon corps périssable. Gustave et Eugénie seront avec moi aux pieds de Dieu.

Nous sommes, à nous trois, un groupe inséparable. Le sang n'a pas fait le nœud qui nous unit à jamais: c'est le cœur!...

Hélas! il y avait bien de la tristesse dans ma joie.

Comme elle était changée, et que ce court

espace de temps avait pesé cruellement sur sa tête!

La dernière fois que je l'avais vue, c'était encore une jeune femme, et quand elle s'habillait le dimanche, au temps où nous vivions ensemble, pour me conduire au spectacle ou me forcer à prendre l'air, je me souviens que les commis en goguette, voyant en nous deux sœurs, disaient souvent sur notre passage:

— Deux belles petites brunes!

Car ils sont hardis et même un peu insolens, le jour du Seigneur, ces pauvres garçons, condamnés au respect du public pendant toute la semaine.

Eugénie souriait si franchement! Elle avait une bonne humeur si expansive et si piquante!

Je ne sais pas, en vérité, comment je la reconnus ainsi du premier coup d'œil. C'était une vieille femme au visage terreux et ridé, entouré de cheveux gris épars.

Tout malheur porte avec soi le respect auquel il a droit.

Mais quand l'infortune a pour origine l'erreur de la justice humaine, je ne sais, il me semble que le respect devrait tenir du culte.

Le juge est un homme; tout homme peut se tromper. Je hais la déclamation stupide qui met le cadavre de Calas sur un tombereau pour en faire une machine de guerre sociale.

A cela, les tribuns ne peuvent rien. Dieu

seul pourrait, s'il le voulait, guérir notre faillibilité profonde.

Mais je ne regarde pas un juge sans me dire : Combien cet homme doit être grand dans son cœur, lucide dans son intelligence, pur et candide dans sa conscience !

Combien cet homme doit être élevé au-dessus du vulgaire niveau !

Qu'est un soldat victorieux auprès d'un juge intègre ?

Je mets le front du juge presque aussi haut dans ma vénération que la tête du prêtre lui-même !

Et, s'il m'est donné parfois de sonder le cœur, l'intelligence et la conscience de ces pontifes civils... Mais, encore une fois, ce sont des hommes, et ce monde tout entier n'est qu'une passagère épreuve.

Ce qui serait beau, ce qui serait humain, ce qui serait chrétien, ce serait de voir un jour, au pied d'une colonne de granit où seraient inscrits ces mots : *A Lesurque, victime d'une erreur judiciaire,* tous les magistrats de la France, avec leurs robes rouges ou noires, agenouillés et découverts.

On purifie bien l'église où un meurtre a été commis....

Elle dormait. — Des larmes brillaient dans les rides de ses joues. — Elle avait la figure tournée de mon côté.

Ses cheveux gris, qui s'échappaient de sa coiffe, s'éparpillaient sur l'oreiller.

Mon cri l'éveilla. S'il n'éveilla personne autre, c'est qu'elle était seule dans la maison.

Je la vis ouvrir les yeux et regarder tout autour d'elle.

Ce fut alors surtout que je constatai le ravage profond opéré par cette année de martyre.

Je sentis mes yeux et mes joues s'inonder de larmes.

Je voulus lui tendre mes bras.

La lanterne s'échappa de mes mains et roula sur le parquet. L'âme, tournée de mon côté, m'envoya tous ses rayons. Ce dut être pour ma pauvre Eugénie comme une apparition qui sortait des ténèbres.

Elle se souleva sur le coude. — Elle regarda. — Ses orbites creuses me firent peur.

Je l'entendis qui murmurait :

— C'est encore un rêve !...

Elle avait donc bien souvent rêvé de moi !

Les sanglots m'aveuglaient et m'étouffaient ; je ne pouvais ni bouger ni me faire entendre.

Il ne faut point que le lecteur s'étonne si je n'ai pas parlé encore d'Irène.

Aussitôt qu'Irène avait reconnu que la personne couchée dans le lit n'était pas Marie, elle s'était renfermée dans un mutisme complet et dans une indifférence absolue. — Du moins lui plaisait-il qu'il en parût ainsi.

Elle m'avait entendu prononcer le nom d'Eugénie. Je crois qu'elle n'était pas sans avoir vu Eugénie à la prison ou lors du procès.

Elle ne manifesta ni surprise ni désappointement.

Elle s'assit sur un fauteuil auprès de la porte et ne donna plus signe de vie.

Moi, je murmurai une seconde fois parmi mes larmes:

— Eugénie!...

— Elle a parlé!... dit ma pauvre Mutel, dont la physionomie prit une expression de crédulité enfantine; — mon Dieu! que m'annoncez-vous par cette vision?

Elle se couvrit tout-à-coup le visage de ses mains.

— Est-ce qu'elle va mourir? murmura-t-elle; — on voit ainsi parfois ceux qui vont mourir!...

Tout son pauvre corps maigre eut des frémissemens sous la couverture.

— Mourir!... répéta-t-elle; — ma petite Suzanne chérie!... Qu'ai-je encore à vous offrir, mon Dieu!...

Je commençai à me traîner vers le lit sur mes genoux.

Elle ne me voyait pas. Ses deux mains laissaient ruisseler ses pleurs.

Elle disait:

— Mon Dieu! Dieu de miséricorde! si je

puis souffrir davantage, donnez-moi plus de souffrance...; mais qu'elle ne meure pas, mon Dieu!... et que je l'embrasse encore une fois avant de fermer les yeux!

J'étais tout auprès de son lit. Je pris ses deux mains, incapable que j'étais de produire un son, et je les abaissai jusqu'à mon visage.

Elle me toucha en poussant une plainte faible.

Puis elle me prit la tête, à pleins cheveux, elle l'attira vers elle. Sa bouche effleura mon front.

Elle gémissait ce vague chant qui monte du cœur des mères et que le cœur seul comprend.

L'instant d'après, j'étais dans ses bras. Nos sanglots se répondaient; nos pleurs se mêlaient.

— Suzanne! Suzanne! ma fille chérie!

— Ma chère! ma bien-aimée Eugénie!

Nous fûmes longtemps avant de pouvoir prononcer d'autres paroles.

— Allume la lumière, que je te voie bien! me dit-elle enfin.

Je courus à la cheminée. J'allumai une bougie à ma lanterne.

Je pus remarquer alors qu'Irène n'était plus dans la chambre. Elle s'était glissée dehors par la porte qui communiquait avec l'ancienne retraite de Mlle Françoise.

Cette porte restait ouverte.

Je revins vers le lit, tenant à la main la bougie.

Eugénie me regarda au travers de ses larmes. Tout son excellent cœur était dans ses yeux.

— Mais approche donc!... s'écria-t-elle, — que je t'embrasse!... Mon Dieu! que tu es jeune! que tu es belle, ma Suzanne! Comme il doit t'aimer! comme je pourrais être encore heureuse à contempler votre bonheur!

Je ne répondis pas, et je baissai la tête.

— Qu'y a-t-il? fit-elle avec toute sa vivacité d'autrefois.

— Je vous conterai cela, Eugénie... Parlons de vous... Comment êtes-vous ici?

— Ne le sais-tu pas? répliqua-t-elle; — voilà cinq jours que je t'attends!... cinq longs jours!... Je ne voulais pas m'échapper de la prison, figure-toi... C'est quand ils me dirent: Elle vous attend... elle la veut...

J'écoutais avec une inexprimable surprise.

C'était de moi qu'elle parlait, je le voyais bien.

Mais qui lui avait dit cela: Elle vous attend! elle le veut!...

Qui l'avait fait s'évader?

Un soupçon terrible me serrait déjà le cœur.

Depuis que la bougie était entre elle et moi, tout près de son visage, j'étais bien plus triste, car je la voyais bien mieux. Ce n'était plus

seulement la lente ruine de la souffrance que je distinguais sur ses traits, c'était un mal actuel, présent et dont l'action profonde me semblait attaquer sa vie même.

Son œil était inquiet, sa respiration prompte et irrégulière. Je voyais sa tempe battre sous ses cheveux gris.

Elle avait les lèvres sèches et d'un rouge violâtre, saupoudré de blanc. Son nez aminci sous-tendait deux rides qui avaient l'air de comprimer les narines et qui pesaient sur les coins de sa bouche.

— Qu'as-tu à me regarder? me demanda-t-elle brusquement.

Puis, avant que je n'eusse le temps de répondre:

— N'aies pas d'inquiétude, fillette, — j'ai été changée plus que cela!... Quand j'ai vu que ce généreux Maxime s'occupait de moi, j'ai retrouvé la moitié de mon cœur!

— Ah!... fis-je; — vous croyez donc que c'est le prince Maxime?...

Elle releva sur moi ses regards stupéfaits.

— Comment! s'écria-t-elle, — je crois!... Qui donc aurait songé à la pauvre condamnée?... mais, fillette, tu as l'air de ne pas savoir tout cela?...

Elle s'était mise sur son séant. L'agitation faisait trembler tous ses membres.

— J'ai soif, dit-elle en allongeant le bras

pour prendre un verre d'eau sucrée qui était sur sa table de nuit.

Je lui arrachai le verre des mains.

— Ah!... fit-elle en restant bouche béante.

J'allai à la fontaine qui était derrière la porte, je rinçai le verre, je le remplis d'eau pure et je lui rapportai.

Je versai le contenu du sucrier dans les cendres.

— Ah!... fit-elle pour la seconde fois, mais avec un calme extraordinaire: — je ne suis donc pas chez le prince Maxime?

Elle était de ces vaillantes natures que la connaissance du danger remonte.

Quand je lui eus répondu négativement, elle me tendit son bras gauche.

— Tâte-moi le pouls, dit-elle, — montre en main.

Pendant que j'obéissais, elle se recueillit.

— Combien? fit-elle, la minute écoullée.

— Cent vingt pulsations, répondis-je.

— Tous les autres symptômes y sont, me dit-elle froidement; — mais très faibles...

Elle répéta d'un air pensif:

— Très faibles... je n'ai presque rien pris, depuis que je suis ici.

— Dieu soit loué! m'écriai-je.

— Mais, me demanda-t-elle tout-à-coup, — si je ne suis pas chez Maxime, dans quelle

maison suis-je pour que tu m'y sois venue chercher?

— Je ne vous cherchais pas, ma bonne Eugénie, répondis-je; le prince m'avait défendu de me mêler de vous avant l'heure où il devait recommencer la lutte...

— Ah!... fit-elle pour la troisième fois; — et qui donc cherchais-tu?

— La jeune fille du prince Maxime.

— Enlevée?

— Enlevée.

— Il est donc vaincu, lui aussi! murmura-t-elle eu laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

Je m'approchai de son oreille et je dis tout bas:

— Pas encore.

— Pourquoi ce mystère? demanda-t-elle en m'imitant.

— Nous ne sommes pas seules, répondis-je.

Irène dit au travers de la porte:

— Je ne vous écoute pas...

Eugénie tressaillit.

— Qui a parlé? s'écria-t-elle.

Ce fut moi qui répondis:

— Madame la baronne d'Avray.

— Et nous sommes?

— Chez M. Peyrusse.

Ses lèvres se contractèrent et ses yeux montrèrent leur blanc tout entier.

J'allai à la porte.

— Vous permettez? dis-je à Irène avant de la fermer.

Mon accent était impérieux.

— Je permets, me répondit-elle, — mais faites vite... nous n'avons plus que dix minutes.

Je fermai. Je revins au chevet d'Eugénie, et, parlant à la hâte:

— Maxime est à Paris, lui dis-je; — je ne l'ai pas vu. Ce qu'ils ont tenté contre vous prouve quelle frayeur ils ont de vous et de lui... Ne mangez pas... ne buvez pas... feignez de n'avoir conçu aucun soupçon... Je ne sais pas comment je ferai, mais, fallût-il me perdre cent fois, je jure que je vous sauverai!

Elle m'attira sur son cœur. Nous restâmes embrassées.

Irène se précipita dans la chambre et me dit:

— En route! Ils montent l'escalier!

Je donnai un dernier baiser à Eugénie et je ramassai la lanterne.

Comme nous repassions la fenêtre coupée, nous pûmes entendre Testulier ivre qui jurait. Félicité lui répondait en grondant. M. et Mme de la Roche-Gaillon avaient passé la nuit dans le monde...

Nous sortîmes comme nous étions entrées.

Dès que nous fûmes dans l'escalier, mille doutes me vinrent assiéger. Je me posai

cette question dans le trouble de ma conscience :

Y avait-il réellement tentative d'empoisonnement, à l'aide de l'arsenic, sur la personne d'Eugénie Mutel?

Ou bien était-ce purement une de ces idées qui naissent du choc même de deux fièvres et qui, une fois nées, grandissent tout-à-coup, jusqu'à dominer despotiquement toutes les autres pensées ?

Notre trouble était extrême. Nous pouvions nous tromper. Mais il y avait une argumentation si logique et si terrible en faveur de nos soupçons!

Du moment que le prince Maxime et moi nous étions étrangers à l'évasion d'Eugénie, ce devait être le résultat de quelque sombre machination. Elle n'avait pas d'autres amis que nous.

D'ailleurs, comme je m'en doutais déjà et comme je pus m'en assurer plus tard, c'était à l'aide de notre nom qu'on l'avait décidée à fuir.

C'avait été chose bien facile. Dans la maison de Clairvaux, elle avait déjà gagné le respect général. On la regardait comme une sainte. Nul ne songeait à la surveiller. Avec deux ou trois billets de banque, on avait clos les yeux qui ne pouvaient absolument se fermer gratis, et la porte grande ouverte avait donné passage

à la prisonnière déguisée, au bras de Mme de la Roche-Gaillon.

Quel pouvait être le dessein de ces libérateurs ennemis? Que veulent les Grecs quand ils font des présens?

A Clairvaux, Eugénie vivait. Tant qu'Eugénie vivait, il y avait une menace sur la tête de ces trois hommes qui étaient devenus riches tout-à-coup en l'année 1828.

J'étais dans le même cas qu'Eugénie. Mon tour devait venir.

Et mon tour n'eût pas tardé si longtemps peut-être, s'ils avaient su tout ce que savait Irène.

La Fontanet n'avait certes pas osé leur parler du *Confidentiel.*

Voilà ce que je me disais. Mon opinion s'affermissait, loin de s'ébranler.

Et déjà je cherchais des preuves pour accuser.

Les preuves, je les avais détruites moi-même en rinçant le verre et en renversant le sucre en poudre qui était dans le sucrier.

Quelques-uns demanderont:

— Pourquoi sortir, alors? Est-il possible de penser qu'on abandonne ainsi aux mains des assassins un être aussi chèrement aimé? On reste, on combat, on meurt s'il le faut...

Certes, certes, certes! Mais, encore une fois, nous ne sommes pas au théâtre! Nous som-

mes dans la réalité même de la vie. Les grands mots, les grandes enjambées ni les grands gestes ne peuvent rien à ces situations qui se nouent entre des êtres en chair et en os, dans de vraies maisons, en dehors de tout décor de toile peinte.

L'hôtel du Rocray ne ressemblait pas mal, je l'avoue, à un hôtel de théâtre. Il avait des trappes et des dessous, — mais le machiniste manquait.

Si nous faisions une pièce, nous resterions, nous combattrions, nous mourrions, s'il le fallait, — et il arriverait bien quelque chose, au bon moment, pour nous tirer de peine.

Mais ici, voyez comme j'étais entourée!

D'un côté, Irène. Pensez-vous qu'elle fût disposée à me porter secours?

De l'autre, Testulier et Félicité Fontanet: deux scélérats capables de tout!

Et, au milieu de tout cela, ma pauvre Eugénie qui ne pouvait ni s'aider ni se mouvoir.

L'idée d'emporter Eugénie m'était bien venue. Elle ne pouvait manquer de me venir. Mais il y avait Irène.

L'idée de rester! L'idée de combattre! — Pauvreté profonde des fictions! C'est tout ce qu'il faut peut-être pour amuser la cohue le dimanche; mais ôtez la bonne volonté obstinée du spectateur, et vous aurez compassion du spectacle!

Il y avait quelque chose de bien plus fort que l'idée de rester, que l'idée de combattre.

Quelque chose de bien plus simple surtout:

A cinquante pas, la sentinelle du Mont-de-Piété se promenait l'arme au bras. — Je n'avais qu'à l'appeler.

Mais Eugénie Mutel était une condamnée! une fugitive!

Et, à part cette sentinelle, je déclare que rien n'était possible, rien! car j'avais vis-à-vis de moi cette puissance qui est la grande magie de notre siècle: l'argent.

Eugénie pouvait me glisser entre les doigts comme une chimère. J'avais ou je croyais avoir des raisons pour craindre tout, même la justice, cette suprême sauvegarde!

Et, d'ailleurs, la justice ne va pas comme cela un train de poste. Testulier, coquin résolu et désespéré, avait le temps de frapper cent fois avant l'arrivée de la justice.

L'idée de la sentinelle était tellement la meilleure, c'est-à-dire la plus simple, la moins romanesque, que je dus y revenir sous une autre forme. Mais il fallait aller chercher et non point appeler. Il fallait surtout et à tout prix ne point éveiller les soupçons. Il y avait, dans cette maison même, de quoi faire disparaître Eugénie, et Dieu sait où nous l'eussions retrouvée!

Je m'arrêtai à l'expédient le plus terre-à-terre qui se puisse imaginer.

Je fis dessein d'aller trouver Philarète Pantois, l'employé supérieur de la Préfecture.

J'aimais mieux voir Eugénie prisonnière de la loi que captive entre les mains de ces misérables.

M. Pantois devait me remplacer la sentinelle.

Je le connaissais à peine. Il ne s'était pas montré à moi sous un aspect très héroïque; mais derrière ses innombrables ridicules, j'avais cru découvrir un fonds d'honnêteté et un bon cœur.

Et puis, je n'avais pas le choix.

Je suivis Irène, recommandant ardemment à Dieu ma pauvre Eugénie.

J'étais sûre d'avoir au moins quelques heures devant moi, car une femme dans la position d'Eugénie peut ne point boire et ne point manger pendant plusieurs heures, sans exciter les soupçons.

Irène ne m'avait point vu rincer le verre. Du moins, je le croyais.

A l'égard d'Irène, j'étais tranquille.

Elle me dit, quand nous fûmes au bas de l'escalier :

— J'ai parcouru toutes les chambres; — j'ai visité les moindres recoins... je ne sais pas où ils ont mis cette jeune Marie...

Elle s'arrêta pour me regarder.

— Mais, reprit-elle après quelques instans, — je vous tiens mieux encore par celle-là que par Marie!

Puis, fronçant le sourcil et reprenant sa marche, elle ajouta:

— Vous l'aimez bien! j'ai vu cela!... C'est comme un sort sur moi!... personne ne veut m'aimer!...

VII

Où la belle Irène me fait sa confession.

Quand nous sortîmes par la porte basse, ouverte dans le mur latéral du perron, l'aube éclairait déjà confusément le jardin. Je revis ces grands massifs tristes, ces troncs noirs que couronnait maintenant un épais feuillage; je reconnus les lignes nobles et mélancoliques de la façade.

— Cela a beaucoup de cachet, me dit Irène; — c'est bien plus stylé que la place Royale... On pourrait tirer grand parti de cela... Mais la rue de Rambuteau a ricoché comme un boulet, pour avoir touché un mur d'or... Ce pauvre vieux palais est condamné... Vous ne m'écoutez pas, Suzanne...

— J'avoue, madame, répondis-je, que mon esprit est ailleurs.

Elle passa mon bras sous le sien.

— Vous croyez toutes que je n'ai pas de cœur! murmura-t-elle; — eh bien! c'est pour pleurer que j'ai quitté cette chambre... Oui... vous vous aimez bien... et ce doit être bon de s'aimer ainsi!

Je n'osais pas la regarder. J'avais vaguement l'idée qu'elle voulait me tromper.

Elle me montra de loin la porte du jardin.

— Comprenez-vous maintenant pourquoi je l'avais fermée? me demanda-t-elle.

Puis, sans attendre ma réponse:

— Vous ne comptiez pas là-dessus, c'est évident!... Ont-ils voulu acheter son silence par un bienfait?... En notre dix-neuvième siècle, une séquestration est bien difficile... même quand on a le Pérou dans ses coffres... Mais, pourtant, cela s'est vu... Que prétendez-vous faire de ce grand secret, ma chère Suzanne?

— Je vous jure, madame, que je n'en sais rien moi-même, répondis-je.

— Si Maxime n'avait pas été se casser le cou à Naples... commença-t-elle.

Elle s'interrompit et reprit:

— Mais celui-là n'est pas à craindre... Entrez, Suzanne!

Nous avions remonté le perron de droite. Elle replaça elle-même la lourde barre qui fermait la porte en dedans.

Quand nous fûmes au haut de l'escalier, elle me demanda:

— Voulez-vous vous mettre au lit?

Je la regardai avec une sorte d'égarement.

— Remettez-vous, Suzanne, ma chère enfant, remettez-vous, me dit-elle; — qui sait si je ne vous serai pas d'un grand secours en tout ceci?... Je vous aime assez pour aimer un peu cette pauvre femme...

— Madame... murmurai-je.

J'aurais dû feindre une joyeuse surprise; j'aurais dû exprimer ma reconnaissance avec chaleur. — Mais c'est à peine si je saisissais le sens de ses paroles.

Mon esprit travaillait à vide.

Mon cerveau ressassait avec une fatigue inouïe toutes les idées qui l'avaient traversé depuis une heure. — Je voulais maintenant tout tenter. — Je m'accusais d'avoir fui lâchement.

Je n'avais pas ma raison.

Irène me fit entrer dans sa chambre et souleva la couverture de son lit:

— Moi, je peux rester levée, me dit-elle; — couchez-vous.

— Me coucher!... répétai-je d'un air abasourdi.

— Vous en avez besoin, Suzanne; — j'ai beaucoup de choses à vous dire... des choses que je n'aurais peut-être pas osé vous confier

si je n'avais eu que Marie pour vous enchaîner... mais que je puis vous dire maintenant... complétement... sans réticences... car la chaîne est plus forte...

— Oui... oui... — murmurai-je; — vous pouvez tout me dire à présent!

C'étaient des paroles machinales. — Je ne saurais expliquer le sens que j'y attachais.

Elles firent merveille.

Irène eut son orgueilleux sourire, puis toute sa physionomie prit une expression de sincère pitié.

— Suzanne! ma petite Susanne! me dit-elle, — que vous êtes folle de ne pas vous donner à moi! Je vous le dis comme cela est: vous êtes la dernière personne que je puisse aimer ou haïr.

— Et pourquoi me haïriez-vous? demandai-je.

— Parce que je peux vous aimer.

— Si je vous disais: sauvons cette pauvre femme...

— Pourquoi non, Suzanne? m'interrompit-elle; — mais c'est un pacte, cela... et songez que si je fais quelque chose pour acheter votre appui, ce sera générosité pure... J'aurais votre appui sans cela... vous ne pouvez faire autrement que de me l'accorder... vous êtes à moi si vous aimez cette femme...

— Si je l'aime, mon Dieu!... balbutiai-je en pleurant.

— Qu'aurais-je à faire, poursuivit Irène, pour rouvrir les portes de la prison de cette femme?... Il me suffirait de prononcer un mot.

Je ne sais pas comment je retins le cri de mon âme.

Plus je réfléchissais, et je réfléchissais sans cesse, — plus je désirais cela.

C'était le seul refuge.

Je ne sais pas comment ces paroles ne tombèrent pas malgré moi de ma bouche:

— Plût à Dieu qu'elles se rouvrissent à l'instant même, les portes de sa prison!

Je gardai le silence.

Mon émotion terrible était pour Irène l'effroi produit par sa menace. Elle prenait le change.

— Ce mot, poursuivit-elle, — je ne le prononcerai pas, Suzanne... à moins que vous ne m'y forciez.

Ma tête tomba sur ma poitrine.

— Il faut que je parte! m'écriai-je tout à coup.

— Pour aller où? me demanda Irène qui me retenait par les deux mains.

— Je ne sais... fis-je; — mais il faut que je parte.

Elle me regarda d'un air inquiet.

Je pense que sa crainte était tout bonne-

ment que je ne fusse trop perdue pour la bien comprendre en ce moment.

— Il faut rester, Suzanne, me dit-elle, comme on parle aux enfans; — ne m'avez-vous pas entendue? J'ai beaucoup de choses à vous dire.

Je me laissai tomber sur un fauteuil au pied du lit.

Je venais de regarder la pendule.

Elle marquait quatre heures du matin.

Or, voici encore une chose dont ne tiennent jamais compte les fictions agencées à plaisir: ce sont les infiniment petits obstacles, les entraves qui n'ont pas l'épaisseur d'un cheveu, qui arrêtent incessamment nos plus fougueux élans.

On franchit une muraille, quand on n'a pas peur de se casser le cou; — mais on s'embourbe dans un fossé.

C'est presque toujours le vulgaire caillou qui fait broncher le cheval fier et vite, lancé à pleine course.

Je pouvais bien braver Irène et lui dire: Je ne veux pas vous écouter; — mais je ne pouvais faire qu'un employé supérieur de la préfecture fût visible à quatre heures du matin!

Voilà de ces fils d'araignée qui vous garrottent comme un câble.

J'avais trois heures à attendre; trois heures pour le moins. Il ne devait faire jour, chez le

membre élégant de la jeune administration qu'entre sept et huit heures.

C'est pour cela que je m'assis.

Irène me crut subjugée et vaincue.

Elle roula une bergère et s'assit auprès de moi.

— Suzanne, me dit-elle d'un ton qui eût forcé mon attention en tout autre moment, ce qui vient de se passer me dispense de tout ménagement. Il n'est pas en moi d'abuser d'une situation comme celle où je vous vois, mais ce serait folie que de n'en point user... J'abuserais si je faisais de vous une esclave sans salaire... Je veux user, c'est-à-dire vous donner le bénéfice des coups que vous porterez dans ma querelle.

Veuillez remarquer une chose qui est tout en faveur de notre alliance. Je n'ai rien contre vos amis; rien contre cette malheureuse femme qui, tout à l'heure, m'a inspiré un véritable intérêt... rien contre Marie... et ce n'est pas assez dire : j'aime Marie, ma nièce, pour l'amour de sa mère, ma bonne et chère sœur... Je servirai Marie très volontiers, dans tout ce qui ne sera point contraire à l'accomplissement de mon œuvre.

Mon œuvre accomplie, je serai la mère de Marie, si l'on veut.

Restent donc les du Meilhan. Je ne puis dire que je les haïsse. Je ne crois pas avoir jamais

eu de haine pour personne. La haine implique l'amour. Je n'ai jamais aimé.

Mais je crois que ma haine serait terrible. Suzanne, — comme mon amour eût été sans bornes dans ses délicatesses et dans ses dévouemens.

C'est moi qui dis cela. Je vous laisse libre d'accepter ou de ne pas accepter mes paroles.

Les du Meilhan m'ont fait un peu de bien et beaucoup de mal. C'est une race amoindrie; ce sont de pauvres gens qui ont dans leurs veines la lie du sang des chevaliers.

Ne prenez pas la peine de les défendre, allez, Suzanne; je ne les attaquerai point...

Vous souvenez-vous d'une nuit, — j'étais jeune alors et bien belle, — d'une nuit où tous ces gentilshommes me prenaient pour une Jeanne d'Arc, — d'une nuit où la mère du roi de France me promettait le titre de comtesse avec la main de Georges, — ce chevalier?

J'aurais été Jeanne d'Arc aussi bien qu'autre chose, Suzanne. J'étais sur le point de croire, et je n'ai jamais tremblé.

Pourquoi furent-ils vaincus? — Je regrette passionnément ce roman de Walter Scott dont j'aurais été l'irréprochable héroïne. J'eusse fait une belle châtelaine; j'avais l'esprit et la figure qu'il faut pour briller à la cour... Ç'eût été un sort bien vulgaire, mais je m'en serais contentée.

Je vous le dis : j'allais aimer Georges. J'aurais converti Maxime lui-même si j'avais pu aimer !

Maxime ! voilà un bel et grand ennemi ! Qu'a donc ce Gustave pour que vous ayez continué de l'aimer après avoir vu Maxime ?

M'écoutez-vous, Suzanne ?

— Oui, répondis-je, — je vous écoute.

C'était vrai pour un peu. J'avais la perception de ses paroles. Au travail désespéré de mon cerveau avait succédé un abattement lourd.

Je ne cherchais plus qu'une chose dans ma tête : l'adresse de Philarète Pantois.

Il me l'avait dite : j'en étais sûre, mais je l'avais oubliée.

Je me souvenais de tout ce qui était à l'entour du fait même. Je me souvenais surtout du petit calcul hygiénique que Philarète m'avait confessé. Il avait choisi son logement à une demi-heure de la préfecture, pour se donner chaque jour la nécessité d'un exercice modéré.

Grâce à cette gymnastique quotidienne, il entretenait la douce fraîcheur de ses joues.

Mais la rue, mais le numéro...

Tout cela était au seuil de ma mémoire et n'y voulait point entrer.

— Vous faites bien d'écouter, Suzanne, reprit Irène ; — je n'aurai probablement pas oc-

casion de vous répéter ma leçon deux fois... et si vous ne m'avez pas bien comprise, ce sera tant pis pour nous deux!

Je prêtai malgré moi un peu plus d'attention.

Elle attira vers elle un petit guéridon qui supportait une papeterie. Elle disposa, tout en parlant, une plume et un cahier de papier à lettre. Elle trompa sa plume dans l'encre et traça rapidement une demi-douzaine de lignes.

— Je fais ceci, me dit-elle, — de peur d'oubli. C'est pour vous. Aujourd'hui même vous recevrez une invitation pour vous rendre à cette bicoque qu'on appelle encore l'hôtel du Meilhan.

Mon regard l'interrogea. Elle répondit à cette question muette.

— Les du Meilhan sont ruinés à plate couture.

— Comment cela? m'écriai-je.

J'avais déjà entendu parler de cette ruine.

— Ah! fit-elle en riant, — vous voici éveillée, miss Suzanne... c'est heureux... Cela s'est fait tout simplement parce que je l'ai voulu.

— Cette magnifique fortune...

— Bah! tout au plus deux millions en terres... en comptant les retenues de maman marquise et les biens du comte Henri... Sa-

vez-vous qu'il n'y a guère de bouchées là-dedans?... Avec quatre ou cinq cent mille francs de dettes, un Pidoux pour conseil et un joli garçon comme notre Gaston, la chose étonnante c'est que cela ait duré si longtemps!

— Gaston s'est donc tout-à-fait perdu? murmurai-je avec tristesse.

Elle éclata de rire.

— Avouez, me dit-elle, — que vous avez bien manquer de le trouver!

Elle poursuivit sérieusement:

— C'eût été le plus grand bonheur qui pût advenir à cette pauvre famille. L'amour de Gaston pour vous est une des jolies choses que j'aie vues en ma vie. C'était comme une fatalité couleur de rose. Il ne faut jamais résister à cela. En épousant Gaston, Suzanne, vous eussiez tout uniment sauvé vos *bienfaiteurs*.

Elle appuya sur ce dernier mot:

— Et Lily? objectai-je.

— Oh! l'ennuyeuse et larmoyante petite fille!... Je ne l'ai jamais vue qu'avec le bout du nez rouge et les yeux gros comme des noix!... Lily eût été pleurer au couvent... Il n'y aurait eu que le couvent de malade!

J'aime mieux Zoé, ma parole d'honneur! bien que ce soit ma rivale. Zoé est laide, elle n'a pas d'esprit, mais il y a des jours où elle porte bien sa toilette... Elle m'a vaincue;

c'est quelque chose... On peut frapper sur Zoé... Sur Lily, ce serait conscience! Loin de lui nuire, je lui ai rendu, je l'espère, un bien bon office, car, maintenant que Gaston a tout mangé, il va revenir se marier en famille... Ce sera sa pénitence...

— Saviez-vous que Zoé est Mme Georges du Roncier? s'interrompit-elle négligemment.

Je tombai littéralement de mon haut, et j'oubliai pour un instant mes autres préoccupations.

— Vous disiez, m'écriai-je, — qu'il vous fallait les trois cent mille livres de rentes de M. du Roncier!

Elle me fit un petit signe de tête bref et affirmatif.

Nous restâmes la moitié d'une minute à nous regarder.

Elle souriait. — J'avais froid jusque dans la moelle des os.

— Je crois que vous ne me connaissez pas encore, Suzanne, dit-elle encore très froidement.

— J'ai peur, en effet... commençai-je.

— N'achevez pas... vous sortez de votre rôle... vous devez craindre de m'offenser... En regardant de trop près les du Meilhan, ne perdez pas de vue Eugénie Mutel!...

En disant cela, elle caressait mes cheveux.

Je sentais grandir en moi une haine furieuse contre cette femme.

Je baissai les yeux et je murmurai:

— Madame, vous avez raison.

— J'ai toujours raison, reprit-elle, parce que je garde toujours mon sang-froid... Il n'y a qu'une faiblesse vraiment dangereuse chez la femme: c'est la colère. Tout ce que je fais est calculé: comment pourrais-je m'en repentir? Je n'étais pas en colère quand j'ai lâché sur ce pauvre petit Gaston ma meute de grands lévriers, comme j'appelle cinq ou six vicomtesses sans préjugés qui ont gagné leurs titres à la bataille... Je lui ai tout fourni, ma chère, même l'usurier, — un bien charmant jeune homme, — un peu poète, — qui lui a donné du métal d'Alger pour son pauvre vieil or vendéen... J'avais besoin de les ruiner, je vous prie bien de le croire: sans cela, je ne m'en serais point donné la peine...

Mais je ne veux point jouer avec vos sentimens, Suzanne: vous seriez capable de perdre patience. Je continue avec tout le sérieux que mérite une si pathétique histoire.

L'oncle de Georges, M. Lemonnier-Duroncier, avait, comme vous le savez bien, refusé son consentement. Georges était amoureux comme il peut l'être, maintenant qu'il pèse cent quatre-vingt-douze livres et qu'il est parvenu à inscrire ses cigares sur son agen-

da... Vous comprenez? Georges! notre sanglier de Saint-Philibert!... Enfin, elle le tenait... Moi, je tenais l'oncle par toutes sortes de filières... Rondel et Peyrusse m'ont été très utiles dans cette affaire-là... Mais soyez tranquille! je ne leur en garde aucune espèce de reconnaissance: ils restent mes débiteurs... Zoé eut une inspiration superbe! Je vous dis qu'elle n'est pas absolument sans valeur... Elle fit semblant de mourir: cela réussit presque toujours...

— Mlle du Meilhan, interrompis-je malgré moi, — est incapable d'une comédie semblable!

— C'est votre avis, miss Suzanne... Moi, j'ai une meilleure idée de Zoé... C'est la seule chose vraiment spirituelle qu'elle ait faite en sa vie... Pidoux vint me dire cela... Mais il me répugne un peu, cet homme politique... Je fis comme vous, je ne crus pas... Il y a dans quelque coin de ce vaste Georges un petit reste de roman naïf: genre Ducray-Duminil... Le mariage *in extremis*, qui satisfait la conscience, tout en vous laissant parfaitement garçon, lui parut un expédient délectable... On demanda, ma foi, le consentement de l'oncle, qui dit oui, cette fois, comme on en voie les gens paître... Le curé de Sainte-Valère fut mandé... Il n'y avait aucun motif de refuser le mariage réligieux... Maman marquise répandit des averses de larmes, et Tonton mar-

quis, quoiqu'il soit bien déchu, le brave homme, se souvient toujours avec plaisir de cette *attendvissante cévémonie*.

Sous cette feinte légèreté d'Irène, il y avait une rancune profonde.

La rage sourde lui sortait par tous les pores.

Son sang-froid n'était que de la forfanterie.

Moi, j'avais une idée fixe en l'écoutant. Je songeais à la ruine des du Meilhan.

Fallait-il prendre les paroles prononcées au pied de la lettre? La misère était-elle là véritablement? La misère! dans cette pauvre respectable maison où toute force manquait pour résister ou pour se relever?

J'avais le cœur navré en songeant que maman marquise manquait peut-être déjà de ces petis luxes, de cet innocent superflu qui étaient pour elle autant de besoins. L'idée de Tonton marquis assis à une table sans sucreries me mettait les larmes aux yeux...

Mais que cette Irène me faisait horreur et que je me proposais contre elle une furieuse bataille!

Elle me regardait en souriant. — Je crois qu'elle lisait en moi.

Elle considérait comme impossible à briser la chaîne qui me liait à elle.

Le jour était tout grand. Cinq heures venaient de sonner à la pendule.

Il y a bien peu de femmes qui restent belles

au jour levant, après la fatigue de la nuit passée hors du lit.

Irène n'était pas belle, elle était splendide.

Son front rayonnait la force et la jeunesse.

Il fait bon haïr celles qui sont ainsi armées de pied en cap. On peut frapper à cœur joie, quand le moment de la lutte est venu, ces créatures que rien n'a su vaincre, pas même le temps, cet invincible!

Hélas! frapper! où étaient mes armes? Je n'avais que ma vaine colère. J'étais un pauvre Troyen en face d'Achille invulnérable!

Et pourtant, en moi, la guerre était déclarée. Il ne me répugnait plus de promettre et de tromper. Cette femme, pour moi, c'était l'esprit du mal. Il me semblait que tout était permis contre cette femme.

Je me souviens que je m'écriai tout-à-coup.

— Boulevard Poissonnière!... une demi-heure de chemin!... C'est bien cela!

— Qu'est-ce donc? me demandait Irène et fixant sur moi ses regards inquisiteurs.

Je restai interdite, tremblant qu'elle n'en deviné ma pensée.

Je venais de retrouver l'adresse de Philarète Pantois, qui se donnait le plaisir de descendre tous les jours la rue Montorgueil et de traverser les halles pour faire de l'exercice en gagnant son bureau.

Heureusement pour moi, Irène ne savait

pas mon entrevue récente avec Philarète Pantois. Elle ne songea point à lui.

Comme elle insistait, je répondis au hasard.

— Eugénie a un cousin qui est capitaine.

— Chef d'escadron, rectifia Irène ; — un très bel homme... Est-ce qu'il demeure de ce côté-là ?

— Autrefois... murmurai-je.

— Croyez-moi, m'interrompit-elle ; — ne faites pas d'imprudences pour cette Mme Mutel. Il n'y a qu'une personne au monde qui puisse vous servir : c'est moi.

Elle sonna très fort à plusieurs reprises et appela en même temps :

— Germaine !

La servante qui nous avait reçues, lors à notre arrivée, se présenta en peignoir de nuit et les yeux gros de sommeil.

— Germaine, lui dit Irène, — vous dormirez à demain la grasse matinée, si cela vous plaît — aujourd'hui, j'ai besoin de faire remettre à bonne heure cette lettre à son adresse.

— Je m'habille et je pars, répondit Germaine.

Elle vint prendre la lettre que sa maîtresse avait écrite devant moi. J'essayai de lire la suscription. Il me sembla reconnaître le nom de Pidoux sur l'enveloppe.

Germaine sortit comme Irène lui disait :

— Ne soyez pas longue à votre toilette ... vous prendrez une voiture sur le boulevard.

— Les voilà donc mariés! reprit-elle en se tournant vers moi! — c'était un joli coup!... Je ne l'appris que le lendemain, et je me crus perdue, car je n'avais pas encore étudié à fond cette partie de nos codes qui s'occupe du mariage... J'en étais toujours à ce mot sacrement, qui me semblait exprimer la consécration même du lien matrimonial... J'ai été trop longtemps dans cette Vendée: cela m'a donné des préjugés de l'autre monde... Je courus chez mon avocat; il me dit que la bénédiction donnée par M. le curé avait juste la valeur du bon billet de La Châtre... La loi civile ne connaît que M. le maire... Figurez-vous, Suzanne, que je me suis parfois moquée, dans mes livres, de ce monsieur en habit noir, ordinairement très laid, qui, tout occupé de ses propres affaires, songeant au prix des reports et à la baisse de la veille, unit un homme à une femme en répétant une leçon qui l'ennuie. Mais comme c'est beau, Suzanne! et combien je me répens de mes moqueries! Sans ce paganisme bourgeois, à quoi servirait l'habileté chez une femme? Le premier ange venu pourrait jeter la laisse autour du cou d'un homme...

Je mis de mon côté toutes les convenances, j'attendis un jour, deux jours, une semaine, pour voir si Mme Georges du Roncier

tiendrait sa promesse. Car la femme qui se marie de cette sorte promet implicitement de mourir.

Mais Zoé, comme je le pensais bien, jugea à propos de se rétablir très vite.

Elles sont toutes ainsi. Il y a une phrase pour cela: „Il ne lui fallait qu'un peu de bon-„heur, et, de même que la jeune plante incli-„née relève la tête aux brises humides du soir, „etc., etc....“

Le mariage est un arrosoir à l'usage de toutes ces jeunes plantes inclinées.

Le jour où elle quitta le lit, j'entrai en campagne. Voyez-vous, Suzanne, je suis fâchée que vous n'ayez pas assisté à cette joute. Je n'ai pas été droit à mon ennemi, moi, pour le frapper. Cela donne de l'odieux. J'ai fait comme les sauvages qui tracent un cercle fatal autour de la victime désignée à leur haine, qui brûlent des forêts sur son passage, qui ébranlent des montagnes au dessus de sa tête, qui empoisonnent le fleuve où elle se désaltère, et qui soufflent le mortel maléfice dans l'air même qu'elle respire.

J'ai soulevé un monde. J'ai ruiné sa famille; j'ai attaqué son honneur; je lui ai ravi pour toujours l'affection de l'homme qu'elle appelait son époux.

La famille où elle devait entrer voit en elle la comédienne habile et hardie qui a joué ce

jeu de la mort pour trois cent mille livres de rentes.

Vous connaissez bien le faubourg Saint-Germain? Le faubourg Saint-Germain a commencé, comme toujours, à se ranger du côté de l'opprimée. Il a reconnu le mariage religieux; il a reçu dans ses salons Mme Georges du Roncier, et, une fois, — c'est ma seule blessure, — j'ai été insultée par cette femme auprès de qui vous jouâtes le double rôle de Lucine et de Corybante... Mme la comtesse de Champmas-d'Argail voulut me chasser de chez elle...

La folle! Elle m'a demandé pardon, — à genoux, — en pleurant.

Comme si j'étais de celles qui pardonnent!

Une autre fois, une autre femme voulut aussi se dresser contre moi. Vous la connaissez encore. C'est l'accouchée du boulevard des Invalides: Mme Edmond de Gérin.

La folle! la folle! son mari, qui est un homme d'esprit, l'a traînée chez moi. Elle m'a fait des excuses.

Je n'excuse rien ni personne. J'attends...

Mais à quoi bon me vanter? Je suis sûre que vous commencez à me comprendre. La famille de Georges est pour moi, par Rondel et Peyrusse. Le faubourg Saint-Germain est à moi. — Les du Meilhan doivent le loyer de leur hôtel et ne le peuvent point payer. —

Georges est plus amoureux de moi que jamais : il ne voit plus sa femme. — Gaston est traqué, démoralisé, perdu : je crois qu'il vendrait son nom pour un souper de six mois à la Maison-d'Or. — Zoé ne sera jamais Mme du Roncier devant la loi... Je suis victorieuse! je tiens sous mes pieds ceux qui ont été mes maîtres...

Elle s'arrêta et mit sa main sur mon épaule.

— Que pensez-vous de tout cela, Suzanne? me demanda-t-elle.

Je ne puis dire ce que je souffrais à l'entendre.

Il se faisait en moi une confusion singulière entre l'horrible danger d'Eugénie Mutel et la détresse de mes bienfaiteurs.

Ma tête se brisait. — Je voyais à la fois le pâle visage d'Eugénie avec ses yeux creux et ses cheveux blanchis, — et au loin, dans une brume, un pauvre groupe : deux jeunes filles et deux vieillards, tous quatre la tête baissée.

Il me semblait que maman marquise et Tonton marquis pleuraient en me tendant leurs bras tremblans.

— Est-ce que le Meilhan est vendu? demandai-je au lieu de répondre à Irène.

— Il y a beau temps! me répondit-elle ; — Peyrusse a fait des lots dans le parc... Ce bon M. Pidoux en a acheté un petit.

Je sentis que le sang me montait à la gorge et m'étouffait.

— Et qu'avez-vous besoin de moi! m'écriai-je, — n'êtes-vous pas satisfaite de tant de malheurs!

Elle sourit.

— Il faut que je sois la femme de Georges, me dit-elle.

— Vous voulez donc tuer Zoé?

— Non pas!... je veux épouser de son vivant!... cela se peut très bien... la loi est formelle!

— Et vous prétendez me faire servir?...

— Oui, m'interrompit-elle, — je le prétends... positivement... à cause d'Eugénie Mutel.

Mes mains se crispaient. Je me tenais à quatre pour ne point la saisir à la gorge.

L'effort que je faisais pour me contenir m'épuisait.

Elle voyait cela parfaitement. — Elle souriait toujours.

— Quel plaisir de m'étrangler, n'est-ce pas, ma pauvre Suzanne?... murmura-t-elle.

Il y avait, en vérité, de la compassion dans son accent.

— Mais, répétai-je d'une voix brisée, — que voulez-vous de moi! que voulez-vous de moi!

— Voilà, me répondit-elle en cessant de sourire; — je vous jure, Suzanne, que je suis

fâchée de vous faire de la peine... Il me reste un coup à porter... De ce coup dépend probablement mon mariage, car Georges est resté innocent en cessant d'être chevalier... Il croit à la vertu de sa femme...

— Eh bien ! fis-je.

— Eh bien! ces petites lettres à Léon que j'avais conservées ne valent rien... j'ai mieux que cela... L'histoire de votre dernière nuit au château du Meilhan... le pavillon isolé au bout du jardin... le rendez-vous avec le prince Maxime...

— Mais ce serait une infâme calomnie! m'écriai-je.

— Je ne crois pas... D'ailleurs, il le faut... Songez qu'en me résistant, vous frappez Eugénie Mutel!...

VIII

D'un appartement de garçon.

La pendule marquait sept heures.

— Ma bonne Suzanne, me dit Irène, — vous venez d'avoir une petite attaque de nerfs... je crois que vous avez perdu connaissance un instant... Vous avez bien tort de prendre les choses ainsi à cœur... Comment vous trouvez-vous maintenant ?

J'étais comme ivre.

La mémoire de ce qui s'était passé était en moi très confuse.

Je pris mon front à deux mains et je ne répondis point.

Irène poursuivit :

— Ma chère enfant, je ne veux pas insister. Le sujet que nous avons traité s'est trouvé pénible pour vous. Il n'y a point de ma faute... Maintenant que nous sommes parfaitement convenues de nos faits...

— De quoi sommes-nous convenues ?... balbutiai-je.

— Cela va vous revenir, ma chère Suzanne, répliqua-t-elle avec bonté ; — ne vous fatiguez pas à chercher... Et dites-vous bien, pour le repos de votre conscience, que vous avez fait tout ce que avez pu... le hasard vous a mise en face d'une personne à qui on ne résiste pas : voilà tout.

Elle ôta son coin-du-feu et commença à se déshabiller devant moi.

— Je suis très lasse, me dit-elle, — vous permettez ?... Je vais me mettre au lit et reposer quelques heures... S'il vous plaît d'en faire autant, je puis vous donner l'hospitalité... Si vous aimez mieux rester debout, voici des livres : ils ne sont pas de moi... Enfin, si vous avez quelque chose à faire au dehors, je vous laisse entièrement libre... Faites en sorte seule-

ment, je vous prie, de rentrer chez vous dans la journée; vous y trouverez de mes nouvelles... je me souviens de votre adresse.

Elle ouvrit sa couverture et se glissa entre ses draps.

— A bientôt, Suzanne! fit-elle en fermant les yeux tout de suite.

Quelques minutes après, elle dormait paisiblement.

Je restai un instant à la contempler si belle. Son sommeil était calme comme celui d'un enfant.

Qui pourrait nier cependant la conscience?

Mais qui pourrait nier que l'homme est doué du sens de voir.

Et qui n'a rencontré des aveugles de naissance?

Il y a des êtres qui sont dépourvus d'un sens.

Ceux à qui manque la conscience passent dans la vie comme des fléaux.

Cette belle créature n'avait point de conscience.

Je sortis. Dans la rue, je ne voyais rien. J'allai au hasard. Je montai dans la première voiture qui passa.

— Boulevard Poissonnière! dis-je au cocher.

Il me demanda le numéro.

Je ne le savais pas.

Il dut me prendre pour une folle.

Dans la voiture, j'essayai de me recueillir. Irène avait raison. Tout me revint. La lumière se fit dans ma mémoire avec une soudaine violence.

Eugénie! Les du Meilhan! Que de menaces et quel deuil!

Et comment faire, mon Dieu! pour protéger ceux que j'aimais!

Je ne savais pas seulement ce que j'allais dire à M. Pantois. Je ne savais pas surtout de quel secours il pouvait m'être. Je l'ai dit: je le jugeais bon au fond; mais, lors de l'enlèvement de Marie, sa conduite avait été bien étrange. Il avait montré de la peur.

Dans notre société, organisée comme elle l'est, ce n'est pas une vaillance ordinaire qu'il faut pour s'attaquer à l'argent. Et M. Pantois n'avait vraiment pas la tournure d'un chevalier d'aventures.

Pourtant, j'espérais. — C'était sans doute parce qu'il est dans notre nature d'espérer quand même.

Le cocher m'arrêta au coin du boulevard. Je le payai, résolue à frapper successivement à toutes les portes.

Je ne savais pas si c'était à droite ou à gauche. La baraque des voitures de place, qui venait de s'ouvrir, me montra son cadran. Il marquait huit heures moins un quart. J'entrai

au n° 1. Je demandai M. Pantois. Le concierge me toisa des pieds à la tête.

— Tiens! tiens! fit-il; — ça ne lui arrive pas souvent!

Puis, ôtant sa casquette en souriant:

— Le grand escalier, me dit-il; — essuyer ses pieds, S. V. P., — au quatrième au-dessus de l'entresol... là où s'arrête le tapis... la porte à droite.

J'avais trouvé du premier coup! La bonne chance allait-elle me revenir?

Comme j'essuyais mes pieds avec soin, selon la recommandation du concierge, il courut après moi.

— Si c'était un effet de lui monter ses lettres? me dit-il.

Il y en avait trois, et un journal: le *Conseiller des Dames*.

C'était un beau petit escalier bourgeois avec rampe d'acajou, très propre et tapis étroit, un peu limé. Le tapis montait en effet jusqu'au cinquième étage, mais il était de moquette au premier et au second, de simple laine au troisième, de toile cirée au quatrième et au cinquième.

Le tapis, dans ces ruches de la demi-fortune, est un luxe tout-à-fait symbolique.

La porte à droite avait un joli cordon de sonnette avec un pied de biche tout neuf.

Je sonnai. — On tira un ressort comme dans les loges de concierge. J'entrai.

Il n'y avait personne dans l'antichambre qui était petite, mais d'une exemplaire propreté; personne dans la salle à manger, conquettement meublée; personne dans le salon, mignon comme un boudoir et tout entouré de jolies femmes, — à l'huile.

Les derniers souvenirs de la régence appartiennent à la jeune administration.

Au moment même où je mettais le pied dans ce riant séjour, une voix cassée sortit de la chambre voisine et demanda:

— Est-ce vous, Eugène Maillet?

Ceci est encore un des charmes de la vie chez les employés supérieurs.

Moyennant quelque étrenne, ils ont pour valets de chambre les plus beaux garçons de bureau de France et de Navarre.

Je m'approchai de la porte, et je répondis:

— C'est moi... Suzanne!

— Non! n'non!... fit M. Pantois, qui me parut être encore dans son lit; — Suzanne?... C'est que j'en ai tant connu de Suzanne.... Suzanne qui?

— Suzanne Lodin.

— Attendez... n'n'non!... attendez! s'écria-t-il précipitamment; — donnez-moi le temps... Diable!...

Puis, comme s'il eût parlé à quelqu'un dans sa chambre :

— Par ici, Minette... Allons! un peu vivement!... Et le châle de nuit... et les pantoufles... faisons disparaître tout cela!

Tout haut :

— Je suis à vous, ma chère enfant... non... n'non!... dans deux secondes!

Entre haut et bas :

— Voyons, Minette!... c'est comme cela qu'on compromet les gens!

La Minette de Philarète Pantois était un être de raison, une pure création de sa poétique cervelle. Il finit par la gronder cruellement, mais elle ne lui répondit pas.

Il y a des employés supérieurs qui poussent le talent jusqu'à imiter la voix de Minette.

Ces hommes à la poupée disent très bien :

— Mon Dieu! mon ami, je ne peux aller plus vite!... Il me semble pourtant que je dois craindre autant que toi de me compromettre... Si mon mari...

Car Minette est toujours mariée.

Que d'esprit chez ces fleurs animées de la bureaucratie!

Quand Minette fut partie avec son châle de nuit et ses pantoufles, Philarète me dit à travers la porte :

— Là!... vous pouvez entrer maintenant.

— J'aime mieux vous attendre ici, répondis-je.

Il eut un petit rire content. Cela lui faisait grand plaisir de voir qu'on avait peur de lui.

Il vint au bout de trois minutes avec une robe de chambre chinoise et un toquet brodé d'or. Il était vraiment à peindre. En le voyant, on ne s'étonnait pas trop qu'il fût obligé d'imaginer Minette.

— Non... n'non! me dit-il en entrant: — je vous attendais presque... Je n'ai pas été longtemps à ma toilette... hein?... Asseyez-vous donc... Vous avez remarqué? je n'ai pas de valet de chambre en ce moment... je tire le cordon comme un concierge... Le mien... mon valet de chambre, me volait plus de 300 francs par mois... Il entretenait une figurante de la porte Saint-Martin, le maraud!... Voulez-vous voir ma terrasse? c'est très agréable pour prendre le café le soir... Comment me trouvez-vous logé? Bon air, vue charmante: douze cents francs, bail de six ans... Le propriétaire enrage... On lui offre cent louis sans réparations... Aimez-vous les tableaux? J'ai un Tonins-Coquard dans la bibliothèque... connaissez-vous?... un garçon d'avenir... très bien au ministère...

Je cherchais le joint pour interrompre ce flux de paroles.

Enfin, je dis:

— J'ai passé la nuit tout entière avec Mme la baronne d'Avray.

Il cessa aussitôt de parler et se rapprocha.

— Je n'ai pas de nouvelles de la jeune fille, ajoutai-je.

Il se frotta les mains tout doucement, et j'avoue que mes défiances revinrent en masse.

— Non!... n'non!... murmura-t-il, — c'est un joli travail!... Nous ne nous traînons pas dans l'ornière de l'ancienne méthode... mais nous obtenons d'assez agréables résultats... n'n'non!... Comme cela, Mlle Marie de... est introuvable?... fort bien!... n'non!... fort bien! fort bien!

On pouvait voir, à cette heure matinière, sur son bourrelet tout-à-fait à découvert, les marques de la méchanceté de la cravate blanche.

Ce bourrelet, à part les meurtrissures gagnées à la bataille quotidienne, était un agrément volumineux, d'une forme régulière et frais comme une rose.

Cependant, depuis que j'étais en présence de M. Pantois, ma résolution s'était bien amoindrie. J'en étais à me demander si je lui parlerais d'Eugénie.

— Superbe position! reprit-il, — cette petite Irène!... Elle écrit comme feu Rousseau!... non!... n'non!... Et sur le point de faire un magnifique mariage!... Mais comment

a-t-elle pu prendre le change au sujet de Mlle Marie ?...

— C'est que... répondis-je en hésitant.

On sonna. Philarète se précipita sur le cordon.

— Est-ce vous, Eugène Maillet?

Cette fois, c'était Eugène Maillet.

— J'ai l'honneur de vous faire observer, lui dit Philarète qui consulta sa montre, — que vous êtes en retard de plusieurs minutes... à la Préfecture, je ne dis pas... mais ici, il faut de l'exactitude... Mes bottes! j'ai à sortir.

Puis, revenant à moi, il poursuivit:

— Notre cher Carl Wolf... n'non!... nature bien distinguée... jeune école... avait quelque chose à vous demander?

— Oui, répondis-je.

— Qu'était-ce?... Je n'y vais pas par quatre chemins, comme vous voyez...

— C'était une infamie, prononçai-je lentement.

Sa réplique vint avec une vivacité inaccoutumée.

— J'espère, me dit-il en me prenant le bras, — que vous ne lui avez rien refusé?

Les larmes me vinrent aux yeux, pendant que je répondais:

— Le pouvais-je!...

Il me regardait fixement.

— Tenez! m'écriai-je en un de ces momens où le cœur déborde contre toutes les lois de la prudence, — vous êtes une énigme pour moi... je ne vous connais pas... je ne vous comprends pas... mais quelque chose me dit que vous êtes bon... D'ailleurs, elle va mourir... Ils ont voulu l'empoisonner!

Pendant toute la première partie de ce petit discours, M. Pantois s'était très plaisamment rengorgé. Rien ne les flatte comme ces accusations d'excentricité et d'impénétrabilité. Ils donneraient leur bourrelet, ces vieux marmots, à qui les appellerait perfides!

Mais les derniers mots le firent pâlir tout franchement.

J'en éprouvai une véritable joie.

— Qui donc! qui donc! s'écria-t-il; — n'non! sapristi!.. qui donc a voulu l'empoisonner?

— La Fontanet et Testulier.

— M. et Mme de la Roche-Gaillon... n'non! n'n'non!... ils en sont fichtre bien capables... Mais vous disiez que vous ne l'aviez pas trouvée...

— Il ne s'agit pas de Marie.

Il respira.

— Vous m'avez fait une belle peur! murmura-t-il; — de qui donc s'agit-il?

— D'une pauvre femme... balbutiai-je.

— Non! n'non!... interrompit-il en se frap-

pant le front; — vous m'avez déniché Eugénie Mutel?

Ce fut le verbe qu'il employa: *dénicher*, c'est de la jeune académie.

Je baissai la tête. J'étais toute tremblante.

— Eugène Maillet! Eugène Maillet! appela-t-il en proie à une agitation qui m'étonna.

Le garçon de bureau, valet de chambre, parut, le bras passé jusqu'au coude dans une botte.

— Laissez cela! lui ordonna M. Pantois; — je vais la finir... Allez où vous savez bien... à bride abattue... Vous demanderez M. Gustave Lodin...

Je me levai toute droite à ce nom. Le souffle s'arrêta dans ma poitrine.

Philarète poursuivait:

— Vous direz à M. Lodin que vous venez de ma part, et qu'il fasse savoir à son ami que la jeune personne en question a positivement besoin de le voir aujourd'hui même... Vous rappellerez-vous bien tout cela?

Le fonctionnaire public Eugène Maillet déposa sa botte et donna un tour à ses cheveux devant la glace du salon.

Il était de la jeune antichambre.

— Parbleu! répliqua-t-il.

— Allez donc! et brûlez le pavé!

— Y a-t-il une voiture?

— N'non!... Prenez l'omnibus...

Eugène Maillet sortit. M. Philarète Pantois ramassa la brosse et la botte. Ainsi armé, il se rapprocha de moi. — Et, tout en brossant avec beaucoup d'art :

— Nous sommes émue, l'enfant! Notre petit cœur bat la générale... Vous pourrez témoigner un jour que, malgré la légèreté de mœurs dont on m'accuse, jamais une parole n'est sortie de ma bouche... fi donc!... n'non! Mon Dieu! on dirait que nous manquons d'occasions... Le Gustave est un beau cavalier... Mais, dites-moi, vous avez donc eu connaissance de cette intrigue entre le prince et Mlle du Meilhan?

— Je vous ai déjà dit que c'était une calomnie infâme! répliquai-je.

— Non... n'non... Vraiment?... Allons! ça m'est égal... Il faut vous dire, mon trésor, que je me doutais bien que notre chère Irène faisait fausse route en ce qui regarde Marie... J'ai ma piste...

— Vous savez où elle est? l'interrompis-je.

— Je vous dis que, depuis deux mois, je fais un bien joli travail... n'non!... sapristi! les Sartine et autres baiseraient la trace de nos pas... C'était diabolique, voyez-vous!... non!... n'non!... diabolique!... Des millions... un homme en place... des familles profondément compromises... Il y avait de quoi faire sauter un chef de division comme la banque de

Hombourg!... Et je suis père de famille... en ce sens que... je puis me marier, quand je serai las de la vie de jeune homme.. Je n'ai pas de fortune, moi... c'était jouer un jeu d'enfer... n'non... de quoi?

J'écoutais avec une avidité toujours trompée.

Il me semblait toujours que ce gros petit sphinx allait laisser tomber son secret.

Il déposa sa botte très bien cirée, et fit le tour entier du salon en se frottant les mains.

Puis, s'arrêtant devant moi, les bras croisés sur les reins:

— Tout cela se passe à l'ancien hôtel du Rocray? me demanda-t-il.

— J'aime mieux la voir en prison, lui répondis-je, — qu'entre les mains de ces scélérats.

— Vous n'êtes pas dégoûtée! répliqua-t-il.

Puis, très gravement:

— Mais songez, reprit-il, — à ne jamais égarer vos soupçons au-dessus d'un certain niveau... c'est l'affaire de l'administration... Ces deux coquins sont à vous, je vous les livre... Notez bien que l'empoisonnement me paraît une invraisemblance... Mais, enfin, s'il y a empoisonnement, il ne faut pas remonter plus haut que le Testulier et la Fontanet... le reste nous regarde... Eh! eh! tant va la cruche à l'eau...

Il s'interrompit en un discret éclat de rire, et murmura :

— L'histoire des couvens d'Illyrie était bonne !... non... n'non !... bien bonne !... Il y a un principe... Certaines gens ne peuvent pas avoir tort... vous comprenez ?... Il faut dépenser douze douzaines de paires de gants pour les prendre au collet... Et si l'on manque son coup... non !... votre affaire est claire !... Mais j'ai vu, dans je ne sais quel livre, un rat qui perçait la membrure d'un vaisseau de 120 canons et qui le faisait couler bas, — un jour de bataille !... Je suis plus gros qu'un rat... non... n'non !... Pas un mot de tout ce que je viens de vous dire, jeune fille ! ce sont presque des secrets d'État !...

— Mais vous ne m'avez rien dit ! m'écriai-je.

— Tant mieux !

— Je vous prie... je vous supplie de ne pas me laisser dans mon angoisse... Eugénie Mutel...

— C'est noté, m'interrompit M. Pantois ; — on fera le nécessaire... Vous pouvez regarder ladite femme Mutel comme reintégrée dans sa prison.

Il mit ses bottes sous son bras et se dirigea vers sa chambre à coucher.

— Parlez-moi ! intercédai-je encore ; — cette personne que doit prévenir M. Gustave Lodin ?...

— Je vous dit que c'est tout un travail, ma chère enfant! me répondit-il; — nous allons causer à travers la porte... personne n'est là pour nous entendre...

Il avait oublié Minette. — A moins que Minette n'eût des ailes, comme l'imagination, sa mère, et qu'elle ne se fût envolée par le balcon.

— C'est compliqué! poursuivit-t-il dans la chambre voisine; — avec l'ancienne méthode, ou n'aurait rien tiré de tout cela... On vante les diplomates... ils me font rire... Un de nos expéditionnaires de la jeune école jouerait sous jambe le Congrès européen!.. Pourquoi? parce qu'il y a un principe... et que j'ai pris la peine de former mes gaillards... Qu'est-ce que vous mangez, le matin, à votre premier déjeuner?

— Monsieur, dis-je au lieu de répondre, — dois-je rester inactive... ne puis-je rien?..

— Moi, du chocolat, toujours... incommutablement... non!...

Il reparut tout-à-coup radieux. La pommade fraîche qu'il avait mise dans ses jolis cheveux gris emplit le salon de douceâtres senteurs. Il avait son pantalon noir collant, son habit noir, son pardessus olive et sa rosette d'Isabelle-la-Catholique. Son bourrelet, naguère si pacifique, gourmait sa cravate blanche avec fureur.

— Heure du bureau! me dit-il en entrant;

heure militaire! vingt-huit minutes pour descendre d'ici à la préfecture... non... n'non!... Si une fois nous les tenons, je ne regretterai pas mes douze douzaines de gants blancs... Mais jusqu'au dernier moment, voyez-vous, respect aux positions acquises! Tant qu'un saumon est dans l'eau, il fait le diable!... Voulez-vous voir quelque chose d'un peu bien?

J'étais là, debout, au milieu de la chambre, comme une pauvre malheureuse idiote.

Il me regarda. Ma détresse l'impatienta.

— Mais vous ne m'avez donc pas compris, mignonnette! s'écria-t-il; — je vous ai dit: C'est un des plus jolis travaux qu'on ait faits depuis cent ans en administration!... Fouché n'y verrait goutte!... Rassurez-vous, mordieu!... Non... n'non!... vous n'aurez rien à faire d'ici une couple d'heures... Prenez les rues Poissonnière, Petit-Carreau, Montorgueil, le Marché-des-Innocens, la rue Saint-Denis, le pont aux Changes... Dans vingt-huit minutes, je serai à mon bureau... Vous comprenez bien que nous ne pouvons pas nous en aller bras dessus bras dessous... Le ministre m'a dit l'autre jour: Vous serez donc toujours jeune, monsieur Philarète Pantois?... J'ai répondu: Monseigneur, les affaires en souffrent-elles?... Comment trouvez-vous le mot?... Non!... ce n'est pas l'esprit qui nous manque... Mais me voilà en retard de trois minutes!

Il me mit vivement à la porte et ferma deux serrures de sûreté qu'il avait.

Pauvre Minette! quel geôlier!

— Madame la vicomtesse m'a fait beaucoup d'honneur! me dit-il au bas de l'escalier, en passant devant la loge du concierge qui riait sous cape; — je ferai tout le possible sans me départir des principes... Respects à M. le vicomte!

Puis tout bas:

— Le décorum! vous comprenez... Dans une demi-heure, au bureau!... Je tiens à ce que vous jugiez par vous-même comment nous jouons le double, dans la jeune administration... non... n'non!... J'y tiens!

Il me salua et mit à l'amble ses courtes jambes un peu goutteuses pour regagner les trois minutes de retard.

IX

Comme quoi M. Philarète Pantois cherchait des prix de vertu.

Je passai d'abord à mon ancien logement de la place du Châtelet. C'était mon chemin. Je n'avais jamais cessé d'y venir de temps en temps, car, dans les diverses places que j'avais occupées depuis mon retour à Paris, je me re-

gardais toujours un peu comme l'oiseau sur la branche.

Je changeai mon costume de soirée pour une robe noire. Le concierge de mon logement n'avait rien pour moi.

Il me dit seulement qu'un jeune homme était venu la veille pour me demander. A la description qu'il me fit de ce jeune homme, je crus reconnaître Gustave.

L'idée de Gustave était déjà en moi, depuis que M. Philarète Pantois avait prononcé son nom.

J'étais dans une phase d'engourdissement moral qui me laissait indifférente à tout.

Ma conversation avec M. Pantois avait complétement épuisé mes forces. Je m'étais vainement fatiguée pendant deux grandes heures à chercher le sens mystérieux de ce qui n'était peut-être qu'un futile et vide bavardage.

Je n'avais pas réussi. Ma cervelle était comme paralysée. Je ne devinais rien. Ma vue, si perçante d'ordinaire, était trouble.

Seulement, il y avait en moi une voix confuse qui disait: Tu es au seuil de quelque grand événement.

A ne consulter que l'apparence, cet événement ne pouvait être qu'une catastrophe. Et cependant, j'espérais.

J'espérais malgré moi.

J'étais si horriblement lasse de ma vie, de-

puis ma séparation d'avec Gustave, que l'idée d'une péripétie quelconque faisait naître en moi un sentiment de consolation.

Il fallait une fin à ce long sophisme de mon existence. Je saluais le dénouement, dût-il être tragique.

Voilà un jeune administrateur qui eût été mal placé dans une tragédie : M. Philarète Pantois ! Malgré son nom hellène, cet employé supérieur était un type parisien, légèrement frangé de gascon, à qui il fallait nécessairement pour cadre un quatrième au-dessus de l'entre-sol du quartier du Gymnase.

Quand un de ses amis vaudevillistes le mettra au théâtre, — et il en est digne, autant par ses vertus solides que par ses innocentes faiblesses, — ce sera l'excellent Lesueur, du Gymnase, qui nous montrera les homériques combats de son bourrelet contre sa cravate blanche.

Il était en train de déjeuner, lorsqu'on m'introduisit dans ce bureau propre et coquet dont il avait fait un temple.

Une tasse de chocolat, — incommutablement !

— Nos gens sont ici, me dit-il tout de suite, — ils attendent... mais ils ne s'attendent guère à ce qui leur pend à l'oreille !

— Quels gens ? demandai-je.

Philarète riait, parce qu'il espérait avoir fait un calembour.

— Dépêchons! me dit-il au lieu de répondre; — non!... nous avons tout ce qu'il faut ici... une loge grillée... vous serez comme à l'Opéra!

Il avala d'une gorgée le reste de sa tasse de chocolat et m'offrit la main très galamment pour me conduire à un petit cabinet dont la fenêtre donnait sur la cour d'entrée, et qui contenait quelques ustensiles de toilette.

M. Philarète m'y avait préparé d'avance une chaise et un tabouret.

Si nous avions été en hiver, je suis bien certaine qu'il aurait pensé à une chaufferette.

— Là! fit-il; — sommes-nous comme un ange? Non!... Ne soulevez pas le rideau de la fenêtre, à cause de ma réputation... Je vais laisser la porte entr'ouverte... Regardez... Écoutez... Non... n'non!... Il y a bien des duchesses qui donneraient cent louis pour être à votre place!... C'est étonnant la curiosité que nous excitons dans le grand monde!

Il revint à sa table et timbra.

Par l'ouverture de la porte, je pouvais voir son petit bureau et la chaise qui attendait le visiteur.

Eugène Maillet parut à l'ordre, et M. Pantois lui dit:

— Faites entrer le mari!

J'aurais bien voulu savoir le résultat de la commission donnée, ce matin, à Eugène Maillet, valet de chambre. Mais je n'osais plus bouger.

M. Pantois me cria de sa place :

— Mettez-vous un peu à gauche... Il vient un filet de vent par une fente, ici, — à droite, — du bureau de M. Florimond Renard... Un froid est vite attrapé !... non... n'non !... Chut ! voici le gibier !

Je le vis prendre la plume et faire semblant d'écrire. — Il avait mis sur son front un beau petit garde-vue vert.

— Bonjour, monsieur Morin, bonjour ! dit-il à l'homme qui entra, sans lever les yeux sur lui ; — vous permettez que j'achève ?

Le nouveau venu était un bon bourgeois à l'air commun et un peu brutal. Il avait de larges épaules, de gros favoris grisonnans et un nez fort animé. Vous en rencontrez comme cela cinquante à l'heure aux environs de la halle aux vins.

Mais cet homme, si insignifiant pour tout autre, produisit sur moi un indicible effet de curiosité.

Mon imagination se réveillait brusquement.

Morin ! — Le nom était aussi commun que le personnage.

Mais il se rattachait pour moi à des souvenirs si vivans.

Ce drame, dont j'avais déterré le prologue dans le registre confidentiel du placeur Fontanet, et qui, par une bizarre série de fatalité, était devenu le drame de ma propre vie, ce drame se dressait tout-à-coup devant moi.

C'était un personnage de ce drame qui était là.

Personnage muet et non mêlé à l'action, comparse si l'on veut; — mais il ne faut point oublier une circonstance presque aussi étrange que le fond de l'aventure lui-même: le hasard ne m'avait jamais mis en présence des personnages principaux.

Des trois hommes devenus riches en 1828, je n'avais jamais vu qu'Agost, et c'était de loin.

Je ne connaissais ni Rondel, le propriétaire arriégeois, ni Peyrusse, l'ancien médecin magnétiseur.

Ce Morin, si c'était bien l'ancien conducteur de la diligence de Paris à Sédan, l'homme à qui on servait une pension de dix mille francs pour se taire, — résumait pour moi tout le mystère de sang.

Je le dévorais des yeux.

Et je m'étonnais du calme de M. Pantois.

Car l'opinion que j'avais de ce dernier grandissait depuis ce matin. J'arrivais à penser que ce petit Pantois savait tout, absolument tout.

Et qu'il se jouait avec les choses et les

hommes comme un chat qui tient une souris sous sa patte.

S'il savait tout, comment expliquer cette tranquillité débonnaire?

En définitive, il s'agissait d'un meurtre!

Cela me fit douter au bout de quelques instans. Il y a tant de Morin!

M. Pantois déposa sa plume et se gratta tout doucement le menton.

— Voilà!... dit-il; — comment se porte Mme Morin?... Vous demeurez toujours là-bas, du côté du Pont-Marie?... quartier pacifique... bon air... ça doit coûter moitié moins que vers les boulevards...

— Vous m'avez fait mander... commença Morin.

— Non... n'non...

Philarète n'aimait pas qu'on remarquât son refrain.

— Je dis non! fit-il sèchement; — je ne suis pas magistrat, monsieur Morin, pour vous mander... Je vous ai fait demander — si vous vouliez bien passer à mon bureau... tout simplement... et officieusement... et je ne voudrais pas qu'on donnât à mes actes une portée... Comprenez-vous cela?... Non!

M. Morin prit son aplomb sur sa chaise, déposa son chapeau entre ses jambes, par terre, et fourra bravement ses deux mains dans ses poches.

Il me fit tout de suite l'effet d'un homme solide.

— Alors, monsieur Pantois, dit-il très posément, — vous m'avez fait demander... je voudrais bien savoir pourquoi.

Le cou de Philarète eut une petite contorsion préparatoire.

— Sans doute, sans doute, répliqua-t-il, — vous n'avez pas besoin de nous, je sais cela... Vous êtes un homme honorable... Non!... indépendant... vous avez une jolie fortune... Est-ce en terres, mon bon monsieur Morin?

— Non, monsieur Pantois, ce n'est pas en terres.

— Très bien... comprenez-moi... je ne suis pas magistrat... je n'ai pas mission de vous interroger... Nous causons...

Je vis sur la figure bourgeonnée de l'ancien conducteur un imperceptible changement.

Je dis: l'ancien conducteur. Je n'avais déjà plus de doutes.

Je regardais de tous mes yeux; j'écoutais de toutes mes oreilles.

FIN DU TOME TROISIÈME.

HALLE. — IMPR. SCHMIDT.

MADAME GIL BLAS.

MADAME GIL BLAS.

SOUVENIRS ET AVENTURES D'UNE FEMME DE NOTRE TEMPS

PAR

PAUL FÉVAL.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

IV

(TOME XVIII DE L'OUVRAGE ENTIER.)

PARIS, 1857.

HALLE, A L'EXPÉDITION DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE
(W. SCHMIDT).

IX

Comme quoi M. Philarète Pantois cherchait des prix de vertu.

(*Suite.*)

— Nous causons, reprit M. Pantois ; — nous ne sommes pas aussi fiers que vous... nous avons besoin de tous les gens honorables et bien posés...

M. Morin respira et se redressa.

— Pourquoi n'êtes-vous pas électeur ? reprit Philarète avec bonhomie.

Je voyais l'ancien conducteur par derrière ; mais son profil perdu suffisait à me dire sa pensée.

Il pensait exactement ceci :

— Je viens de l'échapper belle !

— Mon cher monsieur, répondit-il, — je vous suis bien obligé de l'intérêt que vous me témoignez, mais... j'ai mes fonds placés...

— Dans une bonne maison! interrompit Philarète avec emphase.

— Et il se mit à cligner de l'œil deux ou trois fois de suite en répétant:

— Non! n'non! n'n'non!...

Morin devint plus pâle que la première fois.

— Il me semble, murmura-t-il, — que, sous l'empire de la Charte, tout Français est libre de placer son avoir comme il l'entend!

— N'n'non! dit Philarète; — vous avez raison! personne ne peut dire le contraire!... Mais quand on est électeur... comprenez bien ma pensée... vous seriez même éligible, si vous vouliez... Dame!... nous cherchons des hommes... et votre conduite vis-à-vis de cette jeune orpheline...

— Quelle orpheline? demanda Morin qui devint pourpre.

— Faire le bien, c'est très beau, déclama Philarète, — en tout état de cause... Mais faire le bien tout bas... sans bruit...

— Ah çà! voulut interrompre l'ancien conducteur, — jouons-nous aux propos interrompus?

— Et s'en défendre encore! ajouta imperturbablement Philarète; — Moi, je ne mâche pas les mots... je trouve cela sublime!

— Sublime d'élever sa propre fille! — s'écria Morin, à la tempe de qui je voyais perler des gouttes de sueur.

J'étais parfaitement sûre désormais qu'il s'agissait de Marie.

Et je me demandais s'il n'était pas imprudent de pousser à bout un homme de cette sorte, qui tenait encore l'enfant entre ses mains.

Philarète trempa sa plume dans l'encrier et traça rapidement quelques mots sur une feuille volante, à cases imprimées, qu'il avait devant lui.

Morin balbutia:

— Est-ce que ceci est un interrogatoire?

Philarète eut un rire plein de bonhomie.

— Ce ne sont pas les gens comme vous, cher monsieur, dit-il, — qui ont peur des interrogatoires... J'ai l'habitude de prendre des notes sur tout... Vous sentez?... Cela ne peut faire de mal à personne... Quant à ce que vous me faites l'honneur de me demander, comprenez bien, il faudrait exercer une magistrature quelconque... le préfet, à la bonne heure!... le commissaire de police encore... et même l'officier de paix... Mais j'appartiens purement à l'administration... je ne fais pas d'interrogatoires.... je cause.... Voilà du temps que nous nous connaissons, monsieur Morin!... Je suis sûr que vous avez plus d'une fois regretté votre vie active... non! n'non!... Je gagerais bien cela!

— Si je n'avais pas fait cet héritage... — dit Morin.

— Un parent... de votre femme, n'est-ce pas ?

— Un oncle.

— Qui demeurait à Sedan, je crois ?

— Non... à Paris.

— On m'avait dit... Mais nous n'en sommes pas à vérifier ces détails, comprenez bien !... Vous êtes un homme établi, un rentier, dont les capitaux ne sont point placés sur l'État, voilà tout. Rien de mal à cela... Cet oncle mourut en 1828, n'est-ce pas ?

— 28 ou 29...

— A Paris ?

— Non, à Londres... dans un voyage qu'il fit.

— Il est cruel, prononça Philarète avec sentiment, le laisser ainsi sa dépouille mortelle sur la terre étrangère.

Il prit encore une note, puis, changeant de ton et passant sa main blanchette sur le gros genou de Morin :

— Avons-nous de l'ambition, cher monsieur ? demanda-t-il avec un sourire tout plein de douces insinuations.

— Pas la moindre, repartit ce stoïque Morin ; — je vis dans mon trou... j'élève ma fille...

— C'est la vraie sagesse... non... n'non ! c'est le vrai bonheur !

Après avoir prononcé ces paroles, philosophiques comme un refrain de chanson vineuse,

Philarète, qui avait contenu jusqu'alors d'autorité son bourrelet et sa cravate, joua du cou convulsivement et demanda :

— Où donc était mademoiselle votre fille, il y a six mois ?

— En pension, répondit Morin.

— A Paris ?

— Non... à Nantes.

Ceci fut répondu sans hésitation. Philarète prit une note.

Pendant qu'il écrivait, Morin dit :

— Aurez-vous la bonté de m'apprendre enfin le motif de toutes ces questions ?

— Non... n'non !... répliqua Philarète ; — avec beaucoup de plaisir, cher monsieur... Nous avions songé à vous... vous sentez ?... Mais du moment qu'il ne vous plaît pas d'être un homme politique...

— Songé à moi pour quoi ? demanda Morin.

— C'est un arrondissement chanceux !... Nous n'aurions pas été fâchés... et comme nous sommes de vieilles connaissances... Vous vous souvenez, ça date de l'époque... là-bas... la grande histoire de ce couvent belge... un conte à dormir debout !... une somnambule assassinée... des trésors cachés à cent pieds sous terre... C'est encore moi qui vais croire à toutes ces fadaises-là !...

— Des bêtises ! dit Morin, qui atteignit

son foulard pour s'essuyer le front, et qui ajouta:

— Il fait chaud chez vous!

— Aux environs de vingt degrés centigrades, hiver comme été... Franchement, ça m'a fait plaisir de vous revoir!

— Vous êtes bien bon, monsieur Pantois...

— Eh, dites-moi: cette bonne Mme Morin?...

— Elle m'attend, repartit précipitamment l'ancien conducteur, qui saisit aux cheveux cette occasion de faire retraite; — elle doit être bien inquiète...

— Un si excellent ménage!... Est-ce que cette bonne Mme Morin n'avait pas été un peu employée dans la maison de... Comment se nommait donc la somnambule?

— La Renaud...

— La Renaud, c'est cela... Marie-Caroline Renaud... Je l'ai bien connue... Elle m'avait annoncé toutes mes peines de cœur..., et c'était toujours cette bonne Mme Morin... Elle n'était encore que Mlle Marianne..., qui venait m'ouvrir la porte.

L'ancien conducteur s'agitait sur sa chaise.

Visiblement, il se débattait sous le regard doucereux et voilé de M. Pantois.

Celui-ci reprit:

— Je fis le voyage de Sedan... vous vous

souvenez?... avec le substitut... Je lui prêtai mon Code... il avait oublié le sien... pour qu'il pût lire à l'aubergiste de ce petit pays, là-bas... j'ai le nom sur le bout de la langue... enfin, n'importe... c'est sur la frontière belge... pour que M. le substitut pût lire aux gens de l'auberge les articles qui traitent de la complicité par non-révélation... La loi est sévère, cher monsieur Morin... non!... Je trouve que la loi est excessivement sévère!

Je ne sais pas si l'ancien conducteur se sentit enfin directement attaqué, mais sa physionomie changea. Il fronça ses sourcils touffus et hérissés. Il se tint droit sur la chaise. Ce fut d'un ton sec et froid qu'il répondit:

— Monsieur Pantois, je n'ai rien à faire avec la loi.

— Parbleu! répliqua celui-ci; — n'non... Eh! mais!... n'n'non!... quelle mouche vous pique?... Je ne suis pas un juge d'instruction, vous sentez bien... nous causons...

Et, tout en parlant, il prenait vivement une note.

Morin se leva.

— Vous êtes donc bien pressé! s'écria Philarète de ce ton bienveillant qu'on prend pour retenir un ami; — ne m'oubliez pas auprès de cette bonne Mme Morin... J'y tiens!... Rappelez-lui que nous nous sommes rencontrés une fois, depuis ce temps-là, à la caisse Peyrusse... voilà

une maison!... Elle venait, je crois, toucher sa rente...

— Notre argent est chez Mallet frères! dit Morin.

— Non... n'non!...

— Je puis vous le prouver...

— N'n'non!...

Philarète parlait à ces deux enfans gâtés: son bourrelet et sa cravate. Il ajouta dans une contorsion:

— Je le sais aussi bien que vous... Chez les Mallet... 200,000 fr.... mais pas depuis bien longtemps... Du reste, cher monsieur, je vous prie de croire que cela m'importe peu... Mallet est aussi une excellente maison... Diable!... n'non!... si vous avez retiré vos fonds de la caisse Peyrusse, c'est que vous aviez vos raisons pour cela... n'est-il pas vrai?... Et votre fille, la jeune et charmante Marie...

— Ernestine, rectifia Morin.

M. Pantois éclata de rire.

— Où diable avais-je été chercher ce nom de Marie? s'écria-t-il.

Puis, se levant à son tour, après avoir pris une dernière note:

— Allons! allons! dit-il, — je ne vous retiens plus... puisque vous ne voulez pas être des nôtres... Voici maintenant le fin mot, mon cher monsieur Morin... vous sentez bien que je n'ai rien à vous cacher... L'Académie fran-

çaise nous charge de voir un peu à droite et à gauche pour les prix de vertu... Comme personne ne vous connaissait d'enfant et qu'on a vu tout à coup chez vous cette jeune beauté...

Morin eut un gros rire.

— Alors, dit-il, — on a songé à nous pour le prix Montyon?

— Voilà!... vous avez deviné du premier coup... c'était tout à fait dans les données ordinaires... et j'avoue humblement que l'idée était de moi.

— Grand merci, monsieur Pantois...

— Laissez donc!... Je savais que Marie-Caroline Renaud avait une fille orpheline... je savais que cette bonne madame Morin avait été la femme de chambre de Marie-Caroline... mon imagination a travaillé... je suis si romanesque!...

Je crus lire sur la grosse figure de l'ancien conducteur une avide expression de regret.

Une parole vint sur sa lèvre, mais il la retint et se dirigea vers la porte.

Philarète courut après lui.

— Par ici, par ici, dit-il; — n'non!... n'n'non!... mon antichambre est pleine, à cette heure... Enchanté de vous avoir serré la main, cher monsieur Morin!... Par ici!...

Il ouvrit une porte faisant face à l'entrée de son bureau. Morin salua et sortit.

Philarète referma la porte.

Je ne le voyais plus, mais je l'entendais se frotter les mains en riant.

Tout-à-coup, j'aperçus sa figure radieuse à l'entrée de mon cabinet.

— Est-ce joué au billard? me dit-il; — on va lui en donner, un prix de vertu!... Mais ce n'est rien. Vous allez voir! non!... n'non!... vous allez voir!

— Eugène Maillet! appela-t-il.

Et quand le membre de la jeune antichambre eut paru:

— Faites entrer l'épouse du préopinant!

Et ce pauvre Morin qui voulait rentrer pour ne point inquiéter sa femme!

Philarète me fit un petit signe amical avant de regagner son fauteuil.

— A gauche! à gauche! me dit-il; — le filet de vent vient du coin à droite... une fraîcheur est vite attrapée!

Puis, entre haut et bas:

— Ah! ah!... si ce cabinet pouvait dire tout ce qu'il a vu de jolies femmes!... Non!... n'non!... Attention... Deuxième tableau!

Mme Morin faisait son entrée.

X

De l'épouse du préopinant.

Mme Morin pouvait avoir une cinquantaine d'années. C'était une robuste femme, digne en

tout de faire la paire avec l'ancien conducteur son époux.

Elle était habillée très convenablement et même avec un certain luxe. Elle s'avança d'un pas décidé vers le bureau de M. Philarète et lui dit :

— Voilà une demi-heure que j'attends. M. Morin ne sait pas que je suis sortie. Pourquoi voulez-vous donc me parler, monsieur Pantois ?

Philarète consultait ses notes.

Il lui indiqua de la main le siége que Morin venait de laisser vacant.

Puis relevant tout-à-coup son joli garde-vue :

— Mauvaise affaire! grommela-t-il; très mauvaise affaire!

— Quelle affaire ?

— Non... n'non !... fit l'employé supérieur; mauvaise!... mauvaise!

Mme Morin en avait probablement vu bien d'autres, car elle ne s'effraya pas trop.

— Si vous me disiez de quoi il s'agit... commença-t-elle en étalant sa robe.

Philarète leva sur elle un regard atone qu'il avait quand il voulait.

— Il s'agit, répliqua-t-il, que les folies sont des folies... vous n'auriez jamais dû vous charger de cette enfant-là!

— Quelle enfant?

Philarète secoua lentement la tête.

— M. Morin, dit-il, a été pitoyable!

— M. Morin!

— Pitoyable! c'est le mot... non... n'non... Écoutez... on ne peut pas savoir désormais jusqu'où ira cette affaire-là.

Mme Morin fit absolument comme son mari. Elle se mit d'abord en colère.

— Est-ce que vous voulez m'effrayer! s'écria-t-elle; prenez garde... sans que ça paraisse, on a le bras long!

M. Pantois haussa les épaules et répondit entre ses dents:

— Je ne suis pas juge d'instruction... ce n'est pas moi qui ai interrogé votre mari!

— Mon mari!... interrogé!... par le juge d'instruction! balbutia la rentière.

— Ce n'est pas moi non plus qui lui ai dit de se couper comme un malheureux...

Les bras de la Morin tombèrent.

Philarète ajouta:

— Il est en prison.

Elle bondit comme une louve.

— C'est bien fait! s'écria-t-elle. — L'imbécile! je le lui avais dit!

Puis, effrayée de ses propres paroles, elle essaya de se reprendre.

— Je lui avais dit... murmura-t-elle, — que... que... enfin, il ne fait jamais que des sottises.

— Voici ce que vous lui avez dit, ma bonne Mme Morin, prononça posément Philarète, — car vous êtes une femme prudente et adroite.

— Il n'y a pas besoin d'adresse, quand on n'a rien à se reprocher, monsieur Pantois.

— Je suis de cet avis... Non... n'non... positivement... quand on n'a rien à se reprocher. Vous lui aviez dit: ne sortons jamais de là... J'avais un oncle qui demeurait à Paris... Paris est si grand!... et qui est mort à Londres... Londres est encore plus grand que Paris...

— Est-ce qu'il n'a pas dit cela!... fit la rentière, qui ajouta:

— Puisque c'est l'exacte vérité!

— Vous lui aviez dit: Surtout dans notre position, ne vas pas t'embarasser d'une petite fille...

— Mais c'est à nous, mon bon monsieur Pantois, l'interrompit-elle avec un naturel vraiment parfait; — nous n'avons que cette enfant-là...

— Qui était en pension à Nantes... dit M. Philarète en souriant tristement.

— C'est positif.

— Il fallait du moins savoir le nom de la pension...

— Comment! il l'avait oublié?...

— Il avait oublié bien autre chose... Il appelait l'enfant tantôt Ernestine, tantôt Marie.

— Le propre à rien! gronda la rentière, il n'a jamais su faire que des sottises!... Mais parce qu'il a oublié le nom de la pension Thomassin, place de la Monnaie, à Nantes, il faut être juste, monsieur Pantois, ce n'est pas une raison pour molester des gens tranquilles...

Philarète poussa un profond soupir.

Je ne puis pas dire non, il était superbe à manipuler toute cette diplomatie bourgeoise.

Il faisait cela avec goût, avec soin, avec plaisir.

Il caressait sa besogne. L'opinion de ceux qui prétendent que chaque créature humaine a son aptitude spéciale et par conséquent sa grandeur, doit être vraie pour un peu. Je voyais ici Philarète Pantois dans toute sa gloire.

— Hélas! ma pauvre madame Morin, dit-il en lui prenant les deux mains; — s'il n'y avait que cela!

Le premier moment d'émotion et de surprise était passé pour la rentière. Elle réagissait, elle se tenait sur la réserve.

C'était une commère avec qui il fallait compter.

Elle valait dix mille francs par an, et ce n'était pas pour leur plaisir que *ces messieurs* lui servaient cette rente.

Je souligne ce mot, ces messieurs, parce

que Philarète désigna ainsi Peyrusse, Agost et Rondel, pendant toute la durée de l'entretien.

— Qu'y a-t-il donc encore? demanda aigrement Mme Morin.

— Vous me connaissez bien, demanda M. Pantois avec onction; — vous savez... non!... combien j'ai horreur du scandale... ce n'est pas aujourd'hui que nous nous voyons pour la première fois... Ai-je jamais cherché à faire de la peine à ces messieurs?... comprenez bien; il y a pour moi un principe: ce qui n'est pas prouvé n'existe pas... J'ai fermé l'oreille à toutes les clabauderies... Que diable!... M. Peyrusse était pauvre comme Job: il est riche comme Crésus... tant mieux pour lui!... n'est-il pas vrai, ma bonne madame Morin?

— Les affaires de ces messieurs ne me regardent pas, répartit froidement la rentière.

— Si fait, non..., n'non..., ce n'est pas contre moi qu'il faut vous rebiffer, chère madame, je ne suis pour rien là dedans..., absolument. Ne confondez jamais l'administration avec la magistrature... Moi, j'aimerais mieux me couper la langue que de dire un mot contre ces messieurs; les positions acquises, voyez-vous... Je pars d'un principe..., non!... Mais il ne fallait pas alors que votre Morin s'embourbât dans l'explication de ses rentes.... et qu'il proposât de produire l'acte de décès du fameux oncle

d'Amérique...., pour avouer ensuite qu'il l'avait perdu...

— Il a fait cela! s'écria Mme Morin en grinçant des dents.

— Croyez-vous donc, — dit bonnement Philarète, — qu'on l'a mis en prison pour des prunes?

— Mais quand même l'acte serait perdu?...

— L'histoire du fil et de l'aiguille, ma bonne dame... Pensez bien, on ne l'interrogeait pas sans avoir par devers soi quelques petits jalons...

— C'est vous qui l'avez vendu! — dit la rentière d'une voix étranglée.

— Ah çà! murmura Philarète d'un air de plus en plus peiné, — vous me donneriez à penser, ma chère dame, que vous n'avez réellement pas la conscience bien nette?

L'ancienne femme de chambre de Marie-Caroline Renaud recula sa chaise et laissa échapper une sorte de rugissement.

Elle approcha son mouchoir de ses lèvres, et ses joues s'enflèrent par l'effort qu'elle fit pour concentrer sa rage.

— Je ne parlerai plus, dit-elle d'un ton larmoyant; — vous abusez de toutes mes paroles!

— Parlez ou ne parlez pas, ma bonne dame... vis-à-vis de moi c'est absolument sans importance... je n'ai ni qualité ni mission pour

vous mettre à la question... et vous voyez bien qu'il n'y a point ici de greffier pour recueillir vos réponses... c'est étonnant comme on confond volontiers ces deux choses si distinctes: L'administration et la justice... que fais-je ici? réfléchissez!... n'non... je vous donne tout uniment un avis officieux... je vous dis des choses qui me feraient destituer tout net si elles sortaient de cette chambre... quel est mon motif? l'intérêt que je vous porte d'abord?

La Morin souriait avec incrédulité.

Philarète poursuivit:

— Vous ne me croyez pas?... Vous avez peut-être raison; — il y a en effet un autre motif... Ces messieurs ont le bras long, comme vous le disiez tout à l'heure... Et je puis avoir besoin de protection un jour ou l'autre...

— Arrangez notre affaire! s'écria Mme Morin, et je vous promets...

— Là!... là!... l'interrompit Philarète; on a réellement tort de laisser le beau sexe dans une ignorance aussi complète de la loi... Cela lui porte préjudice... Comprenez-moi, du moment que M. Morin a avoué...

— Il a avoué, le misérable! prononça la rentière d'une voix étranglée; — mais c'est lui, moi, je ne voulais pas!... Je lui disais: ce prince Maxime est un grand seigneur!... Vous me croyez, n'est-ce pas? Moi, j'étais chez la

Renaud en ce temps-là, je savais mieux que personne si l'enfant était au prince Maxime...

— Ma bonne dame, l'interrompit l'employé supérieur d'un ton glacial, ce n'est pas au sujet de la jeune fille que M. Morin a fait des aveux.

Elle resta bouche béante. La peau de ses joues prenait des tons cuivrés. Il y avait de l'écume au bord de ses lèvres.

— A! scélérat! grinça-t-elle, tu m'as...

Elle frappa un si grand coup de poing sur le bureau de Philarète, que la tablette craqua et se fendit.

Je crois que le membre de la jeune administration fut ému. Il ressemblait terriblement à quelqu'un qui a peur.

Mais il ne broncha pas.

Et mes yeux s'étant portés par hasard sur ses mains, je le vis qui jouait avec une paire de ces armes prohibées qu'on appelle des *coups de poings*.

C'étaient deux très gentils petits pistolets d'ivoire.

Mme Morin se laissa tomber sur sa chaise. Elle étouffait.

— J'ai mieux aimé vous montrer ces bijoux que d'appeler, dit Philarète, c'eût été pour vous le dernier coup... Quand vous serez plus calme, ma bonne dame, vous apprécierez la délicatesse que j'ai mise dans tout ceci... Si vous

avez besoin de quelques objets à vous appartenant et restés à votre domicile, je me charge de les faire parvenir...

— Où donc? demanda l'ancienne femme de chambre d'une voix éteinte.

M. Pantois ne répondit pas.

Elle éclata en sanglots.

— En prison! en prison! s'écria-t-elle, moi! madame Morin! si connue dans mon quartier! En prison pour une coquine de fille dont je ne voulais pas... Demandez-lui si on l'a bien traitée!... Ces messieurs ont alléché mon pauvre homme avec six mille francs d'extra!... Ah! si je suis jugée, je dénoncerai tout le monde!... Je veux avoir de la compagnie en prison.

Elle tamponnait à grands coups de mouchoir sa face boursoufflée.

— Et l'enfant! reprit-elle, tout-à-coup, laissez-moi retourner à la maison où la petite demoiselle est toute seule.

— La fille du prince Maxime n'est plus chez vous, ma bonne dame, répondit doucement Philarète.

— C'était un coup monté... mais nous verrons... nous verrons bien!... Quand ces messieurs vont savoir...

— Ces messieurs ne sauront rien... M. Morin est au secret... vous allez être au secret.

— Mais nous sommes donc perdus sans res-

sources! — s'écria la rentière en se tordant les bras.

— Parfois, — lui répondit Philarète, à qui la gravité de la situation donnait une sorte de noblesse, — un aveu large et sincère désarme la justice... Votre crime est de ceux qu'on absout, à condition qu'ils soient expiés par des révélations sans réserves.

Il sonna, non point en tirant le cordon qui pendait devant lui, mais en pesant sur le bouton du timbre.

La porte par où M. Morin était sorti s'ouvrit. Un brigadier parut suivi d'un gendarme nécessaire. Ils emportèrent Mme Morin privée de sentiment.

Philarète enferma ses notes dans un tiroir dont il retira la clé.

Cette scène m'avait très péniblement émue.

— Vous pouvez entrer, me dit M. Pantois avec gravité.

Il était pâle et son aspect avait pris une singulière dignité.

On peut dire qu'en ce moment il oubliait d'être ridicule.

— Ce qu'il a fallu de travail pour arriver là, murmura-t-il comme en se parlant à lui-même, — ce sera éternellement le secret de cette grande vieille maison qui chancèle sous le poids de la haine aveugle des multitudes!... Elle fait peur, cette maison, aux honnêtes gens

qu'elle protége, bien plus qu'aux malfaiteurs qu'elle poursuit... Il faut que l'espionnage soit une chose bien hideuse pour que l'horreur qu'il inspire ait ainsi perverti la raison publique... La police ne pourra jamais être aimée: car c'est une mâchoire de châtimens comme l'échafaud; mais il viendra un temps où la police sera respectée, parce que, dans son œuvre lente et mystérieuse, elle est une sorte de chevalerie... Ceux qui dorment par ses soins verront qu'elle a du cœur pour combattre ainsi toujours ses monstres dans la nuit... et quelque voix s'élèvera aussi pour dire ce qui est la vérité: la police, soldat humble et brave, n'a que le pain pour récompense. Ce n'est pas pour elle les uniformes qui resplendissent, non plus les épaulettes d'argent et d'or; elle poursuit dans l'ombre son labeur toujours rude et souvent héroïque. Il lui est défendu de tuer l'ennemi; aussi n'a-t-elle point de gloire... Gérard décharge sur le lion sa carabine qui n'a jamais failli: Il faut que la police prenne le tigre vivant!... Je l'ai dit quelquefois: ceux qui m'écoutaient haussaient les épaules en riant... J'ai dit: ma voix s'élèvera, plus forte que le préjugé, ma voix qui criera; la police est grande parmi les plus grandes institutions de ce monde! Votre mépris, maintenant que vous savez, n'est plus aveuglement, mais bien ingratitude. La police n'est pas seulement la sauvegarde des

tranquillités publiques, elle est l'œil et la main de la justice humaine!

Ainsi parla Philarète dans sa sincère conviction.

Je lui répondis par un cri. Je venais de voir descendre de voiture, dans la cour de la préfecture, Félicité Fontanet et Testulier son conjoint.

Deux hommes qui me parurent être des agens les accompagnaient.

J'en prévins aussitôt M. Pantois, qui se frotta les mains avec une ferveur nouvelle.

— Il en viendra bien d'autres, me dit-il; — c'est un joli travail... tout-a-fait.

Au moment où il se dirigeait vers la fenêtre du cabinet pour jeter à son tour un regard dans la cour, la porte principale s'ouvrit brusquement et Maillet parut disant:

— M. de Gérin désire parler à monsieur.

Philarète se précipita sur la porte du cabinet et la ferma brusquement.

Il ne voulait point me donner cette partie du spectacle.

Au moment où il poussa la porte, sa physionomie était fort altérée. Etait-ce la visite de M. de Gérin qui le chagrinait? Son embarras venait-il de ma présence?

Ceci n'était point facile à deviner.

Mais je pus juger tout de suite de l'inutilité de la précaution qu'il venait de prendre.

Aussitôt qu'il ouvrit la bouche pour parler à son garçon de bureau, je l'entendis comme si les planches de la porte eussent été de gaze légère.

Cette vieille maison de la rue de Jérusalem mérite peut-être en quelque sorte sa mystérieuse renommée; peut-être étais-je dans un de ces cabinets-confessionnaux, disposés selon les règles de l'acoustique; peut-être était-ce tout simplement le hasard.

— Quelle figure a-t-il? demanda M. Pantois avec inquiétude.

Il parlait bas. Chacun des mots prononcés m'arrivait distinct.

Eugène Maillet répondit:

— Sa figure de tous les jours.

Puis il ajouta d'un air cavalier, car la jeune antichambre se familiarise volontiers:

— Ces messieurs du parquet ne sont pas chargés d'être aimables.

— Rien n'est venu du *Moniteur*? demanda encore Philarète.

— Rien, jusqu'à présent, réplique Eugène Maillet.

— Faites entrer M. de Gérin.

XI

D'une bataille en règle.

J'avais cessé un instant de regarder par la fenêtre; quand j'y revins, Testulier et Félicité Fontanet avaient disparu.

Je fus ramenée vers la porte par un double cri :

— Bonjour, cher!

— Bonjour, ami!

Philarète Pantois et M. Edmond de Gérin s'embrassaient de tout leur cœur.

— Et la charmante cousine? demanda Philarète.

— Elle dit que tu deviens rare; moi, je lui réponds : Il faut bien que jeunesse se passe!

— St'... st'... fit M. Pantois, tu veux te moquer... mais j'ai plus de jeunesse dans mon petit doigt que toi dans toute ta personne... Non... n'non... Je puis être un vieux jeune homme, mais tu es un jeune vieillard!

Ils s'assirent en riant.

Ils étaient cousins, je ne me doutais pas de cela. J'avoue que j'en éprouvais une surprise très pénible et mêlée de beaucoup de crainte.

— Je vois que tu es toujours le plus gai des administrateurs, dit M. de Gérin; — n'as-tu jamais songé à faire des vaudevilles?

— C'est bon pour mes commis, repartit

Pantois; j'en ai un petit qui est bête comme une pintade et qui réussit cela fort joliment.... Quoi de nouveau?

— C'est à moi de te demander cela, cousin.

— Nous ne sommes pas dans une position intéressante, à la maison?

— Non, répondit M. de Gérin, dont le visage se rembrunit; — ma femme m'inquiète, elle est triste... elle change...

— Cela passera... elle n'a aucun motif sérieux de se chagriner.

Le jeune magistrat le regarda en face.

— Dis-tu ce que tu penses, cousin? demanda-t-il.

— Non... n'non... répliqua Philarète, — sans doute, tu sais bien que je ne mens jamais.

Il y avait quelque chose de singulier dans l'accent de M. Pantois. On eût dit qu'il voulait faire croire le contraire de ce qu'il disait.

M. de Gérin avait la main droite sur le bureau et jouait avec un couteau à papier.

— La crise ministérielle est finie, reprit-il après un silence.

Je voyais en plein la figure de Philarète par le trou de la serrure. Il cligna de l'œil tout doucement et demanda d'un ton d'indifférence:

— Qui avons-nous?

— Un replâtrage, répondit M. de Gérin.

— A l'intérieur?

— M. le comte D....

— Alors je suis bien en baisse... Et à la justice?

— Notre illustre ami ***, qui était destitué hier de ses fonctions de président, et qui est aujourd'hui garde-des-sceaux.

Il y avait de très bonnes choses sous le roi Louis-Philippe. Je n'ai pas du tout à faire le procès d'une époque; ma politique n'a pas ici plus d'importance que M. Edmond de Gérin et M. Philarète Pantois eux-mêmes.

Je dis cela pour ceux de mes lecteurs que le mot *crise ministérielle* aurait pu effrayer.

Je veux seulement faire remarquer que le régime constitutionnel avait des visirs aussi chancelans que le tremblant Giafar, président du conseil des ministres du calife Haroun-al-Raschid.

Le *Moniteur*, en ce temps-là, était plein de péripéties romanesques.

On faisait, on défaisait, on replâtrait. Il y avait des nuances infinies dans le Parlement. C'était compliqué comme la grande rose des vents qui orne le frontispice de l'almanach des marins.

Le vent peut souffler de trente-deux côtés. On comptait pour le moins autant de partis dans l'Assemblée; outre les grandes divisions apparentes: l'extrême droite, la droite, le centre droit, le centre gauche, la gauche, l'extrême gauche, il y avait des petits vents qu'on

aurait pu appeler: *gauche-gauche-quart-centre-gauche* ou *centre-centre-quart-centre-droit.*

Ces zéphyrs n'étaient pas des vents alizés, qui soufflent toujours dans la même direction.

C'étaient des enfans gâtés d'école, se permettant à tout propos l'école buissonnière.

Ils passaient à l'opposition très volontiers, plus volontiers ils revenaient au pouvoir.

Et la girouette des votes tournait à leur souffle fantasque.

Et la France, glorieux badaud, regardait tourner la girouette.

Des hommes très éminens, assurément, servaient de points cardinaux, mais on n'a jamais bien su en quoi ils différaient les uns des autres.

Ainsi le pôle nord, M. le comte Molé, pouvait être confondu avec le pôle sud, M. Guizot; ainsi l'orient Odilon-Barrot ressemblait à s'y méprendre à l'occident Thiers. — Et cependant que de batailles! que de colères! Combien de Pélion entassés sur combien d'Ossa!

Il y avait des conservateurs bornes et des conservateurs libéraux, des progressistes, des fantaisistes, des humanitaires, des républicains, des légitimistes, des camarilleros, des dynastiques, des coalitionnistes, des brouillons et des fous, des flétris... que sais-je!

Et tout cela se démenait.

Et le *Moniteur* laborieux gagnait sa vie à trouver des combinaisons ministérielles!...

Je regardais avec attention Philarète, comprenant vaguement que ce remue-ménage politique pouvait influer sur la destinée de ceux que j'aimais.

Il hocha la tête en souriant.

— Peste!... peste... dit-il, vous voilà tout-puissant, cousin.

— J'en ai peur, cousin, répliqua M. de Gérin, qui lui donna un petit coup de couteau sur les doigts.

Je ne l'avais jamais vu jusqu'alors que drapé du haut en bas dans sa gravité.

Ses familiarités me semblaient de mauvais aloi.

— Pendant que j'y pense, dit-il tout-à-coup négligemment, qu'est-ce donc que ces deux mandats d'amener pris en mon absence contre deux rentiers du quartier Saint-Victor... le mari et la femme?...

— Le nom? fit M. Pantois.

— M. et Mme Morin.

— Connais pas.

Il y eut un silence.

— Cousin, reprit le jeune magistrat, vous devez avoir de belles économies, vous?

— Est-ce que vous voulez me marier, cousin?

— Un papillon comme vous! fi donc! ce

serait un meurtre que de vous couper les ailes!... Mais vous savez, les administrations... Je voulais dire: vous n'attendez pas après votre retraite?...

— Nous sommes amovibles comme le parquet, c'est vrai, cousin... vous êtes loin de la vôtre, vous?

— Cousin, c'est de vous que je parle! dit M. de Gérin avec un commencement de sécheresse.

— Allons-nous jouer franc jeu une fois en notre vie, cousin? répartit Philarète, qui assura ses lunettes d'or sur son nez d'un petit coup plein de gaillardise.

— Si cela vous plaît, cousin.

— Non... n'non... voilà longtemps que j'ai envie de me donner ce plaisir... Vous êtes le fils d'un homme respectable que j'aimais et que la magistrature regrette...

— Il ne s'agit pas de mon père...

— Cousin, vous ne lui ressemblez pas!

Je ne saurais dire avec quelle simplicité frappante ces paroles furent prononcées.

Ce diable de petit Philarète était comme ces ragoûts campagnards qu'il ne faut pas juger sur la mine.

Le rouge monta aux joues bilieuses du jeune magistrat.

— Ceci pourrait passer pour une insulte, monsieur, dit-il.

— Nous ne sommes pas des gens d'épée, cousin, répliqua Philarète; — ce mot insulte est un lâche éteignoir qu'on met sur la discussion... entre nous, il n'y a pas de sens...

— Entre gens d'honneur...

— Non... n'non... je ne suis pas un homme d'honneur, si vous l'êtes... en quoi que ce soit au monde, nous ne pouvons faire la paire, cousin; vous ne finirez pas bien!

— Vous aggravez votre offense! s'écria M. de Gérin.

— Pourquoi? continua paisiblement mon gros petit Pantois, qui avait un flegme superbe, — parce que vous avez mal commencé... Non..., n'non..., très mal!

M. de Gérin était sans doute un homme brave.

Il se leva et dit:

— Vous me rendrez raison...

Philarète se leva comme lui.

— Vous étiez pourtant venu pour quelque chose, dit-il.

Puis, jouant avec sa petite boîte d'or.

— Cousin, vous savez bien que j'ai tous les ridicules... c'est convenu... Non!... l'autre jour, au tir de Gastinne, j'ai signé mon nom en cinquante-quatre balles: sept pour le P, huit pour l'A, dix pour l'N, etc.; c'était régulier comme un exemple d'écriture... sauf pourtant la barre de l'A qui était un peu trop

haut.... à cause de ma cravate.... non.... n'non... c'est une gênante infirmité... mais quand on ne dévie que d'un quart de pouce.

— Vous voulez m'effrayer ? dit M. de Gérin dédaigneusement.

— Du tout, puisque je refuse le duel... Je pense que vous songiez à me proposer un duel?

— J'y songe encore, monsieur.

— Songez-y.... cousin, mûrement... On ne saurait trop réfléchir... Eugène Grisier prétend que si je mettais l'épée à la main contre tout autre qu'un maître d'armes, ce serait un assassinat.... d'autant plus que je n'ai pas l'air... Reste cependant le tomahawk indien, au maniement duquel je ne me suis jamais exercé... et encore le canon... et encore un genre de combat singulier... non, n'non, très singulier... que j'ai vu dans Eugène Suë... On franchit à cheval une barrière fixe de quinze pieds de haut.

M. de Gérin tourna le dos et se dirigea vers la porte.

Philarète le reconduisit bien poliment.

Au moment où M. de Gérin allait atteindre le seuil, Philarète lui mit la main sur l'épaule.

— L'enfant de votre femme n'est pas mort! lui dit-il tout doucement.

Edmond de Gérin se retourna comme si on

lui eût donné un coup de poignard dans le dos.

Ils se toisèrent un instant de l'œil.

— Vous avez eu tort de ne pas vous récuser, reprit Philarète d'un ton lent et ferme, dans l'affaire de la sage-femme Eugénie Mutel.

Le sang vint aux yeux de Gérin, qui leva la main.

Philarète lui saisit le peignet.

Gérin poussa un cri.

— Connaissez-vous le gymnase Triat? demanda M. Pantois; un bel établissement... Non... n'non... très beau!... J'y vais pour ma santé; c'est tout près du tir de Gastinne... et vis à vis du bal Mabille... N'est-ce pas, que je serre fort?... Eh bien! M. Triat, qui est un personnage assez amusant, une fois par hasard, me dit que je fais honte à l'espèce humaine... En trois mois de leçons, il vous apprendrait à tuer d'un coup de poing le défunt taureau de Milon de Crotone. Le plus faible de ses élèves arrête un cheval au galop... net et court!... Quant à lui, M. Triat, il fait rebrousser, avec permission de l'autorité, un convoi de chemin de fer; c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, cousin, vous avez eu tort et vous vous en repentirez!

— Des menaces à présent, fit M. de Gérin, qui tâchait de recouvrer son calme.

Philarète consulta sa montre.

— Voyons, dit-il, ne nous séparons pas ainsi... J'ai une demi-heure à vous donner...

— Moi, je n'ai pas une minute, interrompit le jeune magistrat.

— C'est égal... non, je veux vous donner une demi-heure... Asseyons-nous et causons un peu comme de bons parens...

On frappa à la porte.

— Entrez, dit Philarète, qui profita de cela pour ramener M. de Gérin à son siége.

C'était Eugène Maillet qui apportait un de ces larges plis qui, dans les ministères, servent de couverture à toutes sortes de bagatelles.

Ce pli portait le cachet: „Cabinet du ministre de l'intérieur," et la marque suivante: P. O.

Dans la fameuse langue T. L. B. S. V. P., P. O. veut dire: Par ordonnance.

On envoie ainsi, par de grands chevaux et de grands cuirassiers, les billets de spectacle et les jeunes rendez-vous.

Utilisons l'armée.

Philarète ouvrit le pli, qui contenait un carré très long ou plutôt une large bande de papier mal imprimé.

Sa figure devint tout-à-coup radieuse.

Il remit le papier dans l'enveloppe, et sur l'enveloppe une figurine de bronze qui lui servait à fixer les feuilles volantes.

— Edmond, dit-il d'un ton qui avait perdu toute intention d'acrimonie; — vous êtes un membre très distingué de la jeune magistrature... Je ne crois pas occuper une place infime dans la jeune administration... J'étais l'ami intime de votre père, bien qu'il fût beaucoup plus âgé que moi... Je vous ai sincèrement aimé... au moment même où je vous parle, je ne sais rien que je ne fasse pour vous sauver, sans forfaire toutefois à ma conscience.

— Me sauver! répéta M. de Gérin, vous êtes fou... et vous me faites pitié!

Philarète regarda du coin de l'œil le pli ministériel qui était sous la figurine.

— C'est moi qui venais pour vous sauver! reprit le jeune magistrat, — vos liaisons avec les ennemis du pouvoir ne m'ont pas fait oublier que mon père vous aimait.

— Laissons là le pouvoir, s'il vous plaît, dit péremptoirement Philarète; nous avons promis de parler franc... J'ai manqué à mon devoir envers le gouvernement une seule fois en ma vie... Voulez-vous que je vous dise à quelle occasion?... non!... le voulez-vous?...

— Que m'importe!... fit M. de Gérin.

— Vous allez voir si cela vous importe, repartit Philarète; il y avait un jeune homme que je surveillais, non point à cause des obli-

gations de ma charge, mais parce que j'avais dit à son père mourant : „J'aurai soin de lui.“

Edmond de Gérin haussa les épaules ; mais il était évident pour moi qu'il devenait plus attentif.

M. Pantois continua, non sans quelque émotion :

— Ce jeune homme appartenait à une vieille et noble famille de robe, une de ces familles qui ne savent pas ce que c'est qu'une tache... Je suis de l'avis de ceux qui disent, en présence de nos parades industrielles et de nos hontes financières, que l'honneur civil s'est réfugié dans la magistrature... Si cela n'était pas, il y aurait désastre... On a besoin de respecter le magistrat comme le prêtre.

Ce jeune homme était intelligent et bon. Il avait fait de fortes études. On lui fit dans le barreau, lors de ses débuts, l'accueil réservé aux prédestinés.

C'était une large carrière qui s'ouvrait devant lui.

Il n'avait pas de fortune, il était orgueilleux. La misère et l'orgueil font le joueur.

Il jouait. Le jeu n'a qu'une route : elle conduit à l'abîme.

Les joueurs heureux sont rarement des joueurs loyaux. Le jeune homme était encore honnête. Il n'eut pas de bonheur. Il se réveilla un matin sans ressources et chargé de ces det-

tes obscènes que l'argot du monde appelle *dettes d'honneur.*

Il songea à se tuer; — mais il venait de conquérir son premier grade judiciaire.

Il hésita.

Pendant qu'il hésitait, la tentation se glissa dans son humble demeure.

Voulez-vous que je vous dise le nom de la tentation?

Elle avait trois noms : Peyrusse, Agost, Rondel...

— Extravagances et mensonges, murmura M. de Gérin.

Il était extrêmement pâle, mais il me parut en ce moment garder tout son sang-froid.

— Vous vous reconnaissez donc, mon cousin? dit Philarète avec un amer sourire; c'était le soir, et je ne sais quel vicomte de Musard devait vous faire un affront le lendemain matin, si vous ne pouviez lui payer votre dette... dix mille francs. N'était-ce pas dix mille francs?

— C'était dix mille francs, répliqua Edmond de Gérin; — je les ai empruntés et rendus.

— C'était donc dix mille francs... Dans l'après-dîner de ce jour, quelque chose d'étrange s'était passé au parquet du procureur du roi, dont vous étiez le substitut... Une femme était venue, la nommée Élisa, mariée légitimement au docteur Peyrusse.

— Jamais je n'ai vu cette femme avant le jour de sa mort! interrompit M. de Gérin avec violence.

— Mon cousin, répondit tranquillement Philarète, vos souvenirs vous servent mal.

En même temps, il tira de son portefeuille un papier et ajouta :

— Voici le brouillon!... la minute des notes que vous aviez prises pour faire votre rapport à qui de droit.

Edmond de Gérin bondit pour s'emparer du papier.

Une seconde fois, M. Pantois lui serra le poignet.

Edmond retomba sur son siége.

— C'est un faux, murmura-t-il.

M. Pantois sourit à son tour, mais il y avait de la compassion dans son dédain.

— Il résulte de ce brouillon, continua-t-il, que la déclaration de la nommée Élisa portait en substance que son mari avait tenté plusieurs fois de la faire assassiner...

Une folle, murmura M. de Gérin entre ses dents serrées convulsivement.

— C'est que, dit Philarète, l'histoire est assez longue; je vous serai reconnaissant de ne plus m'interrompre. — Je vous ferai seulement remarquer ceci, cousin, c'est que ce papier n'est plus un faux, mais la déclaration d'une folle... nous gagnons du terrain... J'ar-

rive à la partie de la déclaration qui, pour des circonstances à moi connues, me paraît la plus importante... Élisa, interrogée sur les premiers motifs de mésintelligence entre elle et son mari, dépose, selon vos notes : qu'elle a pris dégoût et frayeur du sieur Peyrusse, par suite de scènes nocturnes que vous expliquez sommairement, mais dont je sais le détail... des hallucinations, des rêves, des terreurs de fiévreux ou de criminel... des visions pleines de sang... une femme pâle, toujours la même, assise comme un remords à son chevet!...

M. de Gérin ricana.

— Et que comptez-vous faire de cette belle légende? demanda-t-il.

— Vous me donnerez un conseil, mon cousin, quand il en sera temps.

— Moi?... je vous engage à relire la fable du pot de terre et du pot de fer, mon pauvre cousin, voilà tout.

— Dans La Fontaine? dit Philarète; elle n'est pas finie... je sais la fin : c'est un héritier d'Escope qui me l'a contée... Le pot de terre fut cassé, c'est l'exacte vérité... Mais sa fêlure fit au pot de fer une toute petite écorchure dans laquelle la rouille se mit... la rouille perça son trou comme toujours... l'eau entra, le pot de fer coula...

— C'est possible, mais au bout de combien d'années?

— Comptons! repartit M. Pantois: voici quatorze mois à peu près que le pot de fer. Peyrusse a brisé Élisa, sa femme, le pot de terre.

— Eh! s'écria M. de Gérin, le pot de terre, c'est vous!

— Soit, mais je nage encore... Moi, je vous parle de la besogne déjà faite... des pots véritablement cassés... Il y en a deux: Élisa et cette femme pâle qui vient s'asseoir au chevet du lit de Peyrusse-Barbe-Bleue... Deux écorchures... la rouille y est... dans l'une depuis quatorze mois, dans l'autre depuis treize années... C'est un chiffre que n'aiment pas les gens superstitieux, vous savez, monsieur de Gérin?

— Je ne suis pas superstitieux, dit le jeune magistrat.

— Vous le deviendrez peut-être après ce temps-ci... C'était très bizarre, cette déclaration de la femme Élisa; d'autant plus bizarre qu'elle associait Agost et Rondel aux extravagantes terreurs de son mari... Je vois ici une mention qui témoigne de votre précoce sagesse; vous avez écrit en marge: Approfondir cela... Je m'en suis chargé, voyant que vous vous arrêtiez en route... J'ai approfondi cela, et un autre jour, quand vous voudrez, je vous conterai une

histoire aussi curieuse que l'intrigue de pas un roman à succès... Aujourd'hui, nous n'avons pas le temps... Je constate seulement que ce soir dont je parle vous teniez un peu entre vos mains, vous, tout jeune et tout ardent pour la renommée, le sort de trois hommes haut placés dans notre monde financier: MM. Peyrusse, Agost et Rondel.

— Les eussiez-vous poursuivis sur cette absurde dénonciation? demanda M. de Gérin.

— Approfondir cela! riposta Philarète; je ne sors pas de vos propres expressions!... la chose en valait bien la peine! — mais permettez que je continue. — A cette époque, vous étiez amoureux de Mlle Augustine de... fille unique de Mme la baronne de... et nièce du général comte B... C'était une famille pauvre, quoique bien apparentée; vous n'aviez aucun espoir du côté de la famille. Du côté de la jeune personne, vous aviez de très positives certitudes.

Voici où la honte me prend, monsieur de Gérin, la pitié aussi, car vous étiez bien jeune! mais je suis de ceux qui placent très haut dans leur respect les pontifes de l'ordre social. Ce qui est faute pour un particulier devient crime pour quiconque exerce un sacerdoce.

Mais encore je suis de ceux qui distinguent entre le crime et l'infamie.

— Je hais le crime; l'infamie me révolte et me répugne.

— Taisez-vous!.. je ne veux plus que vous m'interrompiez.

Il y eut crime et il y eut infamie.

Votre bilan à vous, le voilà: vos dettes furent payées, l'affaire d'Élisa fut enterrée, et vous cessâtes pendant quelque temps d'aller chez le général.

Trois mois environ.

Pendant ces trois mois, il fut question du mariage de M. Peyrusse avec Mlle Augustine de... On ignorait qu'il fût marié. Vous gardâtes le silence.

Et votre père était un saint, monsieur!

Au bout de trois mois, peut-être un peu plus, le fait du mariage de M. Peyrusse fut révélé; par qui? Je l'ignore. Je ne vous accuse jamais qu'à coup sûr.

Cinq mois après, cette jeune fille que vous avez si cruellement poursuivie, Suzanne Lodin, vint accoucher nuitamment Mlle Augustine de... qui est maintenant Mme de Gérin. — Il y eut tentative de meurtre sur l'enfant.

Dieu me garde encore ici de vous accuser! vous n'étiez pas là. — Et l'enfant était à vous.

Car ici, Peyrusse fut dupe. Et la dot de Mme de Gérin, qu'il a faite, n'a pas même été loyalement gagnée.

— Assez! prononça tout bas M. de Gérin.

M. Pantois s'arrêta aussitôt.

— Vous n'avez failli qu'une fois, dit-il; je parle suivant ma conscience. Dans tout le reste de votre vie judiciaire, que je connais pour l'avoir attentivement surveillée, vous avez été un magistrat intègre... On ne veut pas de scandale... on se souvient de votre père... On vous offre la paix et l'oubli du passé.

— Qui m'offre cela?

— Moi.

— Vous n'êtes rien... Qui m'offre cela?

— Le prince Maxime.

— Le prince Maxime est en Italie.

— Le prince Maxime est à Paris.

— La preuve.

— J'ai parlé: donc il est là... voilà si longtemps que je garde le silence.

— Quelles sont ses conditions?

— Il n'en pose qu'une: donnez votre démission aujourd'hui même.

— Quel besoin a-t-il de ma démission?

— L'affaire de la sage-femme Eugénie Mutel va être révisée.

Edmond de Gérin parut réfléchir.

— Il n'y a dans la loi française qu'un seul cas de révision applicable à un arrêt en dernier ressort, dit-il; c'est le cas où deux accusés sont condamnés pour le même crime.

— Cela sera ainsi, répliqua Philarète.

— Tant que je serai au parquet de Paris,

dit M. de Gérin, qui releva la tête avec effort, cela ne sera pas... et je reste!

XII

Quelle fut la fin de la bataille et ce qui s'en suivit.

Je n'ai pas besoin de dire avec quelle avidité passionnée je suivais cette lutte de paroles où se jouait ma destinée dans celle d'Eugénie Mutel. Je sentais parfaitement que de la victoire de M. Pantois dépendait indirectement le sort de tous ceux que j'aimais.

M. de Gérin était le champion de nos mortels ennemis. Derrière lui je voyais les trois hommes qui avaient peur, la nuit, les trois assassins de Morévault et leur armée d'agens subalternes.

Derrière encore je voyais Irène elle-même.

La famille du Meilhan et ma belle Marie étaient en cause aussi bien qu'Eugénie.

Et je m'étonnais en moi-même de l'importance merveilleuse que prenait ce petit homme, si insignifiant, si ridicule, au début de nos relations.

Ses ridicules disparaissaient maintenant.

Et par le fait, je ne sais s'ils existaient, même en ce moment.

Il parlait avec une bravoure qui valait bien

l'éloquence... Il n'avait pas le temps de songer à ses petites coquetteries, à ses innocentes fatuités, son rôle le faisait homme.

Il me semble même que son tic faisait trève. Sa cravate et son bourrelet vivaient en paix.

J'avais cru tout à l'heure la bataille gagnée. La riposte de M. de Gérin remettait tout en question.

Philarète éprouva sans doute la même impression que moi, car je vis le rouge lui monter au visage.

— Voilà huit jours, reprit-il en retenant son calme par un effort puissant, j'aurais hésité en abordant cette partie de la question; je n'avais en faveur de la femme Eugénie Mutel que la preuve morale, résultant de votre propre culpabilité dans l'affaire du boulevard Montparnasse, — culpabilité qui vous rendait fatalement partial. Je me souvenais bien que lors de cette première affaire vos complices avaient été assez puissans pour envoyer à Toulouse l'homme qu'ils craignaient par dessus tout! M. le procureur général D..., — mais ce n'étaient que des indices plus ou moins graves... aujourd'hui, j'ai vu le prince Maxime...

— Et la fille Suzanne Lodin!... ajouta ironiquement M. de Gérin.

— Et Mlle Lodin! répéta M. Pantois, avec gravité. — Ma conviction est profondément

faite..., et s'il me fallait une preuve de plus, l'évasion de la sage-femme...

— Voilà! ricana M. de Gérin; aux yeux de la jeune administration qui a réformé tous les abus gothiques, quand un condamné s'évade il a prouvé son innocence.

— Quand un condamné s'évade, non !... mais quand ceux qui l'ont fait condamner vont le chercher au fond de sa prison.

— De mieux en mieux... c'est du roman, et du plus touffu!

— Quand on retrouve le condamné dans la maison du dénonciateur, avec cette circonstance spéciale que le dénonciateur est soupçonné d'être le vrai coupable...

— Absurde! Absurde! fit M. de Gérin avec tout son dédain revenu.

— Quand le condamné évadé et sequestré dans cette maison, poursuivit Philarète, à la garde de deux misérables, sans foi ni loi, particulièrement connus de la police... quand l'examen du condamné évadé... et malade, fournit tous les symptômes caractéristiques de l'empoisonnement...

Le rire de M. de Gérin se glaça sur ses lèvres.

Il ne parla point.

Ce fut M. Pantois qui reprit:

— Edmond, je crois que vous ne saviez pas cela... je le crois! Il y a des limites que le

fils de votre père ne peut franchir tout d'un coup... mais vous êtes sur une pente fatale où l'on glisse incessamment et malgré soi... Arrêtez-vous, Edmond; il en est temps encore! arrêtez-vous! sinon, je vous en préviens, vous êtes un homme mort!

Le jeune magistrat tint un instant ses yeux fixés au parquet.

Pendant le silence qui eut lieu, il tournait à demi la tête vers la porte de sortie. Je le voyais, je n'avais jamais si bien détaillé les traits de cette physionomie typique, dans ses demi-teintes et dans ses contradictions.

Il y avait sur cette figure: le vernis, la distinction que donne l'habitude du monde, ceci était fort apparent.

Il y avait la morgue sérieuse des petites ambitions du temps de Louis-Philippe.

Je vous prie de regarder en arrière. Ce règne de Louis-Philippe est une époque toute particulièrement tranchée: une époque à caractère. Je ne dis pas que le caractère fût beau.

C'est sous Louis-Philippe que naquit l'*homme sérieux*, le masque génevois, jaune, insolent, austère, l'hypocrisie puritaine enfin, la plus répugnante de toutes les hypocrisies.

M. de Gérin était dans toute la force du terme un homme de ce temps-là; j'entends

par ses aspects, par ses profils, aussi par ses manières.

Au fond, il est bien entendu que M. de Gérin n'était qu'une malheureuse exception. Le magistrat de ce temps-là était honnête et digne.

Les plus nobles troncs ont des branches condamnées.

Je ne vais pas non plus jusqu'à dire que *l'homme sérieux* du temps de Louis-Philippe fût nécessairement un homme dangereux. Dieu m'en garde! j'en ai connu des quantités qui étaient tout uniment des incapables. J'ai voulu exprimer cette idée qu'à l'époque dont je parle, l'austérité bilieuse de Calvin était un vêtement, un manteau sous lequel on cachait tout ce qu'on avait: esprit ou sottise, vices de toutes sortes, insuffisances de toute nature, ignorances de tous degrés.

Il n'y avait là-dedans rien de tranché!

C'étaient des apparences ou des éclectismes; beaucoup d'orgueil, point de fermeté: des symptômes d'audace et une faiblesse évidente; de l'intelligence et de l'aveuglement, de l'hésitation et de l'entêtement.

Tenez, vous le connaissez bien cet homme! il avait nom Légion chez nous.

Il était professeur, il était philosophe; il faisait des livres vertueux!

S'il ne croyait pas en Dieu, c'est qu'on n'y gagnait plus rien.

Mais à part ce cachet d'époque, la physionomie de M. de Gérin présentait des traits particuliers et curieux.

Qui de nous n'a connu ces ivrognes sérieux et ces lugubres Fronsac qui, montant à la tribune au sortir de l'orgie, forçaient leur langue épaisse à déblatérer contre les dépravations du siècle!

M. de Gérin n'était pas un débauché. Je crois qu'une destinée malheureuse l'avait entraîné vers sa chute. Mais il cachait sa chute sous le manteau puritain.

Il était hérissé comme un fripon du temps de Cromwell.

Philarète attendit patiemment que M. de Gérin eût fait ses réflexions.

Celui-ci, enfin, leva les yeux, sa résolution était prise.

— Monsieur Pantois, dit-il d'un ton qu'il voulait rendre imposant, vous me ferez l'honneur de croire que vos exploits chez Grisier, chez Gastine, et je ne sais plus où, ne m'épouvantent guère.... mais je me rends à votre avis: nous ne sommes pas des gens d'épée... Et d'ailleurs nous avons tant d'autres armes... Vous avez essayé d'outrager un homme... un parent qui venait à vous pour vous adresser quelques représentations amicales..., pour vous donner quelques avis... pour vous rendre service, en un mot. Je vous laisse maître

d'apprécier le procédé et je déclare que vos insultes ne m'atteignent pas...

Philarète salua. — M. de Gérin aussi.

Puis ce dernier continua:

— Vous avez parlé de mon père, et bien vous a pris, je vous jure, de respecter du moins celui-là!... Je puis souffrir ce qui m'est personnel, mais...

— Ah! sapristi! interrompit Philarète avec admiration; — non... n'non... très adroit, cousin, très adroit!... Faites un peu de vaillance!... Non!... c'est une trouvaille, cela!...

— J'abrégerai, monsieur Pantois, répliqua M. de Gérin, si l'entretien doit prendre ces allures d'estaminet. — Je ne suis pas habitué...

— Très bien!... n'n'non.... parfaitement bien... murmura Philarète, qui, réparant le temps perdu, tançait sévèrement son bourrelet et sa cravate.

— Je n'ai qu'une chose à vous dire, monsieur Pantois, c'est que mon père me voit et m'approuve... vos contorsions n'y font rien... Mon père savait en son vivant distinguer le bien du mal; maintenant que Dieu lui a donné place parmi les justes, il n'en voit que mieux nos hésitations et nos misères... mon père est avec moi, je le sens dans ma conscience... mon père me dit: Tu as bien fait de résister à la tentation! tu étais placé entre deux camps rivaux, tu as bien fait de

juger les hommes et les choses selon la haute impartialité de ta raison... d'un côté se placent trois citoyens utiles, qui doivent leur immense fortune à leurs travaux, et que la haine jalouse poursuit sans relâche; tu as bien fait d'être avec eux!... de l'autre côté, que vois-je? un prince doué par la nature de qualités brillantes, mais qui s'est laissé choir dans l'abîme de tous les égaremens...

— Quel dommage! dit Philarète, il n'y a que moi pour écouter cela!

— Un prince, poursuivit Edmond, qui, perdu dès ses premiers pas dans la vie, donna sa jeunesse entière à une de ces misérables femmes... Mais elle est morte, passons... Un prince qui s'est mis récemment à la tête d'une vile populace pour porter le trouble dans une contrée amie... et derrière lui deux femmes... la première condamnée pour assassinat... la seconde deux fois accusée, et qui n'a dû son salut qu'à la clémence des magistrats instructeurs...

— Et soyez tranquille, monsieur Pantois, s'interrompit ici M. de Gérin: Mlle Suzanne, votre amie, nous retombera sous la main quelque jour; elle est de celles qui ne disent jamais à la cour d'assises un adieu définitif... Si jamais je me retrouve face à face avec elle...

— Ce sera tant pis pour vous, cousin, acheva Philarète. Celle-là ira plus loin que vous et

moi; mais arrivons, je vous prie, à votre péroraison!

— Ma péroraison, dit M. de Gérin en se levant, est que j'écoute la voix de mon vénéré père plutôt que celle d'un homme engagé dans une route funeste... Je suis insensible à vos séductions comme à vos outrages... Je me cramponne au poste que Dieu m'a donné avec d'autant plus d'énergie qu'il y a plus de bien à faire et plus de dangers à courir.

— C'est votre dernier mot, cousin?

— C'est mon dernier mot.

Philarète ouvrit froidement le pli ministériel qu'Eugène Maillet venait d'apporter.

Il en retira pour la seconde fois cette bande mal imprimée.

— Cousin, dit-il, voici une carte de visite que le prince Maxime me charge de vous remettre... vous ne douterez plus de sa présence à Paris.

M. de Gérin tressaillit à la vue du papier.

— Une épreuve du *Moniteur!* murmura-t-il.

Il la parcourut d'un rapide coup-d'œil.

— M. D... nommé procureur général... à Paris!

— Allez toujours, vous trouverez votre nom.

— Appelé à d'autres fonctions! lut-il encore, une disgrâce!... moi!...

Il restait calme cependant. Je vis une ex-

pression d'inquiétude sur le visage de Philarète.

M. de Gérin lui rendit son papier en disant :

— Vous triomphez!

Mais il souriait en disant cela.

Philarète fronça le sourcil.

Il dit à M. de Gérin qui passait la porte :

— Je puis redoubler... Ceci n'est que le salut des armes ; je vous donne trois jours pour réfléchir !

— Merci, monsieur Pantois, répondit Edmond de Gérin, vous aurez ma réponse avant cela.

Il referma la porte.

Philarète se gratta le front. Il avait l'air véritablement effrayé. Il fut plus d'une minute à traverser la chambre pour arriver jusqu'à mon cabinet.

Dès qu'il eut ouvert la porte, il me demanda :

— Avez-vous entendu ce qui s'est dit ici ?

— J'ai tout entendu, répondis-je, et tout vu.

Les grandeurs de mon petit Pantois subissaient un éclipse. Il n'avait plus la mine d'un héros. Il se grattait l'oreille le plus bourgeoisement du monde et son tic allait avec fureur.

— Je suis vif... murmura-t-il, trop vif!... la jeunesse... un reste de jeunesse, se reprit-il en me regardant du coin de l'œil, c'était pourtant un bien joli travail!

— Mais tout n'est pas perdu, dis-je.

— Mauvaise... me répondit-il ; n'non ! bien

mauvaise! ce garçon-là est mon cousin... je l'ai connu sage comme une petite fille... Ah! l'eau qui dort! l'eau qui dort!... il a une botte en réserve, c'est clair.

— Je le crois, commençai-je.

— Qu'en savez-vous? m'interrompit-il aigrement; non!... n'non!... toujours parler sans savoir!... le besoin de bavarder!... Son père était un bien galant homme!... Quel diable de tour garde-t-il dans son sac?

Il se mit à arpenter la chambre à pas aussi longs que la brièveté de ses jambes pouvait le permettre.

— Non! n'non... grommela-t-il, le travail était joli... nous les tenions!... Ce sont ces deux mandats d'amener qui ont donné l'éveil.

Il revint se planter devant moi et me regarda d'un air courroucé.

— Parlerez-vous! s'écria-t-il; — n'avez-vous aucune idée?

— Vous venez de m'imposer silence... répliquai-je.

Il haussa les épaules et me tourna le dos.

Tout cela m'épouvantait. Ce trouble extraordinaire, chez un homme qui naguère montrait tant de courage, devait annoncer quelque grand malheur.

Il reprit l'épreuve du *Moniteur* et la relut attentivement.

Je l'entendis qui murmurait:

— C'est une *première*...

Ce mot n'avait pour moi aucun sens.

— Ah ça! dit-il brusquement en marchant sur moi, votre prince Maxime compte-t-il nous mener longtemps comme s'il était le grand-turc caché au fond de son sérail? Il faut au moins se voir, sapristi!... non!.... se consulter... Je donnerais trois francs pour savoir quelle scélérate de bombe cet Edmond va nous lancer dans les jambes... Eugène Maillet!

Le garcon de bureau entra, devançant cet appel.

Il avait à la main un pli de la même carrure que le premier.

Philarète le décacheta avec une fiévreuse avidité!

— Voilà la riposte! dit-il; — avez-vous remarqué?... Je lui ai donné trois jours... C'est très adroit... s'il tombe dans le panneau... car aujourd'hui même tout sera dit!

Ses mains tremblaient pendant qu'il dépliait le papier inclus dans l'enveloppe.

Il y jeta un coup d'œil, le froissa convulsivement et frappa sa cuisse de son poing fermé.

— Ah! le coquin! s'écria-t-il; *c'est une seconde!*

L'enveloppe contenait une lettre, plus une bande de papier mal imprimé en tout semblable à celle dont j'ai parlé plusieurs fois.

Philarète se laissa choir sur son fauteuil et me tendit la lettre.

Elle était ainsi conçue.

„Je n'ai pas voulu affronter la colère d'un gymnaste aussi consommé que M. Pantois. Il suffirait, pour tuer un simple mortel comme moi, d'une des cinquante-quatre balles avec lesquelles il écrit si galamment son nom; moi qui ne suis pas maître d'armes, je me tiens averti par les mémorables paroles d'Eugène Grisier; — et je me déclare décidé à ne plus traiter avec le redoutable M. Pantois que par correspondance.

„J'ai donc l'honneur de lui faire parvenir ma carte, en réponse à celle qu'il a bien voulu me remettre de la part du prince Maxime.

„Ma carte est aussi une épreuve du *Moniteur*.

„Je prie M. Pantois de vouloir bien remarquer que c'est une *seconde*, et qu'elle porte le bon à tirer.

„Son serviteur

„EDMOND DE GÉRIN."

— Révoqué! dit Philarète, qui avait les larmes aux yeux; c'était un si joli travail!

— Comment! révoqué! m'écriai-je;

Car je ne comprenais pas encore.

L'affaire de la *première*, de la *seconde* et du *bon à tirer* était pour moi de l'hébreu; j'avais été, il est vrai, chez Hortense Clarinet, mais

cette muse, à peu près inédite, n'avait affaire aux imprimeurs que tous les 30 du mois.

Philarète poursuivait d'un ton dolent:

— Je n'ai pas de fortune... C'était le pain de mes enfans... En ce sens que ma jeunesse jouait de son reste... et que je songeais sérieusement à me marier... Je vous dis qu'on n'est jamais sûr de tenir les millions!... Il faudrait pouvoir les tuer avant de les frapper!

— Mais qui vous a révoqué? demandai-je.

— Le ministre, parbleu!

— Quel ministre? celui qui a disgracié M. de Gérin?

— Eh non!... c'était le ministre de ce matin, celui-là!... le bonhomme intérim!

— Qu'est-il devenu?

— Qu'est devenu l'an 40, le premier janvier dernier?... la première épreuve datait de l'intérim; la seconde annonce que le ministre Z... est né... que le diable l'emporte!

— Et le bon à tirer?

— Le bon à tirer m'apprend que ma cascade est parfaitement consommée!...

— Il se prit la tête à deux mains en répétant:

— C'était le pain de mes enfans!... en ce sens... non... n'non!... Ah! les brigands! un si joli travail!

Il sauta tout-à-coup sur ses pieds.

— Je n'en aurai pas le démenti! s'écria-t-il

en secouant les parfums qui chargeaient sa perruque gris-perle; — ils m'ont coupé en deux! Eh bien! non!... n'non!... Je vais mettre mon tronc dans un bareil à son, comme l'immortel Ducouédic... et je vais les couler bas, mille sabords!... mademoiselle Suzanne!

Je m'approchais.

— Êtes-vous prête à témoigner que j'ai travaillé en conscience?

— Vous avez fait mon admiration, répondis-je.

— En vérité? dit-il d'un air tout consolé; regardez-moi!

J'obéis.

— Non!... n'non!..., prononça-t-il avec une certaine hésitation; — est-ce que j'ai l'air bien dégommé?

— Mais du tout.

— Il ne me fallait plus que cinq ans pour ma retraite, dit-il.

Puis craignant que je ne le jugeasse trop vieux.

— J'étais entré ici tout enfant! — reprit-il. Qu'est-ce que va dire ma pauvre minette?

Il tira sa montre; sa physionomie devint grave tout-à-coup.

— Écoutez, Suzanne! poursuivit-il, d'un ton bref et déterminé; — voici l'heure... Vous allez voir le prince... Dites-lui ce que vous avez vu... dites-lui tout... excepté mes petits chagrins

domestiques... dites-lui surtout que je suis prêt... et que, s'il ne sonne pas la charge, je suis capable de mourir enragé!

XIII

Pourquoi le prince Maxime se cachait à ses amis et à ses ennemis.

Trois heures sonnaient à la chancellerie de France. Je descendis de voiture au pied de la colonne Vendôme. J'étais bien pâle et bien tremblante. Je venais de reconnaître Gustave qui m'attendait.

Hélas! ce n'était point pour parler d'amour! Il vint à moi, me salua et m'offrit son bras respectueusement.

Nous montâmes dans une autre voiture à l'angle des rues Castiglione et Saint-Honoré. Pendant les dix minutes que dura notre trajet, Gustave demeura silencieux.

Je n'osais parler. — Et pourtant je trouvais bien étrange qu'il ne parlât point.

— Notre voiture s'arrêta devant un grand hôtel garni de la rue du Bac.

— Le prince n'est donc pas chez lui? demandai-je.

— Non, me répondit Gustave.

Puis il tourna sur moi son regard si triste que j'en eus les larmes aux yeux.

— Suzanne! — me dit-il au moment de descendre, je vous aimerai toujours.

— Oh! balbutiai-je, merci! moi il me semble que la mort ne pourrait pas m'empêcher de t'aimer.

Il y avait sous la porte-cochère un valet de Maxime que je reconnus. Il ne portait pas de livrée.

Il dit à Gustave:

— Monseigneur vient de monter.

— Qui appelle-t-on, monseigneur? demandai-je, car tout ce mystère venait au travers de l'émotion que me causait la vue de Gustave.

— M. de Champmas d'Arragon, me dit-il, archevêque de***.

Il passa devant.

Je ne l'avais pas encore bien regardé.

Il était tout habillé de noir et sa démarche me semblait pénible. Avait-il souffert encore plus que moi?

Dans la rue du Bac, sous la porte-cochère et dans la cour, il y avait un épais lit de paille.

Partout des tapis étendus rendaient silencieux les escaliers de l'hôtel.

Les domestiques allaient et venaient avec précaution; vous eussiez dit que tout ce monde était muet.

— Suzanne, me dit Gustave en arrivant au

premier étage, — vous allez voir quelque chose de douloureux et de grand. C'est un cœur d'or qui va s'éteindre.

Mon souffle s'arrêta dans ma poitrine.

Je devinais tout de suite qu'il s'agissait de Maxime.

— J'avais appris à le respecter et à l'aimer, continua Gustave; je lui appartenais.

Gustave avait les yeux humides.

Les paroles s'arrêtaient dans ma gorge.

— Le prince Maxime, continua Gustave, va finir dans cette maison étrangère, parce qu'il veut garder à ceux qu'il aime le bénéfice de son nom, de son crédit, de sa puissance... Il sait que la bataille se livre autour de son lit funèbre... Quand on dira: le prince est mort, c'est que ses amis n'auront plus rien à craindre.

C'est affaire au lion de cacher ainsi son agonie.

J'appuyais mes deux mains sur mon cœur.

Gustave me fit traverser trois pièces où régnaient un profond silence, puis m'introduisit dans une chambre à coucher haute et large où les rideaux fermés ne laissaient entrer qu'un jour triste et plein d'ombre.

Mon regard chercha tout d'abord le lit.

Mais le prince Maxime mourait debout.

Je vis d'abord deux hommes que je reconnus pour être des médecins: deux hauts barons de la science.

Puis un jeune prêtre à l'air modeste et recueilli.

Puis monseigneur de Champmas avec sa soutane violette.

C'était tout.

Point de famille, — point d'amis.

Monseigneur me cachait encore Maxime.

Maxime parlait; il disait:

— Mon oncle, j'ai désiré vous voir à mes derniers momens, parce que je vous ai contristé et parce que je vous aime.

— Ne parlons pas de cela, enfant, voulut interrompre le prélat, dont la voix émue tremblait.

— Si fait, répondit Maxime; vous êtes le seul à qui je puisse donner le baiser d'adieu... Vous m'avez beaucoup aimé!... vous avez pleuré sur moi lorsque j'ai quitté la croyance politique de mes pères.

— Qu'importent ces choses de la terre, mon fils?...

— Monseigneur, je suis en règle avec le ciel.

Je pense qu'il montra du doigt le jeune ecclésiastique, car le prélat se retourna vers lui et fit de la main un bienveillant salut.

— Mon oncle... reprit Maxime, — mon père, c'est ma confession terrestre que je veux vous faire... je meurs comme j'ai vécu, dans la paix de ma conscience... Mais cette dernière

lueur qui vient, dit-on, éclairer l'intelligence des mourans, m'est refusée... autant je vois clairement l'autre vie et l'essence même de Dieu, mon créateur, autant je reste aveugle en face des questions qui agitent ce monde... L'amour ardent, le dévoûment sans bornes que j'avais pour le roi aux jours de ma jeunesse, je l'ai reporté sur le peuple... Je n'ai pas mal fait, puisque je n'ai pas de remords... Ai-je bien fait?... Je ne sais, car je n'ai point de joie... Une seule chose me contente, mon père! c'est que j'ai toujours été prêt à donner ma vie pour ce que j'ai cru être le bon droit.

— Mon fils, vous avez été toujours et vous êtes un noble cœur.

— Je n'ai pas fini, mon père... Vous êtes de ceux qui peuvent parler avec fruit parce que leur voix se fait écouter... ce que je vous dis vous le répèterez... Moi, dont la vie s'est dépensée vainement à vouloir être utile, je veux que ma mort serve, s'il se peut... je ne sais pas où est la vérité dans les institutions humaines, mais je sais bien où est l'erreur. Tous ceux qui cherchent sont comme moi... Telle est la maladie profonde des temps modernes.

Chacun voit l'erreur ou le mal. Le remède fuit notre vue incertaine. Nous combattons ce qui est; nous ne savons pas quel édifice s'élèvera à la place du monument démoli par nos mains.

Le peuple a droit, mon père. C'est ici l'évidence. Mais qui est le peuple?

Et qu'est un droit dont l'exercice est un insoluble problème?

Les souverains ont droit, quelle que soit l'origine de leur puissance, puisqu'au delà des causes secondes, il y a toujours la volonté de Dieu qui leur a mis le sceptre dans la main.

J'ai méconnu d'abord l'un de ces droits, puis l'autre. J'étais du siècle dont la contagion n'épargne personne. J'ai voulu mettre ma raison à la place de la nécessité.

Faire un choix entre ces deux droits, c'est vouloir l'impossible; les régler, c'est le grand mystère, dont la solution n'appartient peut-être qu'à Dieu.

La légitimité est morte ou sommeille, bien qu'elle soit l'expression la plus saisissable d'une concordance entre ces deux droits.

L'empire sommeille ou est mort, malgré son radieux baptême de gloire.

Et cette royauté qui nous gouverne, malgré la sagesse d'un homme, malgré le bon vouloir d'une illustre famille de princes qui a tout pour elle, jeunesse, force, vaillance, s'en va chancelant au souffle des tempêtes parlementaires.

La République attend; cette autre royauté du hasard, — cette chose, qui serait sublime si les hommes étaient des anges.

Mon père, je ne vois aucun rayon au front de ces trois statues, la Légitimité, l'Empire, la République.

Ce sont des formes, c'est à dire des fantômes. Il n'y a de réel en elles que leur principe, qui est la volonté de Dieu.

Chacune d'elles est le peuple couronné. — Le costume seul change.

La tyrannie elle-même, royale, impériale ou démagogique, serait encore le peuple dévorant ses propres entrailles.

Il n'y a ici-bas, politiquement, qu'une impiété, c'est la guerre civile.

Je l'ai faite. J'en demande pardon aux hommes. Que ma mort soit mon expiation près de Dieu!...

Je rapporte ces paroles, textuellement, comme les prononça Maxime. La solennité du moment les grava dans ma mémoire.

Les assistans écoutaient dans un profond silence. Je dois dire, cependant, que les deux illustres médecins échangèrent une œillade sceptique. Ils se portaient trop bien pour admettre le point de départ de cette philosophie qui anéantissait la part de l'homme dans les événemens humains.

C'est la première fois que je parle politique dans ces souvenirs. Cela ne durera pas longtemps, et cela ne se renouvellera point. Les suprêmes paroles du prince Maxime n'ont pas

été transcrites ici pour ce qu'elles disent, mais pour l'homme qui les prononça.

Je crois qu'elles expriment mieux que toutes les peintures possibles la qualité de cœur et d'esprit de Maxime. C'était un chercheur inquiet et insatiable. Il voulait la vérité absolue comme d'autres fous cherchent le parfait bonheur.

Cette formule, qui venait de naître avec son agonie, ne devait peut-être pas durer autant que son agonie.

C'était une âme loyale, se donnant tout entière et sans réserve à sa croyance du moment.

L'étude lui manquait. Il avait perdu son temps à deviner tour à tour tous les systèmes. Il s'était cramponé à chacun avec cette foi vive et pleine d'espérance qui était en lui.

Dans aucun, il n'avait trouvé précisément ce qu'il voulait.

Ainsi faisaient les alchimistes du moyen-âge. Ils mouraient tous à l'heure du découragement, dans leur recherche ardente et entêtée.

Maxime mourait comme il avait vécu, cherchant et ne trouvant point, confessant le néant de son effort.

Maxime était une grande et belle nature souverainement incomplète : un cœur d'or servi

par une intelligence haute et large, — mais où certaines cases manquaient.

Si quelqu'un m'eût dit ce que j'écris aujourd'hui, le mot sacrilége me serait venu aux lèvres. La mort a d'étranges prestiges. Ce que je venais d'entendre me semblait être la divine et sublime vérité.

Depuis, j'y ai cherché ce que ma pieuse émotion y avait mis. Je n'y ai trouvé qu'un mot : Expiation.

Le reste, expression vague et insuffisante d'une théocratie majeure, montrait tout uniment le besoin de nier.

C'était l'idée à laquelle arrivent trop souvent ces aventureux esprits, en qui la foi, excessive et banale, produit tous les effets du scepticisme.

Ils aboutissent à l'anéantissement de l'homme en Dieu comme les autres à l'athéisme.

Et ces deux extrêmes se touchent, au point de vue de leurs conséquences humaines.

C'est la négation de la conscience et de la sanction ; c'est l'anarchie morale.

Dieu couvrant tout est aussi dangereux que Dieu démissionnaire.

Quand Maxime eut fini de parler, je l'écoutais encore. Je n'aurais point su dire en quoi sa voix me semblait terriblement changée.

Elle avait encore de la force ; elle avait sur-

tout un retentissement sourd et creux qui répondait dans l'âme.

C'est par là seulement que je sentais l'agonie de Maxime, car je ne l'avais pas encore vu. Monseigneur de Champmas d'Aragon était penché sur lui. Je le vis appeler les deux médecins, qui s'élancèrent en même temps.

Le jeune prêtre se mit en prière.

Maxime dit si bas que j'eus peine à l'entendre :

— Je ne vais pas encore mourir.

Il avait un spasme.

Je demandai à Gustave le nom de la maladie qui l'avait ainsi frappé dans sa force.

Cette maladie s'appelait poison. Le couteau du Calabrais Gennaro était empoisonné.

La blessure, cicatrisée par les soins d'un chirurgien, à Naples, avait enfermé la mort dans la poitrine du prince Maxime.

Le spasme dura cinq minutes environ, après quoi le mourant resta en conférence secrète avec le prélat.

J'entendais qu'il lui recommandait chaleureusement tous ceux que sa fin prématurée allait laisser sans protecteur : Marie, son plus cher amour, les du Meilhan, et particulièrement Zoé, qu'il avait aimée ; — enfin, moi-même.

Dans son enfance, Maxime avait été comme un fils pour le vieux prélat, L'émotion de ce

dernier se trahissait de mille manières touchantes. Il tenait Maxime dans ses bras et promettait tout d'une voix pleine de larmes.

J'eus soudain un choc parmi ma tristesse navrée.

Je sentis que la pensée de Maxime se portait sur moi.

Ces mystérieuses angoisses de l'état magnétique, que je n'avais plus éprouvées depuis la catastrophe du château de Rocray, montèrent sourdement de mon cœur à mon cerveau.

Au même instant, le prince dit :

— Suzanne est là... je le sais... je veux la voir.

— S'il doit en résulter quelque émotion... objecta l'un des deux médecins.

L'autre secoua la tête d'un air qui voulait dire :

— Désormais, peu importe... tout est fini !

Le prélat fit un mouvement pour se retirer.

Maxime le retint.

— Regardez-la bien, lui dit-il, pendant que je m'approchais ; — mes papiers ne vous diront pas tout, monseigneur... J'ai perdu bien des jours... j'ai mis du temps pour me résigner à mourir, parce que je voyais ma tâche inaccomplie... celle-ci est digne de votre confiance, mon père... celle-ci est pure selon le monde et devant Dieu... celle-ci est mon vivant testament... Tout ce qu'elle vous dira, croyez-

le pour l'amour de moi: c'est ma dernière prière!

Le prélat me salua un peu froidement.

Ils connaissent trop la faiblesse humaine pour avoir aisément confiance.

C'est leur malheur et non point leur tort.

Il promit encore, — mais ce fut du bout des lèvres.

Je voyais dans son regard une sorte de pudeur. Il me voyait trop belle et trop jeune. Il savait le passé du prince Maxime.

Celui-ci prit la main de monseigneur et la baisa en lui disant merci.

Puis il demanda qu'on le laissât seul avec moi.

XIV

Où je paie une dette.

Maxime était assis dans un grand fauteuil. Son manteau de voyage l'enveloppait laissant à découvert sa poitrine et son cou, gardés seulement par une chemise de batiste. Il avait la tête nue.

Maintenant que je le voyais face à face, les vagues espoirs auxquels je m'étais jusqu'alors cramponnée s'évanouissaient.

Il n'y avait pas à s'y tromper, Maxime allait mourir.

Mais comment dire cela? Je ne sais si le voile de larmes qui couvrait mes yeux me le montrait au travers d'un prestige, il n'était point changé, il avait toute sa beauté si fière et si jeune, si douce et si mâle à la fois!

Cette maigreur des derniers jours n'était point sur son visage. — Ses yeux avaient seulement un éclat pénible et son front des tons métalliques.

Ses cheveux, ses beaux cheveux tombaient toujours en boucles mœlleuses et abondantes.

Sa barbe, que le rasoir n'avait pas touchée depuis six mois, faisait à sa pâleur un cadre d'ébène.

Je ne saurais exprimer où était la mort dans cet ensemble si vivant et si charmant.

Mais la mort y était. Elle parlait haut. Il eût fallu être aveugle et sourd pour ne point reconnaître sa présence.

Il me sourit. Oh! c'est dans le sourire qu'on la voit le mieux, cette mort cruelle et patiente qui suit sans la presser, la marche lente des maladies de langueur!

Un sanglot souleva ma poitrine.

— Vous voyez pourquoi je me cache, Suzanne, me dit-il.

Sa main sortit de son manteau pour appeler la mienne.

Sa main était beaucoup plus amaigrie que sa figure.

Elle avait cette sueur dont le contact fait frissonner.

— Je suis puni par où j'ai péché Suzanne, continua-t-il; — Je m'en vais, laissant à découvert tous ceux qui avaient espoir en moi... Je me disais dans mon orgueil: j'ai le temps!... et c'était précisément ce qui me manquait, le temps!... Le temps est à Dieu!

Il leva péniblement sa main jusqu'à son front.

Puis il reprit, en me faisant signe de m'asseoir auprès de lui:

— Les idées changent, Suzanne, quand on voit de si près le néant des choses de ce monde... J'affirme que je n'ai nul désir de venger ma mort sur les trois hommes qui ont armé le bras de mon assassin... Il y a plus, l'idée de venger cet autre assassinat, commis sur la personne de ma pauvre compagne, Marie-Caroline Renaud, n'est plus en moi... C'est folie d'usurper la tâche de la justice divine... Mais j'avais autre chose à faire... ma pauvre petite Marie...

— Je serai sa mère! m'écriai-je.

— Ce n'est pas le cœur qui vous manque, Suzanne, reprit-il en baissant les yeux et la voix...

— C'est la force, n'est-ce pas? Hélas! je le sais bien!

— Et Zoé, reprit Maxime, — et cette famille si profondément attaquée... les parens de

ma pauvre bonne mère, les du Meilhan?... Et cette malheureuse femme qui avait mis son espoir en moi, Mme Mutel?... Suzanne! Suzanne! voilà ce qui emplit mes derniers jours d'amertume et de regrets!

Il resta un instant la tête appuyée sur ses mains, puis il me dit:

— Vous venez à moi de la part du plus honnête homme que j'aie rencontré en ma vie... Vous devez avoir quelque message: je suis prêt à vous écouter.

Je commençai par la fin: je lui appris tout de suite la révocation de M. Pantois.

— Il n'aura rien à regretter, m'interrompit-il; — j'ai songé à lui... Mais a-t-il donc fait quelque imprudence pour avoir provoqué cette destitution?

Je lui racontai alors tout ce que j'avais vu, tout ce que j'avais entendu à la préfecture. Je ne lui cachai rien non plus de ce qui s'était passé la nuit précédente entre Mme la baronne d'Avray et moi.

Il m'écouta très attentivement.

Puis, après s'être recueilli un instant, il me dit avec une inexprimable tristesse:

— Un jour, Suzanne! qu'est-ce qu'un jour dans notre vie?... Et bien! je donnerais tout ce que j'ai au monde pour un jour de force et de liberté!... Cela suffirait... Le bien tuerait

le mal!... et je m'en irais tranquille dans ma tombe!

— Mais tout n'est pas perdu, reprit-il en essayant de ranimer ses chancelans espoirs; — Marie est en sûreté, puisque ces Morin sont sous la main de la justice... Je voudrais bien la voir avant de mourir... Cette femme Fontanet et Testulier, son complice, sont hors d'état de nuire... Je m'en fie à M. Pantois! A l'heure où nous sommes, Eugénie Mutel doit être chez lui... Ma sœur, Mme de Champmas d'Argail, est cœur d'élite... elle vous doit tout... elle sera reconnaissante...

— Le croyez-vous?... dis-je tout bas.

— Mon oncle, continua-t-il sans me répondre: — monseigneur de Champmas-d'Aragon, entouré comme il l'est de la vénération générale...

— Et d'ailleurs, s'interrompit-il, — nous serons forts tant que ces misérables me croiront vivant.

— C'est aujourd'hui, repris-je, que le sort de Zoé doit être décidé!

— C'est aujourd'hui que sera décidé notre sort à tous! me répondit-il dans un éclair d'énergie; — n'abandonnez pas les du Meilhan, Suzanne!... La marquise vous a servi de mère souvenez-vous de cela... Votre poste est à l'hôtel du Meilhan.

— J'y serai dans une heure, répondis-je.

— Vous êtes brave, Suzanne, — vous êtes bonne; vous avez de la finesse et du sang-froid... combattez!... servez-vous de mon nom.

Au lieu de poursuivre, il se couvrit tout-à-coup le visage de ses mains.

Son courage s'affaiblissait sous le poids de sa propre impuissance.

Je vis une larme dans ses yeux agrandis et tout ardens de fièvre.

Trois ou quatre minutes se passèrent, sans qu'il bougeât, sans qu'il parlât.

— Si je pouvais vous donner de ma vie!... murmurais-je.

Ces paroles tombèrent de mes lèvres à mon insu.

Il ôta ses mains de devant son visage, et je revis autour de sa bouche ce funèbre sourire qui m'avait fait tant de mal.

— Avez-vous quelquefois magnétisé? me demanda-t-il.

— Jamais.

Il y eut encore un silence.

— A Naples, reprit-il, vous étiez une morte... je vous ai ressuscitée.

— J'ai conscience de la vérité de ce que vous dites, répliquai-je, non point parce que je le sais, mais parce qu'une voix intérieure me le crie... C'est une part de votre vie qui est en moi... Dieu m'est témoin qu'au péril de mes jours, je voudrais vous la rendre!

— Moi, je ne voudrais pas de toute une existence au prix d'une seule de vos heures, Suzanne, me répondit-il; — mais ce sont là de folles rêveries; Dieu ne permet point ces échanges imaginés par la fantaisie des poètes... Il y a un fait: c'est l'action d'un être humain sur une autre créature humaine... Le magnétisme est la suprême prière, dirigée par l'enthousiasme de la volonté...

Je comprenais cette définition, ou plutôt j'étais éblouie par une intime vision qui me montrait l'action magnétique dans ce double fait: prière et volonté.

Prière suprême, volonté enthousiaste. — Maxime l'avait dit.

Je la voyais, cette force mystérieuse, composée de deux élémens sublimes: l'esprit et le cœur!

La volonté, c'est-à-dire le souffle créateur de toute grande chose; la prière, c'est-à-dire le trait d'union qui monte de la terre jusqu'au ciel!

Et je sentais, à cette heure de lucidité presque surhumaine, que la prière pouvait être remplacée par le blasphème, l'esprit de Dieu par l'esprit du mal, — et que, comme toutes les autres armes terrestres, cette arme pouvait tomber dans la main des méchans.

— Je veux vous magnétiser! m'écriai-je;

— je suis sûre de réussir!.. Dites-moi seulement comme il faut faire.

Pour la troisième fois, Maxime eut ce poignant sourire. — Ses traits se décomposaient.

Il me prit la main gauche, qu'il mit sur son cœur, il me fit appuyer la main droite sur son front.

J'affirme que son front humide était froid sous ma main.

Les battemens de son cœur, je ne les sentais pas.

Depuis quelques minutes, il baissait, avec une rapidité terrible.

— Il est peut-être bien tard!... murmura-t-il.

Et il chercha son souffle qui le fuyait.

Je devinai au mouvement de ses lèvres qu'il disait:

— Prière et volonté!

Mais aucun son ne sortit.

Oh! je priai! oh! je voulus, mon Dieu! Tout ce qu'il y avait de vie en moi afflua et se concentra dans un prodigieux effort.

Maxime gardait ses yeux ouverts. — Ce rayon qui brillait naguère dans sa prunelle s'éteignit subitement au bout d'une minute.

Cela me donna un si grand coup au cœur que je faillis tomber à la renverse.

Mais je ne lâchai point prise.

Je priai. — C'était comme un encens fait

de passion ardente qui s'élançait de mon cœur jusqu'à Dieu.

Je voulais, — ma volonté saisissait ma tâche comme la serre de l'aigle entre dans la chair de l'agneau.

Comme le crampon d'acier mord le bois ou la pierre!

J'étais là. — Rien n'existait pour moi hors de mon œuvre acharnée. — La voûte aurait pu m'écraser en tombant, mais non pas me détacher de Maxime.

Croyez-le, on la sent bien la vie qui va du vivant au mourant! C'est un courant qui a sa voix comme le ruisseau de la prairie; c'est un feu qui a sa flamme.

On donne. — Et c'est une inexprimable joie!

Maxime, qui s'était tenu jusqu'alors, se renversa comme une masse inerte sur le dos de son fauteuil.

Le masque cadavérique se dessinait sur son visage.

Où donc allait ce trésor que je prodiguais avec fièvre, avec délire?

Je donnais! je donnais! je le savais bien! Je le sentais comme je sens à l'heure qu'il est mon souffle oppresser ma poitrine en racontant les épuisemens de cette lutte.

Il me sembla que le sein de Maxime devenait froid sous ma main gauche. Ma main

droite glissait sur son front, tant la sueur glacée y était abondante.

Je mis ma joue tout contre ses lèvres: je sentis le souffle, — mais si faible!

— Je veux! je veux! je veux! Seigneur! toute la joie, ma vie pour sa vie! Tous mes espoirs de bonheur pour ce souffle qui va s'éteindre!

Quel ressort de métal pourrait se tendre ainsi sans se rompre!

Combien est merveilleuse cette puissance de la vie!

Rien ne venait. Rien! Le souffle allait faiblissant.

L'évidence matérielle me criait: C'est un mort!

Mais je sentais sa pauvre vie chancelante qui se débattait en moi-même.

— Seigneur! Seigneur! Seigneur! un miracle! au nom de la Mère qui vous vit souffrir et mourir!...

..... Les yeux de Maxime se fermèrent au bout d'un quart d'heure.

Je sentis que son cœur battait lentement, lentement.

Je tombai en arrière, et je m'évanouis à ses pieds.

Quand je revins à moi, Maxime était dans son lit. Je ne le voyais pas d'où j'étais.

Je fus étonnée du regard que Gustave fixait sur moi.

Monseigneur n'était plus là. Le jeune prêtre, assis au chevet de Maxime, lisait tout bas son livre de prières.

Les deux médecins causaient derrière moi.

— Ce sera pour cette nuit, disait l'un d'eux.

Et l'autre :

— Tout doit revenir, je pense, à Mme la comtesse de Champmas-d'Argail ?...

Le premier :

— L'eau va toujours à la rivière !

Le second :

— On avait parlé d'une fille naturelle... C'était un corps de fer !... Il est longtemps à se décider !

— Suzanne ! appela Maxime.

Gustave tressaillit, comme si ce mot dans la bouche du mourant l'eût offensé.

— Voyez ! dit le premier médecin, — par moment sa voix reprend.

Le second :

— Si cet âne de chirurgien napolitain avait laissé suppurer la blessure... Mais il ne connaissait pas la bouche artificielle par succions. Vous avez vu mon rapport dans l'*Union médicale* ?... J'ai dit mon avis : advienne que pourra... Jobert et Dubois sont contre moi... mais l'évidence...

— Soutenez-moi, dis-je à Gustave.

Et je me dirigeai vers le lit.

Maxime semblait n'avoir plus une goutte de sang dans les veines.

Il éloigna Gustave d'un geste, qui obéit en silence.

Il me prit la main et m'attira contre lui.

— A l'hôtel du Meilhan, Suzanne! me dit-il; — vous avez réussi... je ne mourrai que demain.

FIN DU LIVRE XIV.

LIVRE XV.

I

Où nous revenons à l'hôtel du Meilhan.

Ce pauvre hôtel du Meilhan ne se ressemblait plus guère à lui-même. Au commencement de cette année 1841, quand la bonne maman marquise me donna l'hospitalité, c'était une maison vivante, si non bien gaie, et pourvue surtout de cette abondance un peu désordonnée qu'on voit chez les gens qui ne comptent point.

Maman marquise n'avait jamais su compter. Tonton marquis ne pouvait absolument pas la suppléer à cet égard. Il était économe comme la cigale.

Quant aux deux demoiselles du Meilhan, elles ne s'occupaient pas du tout du ménage.

Restait Gaston, qu'une sorte de folie furieuse avait pris depuis son aventure de Fontainebleau.

Gaston jetait son argent et celui de la famille par les fenêtres. Il s'était mis entre les mains de ces coquins, mâles et femelles, qui sont comme les loups de notre forêt parisienne : viveurs, usuriers, filles de carton. Il était à la mode parmi les comtesses pour rire de la rue Saint-Georges et parmi la belle jeunesse de la Maison-d'Or. C'était un lion. Pauvre enfant! Il en avait eu pour quelques mois à résoudre ce facile problème de la ruine.

Quand vint la succession du comte Henri qui mourut cette année, en exil, comme son frère, le marquis Théodore, il y avait un gouffre ouvert, la succession tomba dedans sans le pouvoir combler.

Georges du Roncier fut longtemps avant de connaître la conduite de son futur cousin par alliance. Quand il la connut, enfin, il était trop tard.

Tout était dévoré. Maman marquise n'avait pas hésité un seul instant à répondre pour son petit-fils chéri. Tonton marquis avait fait de même bravement, quoiqu'il n'eût rien au monde. On avait signé, on avait vendu. Il n'y avait plus ni terres, ni forêts, ni moulins, — et le bien de Mlles du Meilhan s'en était allé avec tout le reste.

N'objectez pas l'impossibilité ou l'irrégularité. Il n'y avait rien de régulier ni de possible dans cette pauvre excellente maison. Vous

l'eussiez broyée et triturée sans y trouver le plus petit grain de raison!

Il ne faut point que ces honnêtetés naïves et imprévoyantes soient exposées aux tempêtes de notre océan d'affaires où les forbans eux-mêmes font quelquefois naufrage.

Jugez du sort qui attend, parmi ces tourmentes, ces arches de l'âge d'or qui vont à la foi et sans boussole!

Elle sombrent. — Et parfois, dans leur chute profonde, la honte s'unit au malheur!

L'arche de la famille du Meilhan n'était pourtant pas tout à fait dépourvue de pilote.

L'enchanteur Pidoux et l'avocat de sa femme, l'éloquent Balandier, donnaient de temps à autre quelques bons coups de gouvernail.

Cela faisait aller les choses.

L'enchanteur et son avocat conseillèrent, en dernier lieu, à la vieille dame de faire la part du feu et d'abandonner complètement son petit-fils. Je ne sais si cette mesure extrême eût sauvé quelque chose, car elle venait bien tard. Mais l'enchanteur et son collègue savaient parfaitement que l'offre ne serait point acceptée.

Maman marquise la repoussa, en effet, du haut de sa fierté.

Elle dit: je vendrai, j'engagerai, j'emprunterai...

Tout était vendu, tout était engagé. Il n'y avait plus rien à emprunter.

Un beau jour, Pidoux vint annoncer aux demoiselles du Meilhan qu'elles étaient ruinées.

Zoé portait déjà le nom de Georges du Roncier.

Il n'y eut pas une plainte.

Dieu sait pourtant que cela n'avançait pas les affaires de la pauvre Zoé auprès de ce terrible négociant Lemonnier, oncle de Georges du Roncier!

Il y avait de ce côté une ligue formidable: Peyrusse, Agost, Rondel, la belle Irène entouraient les Lemonnier, qui regardaient cette maison du Meilhan comme un autre où quelque syrène avait attiré le candide Georges. M. Lemonnier Duroncier était un homme d'un certain intellectuel; mais il avait une famille, un frère surtout, brave fabricant de tricots, qui voyait partout des jésuites, depuis qu'il avait lu le *Juif errant*, d'Eugène Sue. Il portait un couteau-poignard le soir, pour se défendre, à l'occasion, contre les attaques nocturnes du perfide Rodin. — Vous pensez que celui-là se moquait du mariage religieux comme d'une guigne!

Georges était un de ces êtres faibles et chargés de santé qui défendent mollement toute position attaquée. Il faudrait que la po-

sition où ils sont se défendît toute seule. Je suis bien loin de dire que l'honneur fût mort en lui, mais son honneur avait pris du ventre.

Il s'était fait en sa personne charnue et alourdie je ne sais quel adultère mélange entre ses anciennes chevaleries et les mœurs nouvelles du monde d'argent où il gagnait ses éperons.

J'ai beaucoup de peine à peindre ce gros garçon là, parce que rien ne tranchait en lui. Je ne sais par où le prendre. Il pose devant mes souvenirs, rond et gonflé comme un ballon. Il n'a pas même ces deux trous commodes par où l'on prend les boules pour jouer aux quilles.

Je lui en veux de mes illusions perdues.

Derrière son obésité, je vois toujours ce grand jeune homme élancé, bronzé, sauvage, charmant, — timide comme un enfant, agile comme un tigre, Georges, mon beau héros de roman!

J'ai beau me dire qu'ils finissent tous ainsi, et qu'Amadis de Gaule lui-même, s'il avait un oncle bonnetier, prendrait les favoris et la cassure de nos jeunes gentilshommes du report, cela ne peut pas me consoler.

Amadis de Gaule ne m'est rien. Georges était mon premier rêve d'enfant. Et encore aujourd'hui, quand je le regarde au travers de mes illusions rappelées, je me demande com-

ment il se peut faire que le jeune chêne robuste ait pris en grandissant la fibre pâteuse du sureau, comment l'aiglon a pu s'habituer à la basse-cour, comment le lionceau superbe a pu subir le joug et s'engraisser aux communes pâtures !

Georges aimait Zoé très sincèrement, — mais comme peut aimer un ancien lion, devenu bétail.

Dans ces derniers temps la belle Irène avait repris sur lui un certain empire.

Il était tiraillé. Tout son entourage le blâmait et le raillait, présentant la conduite de sa femme comme un piége tendu et comme un guet-apens.

Les gens de l'espèce de Georges sont démesurément sensibles à l'aiguillon de la moquerie. Cependant Georges combattait encore. Il ne songeait pas à rompre. Le sens droit qui était naturellement en lui se révoltait à l'idée d'abandonner Zoé.

Il comprenait bien la gravité de cet acte. Le mariage avait eu beaucoup de retentissement.

On avait lancé des lettres. Le faubourg Saint-Germain, qui a du goût pour certaines protestations puériles, avait hautement accepté le mariage tel qu'il était. Cela faisait une petite opposition à la mairie. Si Zoé avait voulu, elle eût été à la mode cet hiver.

Mais Georges était tout seul à défendre son mariage dans sa famille marchande, dans le monde qu'il voyait. La fatigue l'avait pris. Luttant d'un côté, trouvant de l'autre découragement et tristesse, ne pouvant ou ne voulant pas frapper un grand coup décisif en régularisant son union devant la loi, il en était arrivé à éprouver un sentiment d'amertume et de gêne quand il franchissait le seuil de l'hôtel du Meilhan.

Il avait à se plaindre, notez bien cela, matériellement, puisqu'on avait dissipé la dot de sa femme.

Et, comme si ces pauvres gens eussent pris à tâche de mettre tous les torts de leur côté, maître Gaston avait deux ou trois fois parlé très haut avec la tacite approbation de maman marquise.

Depuis quelques jours, il était triste et inquiet. Il avait reçu des lettres anonymes et des bruits arrivaient jusqu'à lui.

Zoé, sa femme, ruinée de fond en comble, n'avait pour elle que sa bonne foi et l'angélique pureté de sa vie de jeune fille.

On attaquait l'une et l'autre.

La belle Irène travaillait.

Sur ces entrefaites, le faubourg Saint-Germain, qui, selon sa coutume, s'ennuyait beaucoup et n'avait absolument rien à faire, s'avisa de chercher une distraction dans cette histoire

embrouillée! Il vit bien qu'il pourrait gagner sa vie pendant quinze jours au moins parmi ces beaux petits scandales.

A tout prendre, les du Meilhan étaient de qualité! Ils appartenaient aux Champmas, aux d'Avonzac, etc... On pourrait bien s'occuper d'eux un peu.

La conduite des marchands du Roncier, Lemonnier et autres, fut d'abord déclarée impertinente; puis, quand on connut la ruine, quelques dissidences se glissèrent.

Une langue illustre de la rue Saint-Dominique, zézéyant entre des dents de Fattet, dit que ce *mariage était venu bien à point.*

Les mots datent encore dans le faubourg Saint-Germain.

Ils vont d'hôtel en hôtel, de la rue Taranne à la place de Bourgogne. On les colporte avec une sorte de respect. — Cette vieillerie, l'esprit français, essaie encore de vivre dans ces nobles déserts.

Seulement, il est tout petit, tout essoufflé, tout caduc.

Quand il fut convenu, de la rue de Varennes au quai d'Orsay, que *ce mariage était venu bien à point*, ma foi, douze cents contemporains de M. de Talleyrand qui vivaient encore firent chacun leur mot, plus ou moins épointé, là-dessus. Ce fut un déluge de mots pendant

huit jours; le 10e arrondissement marcha dans les mots jusqu'à la cheville.

Pidoux vint à l'hotel du Meilhan avec l'ancienne Suzanne à la harpe, sa femme, et leur ami Balandier. Il y avait un compromis qui était l'ouvrage de Tonton marquis. Mme Pidoux n'était pas reçue au salon, — *pouh ne pas affvonteh les pvéjugés*, — mais on l'admettait dans la chambre à coucher, — *pav amitié pouh ce cheh docteuh.*

Pidoux apportait un plein sac de mots. Son collègue en avait plein ses poches, ainsi que leur Suzon.

Le conseil fut unanimement d'avis qu'il fallait une solution.

Pidoux fut dépêché en ambassadeur à Georges. — On proposait une assemblée solennelle des deux familles.

Dans la matinée, Georges avait reçu un cartel de maître Gaston, qui, lui aussi, avait saisi au passage quelques mots égarés du côté du passage de l'Opéra.

Georges, dans sa mauvaise humeur, répondit qu'il voulait bien en finir.

L'idée de l'assemblée de famille fut accueillie.

C'était aujourd'hui même qu'elle devait avoir lieu, le soir, à l'hôtel du Meilhan.

Pauvre hôtel, comme je le disais au début

de ce chapitre, abandonné, dénué, déchu, comme ses maîtres.

Les du Meilhan n'avaient conservé qu'un ami, c'était celui que la Corsaire appelait autrefois pique-assiette.

C'était le vieux commandeur de la Brousse, surnommé Rose-sans-Epines, à cause du petit discours quotidien qui lui servait pour obtenir une épingle pour attacher sa serviette.

Il se trouvait que ce pauvre bonhomme était un honnête cœur et un dévoûment solide.

Les du Meilhan n'avaient conservé qu'un serviteur. Je n'ai pas besoin de nommer Antoine Mutel, l'ancien cocher des jours prospères.

Tous les autres domestiques s'en étaient allés un à un, créanciers, pour la plupart, il faut bien le dire, car le désordre ôte toute dignité à la chute.

En quittant la maison, ils avaient parlé.

Dans le quartier, les du Meilhan n'auraient pas trouvé un pain de quatre livres à crédit.

On savait leur détresse. J'allais dire qu'on l'exagérait, mais cela n'était pas possible.

Chez eux la décadence était complète.

Seulement ils ne le savaient pas encore eux-mêmes. Il n'y avait qu'Antoine et Rose-sans-Epines pour connaître la mesure exacte de cette misère dont le niveau montait, montait toujours.

Rose-sans-Epines, — ce pique-assiette était

le complice d'Antoine dans cette œuvre de muette charité.

Ils avaient tout donné sans rien dire.

Le commandeur avait vendu ses petits bijoux, Antoine était au bout des économies.

Cela durait depuis un mois.

La vie n'était pas abondante à l'hôtel, mais rien ne manquait. Maman marquise avait encore sa poularde à découper et tonton marquis son petit plat de sucreries.

Je n'étonnerai personne, parmi ceux qui connaissent la vie, quand je dirai que tonton marquis et maman marquise ne se doutaient point de cela.

Ils vivaient. — Ils se laissaient vivre.

Ils étaient sauvegardés par l'horreur qu'ils avaient toujours eue pour tout compte à régler, pour toute vérification à faire.

Certes, dans la logique des choses, maman marquise aurait bien dû savoir qu'elle n'avait plus d'argent à donner pour le ménage. Mais la logique ne signifie rien quand on veut l'appliquer aux natures illogiques.

La marquise avait eu besoin de deux mille francs : Gaston les lui avaient demandés un jour. Elle avait dit cela à Antoine. Elle avait pu donner les deux mille francs Gaston.

Et cependant, je l'affirme sérieusement, la marquise ne savait pas qu'Antoine lui avait prêté deux mille francs.

C'est ainsi! Pourquoi raisonner?... Il n'y a rien à prouver contre les faits.

Cette femme était la bonté même, la loyauté et la générosité personnifiées; mais elle avait toujours ignoré, pendant une longue vie de sexagénaire, d'où l'argent lui venait.

Le pli était pris. — J'ajoute que, depuis quelques mois, tonton marquis et elle avaient singulièrement baissé.

Leur vie ressemblait un peu à une végétation: ils étaient presque en enfance.

Les deux mille francs donnés par Antoine formaient juste les deux tiers de son avoir. C'est pour cela qu'il avait été si vite à bout. Quant à Rose-sans-Epines, il était beaucoup moins riche qu'Antoine.

Voilà donc Antoine et Rose-sans-Epines, l'après-midi de ce fameux jour, en face d'une solennelle réception, sans le premier sou pour subvenir aux dépenses de la soirée.

Le vieux Caleb de Walter Scott peut au moins se procurer des poules, des œufs et du lait chez les anciens vassaux de Ravenswood. — Qu'eût fait Caleb, l'ingénieux Caleb, auprès des boutiques du quartier des Invalides?

Cœurs de bronze, comme les canons historiques rangés au devant du palais de Louis XIV.

Notre Caleb, je veux dire notre bon Antoine, commença par désespérer. De rien on ne

peut rien faire. Or, il fallait au moins un louis pour éclairer maigrement l'escalier, le vestibule et le grand salon.

L'éclairage obtenu, Antoine se sentait à l'aise. Il comptait bien faire lui tout seul l'office de quatre ou cinq valets qu'il faut dans une antichambre.

C'était la moindre des choses.

Mais l'éclairage!

Il s'en alla compter sa peine à son complice, qui était dans la cour en train de parlementer avec le facteur de la poste pour deux lettres non affranchies. Antoine paya le facteur. Il ne s'agissait pas de s'arrêter à des bagatelles.

Il y a des jours où la foudre éclate plus d'une fois. Depuis quelque temps, on décachetait les lettres de maman marquise pour lui épargner les mauvaises humeurs des ses créanciers. On brûlait celles qui lui auraient fait de la peine. Et Dieu sait qu'on avait de quoi allumer ainsi le petit feu de la cuisine!

Rose-sans-Epines ouvrit la première lettre qui était adressée à Mme la marquise du Meilhan.

Si c'était seulement un peu d'argent? dit Antoine.

Et il écouta.

C'était, en effet, de l'argent — qu'on demandait.

La lettre était du propriétaire de l'hôtel, un

brave propriétaire qui s'était montré la politesse même tant qu'il avait cru avoir affaire à des gens riches.

Il paraît qu'il avait eu vent de quelque chose.

La lettre était un ultimatum qu'aucune sommation n'avait précédée.

Il disait.

— Si je n'ai pas mon loyer à cinq heures, je serai de la réunion, ce soir, et je viendrai vous le réclamer devant tout le monde.

— Un affront! gémit le bon Antoine, — un affront public!

— De combien est le loyer? demanda Rose-sans-Epines.

— Six mille francs par an, payables à l'avance en quatre termes de 1,500 fr. Il y a par conséquent trois termes d'échus.

Et quatre mille cinq cents francs! murmura plaintivement le vieux commandeur.

Ils levèrent ensemble leurs yeux et leurs mains vers le ciel.

— Eh bien! cria tonton marquis à la fenêtre de sa chambre, — mon chocolat à la cvême, est-ce pouv aujouvd'hui ou pouv demain?

— On y va! répondit Antoine, qui se précipita à la cuisine.

Le commandeur l'y suivit.

Il leur montait au cerveau des idées féroces.

— Si on attendait le propriétaire avec un gourdin..., dit Antoine sérieusement.

Le commandeur répondit:

— Il passe tant de monde dans cette rue !...

— Et puis, reprit-il par réflexion, — ce ne serait pas bien!

Antoine se cogna le front avec son poing fermé.

Le chocolat était prêt. Il le mit bien proprement dans une petite tasse de porcelaine. Il posa la tasse sur une assiette bien blanche et grimpa l'escalier de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

— A quel âge cessevez-vous d'êtve un étouvdi? lui demanda tonton; — je vous vecommande ma toilette pour ce soiv... il s'agit de vepvésenteh devant tous ces pavvenus.

Comme Antoine redescendait, le commandeur lui cria:

— L'autre lettre est pour vous.

— Je ne dois pourtant rien à personne, pensa Antoine, pour qui désormais toutes les lettres étaient des cartes à payer.

Il mit ses lunettes et ouvrit le pli que lui présentait Rose-sans-Epines.

— C'est de François, mon gars, dit-il.

Il appelait François son gars, bien qu'il ne fût que le fils de son frère. François le nommait son père.

Puis, après avoir réfléchi, il ajouta:

— Songeons aux bougies... le gars fera ce qu'il pourra.

On eut les bougies par Lily, qui donna sa petite bourse. Zoé restait enfermée dans sa chambre depuis plusieurs jours.

Il serait resté quelque chose sans Gaston qui vint voir sa mère sur les deux heures, et qui dit à Antoine de payer son cocher.

En redescendant, Gaston dit à la porte ouverte de la cuisine:

— Fais un bon dîner, vieil Antoine, maman est en appétit.

— Ah! répondit le bonhomme, — Mme la marquise a toujours le cœur gai quand elle vous a vu, monsieur le comte.

Gaston s'en alla en chantant.

Antoine se mit en quête pour contenter l'appétit de la vieille dame.

Il avait un peu sommeil, parce qu'il avait passé le moitié de la nuit à épousseter le grand salon.

Quand j'arrivai à l'hôtel du Meilhan vers quatre heures et demie du soir, je trouvai mon bon ami Antoine dans son grand coup de feu. Il surveillait la cuisson d'une volaille qu'il s'était procurée par son industrie, il épluchait des petits pois et guettait du coin de l'œil la crême au café de tonton marquis.

Isidore était toujours pour les douceurs. Il ne pouvait jamais se corriger.

Dès qu'il me vit, il courut à moi en poussant un grand cri de joie.

— Jésus Dieu, me dit-il. — Est-ce bien vous, mademoiselle Suzanne?... Vous allez m'éviter de monter pour prendre de l'argent là haut!... Il me faut du sucre, de la vanille... Attendez donc! et une bouteille de vin, vieux médoc, pour ne point descendre à la cave... et encore!...

Je l'interrompis pour lui dire:

— Vous ne m'embrassez donc pas, père Antoine. Il m'embrassa.

Puis sa tête se courba sur sa poitrine.

Puis, se redressant gaillardement tout-à-coup:

— Eh bien! quoi! s'écria-t-il, — on peut vous dire ça à vous... ce n'est pas pour m'éviter de monter... ni pour m'éviter de descendre... Il n'y a plus d'argent là-haut... il n'y a plus de vin en bas... etc., etc.

Je lui mis précipitamment ma bourse dans la main.

Il acheva les larmes aux yeux.

— Et c'est Dieu qui vous le rendra, mademoiselle Suzanne!

II

Où le père Antoine fait son ouvrage.

Je remarquais un très grand changement dans mon bon ami Antoine. Il avait considérablement vieilli, mais en même temps il était redevenu très vif. L'homme avait fléchi en lui. Il tournait à la vieille femme alerte, bavarde, et minutieuse.

Seulement, de temps en temps, il se redressait dans toute la beauté de son dévouement humble et candide.

Il m'embrassa au front une fois, mais il baisa mes deux mains plus de vingt fois chacune, et la crême au café faillit s'en ressentir.

— J'ai vu le temps où vous portiez bonheur à tout notre monde, m'zelle Suzanne, me dit-il; si ça pouvait seulement revenir! nous avons si grand besoin qu'on nous porte bonheur.

Il alla donner un tour à sa broche.

— Vous dînez avec eux, n'est-ce pas? — me demanda-t-il; nous avons de quoi aujourd'hui et les autres jours aussi tant que je peux.

— Tenez, s'interrompit-il, — je suis bien embarrassé, je n'ai personne sous la main pour aller chercher mon sucre et le reste...

— Voulez-vous que je fasse vos petites commissions, père Antoine? lui demandai-je.

— Oh! m'zelle Suzanne!.. je n'oserais pas...

J'avais repris ma bourse, j'étais déjà partie.

Par la fenêtre de la cuisine, je l'entendais qui murmurait:

— Quel amour... toujours la même!.. ça aurait-il fait une jolie colonelle pour mon gars François!

Quand je revins, il y avait sur la table de la cuisine un monceau de chiffons.

Il me remercia d'abord avec effusion de ce que j'apportais.

Puis, avec un sourire naïvement malicieux:

— Voilà, me dit-il, m'zelle Suzanne; vous n'êtes pas au bout... Je vous disais bien que nos filles de chambre sont en voyage à la campagne, histoire d'embrasser papa et maman par congé... Mais à quoi bon vous tromper?.. vous êtes de la maison... pas vrai, m'zelle Suzanne, que vous ne nous renierez pas à présent que nous sommes malheureux.

— J'aimerai toujours mes bienfaiteurs, répondis-je.

— Oh! bienfaiteurs, répliqua-t-il, — quant à ça, vous êtes à deux de jeu!.. ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont commencé... Étiez-vous assez gentille là-bas au cabaret de Condé-sur-Moireau! — Où donc qu'on mange ici, l'homme? que vous me demandâtes dans la petite cour du côté de l'écurie... Il n'y a pas à dire, c'était le bon temps!.. aye! la poularde!.. ça prend si vite un coup de feu!

Il arrosa, donna un tour à la crême et revint près de moi.

— Pas plus de fille de chambre que dans le creux de la main! reprit-il; elles sont parties avec la cuisinière, le cocher, le valet de pied et le reste... une volée de corbeaux!... Alors, moi qu'on avait mis à la retraite, rapport à mon âge, je repris le service tout doucettement... et ça va comme ça peut... madame ne s'en aperçoit pas trop... mais monsieur le marquis ne peut se passer d'une couturière... c'est pour que vous lui fassiez un petit point à sa cravate, m'zelle Suzanne...

Je m'assis et je pris la cravate.

— A sa chemise aussi un petit point, poursuivit Antoine; — et aussi à son caleçon... je vous fais bien mes excuses... il n'est pas habitué à manquer... et tout ça est comme lui... ça n'est pas jeune.

Quand il me vit travailler, il se frotta les mains avec une joie d'enfant.

— Voilà des choses que je ne peux pas faire! reprit-il, — la bonne volonté n'y est de rien... il faut des yeux et l'habitude... Les pauvres demoiselles ne peuvent pas m'aider... Mlle Lily est toute idiote du chagrin que lui fait M. Gaston... et Mlle Zoé...

— Mais c'est madame que je devrais dire, s'interrompit-il avec un mouvement de fierté; nous sommes mariés comme il faut, puisque

l'Église y a passé... Dans nos familles c'est l'Église qui est tout... le sacrement n'a rien à faire de la mairie!

Il tourna son poulet d'un air majestueux.

— Quant à savoir, continua-t-il si c'était bien un parti pour une Meilhan... un du Roncier... Je ne me prononce pas... Il s'était bien battu là-bas, vous savez... ça anoblit... et puis les temps sont si drôles!...

Je lui tendis sa chemise raccommodée; il me passa le caleçon.

Un gros soupir souleva sa poitrine.

— Et puis encore, poursuivit-il en baissant la voix: — nous n'en sommes pas à choisir?

J'enfilais tranquillement mon aiguille.

— Après ça, continua-t-il, comme s'il eût voulu repousser une pitié intempestive que je n'avais certes pas témoignée; — on en a vu se relever de plus bas! Il ne faut pas se presser de sonner la mort, comme on disait là-bas..., et j'en ai vu de beaux du temps de M. le marquis, feu le grand marquis..., quoi donc... Si seulement le roi revenait, il nous rendrait tout. J'en suis bien sûr... ça ne ferait pas un pli...

— A votre crême, père Antoine! criai-je.

Il était temps.

— Merci bien, — merci bien, — murmura-t-il, c'est d'être toujours tout seul que j'apprends à bavarder.

Il avait le dos tourné à la porte.

La porte s'ouvrit.

Une charmante figure de soldat, rieuse et hardie, parut au seuil.

C'était un grand jeune homme à la tournure martiale, ayant à l'épaule gauche la grosse épaulette, et portant merveilleusement le beau costume des spahis.

Il ne me voyait pas.

Il ne voyait qu'Antoine, — et sa figure avait déjà une expression attendrie.

— Vous voilà donc cuisinier, papa? dit-il en riant.

Antoine se retourna. La cuillère qu'il tenait à la main tomba.

Il ouvrit ses deux bras et se mit à chanceler sur ses vieilles jambes.

Le brillant officier, — un chef d'escadron, ma foi, Irène avait raison, — s'élança et le soutint en le pressant contre son cœur.

Pour le coup, je quittai le caleçon de tonton marquis, et j'allai aux fourneaux: la cuisine périclitait sérieusement.

J'entendis François qui disait d'une voix altérée: Comment que ça va, papa?

Je me retournai, ne sachant plus si c'était lui qui parlait.

Sa figure n'allait point à ce langage. C'était un admirable officier, distingué, mâle, élégant.

Il m'aperçut et me fit le salut militaire avec une grâce timide.

Ses manières contrastaient encore plus avec cette formule, qu'il répéta pourtant:

— Comment que ça va, papa?

Le bonhomme lui avait mis les deux mains sur les épaules.

Ils se regardaient tous deux, et c'était le même sentiment qui était dans leurs yeux humides. C'était de l'admiration.

Le père fit comme le fils, trouvant plus de caresses peut-être dans le patois du pays natal.

Il exprima son admiration ainsi:

— Que t'es beau, mon gars, que t'es beau!

Et sa pauvre vieille voix était douce comme un chant.

L'admiration du fils était d'une autre nature. Elle s'exprima autrement:

— Père... murmura-t-il, — on ne m'a pas tout dit... mais j'en sais assez et je devine le reste... Vous êtes à votre poste ici, comme nous autres un jour de bataille... Vous êtes tout seul parce que le dévoûment devient rare... Bon père! excellent homme! ce n'est pas la première fois que j'ai le cœur plein d'orgueil en songeant que je suis votre fils!

Antoine le repoussa pour me regarder.

Je n'ai jamais vu la joie pétiller sur aucun visage, plus orgueilleuse et plus vive.

Mais ce n'était pas pour lui qu'il était orgueilleux.

— Hein? fit-il, en clignant de l'œil à mon adresse; — a-t-il sa langue dans sa poche, celui-là?

— Ta, ta, ta! reprit-il en frappant sur l'épaule de son fils, — ne dirait-on pas? —... Ma parole! nous leur devons ça, mon gars... et nous leur devons mieux!

— Mais laisse-moi donc t'embrasser, père! reprit l'officier, qui essayait de s'emparer du vieillard.

Celui-ci se dérobait comme une coquette qui fuit le baiser.

— Reste en repos! dit-il tout-à-coup avec brusquerie, — j'ai un service à te demander.

— Quoi donc, père? — fit le spahis, qui s'arrêta aussitôt.

— Notre loyer n'est pas payé... nous allons être chassés d'ici, continua le bonhomme.

— Combien faut-il?

— Quatre mille cinq cents francs.

Le beau soldat se mit à rire.

— Et tu m'embrasseras après? dit-il.

Avant que son père n'eût eu le temps de répondre, il saisit son képi d'uniforme et sortit en courant.

Le bonhomme resta un moment abasourdi; moi, j'étais immobile.

Antoine me dit:

— Un tour à la broche !

Je fis machinalement ce qu'il me demandait. La crême fumait. Il courut ôter la crême. Puis il s'assit brisé par l'émotion.

— Il va le faire ! me dit-il cinq ou six fois de suite, — il va le faire... je ne sais pas comment... mais il va le faire !

Sa tête tomba entre ses deux mains.

— J'ai donné déjà mes trois mille francs, murmura-t-il, — tout mon héritage... et maintenant... Ah ! je coûte cher à mon pauvre enfant.

Puis, dans son besoin d'entendre louer son fils :

— Comment trouvez-vous ça, mademoiselle Suzanne ? me demanda-t-il.

— Le fils est digne du père, répondis-je.

— Voilà tout ce que vous en donnez ! s'écria-t-il avec amertume ; écoutez... vous avez toujours été injuste envers lui.

En conscience, il ne mesurait pas tout l'héroïsme de sa conduite. Il s'indignait que je ne misse point son fils au dessus de lui.

Ce sentiment alla si loin, qu'il me dit, rancuneux comme un enfant :

— Quand mon François voudra, il ne manquera pas de femmes qui courront après lui pour l'épouser !

— Et celle qu'il choisira sera digne d'envie, père Antoine ! m'écriai-je.

Mais cela ne le réconcilia point.

— Faites des complimens à présent! — me dit-il.

— Dîneva-t-on aujouvd'hui ou demain? demanda la voix flûtée de tonton marquis au haut de l'escalier de la cuisine.

— On y va, on y va, monsieur le marquis, répondit Antoine.

Il versa le bouillon dans la soupière, où le pain était coupé d'avance.

François rentrait en ce moment, tout essoufflé et la sueur au visage. Il jeta son képi, et, cherchant d'une main son mouchoir pour étancher son front inondé, il tendit de l'autre à son père quatre billets de banque de 1,000 francs et un de 500 francs.

— Ai-je été longtemps? — démanda-t-il.

Le bonhomme lâcha la soupière fumante pour prendre les billets de banque.

Ses deux mains tremblaient comme la feuille, et de grosses larmes roulaient le long de ses joues.

— Et c'est à moi cet enfant-là! — murmura-t-il; et il y a des jours où j'ai le cœur de me plaindre!

— Voilà le père! s'écria François; — il mettrait tout le régiment à l'ordre du jour, mais il ne parlerait seulement pas de lui.

— De moi!... de moi!... repartit Antoine; — mais qu'est-ce que j'ai donc fabriqué de si

beau, Jésus Dieu!... Je gagne mes gages... je fais mon ouvrage!

Mon regard rencontra celui du spahis, qui riait et qui pleurait, couvrant de baisers la tête blanche de son vieux père.

— Voilà! répéta-t-il, — le père fait son ouvrage, nous sommes encore bien bon de l'admirer!

Antoine haussa les épaules et s'essuya les yeux.

Puis, tout-à-coup, avec une curiosité de femme.

— Comment que tu t'y es pris, mon gars, pour avoir tant d'argent?

— Il y a le banquier de la troupe ici près rue de Grenelle, répondit François; — ça n'est pas bien difficile, allez, papa... Il prête sur délégation du cinquième saisissable... C'est un vieux loup, mais bien honnête... Il ne m'a vendu ça que six mille francs.

— Et tu vas te priver, mon pauvre François!

— Allons donc! assez badiné, papa!... voici mon congé fini: je repars pour l'Afrique, je rattrape ça sur mes épaulettes de colonel.

— Ah çà! s'interrompit-il, — vous m'aviez promis de m'embrasser quand j'aurais rapporté la chose!

Antoine l'entoura de ses bras et le dévora de baisers.

Tonton marquis cria du haut de l'escalier:

— Antoine, vous devenez insuppovtable!... Nous sevons obligés de vous vemplacer!

Antoine saisit la soupière et monta l'escalier en double. Il avait ses jambes de quinze ans.

III

Où je sers de femme de chambre à Zoé.

Nous étions tous à table. Antoine m'avait annoncée, et tonton, toujours galant, était venu me chercher. Maman marquise avait témoigné un grand plaisir à me revoir.

Une chose m'étonna. J'avoue que je n'avais pas été sans inquiétude pour cette première entrevue. Mes craintes furent trompées. On fit une seule allusion à la manière dont j'avais quitté la maison quelques mois auparavant.

Il ne fut pas question de M. le comte Gaston.

Je dus croire que la famille ignorait complétement l'escapade de M. le comte. Ce n'était pas le moment de l'en instruire.

Il y eut une grave discussion.

Tonton marquis avait aperçu à la cuisine le jeune chef d'escadron de spahis.

On dit à Antoine de le faire monter, et Antoine remercia de tout son cœur.

Pendant qu'Antoine était à chercher son fils, cette question fut posée:

Devait-on faire asseoir oui ou non le jeune officier supérieur?

Rose-sans-Epines opina timidement pour l'affirmative. Maman marquise mangeait trop consciencieusement pour parler beaucoup, mais tonton marquis montra en cette occasion combien véritablement il était homme de bon conseil.

— Je cvois, dit-il, qu'en pvésence du dévevgondage des ovganes de la pvesse, il est dangeveux de faive des concessions... Vous fevez ce que vous voudvez, mais mon avis est qu'il faut gavdev notve vang!

Maman marquise approuva la bouche pleine.

Je n'ai pas besoin de dire que Zoé et Lily n'avaient point pris part à la discussion.

Elles avaient l'air de deux statues. Lily était plus changée encore que Zoé.

Il fut convenu qu'on n'inviterait point François à s'asseoir, mais qu'on lui offrirait un verre de vin, quoiqu'il fût officier, en considération des vieux services d'Antoine Mutel, son père d'adoption.

Tonton marquis se chargea de lui parler.

Antoine parut, tenant François par la main.

— Voilà mon garçon, dit-il.

Le beau spahis avait un peu de sang au visage. Je ne sais pas de position plus difficile que celle-là.

En ces circonstances, il faut avoir beaucoup

de cœur et aussi beaucoup d'esprit pour rester seulement dans les convenances.

Nous savons si François avait du cœur.

Il paraît qu'il avait aussi de l'esprit, car je n'ai jamais vu tenue plus franche et plus respectueusement aisée que la sienne.

La marquise, se trouvant par hasard entre deux bouchées, prit la parole et lui dit :

— Nous sommes toujours contens de votre père, François ; — il ne faut point avoir d'inquiétude pour ses vieux jours.

François salua et répondit :

— Mme la marquise nous a déjà prouvé bien des fois sa bonté... Je la prie de croire à toute notre reconnaissance.

— Tvès bien ! fit tonton, pavole !... Il s'expvime tvès joliment, ce gavçon-là... et c'est un fovt beau cavaliev... je vous fais mon compliment, père Antoine !

Le bonhomme était aux anges.

La partie comique de cette scène lui échappait entièrement.

C'étaient ses maîtres, — les du Meilhan, — qui faisaient l'éloge de *son gars*.

Voilà tout ce qu'il voyait.

— Quel gvade ? demanda tonton, — je ne connais plus tout cela.

— Chef d'escadron, monsieur le marquis.

— Est-ce au-dessus de cornette ?... mais oui ! pavole !... Il a les gvaines d'épinavds !...

bvavo, mon ami, bvavo!... Chevevt était sovti des vangs du peuple... quel unifovme?...

— Celui des spahis, monsieur le marquis.

— Chev ami, c'est de l'hébveu pouv nous!... Appovtez un veve, Antoine!... Mme la marquise veut tvinquev à l'avancement de ce jeune bvave!

Ceci fut dit avec beaucoup de gvâce.

Antoine en faillit perdre la tête.

Je ne sais pas s'il eût été plus heureux et plus glorieux en voyant son fils général.

François prit le verre à demi plein.

Il mit la main au képi avec gravité.

Je vous affirme qu'il était charmant et à peindre dans ce rôle où la moindre exagération eut frisé la moquerie.

Il était là, lui qui montait si vite à la roue de fortune et de gloire, lui, le soldat tout jeune et déjà vainqueur, en face d'une de ces profondes décadences, lentes, sûres, incurables comme des maladies mortelles.

Il était là, lui, tout brillant d'espoir, en présence d'une pauvre grande race condamnée, qui s'en allait fléchissant sous le poids de je ne sais quelle mystérieuse décrépitude.

Il venait de faire l'aumône à ces nobles vaincus qui promettaient encore à leur valet, leur bienfaiteur, — une protection dérisoire.

Il acceptait tout cela, — et, certes, il avait ici plus de respect pieux que s'il se fût trouvé

dans la grande salle du Meilhan, devant ses maîtres d'autrefois, tout-à-coup redevenus prospères.

— Madame la marquise, dit-il, monsieur le marquis et mesdemoiselles, je bois à votre santé, puisque vous me le permettez... Je bois à tous ceux que vous aimez... Je souhaite qu'ils soient heureux comme vous avez toujours été généreux et bons pour ceux qui étaient au-dessous de vous.

Il vida son verre, demanda la permission de baiser la main de la marquise et se retira.

Je crus voir qu'en passant le seuil il me faisait un signe, mais je ne le compris point.

— Eh bien! fit tonton marquis dès qu'il fut parti, cela s'est passé tvès convenablement... il est tvès bien... pavfaitement bien, pouv le fils d'un bvave homme.

Le cri du cœur tomba des lèvres de maman marquise.

— Ah! dit-elle, si mon pauvre Gaston était ainsi!

Je vis une larme dans les yeux de Lily.

Mais tonton regarda maman marquise avec stupéfaction.

— En cvoivai-je mes oveilles, Dovothée! s'écria-t-il; compaver notre Gaston à un officiev de fovtune!...

Rose-sans-Epines ouvrit la bouche pour répliquer, mais il se retint.

Vers la fin du dîner, Lily me dit:

— Je voudrais bien vous parler, Suzanne.

Presque au même instant Zoé, me glissait à l'oreille:

— Tâchez de rester seule avec moi.

— Eh bien! Suzanne, ma chère enfant, me dit au travers de la table maman marquise, dont le premier appétit commençait à se calmer, vous nous raconterez en détail toute votre petite histoire, n'est-ce pas?... Nous ne savons que deux choses: votre départ avec M. Gustave et votre aventure à Naples.

J'avais eu plusieurs aventures à Naples;... mais le plus étonnant était cette formule: — Mon départ avec Gustave! Gaston avait-il décidément réussi à cacher son équipée?

J'avais écrit, dans le temps, mais je ne l'avais pas accusé!...

— Mais aujourd'hui, ma belle petite, reprit maman marquise, — nous avons de grandes affaires. Vous ne nous gênez pas, au moins!... vous êtes de la famille par l'amitié que nous vous portons... Vous assisterez à notre réunion... Dans ces circonstances, on ne peut s'entourer de trop d'amis...

— Cette cvême empeste la fumée, gronda tonton en repoussant son assiette; — notve bvave Antoine est tvop vieux... Il n'en peut plus!

— Si fait, si fait! monsieur le marquis, dit

gaîment le bonhomme qui rentrait; — je vous prie de m'excuser aujourd'hui... c'est l'histoire d'avoir revu mon gars. Demain, ce sera mieux.

On se levait de table. Antoine s'approcha de moi.

— Mademoiselle Suzanne, me dit-il tout bas, — François voudrait bien savoir si vous êtes ici pour son colonel...

— Son colonel! répétai-je étonnée.

— L'ancien... le prince, reprit Antoine; — il appelle toujours comme ça le prince Maxime.

— Oui, répondis-je, — je suis ici pour le prince Maxime.

— François aussi, dit le bonhomme; — il est bon que vous sachiez ça, si quelquefois vous aviez besoin d'une paire de bras qui en vaut une demi-douzaine.

— Merci, Antoine.

— Et le prince viendra-t-il?

Je secouai la tête tristement.

— Bien, bien! fit Antoine, qui se méprit; — il ne peut pas, rapport à Mlle Zoé et les histoires... Bien! bien!... enfin, n'importe, il a fait dire à mon gars de tenir le planton ici... Mon gars fera faction jusqu'à ce qu'on le relève... Un petit mot, et vous l'aurez sous la main!..

Lily passait en ce moment son bras sous le mien.

— Il vous aime toujours, Suzanne! me dit-elle.

— Pavole! criait tonton à l'autre bout de la salle à manger, — je cvois que vous avez peuv de cette véunion, Dovothée!.. Mais laissez-moi donc faive!.. Ce sont tous mavchands, négocians, tvafiquans... vous allez voiv comme nous menons ce petit monde-là!

— Je crois, dit Rose-sans-Epines, — qu'il faut se montrer conciliant...

— Tout en gardant sa dignité, ajouta maman marquise.

— Ce n'est pas mon avis! répliqua tonton marquis; — si Chavles X avait montvé plus de fevmeté...

— Songez, Isidore, l'interrompit Dorothée, — qu'il s'agit du bonheur de notre chère Zoé...

— Tvès bien! Voulez-vous faive une veculade?... Je m'abstiens!

— Je veux que Zoé soit heureuse, dit la pauvre maman marquise en soupirant.

Tonton pirouetta sur ses talons.

Il pirouettait encore assez bien.

— Voilà comme on pevd les meilleuves positions! grommela-t-il.

Lily me serrait le bras et poursuivait:

— Savez-vous ce qui a perdu Gaston? C'est la haine qu'il me porte!

Elle sanglotait. Je ne trouvais rien à dire pour la consoler. Je désespérais de Gaston.

Par la porte entr'ouverte, je voyais Zoé qui m'attendait au salon.

— Voyons, Lily, ma bonne petite, dit maman marquise, — il faut venir m'habiller.

— Figurez-vous, Suzanne, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, — que nous nous trouvons sans femme de chambre... Vous croyez que je plaisante?... Eh bien, pas du tout!

— Si j'osais vous offrir mes services, madame... commençai-je.

— Lily est habituée, me répondit-elle; — venez, Lily... je veux me faire belle pour imposer à tous ces gens-là... Leurs femmes ont de la toilette, mais elles ne savent pas la porter... Vous, ma petite Suzanne, allez aider Zoé... La pauvre enfant n'a de courage à rien.

— Nous recauserons, me dit Lily en me quittant: — je crois que Zoé veut se tuer.

Cette parole si froidement prononcée me donna le frisson.

Antoine rentrait en ce moment avec la cravate, la chemise et le caleçon raccommodés. Il les porta à tonton marquis et les lui présenta triomphalement.

Isidore lui tapa sur la joue.

— Je me souviendvai de toi dans mon testament, mon bvave, lui dit-il; — je te nomme mon valet de chambve pouv ce soiv.

— Impossible, monsieur le marquis! répondit

Antoine ; — il faut allumer... et faire entrer les gens qui vont venir.

La figure de tonton s'allongea, mais il prit un grand parti.

— Allons, monsieur de la Bvousse, s'écria-t-il, — à la guevve comme à la guevve!... Il faut êtve en gvande tenue, ce soiv... Vous m'habillevez et je vous habillevai!... En avant mavche!

— Pourquoi m'avez-vous abandonnée, Suzanne, me demanda Zoé quand je la rejoignis au salon. — Depuis que vous êtes partie, j'ai bien souffert!... Il m'a semblé un jour que Dieu avait pitié de moi, et que c'en était fini de ma peine... Je me sentais mourir... Mais c'était le chagrin qui me tuait: une lueur de joie suffit à me guérir... Et aussitôt que la mort se fut éloignée, la mort, mon seul refuge, — ma seule amie! — la lueur s'éteignit... Je fus replongée tout au fond de ma misère... Suzanne! j'ai pensé souvent à vous; j'avais confiance en vous... Pourquoi m'avez-vous abandonnée?

Elle parlait ainsi lentement, avec fatigue. Ses grands yeux languissans étaient fixés sur moi.

Irène mentait quand elle disait que Mlle du Meilhan était laide. Ce n'était pas une beauté régulière; ce n'était pas non plus une beauté piquante, mais il y avait en elle un charme ex-

quis de distinction et d'honnêteté. Je la trouvai embellie. Sa tristesse ennoblissait encore l'expression de ses traits. Il y avait sur ce pauvre jeune front, chargé d'ennuis et de douleurs, une couronne de poésie.

— Je ne vous ai pas abandonnée, mademoiselle, répondis-je; — je suis partie pour accomplir ce que je croyais un devoir... J'ai été trompée, non point par l'excellent et malheureux ami que je devais épouser, mais par d'autres amis et par les circonstances. Vous n'avez rien su de tout cela, mademoiselle... Personne ici n'en a rien su... Antoine lui-même, qui avait contribué à me faire tomber dans le piége...

— Antoine! répéta Zoé.

— Dieu me préserve de l'accuser! m'écriai-je; — il croyait bien faire... Il a été trompé comme moi... Je viens de le voir, mademoiselle; ses préoccupations ont bien changé depuis le temps de mon départ... Votre malheur lui cache d'autres souffrances... Son devoûment pour vous lui emplit le cœur à ce point qu'il n'a plus souvenir de ceux qu'il aimait tant... Je suis restée plus d'une heure avec Antoine, et le nom d'Eugénie Mutel n'est point tombé de ses lèvres!

— Sa nièce!... murmura Zoé, — c'est vrai... la condamnée!...

Elle ajouta en fermant les yeux à demi:

— C'est que nous sommes condamnés aus-

si... moi surtout!... Pauvre vieil Antoine!... Hier, j'entendais qu'on le grondait... je suis descendue à la cuisine pour l'embrasser.... C'est un saint...

— Mais que parlons-nous de cela! Suzanne! Suzanne! s'interrompit-elle en une crise subite de désespoir; — cette femme a tracé autour de moi un cercle infernal!... Je la sens partout d'où me vient une blessure... Suzanne! Suzanne! ayez pitié de moi!

Elle se laissa aller dans mes bras. Un spasme lui tordait le corps.

Comme je ne parlais point, elle me dit tout-à-coup:

— Montons à ma chambre, Suzanne... J'ai entendu raconter souvent que mon grand-oncle, Gaston du Meilhan-Coispel, capitaine de vaisseau, s'habilla de neuf de la tête aux pieds quand il se vit cerné par l'escadre anglaise, devand Pondichéry... Il voulut mourir dans son grand uniforme, avec ses plus fines dentelles et rasé de frais... Les Anglais étaient vingt contre un... Mon grand-oncle Gaston mourut sur son banc de quart en criant: Vive la France!... Nous autres femmes, Suzanne, nous n'avons rien à crier quand on nous tue... Mais je veux mourir belle comme mon grand-oncle Gaston... Venez.

Elle me prit par la main. Comme nous quittions le salon, je vis entrer Antoine avec des

paquets de bougie. Mais il n'était pas seul. Derrière lui venaient deux grands diables de spahis, dont l'un portait le marchepied, l'autre une paire de lampes.

Antoine les menait bon train. Il était radieux. Les deux spahis appartenaient au *gars* François. On pouvait leur commander de prendre la lune avec les dents.

Je commençai la toilette de Zoé. Elle voulut être tout en noir, mais elle mit une singulière coquetterie dans tous les détails de sa parure.

Pendant que j'agraffais sa robe, elle me demanda ;

— Êtes-vous venue ici de votre propre mouvement, Suzanne ?

— Je suis venue, répondis-je, — parce que, depuis hier seulement, il m'a été donné de connaître votre situation... J'ai vu Mme la baronne d'Avray.

— Ah ! fit Zoé, dont je sentis les reins tressaillir sous mes doigts.

— Et j'ai vu le prince Maxime, ajoutai-je.

Elle se retourna et mit ses deux mains sur mes épaules.

— Maxime ! répéta-t-elle, — quand je prononce son nom en moi-même, il me semble que j'évoque le dernier espoir !

Elle me regardait fixement. — C'était une question qu'elle venait de me faire.

L'image de Maxime mourant passa devant mes yeux d'où jaillirent deux larmes.

— Est-ce sur moi que vous pleurez, Suzanne? me demanda-t-elle.

— Mademoiselle, lui dis-je, — c'est un grand cœur qui va cesser de battre, c'est un noble ami que nous perdons!

Ses deux bras tombèrent.

— Maxime est mort!... balbutia-t-elle.

— Non pas mort, répliquai-je, — car c'est par son ordre que je suis ici.

— Sans lui, vous n'y seriez donc pas venue?

Je ne sais pourquoi je mesurai à ce moment, mieux que je ne l'avais fait jusqu'alors, l'immense poids du fardeau qui pesait sur ma faiblesse.

Je vis à la fois toutes ces existences si chères, qui n'avaient plus pour défenseur que mon impuissance.

Marie, la pauvre enfant dont j'ignorais le sort, Eugénie Mutel, que je n'avais point revue, — et toute cette famille du Meilhan chancelant sur le bord de l'abîme!

Je me laissai choir sur un siége, et je mis ma tête entre mes mains.

La lutte me sembla si impossible et si folle que je perdis le cœur!

Mais ce ne fut qu'un instant.

Je me redressai comme si Maxime lui-même m'eût fait honte de mon désespoir.

— Mademoiselle, dis-je à Zoé, — ou plutôt madame, car vous êtes devant Dieu et devant les hommes la femme de Georges du Roncier, — je ne sais pas si mon aide vous sera bonne à quelque chose, mais je combattrai pour vous de toute mon âme et de toutes mes forces...

Elle se jeta à mon cou. Un sourire consolé vint parmi ses pleurs.

Il faut si peu pour éclairer ces profondes détresses.

— Oh! me répondit-elle; — tout n'est pas perdu, alors... Cette femme a peur de vous, je le sais... j'en suis sûre... Quand elle va vous voir...

— Écoutez-moi, madame, l'interrompis-je; — Il se peut que ma présence vous nuise au lieu de vous servir... Par vous même, vous n'avez d'autre ennemi que cette femme... par moi, vous aurez la haine d'hommes puissans, qui ne respectent rien...

— Seront-ils là? me demanda Zoé.

— Ils seront là, répondis-je; — Irène les tient sous sa main.

— Alors, ils sont contre moi d'avance... Suzanne! ne m'abandonnez pas!

— Vous êtes résolue à tout? dis-je.

— A tout! me repartit-elle avec énergie.

— Que je sache donc bien quelles sont nos ressources, repris-je! — dites-moi le but pré-

cis de cette réunion : je ne l'ai pas encore compris.

Elle baissa les yeux et répondit en hésitant :

— C'est pour savoir si le mariage civil se fera...

— Mais, objectai-je, — qui décidera cela ?... M. Georges du Roncier est majeur depuis longtemps... lui seul peut juger cette question qui n'en devrait pas être une pour lui... Espérez-vous donc qu'il sera poussé à ce mariage par les gens même qui l'en ont détourné jusqu'ici ?

Elle baissa la tête en silence.

— Qui a provoqué cette assemblée de famille, demandai-je encore ; — sont-ce les amis de M. Georges du Roncier ou les vôtres ?

— Je ne sais, murmura-t-elle. — Hélas ! Suzanne, est-ce que je sais quelque chose !... La fatalité est autour de moi... Je suis comme le noyé, dans le courant qui l'entraîne... Je ne vois rien... Je n'entends rien...

— Il faut entendre et voir ! m'écriai-je ; — ce vaillant soldat dont vous citiez le nom tout-à-l'heure ne mit pas son grand uniforme pour présenter à l'ennemi sa poitrine sans défense... Vous êtes une du Meilhan, madame... et vous laisseriez derrière vous d'autres désespoirs... Votre sœur, qui est aussi bien malheureuse, me disait tout-à-l'heure : Zoé se tuera...

— Ma sœur se trompe, m'interrompit-elle, — je ne veux pas me tuer... je ne veux que mourir!

— Je veux que vous viviez! — fis-je en lui saisissant les deux mains; — je ne me jette à corps perdu dans cette mêlée qu'à la condition d'y trouver au moins en vous un auxiliaire... Redressez-vous pour le nom que vous portez, pour vos parens, pour votre époux lui-même qu'il faut sauver d'une lâcheté!... Je n'ai qu'une arme, mais j'en ai une... elle peut se retourner contre moi-même... Avant d'en faire usage, je veux savoir à mon tour si vous êtes bien décidée à ne me point abandonner!...

— Ah! Suzanne!... fit Zoé avec reproche.

Puis elle demanda:

— De quelle arme me parlez-vous?

Et comme si un souvenir eût soudain traversé son esprit:

— C'est M. Pidoux, dit-elle, — qui a eu l'idée de cette assemblée de famille.

— Alors, m'écriai-je, — plus de doute! cette assemblée est un piège... Je le soupçonnais déjà par ce que m'en avait dit Irène... Mon arme, la voici: c'est sur moi que Mme la baronne d'Avray compte pour vous écraser.

— Est-il possible! balbutia Zoé.

— Je lui ai promis mon témoigage, ajoutai-je.

Zoé n'était frappée que d'une pensée.

Elle murmura, tremblant de colère et de crainte :

— Est-ce que cette femme osera se présenter dans notre maison ?

— Elle l'osera, madame... Elle viendra chez vous ce soir... et si bien accompagnée, qu'elle sera ici plus maîtresse que vous-même... Vous sentez-vous le courage d'être avec moi contre elle jusqu'au bout ?

Zoé me prit les deux mains.

— Après Dieu, dit-elle avec une reconnaissance profonde, — je n'ai plus d'espoir qu'en vous... guidez-moi... je suis à vous comme une esclave... je vous suivrai... je vous obéirai... Croyez-moi, Suzanne... je puis mourir de chagrin ou de honte... mais vous abandonner, vous, ma généreuse amie, c'est impossible! je le jure à genoux devant le crucifix !

Elle s'était, en effet, prosternée devant son prie-dieu.

La voix perçante de maman-marquise m'appela de l'étage inférieur.

Zoé me pressa dans ses bras, puis nous nous séparâmes pour ne plus nous retrouver que sur le champ de bataille.

IV

Comment se constitua le tribunal d'honneur.

Une des grandes raisons qui empêchent les livres d'imagination de reproduire fidèlement la nature, c'est que l'auteur, pour peu qu'il soit intelligent, se préoccupe sans cesse d'inventer des faits logiques et de les classer logiquement.

Je ne prétends pas du tout que ceci soit une faute ou une erreur.

Je maintiens seulement que rien n'est plus illogique que la vie réelle.

Nous nous heurtons dix fois par jour contre des faits inexplicables, je dirai même absurdes. Nos combinaisons réussissent ou tombent par des motifs imprévus. C'est rarement notre façon de jouer qui nous fait gagner ou perdre la partie.

Ce que j'avais dit à Zoé était la vérité même. Cette assemblée de famille, si solennellement préparée, ne pouvait rien. Georges était majeur et maître de ses actions.

C'était un tribunal sans compétence, où les juges avaient uniquement voix consultative : une haute cour qui n'avait d'autre droit que celui d'écouter.

Ceci, en principe.

Mais pouvait-on choisir une autre juridiction, d'abord ? Une action judiciaire, intentée à

Georges du Roncier par les du Meilhan était-elle dans l'ordre des choses possibles?

Il fallait, dira-t-on, rester dans le *statu quo*.

C'est là que j'en voulais venir.

C'est là que se trouve le petit bout de logique qui est au fond des plus effrontées extravagances.

Il y avait, en effet, dans tout ceci, une personne qui ne pouvait tolérer le *statu quo*.

C'était Mme la baronne d'Avray, ruinée, poursuivie, vaincue dans sa lutte corps à corps avec la fortune.

La belle Irène voulait les 300,000 livres de rentes de son cher Georges.

Pour cela, il fallait briser le lien très réel, quoique nul ou du moins insuffisant devant la loi, qui unissait Georges à Zoé.

Or, la belle Irène tenait dans sa main charmante tous les fils de cette comédie.

Elle avait fait agir Pidoux, et l'on ne peut nier que ce ne fût là un coup fort adroit.

L'initiative, — le défi venait du camp des du Meilhan. Tant pis pour eux s'ils perdaient cette bataille, témérairement engagée!

Il n'y avait qu'un homme au monde qui pût empêcher ce résultat prévu.

C'était Georges du Roncier lui-même.

Aussi a-t-on bien vu que c'était sur Georges du Roncier que pesait principalement l'effort de la belle Irène.

Tout ce qu'elle avait fait pour me circonvenir était à l'adresse de Georges du Roncier.

Elle se croyait sûre du succès. Elle avait raison.

Même en dehors de moi, il y avait une chose certaine, c'est que cette assemblée ne pouvait aboutir à rien de bon pour Zoé, — et qu'elle pouvait au contraire amener une catastrophe.

Tel était encore l'état de la question, la nuit précédente, au moment où Irène m'avait prise au collet dans les salons littéraires de M. et Mme *Clarinet.*

Depuis lors, une foule d'événemens s'étaient produits qui avaient menacé un instant de changer du tout au tout la face des choses.

C'était d'abord la découverte de la séquestration d'Eugénie Mutel.

C'était l'arrivée du prince Maxime à Paris.

C'était l'affaire des époux Morin, et tout ce *joli travail* du pauvre Philarète Pantois.

Mais toutes ces diverses péripéties avortaient nécessairement par la position désespérée de Maxime et la destitution de M. Pantois.

Cette levée de boucliers n'avait d'autre résultat que de dessiner les partis et de montrer notre incomparable faiblesse.

J'étais seule debout et valide, pauvre champion, contre tant d'ennemis!

Maman marquise m'appelait pour me prier de faire salon avec M. le commandeur de la Brousse, en attendant l'entrée solennelle de la famille. Il y avait déjà du monde d'arrivé: c'étaient quelques petits parens éloignés, demeurant dans le quartier: de ces gens qui viennent dîner le dimanche.

Ils ne savaient rien et pensaient qu'on allait tout uniment signer le contrat.

Ils étaient gais, dans l'espoir d'un repas de noces.

Les arrangemens pris par Antoine étaient parfaits. Il avait dû faire manœuvrer vaillamment ses deux spahis, car le salon présentait un aspect convenable. Tous les siéges de la maison étaient là. Le lustre, qui appartenait au propriétaire, resplendissait de bougies. Rien n'était ménagé. Il eût fallu l'œil perçant de la haine pour deviner le dénûment sous le luxe apparent de l'heure présente.

Aussi, je vis Antoine qui jetait sur son ouvrage un regard modestement orgueilleux.

Il m'adressa un coup d'œil qui voulait dire:

— On a fait ce qu'on a pu!

A huit heures, — heure militaire, comme il le dit lui-même, — un des principaux personnages de la réunion fit son entrée. Ce n'était rien moins que M. J.-B. Lemonnier jeune, chef de la maison J.-B. Lemonnier jeune, veuve

Lemonnier, Tourcoing et Ce, bonneterie en gros, tricots, flanelles, lainages, molletons, etc.

M. Lemonnier jeune *tenait* tout ce qui va du casque à mèche à la chaussette, en passant par le caleçon.

C'était un bonnetier de cinq pieds huit pouces sans semelles, mal bâti, mais portant haut son torse, disgracieux sur ses jambes en manches de veste. Au dessus du torse, il y avait un long cou, empaillé dans une cravate de batiste. Au-dessus du cou, il y avait une tête d'oiseau prise entre deux cols de chemise en guillotine.

Genre négociant de la vieille roche. — Maison de confiance. — Expressément au comptant.

Il ne me déplaisait pas, ce M. J.-B. Lemonnier jeune. Sa mise était décente, après tout, et le salut qu'il adressa à la ronde prouvait une bonne habitude de politesse.

Mais sa femme avait un pince-nez.

Ah! quelle bonnetière! Elle parlait haut comme un porte-voix. Elle tutoyait son mari tout en l'appelant *monsieur* Lemonnier. Elle se mouchait dans une serviette. Elle avait des nœuds de rubans tricolores.

Sur dix phrases, elle en commençait neuf par ces mots sacramentels: Quand on est dans le commerce...

Elle était belle femme, du reste, forte en couleurs et bien campée. M. J.-B. Lemonnier

jeune la traitait avec un respect mêlé d'épouvante.

La veuve Lemonnier n'était pas là.

En revanche, il y avait l'associé de la maison, homme du monde à grosses mains gantées de frais, à gilet bordé d'un transparent et à chevelure solaire, disposée comme un béret basque.

Ces têtes plates qui ressemblent à des casquettes d'employés de l'octroi ne sont pas rares dans la bonneterie.

L'homme du monde s'appelait M. Abel Poiré. Il était célibataire.

Rose-sans-Epines, avec une courtoisie grave, plaça la famille Lemonnier au premier rang. Mme Lemonnier jeune lui dit:

— Quand on est dans le commerce, on s'habitue à l'exactitude.

Le fond de cette pensée n'avait rien de subversif, et cependant le bon commandeur se sauva, tant l'organe de la bonnetière donnait à cette simple affirmation une redoutable physionomie.

Presque tout de suite après les Lemonnier jeunes, arrivèrent M. le comte et Mme la comtesse de Champmas-d'Argail. Florence était toujours belle, mais sa physionomie exprimait une tristesse découragée. Son mari était de ces gens qui ne changent point. Il me sembla que je l'avais vu la veille: un mince fagot d'osse-

mens dans un ample habit noir. Comme joli ton d'ivoire antique, il n'avait ni perdu ni gagné.

Il fallait que personne ne l'eût touché depuis un an, puisqu'il était encore entier.

Il vint de notre côté, craquant un peu en marchant. Je crois que l'homme du monde, Abel Poiré, le montra à Mme Lemonnier jeune, qui essuya son pince-nez pour le mieux voir.

— Depuis que je suis dans le commerce, commença-t-elle en baissant la voix, — je n'ai jamais vu...

Quand elle baissait la voix, on l'entendait encore très bien au-travers des portes.

Le grand Lemonnier jeune l'interrompit paternellement.

— Coralie, lui dit-il, — vous qui avez ordinairement si bon genre...

— Voilà qui est bon, père Rabat-Joie! fit Coralie.

Puis, l'attirant par sa basque d'une main puissante, elle ajouta:

— Monsieur Lemonnier, je t'avais défendu de *m'ostiner* en société!

L'homme du monde, Abel Poiré, détourna un peu la tête. C'était lui que faisaient souffrir les hardiesses grammaticales de Coralie.

Que de drames et que de romans dans une raison sociale!

Florence me serra la main et m'adressa quelques paroles affectueuses. Son regard me

disait combien elle eût voulu m'interroger. Mais son regard me disait encore autre chose et j'avoue que je ne comprenais point la profonde tristesse qu'il exprimait en se tournant vers moi.

On eût dit qu'elle me plaignait.

Ce bizarre rayon qui sortait des prunelles larges et demi-fermées du spectre diplomate fut dardé sur moi : M. le comte de Champmas d'Argail me reconnut.

Ses lèvres minces et pâles se prirent à remuer. Sa voix de cigale vint jusqu'à mon oreille.

— Pourquoi n'avons-nous pas eu le plaisir de revoir mademoiselle à nos petites réunions? demanda-t-il à sa femme.

— Mademoiselle a passé l'hiver à Naples, répondit Florence.

M. le comte sourit avec un air tout plein de bienveillance et prit place auprès des siéges réservés pour la famille du Meilhan.

L'entrée continuait ; Antoine se tenait maintenant à la porte et annonçait.

— M. Lemonnier-Duroncier ! cria-t-il.

— Tiens ! fit Coralie ; — voici le veuf!..... Par ici, le veuf!

M. Lemonnier-Duroncier était l'oncle de Georges. Je le considérai avec beaucoup de curiosité.

C'était un tout autre homme que son jeune

frère. — Quand on est dans le commerce, on garde ce titre de *jeune* longtemps après soixante ans passés.

Coralie n'eût pas donné pour douze douzaines de gilets de laine cet adjectif *jeune* qui faisait si bien au bout de son nom: Mme Lemonnier.

Ceux qui avaient peur d'elle l'appelaient même quelquefois Mme Lemonnier *la jeune*.

M. Lemonnier-Duroncier appartenait par sa fortune et aussi par ses relations à la haute aristocratie d'argent. Il était décrassé parfaitement. Il se présentait bien; il possédait du calme, de l'aplomb, de l'importance. Sa figure représentait; sa tête avait de l'intelligence, et son regard une certaine franchise qui aide à faire des affaires.

Il répondit modérément aux avances de sa mâle belle-sœur et vint droit au commandeur, qu'il salua le plus convenablement du monde.

— Est-ce à M. le marquis du Meilhan que j'ai l'honneur de parler? lui demanda-t-il.

Rose-sans-Epines s'inclina et lui montra la porte par où nous étions entrés.

Tonton y présentait sa face radieuse, derrière maman marquise, vêtue de couleurs tendres et agitant avec grâce son éventail.

Hélas! cette pauvre maman marquise n'était pourtant pas dans le commerce! Elle était ridi-

cule autrement, mais autant que l'effrayante Mme Lemonnier, la jeune.

Elle s'avança, roulant et se livrant à des gentillesses enfantines. Je crois que le malheur l'avait engraissée. Elle avait douze pas de tour.

Coralie entama un éclat de rire, mais M. Lemonnier-Duroncier la regarda. Dans la famille, on ne plaisantait pas avec le veuf. M. Lemonnier jeune dit à sa femme :

— Madame Lemonnier, toi qui as ordinairement si bon ton...

Coralie en fut réduite à échanger une œillade vengeresse avec l'homme du monde, Abel Poiré.

Zoé et Lily, toutes deux en noir, venaient derrière tonton marquis.

M. Lemonnier-Duroncier les regarda l'une après l'autre.

Il alla saluer fort respectueusement la marquise qui lui fit une révérence insensée. Tonton marquis le lorgna, toucha son jabot et pirouetta comme une doublure de la Comédie-Française. — De telle sorte que M. Lemonnier eut tout de suite le beau rôle.

Rose-sans-Epines sentait cela. Il avait un peu de bon sens.

— Pauvres amis! murmura-t-il derrière moi; — pauvres chers amis!

Tonton marquis et le diplomate à ressorts échangeaient cependant des saluts de cour.

Tonton dit à Florence :

— Je vous vépétevais volontiehs, belle nièce, ce que je disais à la pvincesse votve mève en dix-huit cent quatovze... Elle s'appelait comme vous Flovence... Je lui dis : Belle cousine, tout en vous tvaduit mot à mot votve nom vavissant qui signifie fleuv...

Un coup au jabot.

Puis, avec modestie :

— Mais nous autves compagnavds, nous ignovons l'avt de touvneh les complimens !

L'homme du monde glissa à l'oreille de Coralie :

— Quelle superbe médaille !

Coralie mit ses grandes dents derrière la dentelle de son mouchoir.

Combien cet Abel Poiré avait d'esprit dans sa tête semblable à une galette de ménage !

M. Lemonnier-Duroncier conduisit maman marquise à sa place. Il lui dit quand elle fut assise :

— Je serai heureux, madame la marquise, que tout ceci finisse à votre satisfaction.

Il salua Zoé qui baissait les yeux, toute confuse du rôle pénible qui pesait sur elle, et se retira.

Les deux camps se dessinaient déjà. Il y

avait la droite et la gauche, comme à la Chambre des députés.

La droite se composait, jusqu'à présent, des Champmas d'Argail, des petits parens du dimanche, de Pidoux, qui venait d'entrer avec son Ballandier et du commandeur de la Brousse, que la présence des du Meilhan relevait de sa charge.

A gauche, se trouvaient les Lemonnier jeune, Abel Poiré, M. Lallement, faïencier du roi des Belges, et quelques autres bonnes gens dans le commerce.

Antoine annonça :

— M. Agost de Sannoy, baron de Fonte-Romana !

L'homme aux gros favoris gris pommelés, que j'avais vu plusieurs fois à Naples, fit son entrée.

Il vint serrer la main de M. Lemonnier-Duroncier. Ce fut une acquisition pour la gauche.

Mais la droite eut par compensation un double renfort : M. de Gérin et sa femme.

M. Edmond de Gérin se rendit avec empressement auprès de la marquise. Sa femme embrassa Lily et Zoé. Elle était très changée. Au lieu de la jeune fille hardie, aux allures d'amazone, que j'avais connue autrefois, je retrouvais un être souffrant. C'est à peine si elle osa me regarder.

Évidemment, ma présence était pour elle plus qu'une gêne: c'était une douleur.

Jadis, j'avais pour Mme Edmond de Gérin une sorte d'éloignement instinctif. Aujourd'hui, je la plaignais malgré moi. J'aurais voulu soulager sa peine.

Et cependant, j'avoue que je ne comptais guère sur ce nouveau soldat qui venait de grossir nos rangs. M. de Gérin me faisait l'effet d'un auxiliaire fort dangereux.

Maman marquise lui dit:

— L'oncle fabricant est déjà venu me faire des avances... J'en étais sûre... J'ai gardé ma dignité.

— M. Rondel de la Forge! annonça Antoine.

Je regardai de tous mes yeux.

M. Rondel était une tête d'Auvergnat, genre batracien. Son crâne, tout en largeur, ne manquait pas de puissance.

Il prit place auprès de M. Agost, nouveau baron de Fonte-Romana.

Coralie fit tout ce qu'elle put pour s'attirer les attentions de ces messieurs. Elle leur insinua plus de dix fois qu'elle était dans le commerce; mais Agost et Rondel posaient en grands seigneurs. Ils étaient là par complaisance!

— S'il était permis de faire une question, dit le grand Lemonnier jeune, — je demande-

rais si l'on va bientôt commencer... Chacun a ses affaires...

— Nous attendons la venue de M. Georges du Roncier, répliqua Pidoux d'un ton provoquant.

Depuis son entrée, je voyais cet enchanteur s'agiter déplorablement. Sa tenue me donna à craindre tout de suite qu'on ne l'eût choisi pour porter la parole. Il feuilletait des notes; il causait avec l'avocat Balandier; il se donnait tous les airs d'un défenseur au Palais.

Je vis tout-à-coup tressaillir Zoé.

Mon regard se porta vivement vers la porte.

Antoine annonçait:

— M. le docteur Peyrusse!...

— Mme la baronne d'Avray!

Mon âme passa dans mes yeux.

Je fais remarquer cette circonstance assurément bizarre que je ne m'étais jamais trouvée en présence de cet homme.

Depuis bien longtemps il exerçait sur moi et sur ceux que j'aimais une influence fatale. C'était mon mortel ennemi. — Je le connaissais comme il pouvait se connaître lui-même; — je savais ses actions les plus cachées, — et je ne l'avais jamais vu!

Je me levai malgré moi.

Et il me sembla que, dans ce champ clos préparé pour d'autres, la lutte allait être entre lui et moi.

Une lutte à mort!

— Non... n'non!... murmura une voix bien connue à mon oreille, — ne vous retournez pas... c'est moi... Asseyez vous... On ne s'occupera de vous que trop tôt!

Je me rassis.

Et je ne me retournai pas.

Je n'en avais nulle envie, car il me fallait voir avant tout ce mauvais génie de mon existence, cet homme qui me poursuivait en moi-même et dans tous ceux qui m'étaient chers, l'ami de tous mes ennemis, l'ennemi de tous mes amis.

L'assassin! le misérable qui avait acheté de l'or avec du sang!

Quand je songeais à lui, je le voyais tel que me l'avait dépeint si souvent Eugénie Mutel: un pâle visage, encadré de barbe noire; un de ces artistes apôtres qui étaient si communs à l'âge du romantisme.

Irène se présenta en toilette sévère et souverainement élégante au bras d'un homme de haute taille et de physionomie imposante s'il en fût. Eugénie Mutel avait dit vrai: Rodolphe Peyrusse était beau.

Mais c'était là toute sa ressemblance avec le portrait qu'elle m'avait fait.

Cette chevelure noire, brillante comme l'aile du corbeau, je la cherchai en vain; cette barbe

de jais n'était plus. L'âge avait changé tout cela.

Ou peut-être, comme on dit au théâtre, le charlatan émérite *s'était fait* une autre tête.

Figurez-vous une chevelure abondante encore et bouclée, mais d'une blancheur de neige; une barbe, blanche aussi et vénérable comme celle des anachorètes; un visage long, dont les traits avaient une incomparable noblesse; des yeux noirs, tantôt profonds et insondables, tantôt perçans, dans leur fixité forte, comme le regard fascinateur des serpens.

Non, je ne l'aurais pas reconnu, parce que je ne le devinais pas si redoutable!

Cet homme me fit trembler, non pas pour moi qui avais fait mon sacrifice, — mais pour tous ceux que ses terreurs, ses soupçons ou ses haines avaient d'avance condamnés.

— Quel beau marchand d'élixir odontalgique! dit derrière moi M. Pantois.

Je m'étais tournée vers Zoé. Je la voyais chanceler et pâlir.

Madame la baronne d'Avray me fit de loin un signe de tête amical; puis, après avoir touché la main de Mme de Gérin et de Mme la comtesse Champmas d'Argail, elle se rapprocha effrontément de la famille du Meilhan.

— Bonjour, chère dame, dit-elle en saluant maman marquise avec protection; — j'ai bien

souvent demandé de vos nouvelles à cette bonne et chère Florence.

La pauvre Dorothée resta court.

Mais tonton marquis était juste assez femme pour riposter à cette botte.

— Pvenez place, chève petite, pvenez place, répondit-il du bout des lèvres ; — nous n'avons pas eu besoin de demandev de vos nouvelles pour en avoiv de fvaîches... et trop souvent!

Le coup porta. Mme Lemonnier la jeune se mit à rire. Isidore avait-il compris qu'il ne s'agissait pas ici de faire de l'atticisme?

Je le croirais assez, car il dit en carressant son jabot :

— On cvoit peut-êtve que nous ne savons pas huvlev avec les loups!

M. de Champmas se pencha à l'oreille de sa femme.

Je ne pouvais l'entendre. Mais je lus sa question sur le visage empourpré de la comtesse.

— Depuis quand, lui demanda-t-il, cette créature vous nomme-t-elle sa bonne et chère Florence?

Irène était retournée auprès de M. Peyrusse, qui posait en père Enfantin entre Agost et Rondel. Les petits parens des du Meilhan et les gens qui étaient dans le commerce

le regardaient avec une admiration sans mélange.

M. Pantois me dit:

— Est-ce que votre Gustave a d'anciennes relations avec notre charmante baronne?

Pour le coup, je le regardai.

Sa figure exprimait beaucoup plus d'émotion que ses paroles.

Ses joues étaient toutes blêmes et son tic le tourmentait furieusement.

— Pourquoi me demandez-vous cela? lui demandai-je.

— Parce que j'ai vu M. Gustave dans le coupé de Mme la baronne.

— C'est impossible! m'écriai-je; — Gustave n'a pas pu quitter le prince!

Philarète me répondit sèchement:

— J'ai vu le prince, et M. Gustave n'était point près de lui.

Il ajouta tout de suite après:

— S'ils savaient dans quel état est Maxime, tout serait dit!

Moi, je murmurai:

— Gustave!... dans la voiture d'Irène!

— La voici! me dit tout bas Philarète.

Elle était en effet devant moi et me tendait la main.

— Pourquoi ne vous ai-je pas revue? me demanda-t-elle très affectueusement.

Puis, avant que je n'eusse pris le temps de répondre et d'un tout autre ton :

— Ma très chère Suzanne, me dit-elle, tout bas, — je compte sur vous... comptez sur moi !

Ceci était manifestement une menace. Elle me quitta souriante et dit tout haut :

— Est-ce que Georges ne viendra pas ?

Je ne sais pas si c'était un signal.

Pidoux se leva comme un énergumène, les mains pleines de papiers, et son Balandier lança un chut retentissant.

Tonton marquis grasseya :

— Je pvie l'assemblée de faive silence !

La voix tonitruante de l'enchanteur éclata aussitôt comme un son d'ophycléïde.

— Assez longtemps nous avons attendu ! dit-il en faisant déjà divers gestes ridicules. — Mesdames et messieurs, ancien médecin de la famille du Meilhan, député des lieux qui l'ont vue naître et sur lesquels elle exerça pendant des siècles son illustre patronage, je me suis chargé... j'ai cru devoir le faire... non pas comme avocat, mais comme ami, d'exposer ses griefs devant cette honorable assistance.

— Tvès bien ! dit tonton marquis.

— Je voudrais savoir, demanda M. le comte de Champmas-d'Argail, — quels sont nos pouvoirs et dans quelle mesure notre décision sera obligatoire ?

— J'avoue, ajouta M. Lemonnier-Duroncier, que j'allais poser la même question.

— J'y véponds! fit Isidore qui se mit à crier comme un aigle; — j'y véponds d'un seul mot: Tvibunal d'honneuv! tvibunal d'honneuv!

Antoine annonça:

— Sa Grandeur Monseigneur de Champmas d'Arragon!

V

D'un premier coup de théâtre.

L'entrée du noble prélat fit un grand effet. Je crois que personne ne s'attendait à sa venue, pas même les du Meilhan. Maman marquise se leva, rouge comme une pivoine. L'orgueil et la joie rayonnaient sur son pauvre bon gros visage.

Isidore fit incontinent la roue en murmurant:

— Tvès aimable! tvès aimable de la pavt de Sa Gvandeuv.

Mme Lemonnier la jeune ôta son pince-nez par respect, et repoussa l'homme du monde Poiré, qui était voltairien, et qui lui glissait à l'oreille quelque aimable plaisanterie dans le genre esprit fort.

— Regardez madame la baronne! me dit tout bas Philarète.

C'était en effet fort curieux.

Irène alla à la rencontre du vénérable archevêque, absolument comme si elle eût été la maîtresse de la maison.

— Votre Grandeur nous apporte-t-elle des nouvelles du prince Maxime? lui demanda-t-elle à haute et intelligible voix.

Philarète me serra le bras par derrière.

— Je vous jure, me dit-il tout bas avec agitation, — que cette femme-là est le diable... non... n'non!.. le diable!.. en personne!..

Un silence profond se faisait cependant autour du prélat.

Toutes les oreilles étaient avidement tendues.

L'archevêque répondit en souriant:

— Je vous remercie, madame la baronne... mon neveu ne peut tarder à repasser la mer.

Il se tourna vers tonton marquis, empressé à prendre sa main pour la baiser.

Irène échangea quelques paroles à voix basse avec M. Peyrusse, qui était impassible comme le destin.

Cependant, tonton emmenait triomphalement son prélat, et répétait:

— Monseigneuv va pvésidev! monseigneuv va pvésidev!

Florence les arrêta au passage. Je vis bien

qu'elle interrogeait l'archevêque avec anxiété. Il me sembla que celui-ci éludait la question.

— Vecommencez, monsieuv Pidoux, dit tonton; — cela en vaut la peine.

L'enchanteur reprit aussitôt son élan. Sa voix avait acquis beaucoup d'ampleur dans les débats politiques. Il ne parlait jamais à la Chambre, mais il avait acquis une certaine célébrité comme éteignoir. Pas un ne criait si haut que lui, dans les jours d'orage parlementaire: La clôture! la clôture! Cela exerce.

— Loin de moi la pensée, dit-il, — de méconnaître l'importance nouvelle donnée à notre réunion par la présence d'un prince de l'Eglise!... Mais j'ose dire que cette assemblée n'avait point besoin de cela pour être illustre... J'y vois un ancien pair de France que la diplomatie s'honore d'avoir compté dans ses rangs (il salua le petit comte d'Argail, qui le regardait avec ses yeux mornes); j'y vois des représentans du haut commerce et de la haute industrie (il salua les Lemonnier; Mme Lemonnier la jeune se leva pour lui faire la révérence); j'y vois un membre de cet ordre religieux et militaire qui fut si longtemps le boulevard de la foi catholique, un jeune magistrat, également recommandable par ses vertus et par sa science... On me demandait quels étaient nos pouvoirs?... Nos pouvoirs sont souverains comme la morale dont

nous sommes les représentans, illimités comme l'empire des convenances sociales qui nous régit encore, Dieu merci, malgré la décadence et l'abaissement...

— Tvès bien!... dit Isidore, sans se douter qu'il tirait son Pidoux d'une période où il serait resté embourbé jusqu'à la consommation des siècles.

— Très mal! répliqua M. Lemonnier-Duroncier avec beaucoup de gravité; — je crois avoir quelque influence sur mon neveu Georges.. J'étais venu ici dans une pensée de conciliation. J'aurais aimé entendre un membre de la maison du Meilhan exposer avec calme et convenance les désirs... les prétentions de la famille.

— Dans le commerce, ajouta Mme Lemonnier la jeune, — si on commençait par casser les vitres comme ça à la moindre castille...

Une chose me sauta aux yeux. Ces bonnes gens, les Lemonnier, étaient venus ici dans de loyales intentions.

C'était si évident que je vis pâlir Mme la baronne d'Avray.

Elle fit signe à Pidoux, qui était un peu décontenancé. Il avait cru trouver plus de facilité à brouiller les cartes.

Je dis ma pensée rapidement à l'oreille de M. Pantois.

Il se glissa jusqu'auprès de la marquise.

— Madame, lui dit-il, — au nom de l'avenir de votre fille, parlez vous-même, tout simplement, tout franchement...

— Qui êtes-vous, monsieur? lui demanda d'un ton hautain la pauvre bonne femme.

Et tonton marquis ajouta au pied levé:

— Nous ne savons pas pavlev, nous autves, chev monsieuv... ce n'est pas notve métiev!

Philarète se sauva.

— Ce genre de fossile manque à la collection de Cuvier! gronda-t-il! — non... n'on!... c'est peut-être un bien... Il faut aller jusqu'au bout!

— S'il m'était permis de prendre la parole... commença l'honnête commandeur en un moment de silence, — je dirais que tout le monde ici est bien près de s'entendre...

— Le paix, mon bon! fit Isidore; — nous avons vemis nos intévêts entve les mains de M. Pidoux!

— Je conçois, s'écria cet orateur, — je conçois très bien qu'on éprouve quelque désappointement à entendre plaider cette cause...

— Mais, interrompit M. le comte de Champmas-d'Argail, — si pourtant il n'y a pas de cause à plaider?

— Du moment que c'est le désir de Mme la marquise du Meilhan... dit M. de Gérin doucement.

On se tut.

Les positions, pour moi, se dessinaient de plus en plus nettement. Le plan d'Irène m'apparaissait dans toute sa hardiesse. Elle ne m'avait point dit la vérité. La famille Lemonnier n'était pas avec elle. Elle était seulement soutenue, dans le camp du commerce, par les Peyrusse.

Mais, dans l'autre parti, elle avait des intelligences. La garnison de la place assiégée comptait dans son sein plus d'un traître. Je connaissais déjà Pidoux et M. de Gérin; je devais en découvrir d'autres.

Il était évident à mes yeux désormais qu'Irène avait été jusqu'alors l'obstacle mystérieux placé entre Georges et Zoé.

Les Lemonnier avaient peut-être des préventions contre cette alliance. Pourquoi les gens qui ont fait eux-mêmes leur fortune n'auraient-ils pas leur orgueil? Je concevais la répugnance de ces parvenus du travail contre une famille dont ils redoutaient sans doute les mépris, contre une famille hautaine dans sa ruine, contre une famille soupçonnée peut-être de calculs avides dans l'affaire de ce mariage.

Et il faut bien dire que la famille faisait aujourd'hui tout ce qu'elle pouvait pour augmenter ces préventions et ces répugnances.

Ces pauvres du Meilhan étaient bien certainement les complices les plus actifs de la belle Irène.

Mais, à part l'extravagante conduite du marquis et de la marquise, qui avait son origine au fond de quelque délicatesse honorable, enveloppée d'un épais manteau d'absurdité, je voyais bien que le prétendu abîme, séparant les deux camps, n'était qu'un fossé très facile à enjamber.

Chaque motif de dissidence avait son revers favorable.

Le haut commerce, sous son dédain affecté, cache un faible très réel pour l'ancienne noblesse.

Il n'est jamais éloigné de faire un sacrifice matériel pour payer une alliance qui le décrasse et le pose.

Il a le goût du luxe, comme il a le goût des tableaux de maîtres qu'il trouve fort laids et qu'il achète des prix fous.

Les écus bourgeoisement moissonnés portent avec eux une bizarre destinée. Ils peuvent se troquer contre du faste, non point contre ces prééminences qui semblent de loin le privilége de la richesse.

Ainsi se venge cette femme moqueuse qui tourne la roue de la fortune. C'est une déesse, dit-on, et pourtant elle a des caprices comme une simple fée. Elle met en riant sa marque sur ceux qu'elle enrichit. Elle dit à leur or: tu seras bon pour payer des hôtels, des châteaux, des futaies, mais ce sera tout, or de vi-

lain! Tu n'achèteras ni les belles élégances, ni le goût exquis, ni les faveurs mondaines.

C'est le châtiment.

De là les petites haines du coffre-fort-renard contre les raisons trop verts de l'aristocratie.

L'histoire prouve abondamment chaque jour qu'en mettant des deux côtés un peu de complaisance, les raisins s'abaissant, le renard se dressant sur ses pattes de derrière, tout peut s'arranger à merveille.

L'or vilain devient noble par alliance, et la fée railleuse n'en rit pas de moins bon cœur.

C'était ici le cas. C'était même un cas bien plus facile que la plupart de ceux qui se présentent. M. Lemonnier-Duroncier avait été heureux avec la fille d'un gentilhomme, et Georges du Roncier était noble.

Au point de départ, alors que les du Meilhan possédaient leur fortune intacte, ç'avait été tout uniment entre les deux familles une sotte susceptibilité de préséance. On s'était demandé : à qui la première visite ? Les du Meilhan avaient leurs parchemins, les Lemonnier leurs millions.

Personne n'avait fait le premier pas.

On avait donné le temps à Irène d'entamer et d'achever presque sa terrible besogne.

Les millions des Lemonnier avaient engendré d'autres millions sans elle ; par elle et Gaston aidant, le patrimoine des du Meilhan avait

fondu comme glace au soleil. L'aigreur s'était mise de la partie. Georges du Roncier, subissant à son insu l'influence d'Irène, avait blessé à la fois les deux familles. Depuis six mois, il témoignait à son oncle une défiance offensante et aux du Meilhan une pénible froideur.

C'était un très honnête cœur, au fond, et il aimait sincèrement Zoé.

Lors de cette maladie cruelle, maladie de chagrin et de honte qui l'avait conduite aux portes du tombeau, l'idée du mariage religieux était venue de lui.

Mais Irène avait battu des mains si bruyamment, applaudissant à la comédie jouée par Mlle du Meilhan!

Georges manquait d'esprit, cet ancien héros.

Par crainte du ridicule, il s'était boutonné de plus en plus vis-à-vis de son oncle.

De son côté, la famille du Meilhan, exploitant la position acquise et dédaignant hautement, à la première heure, la sanction civile, avait envenimé les choses de son mieux.

Tonton marquis était, pour cette besogne, l'engin le plus redoutable qui se puisse inventer. A cet égard, la pauvre maman marquise avait bien aussi son mérite.

Il eût fallu à cet excellent couple tuteur, subrogé-tuteur et conseil de famille, pour se conduire à peu près passablement.

Et à mesure que la ruine arrivait, ils deve-

naient plus vaniteux, plus imprudens, plus incorrigibles.

Pour tout dire, Zoé elle-même, douce et belle nature, n'était point propre à provoquer une solution favorable. Zoé, habituée depuis son enfance à souffrir, se renfermait volontiers dans sa résignation muette.

La muette résignation, tant vantée par les philosophes, peut être une fort belle qualité au point de vue stoïque, mais le christianisme ne dit point au matelot de se croiser les bras pendant la tempête.

La vie humaine est un combat. La résignation muette est bien sûre d'être toujours vaincue.

Irène poursuivait sa tâche. Les du Meilhan lui faisaient son travail bien facile. — Mais voilà que tout-à-coup son artillerie se retourna contre elle.

Elle avait cru frapper un coup de maître en faisant parvenir à M. Lemonnier la preuve de la ruine complète des du Meilhan.

M. Lemonnier, jusqu'alors, n'avait donné à toute cette affaire qu'une attention fort médiocre. Il s'en occupa. Son honnêteté rigoureuse s'éveilla. Irène apprit avec stupeur par les Peyrusse que M. Lemonnier parlait mariage.

Ce fut alors qu'elle arrangea, dans un effort suprême, ce plan véritablement machiavé-

lique dont nous voyons aujourd'hui les premiers résultats.

M. Lemonnier ne l'aimait pas; il l'avait à peu près jugée.

Georges avait conservé pour elle je ne sais quel sentiment de gros écolier qui ressemblait à de la crainte.

Les Peyrusse faisaient ce qu'elle voulait, — pour cause.

Le lecteur doit s'apercevoir que je parle ici d'après des notions acquises ultérieurement.

Dans le salon du Meilhan, où nous sommes, je devinais bien une partie de ce que j'explique maintenant, mais je n'aurais pas pu l'exprimer clairement.

C'était confus en moi et à l'état de doute. C'est pour cela que je prends une forme de récit qui ne m'est point familière. Je raconte au lieu de mettre en scène, parce qu'il me faut avant tout de la clarté, pour amener un dénouement plus extraordinaire et plus frappant dans sa réalité authentique que par une péripétie romanesque.

Je ne crains point de dire ceci à l'avance. — Aucune maladresse de ma part ne peut diminuer l'effet de ce coup de foudre.

Il ne me faut qu'être compréhensible.

Je suis lourde dans ces chapitres. Je le sens fort bien. — Mais je veux que l'on com-

prenne à satiété la position d'Irène et du trio Peyrusse.

Les Peyrusse étaient ici sous les ordres d'Irène. Tant que l'attaque se dirigeait vers Mlle du Meilhan, ils n'avaient aucun intérêt personnel bien accusé. — Le chef de l'association, M. Peyrusse, ne devait prendre l'initiative qu'au moment où ses coups pourraient directement me frapper.

Je reviens au plan d'Irène.

Il lui fallait une bataille, avant que l'explication n'eût lieu entre Georges et M. Lemonnier-Duroncier. Elle savait fort bien que M. Lemonnier, en cette circonstance, prêcherait un converti, et qu'en sortant de chez son oncle, Georges monterait en voiture pour aller à la mairie.

La déclaration de guerre ne pouvait venir ni de M. Lemonnier ni de Georges.

Les du Meilhan seuls, mal conseillés, pouvaient être assez aveugles pour lancer quelque provocation.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

HALLE. — IMPR. SCHMIDT.

MADAME GIL BLAS.

MADAME GIL BLAS.

SOUVENIRS ET AVENTURES D'UNE FEMME DE NOTRE TEMPS

PAR

PAUL FÉVAL.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

V

(TOME XIX DE L'OUVRAGE ENTIER.)

PARIS, 1857.

HALLE, A L'EXPÉDITION DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE
(W. SCHMIDT).

V

D'un premier coup de théâtre.

(Suite).

Irène déterra Pidoux. Pidoux était son homme.

Lecteur, que Dieu vous préserve de voir en cet obscène petit drôle une créature de mon imagination !

Ne m'accusez point surtout d'avoir voulu insulter la médecine parce qu'il était médecin, ni la représentation nationale parce qu'il était député.

Vous avez tous vu de ces marauds qui parviennent à moitié et qui salissent le titre qu'ils portent.

Pidoux est très parfaitement un faiseur en chair et en os, gros comme le poing et moins dangereux que bien d'autres, à cause de son mariage, — mauvaise affaire.

Sa coquinerie lui a cassé le cou. Mme Pidoux le *déconsidère*, à ce qu'il dit, depuis que Balandier ne le bat plus.

Où n'eût-il pas monté sans cette pierre qu'il s'est attachée au cou?

Pidoux comprenait à demi mot toutes les petites infamies. C'était toujours l'homme de la saignée sur la grande route. Il promit de porter la parole dans l'assemblée de famille, et de casser si bien les vitres que toute conciliation devînt impossible.

Cela ne suffisait pas. Irène employa sa clientèle à faire courir de vagues bruits dans les secondes couches de la famille Lemonnier. Il y eut des insinuations, des demi-mots; Mme Lemonnier la jeune fit ses délices de ces cancans avec M. Abel Poiré, l'homme du monde. Un jeune homme plein de moyens, chargé de la correspondance chez le cousin Alcoq (ancienne maison Alcoq, saladiers, cuvettes, vases domestiques et lions de faïence), ajouta plaisamment au nom de Georges celui de Dandin. Le mot courut. Il n'y eut guère que Georges à ne le point savoir.

Ce fut heureux pour le commis chargé de la correspondance, car, malgré sa chute, Georges avait bien encore ce qu'il fallait pour lui rompre les os.

M. Lemonnier-Duroncier aimait Georges comme son fils. Il était trop bien et trop haut ar-

rivé pour ne point détester le scandale. Mais pourtant, s'il était vrai que Mlle du Meilhan ne fût point digne de son neveu, M. Lemonnier voyait avec plaisir la porte ouverte à une rupture. C'était la loi elle-même qui tenait cette porte entrebâillée. On peut toujours profiter du bénéfice de la loi.

J'ai appris, dans la suite de ma carrière, à aimer, à respecter surtout M. Lemonnier-Duroncier. Loin de le blâmer, j'affirme qu'il se conduisit en toute cette affaire en homme sage, délicat et de cœur. Sa première idée fut d'avoir une entrevue avec les du Meilhan. L'invitation lancée par ceux-ci, sorte d'assignation en style d'huissier, rendit sa bonne volonté inutile.

Irène avait réussi. Les négociations s'entamaient sur le pied de guerre. Irène n'était pas embarrassée désormais pour faire tourner à mal cette réunion de famille. Il y avait là d'excellens élémens de discorde.

Une seule chose restait à obtenir, c'était l'absence de Georges et de Gaston, au moins pendant les premiers instans.

D'un mot, Georges aurait pu conjurer l'orage.

Gaston n'aurait point souffert que certaines paroles fussent prononcées.

Nous allons, voir tout à l'heure qu'en éloi-

gnant Georges et Gaston, Irène avait fait d'une pierre deux coups.

Comme indemnité de ces explications, je supprime le discours entier de Pidoux, et j'arrive à sa péroraison.

— Eh quoi! dit-il, en plein dix-neuvième siècle, il serait permis de prendre la religion comme un leurre, et d'arriver jusqu'à la retraite de l'innocence par la porte basse de l'Église!... Désespérant de nous séduire, vous y auriez impunément employé la croix et la bannière!... vous auriez dit, parjures que vous êtes, voici le prêtre: nous sommes mariés; le ciel même a reçu nos sermens!... et, dès le lendemain, vous auriez ajouté avec un ricanement infernal: le bon billet qu'a La Châtre!... L'Église n'est rien sans la municipalité!... M. le maire et Dieu, cela fait deux!... Vous avez Dieu: gardez-le bien! Et allez attendre sous l'orme que nous vous amenions M. le maire!

— C'est pouvtant la vévité! dit Isidore, — sous une fovme pavadoxale et spivituellement savdonique!

— C'est infâme, voilà le mot! enchérit maman marquise.

Tonton ajouta:

— Vépondez à cela! vépondez, si vous voulez!

Au moment où M. Lemonnier-Duroncier se

levait pour répliquer, M. le comte de Champmas-d'Argail lui dit de sa place:

— Je vous prie, monsieur, de vouloir bien considérer que la jeune femme ne peut protester contre cette burlesque et inconvenante harangue!

— Qu'est-ce à dive? s'écria aigrement Isidore.

Il y eut un long murmure dans l'assemblée.

— La jeune dame veut parler! la jeune dame veut parler! s'écria-t-on de toutes parts.

Zoé s'était en effet levée, soutenue par Lily toute tremblante.

Balandier faisait semblant de calmer M. Pidoux, qui se souvenait bien de la canne d'un autre Champmas.

Le comte et monseigneur se dirigèrent à là fois vers Zoé.

— C'est une conspiration, dit maman marquise.

Et tonton:

— Tout le monde est contve nous!

— La paix! prononça rudement M. Lemonnier-Duroncier.

Irène s'était vivement rapprochée de Peyrusse. Ils s'entretinrent un instant à voix basse.

Pour la première fois, le regard de cet homme tomba sur moi.

Il me fit froid.

La voix faible et douce de Zoé s'éleva dans le profond silence.

— Tout ce que vient de dire M. Pidoux est faux, dit-elle avec fermeté; — M. Georges du Roncier ne m'a point trompée... Quand on a parlé de séduction, on a calomnié lui d'abord, moi ensuite... Il n'y a jamais eu entre Georges et moi que le serment prononcé devant le prêtre... Je suis toujours mademoiselle du Meilhan!

C'est sur la figure d'Irène qu'il eût fallu voir l'effet de ces paroles.

Elle changea de couleur deux ou trois fois de suite, et l'écume vint à ses lèvres.

On entendait ça et là quelques ricanemens ironiques.

Mais c'était une minorité infime. — Madame Lemonnier la jeune s'essuya très franchement les yeux avec son mouchoir.

Je ne saurais trop le dire: c'étaient de bonnes gens. La partie bourgeoise de l'assemblée était encore plus émue que les partisans naturels de Zoé.

Tout le plan d'Irène s'écroulait comme un château de cartes.

Ce fut avec une inexprimable surprise que j'entendis Philarète grommeler à mon oreille:

— Non... n'non... voilà un diable de contre-temps!... La mine va faire long feu!...

Et tout de suite après, à haute et intelligible voix :

— La position de Mlle du Meilhan est faite pour inspirer un intérêt sincère... non!... sincère... Mais j'en demande bien pardon à mon ami et cousin M. de Gérin, tout naturellement dévoué aux intérêts de cette noble famille... c'est M. Georges du Roncier qui est en cause... Il a probablement ses raisons pour être absent... Gardons-nous de l'engager plus qu'il ne l'est...

Il y eut une protestation presque générale.

— Permettez! fit M. Pantois avec une incroyable chaleur; — je sais ce que je dis... si l'on m'y force... que diable!... Voici une jeune personne qui pourrait nous apprendre bien des choses.

J'avais littéralement la parole coupée.

Je voyais l'espoir renaître sur le visage d'Irène.

Au contraire, la physionomie bouleversée de M. de Gérin exprimait une véritable terreur.

— Je ne sais... balbutia ce dernier.

— C'est fort bien... interrompit Philarète; — nous sommes précisément ici pour savoir... Il y a des choses graves... M. Georges du Roncier et M. Gaston du Meilhan sont en ce moment auprès du prince Maxime de... Ils consultent l'oracle... Hier, le prince Maxime

aurait pu leur répondre... Aujourd'hui, il est peut-être trop tard... Mais il y a quelque chose... il faut bien qu'il y ait quelque chose... Nous traitons M. Georges du Roncier comme un enfant mineur; nous faisons ses affaires sans lui... Moi, je dis ceci: pour qu'un galant homme aille jusqu'à abandonner une femme...

— Attendez au moins qu'elle soit partie! dit M. Lemonnier-Duroncier avec une sorte d'emportement.

Zoé se retirait, soutenue par monseigneur.

Sa tâche était achevée.

— J'attendrai tant qu'on voudra, répliqua sèchement Philarète; — je suis un homme de convenances... Mais aucune puissance humaine ne m'empêchera de parler!

J'écoutais tout cela, plongée, dans une sorte de stupeur.

Les rôles me semblaient si bizarrement intervertis que je croyais rêver.

C'était maintenant M. Lemonnier-Duroncier qui défendait la fiancée de son neveu. C'était Philarète, — l'homme du prince Maxime, — qui, se faisant tout-à-coup le complice d'Irène, attaquait les du Meilhan.

Mon regard parcourut l'assemblée.

Je vis partout une attente émue.

L'œil fixe et froid de Peyrusse était sur moi.

M. de Gérin faisait tous ses efforts pour se remettre.

Sa jeune femme et Mme la comtesse de Champmas, assises l'une auprès de l'autre, se tenaient immobiles et comme terrifiées.

Je devinais à moitié d'où leur venait cette commune épouvante. La même menace était sur elles deux.

Pidoux s'agitait. Tonton marquis et Dorothée ne savaient plus du tout où ils en étaient. Rose-sans-Epines regardait Philarète d'un air menaçant.

Celui-ci reprit d'un ton péremptoire, aussitôt que la porte se fût refermée sur Mlle du Meilhan :

— J'ai l'honneur d'être employé supérieur de la préfecture de police.

— Ah! l'horreur! fit Mme Lemonnier la jeune.

— Et j'en sais assez long, poursuivit Philarête, — pour dire en toute connaissance de cause: Ne jugez rien avant d'avoir entendu Mme la baronne d'Avray !

VI

D'un second coup de théâtre.

Philarète se rassit au milieu de l'agitation générale.

Je l'entendis qui disait derrière moi :

— C'est le va-tout !... S'il est mort, nous faisons la culbute... voilà !

L'idée m'était déjà venue, en voyant le malaise de M. de Gérin, que tout ceci n'était qu'une évolution audacieuse et désespérée.

Notez bien qu'en ce monde chacun mêle son intérêt particulier ou sa passion à tout, même au dévouement.

Je voulus me retourner vers Philarète pour lui demander des explications.

Il me dit brusquement :

— Tenez-vous bien !... C'est vous que je viens de jeter sur le tapis comme un dernier enjeu... S'il est mort, sac à papier, je vous épouse !

— Qui, mort ?... Gustave ? m'écriai-je.

— Allons donc !... Gustave vous reniera avant que le coq ait chanté trois fois... Mais voyez Irène, ce serpent qui fait provision de venin... Tenez-vous bien... vous serez Mme Pantois, au pis-aller... voilà !... J'en connais plus d'une... non ! n'non !... qui prendrait bien vos cartes !

Tout ceci arrivait à l'absurde.

Il y avait quelqu'un de fou. Était-ce lui ? était-ce moi ?

Je n'eus pas le temps de beaucoup réfléchir.

M. Peyrusse, élevant la voix pour la première fois, dit :

— Parlez, madame la baronne... Moi aussi, je suis parent par alliance de M. Georges du Roncier... Je vous adjure de dire la vérité tout entière!

Irène jouait l'hésitation.

— Il y a là-dessous quelque infamie, dit le commandeur de la Brousse, inspiré par son honnête instinct.

— Qu'avez-vous à dire, madame? demanda le comte de Champmas qui rentrait.

Il ne fallait à Irène que ce coup d'éperon.

— Beaucoup de choses, monsieur, répondit-elle en se redressant dans toute sa hardiesse, — et sur beaucoup de gens!

Son regard provoquait le vieux diplomate, dont les yeux se tournèrent vivement du côté de sa femme.

Irène eut un dédaigneux sourire.

— Mais nous ne parlerons pas de tout le monde aujourd'hui, reprit-elle. — Vous m'avez vu hésiter tout à l'heure, parce qu'il me répugne, — profondément, — de causer de la peine à des gens bons et honorables dont j'ai été si longtemps l'amie... J'ai balancé, pourquoi dire non? entre la pitié qui me serre le cœur et l'accomplissement d'un sérieux devoir...

— Serait-ce de nous qu'elle parle? demanda maman marquise, grandie par son indignation.

Pidoux murmura avec une tristesse hypocrite:

— Il y avait longtemps que je redoutais ce moment!

— Une vieille affection, reprit Irène, — l'aurait peut-être emporté sur l'idée du devoir, s'il ne s'agissait aussi d'un noble et cher ami de ma jeunesse... âme loyale et sans défense contre la ruse, à cause de sa loyauté même... Je veux parler de M. Georges du Roncier, qui combattit autrefois avec moi pour une cause vaincue... et qui même... je ne sais si je devrais rappeler de tels souvenirs... me fut fiancé par une main royale... Je ne veux pas que Georges du Roncier épouse une femme indigne de lui...

Maman marquise poussa ce cri, précurseur d'une crise, que nous avons entendu si souvent autrefois.

Pidoux et Balandier la prirent aussitôt dans leurs bras.

Tonton marquis dit d'une voix altérée:

— Dovothée! je vous engage à mépviser cela!

Mais le pauvre bonhomme tremblait de colère. Il suivit Dorothée, qu'on emportait demi-évanouie.

Il ne resta personne de la famille, et cela fut regardé comme une déroute.

Les dernières paroles d'Irène avaient été

prononcées avec une dignité si vraie, avec une convenance si parfaite que l'impression produite dans l'assemblée était grande.

Les petits parens des du Meilhan s'agitaient; les marchands chuchotaient.

— Écoutez donc! disait Mme Lemonnier la jeune, — dans le commerce... on n'aime pas!... N'est-ce pas vrai que tu penses comme moi, monsieur Lemonnier.

Abel Poiré se pinçait les lèvres et répétait:

— Georges Dandin... peste!... arrêtons les frais!

Le vieux diplomate, s'adressant à M. Lemonnier-Duroncier, lui dit:

— Vous savez que cette femme a été à gages chez Mme la marquise du Meilhan, ma cousine?

— Au tribunal, répondit Philarète en ricanant, — on n'admettrait pas son témoignage... mais ici...

Manifestement, il voulait attiser le feu.

— C'est parce que cette femme, répondit Irène, — a été à gages dans la maison du Meilhan qu'elle peut sciemment parler de ce qui s'y passait... Cette femme n'a aucun souci, du reste, de tirer de M. de Champmas-d'Argail une vengeance immédiate et trop facile...

Florence tira son mari par le coude et lui parla bas.

Le comte s'assit. — Il avait repris sa phy-

sionomie de statue, et ses yeux demi-fermés venaient de lancer ses bizarres rayons.

— Cette femme, continua la baronne d'Avray, — a vu dans la maison du Meilhan, — où elle était à gages, — bien des choses qui pourraient expliquer la conduite de la pauvre Zoé... Les mœurs se font par l'exemple... Mais cette femme ne dira qu'un mot, parce que ce mot suffit: ils est à la connaissance personnelle de cette femme, qui pourra le prouver par témoins, que Mlle Zoé du Meilhan a été la maîtresse du prince Maxime!

Parmi l'agitation profonde qui suivit ces paroles, une voix chevrotante s'éleva du côté de la porte d'entrée.

— Monsieur Georges! dit-elle; — monsieur Gaston, mon cher maître!... votre femme!... votre cousine!... Cette créature vient de cracher sur vous deux!

Gaston et Georges entrèrent à la fois.

Irène se tourna vers la porte, le front haut et le regard assuré.

— Eh bien! qu'y a-t-il de vrai? s'écria Philarète; — qu'a dit le prince Maxime, l'homme d'honneur par excellence, l'homme qui n'a jamais menti?

Gaston s'arrêta comme s'il eût voulu surveiller les paroles de Georges.

On leur avait servi la calomnie avant tous

autres. — Je devinais que ces deux hommes devaient se couper la gorge le lendemain.

La main d'Irène était là.

Georges répondit :

— Je viens de perdre un de ces ennemis généreux et loyaux qu'on regrette comme des amis : le prince Maxime de*** est mort.

J'entendis un bruit sourd derrière moi. C'était Philarète Pantois qui se laissait choir sur son fauteuil, blême comme un cadavre et la sueur froide au front.

Florence se couvrit le visage de ses mains, en gémissant le nom de son frère.

Malgré ses efforts pour garder son apparente impassibilité, le front de Peyrusse s'éclaira. Il échangea un rapide regard avec Irène.

J'avais au fond du cœur un sourd engourdissement. Cet homme qui avait exercé sur ma vie une si étrange influence, le héros de mes premières admirations, cette âme si belle et si grande, Maxime n'était donc plus!

J'avais les yeux baissés. Je sentais les larmes brûler ma paupière.

— Non... n'non!... dit auprès de moi la voix changée de Philarète ; — il faut se faire sauter, c'est clair!... Ce grand Gustave ne vient pas... tirons notre dernière bordée!

Il reprit tout haut :

— Nous ne sommes pas ici pour pleurer le prince Maxime... Chacun devine bien ce dont

il s'agit... c'est un procès entre deux femmes... Mme la baronne d'Avray a des droits comme Mlle Zoé du Meilhan; elle les fait valoir devant un tribunal dant la compétence n'est pas bien définie... Mais, en somme, le vrai juge vient d'entrer... M. Georges du Roncier va nous dire de trois choses l'une: Je prétends régulariser mon mariage avec Mlle du Meilhan qui déjà porte mon nom, — ou je veux accomplir les promesses faites autrefois à Mme la baronne d'Avray, — ou enfin, je n'épouse ni l'une ni l'autre.

Ce fut M. Lemonnier-Duroncier qui répondit:

— Je crois, monsieur, dit-il avec sa grave simplicité, — que vous parlez dans de bonnes intentions. J'ignore, cependant, quel est votre but. Cette réunion, qu'il me soit permis de le dire, présentait de nombreux dangers et ne pouvait offrir aucun avantage... Le hasard a conduit les débats;... une influence directement hostile et fort étrangère, du reste, à notre petit ordre du jour, vient de se manifester... J'accepte cette diversion parce que je veux, avant tout, être complétement éclairé... Mais je nie que M. Georges du Roncier, mon neveu, soit ici le seul juge souverain et compétent... Georges est mon neveu, Georges est mon fils d'adoption... Le juge dont je parle, et que je mets au-dessus de lui, ce n'est pas moi, c'est l'honneur!

— Voici de bonnes paroles, monsieur, dit le vieux diplomate, pendant que Georges serrait la main de son oncle.

Pidoux haussa les épaules en murmurant :

— Des phrases !

Gaston était tout seul au milieu du salon. Sa physionomie me parut bien changée. J'attribuai d'abord cette transformation aux folles fatigues de sa vie ; mais, à le regarder mieux, je crus voir sur ces traits bouleversés je ne sais quels signes soudains de virilité.

Je ne me trompais pas. C'était l'heure. Gaston devenait homme.

Il n'avait pas encore parlé. — Si je ne l'avais pas eu, là, devant moi, je n'aurais pas reconnu sa voix, quand il dit :

— Je n'admets pas M. Georges du Roncier comme juge, puisqu'il est partie... L'honneur n'est pas un juge, c'est un mot... Je suis le dernier du Meilhan, j'écoute et je veille.

— Bravo ! s'écria Pidoux, — voilà qui est parlé !

Balandier répéta :

— Bravo !

On ne voyait plus que ces deux hommes à la place occupée naguère par les du Meilhan.

Gaston se tourna vers la baronne d'Avray.

— Y a-t-il des hommes ici pour vous soutenir, madame ? dit-il.

— Il y a tout le monde, répondit sèchement Philarète, — si madame la baronne peut prouver la vérité de son assertion... que madame la baronne parle!

Irène affecta une subite répugnance.

— Maxime est mort... murmura-t-elle en baissant les yeux.

— Était-ce donc votre seul témoin? provoqua Philarète.

Irène hésita un instant, puis, se tournant tout-à-coup vers moi, elle dit:

— Suzanne sait bien que la pauvre Zoé était la maîtresse de Maxime.

Je m'attendais à cela, et pourtant j'eus comme un éblouissement. Je voyais tous les regards fixés à la fois sur moi.

J'éprouvai un choc. Le lecteur sait bien ce que je veux dire. Un nuage m'entoura. De toute cette foule, un groupe se détacha pour moi, lumineux, menaçant: trois sphinx, immobiles: Peyrusse, Agost et Rondel.

Il y avait là un gouffre ouvert. Je sentais que l'on m'y poussait.

Irène elle-même disparaissait à mes yeux.

Irène n'était-elle qu'un instrument?

Je voyais cet homme avec ses grands cheveux blancs et sa prunelle sans fond...

Il m'est arrivé un jour, sur les grèves de l'Ouest, là-bas, au milieu des sables mouvans qui entourent le Mont-Saint-Michel, — il m'est

arrivé de voir la mer, c'est à dire la mort, me gagner de vitesse et mouiller avec un frémissement aigu mes pieds qu'elle paralysait.

Elle montait le long de mon corps comme si mon corps eût été un pieu fiché dans les tangues.

Je la sentais me noyer petit à petit. Je ne voyais rien qu'elle. — Mon Gustave, qui venait à moi, me saisit, m'enleva, m'emporta, inerte et déjà morte...

Ce fut ainsi. Cet homme me submergeait. Je ne voyais que cet homme et ses deux complices qui me semblaient deux pâles reflets de son éclat menaçant.

La crise ne dura qu'une seconde.

Philarète m'éveilla en me disant ce seul mot à l'oreille :

— Eh bien !...

Le voile se déchira. — Je vis Gaston qui me regardait avec une poignante angoisse.

Je vis Irène les yeux hypocritement baissés.

Je vis Georges, pâle et beau comme aux jours de sa jeunesse.

Et j'entendis M. Lemonnier-Duroncier qui prononçait d'une voix altérée :

— Mademoiselle, nous attendons votre réponse.

Ma réponse fut celle-ci :

— Zoé du Meilhan est la sainteté, la pureté, la vertu même !

— C'est une sainte, celle-là! s'écria le pauvre vieil Antoine, qui restait debout à la porte.

— Mademoiselle, me dit gravement le commandeur, — vous avez fait votre devoir!

— Comme les trois cents Spartiates des Thermopyles! gronda Philarète entre haut et bas.

— Puis il ajouta en me touchant l'épaule :

— Ferme! ferme!... Je vous épouserai!

En vérité, je ne devinais pas encore sous quelle montagne on allait m'écraser!

Presque tout le monde était debout. Je ne voyais autour de moi que visages bienveillans. Ma conduite avait obtenu l'approbation générale. J'entendais de tous côtés des louanges banales sur mon honnêteté.

La bonne et belle figure de M. Lemonnier-Duroncier me souriait; le vieux diplomate m'encourageait de la main; M. de Gérin applaudissait.

Gaston me contemplait, les yeux humides, Georges lui-même me remerciait du regard.

Mes yeux rencontrèrent de nouveau tout-à-coup ce groupe qui, naguère, m'avait fascinée.

Les trois sphinx n'avaient pas bougé.

Irène s'était rapprochée d'eux. Irène était très pâle, mais son regard brûlait. Je lus enfin sur ces quatre visages, et je compris. Je vis

qu'un marché venait de se conclure où Irène gagnait deux fois.

Elle venait de me vendre.

Elle allait se venger et s'enrichir du même troc.

Oh! comme je la voyais bien dans ses yeux, sa haine ardente et désormais implacable!

Elle m'avait dit cela une fois: Je ne hais personne, mais vous, je pourrais vous haïr!...

— Mademoiselle Suzanne, reprit-elle d'une voix sourde et pleine d'ironie, — allez recevoir votre salaire auprès de la famille du Meilhan... vous l'avez bien mérité... Mais, je vous prie, monsieur Lemonnier-Duroncier, président de ce tribunal d'honneur, ne prononcez pas encore votre arrêt... Tout n'est pas fini... c'est à peine commencé...

— En vérité, en vérité! s'interrompit-elle, — il n'était pas difficile de vous mettre tous d'accord! J'ai vu cela dès qu'on a imposé silence à M. Pidoux, qui, dans sa bonhomie, voulait dire le vrai de la question... D'un côté, on avait bonne envie de redorer un vieux blason écorné, déteint, mangé aux vers... Ne vous fâchez pas, mon jeune monsieur Gaston... Parmi les vers qui l'ont mangé, je n'en sais pas un de plus grand appétit que vous!... De l'autre côté, on est riche, on ne demande pas mieux que d'acheter, à beaux écus comptant d'illustres

alliances.... Ce n'est pas précisément la famille du Meilhan qu'on épouse; on épouse le cousinage d'un ancien ambassadeur et d'un archevêque... En bonne conscience, cela vaut de l'argent!

— Madame... voulurent interrompre à la fois Georges, Gaston et M. Lemonnier-Duroncier.

— Silence! fit Irène qui était plus grande qu'un homme. — Il y a un juge au dessus de vous, Georges, c'est l'honneur!... Faites-le donc taire, monsieur Gaston du Meilhan, cet homme qui est juge et partie!... Monsieur Lemonnier-Duroncier, je répète vos propres paroles: Vous voulez avant tout être complétement éclairé... Écoutez donc!... écoutez tous!... Je vous annonce, moi, que la lumière va se faire!

Quelqu'un l'a dit: c'est ici un procès entre deux femmes.

Je plaide; non plus pour moi, mais contre ma rivale. M. Georges du Roncier m'avait solennellement promis mariage...

Je suis en cause directement. Vous ne pouvez pas refuser de m'entendre, tribunal d'honneur!

Je combats pour moi-même. Dans toute guerre, le stratagème est permis, n'est-ce pas? J'ai employé un stratagème. Et, seule contre vous tous, me voici la plus forte, parce que mon ennemie est tombée dans le piége.

Ne m'accusez pas de cruauté, quand vous allez me voir briser cette fille (elle me montra au doigt) et la traîner peut-être devant un tribunal plus sérieux que le vôtre... J'ai des armes, je m'en sers, c'est mon droit!

— Je supplie madame la baronne de ne pas oublier, dit ici M. Edmond de Gérin, — qu'elle parle en présence d'un membre du parquet... Mon devoir sera de me souvenir de ses paroles.

Cette interruption pouvait n'être que loyale. — Je la jugeai concertée à l'avance.

Un silence profond avait succédé à l'agitation qui naguère régnait dans l'assemblée.

— Allez recevoir votre salaire pendant qu'il en est temps encore, mademoiselle Suzanne, poursuivit Irène avec un sarcasme plus froid et plus dur; — vous jouez de votre reste... Tout à l'heure, ceux que vous avez couverts de votre témoignage mensonger vont vous fermer leur porte?...

Puis, se retournant vers l'assemblée:

— Cette fille a menti, ajouta-t-elle; — je savais qu'elle mentirait.... Son mensonge me sert trop bien pour que je lui en veuille... Je ne la frappe pas, comprenez bien cela; elle est par trop indigne de ma colère... je me sers d'elle pour frapper plus loin et plus haut.

L'accusation que j'ai portée contre Mlle du Meilhan, je l'appuierai par des preuves écrites

et par des témoignages irrécusables. Mais il s'agit bien de cette accusation ! C'était un leurre. Auriez-vous bien eu le courage de condamner la jeune fille pour l'erreur de son enfance?!... C'était une enfant que Zoé lorsqu'elle donna ses premières amours, non-seulement au prince Maxime, mais encore à l'humble professeur de musique, M. Léon...

— Infâme calomnie! s'écria Gaston.

— Laissez parler, ou que l'assemblée se sépare! prononça solennellement M. Peyrusse.

— Tout cela n'était rien, reprit Irène, — auprès de mon accusation nouvelle, accusation qui n'a besoin, celle-là, ni de preuves écrites ni de témoignages. La preuve, vous l'avez; vous êtes tous témoins. — Mlle Zoé du Meilhan a choisi pour complice Mme ou Mlle Suzanne, comme vous voudrez l'appeler. — Le piége était tendu: elle s'y est prise. — Ce qui me reste à faire, le voici: je vais vous dire ce qu'est Mlle Suzanne Lodin, l'amie et la protectrice de Mlle Zoé du Meilhan... Après cela vous ferez de Mlle Zoé du Meilhan la femme de M. Georges du Roncier, si vous voulez!

Je ne saurais peindre comme il faut l'entraînement de cette parole, la fougue à la fois ardente et claire de cette infernale éloquence.

Irène, dans sa passion terrible, était absolument maîtresse d'elle-même.

Elle dominait l'auditoire. Elle le tenait dans sa main.

Son débit allait au delà du sens des mots, de telle sorte qu'à part même mes défaillances de mémoire, il me serait impossible de rendre, fût-ce au moyen de notes sténographiées, la singulière puissance de son discours.

Dirai-je maintenant quelle posture je prenais en face de cette attaque furieuse et quelle était la signification de mon silence?

Je me le suis demandé plus d'une fois à moi-même.

Il me semble que j'étais là comme le jour où la mer me surprit, dans la grève de Saint-Michel. J'attendais que le flot passât par-dessus ma tête.

Irène commença par tracer en quelques mots ce pauvre tableau de mon enfance, si facile à charger de couleurs repoussantes. Elle parla de La Noué, de la serpillière et du trou plein de gros sous, — volés à ma bienfaitrice!

Elle me montra tournant le dos au convoi mortuaire du vieillard qui m'avait protégée; — puis recueillie par les du Meilhan, au moment où j'allais faire connaissance avec la prison de Condé-sur-Noireau.

A dater de ce jour, le malheur entre avec moi dans cette paisible maison vendéenne. Je sépare deux pauvres jeunes cœurs destinés à s'aimer; je favorise les rendez-vous de Zoé

avec Maxime au pavillon du bout du jardin, — et je m'enfuis un beau jour avec des commis-voyageurs qui retournaient à Paris.

Tout cela était faux, assurément, — mais tout cela était vrai.

C'était un alliage admirablement trituré.

Ce coquin de Pidoux répétait :

— Quelle mémoire! quelle mémoire!

Les gens qui étaient dans le commerce commençaient à se regarder.

L'homme du monde Abel Poiré avait dit déjà deux fois à Mme Lemonnier la jeune :

— Cela promet!

Irène continuait.

A Paris, j'avais dévalisé le vieux placeur Fontanet. Irène promettait de faire entendre sa veuve et ses successeurs. — Après quelques vicissitudes dont peut-être M. Philarète Pantois, s'il y mettait de la bonne volonté, pourrait trouver des traces dans les cartons de la préfecture, j'entrai chez Marc Bonnin de La Forest. Oh! là, j'étais dans mon centre! je nageais en pleine eau, — et, toujours adroite, je me faufilais au bon moment entre les mailles du filet de la justice!

Georges s'était jeté dans un fauteuil. Il restait accablé sous ses propres perplexités.

Gaston bouillait. — Où était Gustave?

Gustave n'était pas là. Mon pauvre vieil

ami Antoine était absent lui-même. On avait refermé la porte d'entrée.

Je n'étais pas encore entourée d'ennemis. — Mais déjà le doute pesait sur moi.

Tous ces regards me semblaient pleins d'une curiosité défiante.

Philarète était toujours derrière moi, en proie à une maladive agitation.

La colère lui montait au cerveau. Il consultait sa montre à chaque instant. Il répétait parfois d'un air accablé :

— Je ferai une fin !... non !... n'non !... voilà tout !... Vous serez Mme Pantois... ils diront ce qu'ils voudront !

Irène arrivait à mes études de sage-femme, à ma vie en commun avec Mme Mutel, à mes débuts comme praticienne. Elle raconta deux histoires fort habilement composées, l'une qui reproduisait sous un voile plein de transparence mon aventure nocturne du boulevard des Invalides.

Je vis monsieur de Gérin serrer brusquement la main de sa femme, prête à se trouver mal.

L'autre, beaucoup plus gazée, qui touchait par quelques détails au drame de la maison Champmas-d'Argail.

Et du haut de son effronterie, elle prit à témoin Mme de Gérin et Florence.

Ni l'une ni l'autre n'osa la contredire.

Le vieux diplomate dit tout haut:

— Madame, vous ne m'aviez jamais raconté cette histoire?

L'homme du monde, Poiré, ricana. — Florence chancela sur son siége.

Irène racontait déjà la scène qui motiva l'arrestation d'Eugénie et la mienne.

— Madame la baronne, l'interrompit M. de Gérin, — je vous prie de remarquer qu'il y a eu décision judiciaire... Mlle Suzanne a été acquittée.

— Nous ne sommes pas au palais, monsieur, riposta Irène; — mais nous allons d'ailleurs arriver à des faits sur lesquels la justice n'a point encore prononcé:

Je continue:

Mlle Suzanne sortait de prison. Elle avait trouvé un asile chez Mme la marquise du Meilhan, comme toujours. Elle était alors en possession d'une petite fortune que les tribunaux ont adjugée à une autre... Demandez sur ce point des renseignemens à M. Pidoux.

— Mlle Suzanne, répondit l'enchanteur, — était peut-être de bonne foi... mais je dois avouer qu'elle a bien failli frustrer Mme Pidoux de son modeste héritage!

Ceci fit grand effet.

On sortait des allégations plus ou moins vagues.

Il y avait ici un fait. — Et il s'agissait d'argent.

Mme Lemonnier la jeune hocha la tête.

— Mlle Suzanne, reprit Irène, — pour reconnaître les bontés de la famille du Meilhan, ne trouva rien de mieux à faire que d'enlever M. le comte Gaston, ici présent, qui a beaucoup grandi depuis...

Un éclat de rire presque général accueillit cette saillie.

Irène avait désormais tout le monde avec elle.

Gaston, exaspéré, s'élança vers Peyrusse, qui le regardait avec son rire terne et froid.

— Fi! dit Irène avec onction, — un vieillard à cheveux blancs!

La main levée de Gaston retomba. Il s'assit.

— Du reste, monsieur le comte, reprit Irène, — vous auriez regretté ce mouvement chevaleresque. La comédie de ce voyage est une jolie chose dans son genre. Je vais vous en dire l'intrigue en trois mots... Mlle Suzanne se fit poursuivre par M. Gustave Lodin, quand elle apprit que vous étiez aux trois quarts ruiné... et M. Gustave Lodin eut la mission honnête de conduire Mlle Suzanne à Naples, où l'attendait le prince Maxime...

— Mais tout cela est un tissu de misérables calomnies! s'écria Gaston.

— Monsieur le comte, dit Agost, — je ne

suis pas encore tout-à-fait un vieillard à cheveux blancs... J'ai sept millions de fortune, et la condamnation de Mlle Suzanne ne peut rien me rapporter... J'affirme que j'ai vu, au théâtre des Florentins, à Naples, une scène fort indécente à la suite de laquelle le prince Maxime, que nous regrettons tous, enleva Mlle Suzanne et la conduisit dans son hôtel.

— Voici donc enfin à qui parler! s'écria Gaston en bondissant sur ses pieds.

Une main toucha son épaule.

C'était Gustave, qui avait les yeux baissés et qui était pâle comme un mort.

Gaston se rassit en frémissant.

Gustave était là, enfin! Et Gustave ne me défendait pas!

Une main de fer me serra le cœur.

Philarète Pantois m'avait prédit cela!

Irène poursuivit :

— A Naples était alors une famille, composée de cinq membres: M. le baron et Mme la baronne d'Anod, Mme de Failly et sa fille, enfin, le vicomte Étienne du Rocray... Mlle Suzanne, ayant échoué dans son dessein de se faire épouser par Maxime, jeta ses vues sur le vicomte Étienne, atteint d'aliénation mentale... Que se passa-t-il dans ce vieil hôtel du Rocray?... Les voisins racontent d'étranges choses... Mais les morts ne peuvent rendre témoignage... et tous sont morts... tous!... Mme de

Failly d'abord... puis, la même nuit, tous ensemble, les deux vieillards, le vicomte et la pauvre fille...

Il y eut une sourde rumeur dans l'auditoire.

C'était de l'horreur que j'inspirais!

— La justice a encore prononcé, dit M. de Gérin presque timidement.

— La justice a-t-elle prononcé sur l'empoisonnement de la femme Eugénie Mutel? s'écria Irène avec un soudain éclat de voix.

M. de Gérin se leva tout pâle.

Un frisson d'épouvante parcourait l'assemblée.

Le regard de Gaston allait du procureur du roi à la baronne, — puis à moi.

Gustave était impassible comme les Peyrusse eux-mêmes.

— Au nom de la loi, je m'empare de vos paroles, madame, prononça lentement M. de Gérin, — car la femme Eugénie Mutel est en effet morte empoisonnée.

Je poussai un grand cri.

M. Pantois me reçut dans ses bras.

VII

D'un troisième coup de théâtre.

Un élément fait défaut à cette portion de mon récit, c'est Irène elle-même. Irène, le

mensonge incarné, la vivante tromperie. J'ai nourri un instant cette chimère de rendre avec la plume les fascinations de sa parole, mais il me faut bien avouer mon impuissance.

A peine puis-je donner une idée de la charpente même de cette prison magique où elle m'enfermait.

Elle ne m'avait pas menti quand elle m'avait dit: Je connais toute votre vie.

Elle savait tout. Chaque événement réel, dénaturé, travesti avec une diabolique adresse, s'encadrait dans le sophisme de l'ensemble. Il n'y avait pas, dans ce monceau de calomnies, un seul fait qui ne fût vrai à son point de départ.

Le mensonge pratiqué ainsi est le plus terrible des assassinats.

La vérité a sa couleur propre et tenace, comme tout ce qui est généreux et fort.

La vérité colore la tromperie comme le vin rougit l'eau.

Qui distinguera de loin le verre de vin pur du verre d'eau rougie?

Irène avait parlé avec simplicité. La persuasion découlait si bien de sa perfide éloquence que je me disais en moi-même: ils doivent croire!

Et ils croyaient.

Je voyais cela aux changemens opérés sur les physionomies.

Hobereaux et marchands me regardaient avec une sorte de terreur.

M. Lemonnier-Duroncier avait le front chargé de tristesse.

Quant aux deux femmes dont le témoignage venait de m'accuser, je n'avais que pitié pour elles. On leur tenait le pistolet sur la gorge. Deux ou trois fois, le regard de Florence m'avait suppliée. — Mme de Gérin gardait au contraire les yeux baissés: on eût dit qu'elle était mieux initiée à la tactique d'Irène, et que chaque coup asséné sur moi la frappait sourdement.

L'idée de me venger sur elles ne me vint même pas, je l'affirme.

J'avais écouté du reste avec calme jusqu'à l'entrée de Gustave.

Son étrange conduite avait été la première blessure qui eût attaqué mon cœur.

Je me souvins des paroles de M. Pantois: avant que le coq ait chanté trois fois, votre Gustave vous reniera...

Devais-je subir cette suprême épreuve?

Le second coup de foudre fut, non point l'accusation portée contre moi d'avoir empoisonné Eugénie, mais l'annonce même de sa mort.

Il me sembla que mon cœur se déchirait.

L'accusation me touchait à peine, tant elle me paraissait extravagante.

Mais j'en savais assez pour croire au crime, commis par d'autres mains.

Philarète me parla pendant qu'il me soutenait dans ses bras. Je ne sais ce qu'il me dit.

Je dois noter ici un fait qui pourra sembler fort indifférent, mais qui eut de singulières conséquences.

M. de Gérin avait quitté sa place auprès de sa femme pour se rapprocher d'Irène.

Que ce fût un jeu concerté d'avance ou non, ce mouvement était bien dans le rôle du magistrat mis tout-à-coup et inopinément sur la trace d'un crime.

Philarète me déposa aussitôt sur ma chaise en me disant :

— Non... n'non !... encore un peu de courage !... nous allons commencer notre petit travail... A la grâce de Dieu !

Il passa devant moi d'un air délibéré, et vint s'asseoir à la place que M. de Gérin venait de quitter.

Il salua Mme de Gérin du nom de petite cousine et se mit à lui parler bas.

Elle changea de couleur.

Voilà tout ce que je vis pour le moment. Irène reprenait la parole.

Mais vous n'eussiez plus reconnu la scène. Tout le monde s'était rapproché d'un mouvement commun et involontaire. On voulait savoir. Rien n'allèche les petites gens, qu'ils

soient marchands ou hidalgos, comme la menace d'une tragédie.

Il ne restait en dehors du cercle que Rose-sans-Epines, mélancoliquement assis sur le fauteuil déserté par maman-marquise, le ménage Champmas-d'Argail, Mme de Gérin, Philarète et M. Lemonnier-Duroncier.

M. Lemonnier venait d'appeler Georges. Ils causaient tout bas. Georges avait un peu cette physionomie qui dit: Tout cela me fatigue; qu'on me laisse d'abord en repos.

— Prenez des notes, si cela vous plaît, monsieur de Gérin, disait Irène; — ce ne sont pas de vagues bruits que je vais vous rapporter. J'ai vu... vu de mes yeux!

J'ai quitté mon hôtel de la rue Jacob, et j'occupe une partie de l'hôtel du Rocray, au Marais, possédé actuellement par M. Peyrusse. La Providence a de mystérieuses voies. Il a fallu ces rapports fortuits de locataire à propriétaire pour rapprocher deux personnes dont chacune savait une moitié de secret... Deux moitiés font un tout: nous savons désormais l'histoire complète de Mlle Suzanne.

— Vous ne connaissiez pas M. Peyrusse auparavant? demanda M. de Gérin.

— J'avais entendu parler de lui, répondit effrontément Irène.

Puis elle poursuivit:

— On ne fait plus de réparations à l'hôtel du

Rocray, condamné à être démoli. Le corps de logis est presque une ruine à l'intérieur. L'aile opposée à celle que j'habite a été louée à un ménage de mœurs assez mystérieuses avec lequel je désirais n'avoir point de relations.

C'était facile : nos appartemens étaient séparés par toute la largeur du corps de logis abandonné.

Ces gens s'appellent, — et M. de Gérin le sait bien, — M. et Mme de la Roche-Gaillon.

Tranchons le mot : ce sont des aventuriers de la plus basse espèce.

Depuis quelques jours, mes domestiques remarquaient chez ces gens une sorte d'inquiétude dont je m'embarrassais fort peu lorsque, hier au soir, au beau milieu d'un bal donné par une personne illustre dans les lettres, je me suis trouvée tout-à-coup en face de Mlle Suzanne.

Il n'y avait là rien de très étonnant. Ces réunions, par leur nature même, sont toujours un peu mêlées.

Mlle Suzanne vint à moi. Elle ne manque pas de hardiesse. — Je vous prie de remarquer, en passant, qu'elle n'a pas opposé une seule dénégation à mes paroles...

— Je nie tout, depuis le premier mot jusqu'au dernier! m'écriai-je, retrouvant un peu de force dans mon isolement même.

— Non... n'non!.. dit Philarète qui causait

toujours avec Mme de Gérin ; — laissez parler Mme la baronne... Chacun aura peut-être son tour !

A la voix de M. Pantois, Edmond de Gérin s'était retourné comme si une guêpe l'eût piqué par derrière.

Philarète lui fit un signe de tête amical et lui dit :

— Continuez votre besogne, cousin... nous bavardons nous deux ma cousine.

Je ne saurais dire pourquoi chaque parole prononcée par cet homme, quelle qu'en fût d'ailleurs la signification, ranimait en moi de vagues espoirs.

— Ceux qui m'écoutent, dit doucement Irène, — trouveront comme moi que ce démenti vient bien tard... Mais peu importe... Mes derniers rapports avec Mlle Suzanne n'avaient pas été satisfaisans, tant s'en faut... je l'avais à peu près chassée de chez moi, un jour qu'elle était venue, il faut bien que je le dise, en compagnie de Mlle Zoé du Meilhan, pour essayer de me réduire au silence d'abord par la prière ensuite par la menace... Il s'agissait toujours du mariage de Mlle du Meilhan avec M. Georges du Roncier... Je ne fus pas médiocrement étonnée de voir Mlle Suzanne, que j'avais toujours tenue soigneusement à distance, me traiter tout-à-coup comme son amie intime... Elle savait ma demeure... Elle m'interro-

gea avec une certaine adresse sur mes voisins, les époux de la Roche-Gaillon... et quand elle eut constaté que ces malheureux ne m'occupaient guère, elle me proposa de me reconduire dans sa voiture.

— Je demeure dans votre quartier, me dit-elle.

Ceci était faux. Mlle Suzanne demeure dans une mansarde, place du Châtelet, — ce qui ne l'empêchait point d'avoir, cette nuit-là, une fort jolie toilette de bal.

D'après tout ce que je vous ai dit de Mlle Suzanne, vous comprendrez que je n'étais pas fort empressée de renouer avec elle. Je refusai sa proposition, et je quittai la fête vers deux heures du matin. J'ai appris qu'elle m'avait suivie. Je ne puis assigner à cette conduite qu'un motif. Il lui importait de se procurer à l'avance un prétexte pour expliquer sa présence éventuelle à l'hôtel du Rocray, que j'habite.

Je me couchai. Je ne pus m'endormir. J'étais fort agitée. On ne peut nier qu'il y ait des pressentimens. Ces vagues rumeurs qui couraient sur le compte des époux de la Roche-Gaillon me revinrent tout-à-coup en mémoire, — et tout-à-coup aussi je me demandai pourquoi Mlle Suzanne m'avait parlé d'eux.

La veille, en m'habillant, ma femme de chambre m'avait raconté une bizarre histoire. On

avait entendu des plaintes dans le domicile de mes voisins.

Je fais des romans, c'est pourquoi je ne crois guère aux choses romanesques.

Et pourtant je ne pouvais pas dormir. J'avais dans les oreilles comme un vague écho de ces plaintes entendues.

Vers quatre heures, un bruit se fit dans le jardin, sous ma fenêtre: un bruit réel. Je me levai en sursaut; je courus à la croisée.

La lune éclairait la pelouse et les allées.

Je vis une femme se glisser derrière les lilas. Je me frottai les yeux, je me secouai. J'avais cru reconnaître Suzanne...

Il y eut dans l'auditoire un sourd frémissement de curiosité. Le cercle se resserra encore.

— Je vous prie de remarquer cette circonstance, reprit Irène. — Mlle Suzanne avait habité l'hôtel avec les du Rocray. Elle en connaissait parfaitement les êtres.

— C'est évident! dirent quelques voix.

Irène avait là un de ces excellens publics qui se mettent de moitié dans tous les petits artifices du conteur, et qui lui savent gré de leurs propres découvertes.

Un public naïf et commère, un public du dimanche aux théâtres des boulevards.

Je veux parler des hobereaux, parens des

du Meilhan, et des commerçans, à la tête desquels se plaçaient Lemonnier jeune et Ce.

Irène continua.

— Je passai un peignoir et, sans réfléchir, poussée par je ne sais quel irrésistible entraînement, je descendis à la hâte l'escalier qui conduit au jardin.

— C'était fort imprudent! murmura Mme Lemonnier la jeune.

— La paix, Coralie! ordonna son époux.

— Comme j'arrivais au perron, — poursuivit Irène, — la personne que j'avais prise pour Mlle Suzanne essayait d'ouvrir une porte basse, percée dans le mur du perron de l'autre aile.

Qu'il me soit permis d'adresser ici une question à M. de Gérin: Est-il vrai qu'il y ait en ce moment au parquet de Paris un travail pour reprendre l'instance contre Mlle Suzanne, à propos de l'infanticide de la rue de la Jussienne?

— Madame, répondit gravement le jeune magistrat, — je ne suis pas ici pour révéler ce qui se passe au parquet de Paris... Tout à l'heure, je vais vous interroger... Vous n'avez, quant à vous, aucune question à m'adresser...

Généralement, on trouva cela fort dur.

Mais l'incident donna une valeur extraordinaire au récit d'Irène.

Chacun dans l'assemblée se sentait grandir à la haute taille d'un juré.

Il y avait désormais dans ce salon une bonne odeur de cour d'assises.

L'homme du monde, Abel Poiré, essayait des poses solennelles, et Mme Lemonnier la jeune hochait la tête avec importance.

— Je vous demande pardon, monsieur de Gérin, continua Irène; — je devine par votre réponse qu'on ne m'a point trompée.. Il y a une instruction entamée... Je crains que, devant d'autres juges, ceci ne soit la condamnation de Mlle Suzanne... car elle avait un intérêt manifeste à faire disparaître la femme Eugénie Mutel.

— Mais la femme Eugénie Mutel était donc dans la maison! s'écria-t-on de toutes parts.

Au lieu de répondre, Mme la baronne d'Avray dit:

— L'instruction établira deux faits. Premièrement, la porte du jardin donnant sur la rue est en mauvais état et peut s'ouvrir du dehors; secondement, il y a un passage, en partie souterrain, à coup sûr très mystérieux, qui conduit du jardin à la chambre occupée récemment par la femme Eugénie Mutel.

Cette chambre, voilà ce qui est accablant, était celle de Mlle Suzanne, quand les du Rocray habitaient leur hôtel.

Ce passage servait à feu le vicomte Étienne

pour les visites nocturnes qu'il rendait à Mlle Suzanne!...

Pour la première fois, je songeai à moi-même en entendant le grand murmure qui s'éleva.

Jusqu'alors, je m'étais oubliée. Il ne me semblait point, à vrai dire, que ces calomnies pussent arriver à prendre corps. On se servait de moi pour écraser Zoé, voilà tout, et je ne me sentais perdue qu'aux yeux du monde.

N'était-ce pas assez déjà?

Mais, en ce moment, le souvenir me vint du premier coup qui avait terrassé Eugénie.

Derrière Irène, il y avait ces mêmes hommes qui avaient tué Eugénie.

Et comment l'avaient-ils tuée?

En l'accusant de meurtre.

C'était la même tactique.

Et au moment où j'apercevais les mailles de ce filet terrible, il m'enlaçait déjà.

Je promenai tout autour de moi un regard de détresse.

Le suprême danger rend égoïste. — L'être humain qui se noie s'accroche à tout, même à la vie d'un ami.

L'image d'Eugénie morte disparut à mes yeux, ou plutôt je ne la vis plus que comme une menace. J'oubliai Maxime, mort aussi, et les du Meilhan, précipités au fond de la ruine.

Pendant un instant, je ne songeai qu'à moi.

Et je mesurai la profondeur de l'abîme où l'on m'avait poussée.

Un sentiment de défiance découragée me saisit. Je n'espérai plus en personne, encore moins en moi-même. L'idée de me défendre me causa une répugnance sans nom. — Et pourtant, en ce moment de décadence morale, je ne sais pas qui je n'aurais point sacrifié pour me sauver.

Mon regard farouche se fixa d'abord sur ces deux femmes dont j'avais le secret: l'une, dont le mari allait être mon bourreau; l'autre, dont l'époux me considérait attentivement, — je le voyais bien, malgré mon trouble, — comme le tortionnaire examine et surveille le malheureux soumis à la question.

Je le voyais bien, ce spectre en qui ne vivait plus qu'une passion: la jalousie.

Il épiait le premier mot que devait m'arracher mon angoisse.

Puis je cherchai Philarète: il n'était plus auprès de Mme de Gérin.

Les petits parens me cachaient M. Lemonnier-Duroncier et Georges.

Que pouvaient d'ailleurs ceux-là pour moi?

Gustave! Gustave! oh! ce fut là le fiel qui imbiba ma lèvre desséchée! Gustave m'abandonnait et me reniait.

J'entendis que l'on disait:

— Elle pleure!

Absolument comme on constate les mouvemens d'une bête féroce à travers les barreaux de sa cage.

— Elle pleure!

Je pleurais donc! — Je ne savais pas que je pleurais.

— J'abrége, reprit Irène, — car, j'en suis sûre, vous devinez le reste...

— Non! non! l'interrompit-on; — dites tout!

Ils ne voulaient pas que la toile tombât trop vite sur ce drame.

Oh! certes, personne, parmi les conviés, n'avait espéré si bien se divertir!

— Suzanne! dit près de moi une voix douce et triste.

Je me retournai, prise d'un délirant espoir.

Mais ce n'était pas Gustave, — c'était Gaston.

Le commandeur de la Brousse vint le prendre par le bras et l'entraîna de force.

Irène poursuivait:

— J'étais dans le passage secret. Le bruit de ses pas guidait les miens. Elle allait sans hésiter. Elle connaissait la route.

Le long de ce chemin plein de détours, elle rencontra plusieurs portes fermées. Elle avait les clés: ce n'était pas la première fois qu'elle venait.

Nous arrivâmes au premier étage, après

avoir passé par les caves. J'entrai derrière elle. Je la vis penchée sur un lit où une femme était couchée.

Cette femme, je la reconnus pour l'avoir vue sur le banc des criminels, à la cour d'assises. C'était Eugénie Mutel, la sage-femme infanticide.

Il y a des degrés dans la perdition. La façon dont la fille Suzanne s'introduisait auprès d'Eugénie Mutel me prouvait du moins que les époux de la Roche-Gaillon n'étaient point descendus jusqu'à l'assassinat. Elle se cachait d'eux. Elle ne voulait point d'aide dans sa sinistre besogne; — mais c'est qu'aussi, elle seule avait intérêt à ce que l'œuvre de mort s'accomplît!

C'était sans doute par ses soins qu'Eugénie Mutel avait pu s'évader de la maison de Clairvaux. C'était à son instigation que les époux de la Roche-Gaillon avaient choisi ce logement; elle avait ici deux buts distincts: possibilité d'arriver jusqu'à sa victime, intention machiavélique de faire rejaillir le crime jusqu'à ceux qui ont acheté la succession du Rocray.

Car la femme Mutel était en son vivant une ennemie acharnée de M. Peyrusse, et l'opinion publique, si facile à égarer...

Une bruyante protestation l'interrompit. La belle figure de Peyrusse fut éclairée par un sourire fier et calme.

— Je n'ajoute qu'un mot, reprit Irène, qui

tourna vers moi son regard assuré. — Mlle Suzanne savait que la femme Mutel avait proféré des menaces contre elle lors de sa condamnation. A cette époque, la fille Suzanne l'avait en effet abandonnée.

— Infamie! infamie! murmurai-je, me plaignant à moi-même en quelque sorte, et indignée jusqu'au plus profond de l'âme par cet outrage qui souillait une tombe.

— Étiez-vous donc là quand votre complice fut condamnée? me demanda Irène; — mais je ne plaide pas contre vous, Mlle Suzanne... Vous vous défendrez devant vos juges... Voici ce que j'affirme: La femme Mutel est morte empoisonnée, et je vous ai vue jeter une poudre blanche dans le verre d'eau qui était sur sa table de nuit.

— De l'arsenic! s'écrièrent vingt voix à la fois.

Grâce aux bas théâtres et à la *Gazette des Tribunaux*, tout le monde sait le nom de cette poudre blanche.

Et vraiment cela intéresse, mais cela n'étonne pas beaucoup les bonnes gens. C'est le pain quotidien des personnes lettrées qui s'occupent un peu de *faits divers*.

Irène s'assit sur son effet de la poudre blanche. L'assemblée était en rumeur.

Mes souvenirs sont très précis, bien que je fusse assurément fort accablée.

J'affirme qu'aucune voix ne s'éleva pour faire à Irène cette simple question, commandée par le bon sens le plus élémentaire:

— Si vous avez vu cela, pourquoi ne l'avez-vous pas empêché?

Il est vrai que M. de Gérin prit la parole tout de suite.

— Mon devoir, en cette circonstance, est pénible, dit-il.

— Cousin, répondit très haut Philarète, qui se montra à la porte d'entrée, nous avons tout ce qu'il faut... les agens sont en bas.

— Laissez-moi! s'écria impétueusement Gaston, qui s'arracha des mains de M. de La Brousse, — je connais ces deux femmes! Je sais de quoi l'une et l'autre sont capables... Je ne peux pas tout réfuter, mais pour ce qui me concerne, celle-ci (il montrait Irène) a entassé mensonges sur mensonges!... Écoutez! je vous le demande! Si tout cela était vrai, Suzanne serait-elle venue ici braver cette redoutable ennemie! Suzanne aurait-elle donné son appui à Mlle du Meilhan, en face du témoin de son propre crime?...

M. Lemonnier-Duroncier se rapprocha de Gaston.

— Pourquoi ne s'est-elle pas défendue? demandèrent plusieurs voix.

M. de Gérin s'entretenait avec Peyrusse, qui me montrait du doigt.

Irène se leva de nouveau. Elle avait aux lèvres son sourire implacable.

— Il faut satisfaire M. le comte du Meilhan, dit-elle avec lenteur; — je ne veux pas qu'il garde l'ombre d'un doute... Aussi bien, ce sera en même temps lui apprendre une bonne nouvelle... Ce n'est pas pour Mlle du Meilhan que la fille Suzanne est venue ici aujourd'hui.

— Et pour qui donc, fille Renaud? s'écria Gaston qui rugissait de colère.

Irène pâlit, mais elle ne perdit point son sourire.

— Pour vous-même, monsieur le comte, répondit-elle.

— Mettez donc au moins de la logique dans vos calomnies! dit Gaston; — suis-je moins ruiné que le jour où elle me chassa?...

Irène triomphait.

— Vous ne savez pas encore que vous êtes riche, monsieur le comte, prononça-t-elle lentement; — mais Mlle Suzanne le sait bien.

C'était pour moi le coup de grâce auprès de l'assemblée. Irène continua au milieu d'un murmure de réprobation:

— En venant ici, elle sortait de chez le prince Maxime... Le testament du prince Maxime vous rend plus que vous n'avez perdu.

Il y avait des rires de mépris parmi les rumeurs qui emplissaient le salon, et ces rires

allaient tout droit à l'adresse de mon pauvre Gaston.

Il baissa un instant la tête comme un jeune taureau qui se rassemble pour bondir.

— Eh bien! s'écria-t-il, — je ne sais plus dire pourquoi, mais je suis sûr que vous mentez, vous, madame, et que Suzanne est innocente!

Ah! si Gustave avait parlé ainsi!

Gustave parla.

J'entendis tout-à-coup sa voix entre Gaston et moi.

— Je ne veux pas que vous la défendiez! dit-il impérieusement.

— Défendez-la donc, alors! cria le jeune comte avec un de ces gestes épileptiques et furieux qu'il avait dans les crises de son enfance.

Gustave vint se mettre auprès de moi.

Mon cœur s'arrêta de battre.

— Suzanne, me dit-il, — et il avait grand'peine à parler, — depuis deux heures que j'ai vu cette femme, je ne vis plus; mon âme est brisée... Suzanne, il y a dans tout ceci des choses qui sont vraies...

Tant il est certain, mon Dieu! que l'amour lui-même est en nous un mode de l'égoïsme, cette lèpre endémique du cœur humain!

Celui-là n'avait pas vu mon danger! Celui-

là, en face de mon agonie, écoutait uniquement sa passion jalouse.

Celui-là ne me croyait pas capable d'un crime! Oh! non, certes!

Mais n'en ai-je pas vu qui s'acharnaient à savoir auprès d'un lit de mort!

N'en ai-je pas vu qui guettaient la signification du dernier soupir!

Tout ce qui était là autour de moi, en ce moment, disparaissait: je ne voyais plus ni la foule imbécile, ni mes accusateurs, ni Gaston, mon pauvre chevalier!

Je ne voyais plus rien que Gustave.

Et Gustave m'inspirait ce double sentiment si bizarre et si commun, ce sentiment fait d'amour et de haine qui monte du cœur au cerveau comme une folie.

Je l'aurais tué, oui! Je le haïssais, je le méprisais. — Je l'adorais!

Si l'on pouvait comparer l'enfantillage passé à l'angoisse terrible de la situation présente, je dirais que j'éprouvai ce même vertige qui me porta jadis à prononcer l'arrêt de notre séparation, à l'auberge de Condé-sur-Noireau.

Je ne répondis point, cherchant un de ces mots qui poignardent.

Un de ces mots qui séparent à jamais.

— Suzanne, reprit-il, — à Naples, vous attendiez le prince Maxime...

— Lâche! lâche! lâche! m'écriai-je par trois fois; — que Dieu me punisse si jamais je te pardonne!

— Tiens! ajoutai-je, montrant de la main M. de Gérin qui fermait son carnet après avoir pris ses notes, — cet homme cherche des agens pour me conduire en prison... offre-toi!... tu seras accepté!...

Peyrusse et ses deux associés se levèrent tous trois à la fois.

— Il faut mettre fin à cette scène indécente, dit Peyrusse du haut de sa grandeur. — Après ce qui s'est passé, MM. du Roncier sont juges de ce qu'ils doivent faire par rapport à Mlle du Meilhan... Quant à la malheureuse créature qui vient de nous effrayer du tableau de sa perversité...

Il n'acheva pas. Sa voix s'arrêta dans son gosier et il devint livide. Agost et Rondel reculèrent en même temps, comme si une lumière trop vive eût frappé leurs yeux.

Florence poussa un cri.

L'assemblée entière semblait frappée d'une muette stupéfaction.

Je ne me retournai pas tout de suite, parce que Philarète Pantois parut à la porte principale, suivi du vieil Antoine. Tous deux avaient des visages sourians.

Philarète dit:

— Cousin, les agens sont là... J'ai voulu

vous rendre un dernier service ... non... n'non !... Je suis encore en place... Le *Moniteur* ne paraîtra que demain

— On m'avait dit, prononça derrière moi une voix sonore et bien connue, — qu'on était ici en train d'accuser, de juger, d'insulter une femme qui n'a point de défenseur... D'où vient que je n'entends plus rien?

C'était Maxime! Tous mes sens à la fois m'annonçaient sa présence.

Mon pauvre cœur se dilatait avec une force soudaine.

Mes yeux s'emplirent de larmes et mes jambes chancelèrent.

Ce fut alors seulement que je mesurai mon angoisse déjà passée.

Comment avais-je pu souffrir ainsi sans mourir?

Irène, — je la vois encore, — fit un mouvement de lionne, comme pour se jeter sur moi.

Elle mordit son mouchoir qui se teignit de rouge.

C'était Maxime!

Florence tendait vers lui ses mains jointes.

Et Peyrusse balbutiait:

— Les morts sortent donc du tombeau!

Je me retournai lentement. — Hélas! les malheureux ont toujours peur!

Pendant que je me retournais, Maxime répondait:

— Pas tous... Il y en a deux qui sont restés en terre.

Je ne comprenais pas.

Mais quand mon regard arriva enfin jusqu'à la porte, je compris.

Deux morts étaient restés dans leur tombe, en effet: Marie-Caroline Renaud et Elisa.

Mais deux autres étaient ressuscités.

Maxime tenait Eugénie Mutel par la main.

Je tombai sur mes genoux en râlant la joie.

Et j'essayai de me traîner, pleurant et criant:

— Eugénie! Eugénie! Ils disaient que je vous avais tuée!

VIII

D'un duel extraordinaire.

Elle était bien faible, ma pauvre Eugénie, et terriblement changée. On pouvait la prendre, en effet, pour un spectre.

Elle n'aurait pas pu marcher sans son cousin, François Mutel, qui la soutenait comme on guide un enfant.

Il avait son uniforme de chef d'escadron de spahis.

Derrière ce premier groupe, formé de trois personnes, venaient Zoé, au bras de Mgr de

Champmas-d'Arragon, Lily, maman marquise et tonton marquis.

— Je l'avais bien dit, radota celui-ci — viva bien qui viva le devnieh!

Ils arrivaient par la porte communiquant avec les appartemens de la famille.

A la porte d'entrée, outre le bon Antoine et M. Philarète Pantois, qui se disloquait joyeusement le cou, on voyait les deux spahis de François.

M. Philarète me faisait des signes triomphans et me disait:

— Est-ce un joli travail?... N'non!... est-ce un joli travail?

Georges traversa la chambre et serra silencieusement la main de Maxime.

Il était très ému.

Maxime lui dit:

— Vous avez eu raison de regretter votre ennemi, monsieur du Roncier... Vous ne trouverez guère d'ami pour vous aimer comme lui.

Il lui tendit les bras.

Georges lui donna l'accolade.

C'était pour un instant le Georges d'autrefois, jeune et fier.

— Prononcez une parole, murmura-t-il, — et je tombe aux pieds de Mlle du Meilhan!

— C'est à genoux, en effet, qu'on demande pardon, repartit Maxime, qui fit un pas en avant.

Il était tel que je l'avais vu ce matin même.

Sa belle figure avait seulement plus d'animation, et il me sembla que sa taille se portait avec plus de vigueur.

Quand nos regards se rencontrèrent, ses yeux me dirent aussi distinctement que s'il m'eût parlé:

— C'est à vous que je dois ces quelques heures de vie...

Car, pas un seul instant, — je cite cela comme un fait singulier entre tous ceux qui sont consignés dans ces pages, — pas un seul instant je n'eus l'idée qu'il vivrait.

J'avais la conscience claire et nette de sa fin prochaine.

Ou plutôt je sentais qu'il ne vivait que de la vie fluidique inspirée par moi-même.

Parmi cette certitude de mort, l'inquiétude manquait. Je n'avais point peur de le voir tomber instantanément.

Depuis qu'il était là, sa pensée s'était emparée de moi. J'avais la notion exacte de lui tout entier.

J'étais certaine qu'il vivait par sa tâche autant que pour sa tâche. Il fallait sa tâche achevée pour qu'il donnât à Dieu son dernier soupir.

Je fais observer que j'analyse ici ma pensée, ma croyance, et non point un fait. Je ne

prétends point que le fait n'eût point pu, rigoureusement, démentir l'opinion que j'avais.

Pendant que Maxime baisait la main de sa sœur en larmes, je me retournai vers Gustave.

Gustave était assis à la place occupée naguère par M. Pantois. Il appuyait sa tête sur sa main et regardait Maxime d'un air morne.

J'eus un sentiment de pitié, mais je ne sais quelle voix intérieure me cria de n'y point céder.

Ce que je ne puis peindre, c'est l'étonnement béant, la vague attente qui était sur tous les visages.

Il n'y avait pourtant de changé dans la situation que l'apparition de Maxime.

Et déjà je voyais que ce vent de haine qui soufflait naguère contre moi s'abattait et tombait.

La foule hésitait comme un aveugle qui ne sait plus sa route.

Et sa soif de curiosité, loin de s'éteindre, devenait insatiable.

Au silence avaient succédé de timides et longs chuchotemens. On se disait l'un à l'autre ce que c'était que le prince Maxime. Les regards anxieux allaient ça et là, interrogeant tantôt le calme visage du prince, tantôt les figures bouleversées d'Agost, de Rondel et de M. de Gérin.

Je ne parle ni d'Irène ni de Peyrusse.

Ces deux là étaient dignes d'un coup de foudre.

Irène avait repris son calme sarcastique.

Peyrusse, ferme et plus hautain que jamais, se drapait dans sa gravité.

Une seule fois, son regard s'était dirigé vers la porte comme s'il eût cherché un moyen de retraite. Un sourire méprisant avait crispé sa lèvre à la vue des deux spahis. Ses vaisseaux étaient brûlés.

Je le vis parler bas à M. de Gérin, qui releva la tête.

Ce dernier, du reste, pouvait, dans tous les cas, arguer de son ignorance. Il n'avait fait que son devoir.

— Monsieur, dit Maxime à M. Lemonnier-Duroncier, — je vous remercie des bonnes intentions que vous avez apportées dans cette demeure... Vous êtes bon, comme ceux dont vous allez devenir l'allié... Vous formerez une heureuse famille.

— Tvès bvave homme! tvès bvave homme! chanta tonton marquis; — pavole!

— Aurons-nous bientôt le mot de toutes ces énigmes! demanda le comte de Champmas-d'Argail.

— Mon oncle, répondit Maxime, — votre merveilleuse sagacité vous a mis tout de suite en défiance contre la comédie qui vient de se jouer ici.

— Oh! s'écria-t-on de toutes parts, — on ne nous y aurait pas pris!

— Dans le commerce, ajouta Mme Lemonnier la jeune, — il faut le tact... la finesse...

Et Poiré, l'homme du monde:

— Nous savons ce que parler veut dire... Voir venir, voilà la méthode!

— Dans quelques instans, poursuivit Maxime en s'adressant au vieux diplomate, — vous n'aurez plus de questions à me faire.

François et Zoé m'amenaient ma pauvre Eugénie, car j'étais si tremblante que je n'aurais pu faire un pas.

Pendant que je la pressais sur mon cœur, je sentis que Zoé baisait ma main mouillée par ses larmes.

Cela dura un quart de minute, et cependant Maxime, que j'avais cessé d'observer, avait eu le temps de parler bas à Mme de Gérin, car je la vis comme écrasée sous son émotion, joindre ses mains frémissantes et rabattre son voile sur sa figure.

— Et moi... non!... n'non!... fit M. Pantois, qui, pour passer, venait de déranger Agost en lui demandant bien des pardons; — on ne me dit rien?

— Vous, répondit Maxime à haute voix, — vous êtes le meilleur et le plus honnête homme que je connaisse!

— Je l'aurais épousée, grommela Philarète

en laissant travailler à leur aise sa cravate et son bourrelet; non... n'non!... aussi vrai que je le dis!

Maxime s'avançait, cependant, vers le groupe ennemi.

— Monsieur de Gérin, dit-il en saluant poliment et froidement le jeune magistrat, — nous savions que vous étiez ici... voici une condamnée qui vient se mettre entre les mains de la justice.

— Monsieur... fit Edmond avec embarras; — je ne sais si je dois...

— Nous avons les agens! nous avons tout! s'écria Philarète, toujours officieux.

— Soyez persuadé, reprit le prince, qui fixa pour la première fois son regard sur Peyrusse, — que nous avons intérêt plus que personne à éclaircir tous ces mystères.

L'ancien magnétiseur balbutia:

— Il n'y a point de mystère... il y a chose jugée.

— Une simple question, continua Maxime en s'adressant toujours au jeune magistrat: — vous sentez-vous bien capable, monsieur Edmond de Gérin, de remplir, en cette circonstance, votre devoir avec toute impartialité?

— Je ne souffre pas de pareilles questions, monsieur! répondit Edmond avec hauteur.

Je vis dans les yeux de Maxime une expression de pitié.

Philarète vint à M. de Gérin et lui dit affectueusement :

— Cousin, il est temps encore...

Edmond le repoussa.

Je sentis tout-à-coup en moi-même que Maxime allait parler de moi. Mon cœur battit.

— Messieurs, dit en effet Maxime, sans que rien eût pu annoncer cette bizarre péripétie, — je commence par vous déclarer que Suzanne n'est pas tout à fait dépourvue de protecteurs... C'est une guerre chanceuse que vous allez entamer... Malgré l'égalité devant la loi, posée en principe dans nos codes, il est peut-être plus facile d'écraser la fille Suzanne, comme disait tout à l'heure Mme la baronne d'Avray, que d'éclabousser seulement Mme la princesse Maxime de... !

On ne comprit pas tout de suite.

Dans les livres, ces choses extrêmes sont *amenées*, pour employer l'expression technique.

Dans la vie, elles viennent comme elles peuvent.

Ce fut Irène qui comprit la première. Elle changea de couleur, et tout son visage se contracta. — Moi, je cherchais encore.

Gustave me dit avec une amertume profonde :

— Est-ce moi qui suis un lâche?

Je fus éclairée comme d'un trait de lu-

mière. Ces paroles me traduisirent celles du prince.

J'allais m'écrier et protester peut-être.

Eugénie étouffa ma voix dans un baiser.

Zoé me dit à l'oreille :

— Ayez pitié de nous !

Elle me tendit en même temps un billet.

C'était de l'écriture de Maxime.

Il contenait ces mots :

„Ne refusez pas, Suzanne. C'est encore à votre dévouement que je m'adresse. Mes heures sont comptées ! Demain, ils ne me craindront plus. Mon nom et ma fortune vous donneront la force qu'il faut pour achever notre œuvre.“

Je courbai la tête.

Gustave attendit une seconde, puis il se leva comme un fou et sortit en courant.

Dans le salon, c'était un immense chuchotement :

— La princesse Maxime !... un mariage secret !...

— Tvès vomanesque ! fit tonton marquis.

Monseigneur de Champmas-d'Arragon et M. le comte de Champmas-d'Argail étaient auprès du prince. Il répondit tout haut à leurs questions.

— Soyez pour elle ce que vous avez été pour moi... Elle est ma femme !... J'avais répondu d'avance aux misérables calomnies que

vous venez d'entendre en lui donnant le nom que ma mère a porté.

L'archevêque et le vieux diplomate s'avancèrent aussitôt vers moi.

Tous deux m'appelèrent „ma nièce.“ J'étais une statue. Je me sentais de marbre sous leurs baisers.

Maman marquise vint aussi m'embrasser et me dire :

— Mignonne, te voilà plus grande dame que moi!

Je crois que le public était tenté d'applaudir comme au théâtre, tant les esprits de la foule sont aisés à retourner.

Parmi l'agitation qui régnait, on entendit la voix d'Irène.

Ce que je me demande, dit-elle d'un ton provoquant, — c'est le but de cette comédie... Que prouve tout cela?... Nos témoignages en vaudront-ils moins quand ils seront dirigés contre Mme la princesse?... La femme Mutel n'est pas morte du poison qu'on lui a fait prendre, — mais on lui a fait prendre du poison... les pièces de conviction sont au greffe!... Prétend-on effrayer la justice?... Qu'on attende, alors; nous étions tout à l'heure un tribunal de famille; maintenant, nous ne sommes plus rien, et ce n'est pas ici que les protégées de M. le prince, seront jugées...

— Messieurs, s'interrompit-elle en s'adres-

sant à Peyrusse, Agost et Rondel, — nous avons fait notre devoir. Je vous prie de m'accompagner; je sors.

— Restez ! dit Maxime.

— Prétendrait-on employer la contrainte ?... commença Irène.

— A votre égard, non, répliqua le prince, — je parle à ces trois hommes, pour qui je suis venu... Sortez, si vous voulez, madame, je ne ferai rien contre vous... La mémoire de votre sœur vous défend et vous couvre, alors même que vous êtes unie par un pacte infâme à ceux qui l'ont assassinée !

— Calomnie ! s'écria Irène.

Peyrusse et ses deux complices souriaient dédaigneusement.

M. de Gérin ne fit point comme il avait fait au commencement de la séance, lorsque Irène avait formulé ses premières accusations contre moi. Il ne rappela point sa qualité de magistrat, qui l'obligeait à écouter et à se souvenir.

Je le vis jeter un coup d'œil en arrière. Il cherchait sa femme. Philarète Pantois avait disparu avec elle.

— Messieurs, reprit Maxime, en faisant un pas vers les trois complices, — ce n'est pas Mme la baronne d'Avray qui a parlé tout à l'heure, c'est vous !.. Elle vient de prononcer le mot comédie; il y a eu comédie en effet, en

ce sens que je vous ai laissés maîtres du terrain, quand j'aurais pu arrêter d'un mot ce flot d'outrages sous lequel vous avez essayé de noyer une femme... J'ai laissé aller les choses jusqu'au bout, parce qu'il me plaisait de connaître à la fois tous vos mensonges, toutes vos perfidies, l'arsenal tout entier de vos luttes déloyales... Il me plaisait de les avoir là, devant témoins, en faisceau, afin de les broyer d'un seul coup de talon!

— Contre vous, monsieur, répondit Peyrusse, — j'accepterai le débat devant les tribunaux et non point ailleurs.

— Vous n'avez pas le choix, prononça froidement Maxime, je suis le maître... Je veux, moi, que le débat ait lieu ici, à l'instant même, et que, par ce débat, toute question soit vidée... Comprenez-moi bien: l'œuvre que nous accomplissons ici n'empêchera pas celle des tribunaux... Monsieur Peyrusse, monsieur Agost, monsieur Rondel, vous irez devant les tribunaux, soit de gré, soit de force... Il n'y a point de juges autour de nous: ce sont tous les témoins des prochaines assises!

Je ne l'avais jamais vu si grand, si imposant, si puissant.

Jamais sa voix n'avait sonné plus pénétrante à mon oreille.

Cette conviction de sa mort prochaine dis-

paraissait souvent ou plutôt je la repoussais comme un extravagant cauchemar.

Il y avait tant de jeunesse encore autour de ce front gracieux et hautain! Il y avait tant de vie dans ce regard superbe!...

— Je veux, poursuivit-il, que Mme la princesse soit pour toujours à l'abri de votre morsure envenimée... Je veux que cette pauvre martyre (il montrait Eugénie) réhabilitée et rendue au bonheur, ait contre vous la protection de la loi et la protection du monde... Vous étiez venus pour emporter d'assaut une ville ouverte: les remparts sortent de terre et vous êtes prisonniers!

— Admirable! s'écria cet affreux Pidoux, qui, depuis dix minutes, cherchait l'occasion d'applaudir.

Personne ne le fit taire.

Ces petits coquins burlesques retombent presque toujours sur leurs pieds.

Maxime continuait:

— Je veux en un mot savoir et faire savoir à tous ceux qui nous écoutent comment est morte, en 1828, la somnambule Marie-Caroline Renaud... votre sœur, madame la baronne... presque votre mère... Comment est morte, en 1840, Elisa, votre femme, monsieur Peyrusse... Je veux savoir ce qui se passa chez Eugénie Mutel, le jour où Elisa assassinée rendit le dernier soupir... Je veux savoir enfin qui a favo-

risé l'évasion de cette même Eugénie, et quelle main lui a versé du poison... car vous avez dit vrai, Irène, Eugénie a été empoisonnée... Les trois hommes qui seuls connaissent le secret des derniers instans de votre sœur ont voulu renouveler cette terrible comédie de la rue de la Jussienne... Comme ils avaient introduit Elisa, frappée à mort, dans l'appartement d'Eugénie Mutel, ils ont fait porter Eugénie mourante dans la modeste mansarde de Suzanne... Mais le même stratagème réussit rarement deux fois, et Dieu se lasse!

— Je ne savais pas cela! balbutia Irène ;— je jure que je ne savais pas cela!

Moi, j'avais un frisson dans les veines en songeant à l'horrible danger qui était sur moi à mon insu.

Les paroles du prince valaient toutes les explications.

Peyrusse avait répété la ruse qui lui avait si bien réussi jadis.

Après l'accusation portée par Irène, on aurait trouvé dans ma chambre de la place du Châtelet le cadavre d'Eugénie Mutel!

— Je veux savoir tout cela, reprit le prince ; quand je le saurai, quand ceux qui nous entourent le sauront, nous irons ensemble le dire aux juges.

— Et vous viendrez avec nous, monsieur, s'interrompit-il en fixant son regard sévère sur

Edmond de Gérin, — non plus comme magistrat, de ce jour, votre carrière est brisée, mais comme simple témoin.

M. de Gérin voulut balbutier une réponse. Maxime l'arrêta du geste et lui dit:

— Je n'ai pas le temps de vous convaincre avec des paroles. Les faits vont plus vite: regardez!

Il désignait du doigt la partie du salon où naguère s'asseyait la famille du Meilhan, non loin de la porte conduisant aux appartemens.

Depuis quelques minutes, cette partie du salon était vide, parce que chacun se pressait autour de Maxime.

Une femme était assise auprès de la porte. De grosses larmes coulaient abondamment sur ses joues pâlies. Elle tenait dans ses bras un petit enfant à qui elle souriait avec ivresse au travers de ses pleurs.

J'eus peine à la reconnaître. — C'était Mme de Gérin.

Personne ne l'avait remarquée jusqu'à ce moment. Elle-même était étrangère à ce qui se passait.

Elle ne voyait ni n'entendait rien, absorbée qu'elle était dans sa radieuse contemplation.

Elle lissait d'une main les cheveux blonds du petit ange. — Les mères seules comprendront ce qu'il y avait de passion, de ravissement et d'allégresse dans son muet isolement.

Je devinais, moi; c'était l'enfant retrouvé, — le pauvre petit que j'avais mis au monde, les yeux bandés, le cœur oppressé de terreur.

Et je me prenais à l'aimer, cette pauvre femme, pour sa joie de mère, pour son ivresse qui expiait tout à mes yeux.

Derrière elle, à la porte entrebâillée, était Philarète Pantois, le machiniste de cette féerie.

Il regardait cela d'un air ému et malicieux à la fois.

J'avais vu bien des batailles entre sa cravate et son bourrelet, mais jamais une aussi sérieuse.

Cette scène était cependant une énigme pour l'assemblée.

Mais M. de Gérin fit comme moi: il devina.

Toute son arrogance fléchit. Ses deux bras tombèrent le long de ses flancs.

— Niez! dit Peyrusse qui fronça le sourcil.

Edmond de Gérin secoua la tête lentement et murmura:

— Je suis perdu!

Le silence attira l'attention de la pauvre jeune mère, bien mieux que n'eût fait le bruit.

Elle leva les yeux. Elle aperçut son mari.

Elle ne se doutait point de ce qui avait lieu.

— Edmond! Edmond! dit-elle; — notre enfant vit!... Dieu est trop bon... viens le voir!... viens l'embrasser!

Le jeune magistrat ferma les yeux comme s'il allait se trouver mal.

Puis, entraîné par une force irrésistible, il se dirigea, chancelant, vers sa femme.

Il s'agenouilla.

Je l'entendis qui disait:

— Mon enfant!... mon petit enfant!...

Et sa femme:

— Il t'a souri!.... Oh! l'ange adoré!.... Edmond! Edmond! je t'aime!

Mes paupières étaient humides. De tout mon cœur, je leur pardonnais.

La voix de Maxime m'arracha à ce tableau.

Il répondait à Peyrusse dont les paroles m'avaient échappé:

— Il est trop tard pour refuser ce duel!... Descendez en vous-même et vous sentirez que j'ai porté le premier coup!

Ces derniers mots n'avaient pas de sens pour la plus grande partie de l'assemblée.

Mais chacun put voir les trois complices tressaillir de la tête aux pieds.

Irène dit tout bas:

— Prenez garde! il agit sur vous!

Peyrusse s'appuya de la main au dossier de son fauteuil.

Vous eussiez dit qu'il se repliait sur lui-même.

Il avait les yeux baissés, la joue livide, la lèvre tremblante:

— Je vous défends! balbutia-t-il avec une terreur évidente; — je vous défends de me magnétiser!

Maxime ne parlait plus.

Dans la foule, il y avait une agitation sourde et croissante.

On avait recueilli ce mot de duel. — On attendait quelque chose d'extraordinaire.

Bien peu parmi ceux qui étaient là avaient connaissance du magnétisme. Ceux-là même qui pouvaient posséder quelques vagues notions sur ce point ne devinaient point ce qui allait se passer.

Le mot qui courait, c'était: *duel, duel!*

Pour un duel, il faut des armes.

On ne voyait point d'armes.

Il y a des duels de paroles.

Mais, désormais, les deux adversaires étaient muets.

Le regard de Maxime était sur Peyrusse.

Agost et Rondel avaient jeté un coup d'œil cauteleux vers la porte fermée.

Irène épouvantée répétait:

— Prenez garde! prenez garde!

Peyrusse porta la main en avant comme pour éviter d'invisibles coups.

Puis, d'une voix étouffée:

— Ce sera donc, puisque vous le voulez, un combat à mort!

Sa belle tête, couronnée de cheveux blancs,

se redressa. — Il ouvrit les yeux comme on démasque une batterie.

Il y eut en moi une étreinte violente quand les deux fluides se choquèrent.

Quiconque a vu des expériences magnétiques sait que les influences s'égarent et que l'action, radiant en tous sens, sature en quelque sorte l'atmosphère ambiante.

L'assemblée entra en fièvre: fièvre muette que traduisaient les regards étincelans et les respirations oppressées.

Et par cette action même du fluide déperdu, l'assemblée eut conscience de la lutte.

Il y avait un poids sur toutes les poitrines.

La sueur coulait de tous les fronts.

C'était un duel, — un duel à mort!

Personne n'en doutait.

Pour être inconnue, l'arme n'en inspirait que plus de terreur.

Dans ce grand salon, tout à l'heure empli de tant de tumultes, vous eussiez entendu voler une mouche. Les têtes pendaient en avant. Les faces, rouges ou blêmes, subissaient de bizarres tiraillemens.

Vous eussiez dit pour un peu un de ces étranges sabbats où nos pères affolés suivaient le diacre Pâris ou les filles convulsionnaires du Gévaudon.

Mais eux, les deux champions! Ah! je vous l'affirme, c'était quelque chose de redoutable et

d'inouï! Soit réalité, soit surexcitation de mon cerveau, je croyais voir parfois leurs rayonnemens fluidiques se croiser comme deux chevelures de comètes.

Leur double effort était positivement divisé: c'est-à-dire qu'ils se portaient de *véritables coups*. Il n'y a point d'action continue dans la nature.

C'était pour moi comme la défaillance et le redoublement de la lumière électrique.

Je crois bien me souvenir que chaque effort, chaque *coup* était ressenti dans toute la salle, qui s'agitait alors et reprenait péniblement haleine.

Ils étaient forts tous deux. Peyrusse avait eu, parmi les magnétiseurs de son temps, une réputation colossale. Nul n'avait jamais pu lui opposer une puissance égale à la sienne. Maxime n'avait pas la même renommée, mais je savais, moi, ce dont il était capable.

Tous les deux avaient cette grande et noble beauté qui séduit à coup sûr les multitudes. Cet aspect vénérable que Peyrusse se donnait à plaisir était un masque. Depuis quelques minutes, derrière ce déguisement patriarcal, je voyais rayonner la jeunesse ou tout au moins la maturité de la vigueur.

Maxime avait moins d'années, mais cet avantage aurait dû être plus que compensé par la

maladie mortelle qui lui laissait cette trève en quelque sorte miraculeuse.

Il est de principe, en effet, que le magnétiseur doit être en santé.

Mais, encore une fois, ce qu'ils appellent pompeusement des principes équivaut à peine à des conjectures. Le fait vient à toute heure les démentir, posant des principes nouveaux qui seront destitués demain.

La volonté, la prière : voilà les deux élémens.

Maxime vivait à cette heure par la prière et par la volonté.

Son existence résidait purement dans cet élément même à qui l'on donne le nom de fluide, — comme les enfans ignorans appellent *chose* l'objet ou l'homme qu'ils ne connaissent pas.

Maxime avait en lui je ne sais quoi de surhumain.

Ils s'efforçaient tous deux avec tant de violence que les traits de leurs visages étaient transfigurés.

Il n'y avait pas eu une seule fibre qui ne fût terriblement tendue.

Les longs cheveux blancs de Peyrusse se soulevaient et tremblaient comme si un vent eût passé parmi leurs mèches flottantes.

Maxime était plus calme. Mais j'entendais sa respiration siffler dans sa poitrine.

Ils s'étaient rapprochés, — involontairement.

Ils étaient droits tous deux comme des tiges de fer, et tous deux versaient un peu en avant.

Leurs visages éclataient à quelques pouces l'un de l'autre.

Et à mesure que le temps passait, la prodigieuse énergie de leur lutte étreignait le cœur davantage.

Peyrusse magnétisait pour tuer. Je le voyais au rayon sanglant et fixe que dardait son œil.

Sa main, posée sur sa poitrine, avait un doigt tendu. Ce doigt pointait le cœur de Maxime.

Maxime croisait ses bras sur sa poitrine. — Son arme était dans ses yeux.

Combien se passa-t-il de minutes? je ne sais. Cela me parut long comme toute une longue nuit d'angoisse et de veille...

Mon attention fut attirée tout-à-coup par un imperceptible mouvement qui se faisait derrière Peyrusse. Irène s'était glissée jusqu'auprès d'Agost et lui avait parlé bas. Agost avait fait un signe de refus. Irène se retourna vers Rondel, l'homme à la tête largement aplatie.

Les yeux de Rondel disparurent derrière ses sourcils, froncés brusquement.

Sa main, qui était passée sous le revers de son habit, se montra tout-à-coup.

Peyrusse venait de chanceler, après avoir frémi de la tête aux pieds.

Je vis briller un objet dans la grosse main de Rondel.

Je m'élançai, rapide comme la foudre. J'avais distingué un pistolet. — Il y avait, pour ces hommes, bénéfice à tuer avant que Peyrusse, vaincu, ne parlât.

Ce n'était qu'un meurtre.

Je saisis à deux mains le poignet de Rondel. Je ne sais pas d'où me venait tant de force. Le pistolet tomba.

L'instant d'après, Irène, Rondel et Agost étaient entourés pas les agens de Philarète Pantois.

Ceci n'avait détourné ni l'attention de l'assemblée, ni le cours de la lutte.

De la nouvelle place où j'étais, je pouvais voir en face le visage de Maxime.

Il m'éblouit et me navra. — C'était comme le resplendissement suprême du feu qui va s'éteindre.

Peyrusse fit un pas en avant. La sueur collait ses cheveux à ses tempes. Il plaignait et râlait.

Il me sembla tout-à-coup qu'il s'affaissait, tandis que Maxime grandissait, haut comme un géant.

Un long cri souleva toutes les poitrines.

Peyrusse était à genoux.

Il combattait encore, pourtant. Son râle était affreux à entendre.

Il tomba enfin les deux mains contre terre en disant :

— On ne peut pas tuer un mort !

Il ne bougea plus.

— Dormez-vous ? lui demanda Maxime.

Peyrusse ne répondit pas.

Maxime se pencha sur lui et lui imposa les mains.

Peyrusse se raidit. L'écume blanchit les coins de sa bouche.

— Dormez-vous ? répéta Maxime.

Point de réponse encore.

Maxime reprit son haleine avec force, et, rassemblant toute sa vertu, il le chargea d'une dernière passe qui frappa comme un coup de massue.

Peyrusse eut une courte convulsion et ne bougea plus.

— Dormez-vous ? demanda pour la troisième fois.

— Je dors, lui fut-il répondu de cette voix changée que prennent les somnambules.

— Alors, levez-vous ! ordonna Maxime.

Le malheureux fit effort pour obéir, mais il retomba. Tout son corps était brisé comme la paille sous le fléau.

Dans l'assemblée, c'était le silence de la stupeur.

IX

Qui annonce le dénoûment.

Maxime s'essuya le front.

— Avez-vous besoin de quelque chose? demanda-t-il.

— Non, fit Peyrusse, que les agens avaient assis dans son fauteuil.

— Pouvez-vous répondre?

— Oui.

Rondel et Agost voulurent protester. Ce fut l'assemblée qui leur imposa silence.

Monseigneur de Champmas-d'Arragon et M. le comte de Champmas-d'Argail étaient maintenant à côté de Maxime.

Florence, profitant de ce mouvement, était venue me serrer la main et me dire à l'oreille:

— Que Dieu vous récompense, Suzanne! je ne vous aimerai pas mieux quand vous serez ma sœur!

Son regard allait vers Mme de Gérin, qui avait toujours son enfant dans ses bras. C'était une muette interrogation.

— Elle s'appelle Florence comme vous, lui dis-je; elle est belle comme vous... je la prendrai chez moi, et vous pourrez l'embrasser tous les jours.

Ses yeux pleins de larmes me remercièrent.

La voix de Maxime s'élevait de nouveau.

— Comment est morte Marie Caroline Renaud? demandait-il.

— Dans l'état de sommeil magnétique, répondit Peyrusse distinctement et froidement.

— Qui l'a voulu?

— Moi... poussé par Agost et Rondel.

— Quel fut votre motif?

— Le désir de ne point partager les trésors de l'abbaye de Morévault.

— Alors, vous déclarez qu'elle est morte assassinée?

— Oui... assassinée.

— Par vous?

— Oui... par nous.

Ce qui nous impressionnait tous jusqu'à l'horreur, c'était le ton glacial et la mécanique précision de ces réponses.

Vous eussiez dit un automate parlant.

Irène se couvrit le visage de ses deux mains.

Elle s'éloigna de Peyrusse en disant:

— Ah! si j'avais pu croire à une pareille infamie!

— Le savait-elle? demanda Maxime, qui la désigna du doigt à Peyrusse.

Irène se dressa livide. Son cou se gonfla comme le corps d'une couleuvre qui va s'élancer. Sa figure vint toucher celle de Maxime, tandis qu'elle murmurait d'une voix sifflante:

— Allez-vous me forcer de raconter aussi l'histoire de votre sœur?

Maxime se reprit et dit impérieusement à Peyrusse.

— Ne répondez pas!

Puis s'adressant à Irène:

— Sortez, madame la baronne... je prie Dieu de ne vous point punir!

Irène se dirigea aussitôt vers la porte.

Sur le seuil, elle se retourna et dit en me montrant:

— Cher prince, interrogez donc un peu votre somnambule sur les faits et gestes de cette fiancée du roi de Garbe que vous allez épouser.

Nous entendîmes son ricanement au travers de la porte fermée.

Maxime ne daigna même pas me défendre, et je lui en sus gré.

— Comment est morte Élisa, votre femme? demanda-t-il encore à Peyrusse.

— D'une ponction prohibée que pratiquent certaines sages-femmes et certains médecins.

— Qui avait pratiqué la ponction?... Parlez pour moi seulement.

Peyrusse prononça un nom qui n'arriva pas jusqu'à nous.

— Dans quel but?

— Dans le but d'occasionner la mort.

— A l'enfant?

— Et à la mère.

— Qui avait ordonné l'opération?

— Moi.

— Agost et Rondel étaient-ils complices?

— Oui.

— Quel était votre but?

— Élisa connaissait l'histoire de Morévault.

— Et pourquoi la portâtes-vous mourante chez la femme Eugénie Mutel?

— La femme Mutel connaissait l'histoire de Morévault.

— Vous vouliez les tuer l'une par l'autre!

— Oui... et la fille Suzanne, qui connaissait l'histoire de Morévault.

Maxime s'arrêta. La fatigue l'accablait. — Je n'ai plus de mots pour peindre les sensations de l'assemblée.

Je dois dire pourtant que tonton marquis répétait de temps à autre:

— Tvès cuvieux!... pavole!

Pidoux aussi exprimait très éloquemment son indignation, mais de manière à n'être point entendu des trois complices.

A un moment, le regard du comte de Champmas croisa celui de monseigneur.

Il paraît qu'il y avait une interrogation dans le regard du vieux diplomate, car le prélat répondit:

— Toute notre science n'est qu'ignorance, cousin, et les voies de Dieu sont infinies.

Comme Maxime allait reprendre la parole, Antoine ouvrit la porte et dit:

— Ces messieurs sont dans la salle à manger.

— Le *Moniteur* peut paraître! s'écria Philarète; — non... n'non!... Comme tout cela a été mené!...

Sur un signe de Maxime, M. Pantois alla chercher Edmond de Gérin.

— Monsieur, lui dit le prince à voix basse, vos chefs sont en bas... Libellez votre démission... Je sais qu'il est des entraînemens... et qu'on a parfois posé malgré soi le pied sur la pente fatale... Personne ici ne connaît votre histoire... Je vous promets le secret.

Il ajouta tout haut:

— A Dieu ne plaise que je vous confonde avec ces hommes!

M. de Gérin sortit.

— Une dernière question, reprit Maxime en s'adressant à Peyrusse; — qui a fait évader Eugénie Mutel de la prison de Clairvaux?

— Nous.

— Qui, vous?

— Agost, Rondel, moi.

— Aviez-vous l'intention de l'empoisonner?

— Oui.

— Aviez-vous dès lors l'intention de perdre par elle mademoiselle Suzanne... je veux dire madame la princesse?

— Oui.

— François! appela Maxime.

— Mon colonel! repartit le beau chef d'escadron en s'avançant aussitôt.

— Prends cet homme, et qu'il soit porté dans la salle à manger.

— Oui, mon colonel.

François fit signe à ses spahis. Peyrusse fut emporté dans son fauteuil. Agost et Rondel le suivirent, accompagnés fidèlement par les agens de M. Pantois.

Maxime se tourna vers l'assemblée.

— Quoi qu'il arrive, dit-il, — vous avez tous vu, tous entendu: vous serez tous témoins!

Maxime, soutenu par Mgr. de Champmas-d'Arragon et le comte de Champmas-d'Argail, prit le chemin de la salle à manger.

Il était littéralement épuisé.

M. Pantois vint m'offrir la main et me dit:

— Non... n'non!... Est-ce un joli travail?... Voilà la jeune administration!

A mon autre oreille, le précieux Pidoux murmurait d'une voix tendre et douce:

— Madame la princesse permettra à son plus vieil ami d'être le premier à lui offrir des félicitations dont la sincérité ne peut être égalée que par leur...

— Platitude! acheva M. Pantois. — Non... n'non!... on pourrait utiliser ce maraud!

Pidoux continuait:

— Dès vos plus jeunes ans, j'ai prévu l'avenir brillant qui vous était réservé... Mme Pidoux se souvient toujours avec bonheur de

l'humble position qu'elle a occupée près de votre personne...

Nous étions au seuil de la salle à manger.

M. Pantois ferma la porte au nez de l'enchanteur, en lui disant:

— J'ai des connaissances un peu partout, — n'non!... Je me charge de vous aux prochaines élections!

Autour de la table de la salle à manger étaient assis M. D***, le procureur du roi; le juge qui avait instruit l'affaire de la rue de la Jussienne, un conseiller et un greffier.

— Nous sommes venus ici, dit M. D***, sur une lettre signée: Prince Maxime de..., pair de France, requérant notre invention en son nom, au nom de monseigneur de Champmas-d'Arragon, archevêque de..., et au nom de M. le comte de Champmas-d'Argail, ancien pair de France, ancien ministre plénipotentiaire près la cour de...

Maxime voulut donner des explications à ses deux oncles.

Ils lui serrèrent la main tous les deux en disant:

— Vous avez bien fait.

La démission de M. de Gérin était toute ouverte sur la table.

Maxime vint se placer auprès de Peyrusse, que les magistrats, regardaient avec curiosité.

— Messieurs, dit-il, — je n'ai garde de

mettre en doute votre haute intégrité... Mais l'homme se refuse parfois à croire les choses qui lui semblent en dehors des possibilités humaines... J'ai pris mes précautions, non pas contre vous, mais contre cette incrédulité orgueilleuse et systématique qui est le fait de notre nature... Ce que vous allez entendre, cinquante personnes l'ont entendu déjà... Constatez, dressez procès-verbal... Que vous preniez les paroles de cet homme comme aveu ou comme renseignement, une sentence inique sera réformée, et trois têtes tomberont peut-être sur l'échafaud... Êtes-vous prêts à faire votre office?

— Nous sommes prêts, répondirent les magistrats.

Maxime mit sa main sur le front de Peyrusse qui tressaillit aussitôt et poussa un long soupir.

— Dormez-vous? lui demanda Maxime.

— Oui, répondit l'ancien magnétiseur.

— Pouvez-vous répondre?

— Oui.

— Monsieur le juge d'instruction, dit le prince, — ordonnez à votre greffier de prendre la plume. Cet homme va vous dresser lui-même la liste de ses crimes.

X

Ou je fais mes adieux ou lecteur.

C'était le lendemain. Peyrusse, Agost et Rondel étaient sous la main de la justice. Après cette suprême dépense de forces, le prince s'était affaissé en une sorte de prostration; il n'avait point quitté l'hôtel. On lui avait donné la chambre et le lit de maman marquise. J'avais passé la nuit dans un fauteuil, entre Lily et Zoé.

Vers le matin, je m'endormis. Quand je m'éveillai, Lily était partie. Zoé reposait.

Je sortis sans bruit, afin de baigner ma tête brûlante dans l'air frais du matin. Mes pensées étaient en moi confuses et entassées comme un chaos. Les événemens de la veille me revenaient, non pas un à un, mais tous ensemble, et il me paraissait matériellement impossible que tout cela se fût passé en vingt-quatre heures.

Je tirai de mon sein ce papier que ma bonne Eugénie m'avait donné au moment où Maxime me proclamait en quelque sorte princesse de.....

Je le relus.

„Ne me refusez pas, Suzanne, disait ce billet, tracé d'une main mal assurée; — c'est encore à votre dévouement que je m'adresse. Mes heures sont comptées. Demain, ils ne me

craindront plus. Mon nom et ma fortune vous donneront la force qu'il faut pour achever notre œuvre."

Marie! pauvre chère enfant! oh! oui, je l'aimais bien comme si j'eusse été sa mère.

Et Eugénie! n'était-elle pas faible aussi comme un enfant? N'avait-elle pas besoin aussi de protecteurs?

Et Zoé?... Et cette pauvre femme, Florence de Champmas-d'Argail, dont Irène tenait la destinée dans sa main!

„Mes heures sont comptées. Demain, ils ne me craindront plus..."

Certains de nos sentimens sont tellement complexes qu'on n'ose les analyser.

L'idée que Maxime devait mourir sitôt me déchirait le cœur.

Et pourtant c'était seulement cette idée qui pouvait me faire accepter son offre.

J'étais toujours à Gustave, malgré le sort et malgré ses fautes.

Gustave a pu me blesser cruellement en sa vie. Jamais il n'a pu se fermer mon cœur.

Je l'excusais déjà. Je me disais que les apparences avaient pu le tromper, et que sa jalousie était encore une preuve d'amour.

Ma clémence inépuisable exagérait l'empire de la perfide éloquence d'Irène. Elle avait appuyé sur la plaie vive de son âme; il avait été faible parce qu'il aimait.

Et tout-à-coup mon esprit se révoltait contre cette menace ou cette promesse de mort, comme vous voudrez l'appeler.

Quand je mesurais ce que Maxime avait déployé de puissance à quelques heures de là, mon bon sens me criait: c'est impossible!

C'est impossible! un homme ne prédit pas ainsi sa fin. A Dieu seul appartient la prescience.

Il avait subi, la veille, une crise terrible. Il en était sorti vainqueur...

Ma raison disait cela, mon bon sens, pour employer le mot déjà prononcé.

Mais cet autre sens dont j'ai parlé parfois, ce sens qui était précisément le lien qui m'unissait à Maxime, ce sens répondait: il mourra.

Je me raidissais en vain. La voix mystérieuse dominait ma raison.

Je souffrais plus qu'une autre peut-être au milieu de ces contradictions et de ces invraisemblances. Le lecteur a dû remarquer plus d'une fois le contraste qui exista toujours entre ma nature propre et les événemens de ma vie. Je suis un esprit exact; mon moi est bourgeois, et je ne suis jamais entrée que par force dans toutes mes aventures romanesques.

En somme, si mon silence de cette nuit était un acquiescement, ce ne pouvait être du moins une acceptation formelle. Je résolus de voir

Gustave. Jamais je ne m'étais senti ballotter par une indécision semblable.

Je me promenais dans la grande allée du jardin, lorsque je vis venir à moi Gaston.

Je fus tentée de l'éviter, — mais il m'abordait déjà de cet air triste et soumis qu'il prenait toujours avec moi.

— Ne craignez plus que je vous parle d'amour, Suzanne, me dit-il; — je ne suis pas guéri; mais je suis désespéré... Je vais partir... quitter la France... Mon cousin Maxime vient de réparer généreusement les brèches que j'avais faites à la fortune de ma maison... Je n'ai rien accepté pour moi : j'ai tout donné à ceux que j'avais si follement dépouillés.

— Vous avez bien fait, monsieur le comte, répondis-je, mais vous ne partirez pas... vous ne quitterez pas la France... Vous ne voudrez pas, continuai-je avec plus de force, voyant qu'il allait m'interrompre, — vous ne voudrez pas emporter avec vous tout mon mépris et toute ma colère.

— Votre mépris, Suzanne! répéta-t-il en me regardant.

— Je vous dis que vous ne le ferez pas! m'écriai-je. — Il y a un remède à ce mal dont vous prétendez ne point pouvoir guérir... C'est le dévouement, cet autre amour dont tous les bons cœurs sont capables... Vous êtes bon, monsieur le comte, j'en suis

sûre... Si je n'étais pas venue me jeter dans votre vie, vous auriez aimé Lily...

— Je le crois... murmura-t-il.

Depuis quelques instans, j'apercevais comme une forme blanche à travers les lilas, au fond du berceau voisin.

Je pris Gaston par la main et je l'entraînai.

Lily était demi-couchée sur un banc de gazon. Elle reposait. Autour de ses paupières fermées, il y avait des larmes. Son pauvre visage amoindri et tout pâle disparaissait presque dans les masses de ses beaux cheveux.

J'étendis la main en silence et je montrai ce tableau à Gaston.

— Je sais bien! balbutia-t-il avec une véritable angoisse, car j'avais dit vrai: il était bon; — je sais bien, Suzanne!... mais je vous aime!

Et les pleurs faisaient chevroter sa voix.

— Gaston, lui dis-je, — croyez-moi, voici votre destin, voici votre bonheur... Vous avez dans votre main la vie et la mort de cette chère enfant... Savez-vous de quelle tendresse on entoure l'être qu'on a sauvé?... Savez-vous ce que c'est que le bel amour des mères?... Regardez-la, Gaston, cette pauvre fleur brisée... Je vous le dis, je vous le jure, le jour où votre souffle relèvera sa tige, vous serez heureux et vous l'aimerez... Chaque larme séchée, chaque sourire refleuri sera pour vous

une joie nouvelle... Vous ne souffrirez plus de cette oisiveté qui vous a perdu... Vous aurez votre œuvre en ce monde, votre œuvre charmante et facile... Vous aurez donné à votre femme une seconde naissance, elle vous appartiendra deux fois...

— Je vous aime!... je vous aime!... m'interrompit-il avec désespoir.

— Alors, m'écriai-je, — quittez la France en effet!... Mieux vaut pour elle mourir tout d'un coup que de subir ce long sacrifice!... Partez, Gaston: vous n'avez voulu ni de son amour si pur, ni de mon amitié de sœur!...

— Votre amitié!... murmura-t-il en relevant sur moi son regard troublé.

— Vous nous avez condamnées toutes deux, repris-je avec une énergie nouvelle: — Lily, qui ne vivait que par vous; moi, qui aurais été votre meilleure amie!

— Suzanne! Suzanne! s'écria-t-il éperdu; je prends Dieu à témoin que je voudrais vous obéir... Mais si j'allais la rendre malheureuse!

— Je réponds de vous, Gaston!... Je vous connais mieux que vous-même.

Je le pris par la main. Il se laissa faire. Nous nous approchâmes du banc où Lily reposait. Je l'éveillai doucement. Gaston était à ses genoux.

Elle le contempla un instant avec des yeux ravis.

Puis, attirant ma main sur ses lèvres.

— C'est mon rêve, murmura-t-elle; — je rêvais qu'un ange m'apportait le bonheur...

Il y avait grand remue-ménage à la maison. Maman marquise avait déjà passé en revue une douzaine de caméristes, cuisinières, etc. L'ancienne splendeur allait renaître. Tonton avait gagé un grand diable de laquais, aussi beau que Besançon. Il l'appelait déjà : *Mavaud, fvipon, cvoquant* et autres.

Certes, personne ne songeait à la mort de Maxime. On préparait le grand salon pour la solennité de notre mariage.

Antoine était sur les dents. On le surmenait sans vergogne. Isidore et Dorothée lui faisaient à l'envi des reproches sur sa lenteur.

Dorothée lui dit une fois dans la naïveté de son cœur de linote :

— On vous avait mis à la retraite, Antoine... pourquoi vous mêlez-vous de tout cela?

Tonton ajouta :

— C'est un besoin pouv ces bons vieux sev-viteurs... il faut qu'ils se vemuent... qu'ils touvmentent... qu'ils tvacassent...

Rose-sans-Epines voulut dire un mot, mais on lui déclara qu'il baissait à vue d'œil.

Antoine trouva pourtant le moyen de venir m'adorer comme une madonne.

— Et moi qui parlais de mon pauvre François ! me dit-il ; — c'est le roi qu'il vous faudrait, mademoiselle Suzanne !

Puis, d'un air malin et attendri :

— Vous avez pourtant ravaudé des chaussettes hier au soir !

Quand je rejoignis maman marquise, elle tenait conseil avec tonton au sujet d'Antoine.

— Nous avons été fovt mal sevvis pendant l'intévim, disait tonton ; — mais il a fait de son mieux, ce chev gavçon ! ...

— C'est le dévoûment et l'honnêteté même, ajoutait maman marquise ; — mais l'âge alourdit.

— Seul comme il était ... voulut insinuer le commandeur.

— Mon bon ! s'écria tonton, — n'enfoncez pas les povtes ouvevtes ! ... je vote pouv une gvatification de cent écus !

— Mettons cinq cents fvancs, dit la marquise.

— Heureusement, dit sèchement le commandeur, — que le prince lui a fait une donation de quinze mille francs !

— Quinze mille francs ! s'écria tonton ; — le voilà capitaliste ! ... Dovothée ! ... nous lui empvuntevons de l'avgent !

— Il ne se corrigera jamais ! fit maman marquise.

J'arrivai à temps pour fermer la bouche au

commandeur, qui avait sur les lèvres une verte réplique.

Les pauvres gens avaient fait jadis leurs preuves de générosité.

Maman marquise s'empara de moi pour causer de mes toilettes. Elle me dit un mot de la soirée de la veille, et tonton ajouta gravement :

— Vous n'aviez vien à cvaindve, mon enfant... nous vous auvions pvotégée!

Mais il y avait un coin où le cœur de la pauvre femme gardait toute sa sensibilité native. Quand je lui racontai ce que j'avais fait pour Gaston et Lily, elle m'attira sur ses genoux et me dévora de baisers.

— Que je te tutoie comme autrefois, ma nièce! s'écria-t-elle; — oh! que tu seras une belle petite princesse!... Je l'ai toujours dit: tu nous portes bonheur!... Gaston! mon enfant chéri!... J'avantage Lily d'un quart... Et sa sœur aussi... et tout le monde... Tiens! je deviens folle!

Son bon gros visage était tout inondé de pleurs.

Tonton marquis dit gravement:

— J'en appelle aux souvenivs de M. le commandeuv... j'avais toujouvs présagé que, tôt ou tavd, ce maviage finivait pav se faive...

Il était environ midi quand le prince me fit demander.

A ce moment, tous mes doutes, toutes mes irrésolutions revinrent à la fois m'assaillir. J'obéis, cependant, et je me rendis à la chambre de maman marquise, où il avait passé la nuit.

Je le trouvai très calme, mais singulièrement affaibli.

Gustave était à son chevet. Gustave avait pleuré.

Je ne m'attendais pas à le rencontrer là. — J'avais espéré qu'il chercherait à me voir dans la matinée.

Il faisait très sombre dans l'appartement, parce que Maxime, dont les yeux ne pouvaient plus supporter l'éclat du jour, avait fait fermer les persiennes.

— Approchez, Suzanne, me dit-il. — Je sais ce que vous venez de faire pour la cadette des demoiselles du Meilhan. Vous aurez été le bon ange de cette maison... M. Lemonnier-Duroncier vient de me demander mes ordres, ce sont ses expressions, pour le mariage de Georges et de Zoé... Il ne nous reste à nous occuper que de nous-mêmes.... et je crois que nous n'avons pas trop de temps pour cela, ma belle et chère Suzanne.

Je regardais Gustave. Le prince s'en aperçut.

— Vous avez toute votre vie pour vous aimer, reprit-il avec reproche.

Puis, d'un ton sérieux et doux :

— Suzanne, j'ai promis à notre ami Gustave que vous lui pardonneriez cette fois comme les autres... Votre rôle sera de lui toujours pardonner. Il est bon, et je réponds de son cœur; mais il n'y a point sur la terre, ma pauvre belle Suzanne, d'homme qui soit digne de vous.

— Il eût fallu pour cela le prince Maxime! prononça tout bas Gustave.

Vrai, je ne crois pas qu'il y eût d'amertume dans ce mot.

Gustave avait encore les larmes aux yeux de sa récente conversation avec le prince.

— Suzanne, reprit ce dernier, — vous n'avez pas encore prononcé une parole... Auriez-vous de la répugnance à porter mon nom?

— Ayez compassion de moi, prince, répondis-je; — j'ai le cœur brisé... Je cherche en vain ma force et ma volonté...

La voix de Maxime s'imprégna d'inquiétude.

— Dois-je croire que vous allez reculer devant la dernière prière d'un ami mourant? prononça-t-il à voix basse; — ce serait un malheur cruel... et irréparable!

Il ajouta, en se soulevant sur le coude péniblement:

— Les préparatifs sont faits: le notaire est là pour le contrat... C'était une union solennelle que je voulais, Suzanne: devant Dieu et devant la loi... Au nom du ciel! regardez-moi bien:

vous verrez que je ne peux pas désormais vous donner le temps de réfléchir...

Hélas! je le regardais. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité qui régnait dans la chambre. Il n'y avait plus à s'y méprendre. La mort était là.

Le changement opéré depuis la veille était navrant.

L'agonie collait son masque rigide sur la noble beauté de ses traits.

C'était encore le prodigieux effort de la volonté qui garrottait l'âme dans ce corps.

Il peut y avoir ainsi, en face de l'agonie, un grand entraînement. Je comprends la volupté lugubre de l'amant ou de l'amante qui s'agenouille auprès d'un lit de mort pour recevoir la bénédiction nuptiale. C'est un lien entre deux âmes dont l'une reste en-deçà de la vie et dont l'autre va s'envoler dans l'éternité.

C'est un pacte solennel. Je comprends cela. Mais il faut l'amour.

Entre Maxime et moi, il n'y avait que l'amitié.

Il me semblait qu'on allait mentir dans cette chambre funèbre. Ce mariage était une précaution, une ruse de guerre. Je ne sais, moi: j'avais peur.

S'il ne m'avait rien donné, j'aurais dit: Je suis prête!

Mais ce nom illustre, à moi, pauvre fille; mais cette immense fortune...

— Tout ce que vous pensez, je le vois, Suzanne, me dit doucement Maxime; — ce n'est pas pour vous... non! sur l'honneur!... c'est pour ceux que vous aimez... Mademoiselle Suzanne ne garderait pas tous les amis qu'avait hier la princesse Maxime... Il faut combattre le monde avec ses propres armes... c'est un poste d'honneur qui vous est confié: ne le désertez pas!

Il sonna.

Gustave vint à moi. Il me prit la main; sa main était froide. Il me dit:

— Suzanne, je serais heureux de vous voir accepter.

Je retirai ma main.

Ce ne fut pas un domestique qui vint au coup de sonnette du prince.

Je pense que ceci était préparé d'avance.

Eugénie Mutel parut à la porte. Elle tenait une jeune fille par la main.

— Eugénie! m'écriai-je; — Marie! ma pauvre petite Marie!

Je m'élançai vers elles. Eugénie poussa Marie dans mes bras.

Maxime dit d'une voix suppliante:

— Refuserez-vous une mère à cette enfant?

Marie m'embrassait en pleurant.

— J'en ai une, murmura-t-elle; — au ciel...

et toujours elle vient me dire de vous aimer, Suzanne.

Eugénie Mutel ne parlait point. Elle tenait ma main pressée contre son cœur.

Je regardai Maxime. Ses yeux battaient, prêts à se fermer pour toujours.

— Non... n'non!... dit une voix à mon oreille; — le bonheur de tous ceux qui vous sont chers dépend de vous... Peyrusse, Agost et Rondel ne sont pas morts... nous aurons tous besoin de la princesse Maxime!

Je collai mes lèvres sur le front de Marie, et je dis:

— J'accepte.

La pauvre enfant se pendit à mon cou, pendant qu'Eugénie me baisait la main par derrière.

Gustave était livide. — Le prince rouvrit les yeux et parvint à se soutenir sur le coude.

— Faites entrer! ordonna-t-il.

La joie du dévouement victorieux mettait comme un beau rayon autour de son front. Mon pauvre cœur serré tressaillit au son de sa voix quand il prononça ce seul mot:

— Merci.

Les portes s'ouvrirent. Le notaire entra, suivi de toute la famille.

Le notaire lut un contrat, dressé d'avance, où le prince Maxime de ***, me reconnaissait en mariage la totalité de ses biens, meubles et

immeubles, tels qu'ils se comportaient à la date du contrat.

Pendant la lecture, le prince eut un spasme. Il resta plusieurs minutes sans respirer. Mais quand le notaire fit silence, il tendit la main, prit la plume et me la présenta.

Je signai.

Le prince mit sa signature lisible à côté de la mienne.

Tous les membres de la famille, sans exception, signèrent après nous.

Maxime dit:

— Qu'on se hâte.

Le maire du dixième arrondissement se présenta, amené par M. le comte de Champmas-d'Argail. — Le mariage civil eut lieu sans délai. Mes témoins furent M. le marquis du Meilhan et M. le comte d'Argail; ceux de Maxime M. Lemonnier-Duroncier et le commandeur de la Brousse.

Puis l'assemblée se sépara en deux rangs pour laisser passer monseigneur de Champmas, revêtu de ses habits sacerdotaux. Un autel était dressé à la tête du lit. Je m'agenouillai. Maxime parvint à se mettre sur son séant, soutenu par sa sœur et Eugénie.

Nous fûmes unis devant Dieu.

Mme la comtesse de Champmas-d'Argail vint m'embrasser et m'appela tout haut sa sœur. — Tout bas, elle me glissa à l'oreille :

— C'est à vos genoux que je devrais être... Vous m'avez sauvé la vie et l'honneur.

C'était en souveraine que j'entrais dans cette famille, si fort au-dessus de moi.

Maxime avait reposé sa tête sur l'oreiller. Eugénie, qui venait de se pencher vers lui, fit retirer l'assistance au moment où les complimens et les caresses m'entouraient de toutes parts. J'eus le temps de serrer la main de Gaston et d'embrasser ma chère petite Lily.

Marie resta la dernière auprès de son père, qui lui donna un long baiser. Eugénie l'entraîna.

Gustave et moi, nous étions seuls avec Maxime.

Maxime fit effort pour parler. Il ne put. Il souleva ma main et la posa sur son front. Je compris. Ma volonté fit effort. Comme la veille, la vie obéit à ma volonté. Un rayon se ralluma dans les yeux du mourant.

— Vous allez être heureuse, prononça-t-il d'une voix si faible que vous avions peine à l'entendre. — Il n'y a plus entre vous et votre bonheur que mon agonie... Elle est sur le point de finir.

Son geste ferma la bouche de Gustave qui voulait protester.

Il chercha sous son oreiller et prit un pli décacheté en me disant:

— Lisez.

Je déchirai l'enveloppe.

C'était une lettre de Marseille.

Je lus, au travers d'un éblouissement:

„J'ai l'honneur de vous adresser un extrait du registre mortuaire de l'hôpital de Marseille, contenant l'acte de décès de la femme Ida Lodin, décédée à la suite d'une congestion pulmonaire...“

La lettre glissa sur le tapis. Nous étions, Gustave et moi, comme deux statues.

Maxime ne luttait plus. Il réunit nos deux mains dans les siennes. Ses yeux agrandis se levèrent au ciel. Cette agonie était belle comme un triomphe.

Gustave se prit à sangloter. Mon sang se retirait de mon cœur.

Maxime lâcha tout-à-coup la main de Gustave et lui fit signe de s'éloigner. Gustave obéit, cachant sa tête entre ses mains.

Le regard de Maxime le suivait.

— Vous êtes libres! murmura-t-il; — libres d'être heureux!... Je sais cela depuis plusieurs jours... pardonnez-moi si je vous l'ai caché... vous auriez refusé mon nom et ma fortune....

Il resta quelque temps immobile et muet. La nature en lui était absolument épuisée. Au bout d'une minute, ma main éprouva le senti-

ment d'une faible pression. Je me penchai. Mon oreille toucha presque sa bouche.

Un baiser glacé effleura ma tempe. J'entendis sa voix qui n'était déjà plus de la terre, je l'entendis, non pas avec mes sens, mais avec mon âme.

Maxime me disait :

— Adieu, Suzanne... je vous aimais !

Cet aveu s'exhala dans son dernier soupir.

Je fermai ses yeux ; — mon regard ne pouvait se détacher de cette beauté noble et sereine, qui parlait déjà des calmes félicités du monde meilleur.

L'instant d'après, je pleurais dans les bras d'Eugénie. Ma petite Marie m'appelait sa mère et Gustave agenouillé me disait.

— Tu es à moi pour toujours !...

Ami lecteur, comme disait volontiers l'illustre écrivain à qui j'ai cru pouvoir emprunter, — parce qu'il est riche entre tous, — une portion du titre de ces souvenirs, ami lecteur, je prends ici congé de vous.

Tel est le dénouement du drame de ma jeunesse.

Je m'arrête à ma vingt-et-unième année. A partir de cette date, ma vie tranquille a-t-elle rompu tout-à-coup avec les aventures ?

Il ne me plaît pas de répondre aujourd'hui

à cette question. Je dépose ma plume à la dernière page de cette masse de volumes, et je vous souhaite de bon cœur tout le plaisir que j'ai, par ces splendides journées d'août, à m'emparer de la clé des champs.

FIN.

à cette question. Je dégage du plume à la dernière page de cette masse de volumes, et je vais commencer de bon cœur tout le plaisir que j'ai, par ces spéculations immenses d'avoir à m'occuper de la vie chrétienne.

LA RECHERCHE DU BONHEUR

PAR

ARSÈNE HOUSSAYE.

I

UNE TACHE AU SOLEIL.

J'ai pensé qu'il était curieux pour l'esprit, à l'heure où il y a tant de chercheurs d'or, d'étudier ceux qui cherchent encore le bonheur ; — ce sont les retardataires. — N'est-ce pas une étude digne de la philosophie contemporaine que celle de toutes ces aspirations vers l'idéal trompeur? Dire comment quelques-uns ont échoué en cherchant les rives inaccessibles du bonheur, n'est-ce pas préserver des abîmes ceux qui veulent se hasarder sur la mer?

Ces histoires seront très-variées par la couleur et par le sentiment, car le bonheur de celui-ci ferait le malheur de celui-là; mais, de toutes ces histoires, ne ressortira-t-il pas la même moralité, à savoir, que le bonheur c'est le rêve du lendemain, — même à l'heure de la mort!

Il y a à Paris des hommes qui passent pour être heureux et qui le sont un peu moins que les autres, parce qu'on ne leur reconnaît ni esprit, ni talent, ni caractère. On dit: c'est un homme heureux; et tout est dit.

On disait d'Albert Weberstein : c'est un homme heureux.

Albert Weberstein est un vrai Parisien, sous son masque d'outre-Rhin. Il est né à Paris, et ne conserve, comme souvenir de son origine, que du vin de Johannisberg récolté dans les vignes de sa grand'mère, un peu cousine du prince de Metternich.

Albert est né dans la haute banque. Il a appris à pleurer, à rire et à chanter sur l'air des pièces de cent sous. Aussi, quand il fut au collége et qu'on lui enseigna dans les philosophes le mépris des richesses, il décida dans sa sagesse que les philosophes avaient raison. On lui avait tant parlé d'argent à la maison, que la science, la liberté, la poésie lui semblaient les vraies déesses de la fortune.

Quand il sortit du collége, il envia beaucoup le sort des pauvres diables qui avaient étudié avec lui et qui allaient suivre leur destinée qui dans les arts, qui dans les lettres, qui dans les hasards des combats et des voyages. Quelques-uns, il est vrai, lui empruntaient un louis (né banquier, il était déjà le banquier — *in partibus* — de tous ses amis) ; mais il se

disait que son argent serait plus gai dans leurs mains que dans les siennes.

Retenu dans les devoirs de la maison — je veux dire de la banque paternelle, il ne vivait qu'à demi. Sa jeunesse portait un cilice. Il allait tristement à la Bourse, en songeant au Musée du Louvre. Il se croyait né peintre, et il se résignait à voir peindre les autres. Il avait de beaux chevaux, mais quand il était en calèche à quatre chevaux pour aller parier aux courses de La Marche et qu'il rencontrait à pied un de ses insouciants amis, il disait tristement :

— Ce n'est pas moi, c'est lui qui mène la vie à quatre chevaux.

Il avait beaucoup d'esprit, mais le monde ne lui accordait que beaucoup d'argent. Dès qu'on le rencontrait, on ne lui demandait des nouvelles — ni de son cœur — ni de ses rêves — ni de ses études — ni de ses amis, — mais de la Bourse, du trois pour cent, du crédit de San-Francisco, — du chemin de Tombouctou et de la banque de Seringapatam.

Il avait une figure intelligente et bonne, qui, pour tout autre, eût été la beauté ; mais il était comme ces portraits de maîtres qui sont éclipsés par les richesses du cadre. Au lieu de voir sa figure, on voyait son or.

Il n'était pas comme Fontenelle, qui avait les mains pleines de vérités et qui se gardait

bien de les ouvrir. Il ouvrait ses mains pleines d'or. Il n'avait dans sa chambre qu'un tableau : c'était *la Charité*, d'André del Sarte, qu'il avait copiée lui-même quand il espérait devenir un peintre. On ne lui demandait jamais deux fois son argent pour une bonne œuvre. Il aimait à sortir à pied pour deux raisons : la première, pour fureter chez les marchands de bric-à-brac ; la seconde, pour faire comme il le disait l'aumône de la main à la main.

— Comme tu caches le louis que tu donnes ; lui dit un jour un de ses amis.

— C'est pour ne pas décourager ceux qui donnent un sou, répondit-il.

II

Vint la révolution de février qui le ruina d'un seul coup, parce qu'il ne voulut pas ruiner les autres. Il paya tout le monde excepté lui, et courut à l'atelier d'Eugène Delacroix.

— Enfin, lui dit-il, me voilà libre : tout mon temps et pas une obole. J'ai dépensé mes derniers louis pour acheter une palette et des pinceaux. Moi aussi j'ai droit au travail.

Eugène Delacroix, qui est un grand peintre et un philosophe, l'embrassa pour ce beau trait de résignation.

— Mais j'y songe, lui dit-il tristement : si

ceux qui nous achetaient des tableaux se mettent à en faire, si tout le monde a droit au travail, il n'y a plus d'art possible. D'ailleurs, je suis un mauvais maître. Allez au Louvre; peignez pendant un an des figures de Paul Véronèse; la seconde année, peignez *l'Antiope* du Corrége; la troisième année, peignez sous l'inspiration de Léonard de Vinci. Après quoi vous serez un peintre, car si vous n'avez pas le génie en vous, vous vous rebuterez au bout de six semaines.

Albert comprit qu'il était trop tard.

— Je suis destiné à traîner mon boulet d'or et d'argent, dit-il en rentrant chez lui.

Au bout de quelques jours, un des rois de la finance l'appela et lui demanda des conseils sur de nouvelles institutions de crédit. On avait le chaos sous la main, Albert y répandit la lumière.

— La république vous devra sa fortune, lui dit le grand financier quelques jours après.

— Je la tiens quittè, répondit Albert.

— Je vous forcerai à redevenir riche.

— Eh bien, je me laisserai faire; il faut bien se résigner à sont sort. Je suis né riche, je mourrai riche. — Mais, comme disent les vaudevilles, la fortune ne fait pas le bonheur. — Si j'étais né pauvre, je ne voudrais pas m'enchaîner dans les richesses; malheureusement j'ai l'habitude de remuer beaucoup d'argent, et

depuis que je suis ruiné, je me crois un général sans soldats. Refaites-moi donc riche.

Albert rouvrit sa banque, le crédit lui revint, les millions s'enhardirent et frappèrent à sa porte. Au bout de quelques jours, les millions faisaient queue dans la cour de son hôtel.

— Maintenant, dit-il un matin d'un air décidé, je veux que ma fortune ne serve qu'à mon bonheur.

Il alluma un cigare, et s'en alla se promener sur le boulevard des Italiens.

III

Une jeune fille vint à passer à côté de lui.

Elle était si belle et si pâle, elle marchait avec tant de distinction, elle semblait si dédaigneuse de se montrer à tous les désœuvrés armés de lorgnons, qu'il vint à Albert cette belle idée que cette jeune fille était son bonheur qui passait sur l'asphalte.

— Il faut que je voie son pied, dit-il en la dépassant.

Il n'était pas assez physionomiste pour voir le pied d'une femme sans le regarder.

Nous ne sommes plus au temps où l'on voyait le pied d'une femme de quelque côté qu'on la regardât passer. Les robes à queue ont été inventées par la reine Berthe aux grands pieds.

Mais le pied de la jeune fille ne sortait pas de dessous sa robe.

— Cependant, dit Albert qui l'avait dépassée d'assez loin pour revenir au-devant d'elle, je ne permettrai jamais à mon cœur d'être amoureux d'une femme dont je n'aurais pas vu le pied.

Il fut enfin servi à souhait. Une rafale venue de la rue du Helder prit en pleines voiles la robe de la jeune fille et la souleva jusqu'à la cheville.

— Le joli pied! dit-il tout haut, emporté à cette impertinence par son admiration.

La jeune fille rougit, mais lui sut gré de cette exclamation. Tant d'autres au passage n'avaient parlé que de ses beautés plus visibles!

Il était seulement onze heures et demie du matin. D'où venait cette jeune fille avec sa figure poétique et son joli pied?

— Si je savais seulement où elle va? se demanda Albert.

— Je le sais bien, lui répondit un de ses amis qui lui voyait jouer cette comédie sentimentale, et qui se posa devant lui comme sa conscience. — Cette belle fille vient de l'amour et elle va à l'amour, — comme Albert Weberstein vient de l'argent et va à l'argent. — Je sais encore que si l'argent veut connaître l'amour, l'amour veut connaître l'argent.

— Ah c'est toi! murmura Albert qui n'écoutait pas. N'est-ce pas qu'elle est belle?

— Elle est aussi belle que tu es riche. Aussi je suis sûr que la destinée des amoureux vous a jetés tous les deux sur le boulevard ce matin pour que celui qui cherche l'amour rencontre celle qui cherche l'argent.

— Tu calomnies cette femme. C'est quelque héroïne de Shakespeare, Ophélie ou Juliette.

— Oui, Ophélie ou Juliette qui vient de déjeûner d'un roastbeef et qui se promène avec le miroir aux alouettes.

Celui qui parlait ainsi était un poëte — un simple poëte — qui venait sur le boulevard faire sa petite bourse. Il ne croyait à rien, pas même à ses vers, ce qui est le dernier mot du scepticisme.

Le plus poëte des deux c'était le banquier, car le banquier avait gardé la jeunesse du cœur; le poëte avait dépensé le sien comme un enfant prodigue qui n'a pas d'autre argent comptant.

C'étaient deux camarades de collége; le premier était allé à la poésie, le second à l'argent. Mais le poëte cherchait l'argent pour bâtir son bonheur, tandis que le banquier voulait sortir de son argent pour être heureux.

Cependant ils suivaient toujours la jeune fille.

— Tu vois bien cette femme que nous suivons comme un mirage, dit Albert, je ne sais pourquoi je m'imagine que mon bonheur est

attaché à ses pas, ou plutôt que mon bonheur c'est elle.

— Eh bien! dit le poëte, je t'en fais mon compliment: tu choisis bien l'image de ton bonheur. Tout le monde voudrait voir ainsi son bonheur marcher devant soi.

A cet instant, un flot de promeneurs arrêta au passage les deux amis.

— Vous ne savez pas la nouvelle? on dit que nous aurons la guerre.

Albert pâlit.

— Diable! dit-il, il faut que je coure donner des ordres.

— Je vends quarante-cinq mille francs de rentes dont un. — Je vends quatre-vingt-dix mille dont dix. — Je vends ferme. — Je vends à prime.

En un mot, tout le monde voulait vendre. On craignait une forte baisse. Le jeune banquier était surchargé de mille et une valeurs qui allaient perdre vingt-cinq pour cent.

— Ah! mon Dieu! dit-il tout-à-coup à son ami, j'ai perdu de vue cette jeune fille.

Mais le poëte lui-même n'était plus là. Il vendait tout ce qu'il avait — et tout ce qu'il n'avait pas.

Durant tout un mois, Albert s'enferma dans sa banque comme dans une citadelle battue en brèche. Il mettait toutes ses forces en mouvement pour conjurer la baisse, cette ennemie

dévorante qui engloutit tant de fortunes à cet horrible et bruyant festin qui commence à la Bourse et qui finit au passage de l'Opéra.

IV

Il voyait çà et là passer dans son imagination envahie par les chiffres la pâle et charmante apparition du boulevard des Italiens. Mais il avait beau vouloir s'arracher à ses préoccupations pour suivre cette fraîche image, il lui semblait la voir toute habillée de titres de rentes, d'actions de chemins de fer, de billets de banque, comme Mozart amoureux, qui voyait toujours la robe de Sophie Arnould rayée comme un papier de musique et bariolée des airs de *Don Juan*.

V

J'oubliais de dire, en fidèle historien, qu'Albert avait toujours plus ou moins une maîtresse. Comme il était beau et spirituel, on le prenait sans doute pour sa figure et son esprit. Nullement. On le prenait comme banquier. Certes, c'était un homme de qualité. Mais on s'obstinait dans le monde galant à ne voir en lui qu'un homme de quantité. Et comme on en abusait

sans vergogne! C'était l'homme des délicatesses et des raffinements; il avait l'art de donner comme les coquettes ont l'art de prendre; mais on ne lui tenait compte de rien; on ne lui permettait pas de mettre son cœur en scène; on ne lui montrait de beaux yeux qu'au moment de faire un lansquenet. Il se résignait à être un homme d'argent — et à faire du bien sans le dire.

— Je prendrai ma revanche, disait-il de temps en temps. Et moi aussi, j'aurais mon jour de temps perdu!

Mais il pensait avec désespoir que le temps perdu — ces heures d'amour qui tombent du sein de Dieu, — en heures nouées par le fil de la Vierge, — ces refrains d'une belle chanson qu'on chante à deux dans l'oubli du monde, — était le refuge, la consolation, la moquerie de ceux qui n'ont rien.

Avoir le temps! et savoir le perdre! c'est presque avoir le bonheur et la science du bonheur.

VI

Un soir Albert avait réuni quelques camarades pour jouer au baccarat. Comme de coutume, on salua son bonheur en entrant dans son salon.

— Mon bonheur, dit-il avec colère, pourquoi me rappeler qu'entre vous tous je suis l'homme le plus malheureux.

— C'est un paradoxe, lui dit un fils de famille qui sortait de Clichy; nous savons tous que l'or rit et ne pleure pas.

— Vous êtes des enfants, vous ne connaissez pas les misères de l'or: l'or ne rit jamais et pleure toujours.

— Oui, nous connaissons le refrain. Il y a là-dessus une belle fable de La Fontaine, *le Savetier et le Financier.* La Fontaine l'a mise en pratique: il est mort pauvre mais malheureux.

— La sagesse n'est pas absolue, non plus que la vérité, même dans les fables de La Fontaine, reprit Albert, par exemple, dans *la Cigale et la Fourmi,* c'est la cigale qui a raison.

— Qui t'empêche d'être la cigale?

— Après avoir été la fourmi, n'est-ce pas? Ce qui m'empêche, c'est que je suis cloué au gibet de la fortune. C'est que tout ce qui est ici est à tout le monde. L'argent me possède, et je ne possède pas l'argent. On dit que noblesse oblige, fortune oblige doublement.

— Oui, nous savons tes vertus; mais la fortune n'oblige pas tout-à-fait à se sacrifier aux autres. Il faut vivre pour soi — et pour ses passions, — être heureux, en un mot.

— Mon cher, les gladiateurs étaient nus

pour aller dans l'arène. Pour aller au bonheur, il ne faut pas être surchargé. Comment aurais-je l'esprit libre sous le fardeau des affaires? Obligé d'écouter chaque jour cent personnes, dont pas une ne parlera ni à mon cœur ni à mon esprit. La question d'argent est toujours là sur ma tête comme l'épée de Damoclès.

— Rassure-toi, mon cher Albert, l'épée de Damoclès n'est jamais tombée.

— C'est précisément parce qu'elle n'est jamais tombée qu'elle est plus terrible. En tombant, elle pourrait vous manquer; en demeurant sur votre front, elle tue votre esprit. Que ceux qui ne sont pas millionaires me pardonnent de parler ainsi, ils savent que je n'ai pas la fatuité des millions. Je porte ma fortune avec la résignation du prisonnier qui porte sa chaîne; mais, puisque je n'ai ici que des amis, j'ouvre mon cœur et je me confesse malheureux sur mon argent, comme Job sur son fumier.

Albert parlait avec tant d'éloquence que nul ne songeait à toucher aux cartes: on fumait, ou buvait du thé et on écoutait.

— J'en appelle à Fernand, qui n'a plus aujourd'hui que le souvenir de sa fortune, parce que Sébastopol a été pris sans faire sauter de joie les écus à la hausse. Qu'y a-t-il de changé pour lui, si ce n'est la préoccupation de l'argent en moins? Le soleil se lève-t-il une minute plus tard? les alouettes sont-elles moins

bien rôties? le livre qu'il lit est-il moins beau? la femme qu'il rencontre est-elle moins amoureuse?

— Albert est moins fou qu'il ne semble, messieurs, dit Fernand. Depuis que je n'ai plus rien, j'ai tout; — du moins pour mon esprit plus calme, tout a pris des couleurs plus vives. J'ai maintenant une maîtresse qui m'aime et qui me venge de celles qui n'aimaient que mon argent. Aujourd'hui, à l'heure de la Bourse, savez-vous où je vais? Je vais au Louvre et je passe deux heures avec Raphaël, Corrége, Rubens, Véronèse et les autres. MM. les agents de change ne m'ont jamais tant charmé, même les jours où ils me faisaient signe que la Bourse était bonne pour moi. Maintenant je ne prends plus le journal par la queue pour y lire le cours des fonds publics; je le prends par la tête pour y lire les progrès de l'esprit humain. Ainsi aujourd'hui j'ai vu qu'on avait découvert le moyen de gouverner les ballons et les femmes.

— Vous avez tous les deux raison, dit un troisième; l'argent tient trop de place aujourd'hui dans la vie. Il envahit tout à ce point, qu'à tout instant il faut compter avec cet hôte tyrannique. Albert se dit malheureux sur ses millions comme Job sur son fumier; moi, j'achèverai la parabole: l'argent est entré dans notre vie comme les maladies elles-mêmes; la baisse de la rente me donne un coup au cœur,

la baisse des Différés convertis me donne une névralgie, la baisse de la vieille ou de la nouvelle Montagne me donne un rhumatisme. Chaque fois que j'ouvre le journal du soir, — aïe! je suis blessé par le Nord. — Aïe! je suis blessé par le Midi. — Aïe! aïe! aïe! jusqu'au jour où le vertige me prendra et me jettera dans ma ruine.

— Savez-vous comment tout cela finira? dit un quatrième; nous irons tous rebâtir nos châteaux et cultiver nos terres abandonnées à l'ivraie. Ce jour-là, la France sera riche comme elle est déjà grande.

Les amis d'Albert furent si convaincus, ce soir là, de l'abus des richesses, — tout en prenant du thé avec du rhum et autres aromates, — qu'il s'en fallut de peu qu'ils n'allassent jeter leur fortune à la Seine.

Ce qui rappelle beaucoup l'histoire de Chapelle, Boileau, La Fontaine et Molière, qui s'étaient mis en route pour se jeter à l'eau, — après boire!

VII

Le poëte entra, qui les ramena à la vie réelle et qui, après les avoir sermonnés, leur mit les cartes à la main.

— A propos, mon cher Albert, dit-il au

jeune banquier, j'ai retrouvé ce soir la beauté du boulevard des Italiens. Elle est à l'Opéra. Il paraît que je m'étais trompé, car c'est une jeune fille du monde, Mlle Valentine de Beaupréau, mais aussi comment se promenait-elle sur le boulevard à l'heure de la petite bourse!

Albert avait pris son chapeau et s'était éclipsé.

— Dirait-on jamais, reprit le poëte, qu'un homme qui passe pour une des cariatides du temple de la Fortune soit si fou.

— Dans ses jours de raison, dit Fernand, car tout à l'heure ils nous a prouvé qu'il était le huitième sage de la Grèce.

Ce soir-là à l'Opéra, on jouait le *Prophète*. Depuis ce soir-là, Albert jure que Meyerbeer vaut deux fois Rossini.

C'est aussi l'opinion de Mlle Valentine de Beaupréau.

Albert s'était tapi à l'orchestre pour s'enivrer de tous ses yeux — il en avait cent ce soir-là — du spectacle de cette jeune fille, si belle de sa jeunesse et si jeune de sa beauté.

A la chute du rideau, il alla monter la garde dans l'escalier — car le spectacle n'était pas fini pour lui.

La jeune fille — plus blanche que son manteau de cygne — rougit en passant devant lui, comme l'aurore en passant devant le soleil.

— J'ai fait battre son cœur, c'est toujours cela, dit Albert en la suivant.

— C'est ennuyeux ! on marche sur ma robe, dit Valentine à sa mère.

Et partant de là elle souleva légèrement la gaze légère qui voilait son pied — tant elle avait peur qu'Albert ne la reconnût pas.

Il la suivit jusqu'à sa voiture, regrettant pour ce moment-là que sa main ne fût pas un simple marche-pied.

Les chevaux partirent bruyamment au grand galop, comme des chevaux bien nés et mal élevés. Albert s'en alla en silence, tout ébloui encore par cette radieuse vision.

Quand il rentra dans son salon, le jeu était fort animé.

— Ah! voilà un amoureux! dit le poëte. Vite qu'il se mette à jouer, car il perdra.

Albert prit les cartes:

— Je suis si malheureux, dit-il en souriant, que je vais encore gagner.

Et, en effet, sa fortune insatiable lui mit en main tout l'or de ses amis.

VIII

Il y avait bal à la Ville le lendemain, Albert se fit présenter à la comtesse de Beaupréau par un aide de camp de ses amis.

— J'ai l'honneur de vous présenter M. Weberstein, un homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup d'argent, ce qui ne gâte rien.

— Ce qui gâte tout, dit Albert en saluant la mère et en regardant la fille.

Il parla beaucoup, il dansa beaucoup : on le trouva charmant.

— Maman, dit Mlle Valentine à la fin du bal, prie donc M. Weberstein de venir après-demain à ton bal costumé.

La comtesse pria Albert pour le surlendemain. Albert demanda la permission de n'attendre pas si longtemps. Il rentra chez lui ivre fou.

— J'avais désespéré trop tôt ! Le soleil va enfin se lever pour moi !

Il se disait ainsi mille extravagances, comme s'il eût découvert un nouveau monde.

IX

Trois semaines après on chantait *alleluia* à la petite église Saint-Eugène. Trois cents voitures obstruaient les rues voisines. Toutes les cuisinières du quartier faisaient queue sous le portail pour voir passer la mariée.

C'était Mlle Valentine de Beaupréau. Elle n'avait jamais été si belle. Toutefois mesdames les cuisinières décidaient en conseil que la mariée aurait bien dû mettre un peu de rouge.

Albert n'avait jamais été si heureux.

— Seulement, disait-il à son ami le poëte — qui avait signé comme témoin pour mettre la poésie dans l'acte de mariage — je suis fâché de m'être marié dans une église bâtie en fer, décorée comme un théâtre, dans une église qu'on avait osé mettre en actions!

— Nul n'échappe à sa destinée, dit le poëte, c'est l'église du diocèse de la Banque. Tu n'en es pas moins bien marié pour cela.

Et attendant le dîner, on alla voir un petit château à Saint-James, qu'Albert avait acheté tout exprès pour sa lune de miel. Mlle Valentine était charmante. Albert lui parlait du sacrifice qu'elle faisait en perdant son nom et son titre dans ce simple nom de Weberstein. Elle lui répondait qu'elle épousait un homme et non un nom; que la jeune fille était la petite rivière qui se jette dans le grand fleuve — et autres paradoxes plus ou moins hasardés. Jusque-là le mot *argent* n'avait pas été prononcé entre eux. Mlle de Beaupréau avait, avec ses vingt ans et sa beauté, trois cent mille francs de dot, ce qui faisait dire à Albert qu'elle ne l'avait pas pris pour ses millions.

Le soir, on se mit à table pour un des plus splendides festins de la vie moderne, où planaient les ombres affamées de Balthazar et de Brillat-Savarin. Tout le monde enviait Albert, qui avait sous la main la fortune, la beauté, l'a-

mour, l'amitié, toutes les fêtes du cœur et des yeux, toutes les joies de l'âme et du corps.

— Eh bien, lui dit un de ses amis, doutes-tu encore du bonheur?

— Chut! dit Albert, le bonheur n'aime pas qu'on par de lui.

Comme il disait ces mots, un convive entra tout effaré avec un journal du soir.

— Vous ne savez pas ce qui se passe! la reine Pomaré vient de nous déclarer la guerre.

Tout le monde pâlit. La jeune mariée tendit avidement la main vers le journal. Albert la suivit du regard avec surprise.

Mlle Valentine prit le journal et précipita ses yeux sur le cours de la Bourse!

Albert ressentit un coup au cœur.

— Elle aussi! dit-il tristement, et le jour de son mariage!

C'en était fait de son bonheur! Le soleil s'était levé pour lui, mais il venait de découvrir une tache au soleil.

FIN.

II

VOYAGE AU PARADIS PERDU.

C'était aux jeux Olympiques, sous la tribune aux harangues. On allait juger une grande cause; toute la Grèce intelligente venait de s'assembler: les philosophes, les guerriers, les magistrats, les prêtresses, les courtisanes.

Une femme descendit d'un char tout doré, suivie d'esclaves couvertes de parures qui semblaient porter pour elle toutes les richesses du monde.

Elle s'avança devant l'aréopage.

— Vous voulez voir la figure du Bonheur; la voilà, dit-elle en se dévoilant.

— Je te reconnais, dit le président: tu es la Fortune, mais tu n'es pas le Bonheur.

— Je suis le premier des biens, puisque avec moi on les achète tous.

— On les achète, mais on ne les possède

pas. C'est comme les bijoux dont tu as surchargé tes esclaves, parce que tu n'as aucun plaisir à les porter toi-même. Le souverain bien ne s'achète pas, car il est plus cher et plus pur que l'or.

La Volupté, nonchalamment appuyée sur un enfant prodigue, cousin d'Alcibiade, vint, à son tour, disputer la pomme. Elle prit ainsi la parole, tout en égrenant sur ses lèvres souriantes une grappe cueillie au versant brûlé de l'Hymette.

— Je suis le Bonheur, puisque c'est pour me posséder qu'on demande la fortune.

— Tu es une fille d'esprit, lui dit l'aréopage, mais tu as plus d'esprit que de raison, car tu ne te donnes jamais à celui qui t'achète. Qu'est-ce qu'un bonheur qui supprime l'âme et qui ne compte pas sur demain? Et d'ailleurs, si tu prends la main de l'Amour, tu prends aussi la main de la Mort.

La Volupté se coucha mollement sur une peau de tigre semée de roses fraîchement effeuillées.

Une belle femme, un peu forte et un peu colorée, qui voulait en vain se donner la désinvolture des trois Grâces, se présenta à son tour. C'était la Santé.

— Sans moi, dit-elle en montrant son sein orgueilleux, il n'y a ni fortune ni volupté. Qu'est-ce que l'argent pour un homme qui a

la goutte? qu'est-ce que l'amour pour une femme qui a la fièvre? Un mal de plus.

Une nouvelle venue, qui répandait discrètement une douce senteur de violettes, imposa silence par son grand air de majesté.

— J'ai laissé parler ces trois folles qui n'ont convaincu personne. C'est moi qui suis le souverain bien, puisque vous tous qui êtes présents, vous avez beau cuver votre or dans les bras de la Volupté quand la Santé fait courir en vous toute la sève de la jeunesse, vous êtes malheureux si vous ne me possédez pas.

— Qui donc es-tu? demanda le président.

— La Vertu. Je suis encore la terre et je suis déjà le ciel.

— Par Junon! dit l'aréopage, c'est à la Vertu qu'il faut donner le prix.

Mais quand l'aréopage eut jugé, combien de spectateurs qui s'en retournèrent mécontents!

— La vertu, disaient les uns, n'a de prix que pour ceux qui l'ont perdue, de même que le pays natal n'est doux qu'à ceux qui en sont exilés.

— La vertu, disaient les autres, est la première page d'un beau livre; mais comment faire le livre avec une seule page?

— La vertu, disaient ceux-ci, c'est le navire

qui n'a pas de vent dans ses voiles, ou plutôt le navire qui n'a pas de voiles.

— La vertu, disaient ceux-là, c'est le tonneau des Danaïdes : on y verse toutes les larmes du sacrifice, il ne s'emplit jamais.

Je sais une histoire qui n'est pas tout à fait aussi ancienne, mais où la vertu n'est pas plus convaincante : Vaut-il mieux ne jamais entrer dans le paradis que de s'exposer à en être chassé ? Grave question qui ne sera jamais résolue.

Cette histoire, que je ne pouvais pas raconter hier et que j'ai le droit de raconter aujourd'hui, s'est passée il y a six ans à peine.

C'était à Paris, dans la belle saison : il avait neigé le matin ; le soleil avait brûlé les promeneurs à midi ; le soir, le ciel en furie jetait la plus belle grêle des giboulées.

L'ambassadeur d'Angleterre donnait une fête d'adieu. Ce soir-là l'hôtel avait fait un pas dans le jardin pour que les aromes du printemps se répandissent sur les aromes des belles chevelures blondes des ladies et des belles chevelures brunes des Parisiennes. C'était comme un palais des *Mille et une Nuits* par l'éclat des lumières et des diamants, par le charme tout divin d'un orchestre caché dans un bouquet de camellias payé cinq mille francs — moitié plus cher que les musiciens, — par l'orgueil des robes et des coiffures, en un mot, par un air

de gaieté qui semblait dire: „On danse ici sans s'inquiéter des ambassadeurs qui viennent ou qui s'en vont.“

L'ambassadeur était d'ailleurs un homme d'esprit qui ne songeait pas à emporter des regrets dans ses lettres de rappel. Il jouait bravement son rôle dans la comédie humaine, — sans préjudice de celui qu'il avait joué à Londres, — car il était bon comédien. — Il me disait en voyant danser: — C'est ma dernière représentation.

Une jeune femme qui venait d'arriver donna la main à l'ambassadeur et lui dit:

— Milord, vous avez bien raison de vous en aller. Quel pays! la lune rousse, la grêle, la neige et les giboulées, tout cela dans un des plus beaux jours du mois de mai.

— Ah! si on pouvait partir pour la Syrie! continua la jeune femme. Je ne vis pas dans cet hiver éternel. Heureusement que vous avez mis l'hiver à la porte. Quel luxe de belles femmes! J'ai bien envie de m'en aller.

— Que dites-vous, duchesse! la vraie beauté s'en irait avec vous.

— Vous voulez donc que l'ambassadeur qui vient soit à jamais dépassé par celui qui s'en va?

— On est toujours dépassé, madame. N'est-ce pas votre opinion, monsieur, que le monde marche?

— Mon opinion, milord, c'est qu'il danse. Voyez plutôt.

La duchesse daigna sourire. Il n'y avait pas de quoi.

— Voilà qui est fortement raisonné, me dit-elle. Mon opinion, à moi, est celle de Galilée : la terre marche... autour du soleil.

— Prenez garde, madame, c'est une opinion avancée. Galilée a été brûlé. Mais vous avez raison ; Dieu a dit à l'esprit humain comme à la mer : *Tu n'iras pas plus loin.*

Un jeune lord survint qui avait dîné la veille avec la duchesse. Il la salua profondément, elle inclina la tête avec une émotion presque invisible, mais qui me frappa, car la raillerie venait de s'évanouir sur sa figure. Ils ne savaient pas leur nom, mais ils savaient leur cœur.

— Milord, voulez-vous me présenter à madame ?

Et l'ambassadeur parla ainsi avec solennité comme s'il eût présenté l'Angleterre à la France. C'était bien mieux, il présentait un homme qui cherchait à une femme qui ne trouvait pas.

— J'ai l'honneur de présenter à madame la duchesse de *** lord Edouard Pickering, arrivé hier d'Edimbourg et partant demain pour Damas.

— Damas! s'écria la duchesse; Damas! le premier des quatre paradis terrestres.

L'ambassadeur ajouta avec un sourire moqueur:

— Vous voyez, duchesse, que mon jeune ami n'a pas une heure à perdre. Il est venu, il a vu, et il est parti. C'est histoire des Anglais; les Français ne s'en vont pas avant d'avoir vaincu — comme le héros romain.

— Madame la duchesse, dit lord Pickering, voulez-vous valser cette valse à deux temps?

— Non, monsieur, répondit la duchesse, je ne valse plus.

— A quel âge valsiez-vous donc, madame?

— Quand j'étais jeune, l'hiver passé. On valsait alors sur un volcan!

— Allons, duchesse, il part demain, vous ne pouvez pas le désespérer aujourd'hui.

— Arriver et partir, c'est une bonne position; mais je crois que monsieur en abuse.

— Pourvu qu'il ne vous enlève pas.

— Eh bien! monsieur, valsons.

L'intrépide voyageur enleva la duchesse dans ce tourbillon de la valse qui en enseigne peut-être plus que les tourbillons de Descartes.

C'était un joli spectacle que de les voir, jeunes et beaux, moqueurs et émus, valser avec une grâce aristocratique cette valse in-

ventée par les esprits frappeurs. Tous les désœuvrés du premier salon firent cercle pour assister à cette valse. La duchesse rougit sous tous ces regards curieux.

— Pourquoi ai-je rougi? se demanda-t-elle aussitôt.

Elle arrêta subitement son valseur qui, dans son goût pour les voyages à perte de vue, ne se fût jamais arrêté de lui-même.

Il la conduisit au prochain canapé.

— Comme vous êtes pâle, madame! est-ce que nous avons valsé trop longtemps?

Elle respira son flacon et ne répondit pas.

J'essayerai de dire — ou plutôt de ne pas dire — pourquoi la duchesse avait rougi et pâli.

La duchesse avait vingt-quatre ans. Née dans le meilleur monde, élevée au Sacré-Cœur parce qu'elle avait perdu sa mère à douze ans, âme enthousiaste, cœur brûlant, esprit inquiet, elle avait accepté avec une pieuse résignation les devoirs sévères d'un mariage ennuyeux. Sous prétexte qu'elle n'avait pas de mère, on l'emprisonna à dix-sept ans dans un intérieur grave, austère, sentencieux, avec un mari revenu des passions et qui ne lui parlait que des dangers de la traversée — un autre Ulysse qui se faisait attacher au mât du vaisseau parce qu'il avait trop connu les Sirènes. Ce mari qui lui avait donné un titre de duchesse, avec assez

d'argent pour le bien porter, était convaincu qu'il ne lui devait pas autre chose, excepté son expérience, car il était né longtemps avant elle. La jeune femme s'était amusée d'abord à porter son titre, mais pour une femme qui est plus belle encore qu'elle n'est duchesse, une robe de soie de Golconde, un cachemire de Thibet, un chapeau de la rue de la Paix, sont de meilleurs titres à l'admiration des autres et de soi-même. Elle songea plus d'une fois qu'il eût mieux valu être un peu moins duchesse avec un mari beaucoup plus jeune. Mais elle acceptait courageusement les devoirs du mariage, se consolant dans sa beauté — se consolant bientôt dans son enfant — se consolant enfin dans sa vertu.

On avait dit en les voyant aller à l'autel, — lui, Don Juan édenté — elle, Dona Inès couronnée de dix-sept roses de mai, on avait dit le mot de Camoëns: „Cet hiver touche à ce printemps, mais ne le cueillera pas.“ On cherchait déjà des yeux qui pourrait bien consoler l'amour de ce crime de lèse-majesté, mais la jeune mariée se montra si peu, excepté à l'église, qu'on finit par dire que le duc était le mari de sa femme comme il l'avait été de tant d'autres.

Voilà pourquoi la jeune duchesse avait rougi et pâli en valsant une valse à deux temps. Ce n'était pas la première fois qu'elle valsait. Le

duc, qui savait sa vie, aimait à se parer de sa beauté et de sa grâce, s'imaginant qu'il redevenait jeune dans cette jeunesse éclatante, ne se doutant pas que les plumes du paon montraient mieux encore la tête du geai. Il la conduisait à toutes les fêtes du monde officiel. Ce soir-là il débitait quelques sentences politiques dans son arrière-salon, en compagnie de trois ou quatre ci-devant beaux, devenus fort laids, sans le savoir.

— Ne fais donc pas de politique, lui dit un ministre — en disponibilité, — ta politique c'est ta femme, ô tyran absolu!

Pendant qu'on disait cela au mari, voici ce qu'on disait à la femme:

— Oui, madame, je pars demain, mais j'ai bien peur de laisser mon esprit à Paris. Pour la première fois de ma vie j'aurai le mal du pays; car je sais bien que le vrai pays est celui où l'on aime.

— Vous devenez furieusement sentimental.

— Moi qui n'étais jusqu'ici qu'un humoriste comme mon ami John Russell! Ce que c'est que de nous: une valse à deux temps a tout perdu.

— Rassurez-vous, monsieur, il n'y a qu'Ovide qui fasse des métamorphoses.

— Oh! madame, je ne crois pas à celles d'Ovide, mais je crois à celles de l'amour.

— Et moi je ne crois pas à l'amour.

— Comme Circé qui ne croyait pas à ses maléfices.

— Milord, c'est trop de mythologie.

— Voulez-vous danser, madame?

La duchesse se leva, soit qu'elle fût entraînée par la musique, soit qu'elle obéît sans le vouloir au désir de lord Pickering.

Ils dansèrent sans bien savoir ce qu'ils faisaient. Ils continuaient leur conversation à bâtons rompus; par exemple, il partait en *avant-deux* après avoir hasardé un futur parfait.

— Comme je vous aimerais, duchesse, si vous me permettiez de vous aimer!

Et au retour elle lui disait:

— Vous savez, monsieur, que je ne vous permets pas même d'y songer.

Et, un peu plus loin, le *cavalier-seul* disait en partant:

— Je vous aime de tout l'amour que je n'ai pas eu jusqu'ici, et de tout l'amour qui m'est réservé dans l'avenir.

Et quand il resaisissait la main émue qu'il enchaînait doucement dans ses doigts amoureux, la duchesse lui disait gaiement:

— Monsieur, si la danse ne m'obligeait à rester avec vous jusqu'à la dernière figure, vous ne verriez plus la mienne; pardonnez-moi cette mauvaise figure.

L'intrépide voyageur, qui ne connaissait pas

d'obstacle, faisait passer à force d'esprit l'amour dans le cœur de la jeune femme. Sans parler de l'éloquence de ses yeux, — de beaux yeux irlandais, doux et profonds, deux vraies portes de paradis, azurés pour les yeux noirs de la duchesse. — Elle avait beau s'en défendre: depuis deux heures elle aimait. Depuis deux heures elle marchait dans un rêve charmant, sans se demander si elle touchait encore la terre. Jusque-là, elle avait porté son cœur comme cet athée qui portait la foi dans un Evangile fermé et qui refusait de l'ouvrir. Elle sentait enfin son cœur.

— Ah! que je suis malheureuse, dit-elle tout-à-coup.

C'est là le premier cri des femmes heureuses.

La veille déjà, la duchesse avait beaucoup regardé lord Pickering à un dîner diplomatique où on les avait placés vis-à-vis l'un de l'autre. Mais elle croyait ne l'avoir remarqué que comme Irlandais. En effet, combien de fois n'avait-elle pas vu d'aussi belles têtes parmi celles de ses compatriotes sans y arrêter son imagination! C'est un peu l'histoire des voyageurs, qui n'ouvrent leurs yeux que dès qu'ils ont dépassé la frontière de leur patrie.

— Vous partez demain, monsieur?

— Oui, madame, et je pars avec vous.

— Avec moi!

— Oui, dit le jeune homme avec une vive émotion en portant la main à son cœur, oui, avec vous, madame, car je vous emporte là.

— Autant en emporte le vent.

— Non, madame, c'est sérieux ; que dis-je? c'est irrévocable.

— Je suis bien sûre que vous ne m'emporterez pas seulement jusqu'à l'embarcadère.

— Jusqu'au bout du monde. Voulez-vous en avoir la preuve? Venez vous-même.

— Vous n'y allez pas par quatre chemins. Si je vous prenais au mot.

— Si vous me preniez au mot, vous feriez de moi l'homme le plus heureux qui soit sous le ciel. Mais partir avec vous, c'est monter au ciel. Partons. Laissons-là ce pays sans soleil. Si vous saviez, madame, quel beau palais j'ai à Damas, sur la rive luxuriante du Barrada, à quelques pas de la porte de Dieu; en un mot, tout ce qui reste du paradis terrestre est là. Je n'avais pas d'abord l'arbre de la science dans mon parc, mais j'ai acheté le verger voisin, et il ne me manque aujourd'hui qu'une femme pour manger les pommes. Rassurez-vous, elles ne sont pas si mauvaises qu'on le dit.

— L'arbre de la science, dit tristement la duchesse, depuis la mort du Christ, c'est l'arbre de Judée tout emperlé de sang.

— Madame, l'arbre de la science c'est l'arbre de la vie et non l'arbre de la mort. Si je

pouvais seulement vous enlever pour une heure, vous verriez que dans mon palais de Damas on est dans l'atmosphère aimée de Dieu.

La frileuse duchesse respira doucement, comme si elle entrait déjà dans cette température des orangers et des lauriers-roses, on eût dit Mignon retrouvant son pays dans un songe.

— Imaginez-vous, madame, une forêt d'arbres fruitiers dominés par des sycomores où la vigne grimpe et suspend ses grappes de pourpre et d'or, avec la vue de Damas, la ville des pèlerins, qui lance dans le ciel les croissants et les flèches de ses mosquées et de ses minarets.

La duchesse écoutait sans interrompre, tant elle avait de plaisir à entendre parler de ce beau pays par une bouche éloquente, qui disait bien et qui montrait les dents les plus fines et les plus blanches.

— Pour moi, madame, je ne suis revenu en Europe que pour dire adieu à mes amis de Londres, de Paris et de Naples. Dès que j'eus mis le pied à Damas, je reconnus mon vrai pays, car je suis comme vous, j'aime le soleil. Ah! si je pouvais vous renfermer dans ma vie et m'enfermer dans la vôtre, là-bas, dans ce paradis retrouvé!...

La duchesse tressaillit.

Elle voyait toute cette perspective lumineuse

d'un amour à son aurore. Elle n'était plus maîtresse d'elle-même, ou plutôt maintenant qu'elle avait vu la lumière elle avait horreur des ténèbres. — Ne plus vivre à Paris ! vivre à Damas ! — Vivre avec lord Pickering et ne plus vivre avec le duc ! — Deux raisons qui la poussaient violemment à la folie.

— C'est si simple ! continuait le jeune homme qui ne voulait pas lui laisser le temps de réfléchir. J'ai là les chevaux de mon ami Sandersen. Ils nous conduiront jusqu'à la première station. Vous aurez disparu dans une fête et on gardera votre souvenir dans le parfum de toutes les fleurs qu'on effeuille ici.

A cet instant, la duchesse vit se détacher au-dessus d'un groupe de jeunes filles la figure de son mari comme la figure de l'hiver au-dessus d'un buisson de roses. La jeune épouse eut le frisson.

— Partons, dit-elle, comme une femme égarée.

Elle suivait son rêve plutôt qu'elle ne suivait lord Pickering.

Il était facile dans le brouhaha de cette fête bruyante de sortir sans être remarqué. La duchesse se contenta de la fourrure de cygne qu'elle avait gardée dans le bal.

— Vous allez me conduire à mon hôtel, dit-elle à lord Pickering, car je ne veux pas

fuir en robe de bal et en couronne de diamants.

Le cocher partit au grand trot pour le faubourg Saint-Germain. Le jeune lord ne laissait pas mourir la conversation. Quoiqu'il ne crût pas encore tout à fait à cette belle aventure, il persuadait la jeune femme que c'était un fait accompli. Pour elle, elle avait le vertige et descendait l'abîme sans y regarder. Quand une fois on a quitté le grand chemin pour les sentiers perdus, on ne s'inquiète plus de savoir sa route. Plus on se perd et plus on se retrouve.

Lord Pickering n'était pas un compagnon de voyage à brusquer l'aventure. Il savait qu'avec une pareille femme, il fallait tout attendre du temps. Ce n'était que son âme qu'elle donnait, il n'y avait pas à se méprendre : ainsi il avait voulu lui défaire son gant pour lui baiser la main.

— Non, monsieur, quand nous serons en Syrie.

C'était un peu loin, mais aussi on ne trouve pas tous les jours une duchesse qui consente à faire un pareil voyage.

Cependant le coupé qui les emportait arrivait dans la cour de l'hôtel.

— Attendez-moi dit la jeune femme, je reviens dans cinq minutes.

Il lui prit la main et effleura au passage les boucles rebelles de sa chevelure.

La duchesse entra chez elle à moitié folle.

— Ursule, dit-elle à sa femme de chambre, endormie au coin du feu, vous allez m'accompager. Mettez-moi vite ma robe de cachemire et mon chapeau noir. Pour vous, n'emportez qu'un châle, car nous n'avons pas le temps.

En disant ces mots, la duchesse prenait, dans un petit bureau en bois de rose, des lettres, un cachet, un portrait, des cheveux, ces mille riens qui sont souvent toute la vie.

En un instant elle eut changé de robe et de coiffure.

Tout en se regardant dans un miroir pour voir s'il ne lui manquait rien, elle fit cette réflexion bien féminine qu'une femme qu'on enlève doit être dans une mise très-sévère. Et elle rougit en pensant que vêtue en robe de bal, c'est-à-dire si peu vêtue, elle s'était trouvée seule avec lord Pickering dans un étroit coupé.

— Partons, dit-elle à sa femme de chambre; mais pas un mot aux autres.

Et elle fit un pas en avant.

A cet instant, dans la chambre voisine, un enfant qui allait perdre sa mère, se mit à crier :

— Maman!

La duchesse pâlit et s'arrêta comme la statue du Commandeur.

— Jamais! dit-elle.

Elle fit signe à Ursule de ne la point suivre. Elle alla précitamment retrouver lord Pickering.

— Monsieur, dit-elle d'une voix étouffée par les larmes, je viens vous dire adieu.

— C'est impossible, madame; cet adieu serait mon arrêt de mort.

— Milord, vous allez me comprendre, car vous êtes un homme de cœur. Si j'ai failli partir avec vous, c'est que vous m'aviez fait oublier que j'ai un enfant.

Il se fit un silence.

— Ah! monsieur, je vous ai rencontré trop tard. Adieu.

Lord Pickering était descendu du coupé. Il saisit la jeune femme, et, dans son désespoir, il tenta de l'emporter malgré elle.

La duchesse s'abandonna d'abord, comme si elle eût obéi à la fatalité, mais c'est parce qu'elle savait que rien ne pouvait l'arracher du berceau de son enfant. Elle fit semblant — la fille d'Eve — de jouer avec le danger parce qu'elle ne le craignait plus.

Lord Pickering se laissa prendre à cette innocente coquetterie. Il appuya la duchesse sur son cœur, et lui baisa le front.

— Non, monsieur, c'est fini. — Adieu, ajouta-t-elle en se dégageant.

Elle s'était éloignée. Le jeune homme comprit que tout était perdu.

— Adieu donc! dit-il tristement. Comme je vais être seul dans mon paradis, poursuivit-il, en se jetant dans le coupé.

Il partit.

La duchesse rentra dans sa chambre, se jeta à genoux et jura à Dieu d'oublier.

Et quand elle crut que la prière avait effacé le crime de ces trois heures d'amour, elle alla embrasser son enfant qui dormait.

C'était une belle petite fille toute blonde et toute rose, une âme qui voulait vivre dans l'âme de sa mère.

— Chère enfant! dit la duchesse, quand je pense que j'allais chercher le bonheur si loin! Le bonheur pour moi, c'est toi.

Depuis elle a accompli saintement son devoir.

Elle a toujours dit: — Je suis heureuse, — mais tout en jetant un sourire de regret sur la porte entr'ouverte du paradis perdu.

FIN.

HALLE. — IMPR. SCHMIDT.

En vente chez Wolfgang Gerhard à Leipzig:

A. DE LAMARTINE

HISTOIRE DE LA TURQUIE

Édition économique en 4 vols. in-8vo.

Prix 6 Thlr. ou 22 Fr. 50 c.

A. DE LAMARTINE

HISTOIRE DE LA RUSSIE

Édition économique en 1 vol. in-8vo.

Formant le Complément de l'Histoire de la Turquie.

Prix 1½ Thlr. ou 5 Fr. 65 c.

VOCABULAIRE PHRASÉOLOGIQUE

FRANÇAIS - ARABE

AVEC LA PRONONCIATION FIGURÉE

PRÉCÉDÉ D'UN EXTRAIT DE GRAMMAIRE ET SUIVI D'UN APPENDICE DES POIDS ET MESURES, DES MONNAIES, D'UN ALMANACH MUSULMAN ET D'AUTRES NOTICES INSTRUCTIVES

A L'USAGE DES ÉTRANGERS EN ÉGYPTE

PAR

Mr BARTHÉLÉMY.

1 vol. in-16. cart. 3 Fr.

NOUVEAU

PORTEFEUILLE POLITIQUE.

RECUEIL

DE PIÈCES DIPLOMATIQUES

A L'ÉGARD

DE LA QUESTION D'ORIENT, DU DIFFÉREND DE S. S. LE PAPE AVEC LA SARDAIGNE ET L'ESPAGNE ETC.

Tome I ou Nr. 1 à 5.

In-8. Prix de chaque Numéro 1 Fr. 25 C.

ÉMILE CARREY

L'AMAZONE.

Tome I à VI. (T. VII à IX sous presse.)

Prix 2 Thlr. 7 Fr. 50 c.

EUGÈNE SUE

LA FEMME DE LETTRES.

2 vols. 20 Ngr. ou 2 Fr. 50 c.

LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2244
F2M24
1856
v.3

Feval, Paul Henri
Corentin
Madame Gil Blas